

# Walter Benjamin Gesammelte Schriften

Unter Mitwirkung von  
Theodor W. Adorno und Gershom Scholem  
herausgegeben von  
Rolf Tiedemann und Hermann Schweppenhäuser

## *Supplement I*

*Herausgegeben von Rolf Tiedemann*

SV

# Walter Benjamin

## Kleinere Übersetzungen

Tristan Tzara, D'Annunzio, Aragon,  
Proust, Léon Bloy, Adrienne Monnier,  
Saint-John Perse,  
Balzac, Jouhandeau

Suhrkamp Verlag

Eine Edition des  
Theodor W. Adorno Archivs

Erste Auflage 1999

© Suhrkamp Verlag Frankfurt am Main 1999

Alle Rechte vorbehalten

Kein Teil des Werkes darf in irgendeiner Form  
(durch Fotografie, Mikrofilm oder anderes Verfahren)  
ohne schriftliche Genehmigung des Verlages reproduziert  
oder unter Verwendung elektronischer Systeme  
verarbeitet, vervielfältigt oder verbreitet werden.  
Druck: MZ-Verlagsdruckerei GmbH, Memmingen  
Printed in Germany

Die Deutsche Bibliothek – CIP-Einheitsaufnahme

*Benjamin, Walter:*

Gesammelte Schriften / Walter Benjamin.

Unter Mitw. von Theodor W. Adorno und Gershom Scholem  
hrsg. von Rolf Tiedemann und Hermann Schweppenhäuser. -

Frankfurt am Main : Suhrkamp

Suppl. 1. Kleinere Übersetzungen :

Tristan Tzara, D'Annunzio, Aragon, Proust, Léon Bloy,  
Adrienne Monnier, Saint-John Perse, Balzac, Jouhandeau /  
[hrsg. von Rolf Tiedemann]. -

1. Aufl. - 1999

ISBN 3-518-57862-6

ISBN 3-518-57861-8



# Inhalt

Tristan Tzara, Die Photographie von der Kehrseite . . . . .	9
Gabriele d'Annunzio, Der göttlichen Eleonora Duse . . . . .	13
Louis Aragon, Auszüge aus <i>Le Paysan de Paris</i> . . . . .	17
Marcel Proust, Über das Lesen. Zu John Ruskins 30. Todestag . . . . .	35
Léon Bloy, Auslegung der Gemeinplätze . . . . .	45
J.-M. Sollier [Adrienne Monnier], Kluge Jungfrau . . . . .	53
*	
St.-J. Perse, Anabasis . . . . .	57
*	
Honoré de Balzac, Ursula Mirouet . . . . .	83
*	
Marcel Jouhandeau, Fräulein Zéline oder Gottes Glück zum Gebrauch eines alten Fräuleins . . . . .	303
Marcel Jouhandeau, Prudence Hautechaume oder Die Mannequins der Diebin . . . . .	316
Marcel Jouhandeau, Léda . . . . .	336
Marcel Jouhandeau, Die Schäferin »Nanou« . . . . .	357
Marcel Jouhandeau, Das Château de la Folie . . . . .	364
Marcel Jouhandeau, Der Dorfbräutigam . . . . .	389
<i>Anhang</i>	
Félix Bertaux, Vorrede zu »Neue Französische Erzähler« . .	421
<i>Anmerkungen des Herausgebers</i> . . . . .	429



# Kleinere Übersetzungen

Tristan Tzara  
Man Ray, la photographie à l'envers

Ce n'est plus l'objet qui, entrecroisant les trajectoires de ses points extrêmes dans l'iris, projette sur la surface une image mal renversée.

Le photographe a inventé une nouvelle méthode: il présente à l'espace l'image qui l'excède, et l'air avec ses mains crispées, ses avantages de tête, la capte et la garde dans son sein.

Une ellipse tourne autour de la perdrix, est-ce un étui de cigarettes? Le photographe tourne la broche des pensées au crépitement de lune mal graissée.

La lumière est variable selon l'étourdissement de la pupille sur le froid du papier, selon son poids et le choc qu'elle produit. Une mèche d'arbre délicat fait prévoir des gîtes métallifères, des girandoles à tour de bras. Elle éclaire le vestibule du cœur avec un torchon de flocons de neige. Et ce qui nous intéresse est sans raison et sans motif, comme un nuage crache sa voie d'abondance.

Mais parlons un peu art. Oui art. Je connais un monsieur qui fait d'excellents portraits. Le monsieur est un appareil photographique. — Mais, dites-vous, il lui manque la couleur et le tremblement de pinceau. Ce frisson incertain fut d'abord une faiblesse qui pour se justifier s'intitula sensibilité. L'imperfection humaine, paraît-il, a des vertus plus sérieuses que l'exactitude des machines. Et les natures mortes? Je voudrais savoir si les hors-d'œuvre, les desserts et les paniers de gibier n'attirent mieux l'haleine de notre appétit. J'écoute le ronflement d'un serpent de mine de pétrole, une torpille se tord la bouche, la vaisselle se casse avec des querelles de ménage. Pourquoi ne fait-on pas le portrait de tout cela? Parce que cela s'adresse à un canal communiquant une commotion particulière à ceux qui l'approchent, mais qui ne consume ni yeux ni couleurs.

Les peintres ont vu cela, ils se sont mis en rond, ont discuté longtemps et ont trouvé des lois de décomposition. Et des lois de construction. Et de circonvolution. Et des lois d'intelligence et de com-

## Tristan Tzara

### Die Photographie von der Kehrseite

Nun ist's nicht mehr der Gegenstand, der die äußersten Enden seiner Flugbahn in der Iris vertauscht und sich fehlerhaft auf die Oberfläche projiziert.

Der Photograph hat ein neues Verfahren erfunden: er hält dem Raum das Bild, das dessen Grenzen sprengt, entgegen und die Luft reißt's mit gesenkter Stirn und geballten Händen in ihr Innerstes um es zu verwahren.

Um einen Vogel soll eine Ellipse kreisen – ein Zigarettenetui? Unter dem Knattern des schlecht geölten Mondes dreht der operierende Photograph den Bratspieß seiner Überlegungen.

Das Licht ändert sich mit der Blendung der Pupillen auf dem kalten Papierbogen, mit seinem Gewicht und dem Stoß, den es veranlaßt. Eine schwächliche Strähne vom Baum ist Vorbereitung geflitterter Schichten und vehementer Girandolen. Ins Vestibül des Herzens leuchtet sie mit der Fackel von Schneeflocken. Und was uns angeht ist grundlos und ursachlos wie eine Wolke die überströmend auf einen Weg spuckt.

Um auf die Kunst zu kommen. Auf die Kunst, jawohl. Ich kannte einen Herrn, der glänzende Porträts machte. Der Herr ist ein Kodak. – Sie wenden ein: Farbe fehlt ihm und die Subtilität der Pinselführung. Ursprünglich war dieses leichte Zittern eine Schwäche, die sich Sensibilität nannte, um sich zu beweisen. Die menschliche Unvollkommenheit scheint doch beträchtlichere Meriten zu haben als die Exaktheit der Maschinen. Und die Stilleben? Ich möchte doch wissen, ob die Horsd'œuvres, die Körbe mit Wildbret und die Deserts nicht belebend auf uns einwirken. Ich höre das Brummen einer Luntenschlange, ein Zitterrochen zieht ein schiefes Maul, das Service zerbricht unter Hausfrauengeschrei. Warum gibt's keine Porträts von dem Allen? Weil das sich an einen Kanal wendet, der denen, die herangehen, eine besondere Erregung mitteilt, die aber weder Auge noch Farbe in Mitleidenschaft zieht.

Die Maler haben das gesehen. Sie haben im Kreise Platz genommen und Dekompositionsschemata gefunden. Und Konstruktionsschemata. Und Umdrehungsschemata. Schemata für das Verstehen und

préhension, de vente, de reproduction, de dignité et de conservation dans les musées. D'autres sont venus ensuite avec des cris éclairés pour dire que ce que les premiers avaient fait n'était qu'un excrément d'oiseau bon marché. Ils ont proposé leur marchandise à la place, une épure impressionniste réduite à un symbole vulgaire mais séduisant. J'ai cru un instant à leurs cris d'idiots nettoyés par des fontes de neige, mais j'ai su bien vite que la jalousie stérile seulement les tourmentait. Ils ont tous fini par la confection de cartes postales anglaises. Après avoir connu Nietzsche et juré sur leurs maîtresses, après avoir tiré tout le ripolin du cadavre de leurs amis, ils ont déclaré que les beaux enfants valaient la bonne peinture à l'huile, et que la meilleure était celle qui se vendait le plus cher. La peinture à queue, à cheveux frisés, dans des cadres dorés. Voilà leur marbre, voilà notre pissat de femme de chambre.

Quand tout ce qu'on nomme art fut bien couvert de rhumatismes, le photographe alluma les milliers de bougies de sa lampe, et le papier sensible absorba par degrés le noir découpé dans quelques objets usuels. Il avait inventé la force d'un éclair tendre et frais, qui dépassait en importance toutes les constellations destinées à nos plaisirs visuels. La déformation mécanique, précise, unique et correcte est fixée, lisse et filtrée comme une chevelure à travers un peigne de lumière.

Est-ce une spirale d'eau ou la lueur tragique d'un revolver, un œuf, un arc étincelant ou une écluse de la raison, une oreille subtile avec un sifflet minéral ou une turbine de formules algébriques? Comme la glace rejette l'image sans effort, et l'écho la voix sans nous demander pourquoi, la beauté de la matière n'appartient à personne, car elle est désormais un produit physico-chimique.

Après les grandes inventions et les tempêtes, toutes les petites escroqueries de la sensibilité, du savoir et de l'intelligence sont emportées d'un coup de balai par les poches du vent magique. Le négociateur de valeurs lumineuses tient le pari proposé par les garçons d'écurie. La mesure d'avoine qu'ils donnent le soir et le matin aux chevaux de l'art moderne, ne pourra pas troubler le cours passionnant de sa partie de soleils et d'échecs.

Août 1922.

Erfassen, den Verkauf, die Reproduktion und die Konservierung in den Museen. Andere folgten, um unter aufgehellten Protesten zu erklären, daß das, was die Ersten gemacht hätten, billiger Mist sei. Sie haben ihre eigene Ware in Vorschlag gebracht, eine impressionistische Skizze, die auf ein communes aber süßes Symbol reduziert ist. Ich bin einen Augenblick ihren idiotischen, in Schneegüssen gereinigten Stimmen gefolgt, aber bald dahinter gekommen, daß nur sterile Eifersucht ihnen zusetzte. Sie sind alle in der englischen Ansichtskartenkonfektion geendet. Nachdem sie Nietzsche kennengelernt und auf ihre Verhältnisse geschworen hatten, nachdem sie das Mark aus dem Kadaver ihrer Freunde gezogen, haben sie erklärt, daß nur die schönen Kinder die Ölmalerei lohnen, und daß die beste Malerei die sei, die man am teuersten verkauft. Wohlfrisierte Malerei in goldnen Rahmen.

Als alles was sich Kunst nennt gichtbrüchig geworden war, entzündete der Photograph seine tausendkerzige Lampe und stufenweise absorbierte das lichtempfindliche Papier die Schwärze einiger Gebrauchsgegenstände. Er hatte die Tragweite eines zarten unberührten Aufblitzens entdeckt, das wichtiger war als alle Konstellationen, die uns zur Augenweide gestellt werden. Die einmalige korrekte exakte mechanische Deformation ist fixiert. Glatt und rein wie eine Locke hinter einem Lichtkamm.

Haben wir es mit einer Wasserspirale oder dem tragischen Leuchten eines Revolvers zu tun, mit einem Ei, einem blendenden Bogen oder einem Stauwerk der Raison, einem hellhörigen Ohr mit einem mineralischen Pfiff oder einer Turbine aus algebräischen Formeln? So wie der Spiegel das Bild mühelos reflektiert, das Echo die Stimme, ohne warum zu fragen, so ist das Schön der Sachen niemandem hörig, denn fortan ist es physikalisch-chemisches Erzeugnis.

Alle Gaunereien der Sensibilität, der Weisheit und der Intelligenz sind nach den großen Erfindungen und Unwettern mit einem Besenstrich im Sack des Zauberwindes verschwunden. Der Kaufmann in Lichtwerten nimmt die Herausforderung der Stallbuben an. Das Maß Hafer, das sie abends und früh den Pferden der modernen Kunst verabreichen, wird den leidenschaftlichen Verlauf seiner Sonnen- und Schachzüge nicht vereiteln.

August 1922

Gabriele d'Annunzio  
Alla Divina Eleonora Duse

Nella volta che sta piena di fati  
come l'antro ove seggono i Veggenti  
presso le fonti della Vita arcane;  
nel fermo cielo che animò di venti  
avversi Michelangelo, d'afflatti  
formidabili in membra sovrumane;  
tra il nudo eroe cui la vittoria è pane  
e il deserto profeta belluino  
onde irrompe il Futuro come fiume,  
la sibilla sorregge il suo volume  
raggiando l'uno e l'altro suo vicino,  
bellissima però che ancor l'elleno  
Apollo canti nel suo vasto seno.

Tale nel cor profondo io vedo e voglio  
la beatrice, quando al suo richiamo  
risfavilla di me l'ottima parte.  
Anima infaticabile, e preghiamo  
il dio che faccia a noi come l'orgoglio  
ismisurata la virtù dell'arte;  
sì che per alte immagini le carte  
sien degne che tal pura man le porti  
e le sollevi tra le luci eterne.  
Questa è colei che il nostro ben discerne.  
Dice: «O fratello, meco le tue sorti  
ardono, quando sul clamor del vulgo  
vestita dei tuoi spiriti rifulgo.»

Questa è colei che all'arco mio sonoro  
pose la nova corda ch'ella attorse  
ed incerà perché sicura scocchi.  
Un paziente ardire al cor mi corse:  
ogni mattino la saetta d'oro  
batto, che il destinato segno tocchi.



## Gabriele d'Annunzio Der göttlichen Eleonora Duse

In jener Gruft, wo die Geschicke wohnen  
– die Höhlen der Propheten waren so –  
und dem geheimen Bronn des Seins gesellt,  
vorm Himmel, den ein Michelangelo  
mit Widerwind erfüllte; von Visionen  
den ungeheuren Gliederbau geschwellt,  
der Seher hier – dort der antike Held  
– der lebt von Siegen, jener wohnt bei Bären –  
dort wo das Heutige vorlängst entquollen  
hält die Sybille die gewaltigen Rollen;  
es hat den Held, den Seher zu verklären,  
ihr Blick Gewalt; denn noch ist von Apoll,  
dem Griechen, ihr erhab'ner Busen voll.

In meinem Innern steht dies Bild gegründet  
der Herrlichen, und ihrer Rede Weihe  
entflammt mein bestes Teil zu neuer Brunst.  
Laß, Uermüdete, du uns verbündet  
zum Gotte fleh'n: so jäh'n Trieb er leihe  
wie grenzenlosen Hochmut unsrer Kunst;  
auf daß hier diese Blätter wert der Gunst,  
wert der Berührung durch so reine Hände,  
die unter ewige Sterne sie versetze.  
Sie ist der wahre Prüfstein unserer Schätze.  
Sie spricht: mein Los und deins – dieselben Brände  
verzehren sie, wenn überm Lärm der Massen  
mich deine Geistesblitze strahlen lassen.

Sie legt auf meinen surrenden, den Bogen,  
die neue Sehne, die sie selber wand  
und schmeidigte zu schwirrendem Gesange.  
Glutströme hat sie mir ins Herz gesandt:  
den Goldpfeil habe ich hervorgezogen  
allmorgendlich, daß er ans Ziel gelange.

Vano d'intorno il ghigno degli sciocchi  
stride, e la copia delle lodi insulse  
come fastidiosa pioggia croscia.  
Io non ho cura. Ella ogni bassa angoscia  
ogni vile pensier del cor m'avulse.  
Va la mia volontà col mio disdegno  
deliberata di toccare il segno.

Pur se il nemico ceda, io non do tregua  
al mio ferro. Convien che armato io viva  
e sotto le percosse risfavilli.  
Ben di porpora è cinta e non d'oliva  
l'eroina. Convien ch'ella mi segua  
per una selva d'aste e di vessilli.  
Dolce cosa in segreti orti tranquilli  
sognare all'ombra e riguardar la piuma  
lene che trema nel loquace nido.  
Ma all'uom novello meglio il flutto e il grido  
e l'ansito dei popoli, e la schiuma  
e l'impeto del gran cavallo alato,  
e la Gorgone, e il duro amor del Fato.

Canzon mia fiera, io starò fermo in campo  
contra l'odio selvaggio e il falso amore,  
e ridendo farò la mia vendetta.  
A colei che conosce il mio valore  
tu vola e le confida: «Io dentro avvampo  
di quella verità che non ho detta.  
Ti prega il fratel tuo che in su la vetta  
del cor tu tenga la tua fiamma accesa,  
ché s'apparecchia a una più bella impresa.»

Mich macht die schrille Lache nicht mehr bange  
der Toren, nicht ihr abgeschmacktes Loben,  
das niederregnend alles überschwemmt.  
Mich kümmert's nicht. Von allem, was beklemmt,  
was mich gemein macht, hat sie mich erhoben.  
Mein Wollen, mein Verachten geh'n verschworen  
dem Ziel entgegen, das ich mir erkoren.

Und eh' der Feind nicht weicht, kennt keinen Frieden  
mein liebes Schwert. Ich bleibe in den Waffen,  
und unter Stößen soll mein Panzer klingen.  
Dem Purpur bist du, nicht dem Kranz geschaffen,  
heldische Frau. Darum ist dir beschieden,  
mit mir den Wald von Speeren zu durchdringen.  
Süß ist, in Gärten, die uns Schatten bringen,  
an eine sanfte Schwinge – unter Träumen –  
an ein geschwätziges Nest den Blick zu hängen.  
Doch näher betrifft den Mann die Flut, das Drängen,  
Panik der Völkerscharen und das Schäumen,  
der Ansturm des gewaltigen Pegasus,  
das Bild der Gorgo und der tragische Entschluß.

Mein stolzes Lied, ich fordere in die Schranken  
das falsche Lieben und das wilde Hassen,  
und unter Lachen nehm' ich meine Rache.  
Zu der, die meine Art vermocht zu fassen,  
flieg du, vertrau ihr dies: ich, in Gedanken  
erglühe von verschwieg'ner wahrer Sache.  
Dein Bruder bittet; bei der Flamme wache,  
die sich auf deines Herzens Gipfel breitet,  
zu Neuem, Schönerem sich vorbereitet.

Louis Aragon  
Le Paysan de Paris [Extraits]

En face de l'hôtel, la loge du gardien du passage surveille une sorte de petit défilé par lequel on a accès sur une courette. A côté de la loge avec ses charmants rideaux au crochet, nous allons pouvoir faire une petite halte: c'est le cireur, cela ne coûte que douze sous et nous sortirons de là avec des soleils au pied. Ce sont, comme on dit, de bien belles boutiques modernes que les cireurs. Quel esprit décoratif dans les boîtes de brillant, malgré leur américanisme, et le peu d'ingéniosité apporté dans leur étalage. Et puis les cireurs voyez-vous, quels gens exquis! Toute la politesse du monde, une façon de vous faire attendre un temps infini, tandis qu'ils frottent inexplicablement des souliers déjà aveuglants de reflets, emportés sans doute par la passion de leur art. Art mineur je le concède, mais art art art. On peut sans doute regretter l'étrange absence de toute métaphysique dans l'art du cireur. Peut-être serait-il moins contestable s'il tenait un peu mieux compte des récentes acquisitions de l'esprit. On peut regretter aussi que dans une civilisation comme la nôtre les cireurs n'aient guère fait que des progrès techniques sur leurs prédécesseurs romantiques. C'est plutôt dans le décor de leurs boutiques qu'ils ont jusqu'ici exercé leurs facultés inventives. La grande découverte dans ce domaine fut celle des fauteuils surélevés, desquels on dit que l'idée vint à un cireur new-yorkais, ou suivant d'autres auteurs à un cireur italien, qui avait débuté tout jeune dans les bars et médité sur la commodité des hauts tabourets de comptoir pour l'exercice de sa

Louis Aragon  
Don Juan und der Schuhputzer.  
Briefmarken. Damentoilette. Café Certâ

*Vor drei, vier Jahren begründeten Louis Aragon und André Breton die surrealistische Bewegung. Dichter wie Benjamin Péret, Paul Eluard, Antonin Artaud haben sich um sie gesammelt, Maler wie Max Ernst, Giorgio de Chirico stehen ihr nahe. Wir werden auf diese Bewegung, die das Beunruhigende der Wirklichkeit und der Sprache, eines im andern, zum Ausdruck bringt, noch ausführlich zurückkommen. Hier einige Seiten aus dem »Paysan de Paris«, einem Buch, um das die unübersehbare Literatur über diese Stadt nur durch unsere Generation vermehrt werden konnte, und eines der wenigen, die man ihr später einmal danken wird.*

Gerade vis-à-vis vom Hotel kontrolliert das Fenster der Portierloge, in der der Pförtner der Passage haust, einen schmalen Laufgang, durch den man auf einen kleinen Hof hinaustritt. Neben dieser Portierloge mit ihren reizenden Häkelgardinen gibt es Gelegenheit, ein wenig zu verweilen: Der Stiefelputzer, 50 Centimes, und wir erheben uns mit Sonnen auf unseren Füßen. Die Schuhputzer haben, wie man so sagt, wirklich schöne, wirklich moderne Stände. Wieviel dekoratives Gefühl immer noch in den Behältern mit Stiefelwichse trotz ihres Amerikanismus und ihrer schematischen Aufstellung. Und dann die Schuhputzer selbst, welch entzückende Sorte Menschen. Jede erdenkliche Höflichkeit und eine Passion, eine Ewigkeit einen warten zu lassen, während sie, aus unerfindlichen Gründen, immer noch an Stiefeln zu reiben finden, die man vor lauter blendenden Reflexen schon kaum mehr ansehen kann. Aber die Leidenschaft für ihre Kunst geht wahrscheinlich mit ihnen durch. Eine mindere Kunst, ich gebe es zu, aber doch: Kunst Kunst Kunst. Daß manch einer den auffallenden Mangel jedes metaphysischen Einschlags in der Kunst des Stiefelputzers bedauert, will ich gern glauben. In der Tat wäre sie vielleicht minder fragwürdig, wenn sie den neuesten spirituellen Errungenschaften etwas mehr Rechnung trüge. Auch kann man bedauern, daß in einer Zivilisation wie der unseren die Stiefelwichser, gemessen an ihren romantischen Vorgängern, keine nennenswerten technischen Fortschritte ge-

profession. Ces estrades au pied desquelles l'artiste circur volontai-  
rement s'humilie, sont extrêmement propres à la rêverie. Si les sa-  
vants se faisaient cirer les souliers, quelles magnifiques machines,  
quelles conceptions grandioses de l'univers sortiraient des bras des  
fauteuils des circur! Mais voilà bien le malheur: les savants gardent  
des chaussures sales, et des ongles douteux. Ce ne sont donc pas des  
savants, ces passagers d'un navire immobile, ces promeneurs qui  
viennent ici se dépouiller de la boue et de la poussière pour accéder  
à la méditation, et qui sans doute ont le cœur tout occupé d'un grand  
amour. Des poètes? qui sait, des officiers en retraite, des escrocs, des  
boursiers, des courtiers, des placiers, des chanteurs, des danseurs,  
des déments précoces, des persécutés, jamais de prêtres, mais des  
cœurs élégiaques, des camelots millionnaires, des espions, des  
conspirateurs, des politiciens pervertis par les conseils d'administra-  
tion, des policiers en bourgeois, des garçons de café à leur jour de  
sortie, des journalistes et des protestants, des étrangers, des assas-  
sins, des employés au ministère des Colonies, des maquereaux, des  
bookmakers et des fantômes. Si j'étais fantôme, c'est ici que je re-  
viendrais. Je donnerais mes souliers à reluire, et spectralement je me  
tiendrais dans un de ces trônes de hasard comme une statue de la  
Hantise. Le Commandeur tel que je l'imagine, c'est chez un circur  
qu'il vient s'asseoir à côté de Don Juan. Celui-ci se perdait déjà dans  
les chimères. Il fumait. Aujourd'hui Don Juan fume. Il se préparait  
à une nouvelle aventure. Il lui fallait des souliers propres. C'étaient  
de jolis souliers à piquûres. Piquûres à fond crème sur des cuirs noir et  
brun, coupés de cuir blanc. Arlequin de pied. Avec des semelles de  
crêpe, et des talons de caoutchuc lamellé. Souliers pour l'adultère et  
la plage. Une sorte de verrou de sûreté des pas, garanti silencieux.  
Don Juan a pris le goût de ces chaussures caramel et chantilly à la  
vue d'un film de Los Angeles. Il a fait tout Paris pour en trouver, et  
enfin c'est à un laissé-pour-compte du quartier Saint-Georges qu'il  
a déniché cette paire qu'un nègre avait commandée dans un moment  
de splendeur avant que l'huissier, la cocaïne et la nonchalance le for-  
çassent à s'en passer. Il n'y pense guère, Don Juan, et le nègre est à  
cent lieues de là, dans un dancing de province, entre une chaise can-  
née et un buvard réclame Tommysette. Don Juan somnole et se  
berce, les pieds à vau-l'eau du cirage. Don Juan s'abandonne et  
s'égare dans un dessin rose de chemise à trou-trou. Il entend négli-  
gemment la conversation du circur avec son voisin. C'est la qua-

macht haben. Erfinderisch sind sie bisher noch am ehesten in der Dekoration ihrer Stände gewesen. Die große Entdeckung in dieser Domäne waren die erhöhten Fauteuils, auf die, wie man erzählt, ein New Yorker Stiefelputzer verfallen ist. Andere behaupten, ein Kollege aus Italien, der in seiner Jugend in Bars beschäftigt gewesen und so zum Nachdenken über die Vorzüge geführt worden sei, welche Taburets am Schanktisch der Ausübung seines Gewerbes boten. Diese Estraden, an deren Basis der stiefelwischende Artist sich freiwillig demütigt, eignen sich außerordentlich zur Träumerei. Wenn die Gelehrten die Stiefel sich würden putzen lassen, wie gewaltige Weltkonzeptionen würden nicht aus den Armlehnen dieser Sessel hervorgehen. Aber das ist eben das Unglück: die Gelehrten bleiben immer bei ihren schmutzigen Stiefeln und dubiosen Nägeln. Gelehrte also sind es nicht – diese Passagiere eines unbeweglichen Schiffes, die Spaziergänger, die hier von Schmutz und Staub sich reinigen lassen wollen, um nun der Meditation sich zu überlassen und deren Herz von einer großen Liebe sicher ganz erfüllt ist. Dichter? Wer weiß. Offiziere, die ihren Abschied genommen haben, Gauner, Spekulanten, Makler, Stadtreisende, Sänger, Tänzer, Schizophrene, Verfolgte, Priester niemals, aber dem Elegischen zugewandte Gemüter, Straßenhändler, die über Millionen verfügen, Spione, Verschwörer, von Aufsichtsräten korrumpierte Politiker, Kriminalpolizisten in Zivil, Kellner aus Cafés am Tag, wo sie Ausgang haben, Journalisten und Protestanten, Fremde, Mörder, Beamte des Kolonialministeriums, Kuppler, Buchmacher und Gespenster. Wenn ich Gespenst wäre, würde ich immer wieder hierher zurückkehren. Ich hielte meine Schuhe hin, damit sie wieder blank würden, und auf einem dieser Throne des Zufalls würde ich mich, spektralisch, eine Statue der Besessenheit, niederlassen.

Der Komtur, wie ich ihn mir vorstelle, setzt sich bei einem Stiefelputzer an Don Juans Seite. Der verlor sich schon in Chimären. Er rauchte. Heute raucht Don Juan. Er war dabei, sich auf ein neues Abenteuer vorzubereiten. Und dazu brauchte er saubere Schuhe. Hübsche Schuhe waren es, mit Lochverzierung. Lochverzierung mit cremefarbenem Grunde auf schwarzem Leder und braunem, mit Einlagen weißen Leders. Ein Harlekin von Fuß. Mit Krepptohlen und gerillten Gummiabsätzen. Schuhe für den Ehebruch und fürs Seebad. Eine Art Sicherheitsschloß der Schritte, garantiert lautlos. Don Juan sah einen Film aus Los Angeles, und dabei wurde er

trième fois du jour que ce client revient, cinq fois en tout. Il explique que la rue Grange-Batelière est particulièrement poussiéreuse, qu'on se salit terriblement dans la rue Réaumur. Encore un fou, mais je connais pourtant cette voix. Levant la tête, Don Juan reconnaît le Commandeur. O destin, destin maniaque, te voilà donc tout près de moi. Le Commandeur est décoré du Christ de Portugal, ça singe la Légion d'honneur. Mon cher Seigneur, j'avais hésité entre ce cireur, celui du 12 du même passage (Rue Chauchat), et celui du passage Verdeau: au reste c'est la même maison, Brondex. Enfin je suis entré ici et vous voilà: je ne m'étais donc pas trompé. Vous permettez que l'on me cire? J'ai rendez-vous, et le dessus de lit est formé par des motifs de filet représentant les saisons et les travaux d'Hercule, incrustés dans de la broderie anglaise en encorbellements. Voyez-vous que la précipitation y vienne poser des souliers maculés? «Veuillez, dit le Commandeur, votre cigarette s'éteint, accepter de moi ce cigare.» Moment précieux, Don Juan prend le cigare que lui tend le spectre. Ce spectacle ne peut se supporter, je quitte le cireur pour le marchand de timbres-poste.

O philatélie, philatélie: tu es une bien étrange déesse, une fée un peu folle, et c'est toi qui prends par la main l'enfant qui sort de la forêt enchantée où se sont finalement endormis côte à côte le petit Poucet, l'Oiseau Bleu, le Chaperon Rouge et le Loup, c'est toi qui illustres alors Jules-Verne et qui transportes par-delà les mers avec tes papil-



auf diese caramell- und chantillyfarbenen Schuhe versessen. Ganz Paris hat er nach ihnen abgesucht und schließlich dies Paar als Gelegenheitskauf im Quartier Saint-Georges aufgetrieben. Ein Neger hatte, als es ihm grade glänzend ging, es in Auftrag gegeben, ehe noch der Gerichtsvollzieher, das Kokain und die Nonchalance ihn gezwungen hatten, drauf zu verzichten. Er, Don Juan, denkt jetzt kaum mehr an sie, und der Neger ist hundert Meilen weit fort, in einer Tanzbar in der Provinz zwischen einem Rohrstuhl und einem Löschblatt mit »Tommysette«. Don Juan schlummert ein bißchen, wiegt sich, überläßt seine Füße allem Belieben der Prozedur. Don Juan läßt sich gleiten, verliert sich im Dessin eines rosa Hemdes mit Lochstickerei. Mit halbem Ohr hört er die Unterhaltung des Stiefelputzers mit seinem Nachbarn. Es ist heut das viertemal, daß dieser Kunde zurückkommt. Fünfmal war er im ganzen da. Er setzt auseinander, daß die Rue Grange-Batelière besonders staubig ist und daß man in der Rue Réaumur fürchterlich schmutzig wird. Wieder ein Irrer, aber ich kenne doch diese Stimme. Don Juan blickt auf und erkennt den Komtur. O Schicksal, ingrimmig besessenes Geschick, da bist du mir denn also ganz nahe. Der Komtur trägt den portugiesischen Christusorden, das wirkt wie Légion d'honneur. Teuerster Signor, ich schwankte vorhin, ob ich zu diesem Stiefelputzer oder zu dem Nummer 12 derselben Passage (Rue Chauchat) gehen sollte, oder zu dem der Passage Verdeau: es ist im übrigen ein und dieselbe Firma, Brondex. Endlich bin ich hier eingetreten, und nun sind Sie hier. Ich habe mich also nicht geirrt. Sie gestatten, mir die Stiefel putzen zu lassen. Ich habe ein Rendezvous, und die Bettdecke hat Filetstickerei: die vier Jahreszeiten und die Werke des Herkules, das Ganze eingesetzt in englische Stickerei. Sie werden nicht annehmen, daß die Hast mit unsauberen Stiefeln darauf herumtritt? »Sie haben die Güte«, sagt der Komtur, »Ihre Zigarette erlischt, diese Zigarre von mir entgegenzunehmen.« Unvergleichlicher Augenblick. Don Juan nimmt die Zigarre, die das Gespenst ihm reicht. Ein Schauspiel, welches niemand ertragen kann. Ich verlasse den Stiefelwichser und wende mich zum Briefmarkenhändler.

O Philatelie, Philatelie, du bist eine recht befremdende Göttin, eine Fee, die ein wenig irr ist, und doch, wer das Kind bei der Hand faßt, wenn es aus dem Zauberwalde austritt, wo zuletzt, Seite an Seite, Däumling, der blaue Vogel, Rotkäppchen und der Wolf einschlummerten, das ist niemand anders als du. Und wieder du bist's, die

lons de couleur les cœurs les moins préparés au voyage. Que ceux qui comme moi se sont fait une idée du Soudan devant un petit rectangle bordé de carmin où chemine sur fond bistre un blanc bur-nous monté sur un méhari, que ceux qui furent familiers de l'empereur du Brésil prisonnier de son cadre ovale, des girafes du Nyassaland, des cygnes australiens, de Christophe Colomb découvrant l'Amérique en violet, à demi-mot me comprennent! Mais ce ne sont plus ces collections de prix divers que nous avons connues, qui ornent de reflets fatigants tout l'étal de la boutique où nous voici. Edouard VII a déjà l'air d'un monarque ancien. De grandes aventures ont bouleversé nos compagnons d'enfance, les timbres, que mille liens de mystère attachent à l'histoire universelle. Voici les nouveaux venus qui tiennent compte d'une récente et incompréhensible répartition du globe. Voilà les timbres des défaites, les timbres des révolutions. Oblitérés, neufs, que m'importe! Je ne comprendrai jamais rien à toute cette histoire et géographie. Surcharges, surtaxes, vos noires énigmes m'épouvantent: elles me dérobent un souverain inconnu, un massacre, des incendies de palais, et la chanson d'une foule qui marche vers un trône avec ses pancartes et ses revendications.

Il n'y a pas de surprise, le prix est sur la porte, au-dessus de la porte dans la lanterne bleue et blanche qui s'éclaire le soir. Je veux parler librement des cabinets qui séparent Certâ de la boutique de timbres. Je ne sais quelle défaveur primaire est jetée sur ces établissements. Cela suppose de la part des hommes des représentations vulgaires et bien peu de force nostalgique. De la galerie regardez pourtant le lavabo entr'ouvert où cette femme charmante se farde, et comprenez ce qu'est ce lieu, où la beauté se recompose après une crise naturelle, et l'accomplissement d'un besoin qui a sa grandeur. La toilette, ses détails infinis, j'en ai toujours chéri le spectacle. Jadis, dans un grand café où j'avais des habitudes quotidiennes, le prétexte de vagues études médicales auxquelles je me suis, enfant, laissé aller, et quelques relations recommandables, m'avaient donné le privilège de séjourner dans le lavabo des dames, et j'aimais y rester, oisif et complaisant

dann Jules Verne illustriert und Herzen, die minder als alle andern fürs Reisen bereit sind, mit deinen Farbfaltern übers Meer trägt. Und genug, wenn der, der gleich mir vor einem kleinen karminumrandeten Rechteck, wo auf dem Rücken eines Mehari ein weißer Burnus vor schwarzbraunem Hintergrunde einherzieht, sich einst vom Sudan eine Idee gemacht hat, wenn der, der den brasilianischen Kaiser in der Gefangenschaft seines ovalen Rahmens, die Giraffen von Nyassaland, die australischen Schwäne, Kolumbus, der Amerika in Violett entdeckt, gekannt hat – wenn dieser Wink ihm genügt! Doch, was mit so ermüdendem Widerschein die ganze Auslage, vor der wir hier stillstehen, verschönt, sind nicht mehr die Sammlungen verschiedener Preisstufen, die wir noch gekannt haben. Eduard VII. sieht schon wie ein antiker Herrscher darein. Große Ereignisse und Abenteuer haben den Umsturz über die Gefährten unserer Kindheit, die Marken gebracht, die durch geheime Bande tausendfältig an die Weltgeschichte geknüpft sind. Hier sind nun die Neuen, die Ankömmlinge, die von der jüngsten, unfäßlichen Aufteilung des Globus zu sagen wissen. Die Marken der Niederlagen, die Marken der Revolutionen. Entwertete, neue – mir alles eins. Nie wird von all dieser Geschichte und Geographie das Geringste mir in den Kopf wollen. Aufschläge, Überdrucke, ihr graut mich mit euren schwarzen Rätseln: sie halten einen unbekannten Herrscher, ein Blutbad, brennende Schlösser und das Lied einer Masse vor mir verborgen, die mit ihren Lösungen und Plakaten gegen einen Thron anmarschiert.

Überraschungen kann es nicht geben, der Preis steht an der Tür und steht über der Tür auf der blauen und weißen Laterne, die abends angeht. Ich will unumwunden von den Kabinetten sprechen, die zwischen Certâ und der Briefmarkenhandlung liegen. Rätselhaft, wie gründlich diese Etablissements in Mißkredit kamen. Das läßt, von seiten der Menschen, auf banale Vorstellungen und auf geringe Inbrunst ihres Heimwehs schließen. Blickt aber von der Galerie in das geöffnete Lavabo, vor dem gerade jetzt sich jene charmante Frau schminkt, und werdet euch klar, was für Bewandtnis es mit jenem Ort hat, an dem nach einer natürlichen Krise und nach Befriedigung einer Notdurft, die ihre Größe hat, Schönheit sich wiederherstellt. Die Toilette und ihre endlosen Einzelheiten sind ein Bild, das ich immer geliebt habe. Früher einmal, es war in einem großen Café, in das es mich täglich führte, dankte ich dem Vorwand vager medizini-

pour l'une et l'autre, à surprendre ces transformations adorables des femmes que leur nature vient d'un peu défaire, et que leur art restitue à la séduction. Les variations infinies de leur maintien, leurs manières bouleversantes de se comporter, leurs pudeurs et leurs impudeurs, jusqu'à la grossièreté qu'elles se croyaient alors permise, leur dignité parfois, leur majesté même, je ne me lassais pas de me tenir dans ce lieu de transition où se dénouait l'esprit de la luxure. Il naissait une curieuse ardeur de la diversité des attitudes. Souvent les voyageuses de ce train fuyard s'y prenaient d'un goût mutuel, et cela rapprochait des mains ou des lèvres. Geste de la bouche qui se tend au fard, nuage de poudre, et vous lilas factices qui vous épanouissez devant moi sous les yeux.

Voici que j'atteins le seuil de Certâ, café célèbre duquel je n'ai pas fini de parler. Une devise m'y accueille sur la porte au-dessus d'un pavois qui groupe des drapeaux:

«AMON NOS AUTES»

C'est ce lieu où vers la fin de 1919, un après-midi, André Breton et moi décidâmes de réunir désormais nos amis, par haine de Montparnasse et de Montmartre, par goût aussi de l'équivoque des passages, et séduits sans doute par un décor inaccoutumé qui devait nous devenir si familier; c'est ce lieu qui fut le siège principal des assises de Dada, que cette redoutable association complotât l'une de ces manifestations dérisoires et légendaires qui firent sa grandeur et sa pourriture, ou qu'elle s'y réunît par lassitude, par désœuvrement, par ennui, ou qu'elle s'y assemblât sous le coup d'une de ces crises violentes qui la convulsaient parfois quand l'accusation de modérantisme était portée contre un de ses membres. Il faut bien que j'apporte à en parler une sentimentalité incertaine.

Délicieux endroit au reste, où règne une lumière de douceur, et le calme, et la fraîche paix, derrière l'écran des mobiles rideaux jaunes qui dérobent tour à tour et dévoilent au consommateur assis près

scher Studien, denen ich mich als Kind überlassen hatte, und einigen unverächtlichen Relationen das Privileg, in der Damentoilette mich aufhalten zu dürfen, und da blieb ich gern müßig oder erwies mich der einen oder andern gefällig, um die nie genug zu verehrende Transformation der Frau zu erhaschen, wenn ihre Natur sie um ein wenigens entstaltet hat und ihre Kunst sie der Verführung wieder zurück gibt. Die unendlichen Variationen ihrer Haltung, auf wie unerdenklichen Weisen sie sich benehmen, ihre Scham und ihr Schamloses, ja noch die Roheit, die sie sich hier erlaubt meinen, mitunter ihre Würde, selbst Majestät – ich wurde nicht müde, an dieser Stätte der Übergänge, wo der Geist der Wollust sich löste, mich zu verweilen. Aus den verschiedenen Stellungen gebaren sich seltsame Gluten. Oft begannen die flüchtig in diesem Zuge Enteilenden unterwegs zueinander Neigung zu fassen, und das näherte die Hände oder die Lippen. Geste des Mundes, der sich der Schminke entgegenträgt, Puderwolke und künstliche Flieder, ihr, die ihr vor mir euch unter dem Auge verbreitet.

Und hier stehe ich nun an der Schwelle des Certâ, des berühmten Cafés, von dem ich noch immer zu sagen habe. – An der Tür über einer Drapierung von Flaggen empfängt mich eine Devise:

»AMON NOS AUTES«

Hier beschlossen eines Nachmittags gegen Ende 1918 André Breton und ich, von jetzt ab unsere Freunde zu versammeln, aus Haß gegen Montparnasse und Montmartre, aber auch aus Gefallen an dem Zweideutigen der Passagen und sicher auch, weil ein ungewohnter Dekor, der uns seitdem so sehr vertraut werden sollte, uns verführte. Hier war der Hauptsitz der Assisen von Dada – ob diese schreckeneinflößende Vereinigung zu einer jener lächerlichen, legendären Manifestationen, die ihre Größe und ihre Fäulnis wurden, sich heimlich einfand, ob sie aus Ermüdung, Untätigkeit, Langerweile sich hier zusammentat, oder ob sie unterm Eindruck einer der heftigen Krisen tagte, die von Zeit zu Zeit sie konvulsivisch durchzuckten, wenn eines der Mitglieder wegen Moderantismus verklagt worden war. Ich kann nicht umhin, wenn ich davon spreche, eine undefinierbare Sentimentalität mitschwingen zu lassen.

Bezaubernd hier in einer Atmosphäre von gesänftigtem Licht, Stille und kühlendem Frieden, im Schutz der beweglichen gelben Stores sich aufzuhalten, die einen Gast bald sichtbar machen, bald wieder

des grandes vitres descendant jusqu'à terre, qui dévoilent et débloquent tour à tour la vue du passage, suivant que la main énervée d'attente tire ou tend leur soie plissée. La décoration y est brune comme le bois, et le bois y est partout prodigué. Un grand comptoir occupe la majeure partie du fond du café. Il est surplombé par des fûts de grande taille avec leurs robinets. A droite, au fond, la porte du téléphone et du lavabo. A gauche un petit retrait sur lequel je reviendrai, s'ouvre à la partie moyenne de la pièce. Celle-ci, l'essentiel de son mobilier est que les tables n'y sont pas des tables, mais des tonneaux. Il y a dans la grande pièce deux tables, l'une petite, l'autre grande, et onze tonneaux. Autour des tonneaux sont groupés des tabourets cannés et des fauteuils de paille: vingt-quatre de chaque espèce environ. Encore faut-il distinguer: presque chaque fauteuil de paille est différent de son voisin. Confortables, au reste, toujours, quoique inégalement. Je préfère les plus bas, ceux qui ont une partie à claire-voie dans le haut du dossier. On est bien assis chez Certâ, et cela vaut qu'on le souligne. Quand nous entrons, nous voyons à notre gauche un paravent de bois, et à notre droite un porte-manteau. Après celui-ci un tonneau et ses sièges. Contre le mur de droite quatre tonneaux et leurs sièges. Puis vers le lavabo un nouveau paravent de bois. Entre celui-ci et le comptoir, un radiateur, le meuble où se trouvent les annuaires, la grande table et ses sièges. En avant du comptoir et jusqu'à l'entrée du retrait que je signalais à la partie moyenne du mur de gauche, trois tonneaux et leurs sièges. Au milieu deux tonneaux et leurs sièges. A l'entrée du retrait une petite table et un fauteuil. Enfin entre le retrait et la porte du passage, à l'abri de celle-ci grâce au paravent de bois, un dernier tonneau, et ses sièges. Pour le retrait, on y trouve trois tables serrées sur le même rang, avec, au fond, une seule banquette de molesquine qui en tient toute la largeur, des chaises à l'opposé de la banquette, et dans le coin droit distal, un petit radiateur à gaz mobile, très appréciable en hiver. Ajoutez des plantes vertes à côté du comptoir, et au-dessus de celui-ci des étagères à bouteilles, la caisse à son extrémité gauche, près d'une petite porte fermée par une draperie, généralement relevée. Enfin, à la caisse, ou assise à la table du fond par moments, laissant couler le temps, une dame qui est aimable et qui est jolie, et dont la voix est si douce, que, je le confesse, je téléphonais souvent autrefois au Louvre 54-49 pour le seul plaisir de m'entendre dire: «Non, Monsieur, personne ne vous a demandé», ou plutôt: «Il n'y a per-

verdecken, wenn er in der Nähe der großen Scheiben sich niedergelassen hat, die bis auf die Erde herunterreichen – bald verdecken, bald sichtbar machen, was in der Passage vorgeht, je nachdem, ob seine vom Warten entnervten Hände die plissierte Seide zurück- oder vorziehen. Die Dekoration ist hier braun wie das Holz, und Holz ist überall in Fülle vorhanden. Den größten Teil des Hintergrundes nimmt ein Ausschank ein; darüber Stückfässer mit ihren Kränen. Rechts hinten der Zugang zu dem Telephon und zu den Toiletten. Links öffnet ein kleines Gelaß, auf das ich noch zurückkommen werde, sich gegen den mittleren Teil des Raumes. Und an diesem Raum ist die Hauptsache, daß die Tische dort keine Tische sind sondern Fässer. In diesem großen Raum stehen zwei Tische, ein großer und ein kleiner, und elf Fässer. Um die Fässer herum stehen Rohrstühle und Rohrsessel, ungefähr vierundzwanzig von jeder Sorte. Und auch hierbei wäre zu unterscheiden: fast jeder Rohrsessel ist anders als der daneben. Komfortabel sind sie übrigens alle, wenn auch nicht auf die gleiche Weise. Mir sind die niedrigsten mit der durchbrochenen Rückenlehne die liebsten. Man sitzt gut bei Certâ, und es verlohnt der Mühe, das zu betonen. Beim Hereinkommen haben wir links einen hölzernen Paravent und rechts einen Garderobenständer. Sodann ein Faß mit seinen Sitzen. An der rechten Wand vier Fässer mit ihren Sitzen. Dann vor der Toilette wieder ein Paravent aus Holz. Zwischen dem und dem Ausschank ein Radiator, das Gestell, auf dem die Telephonbücher ausliegen, der große Tisch mit den Stühlen. In der Richtung auf den Ausschank zu, bis wo das Gelaß ist, von dem ich schon sprach, drei Fässer mit ihren Sitzen. In der Mitte zwei Fässer und die dazugehörigen Sitze.

Vor dem Zugang in das Gelaß ein kleiner Tisch und ein Fauteuil. Endlich das Gelaß und die Tür der Passage, sowie, von dort aus durch den hölzernen Wandschirm verborgen, ein letztes Faß und die Sitze dazu. Im Gelaß selbst findet man dann drei eng aneinandergerückte Tische in einer Reihe, dazu im Hintergrund eine einzelne Bank, bezogen mit schwarzem Plüsch, die die ganze Breite einnimmt; vis-à-vis der Bank stehen Stühle und in der rechten Ecke ein kleiner tragbarer Gasofen, der im Winter sehr schätzbar ist. Dazu denke man sich, neben dem Kontor, Blattpflanzen, drüber den Flaschenbord und ganz links neben einer kleinen verhängten Tür, gewöhnlich mit geraffter Portiere, die Kasse. An der Kasse endlich, oder auch manchmal auf eine Weile am Tische im Hintergrund, sitzt

sonne des Dadas, Monsieur.» C'est qu'ici le mot dada s'entend un peu différemment d'ailleurs, et avec plus de simplicité. Cela ne désigne ni l'anarchie, ni l'anti-art, ni rien de ce qui faisait si peur aux journalistes qu'ils préféraient désigner ce *mouvement* du nom de *Cheval d'enfant*. Etre dada n'est pas un déshonneur, cela désigne et voilà tout, un groupe d'habitues, des jeunes gens un peu bruyants parfois, peut-être, mais sympathiques. On dit: un dada, comme on dit: le monsieur blond. Un signe distinctif en vaut un autre. Et même dada est si bien passé dans les mœurs qu'on appelle ici dada un cocktail.

Je veux consacrer un long paragraphe reconnaissant aux consommations de ce café. Et tout d'abord à son porto. Le porto Certâ se prend chaud ou froid, il en existe diverses variétés, que les amateurs apprécieront. Mais le porto rouge ordinaire, qui vaut deux francs cinquante, est déjà si recommandable que je craindrais de lui nuire en parlant des autres. Je suis au regret de dire que le bon porto se fait de plus en plus rare à Paris. Il faut aller chez Certâ pour en boire. Le patron m'assure que ce n'est pas sans sacrifice qu'il arrive à fournir celui-ci à sa clientèle. Il y a des portos dont le goût n'est pas mauvais, mais qui sont en quelque sorte labiles. Le palais ne les retient pas. Ils fuient. Aucun souvenir n'en demeure. Ce n'est pas le cas du porto de Certâ: chaud, ferme, assuré, et véritablement *timbré*. Et le porto n'est pas ici la seule spécialité. Il y a peu d'endroits en France où l'on possède une gamme pareille de bières anglaises, stout et ales, qui vont du noir au blond par l'acajou, avec toutes les variations de l'amertume et de la violence. Je vous recommande, ce n'est pas le sentiment de la plupart de mes amis (Max Morise excepté) qui ne le goûte pas comme moi, le strong ale à deux francs cinquante: c'est une boisson déconcertante. Je recommanderai encore le Mousse Moka, toujours léger et bien lié, le Théatra Flip et le Théatra Cocktail, pour des usages divers, ces deux derniers oubliés dans le tableau suivant.



eine Dame und läßt die Zeit verstreichen, und sie ist liebenswürdig und hübsch, und ihre Stimme ist so angenehm, daß, um es hier zu gestehen, ich früher oft Louvre 54-49 anrief, nur, um sagen zu hören: »Nein, mein Herr, es hat niemand nach Ihnen gefragt«, oder wohl eher: »Es ist niemand von den Dadas zugegen.« Und hier hört man das Wort »Dada« ein wenig anders als sonstwo, es wird einfacher ausgesprochen. Es bedeutet nämlich nicht Anarchie und nicht Anti-kunst und überhaupt nichts von alledem, was den Journalisten so Angst gemacht hat, daß sie diese »Bewegung« lieber das »Cheval d'enfant« nannten. Dada zu sein ist keine Schande, das Wort bezeichnet eine Gruppe von Habitués, mehr nicht, junge Leute, die Sympathien wecken, wenn sie auch, manchmal, ein wenig laut sind. Man sagt: ein Dada, so wie man sagen würde: der blonde Herr. Ein Unterscheidungsmerkmal ist so viel wert wie das andere. Und Dada hat sich sogar so eingebürgert, daß man hier einen Cocktail so nennt. Ich will hier aus Erkenntlichkeit den »Consommations« des Lokals einen großen Abschnitt widmen. Und allen andern voran seinem Porto. Man hat den Porto Certâ heiß oder kalt, und in verschiedenen Sorten, die der Liebhaber wird zu würdigen wissen. Aber der gewöhnliche Porto zu zwei Francs fünfzig ist schon so empfehlenswert, daß ich Angst hätte, ihm zu schaden, wenn ich von den andern überhaupt spreche. Ich bedaure, sagen zu müssen, daß ein guter Porto in Paris immer seltener wird. Wenn man ihn haben will, muß man zu Certâ gehen. Der Patron versichert mich, seinen Gästen diesen hier vorzusetzen, gelinge ihm nicht ohne Opfer. Es gibt Portos, die sind im Geschmack nicht schlecht, aber sie haben etwas Labiles. Sie verflüchtigen sich, sie haften im Gaumen nicht. Man behält keine Erinnerung an sie. Nicht so der Porto Certâ: der ist warm, kräftig, bestimmt und hat einen wirklichen »timbre«. Und der Porto ist nicht die einzige Spezialität des Hauses. Es gibt wenige Stellen in Frankreich, wo man eine ähnliche Skala englischer Biere, stouts und ales, vom dunklen über das mahagonifarbene zum hellen und in allen Varianten des Bitteren und Brutalen vorrätig hält. Ich empfehle Ihnen das strong ale zu zwei Francs fünfzig, ein ganz erstaunliches Getränk, freilich nicht nach Ansicht meiner Freunde, die (abgesehen vom Max Morise) es nicht lieben. Ich möchte auch den stets frischen, nie auseinanderfallenden Mousse Moka sowie zu jeweils verschiedenen Zwecken den Théatra Flip und Théatra Cocktail nennen, welch letztere beiden auf der folgenden Tafel fehlen.



<b>“CERTA”</b>	
<b>TARIF</b>	
<b>DES CONSOMMATIONS</b>	
<hr/>	
<b>Martini Cocktail</b>	<b>Porto Flipp</b>
<b>Perfect</b> »	<b>Brandy</b>
<b>Rose</b> »	<b>Sherry</b>
<b>Brandy</b> »	<b>Egg Nogs</b>
<b>Champagne</b> »	<b>Fizzes</b>
<b>Gin</b> »	<b>Sours</b>
<b>Grillon</b> »	<b>Sangarees</b>
<b>St-James</b> »	<b>Pick me Hup</b>
<b>Derby</b> »	<b>Kiss me Quick</b>
<b>Omnium</b> »	<b>Pousse Café</b>
<b>Max</b> »	<b>Pêle-Mêle Mixture</b>
<b>Waller's</b> »	<b>Grillon Cup</b>
<b>Manhattan</b> »	<b>John Collins Gin</b>
<b>Oscar</b> »	<b>Brom</b>
<b>Dada</b> »	<b>Clover Club</b>
<b>Sherry Cobler</b>	<b>Mousse Moka</b>
<b>Champagne</b> »	<b>Florio</b>
<b>Porto</b> »	
<b>Café Glacé</b>	

Wie leicht hat man es, in diesem beneidenswerten Frieden zu träumen. Wie ganz von selber kommt es über einen. Wirklich, hier tritt der Surrealismus in all seine Rechte. Vor dich stellt man ein gläsernes Tintenfaß mit einem Champagnerpfropfen darauf, und nun bist du auch schon im Zuge. Bilder, kommt wie Konfetti. Bilder und Bilder

paille des fauteuils. Dans les pailles des boissons. Dans le tableau du standard téléphonique. Dans l'air brillant. Dans les lanternes de fer qui éclairent la pièce. Neigez, images, c'est Noël. Neigez sur les tonneaux et sur les cœurs crédules. Neigez dans les cheveux et sur les mains des gens. Mais si, en proie à cette faible agitation de l'attente, car quelqu'un va venir, et je me suis peigné trois fois en y songeant, je soulève les rideaux des vitres, me voici repris par le spectacle du passage, ses allées et venues, ses passants. Étrange chassé-croisé de pensées que j'ignore, et que pourtant le mouvement manifeste. Que veulent-ils ainsi, ceux qui reviennent sur leurs pas? Fronts soucieux et fronts légers. Il y a autant de démarches que de nuages au ciel. Cependant quelque chose m'inquiète: que signifient les mimiques de ces Messieurs entre deux âges? Ils tournent, disparaissent, et puis les revoilà. Brusquement mes soupçons s'éveillent et mes regards se portent soudain sur la boutique de la marchande de mouchoirs.

und überall Bilder. An der Decke. Im Geflecht der Korbessel. Im Strohalm der drinks. Am Telephontisch. In der glitzernden Luft. In den eisernen Laternen, die den Raum hier erleuchten. Weihnacht! Schneit nur herab, Bilder! Schneit auf die Fässer und auf die leichtgläubigen Herzen. Schneit ins Haar und auf die Hände der Leute. Schiebe ich aber, vom Warten leichthin beunruhigt, an der Scheibe den Vorhang beiseite – jemand wird nämlich kommen, und schon dreimal habe ich mich gekämmt, wenn ich dran dachte – dann bin ich wieder ganz dem Passagenschauspiel, dem Gehen und Kommen und den Passanten verfallen. Ich habe keinen Einblick ins chassé-croisé ihrer Gedanken, und sie verraten es doch in ihrer Bewegung. Was wollen denn die mit ihrem fortwährenden Wiederumkehren. Manche Stirne ist sorgenvoll, manche frei. Zu gehen gibt es so viele Arten wie Wolken am Himmel. Aber etwas in alledem beunruhigt mich dauernd: was bedeutet dies Mienenspiel bei den Herren in den besten Jahren? Sie machen kehrt, sie verschwinden, und da sind sie schon wieder. Plötzlich kommt mir ein Argwohn, und meine Blicke fallen mit einemmal, auf den Laden des Fräuleins mit Taschentüchern.

Marcel Proust  
Sur la lecture [Extrait]

Pour nous, qui ne voulons ici que discuter en elle-même, et sans nous occuper de ses origines historiques, la thèse de Ruskin, nous pouvons la résumer assez exactement par ces mots de Descartes, que «la lecture de tous les bons livres est comme une conversation avec les plus honnêtes gens des siècles passés qui en ont été les auteurs». Ruskin n'a peut-être pas connu cette pensée d'ailleurs un peu sèche du philosophe français, mais c'est elle en réalité qu'on retrouve partout dans sa conférence, enveloppée seulement dans un or apollinien où fondent des brumes anglaises, pareil à celui dont la gloire illumine les paysages de son peintre préféré. «À supposer, dit-il, que nous ayons et la volonté et l'intelligence de bien choisir nos amis, combien peu d'entre nous en ont le pouvoir, combien est limitée la sphère de nos choix. Nous ne pouvons connaître qui nous voudrions... Nous pouvons par une bonne fortune entrevoir un grand poète et entendre le son de sa voix, ou poser une question à un homme de science qui nous répondra aimablement. Nous pouvons usurper dix minutes d'entretien dans le cabinet d'un ministre, avoir une fois dans notre vie le privilège d'arrêter le regard d'une reine. Et pourtant ces hasards fugitifs nous les convoitons, nous dépensons nos années, nos passions et nos facultés à la poursuite d'un peu moins que cela, tandis que, durant ce temps, il y a une société qui nous est continuellement ouverte, de gens qui nous parleraient aussi longtemps que nous le souhaiterions, quel que soit notre rang. Et

# Marcel Proust Über das Lesen

Zu John Ruskins 30. Todestag

*Das Folgende sind Fragmente des großen Essays über Lektüre, den Proust als Einleitung zu seiner Übersetzung zweier Ruskinscher Reden, des »Schatzes der Könige« und des »Gartens der Königinnen«, verfaßt hat. Ruskin warb mit diesen Reden für die Gründung von Bibliotheken und entwickelt dabei eine Theorie des Lesens, die für Proust den Anlaß zu Richtigstellungen und Vertiefungen bietet, in denen schattenhaft bereits Grundmotive des späteren Hauptwerks sich bemerkbar machen: die Verfolgung des kindlichen Daseins in allen Mäandern seiner Verborgenheit, die Überzeugung vom Unwert der Freundschaft, die Mystik der Einsamkeit.*

Wir wollen uns hier nur mit Ruskins These an sich befassen, ohne uns um ihre historischen Ursprünge zu kümmern, und da können wir sie ziemlich treu mit den Worten Descartes' zusammenfassen, die Lektüre aller guten Bücher sei wie ein Gespräch mit allen den ehrenwertesten Männern der vergangenen Jahrhunderte, die deren Verfasser gewesen sind. Ruskin hat vielleicht diesen als solchen etwas trockenen Gedanken des französischen Philosophen nicht gekannt; in der Tat aber stößt man allerorten in seinem Vortrag darauf; nur ist er in ein apollinisches Gold, in dem die englischen Nebel wogen, gekleidet, und ähnelt so der Glorie, die die Landschaft von Ruskins Lieblingsmaler überzieht. »Nehmen wir selbst an«, so sagt er, »wir hätten den Willen und den Verstand, unsere Freunde richtig zu wählen, wie wenige unter uns wären doch äußerlich dazu imstande, wie beschränkt ist nicht der Umkreis, in dem unsere Wahl spielt. Nicht alle, von denen wir es wünschen, können wir kennenlernen... Wir können, wenn wir Glück haben, von weitem einen großen Dichter sehen und den Klang seiner Stimme hören, oder wir können eine Frage, die freundliche Antwort findet, an einen Mann der Wissenschaft stellen. Wir können einen Minister in seinem Kabinett zehn Minuten im Gespräch mit uns festhalten, können einmal im Leben den Vorzug haben, die Blicke einer Königin auf uns zu lenken. Und dennoch sind wir hinter diesen flüchtigen Zufallsfügungen her, und wir wenden Jahre, Leidenschaften und Fähigkeiten

cette société, parce qu'elle est si nombreuse et si douce et que nous pouvons la faire attendre près de nous toute une journée – rois et hommes d'État attendant patiemment non pour accorder une audience, mais pour l'obtenir – nous n'allons jamais la chercher dans ces antichambres simplement meublées que sont les rayons de nos bibliothèques, nous n'écoutons jamais un mot de ce qu'ils auraient à nous dire.» «Vous me direz peut-être, ajoute Ruskin, que si vous aimez mieux causer avec des vivants, c'est que vous voyez leur visage», etc., et réfutant cette première objection, puis une seconde, il montre que la lecture est exactement une conversation avec des hommes beaucoup plus sages et plus intéressants que ceux que nous pouvons avoir l'occasion de connaître autour de nous. J'ai essayé de montrer dans les notes dont j'ai accompagné ce volume que la lecture ne saurait être ainsi assimilée à une conversation, fût-ce avec le plus sage des hommes; que ce qui diffère essentiellement entre un livre et un ami, ce n'est pas leur plus ou moins grande sagesse, mais la manière dont on communique avec eux, la lecture, au rebours de la conversation, consistant pour chacun de nous à recevoir communication d'une autre pensée, mais tout en restant seul, c'est-à-dire en continuant à jouir de la puissance intellectuelle qu'on a dans la solitude et que la conversation dissipe immédiatement, en continuant à pouvoir être inspiré, à rester en plein travail fécond de l'esprit sur lui-même. Si Ruskin avait tiré les conséquences d'autres vérités qu'il a énoncées quelques pages plus loin, il est probable qu'il aurait rencontré une conclusion analogue à la mienne. Mais évidemment il n'a pas cherché à aller au cœur même de l'idée de *lecture*. Il n'a voulu, pour nous apprendre le prix de la lecture, que nous conter une sorte de beau mythe platonicien, avec cette simplicité des Grecs qui nous ont montré à peu près toutes les idées vraies et ont laissé aux scrupules modernes le soin de les approfondir. Mais si je crois que la lecture, dans son essence originale, dans ce miracle fécond d'une communication au sein de la solitude, est quelque chose de plus, quelque chose d'autre que ce qu'a dit Ruskin, je ne crois pas malgré cela qu'on puisse lui reconnaître dans notre vie spirituelle le rôle prépondérant qu'il semble lui assigner.

[...]



daran, selbst Geringerem als dem nachzujagen, während es all die Zeit über eine Gesellschaft gibt, zu der wir jederzeit Zutritt haben, und in der die Leute, so lange wir nur wollen, ohne Ansehn unseres Rangs, mit uns sprechen würden. Weil aber diese Gesellschaft so zahlreich und so sanft ist, und weil wir sie ganze Tage lang unmittelbar in unserer Nähe warten lassen können – Könige und Staatsmänner, die da geduldig harren, nicht um uns Audienzen zu gewähren, sondern sie von uns zu erhalten – darum suchen wir sie niemals in jenen schlichten Wartezimmern auf, die wir Bücherregale nennen. Darum hören wir nie ein Wort von allem, was sie uns zu sagen haben.« »Man wird mir vielleicht einwenden«, fügt Ruskin hinzu, »man rede im allgemeinen deswegen lieber mit Lebenden, weil man ihr Gesicht vor sich habe« usw., und dann widerlegt er diesen ersten Einwand, dann einen zweiten, er zeigt, daß die Lektüre wirklich eine Zwiesprache mit sehr viel weiseren und interessanteren Männern ist, als wir in unserer Umgebung sie könnten kennenlernen. In den Anmerkungen, die diesem Bande beigegeben sind, habe ich versucht zu zeigen, daß die Lektüre nicht derart einer Unterhaltung, sei es mit dem weisesten aller Menschen, gleichgesetzt werden kann; daß der wahre Unterschied zwischen einem Buch und einem Freunde nicht größere oder mindere Weisheit, sondern die Art und Weise des Umgangs mit ihnen ist. Im Gegensatz zum Gespräch ist das Eigene der Lektüre in jedem Falle, uns an eines anderen Gedanken unbeschadet unserer Einsamkeit teilnehmen zu lassen; das heißt, wir bleiben im Besitz der Geisteskraft, die man in der Einsamkeit hat, und die im Gespräche sich umgehend verflüchtigt, wir bleiben weiter fähig, inspiriert zu werden, weiter der fruchtbaren Arbeit der Reflexion im Innern mächtig. Hätte Ruskin aus anderen Wahrheiten, die er einige Seiten später niederlegt, die Konsequenzen gezogen, wäre er wahrscheinlich zu Ergebnissen gekommen, die meinen gleich sind. Aber ganz offenbar hat er es nicht darauf angelegt, ins Wesen der Idee »Lektüre« selber einzudringen. Er wollte uns einfach den Wert der Lektüre lehren, und zu diesem Zwecke etwas wie einen schönen platonischen Mythos mit der Schlichtheit erzählen, welche die Griechen hatten, die uns so ziemlich alle wahren Gedanken gewiesen haben, um es den Skrupeln der Modernen zu überlassen, sie zu vertiefen. Wenn ich aber auch glaube, daß die Lektüre ihrer ursprünglichen Natur nach, das heißt, als jenes wirkungskräftige Wunder einer Teilhabe im Herzen der Einsamkeit etwas

Et c'est là, en effet, un des grands et merveilleux caractères des beaux livres (et qui nous fera comprendre le rôle à la fois essentiel et limité que la lecture peut jouer dans notre vie spirituelle) que pour l'auteur ils pourraient s'appeler «Conclusions» et pour le lecteur «Incitations». Nous sentons très bien que notre sagesse commence où celle de l'auteur finit, et nous voudrions qu'il nous donnât des réponses, quand tout ce qu'il peut faire est de nous donner des désirs. Et ces désirs, il ne peut les éveiller en nous qu'en nous faisant contempler la beauté suprême à laquelle le dernier effort de son art lui a permis d'atteindre. Mais par une loi singulière et d'ailleurs providentielle de l'optique des esprits (loi qui signifie peut-être que nous ne pouvons recevoir la vérité de personne, et que nous devons la créer nous-même), ce qui est le terme de leur sagesse ne nous apparaît que comme le commencement de la nôtre, de sorte que c'est au moment où ils nous ont dit tout ce qu'ils pouvaient nous dire qu'ils font naître en nous le sentiment qu'ils ne nous ont encore rien dit.

[...]

La lecture est au seuil de la vie spirituelle; elle peut nous y introduire: elle ne la constitue pas.

Il est cependant certains cas, certains cas pathologiques pour ainsi dire, de dépression spirituelle, où la lecture peut devenir une sorte de discipline curative et être chargée, par des incitations répétées, de réintroduire perpétuellement un esprit paresseux dans la vie de l'esprit. Les livres jouent alors auprès de lui un rôle analogue à celui des psychothérapeutes auprès de certains neurasthéniques.

On sait que, dans certaines affections du système nerveux, le malade, sans qu'aucun de ses organes soit lui-même atteint, est enlisé dans une sorte d'impossibilité de vouloir, comme dans une ornière profonde, d'où il ne peut se tirer seul, et où il finirait par dépérir, si une main puissante et secourable ne lui était tendue. Son cerveau, ses jambes, ses poumons, son estomac, sont intacts. Il n'a aucune inca-

andres und mehr ist, als Ruskin gesagt hat, so glaube ich darum doch, daß man ihr in unserem Geistesleben die überragende Rolle, die er ihr zuschreibt, bestätigen kann.

[...]

Und dies vor allem ist eines der größten und wundervollen Kennzeichen der schönen Bücher (ein Kennzeichen, an dem wir die wesentliche und beschränkte Rolle zugleich ermessen können, die die Lektüre in unserem geistigen Leben einnehmen kann), daß sie für ihren Verfasser »Endergebnisse«, für den Leser »Anregungen« überschrieben sein könnten. Wir fühlen sehr deutlich, daß unsere Weisheit beginnt, wo die des Verfassers aufhört, und wir möchten von ihm, daß er uns Antwort auf Fragen gibt, während alles, was er tun kann, ist: uns Wünsche eingeben. Und diese Wünsche kann er in uns nur erwecken, indem er uns veranlaßt, uns in das höchste Schöne zu vertiefen, das ihm die letzte Kraftanstrengung seines Künstlertums zu erreichen erlaubt hat. Aber kraft eines sonderbaren, übrigens in der Optik der Geister gewiß providentiellen Gesetzes (kraft eines Gesetzes, das vielleicht bedeutet, daß wir die Wahrheit von niemandem bekommen können, daß wir sie selber uns schaffen müssen) wird, was der Schlußpunkt ihrer Weisheit war, uns als Anfang der unseren erscheinen, so daß geschehen kann, daß im Augenblick, wo sie uns alles gesagt haben, was sie vermochten, in uns dadurch das Gefühl entsteht, sie hätten uns noch gar nichts gesagt.

[...]

Die Lektüre steht an der Schwelle des geistigen Lebens; sie kann uns hineinführen: sie bildet es aber nicht.

Trotzdem gibt es gewisse, sozusagen pathologische, Fälle seelischer Depression, in denen die Lektüre eine heilsame Disziplin werden und durch wiederholte Inzitationen das geeignete Mittel bedeuten kann, einen trägen Geist der inneren Aktivität wieder zurückzugewinnen. Bücher spielen dann für ihn eine Rolle wie Psychotherapeuten bei gewissen Nervenkranken.

Es gibt bekanntlich Nervenkrankheiten, bei denen der Patient, ohne daß irgendein einzelnes seiner Organe getroffen wäre, sich gewissermaßen außerstande zu wollen und wie in einer tiefen Wagenspur befindet, aus der er sich nicht selber herausziehen kann, und wo er zugrunde gehen müßte, wenn nicht eine kräftige, hilfreiche Hand sich ihm böte. Sein Gehirn, seine Beine, seine Lunge, sein Magen

pacité réelle de travailler, de marcher, de s'exposer au froid, de manger. Mais ces différents actes, qu'il serait très capable d'accomplir, il est incapable de les vouloir. Et une déchéance organique qui finirait par devenir l'équivalent des maladies qu'il n'a pas serait la conséquence irrémédiable de l'inertie de sa volonté, si l'impulsion qu'il ne peut trouver en lui-même ne lui venait de dehors, d'un médecin qui voudra pour lui, jusqu'au jour où seront peu à peu rééduqués ses divers vouloir organiques. Or, il existe certains esprits qu'on pourrait comparer à ces malades et qu'une sorte de paresse ou de frivolité empêche de descendre spontanément dans les régions profondes de soi-même où commence la véritable vie de l'esprit. Ce n'est pas qu'une fois qu'on les y a conduits ils ne soient capables d'y découvrir et d'y exploiter de véritables richesses, mais, sans cette intervention étrangère, ils vivent à la surface dans un perpétuel oubli d'eux-mêmes, dans une sorte de passivité qui les rend le jouet de tous les plaisirs, les diminue à la taille de ceux qui les entourent et les agitent, et, pareils à ce gentilhomme qui, partageant depuis son enfance la vie des voleurs de grand chemin ne se souvenait plus de son nom pour avoir depuis trop longtemps cessé de le porter, ils finiraient par abolir en eux tout sentiment et tout souvenir de leur noblesse spirituelle, si une impulsion extérieure ne venait les réintroduire en quelque sorte de force dans la vie de l'esprit, où ils retrouvent subitement la puissance de penser par eux-mêmes et de créer. Or, cette impulsion que l'esprit paresseux ne peut trouver en lui-même et qui doit lui venir d'autrui, il est clair qu'il doit la recevoir au sein de la solitude hors de laquelle, nous l'avons vu, ne peut se produire cette activité créatrice qu'il s'agit précisément de ressusciter en lui. De la pure solitude l'esprit paresseux ne pourrait rien tirer, puisqu'il est incapable de mettre de lui-même en branle son activité créatrice. Mais la conversation la plus élevée, les conseils les plus pressants ne lui serviraient non plus à rien, puisque cette activité originale ils ne peuvent la produire directement. Ce qu'il faut donc, c'est une intervention qui, tout en venant d'un autre, se produise au fond de nous-mêmes, c'est bien l'impulsion d'un autre esprit, mais reçue au sein de la solitude. Or, nous avons vu que c'était précisément là la définition de la lecture, et qu'à la lecture seule elle convenait. La seule discipline qui puisse exercer une influence favorable sur de tels esprits, c'est donc la lecture: ce qu'il fallait démontrer, comme disent les géomètres. Mais, là encore, la lecture n'agit qu'à la façon d'une inci-

sind gesund. Er hat keinerlei technische Hinderung zu arbeiten, zu gehen, Frost zu ertragen, zu essen. Aber so wohl er imstande wäre, diese verschiedenen Tätigkeiten auszuführen, so wenig ist er es, sie zu wollen. Käme nicht der Anstoß, den er in sich selber nicht finden kann, ihm von außen durch einen Arzt, der bis zu dem Termin, an dem seine verschiedenen organischen Willensregungen wieder ins Leben zurückgerufen sind, an seiner Statt wollen würde, so wäre völliger körperlicher Verfall (ein Verfall, der auf das gleiche herauskäme wie die Krankheiten, die er nicht hat) die unheilbare Folge seiner Willenserschaffung. Es gibt nun gewisse Intelligenzen, die man mit derartigen Kranken vergleichen kann, weil eine Art Trägheit oder Frivolität sie hindert, spontan in jene tiefen Schichten ihres eigenen Wesens hinabzutauchen, in denen das wahre Leben des Geistes beginnt. Nicht, daß sie nicht imstande wären, dort wahre Reichtümer zu entdecken und fruchtbar zu machen, wenn man sie einmal so weit gebracht hat; ohne solch eine Einwirkung äußerer Art aber leben sie auf der Oberfläche, ohne ihrer selber je inne zu werden, in einer Passivität dahin, die sie zum Spielball aller Zerstreuungen macht, und sie auf das Niveau derer herabdrückt, die um sie sind und sie beschäftigen. Sie gleichen damit dem Edelmann, von dem erzählt wird, er habe von Kind auf das Leben der Straßenräuber geteilt und schließlich, weil er ihn so lange nicht mehr getragen, seinen Namen vergessen; so würden auch sie, käme nicht ein äußerer Anstoß, um sie gewissermaßen gewaltsam wieder in geistige Aktion zu versetzen, dergestalt, daß sie plötzlich ihre Spontaneität im Denken und Schaffen wiedergewinnen, zuletzt alles Gefühl und alle Erinnerung von ihrem Geistesadel verlieren. Dieser Anstoß aber, den der träge Geist in sich selber nicht finden kann, und der von außen ihm kommen muß – soviel ist klar, daß er im Schoße der Einsamkeit selbst ihn empfangen muß; denn anders, das erkannten wir, kann die schöpferische Aktion, zu der er wiedererweckt werden soll, in ihm sich nicht einfinden. Der absoluten Einsamkeit kann der träge Geist nichts abgewinnen; denn er ist unfähig, selber seine schöpferische Aktivität auszulösen. Auf der andern Seite aber können ihm die gehobensten Gespräche, die dringlichsten Ratschläge auch nicht helfen, weil sie diese ursprüngliche Aktivität in ihm direkt nicht hervorrufen können. Was er braucht, ist also ein Anstoß, der zwar von jemandem andern herkommt, jedoch im Innern unserer selbst sich auswirkt; ist die Einwirkung eines fremden Geistes,

tation qui ne peut en rien se substituer à notre activité personnelle; elle se contente de nous en rendre l'usage, comme, dans les affections nerveuses auxquelles nous faisons allusion tout à l'heure, le psychothérapeute ne fait que restituer au malade la volonté de se servir de son estomac, de ses jambes, de son cerveau, restés intacts. Soit d'ailleurs que tous les esprits participent plus ou moins à cette paresse, à cette stagnation dans les bas niveaux, soit que, sans lui être nécessaire, l'exaltation qui suit certaines lectures ait une influence propice sur le travail personnel, on cite plus d'un écrivain qui aimait à lire une belle page avant de se mettre au travail. Emerson commençait rarement à écrire sans relire quelques pages de Platon. Et Dante n'est pas le seul poète que Virgile ait conduit jusqu'au seuil du paradis.

aber im Schoße der Einsamkeit will sie empfangen sein. Eben dies aber, so sahen wir, ist die Definition der Lektüre, und nur auf die Lektüre trifft zu, wovon hier die Rede ist. Das einzige Regime, das auf derartige Intelligenzen günstig einwirken kann, ist also die Lektüre: was zu beweisen war, wie die Geometer zu sagen pflegen. Selbst hier aber wirkt die Lektüre einzig als Reiz und kann die eigene Aktivität in nichts ersetzen; sie begnügt sich, sie wieder in uns zu wecken, wie bei den Nervenkrankheiten, auf die wir vorher angespielt haben, der Psychotherapeut dem Kranken nur eben zu dem Willen verhilft, sich seines Magens, seiner Beine, seines Gehirns, die ganz gesund sind, wieder zu bedienen. Und sei es nun, daß im Grunde uns allen diese Trägheit, dies schläfrige Beharren in Niederungen nicht gänzlich fremd ist, sei es, daß die Begeisterung, die von mancher Lektüre ausgeht, auf die eigene Arbeit, ohne ihr unentbehrlich zu sein, günstig einwirkt: man weiß von mehr als einem Schriftsteller, der, ehe er an die Arbeit ging, eine gute Seite zu lesen liebte. Emerson fing selten zu schreiben an, ohne vorher einige Seiten Platon gelesen zu haben. Und Dante ist nicht der einzige Dichter, den Vergil bis an die Schwelle des Paradieses geführt hat.

Léon Bloy  
Exégèse des lieux communs

METTRE UN PEU D'ARGENT DE CÔTÉ

Ce Lieu Commun ressemble à une église où tout le monde irait prier, jeunes ou vieux, bons ou méchants. Pèlerinage infallible où l'impétration serait aussi certaine que la mort. Celui qui met un peu d'argent de côté est semblable à un homme qui se ferait construire



## Léon Bloy Auslegung der Gemeinplätze

*Bonald und De Maistre als Philosophen und Staatswissenschaftler, Huysmans und Barbey d'Aurevilly als Poeten und Dekadenten, Veuillot und Péguy als Journalisten und Polemiker bezeichnen die Hauptrichtungen und Hauptetappen der katholischen Reaktion Frankreichs im vorigen Jahrhundert. Léon Bloy steht in der dritten und letzten Gruppe, vereinsamt zu seinen Lebzeiten und auch heute im französischen Publikum fast, im ausländischen vollkommen unbekannt. 1884 ließ er sein erstes Buch erscheinen. Es hieß »Der Entdecker des Erdballs« und zeigte Christoph Columbus, wie er als Apostel alle Meere durchirrt, um einen neuen Erdteil zu finden, dessen im Götzendienste befangenen Bewohnern er das Evangelium des Kreuzes bringen könne. Es folgen dann eine große Anzahl theologischer Invektiven, unter denen die »Auslegung der Gemeinplätze« eine der großartigsten ist. Die ihr entnommenen Proben, die der Leser im folgenden findet, werden ihm blitzartig das Verständnis für weitere sonderbare Titel dieses Autors eröffnen. »Das Blut des Armen« nennt er eines seiner Bücher, in dessen Mittelpunkt das Geld steht; und »Der undankbare Bettler« überschreibt er die Chronik seiner Lebensjahre von 1892 bis 1895. Die »Auslegung der Gemeinplätze« enthält eine Revue der gangbarsten, zum großen Teil auch im Deutschen bekannten Redensarten, die Bloy aufgreift, um sie, wie man gesagt hat, den Bourgeois schlucken zu lassen. »Der Bourgeois wird darüber verrückt oder stirbt daran. So zeigt der Autor, daß der Gemeinplatz, den Generationen von Bourgeois wie eine Pille eingespeichelt haben, ein Gift ist, das Irrsinn oder Tobsucht hervorruft.«*

### EIN BISSCHEN WAS AUF DIE HOHE KANTE LEGEN

Dieser Gemeinplatz ist wie eine Kirche, wo alle Welt beten geht, jung und alt, Gut und Böse. Eine unfehlbar wundertätige Pilgerschaft, bei der das Versteinertwerden so sicher ist wie das Sterben. Wer ein bißchen was auf die hohe Kante legt, ist wie einer, der sich

un sépulcre dans un endroit sec à l'abri des vers. Précaution contre les pauvres locataires des maisons humides et toujours disposés à ronger les imprévoyants. Chaque petite somme économisée est ainsi comme une parcelle de la substance qui lui a été confiée et dont il lui faudra rendre compte un jour. En mettant un peu d'argent de côté, vous préparez votre avenir et vous donnez aux pauvres un exemple infiniment plus précieux que toutes les aumônes.

Croyez-moi, fussiez-vous très riche, il faut toujours mettre un peu d'argent de côté. Sie vous rencontrez un miséreux, un mourant de faim que sauverait le don de quelque monnaie, il se peut, le cœur de l'homme étant fragile, que vous vous sentiez ému. Prenez garde, c'est le moment de l'épreuve, c'est l'heure de la tentation redoutable. Soyez généreux et refusez avec énergie. Souvenez-vous que le premier de tous vos devoirs est de mettre de l'argent de côté et que l'ombre de Benjamin Franklin vous regarde.

Je me souviens d'un sublime bourgeois de l'Indre ou de la Creuse qui était, je crois, dans les Contributions directes et qui eut la gloire de crever sans avoir jamais donné un sou à personne, ayant, chaque jour, mis un peu d'argent de côté. Cet homme héroïque eut trois fils. Il voulut que le premier se nommât Voltaire, le second Rousseau et le troisième Franklin, lequel fit, après la mort de son père, une noce à tout casser. On ne rencontre plus de ces caractères.

#### N'ÊTRE PAS LE PREMIER VENU

Ce n'est pas le premier venu. Lorsqu'un père de famille, c'est-à-dire le chef d'une importante maison de commerce, a dit cela d'un monsieur Trouillot, par exemple, on est fixé. C'est Trouillot qui aura la fille.

Le plus haut titre aux yeux du Bourgeois, c'est de n'être pas le premier venu. Il vous accablerait de son mépris, si vous lui disiez que Napoléon était le premier venu. Le soixante-dix-huitième, si vous

sein Grabmal in einem trocknen Winkel errichten ließe, wo er vor Würmern geschützt ist. Es empfiehlt sich diese Vorsichtsmaßregel gegen die armen Mieter der feuchten Wohnungen, die immer bei der Hand sind, an den Unvorsichtigen zu nagen. Dergestalt ist jede kleine Summe, die wir uns ersparen, ein Teil von jenem Pfunde, das uns mitgegeben ist und von dem wir eines Tages werden Rechenschaft ablegen müssen. Wer ein bißchen was auf die hohe Kante legt, der sorgt für seine Zukunft und gibt den Armen ein Beispiel, das unendlich viel wertvoller ist als alle Almosen.

Sie können mir's glauben, und sollten Sie so reich sein wie Sie wollen, Sie müssen immer ein bißchen was auf die hohe Kante legen. Stoßen Sie dann einmal auf einen Elenden, einen der vor dem Hungertod steht und den ein paar Münzen retten könnten, so kann es vorkommen – das Menschenherz ist ja so gebrechlich –, daß Sie sich gerührt fühlen. Dann sehen Sie sich vor, denn der Augenblick der Prüfung ist da und die Stunde der fürchterlichen Versuchung. Seien Sie großherzig, weisen Sie standhaft ihn von sich. Erinnern Sie sich, es ist Ihre erste Pflicht, ein bißchen was auf die hohe Kante zu legen, und der Schatten Benjamin Franklins wacht über Ihnen.

Ich erinnere mich an einen erhabenen Bourgeois – er war, glaube ich, aus dem Departement Indre oder Creuse und beim Finanzamt –, dessen Ruhm war sein Lebtage, bis er kreperte, niemandem einen Pfennig gegeben zu haben, denn er hatte jeden Tag ein bißchen was auf die hohe Kante gelegt. Dieser heroische Mann hatte drei Söhne. Er wollte, der erste solle Voltaire heißen, der zweite Rousseau und der dritte Franklin. Dieser dritte gab, als sein Vater gestorben war, ein sardanapalisches Fest. Solche Charaktere findet man heute nicht mehr.

#### DURCHAUS NICHT DER ERSTE BESTE

Der ist nicht der erste Beste. Wenn ein Familienvater – ich meine natürlich den Chef eines großen Unternehmens – das beispielsweise von einem Herrn Klotzreich sagt, weiß man, woran man ist. Klotzreich wird seine Tochter kriegen.

Das höchste, was man, der Meinung des Bourgeois nach, von einem sagen kann, ist, er sei nicht der erste Beste. Und wenn Sie ihm sagen wollten, Napoleon wäre der erste Beste gewesen, dafür hätte er nur

voulez, mais le premier, jamais de la vie. Le dernier non plus. L'Évangile dit que les derniers seront les premiers, et le Bourgeois s'en souvient.

Ce qu'il déteste par-dessus tout, c'est qu'on soit le premier ou le dernier n'importe où, n'importe comment et n'importe quand. Il faut être dans le tas, résolument et pour toujours.

#### OU IL N'Y A RIEN, LE ROI PERD SES DROITS

C'est ce qui arrive au propriétaire qui a fait des frais et qui ne trouve rien à saisir. Étrange situation d'un roi moderne dont la majesté est ainsi lésée et qui n'a pas même le moyen de punir. Si les trop bénignes lois restrictives de son pouvoir qu'il a eu l'imprudence de concéder, lui laissaient du moins le privilège de rôtir son locataire et de le manger, ce serait sans doute une insuffisante compensation, mais il n'aurait pas tout perdu. Il pourrait croire encore à cette justice immanente qui fut la cousine germaine de feu Gambetta et jouir, en même temps, d'un peu de justice transitoire.

Tout est à refaire. Quand la civilisation bourgeoise aura pleinement triomphé de la barbarie chrétienne, on verra enfin renaître l'anthropophagie; mais affinée, raffinée, perfectionnée, sportive et philanthropique par excellence, magnifiée, surnaturalisée même, en quelque sorte, par tous les prodiges de l'art culinaire et la table du roi deviendra *eucharistique*, si j'ose m'exprimer ainsi, puisqu'on y mangera le Pauvre. Je crois déjà lire une lettre gracieuse ainsi libellée: «M. et M<sup>me</sup> Ducrétin ont l'honneur de vous inviter à la fortune du pot, vendredi saint. On aura du surhomme.» Les droits du monarque alors seraient imperdables, le locataire décrété comestible pouvant être abattu longtemps avant l'heure où il n'aurait plus que la peau sur les os, c'est-à-dire au moment précis où les connaisseurs verraient en lui un bon morceau. Mais que nous sommes loin encore de ces heureux jours!

Verachtung. Der Achtundsiebzigste – wenn's Ihnen Spaß macht – aber der Erste um keinen Preis. Der Letzte auch nicht. Das Evangelium sagt, »die Letzten werden die Ersten sein«. Daran erinnert sich der Bourgeois.

Nichts haßt er mehr, als wo immer auch, wie immer auch und wann immer auch der Erste oder der Letzte zu sein. In der Masse soll man drinstecken, fest und für immer.

### WO NICHTS IST, HAT DER KAISER SEIN RECHT VERLOREN

So kann es dem Eigentümer gehen, der Auslagen gehabt hat und nun nichts findet, was er beschlagnahmen kann. Für den König der Jetztzeit, dessen Majestät derart verletzt wird, und der nicht einmal die Möglichkeit hat, das zu sühnen, ist die Lage befremdlich. Wenn die allzu nachsichtigen Gesetze, die seinen Vollmachten Beschränkungen auferlegen – es war seine Leichtfertigkeit, sie zu dulden –, ihm wenigstens das Privileg gelassen hätten, seinen Mieter zu braten und dann zu essen, wäre die Entschädigung immer noch unzulänglich, aber er hätte zumindest nicht alles verloren.

All das ist von Grund auf reformbedürftig. Wenn die bürgerliche Zivilisation erst einmal uneingeschränkt über die christliche Barbarei triumphiert hat, wird man endlich die Wiedergeburt der Menschenfresserei feiern können, aber es wird eine verfeinerte und subtilere, vollendetere, sportliche und philanthropische Menschenfresserei im wahren Sinne des Wortes sein, sie wird gewissermaßen Dank der sinnreichen Werke der Kochkunst etwas Supranaturales bekommen und die Tafel des Königs wird, wenn Sie mir den Ausdruck gestatten wollen, etwas Eucharistisches haben, denn man wird dank ihrer den Armen verspeisen. Mir ist schon fast, als bekäme ich einen zierlichen Brief ungefähr dieses Wortlauts: »Herr und Frau Stumpfbold haben die Ehre, Sie zum warmen Abendessen im kleinen Kreise zu bitten. Übermensch wird serviert werden.« Ist es erst einmal soweit, so werden die Rechte des Monarchen unverlierbar geworden sein, denn der Mieter, dergestalt für eßbar erklärt, wird lange vor dem Zeitpunkt geschlachtet, da ihm nur noch die Haut auf den Knochen sitzt, will sagen, genau in dem Augenblick, da die Kenner in ihm einen guten Bissen sehen. Aber wie weit sind wir noch von diesen glückseligen Tagen entfernt.

## PAUVRETÉ N'EST PAS VICE

Autre antiphrase. Voudriez-vous m'apprendre, ô mon aimable propriétaire, ce qui peut-être *vice* ou crime, si la pauvreté ne l'est pas?

Je crois l'avoir beaucoup dit ailleurs, la pauvreté est l'unique vice, le seul péché, l'exclusive noirceur, l'irrémissible et très singulière prévarication. C'est bien ainsi que vous l'entendez, n'est-ce pas, précieuses Crapules qui jugez le monde?

Qu'on le proclame donc une bonne fois, la pauvreté est si infâme que c'est le dernier excès du cynisme ou le cri suprême d'une conscience au désespoir d'en faire l'aveu, et qu'il n'y a pas de châtement qui l'expie.

Le *devoir* de l'homme est tellement d'être riche que la présence d'un seul pauvre clame vers le ciel, comme l'abomination de Sodome, et dépouille Dieu lui-même, le forçant à s'incarner et à se promener scandaleusement sur la terre, vêtu seulement de la guenille de ses Prophéties.

L'indigence est une impiété, un blasphème atroce dont il n'est pas possible d'exprimer l'horreur et qui fait reculer du même coup les étoiles et le dictionnaire.

Ah! que l'Evangile est mal compris! Quand on lit qu'«il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume des cieux», faut-il être aveugle pour ne pas voir que cette parole n'exclut, en réalité, que le chameau, puisque tous les riches, sans exception, sont certainement assis sur des chaises d'or dans le Paradis et que, par conséquent, il leur est tout à fait impossible, en effet, d'entrer dans un endroit où ils sont installés déjà, depuis toujours! C'est affaire aux chameaux d'enfiler des aiguilles devant la porte et de se débrouiller comme ils pourront. Il n'y a pas lieu de s'en préoccuper autrement.

Ce Lieu Commun atteste, plus qu'un autre, la pudeur sublime du Bourgeois. C'est un voile qu'il jette bonnement, avec le divin sourire des garçons d'amphithéâtre, sur le chancre le plus horrible de l'humanité.

## ARMUT IST KEIN LASTER

Auch so eine Paradoxie. Würden Sie, werte Eigentümerin, mir vielleicht verraten, was ein Laster oder Verbrechen ist, wenn die Armut keins ist.

Ich glaube es anderswo wiederholt betont zu haben: Die Armut ist das einzige Laster, die einzige Sünde, die mit nichts zu vergleichende Finsternis, die unverzeihlichste, unübersehbarste der Verirrungen. Und der Meinung sind Sie im Grunde doch auch. Nicht wahr, meine werten Herr und Frau Mob, die Sie über die Welt zu Gericht sitzen?

Es scheint also, man muß es noch einmal sagen, Armut ist eine solche Schande, daß es der letzte Grad von Zynismus und der letzte Verzweiflungsschrei des Gewissens ist, sie einzugestehen, und daß keine Züchtigung sie süht.

Es ist so sehr Pflicht jedes Menschen, reich zu sein, daß die Gegenwart eines einzigen Armen wie die Verderbnis Sodoms zum Himmel schreit und Gott selbst Abbruch tut, indem sie ihn zwingt, Fleisch zu werden und im anstößigen Aufzug, nur mit den Lumpen seiner Prophetie bekleidet, über die Erde zu wandeln.

Die Not ist eine Verletzung unserer Pflichten gegen Gott, eine unausdenkbare Lästerung, deren Grauen sich gar nicht sagen läßt und vor der gleichermaßen die Sterne und das Wörterbuch zurückweichen.

Daß die Leute das Evangelium so schlecht verstehen! Wenn da steht, »leichter geht ein Kamel durch ein Nadelöhr, als ein Reicher ins Paradies kommt« – wie blind muß man sein, um nicht zu erkennen, daß diese Worte in Wirklichkeit doch nur gegen das Kamel gehen; denn alle Reichen, ohne Ausnahme, sitzen sicher auf goldenen Stühlen im Paradies, und daher ist es ihnen natürlich in der Tat ganz unmöglich, an einen Ort zu kommen, an dem sie nämlich schon sind und zwar seit jeher! Sache der Kamele, vor jener Pforte durch Nadelöhre zu schlüpfen und zu sehen, wie sie fertig werden. Sich besonders mit ihnen zu beschäftigen, liegt kein Anlaß vor.

Dieser Gemeinplatz zeugt mehr als jeder andere von dem sublimen Schamgefühl des Bourgeois. Er ist ein Schleier, den er naiv mit dem göttlichen Lächeln der Platzanweiser in den Zirkussen über das abstoßendste Geschwür der Menschheit wirft.

J.-M. Sollier [Adrienne Monnier]  
Vierge sage

Il est difficile de faire le mal. Il est difficile de faire le bien. Il semble parfois que le mérite serait plus grand à céder un peu au péché, à aller avec ceux qui rient tout renversés, ceux qui dansent, ceux qui boivent, ceux qui laissent ouvertes les portes de leur corps. Dans les yeux des tentateurs, il n'y a pas que la malice, il y a aussi le tourment; ils montrent une foi mauvaise qui ressemble un peu à la foi et même l'ombre de la charité. Mais cela est trouble et repoussant; ils sont déjà pris dans les flammes, déjà fondus. Comment les suivre? On pourrait feindre de les écouter, ne pas les rebuter si vite, se laisser toucher, abandonner sa main, aller leur chemin un moment. On les ramènerait plus facilement, s'il y avait moyen de les ramener. Reviens, il est tard, le soir tombe, ta robe est déchirée et te découvre, tu as froid. Viens sous mon manteau, petit enfant perdu, pauvre chien battu.

Mais, comment se laisser prendre, et même, comment leur laisser croire qu'on peut être pris? Leurs pièges sont trop grossiers; il faut qu'ils se donnent plus de peine pour qu'il soit malaisé de leur résister. Tout vous garde avec tant de douceur et de force: le voile de mon front, le fichu croisé sur ma gorge, la pierre bleue de ma bague, la couleur blanche du linge qui touche mon corps, et la moindre agrafe de mon vêtement.

Que pourrais-je préférer aux ouvrages de mon aiguille? Les longs ourlets sont pour moi comme une promenade au bord d'un ruisseau, tandis que la main va pas à pas, l'esprit est léger et bondit à la façon d'un agneau. Dans les fines reprises, au moyen de fils neufs et bien tendus, chaque pauvre petit fil cassé est relevé et remis dans la communion du tissu. Il y a des femmes qui souffrent de montrer des habits raccommodés, comme s'ils n'étaient pas ainsi plus nobles et plus précieux.

De temps en temps, je lève les yeux de sur mon ouvrage et je regarde



J.-M. Sollier [Adrienne Monnier]  
Kluge Jungfrau

Es ist schwer, das Böse zu tun. Es ist schwer, das Gute zu tun. Manchmal scheint es, es wäre ein größeres Verdienst, sich der Sünde ein wenig zu überlassen, mit denen zu gehen, die, wenn sie lachen, sich nach hinten überwerfen, mit denen, die tanzen, denen, die trinken, denen, welche die Pforten ihres Körpers offenstehen lassen. In den Augen der Versucher, da ist nicht nur die Bosheit, es ist auch die Qual in ihnen; sie zeigen einen schlimmen Glauben, und manchmal ähnelt er dem Glauben etwas und sogar dem Schatten der Nächstenliebe. Aber getrübt ist das und ist abstoßend; sie sind schon von den Flammen ergriffen, schon weggeschmolzen. Wie ihnen folgen? Man könnte so tun, als hörte man ihnen zu, nicht so geschwind sie von sich weisen, dulden, von ihnen angefaßt zu werden, die Hand ihnen überlassen, einen Augenblick ihren Weg mitmachen. Man würde sie leichter zurückbringen, wenn man sie zurückbringen könnte. Komm nach Haus, es ist spät geworden, der Abend fällt, dein Kleid ist zerrissen und deckt dich bloß, dir ist kalt. Komm unter meinen Mantel, kleines verlorenes Kind, armer geschlagener Hund.

Wie aber sich von ihnen fangen lassen, ja wie auch nur sie glauben machen, daß man eingefangen werden könnte? Ihre Fallen sind allzu plump; sie müßten sich mehr Mühe geben, dann wäre es schwerer, ihnen zu widerstehen. Alles hütet einen so zärtlich, mit soviel Kraft: der Schleier auf meiner Stirn, das gekreuzte Tuch über meinem Busen, der blaue Stein an meinem Ring, die Weiße der Wäsche, die meinen Leib berührt, und der geringste Haken meines Kleides.

Was könnte mir mehr sein als die Werke meiner Nadel? Die langen Bäume sind mir wie ein Spaziergang am Rand eines Baches; während meine Hand Schritt für Schritt macht, ist dem Geist leicht, und er rüpft wie ein Lamm. Bei der feinen Ausbesserei wird jedes verlorene, gerissene Fädchen von neuen, straffen Fäden aufgenommen und einverleibt in die Gemeinschaft des Gewebes. Es gibt Frauen, die leiden darunter, in geflickten Kleidern sich sehen zu lassen, als wären sie nicht so nobler und kostbarer.

Von Zeit zu Zeit hebe ich die Blicke von meiner Arbeit auf und sehe

autour de moi. Que c'est beau une maison et tout ce qui est dedans. La table. Les chaises. L'armoire. Le grand nombre des objets. Il me semble qu'il y a, dans n'importe lequel d'entre eux, des milliers de petites vertus qui chantent avec une petite bouche ronde, sans aucun souci qu'on les entende. Si peu qu'on y prête l'oreille, les mains se joignent et les larmes viennent aux yeux. Que de raisons!

Mais quand un méchant paraît, ou une de ces filles folles, tout le ravissement prend fin. Les meubles ont aussitôt l'air de serviteurs mécontents qui n'ont pas reçu leurs gages; le jour ne règne plus de la même façon, il frappe les choses d'un doigt sévère. Comment ne pas avoir horreur de ceux-là qui font se retirer la joie? C'est alors que mon cœur tremble et que je suis mécontente de moi-même. Si mon bien était assez grand, il serait plus fort que le mal, il convertirait les méchants. Il faudrait être une sainte, ce serait le plus sage.

Mais pourquoi dois-je toujours rester à ma place, fixée comme une plante, droite et fière comme un lys? Oh! je ne suis pas fière d'être un lys; j'en ai souvent du regret et même de la honte. Pécheurs, mes frères, voyez mes yeux qui vous suivent, à défaut de mes pas, voyez leur regard suspendu et tout distant de moi.

mich um. Wie schön ist nicht ein Haus und alles, was drinnen ist. Der Tisch. Die Stühle. Das Spind. Die große Zahl der Dinge. Mir kommt es vor, als steckten in jedem tausende kleiner Tugenden, und sie sängen mit runden Mündchen, ohne sich im geringsten darum zu kümmern, daß man sie hört. Aber lauscht man ihnen auch noch so wenig, die Hände finden einander, und Tränen treten einem in die Augen. Wie sehr mit Grund!

Wenn aber ein Böser kommt oder eine dieser törichten Jungfrauen, geht all dies Entzücken ein. Die Möbel sehen im Nu wie mißvergnügte Dienstboten aus, die ihr Gehalt nicht bekommen haben; die Helligkeit ist nicht mehr dieselbe; sie trifft die Dinge mit strengem Finger. Wie kann man anders als erschauern beim Anblick derer, vor denen sich die Freude zurückzieht. Mein Herz beginnt dann zu zittern, und ich bin unzufrieden mit mir selbst. Wenn mein Gutes groß genug wäre, so wäre es stärker als das Übel, es würde die Bösen bekehren. Man müßte eine Heilige sein, das wäre das Klügste.

Aber warum muß ich immer eingewurzelt auf meinem Platz bleiben, aufrecht und stolz wie eine Lilie? Oh! Ich bin nicht stolz, eine Lilie zu sein. Oft reut es, ja selbst beschämt es mich. Sündige, meine Brüder, seht meine Augen, wie sie statt meiner Schritte euch folgen, seht, wie sie hingegeben blicken und mir ganz fern.

## St.-J. Perse

### Anabase

[Extraits]

#### II

Aux pays fréquentés sont les plus grands silences, aux pays fréquentés de criquets à midi.

Je marche, vous marchez dans un pays de hautes pentes à mélisses, où l'on met à sécher la lessive des Grands.

Nous enjambons la robe de la Reine, toute en dentelle avec deux bandes de couleur bise (ah! que l'acide corps de femme sait tacher une robe à l'endroit de l'aisselle!)

Nous enjambons la robe de Sa fille, toute en dentelle avec deux bandes de couleur vive (ah! que la langue du lézard sait cueillir les fourmis à l'endroit de l'aisselle!)

Et peut-être le jour ne s'écoule-t-il point qu'un même homme n'ait brûlé pour une femme et pour sa fille.

Rire savant des morts, qu'on nous pèle ces fruits! ... Eh quoi! n'est-il plus grâce au monde sous la rose sauvage?

Il vient, de ce côté du monde, un grand mal violet sur les eaux. Le vent se lève. Vent de mer. Et la lessive part! comme un prêtre mis en pièces...

#### III

A la moisson des orges l'homme sort. Je ne sais qui de fort a parlé sur mon toit. Et voici que ces Rois sont assis à ma porte. Et l'Ambassadeur mange à la table des Rois. (Qu'on les nourrisse de mon grain!) Le Vérificateur des poids et des mesures descend les fleuves emphatiques avec toute sorte de débris d'insectes et de fétus de paille dans la barbe.

## St.-J. Perse

### Anabasis

[Auszüge]

#### II

In den Gegenden, die belebt sind, ist das Schweigen am größten, in den Gegenden, die von Heimchen belebt an den Mittag sind.

Ich gehe und du gehst in einer Gegend, wo man auf Hängen voller Melissen die Wäsche der Vornehmen zum Trocknen hinlegt.

Wir treten behutsam über die Robe der Königin, die aus Spitzen gemacht, mit zwei schwärzlichen Trägern versehen ist (ach! wie der ätzende Frauenkörper ein Kleid in der Achsel beflecken kann!)

Wir treten behutsam über Höchstherr Tochter Robe, die aus Spitzen gemacht mit zwei hellfarbenen Trägern versehen ist (ach! wie die Zunge der Eidechse Ameisen in der Achsel sich fangen kann!)

Und vielleicht geht der Tag nie dahin, an dem der gleiche Mann nicht entbrannt wäre zu einer Frau und zu ihrer Tochter.

Beim allwissenden Lachen der Toten, diese Früchte mag man uns schälen! ... Nur zu! Gibt es nicht Gnade mehr auf der Welt unterm Busche der wilden Rose?

Es zieht aus jener Weltgegend ein großes böses Violett über die Wasser. Der Wind steht auf. Meerwind. Und die Wäsche macht sich fort! wie ein Priester, den man zerstückelt hat...

#### III

Wenn die Ernte des Gerstenkorns gekommen ist, tritt der Mann hinaus. Ich weiß nicht, welcher Starke auf meinem Dache gesprochen hat. Und siehe! nun sitzen diese Könige vor meiner Tür. Und der Botschafter speist an dem Tische der Könige. (Man möge ihnen von meinem Getreide zu essen geben!) Der Kontrolleur der Maßstäbe und Gewichte wird von den schwülstigen Strömen hinabgeführt und allerlei Reste von Insekten

und Fötus von Stroh sitzen in seinem Barte.

Va! nous nous étonnons de toi, Soleil! Tu nous as dit de tels mensonges!... Fauteur de troubles, de discordes! nourri d'insultes et d'esclandres, ô Frondeur! fais éclater l'amande de mon œil! Mon cœur a pépié de joie sous les magnificences de la chaux, l'oiseau chante: «ô vieillesse!...», les fleuves sont sur leurs lits comme des cris de femmes et ce monde est plus beau  
qu'une peau de béliet peinte en rouge!

Ha! plus ample l'histoire de ces feuillages à nos murs, et l'eau plus pure qu'en des songes, grâces, grâces lui soient rendues de n'être pas un songe! Mon âme est pleine de mensonge, comme la mer agile et forte sous la vocation de l'éloquence! L'odeur puissante m'environne. Et le doute s'élève sur la réalité des choses. Mais si un homme tient pour agréable sa tristesse, qu'on le produise dans le jour! et mon avis est qu'on le tue, sinon,  
il y aura une sédition.

Mieux dit: nous t'avisons, Rhéteur! de nos profits incalculables. Les mers fautives aux détroits n'ont point connu de juge plus étroit! Et l'homme enthousiasmé d'un vin, portant son cœur farouche et bourdonnant comme un gâteau de mouches noires, se prend à dire de ces choses: «... Roses, pourpre délice: la terre vaste à mon désir, et qui en posera les limites ce soir?... la violence au cœur du sage, et qui en posera les limites ce soir?...» Et un tel, fils d'un tel, homme pauvre,  
vient au pouvoir des signes et des songes.

«Tracez les routes où s'en aillent les gens de toute race, montrant cette couleur jaune du talon: les princes, les ministres, les capitaines aux voix amygdaliennes; ceux qui ont fait de grandes choses, et ceux qui voient en songe ceci ou cela... Le prêtre a déposé ses lois contre le goût des femmes pour les bêtes. Le grammairien choisit le lieu de ses disputes en plein air. Le tailleur pend à un vieil arbre un habit neuf d'un très beau velours. Et l'homme atteint de gonorrhée lave son linge dans l'eau pure. On fait brûler la selle du malingre et

Hör's! über dich Sonne! müssen wir staunen. Du hast uns solche Lügen gelehrt!... Mit deiner Anstiftung von Revolten, von Streitigkeiten! Der du dich nährst von Ärgernis und Insulten, o Schleuderer! laß bersten die Mandel meines Auges. Mein Herz hat gezwitschert vor Freude über den spendenden Kalk, der Vogel singt: »o Alter!...«, die Ströme sind auf ihren Betten wie Schreie von Weibern und diese Welt ist schöner

als das rot bemalte Fell eines Widders!

Ha! weitläufiger die Geschichte dieses Laubes an unsern Mauern, und das Wasser ist lauterer als in Träumen Wasser, Dank, Dank soll ihm werden, daß es nicht ein Traum ist! Meine Seele ist voll von Lüge, wie das Meer unter dem Aufrufe der Rhetorik rege und stark! Der intensive Geruch legt sich um mich und der Zweifel, ob die Dinge wirklich sind, steht auf. Wenn aber ein Mann seine Traurigkeit für angenehm hält, heraus mit ihm an den Tag! und, meiner Ansicht nach, man töte ihn, sonst  
gibt es Aufruhr.

Besser gesagt: wir geben dir, Redner! zu bedenken unsere unschätzbaren Gewinnste. Die Ozeane, welche sich strafbar machen an den Meerengen, haben keinen Richter gekannt, keinen so strengen! Und der Mann, der das wilde summende Herz wie einen Kuchen von schwarzen Fliegen zu tragen hat, beginnt und spricht beim Wein solche Dinge aus der Narkose: »... Rose, purpurne Wonne: die Erde weit meinen Gelüsten, und wer setzt ihr die Grenzen heute abend?... die Gewalt im Herzen des Weisen, und wer setzt ihr die Grenzen heute abend?...« Und ein Beliebiger, eines Beliebigen Sohn, ein armer Mann,

kommt zur Herrschaft über Orakel und Omen.

»Bezeichnet die Straßen, auf denen die Leute aller Rassen davonziehen sollen und das Gelb ihrer Ferse zeigen: die Prinzen, die Minister, die Befehlshaber mit den Stimmen, die an Mandeln gemahnen; die, welche Großes getan haben und die, welche im Traume das Eine oder das Andere gewahren... Der Priester hat seine Gesetze gegen die Neigung der Weiber zu den Tieren erlassen. Der Grammatiker wählt den Ort seiner Disputationen unter freiem Himmel. Der Schneider hängt an einen alten Baum einen Anzug,

l'odeur en parvient au rameur sur son banc,  
elle lui est délectable.»

A la moisson des orges l'homme sort. L'odeur puissante  
m'environne, et l'eau plus pure qu'en Jabal fait ce bruit d'un autre  
âge... Au plus long jour de l'année chauve, louant la terre sous l'her-  
bage, je ne sais qui de fort a marché sur mes pas. Et des morts sous  
le sable et l'urine et le sel de la terre, voici qu'il en est fait comme de  
la balle dont le grain fut donné aux oiseaux. Et mon âme, mon âme  
veille à grand bruit aux portes de la mort – Mais dis au Prince qu'il  
se taise: à bout de lance parmi nous  
ce crâne de cheval!

#### IV

C'est là le train du monde et je n'ai que du bien à en dire –  
Fondation de la ville. Pierre et bronze. Des feux de ronces à l'aurore  
mirent à nu ces grandes  
pierres vertes et huileuses comme des fonds de temples, de  
latrines,  
et le navigateur en mer atteint de nos fumées vit que la terre,  
jusqu'au faite, avait changé d'image (de grands écobuages vus du  
large et ces travaux de captation d'eaux vives en montagne).

Ainsi la ville fut fondée et placée au matin sous les labiales  
d'un nom pur. Les campements s'annulent aux collines! Et nous qui  
sommes là sur les galeries de bois,  
tête nue et pieds nus dans la fraîcheur du monde,  
qu'avons-nous donc à rire, mais qu'avons-nous à rire, sur  
nos sièges, pour un débarquement de filles et de mules?



der neu ist, aus sehr schönem Sammet auf. Und der Mann, der von Gonorrhöe befallen ist, wäscht sein Leibzeug im reinen Wasser. Man verbrennt den Stuhlgang des Kranken und der Geruch erreicht den Rudernden auf seiner Bank,  
er ist ihm angenehm.«

Wenn die Ernte des Gerstenkorns gekommen ist, tritt der Mann hinaus. Der intensive Geruch legt sich um mich, und das Wasser, das reiner ist als Wasser aus Jabal, gibt jenes Geräusch von sich, das aus einer andern Welt kommt... Am längsten Tage des kahlen Jahres, wenn ich den Boden unter dem Graswuchs lobpreise, weiß ich nicht, welcher Gewaltige auf den Füßen mir folgte. Und um die Toten unter dem Sand und den Urin und das Salz der Erde, um sie ist es geschehen wie um den Balg der Ähre, deren Korn an die Vögel gegeben ward. Und meine Seele, meine Seele wacht mit Getöse an den Pforten des Todes – Aber sage dem Prinzen, er solle schweigen: auf Lanzenlänge zwischen uns  
dieser Pferdeschädel!

## IV

Dieses ist der Lauf der Welt und ich habe nur Gutes von ihm zu sagen – Gründung der Stadt. Stein und Bronze. Feuer von Dornestrüppen beim Morgenrot  
legten frei diese großen  
Steine, die grün und ölig wie der Boden von Tempeln sind, von Latrinen,  
und der Schiffer, den auf dem Meer unser Rauch erreichte, sah, daß die Erde, bis an den Gipfel, ein geändertes Bild hatte (große Rasenverbrennungen von weitem gesehen und diese Anstalten, um Quellen im Gebirge zu fassen).

So wurde die Stadt gegründet und getan am Morgen unter die Lippenlaute eines lauterens Namens. Die Lagerplätze werden zu nicht an den Hügeln! Und wir, die wir anwesend sind auf den Altanen von Holz,  
barhaupt und barfuß in der Frische der Welt,  
was gibt es für uns zu lachen, ja was gibt es für uns zu lachen, auf unsern Sitzen, bei einer Landung von Mädchen und von Maul-  
eseln?

et qu'est-ce à dire, depuis l'aube, de tout ce peuple sous les voiles? – Des arrivages de farines!... Et les vaisseaux plus hauts qu'Illion sous le paon blanc du ciel, ayant franchi la barre, s'arrêtaient

en ce point mort où flotte un âne mort. (Il s'agit d'arbitrer ce fleuve pâle, sans destin, d'une couleur de sauterelles écrasées dans leur sève.)

Au grand bruit frais de l'autre rive, les forgerons sont maîtres de leurs feux! Les claquements du fouet déchargent aux rues neuves des tombereaux de malheurs inclos. O mules, nos ténèbres sous le sabre de cuivre! quatre têtes rétives au nœud du poing font un vivant corymbe sur l'azur. Les fondateurs d'asiles s'arrêtent sous un arbre et les idées leur viennent pour le choix des terrains. Ils m'enseignent le sens et la destination des bâtiments: face honorée, face muette; les galeries de latérite, les vestibules de pierre noire et les piscines d'ombre claire pour bibliothèques; des constructions très fraîches pour les produits pharmaceutiques. Et puis s'en viennent les banquiers qui sifflent dans leurs clefs. Et déjà par les rues un homme chantait seul, de ceux qui peignent sur leur front le chiffre de leur Dieu. (Crépitements d'insectes à jamais dans ce quartier aux détritrus!)... Et ce n'est point le lieu de vous conter nos alliances avec les gens de l'autre rive; l'eau offerte dans des outres, les prestations de cavalerie pour les travaux du port et les princes payés en monnaie de poissons. (Un enfant triste comme la mort des singes – sœur aînée d'une grande beauté – nous offrait une caille dans un soulier de satin rose.)

... Solitude! l'œuf bleu que pond un grand oiseau de mer, et les baies au matin tout encombrées de citrons d'or! – C'était hier! L'oiseau s'en fut!

Demain les fêtes, les clameurs, les avenues plantées d'arbres à gousses et les services de voierie emportant à l'aurore de grands morceaux de palmes mortes, débris d'ailes géantes... Demain les fêtes,

und was gibt es zu sagen, vom Fröhrot an, über all dies Volk unter den Segeln? – Ankunft von Mehlfrachten! Und die Schiffe, die höher als Ilion unterm weißen Pfauen des Himmels ragen, machten, nachdem sie zum Hafen einfuhren, halt

an jener toten Stelle, wo dahinschwimmt ein toter Esel. (Es geht um die Abschätzung dieses fahlen Stromes, ohne Schicksal, von der Farbe der Heuschrecken, der zerdrückten in ihrem Saft.)

Im großen, in dem frischen Geräusche vom andern Ufer sind die Schmiede Herren ihrer Feuer! Peitschenknalle laden in neuen Straßen Bretterkarren mit unerschlossenen Mißgeschicken ab. Oh Maulesel ihr, unsere Dunkelheiten unter dem Säbel aus Kupfer! vier störrische Köpfe sind in dem Knöchel der Faust zum lebendigen Büschel in Blauen gebündelt. Die Gründer von Asylen bleiben unter einem Baume stehen und Gedanken steigen in ihnen auf für die Wahl der Terrains. Sie lehren mich den Sinn und die Bestimmung der Gebäude kennen: die offizielle Fassade, die stumme Front; die Galerien aus ziegelfarbigem Trapp, die Vestibüle aus schwarzem Stein und die Weiher aus transparentem Schatten für Bibliotheken; nagelneue Erstellungen für pharmazeutische Waren. Und danach kommen die Wechsler heran und pfeifen auf ihren Schlüsseln und schon sang ein Mann allein in den Straßen von denen, die auf die Stirn sich die Zahl ihres Gottes malen. (Knacken immerdar von Insekten in diesem Viertel der Trümmer!) ... Und das ist nicht der Ort, euch unser Bündnis mit denen vom anderen Ufer zu erzählen; das Wasser, das in Schläuchen geboten war, die Hilfeleistung der Kavallerie bei den Hafendarbeiten und die Prinzen, die mit Fischgeld gelohnt wurden. (Ein Kind, traurig wie der Tod der Affen – ihre ältere Schwester von großer Schönheit – bot eine Wachtel uns dar in einem Schuh von rosa Satin.)

... Einsamkeit! Das blaue Ei, das ein großer Meervogel brütet, und die Fensteröffnungen morgens, ganz überladen mit goldenen Zitronen! – Das war gestern! Der Vogel ist verschwunden!

Morgen die Feste, die Schreie, die mit Hülsenbäumen bepflanzten Alleen und die Fuhrwerke der Straßenmeisterei, die im Morgenrot große Stücke von toten Palmen abführen, Rückstand riesiger Flügel... Morgen die Feste,

les élections de magistrats du port, les vocalises aux banlieues  
 et, sous les tièdes couvaisons d'orage,  
 la ville jaune, casquée d'ombre, avec ses caleçons de filles aux  
 fenêtres.

\*

\* \*

... A la troisième lunaison, ceux qui veillaient aux crêtes des  
 collines replièrent leurs toiles. On fit brûler un corps de femme dans  
 les sables. Et un homme s'avança à l'entrée du Désert – profession de  
 son père: marchand de flacons.

## V

Pour mon âme mêlée aux affaires lointaines, cent feux de vil-  
 les avivés par l'abolement des chiens...

Solitude! nos partisans extravagants nous vantaient nos fa-  
 çons, mais nos pensées déjà campaient sous d'autres murs:

«Je n'ai dit à personne d'attendre... Je vous hais tous avec  
 douceur... Et qu'est-ce à dire de ce chant que vous tirez de  
 nous?...»

Duc d'un peuple d'images à conduire aux Mers Mortes, où  
 trouver l'eau nocturne qui lavera nos yeux?

Solitude!... Des compagnies d'étoiles passent au bord du  
 monde, s'annexant aux cuisines un astre domestique.

Les Rois Confédérés du ciel mènent la guerre sur mon toit et,  
 maîtres des hauteurs, y établissent leurs bivacs.

Que j'aille seul avec les souffles de la nuit, parmi les Princes  
 pamphlétaires, parmi les chutes de Biélides!...

Ame jointe en silence au bitume des Mortes! cousues d'ai-  
 guilles nos paupières! louée l'attente sous nos cils!

La nuit donne son lait, qu'on y prenne bien garde! et qu'un  
 doigt de miel longe les lèvres du prodigue:

die Wahl der Hafenbehörden, die Singproben in den Vororten und, unter den lauen Brutschichten des Gewitters,  
die gelbe Stadt, behelmt von Schatten, mit ihren Unterhosen der Mädchen in den Fenstern.

\*  
\*   \*

... Beim dritten Mondwechsel legen die, welche auf den Kuppen der Hügel wach waren, ihre Tücher zusammen. Man verbrannte einen Frauenleib auf dem Sand. Und ein Mann schritt vom Eingang der Wüste herzu – seines Vaters Beruf: Essenzenverkäufer.

## V

Für meine Seele, die den Angelegenheiten der Ferne sich eint, hundert Feuerbrände aus Städten, die das Hundegebell noch lebendiger macht...

Einsamkeit! unsere exzentrischen Kameraden machten viel Ruhmens von unserm Wesen, aber unsere Gedanken lagerten schon unter anderen Mauern:

»Niemandem gab ich Geheiß zu warten... Ich hasse Euch alle mit Sanftmut... Und was gibt es auch zu dem Lied zu bemerken, das Ihr von uns anstimmt?...«

Bannerherr eines Volkes von Bildern, das an die Toten Meere geführt sein will, woher nehmen das nächtliche Wasser, das unsere Augen auswäscht?

Einsamkeit! ... Sternkompagnien streifen den Weltrand und nehmen ins Haus einen Stern für die Küche.

Die alliierten Könige des Himmels führen auf meinem Dach ihren Krieg und biwakieren dort, die Machthaber der Höhen.

Könnte ich allein mit den leisen Stößen des Nachtwinds unter die Fürsten gehn, die Pamphlete verfassen, unter die stürzenden Bieliden! ...

Seele, die sich im Schweigen dem Asphalt der toten Weiber geeint hat! mit Nadeln vernäht unsere Lider! gelobt sei die Erwartung unter unseren Brauen!

Die Nacht gibt ihre Milch, davor soll man sich hüten! Und

«... Fruit de la femme, ô Sabéenne!...» Trahissant l'âme la moins sobre et soulevé des pures pestilences de la nuit,  
je m'élèverai dans mes pensées contre l'activité du songe; je m'en irai avec les oies sauvages, dans l'odeur fade du matin!...

– Ha! quand l'étoile s'annuitait au quartier des servantes, savions-nous que déjà tant de lances nouvelles

poursuivaient au désert les silicates de l'Été? «Aurore, vous contiez...» Ablutions aux rives des Mers Mortes!

Ceux qui ont couché nus dans l'immense saison se lèvent en foule sur la terre – se lèvent en foules et s'écrient

que ce monde est insane!... Le vieillard bouge des paupières dans la lumière jaune; la femme s'étire sur son ongle;

et le poulain poisseux met son menton barbu dans la main de l'enfant, qui ne rêve pas encore de lui crever un œil...

«Solitude! Je n'ai dit à personne d'attendre... Je m'en irai par là quand je voudrai...» – Et l'Étranger tout habillé

de ses pensées nouvelles, se fait encore des partisans dans les voies du silence: son œil est plein d'une salive,

il n'y a plus en lui substance d'homme. Et la terre en ses graines ailées, comme un poète en ses propos, voyage...

## VI

Tout-puissants dans nos grands gouvernements militaires, avec nos filles parfumées qui se vêtaient d'un souffle, ces tissus, nous établimes en haut lieu nos pièges au bonheur.

Abondance et bien-être, bonheur! Aussi longtemps nos verres où la glace pouvait chanter comme Memnon...

Et fourvoyant à l'angle des terrasses une mêlée d'éclairs, de

ein Finger von Honig soll an den Lippen des verlorenen Sohnes entlangstreichen:

»... Frucht des Weibs, oh sabäische Frau!...« Ich werde die ganz ungemäßigte Seele verraten und erhoben von den reinen Pestilenzen der Nacht,

werde in meinem Sinn gegen Tun des Traumes ich aufstehen; mit den wilden Gänsen werde ich im faden Geruche des Morgens fortziehn!...

– Ha! als der Stern sich im Mägedequantier versäumte, war's uns bekannt, daß schon so viele neue Lanzen

in der Wüste die Silicate des Sommers verfolgten? »Morgenrot, du erzähltest...« Waschungen an den Ufern der Toten Meere!

Die welche nackt sich in der unermeßlichen Jahreszeit gelagert hatten, stehen in Masse auf an der Erde – sie stehen in Massen auf und schrein

wie ist diese Welt toll!... Der Greis zuckt mit den Wimpern im gelben Licht; die Frau räkelt sich über ihrem Fingernagel;

und das pechbesudelte Füllen legt sein bärtiges Kinn in die Hand des Kindes, das noch nicht davon träumt, ihm ein Auge auszustossen...

»Einsamkeit! Niemandem gab ich Geheiß zu warten... Ich werde nach dort mich aufmachen, wann es mir lieb ist...« Und der Fremde, ganz eingekleidet

in seine neuen Gedanken, wirbt noch sich Genossen in den Wegen des Schweigens: sein Auge ist voll eines Speichels,

in ihm ist kein Stoff mehr vom Menschen. Und in ihren beflügelten Samen geht, wie ein Dichter in seinen Gesprächen, die Erde auf Reisen...

## VI

Allmächtige in unsern großen Militärgouvernements, mit unsern parfümierten Töchtern, die in einen Hauch sich kleideten, jene Gewebe,

in der Höhe haben wir dem Glück unsere Schlingen gelegt.

Überfluß und Behagen, Glück! Lange auch unsere Gläser, wo der Frost singen konnte wie Memnon...

Und an der Biegung der Terrassen führten in die Irre ge-

grands plats d'or aux mains des filles de service fauchaient l'ennui des sables aux limites du monde.

Puis ce fut une année de souffles en Ouest et, sur nos toits lestés de pierres noires, tout un propos de toiles vives adonnées au délice du large. Les cavaliers au fil des caps, assaillis d'aigles lumineuses et nourrissant à bout de lances les catastrophes pures du beau temps, publiaient sur les mers une ardente chronique:

Certes! une histoire pour les hommes, un chant de force pour les hommes, comme un frémissement du large dans un arbre de fer! ... lois données sur d'autres rives, et les alliances par les femmes au sein des peuples dissolus; de grands pays vendus à la criée sous l'inflation solaire, les hauts plateaux pacifiés et les provinces mises à prix dans l'odeur solennelle des roses...

Ceux-là qui en naissant n'ont point flairé de telle braise, qu'ont-ils à faire parmi nous? et se peut-il qu'ils aient commerce de vivants? «C'est votre affaire et non la mienne de régner sur l'absence...» Pour nous qui étions là, nous produisîmes aux frontières des accidents extraordinaires, et nous portant dans nos actions à la limite de nos forces, notre joie parmi vous fut une très grande joie:

«Je connais cette race établie sur les pentes: cavaliers démontés dans les cultures vivrières. Allez et dites à ceux-là: un immense péril à courir avec nous! des actions sans nombre et sans mesure, des volontés puissantes et dissipatrices et le pouvoir de l'homme consommé comme la grappe dans la vigne... Allez et dites bien: nos habitudes de violence, nos chevaux sobres et rapides sur les semences de révoltes et nos casques flairés par la fureur du jour... Aux pays épuisés où les coutumes sont à reprendre, tant de familles à composer comme des encagées d'oiseaux siffleurs, vous nous verrez, dans nos façons d'agir, assembleurs de nations sous de vastes hangars, lecteurs de bulles à voix haute, et vingt peuples sous nos lois parlant toutes les langues...



häufte Blitze, große Schüsseln aus Gold in der Hand der dienenden Mägde sichelten das Weh der sandigen Weiten am Ende der Welt.

Dann kam ein Jahr der nach Westen ziehenden Winde und auf unsern Dächern, die beschwert waren mit schwarzen Steinen, ein wahres Schwätzen von lebendigen Tuchen, die sich den Wonnen der Ferne ergaben. Reiter kamen mit Floßgarn, angefallen von strahlenden Adlern wurden sie und sie nähren auf Lanzenlänge die lauterer Katastrophen der klaren Witterung. Auf den Meeren taten sie kund die glühende Chronik:

Freilich! Eine Kunde für die Männer, ein Sang der Kraft für die Männer, so zittern die Weiten in einem Baume von Eisen!... Gesetze, die an andern Gestaden erlassen wurden und die Verbindungen durch die Frauen unter den Völkern in der Zerstreuung; von großen Ländereien die Auktion unter der Sonne, welche sich aufbläht; die befriedeten Hochebenen und die Provinzen, die man mit Preisen bezeichnet hat unter dem Feiergeruche der Rosen...

Die aber nicht solche Glut gewittert haben, da sie zur Welt kamen, was haben sie zu tun unter uns? und ist das möglich, daß sie mit Lebendigen umgehen? »Euer Teil ist es und nicht der meine, über das Abwesendsein zu herrschen...« Wir, die wir zugegen waren, riefen an den Grenzen nie gehörte Zwischenfälle hervor und in unsere Taten mischten wir uns mit dem Letzten unserer Kräfte; so war unser Jubel unter euch ein sehr großer Jubel:

»Ich kenne diese Rasse, die auf den Abhängen niedergelassen ist: Reiter, die abgesessen sind in diesen Kulturen von Feldfrüchten. Gehet hin und saget zu diesen: namenlose Fährnis mit uns zu stürmen! Aktionen ohne Zahl und ohne Maß. Machtvolle und verschwenderische Regungen des Wollens und das Vermögen des Menschen vernutzt wie die Rebe im Weinberg... Gehet und saget genau: unsere Gewöhnung an Gewalttat, unsere genügsamen Pferde und wie schnell sie über die Saat der Revolten dahinfliegen und unsere Helme, die der rasende Tag wittert... In den Ländern, die sich erschöpft haben, in denen die Gepflogenheiten erneuert werden müssen, so viele Familien wie eine Zucht von Gimpeln zusammenzustellen sind, da werdet ihr uns sehen, wie wir verfahren, Nationen in geräumige Schuppen berufen, Bullen mit lauter Stimme verlesen und zwanzig Völker unter unseren Gesetzen, welche in allen Zungen reden...

«Et déjà vous savez l'histoire de leur goût: les capitaines pauvres dans les voies immortelles, les notables en foule venus pour nous saluer, toute la population virile de l'année avec ses dieux sur des bâtons, et les princes déchus dans les sables du Nord, leurs filles tributaires nous prodiguant les assurances de leur foi, et le Maître qui dit: j'ai foi dans ma fortune...

«Ou bien vous leur contez les choses de la paix: aux pays infestés de bien-être une odeur de forum et de femmes nubiles, les monnaies jaunes, timbre pur, maniées sous les palmes, et les peuples en marche sur de fortes épices – dotations militaires, grands trafics d'influence à la barbe des fleuves, l'hommage d'un puissant voisin assis à l'ombre de ses filles et les messages échangés sur des lamelles d'or, les traités d'amitié et de délimitation, les conventions de peuple à peuple pour des barrages de rivières, et les tributs levés dans les pays enthousiasmés! (constructions de citernes, de granges, de bâtiments pour la cavalerie – les carrelages d'un bleu vif et les chemins de brique rose – les déploiements d'étoffes à loisir, les confitures de roses à miel et le poulain qui nous est né dans les bagages de l'armée – les déploiements d'étoffes à loisir et, dans les glaces de nos songes, la mer qui rouille les épées, et la descente, un soir, dans les provinces maritimes, vers nos pays de grand loisir et vers nos filles «parfumées, qui nous apaiseront d'un souffle, ces tissus...»)

– Ainsi parfois nos seuils pressés d'un singulier destin et, sur les pas précipités du jour, de ce côté du monde, le plus vaste, où le pouvoir s'exile chaque soir, tout un veuvage de lauriers!

Mais au soir, une odeur de violettes et d'argile, aux mains des filles de nos femmes, nous visitait dans nos projets d'établissement et de fortune

et les vents calmes hébergeaient au fond des golfes désertiques.

»Und ihr wißt schon die Geschichte von ihrem Geschmack: die armen Befehlshaber in den unsterblichen Wegen, die Notabeln, die in Menge gekommen sind, um uns zu grüßen, die ganze männliche Bevölkerung des Jahres mit ihren Göttern auf Stangen und die Prinzen, die in den Sandwüsten des Nordens vom Wege abkamen, ihre Töchter, die in der Botmäßigkeit uns mit Versicherungen der Ergebenheit überhäufen und der Herr, welcher erklärt: ich setze Vertrauen in mein Glück...

»Oder aber ihr berichtet ihnen die Dinge des Friedens: in den Ländern die verpestet von Wohlstand sind, ein Geruch nach dem Markt und nach mannbaren Frauen, die gelben Münzen, mit reinem Klange Gehandhabte unter den Palmen, und die Völker, die dahinziehen auf starken Gewürzen – Dotationen fürs Heer, wichtiges Feilschen um Einfluß am Barte der Ströme, die Huldigung eines mächtigen Nachbarn, der da im Schatten seiner Töchter sitzt und Botschaften, die man auf Goldplättchen miteinander tauscht, die Vereinbarungen über Freundschaft und über Gemarkung, die Abmachungen von Volk zu Volk wegen der Staubecken in den Flüssen und die Tribute, die eingezogen werden in enthusiasmierten Gebieten! (Konstruktion von Zisternen, von Scheuern, von Gebäuden für die Kavallerie – die grell blaue Pflasterung und die Wege aus rosa gefärbten Ziegeln – die gedehnte Entfaltung von Stoffen, die Süßigkeiten aus Rosenhonig und das Füllen, das uns beim Train des Heeres geboren wurde – die gedehnte Entfaltung von Stoffen und, in den Spiegeln von unsern Träumen, das Meer, das Rost an die Degen setzt und, eines Abends, Abstieg in die Provinzen am Meer, unsern Gebieten geräumiger Muße entgegen und unsern Töchtern entgegen

»den parfümierten, die uns mit einem Hauche besänftigen werden, diese Gewebe...«)

– Bisweilen so lastet auf unsern Schwellen besonders ein Schicksal und, unter den Fährten des beeilten Tags, in jener Weltgegend, der weitesten, in die die Allmacht sich jeden Abend verbannt, all eine Witwenschaft von Lorbeer!

Aber im Abend kam ein Geruch von Veilchen und Tonerde aus den Händen der Töchter von unseren Frauen in unserem Sinnen uns zu über Ansiedlung und Vermögen

und die ruhigen Winde nahmen zur Herberg das Innere der wüstenmäßigen Golfe.

## VIII

Lois sur la vente des juments. Lois errantes. Et nous-mêmes.  
(Couleur d'hommes.)

Nos compagnons ces hautes trombes en voyage, clepsydres  
en marche sur la terre,

et les averses solennelles, d'une substance merveilleuse, tis-  
sées de poudres et d'insectes, qui poursuivaient nos peuples dans les  
sables comme l'impôt de capitation.

(A la mesure de nos cœurs fut tant d'absence consommée!)

\*

\*   \*

Non que l'étape fût stérile: au pas des bêtes sans alliances  
(nos chevaux purs aux yeux d'aînés), beaucoup de choses entrepri-  
ses sur les ténèbres de l'esprit – beaucoup de choses à loisir sur les  
frontières de l'esprit – grandes histoires séleucides au sifflement des  
frondes et la terre livrée aux explications...

Autre chose: ces ombres – les prévarications du ciel contre la  
terre...

Cavaliers au travers de telles familles humaines, où les haines  
parfois chantaient comme des mésanges, lèverons-nous le fouet sur  
les mots hongres du bonheur? – Homme, pèse ton poids calculé en  
froment. Un pays-ci n'est point le mien. Que m'a donné le monde  
que ce mouvement d'herbes?...

\*

\*   \*

Jusqu'au lieu dit de l'Arbre Sec:  
et l'éclair famélique m'assigne ces provinces en Ouest.  
Mais au delà sont les plus grands loisirs, et dans un grand

## VIII

Gesetze über den Verkauf der Stuten. Schweifende Gesetze.  
Und wir selber. (Menschfarben.)

Unsere Gefährten sind jene langgezogenen Windhosen, die unterwegs sind, Sanduhren, die sich auf die Erde zu bewegen, und die prunkvollen Regengüsse, aus höchst edlem Stoffe, gewoben von Insekten und Staub, die unsere Völker durch die Sandwüste verfolgten wie die Kopfsteuer.

(Es ward nach dem Maß unseres Herzens so vieles Fernsein vernutzt!)

\*  
\*   \*

Aber nein: der Halt war nicht unfruchtbar. Bei dem Schritt der Tiere ohne Joche (unsere unschuldigen Pferde mit den Augen von älteren Geschwistern) da gab es viel Unternommenes auf den Finsternissen des Geists – viel aus Muße Gemachtes auf den Grenzen des Geists – große Mär von den Seleukiden beim Pfeifen der Schleudern und der Boden ausgeliefert den Deutungen...

Ein Anderes: diese Schatten – die Vergehungen des Himmels an der Erde...

Schwadron wir mitten durch solche Sippschaft der Menschen reitend wo oft dort oder hier der Haß wie Meisen zu singen anfang, holen wir aus zum Schlage auf die entmannten Worte des Glücks? – Wäge, Mann, dein Gewicht, das nach Weizen sich wiegt. Ein Hier-Land ist nicht das meine. Dieses Rauschen von Gras – was sonst hat die Welt mir gegeben?...

\*  
\*   \*

Bis zu dem Orte, den sie heißen nach dem verdorrten Baume:

und mir weist der ausgehungerte Blitz diese Provinzen im Westen.

Aber jenseits liegt die entbundenste Zeit und in einem großen

pays d'herbages sans mémoire, l'année sans liens et sans anniversaires, assaisonnée d'aurores et de feux. (Sacrifice au matin d'un cœur de mouton noir.)

\*  
\*   \*

Chemins du monde, l'un vous suit. Autorité sur tous les signes de la terre.

O Voyageur dans le vent jaune, goût de l'âme!... et la graine, dis-tu, du cocculus indien possède, qu'on la broie! des vertus enivrantes.

\*  
\*   \*

Un grand principe de violence commandait à nos mœurs.

## X

Fais choix d'un grand chapeau dont on séduit le bord. L'œil recule d'un siècle aux provinces de l'âme. Par la porte de craie vive on voit les choses de la plaine: choses vivantes, ô choses excellentes!

des sacrifices de poulains sur des tombes d'enfants, des purifications de veuves dans les roses et des rassemblements d'oiseaux verts dans les cours en l'honneur des vieillards;

beaucoup de choses sur la terre à entendre et à voir, choses vivantes parmi nous!

des célébrations de fêtes en plein air pour des anniversaires de grands arbres et des cérémonies publiques en l'honneur d'une mare; des dédicaces de pierres noires, parfaitement rondes, des inventions de sources en lieux morts, des consécration d'étoffes, à bout de perches, aux approches des cols, et des acclamations violentes, sous les murs, pour des mutilations d'adultes au soleil, pour des publications de linges d'épousailles!

Weideland, ohne Erinnerungen, das ungebündelte Jahr ohne  
 Jahrestage, würzig von Morgenröten und Feuern. (Das Herz von ei-  
 nem schwarzen Lamm zum Morgenopfer.)

\*  
 \* \*

Wege der Welt, Einer geht euch. Über alle Zeichen der Erde  
 ist er gesetzt.

O Wanderer im gelben Wind, Geschmack der Seele!... und  
 der Same, sagst du, des indischen Menispermum, ist – so zerstampfe  
 man ihn! – voll berauschender Kraft.

\*  
 \* \*

Ein großer Satz der Gewalt gebot über unsere Sitten.

## X

Wähle dir einen großen Hut mit gefügiger Krempe. Das  
 Auge zieht sich um ein Jahrhundert zurück in die Provinzen der  
 Seele. Durch die Pforte von Speckstein erblickt man die Dinge der  
 Ebene: Dinge, die leben, Dinge welche  
 vortrefflich sind!

Opfer von Füllen auf Kindergrabstätten, Reinigungen von  
 Witwen in den Rosen und Einberufungen grüner Vögel in Höfe, um  
 die Greise zu ehren;

viele Dinge auf der Erde zu hören und zu erspähen, Dinge,  
 die mitten unter uns lebendig sind!

Feierlichkeiten unter freiem Himmel am Namenstage von  
 großen Bäumen und öffentliche Festveranstaltungen zur Ehrung ei-  
 ner Winzerhacke; Zueignungen von schwarzen Steinen, welche voll-  
 kommen rund sind, Auffindung von Quellen in unfruchtbaren Ge-  
 genden, Konsekrationen von Stoffen über dem Rauholz und hitzige  
 Gerufe am Fuße der Mauern bei Verstümmelung der mannbar Ge-  
 ordenen in der Sonne, bei der Ausstellung der Hochzeitswäsche!

bien d'autres choses encore à hauteur de nos temps: les pansements de bêtes aux faubourgs, les mouvements de foules au devant des tondeurs, des puisatiers et des hongreurs; les spéculations au souffle des moissons et la ventilation d'herbages, à bout de fourches, sur les toits; les constructions d'enceintes de terre cuite et rose, de sècherie de viandes en terrasses, de galeries pour les prêtres, de capitaineries; les cours immenses du vétérinaire; les corvées d'entretien de routes mulétières, de chemins en lacets dans les gorges; les fondations d'hospices en lieux vagues; les écritures à l'arrivée des caravanes et les licenciements d'escortes aux quartiers de changeurs; les popularités naissantes sous l'auvent, devant les cuves à fritures; les protestations de titres de créance; les destructions de bêtes albinos, de vers blancs sous la terre, les feux de ronces et d'épines aux lieux souillés de mort, la fabrication d'un beau pain d'orge et de sésame; ou bien d'épeautre; et la fumée des hommes en tous lieux...

ha! toutes sortes d'hommes dans leurs voies et façons: mangeurs d'insectes, de fruits d'eau; porteurs d'emplâtres, de richesses; l'agriculteur et l'adalingue, l'acuponcteur et le saunier; le péager, le forgeron; marchands de sucre, de cannelle, de coupes à boire en métal blanc et de lampes de corne; celui qui taille un vêtement de cuir, des sandales dans le bois et des boutons en forme d'olives; celui qui donne à la terre ses façons; et l'homme de nul métier: homme au faucon, homme à la flûte, homme aux abeilles; celui qui tire son plaisir du timbre de sa voix, celui qui trouve son emploi dans la contemplation d'une pierre verte; qui fait brûler pour son plaisir un feu d'écorces sur son toit; qui se fait sur la terre un lit des feuilles odorantes, qui s'y couche et repose; qui pense à des dessins de céramiques vertes pour des bassins d'eaux vives; et celui qui a fait des voyages et songe à repartir; qui a vécu dans un pays de grandes pluies; qui joue aux dés, aux osselets, au jeu des gobelets; ou qui a déployé sur le sol ses tables à calcul; celui qui a des vues sur l'emploi d'une calebasse; celui qui traîne un aigle mort comme un faix de branchages sur ses pas (et la plume est donnée, non vendue, pour l'empennage des



Viele andere Dinge auch noch in Höhe von unseren Schläfen: das Verbinden der Tiere in den Vorstädten, die Bewegungen der Menge vor den Ständen der Bartscherer, der Brunnengräber und derer, welche die Pferde verschneiden; die kaufmännischen Operationen unter dem Wehen der Saaten und das Umwenden der Mahd auf den Dächern auf den Enden der Heugabeln; die Errichtung von Wällen aus gebrannter, rosa gefärbter Erde, von terrassierten Trockenplätzen für Fleischerwaren, von Galerien für die Priester, von Kommandoquartieren; die riesenhaften Höfe des Veterinärs; die Mühsal bei dem Unterhalt der Maultierstraßen, der Serpentinenspfade in den Schluchten; die Gründungen von Hospizen in verödeten Gegenden; die Schreibereien beim Eintreffen der Karawanen und die Beurlaubung der Eskorten bei den Quartieren der Wechsler; Nachwuchs, der unter einem Wetterdach vor den Bratpfannen in die Welt gesetzt wird; der Vollzug von Wechselprotesten; die Beseitigung von Albinos, von weißen Würmern unter der Erdoberfläche, die Feuer von Dornen und Stachelreisern an Orten, die vom Sterben verunreinigt sind, die Herstellung eines schönen Brotes von Gerste und Sesam; oder auch von Spelt; und der Rauch der Menschen an allen Orten...

ha! Leute von jedem Schlage in ihren Wegen und ihrem Gehaben: die da Insekten, die da Meerfrüchte essen; Träger von Pflastern, von Reichtümern; der Ackerbauer und der Edeling, der Mann, der mit Nadelstichen das Bauchgrimmen heilt und der fahrende Salzhändler; der Zöllner, der Schmied; die Verkäufer von Zucker, von Zimmet, von zinnernen Trinkbechern und von Blendlaterne; der, welcher ein Gewand aus Leder, Sandalen in Holz und Knöpfe von der Form der Oliven schneidet; der, welcher der Erde ihre Gestaltungen vorschreibt; und der unzüftige Mann: der Mann mit dem Falken, der Mann mit der Flöte, der Mann mit den Bienen; der, dessen Freude der Klang seiner Stimme ist, der, welcher im Betrachten eines grünen Steines sein Geschäft sieht; der, welcher zu seinem Vergnügen ein Feuer aus Rinden auf seinem Dach nährt; der, welcher auf der Erde sich ein Bett aus wohlriechenden Blättern macht, der sich darauf legt und ruht; der, welcher Mustern grüner Keramik für die Bassins der Quellen nachsinnt; und der, welcher Reisen gemacht hat und von neuem auszuziehen denkt; der, welcher in einem Lande mit großen Regenfällen gelebt hat; der mit Würfeln

arcs), celui qui récolte le pollen dans un vaisseau de bois (et mon plaisir, dit-il, est dans cette couleur jaune); celui qui mange des beignets, des vers de palmes, des framboises; celui qui aime le goût de l'estragon; celui qui rêve d'un poivron; ou bien encore celui qui mâche d'une gomme fossile, qui porte une conque à son oreille, et celui qui épie le parfum de génie aux cassures fraîches de la pierre; celui qui pense au corps de femme, homme libidineux; celui qui voit son âme au reflet d'une lame; l'homme versé dans les sciences, dans l'onomastique; l'homme en faveur dans les conseils, celui qui nomme les fontaines, qui fait un don de sièges sous les arbres, de laines teintées pour les sages; et fait sceller aux carrefours de très grands bols de bronze pour la soif; bien mieux, celui qui ne fait rien, tel homme et tel dans ses façons, et tant d'autres encore! les ramasseurs de cailles dans les plis de terrains, ceux qui récoltent dans les broussailles les œufs tiquetés de vert, ceux qui descendent de cheval pour ramasser des choses, des agates, une pierre bleu pâle que l'on taille à l'entrée des faubourgs (en manière d'étuis, de tabatières et d'agrafes, ou de boules à rouler aux mains des paralytiques); ceux qui peignent en sifflant des coffrets en plein air, l'homme au bâton d'ivoire, l'homme à la chaise de rotin, l'ermite orné de mains de fille et le guerrier licencié qui a planté sa lance sur son seuil pour attacher un singe... ha! toutes sortes d'hommes dans leurs voies et façons, et soudain! apparu dans ses vêtements du soir et tranchant à la ronde toutes questions de préséance, le Conteur qui prend place au pied du térébinthe...

O généalogiste sur la place! combien d'histoires de familles et de filiations? – et que le mort saisisse le vif, comme il est dit aux tables du légiste, si je n'ai vu toute chose dans son ombre et le mérite de son âge: les entrepôts de livres et d'annales, les magasins de

spielt, mit Knöchelchen oder wie Gaukler; oder der auf dem Boden seine Rechenbretter ausgelegt hat; der, welcher sich Gedanken über die Verwendung eines Flaschenkürbis macht; der, welcher einen toten Adler wie eine Tracht Reisig von dannen schleppt (und hingegen, nicht verkauft, wird die Feder zum Befiedern der Bogen), der, welcher den Blütenstaub in eine gelbe Holzdose sammelt (und meine Freude, sagt er, ist in diesem Gelb); der, welcher Backwerk ißt, Palmwürmer, Himbeeren; der, welcher den Geschmack des Estragon liebt; der, welcher von einer Pfefferschote träumt; oder auch jener, der Gummi kaut, der eine Muschel an sein Ohr führt, und der, welcher den Geruch eines Geists in den frischen Spalten des Gesteins wittert; der, welcher an den Frauenleib denkt, der wolüstige Mann; der, welcher seine Seele im Reflex einer Klinge beschaut; der Mann, der mit Wissenschaften befaßt ist, mit Namenkunde; der Mann, der in Gunst bei den Ratsversammlungen steht, der, welcher ihren Namen den Springbrunnen gibt, der Ruheplätze unter den Bäumen stiftet, Stücke gefärbter Leinwand für die Weisen; und an den Kreuzwegen sehr große Kufen aus Bronze gegen den Durst versiegelt aufstellen läßt; besser noch der, welcher nichts schafft, der Mann oder jener in seinem Gehaben, und noch so viele andere! die, welche Wachteln in den Falten des Erdbodens auflesen, die, welche in den Gebüschern die grüngesprenkelten Eier einsammeln, die, welche vom Pferd absteigen, um Sachen aufzuheben. Achate, einen schwachblauen Stein, der am Eingang der Vorstädte geschnitten wird (zu Scheiden, Schnupftabaksdosen und Agraffen, oder zu Kugeln, die man über die Hände Gelähmter rollt); die, welche pfeifend Truhen unter freiem Himmel anstreichen, der Mann mit dem elfenbeinernen Stabe, der Mann mit dem Rohrstuhl, der Einsiedler, der von Mädchenhänden geschmückt ist und der entlassene Soldat, der seine Lanze auf der Schwelle in den Boden gestoßen hat, um daran einen Affen zu binden... ha! Leute von jedem Schlage in ihren Wegen und ihrem Gehaben, und plötzlich! wie er in seiner Abendtracht erschien und in der Runde jede Frage des Vorrangs abtat, der Erzähler, der Platz nimmt am Fuße der Terebinthe...

O Erzähler der Geschlechtsregister auf dem Platze! Wieviel Geschichten von Familien und von Verschwägerungen? – und daß der Tote den Lebendigen packe, wie da geschrieben steht auf den Tafeln des Gesetzgebers, wenn ich nicht jedwedes gesehen habe in

l'astronome et la beauté d'un lieu de sépultures, de très vieux temples sous les palmes, habités d'une mule et de trois poules blanches – et par delà le cirque de mon œil, beaucoup d'actions secrètes en chemin: les campements levés sur des nouvelles qui m'échappent, les effronteries de peuples aux collines et les passages de rivières sur des outres; les cavaliers porteurs de lettres d'alliance, l'embuscade dans les vignes, les entreprises de pillards au fond des gorges et les manœuvres à travers champs pour le rapt d'une femme, les marchandages et les complots, l'accouplement de bêtes en forêt sous les yeux des enfants, et des convalescences de prophètes au fond des bouvieries, les conversations muettes de deux hommes sous un arbre...

mais par dessus les actions des hommes sur la terre, beaucoup de signes en voyage, beaucoup de graines en voyage, et sous l'azyme du beau temps, dans un grand souffle de la terre, toute la plume des moissons!...

jusqu'à l'heure du soir où l'étoile femelle, chose pure et gagée dans les hauteurs du ciel...

Terre arable du songe! Qui parle de bâtir? – J'ai vu la terre distribuée en de vastes espaces et ma pensée n'est point distraite du navigateur.

seinem Schatten und das Verdienst seines Alters: die Speicher von Büchern und von Annalen, die Magazine des Astronomen und die Schönheit eines Platzes mit Grabstätten, sehr alte Tempel unter den Palmen, in denen eine Mauleselin wohnt und drei weiße Hennen – und jenseits vom Rund meines Auges viel geheimnisvolle Vorkerungen: Lagerstätten, die abgebrochen werden auf Nachrichten, die mir verborgen bleiben, die Ausschreitungen der Bevölkerungen auf den Hügeln und die Überquerung von Flüssen auf Schläuchen; die Reiter, die Bündnisurkunden überbringen, der Hinterhalt in den Weinbergen, die Handstreiche von Räubern in der Tiefe der Schluchten und Schliche querfeldein wegen des Raubes von einer Frau, das Schachern und die Verschwörungen, die Paarung von Tieren im Forst vor den Augen der Kinder und die Genesungen von Propheten im Dunkel der Ochsenställe, die stummen Zwiegespräche von Männern unter einem Baume...

aber über den Unternehmungen der Menschen auf der Erde viele Zeichen auf Reisen, viele Samen auf Reisen, und unter den Mazzoth des schönen Wetters, in einem tiefen Hauch aus der Erde, alle die Daunen der Ernten!...

bis zur Stunde des Abends, wo der weibliche Stern, das reine Ding, das am hohen Himmel besoldet ist...

Pflügbare Erde des Traumes! Wer spricht von bauen? Ich sah die Erde in Weiten gesträht und mein Gedanke ist nicht zerstreut vom Seefahrer.



# Honoré de Balzac

## Ursula Mirouet

Roman

### DIE ANGST UM DIE ERBSCHAFT

Wenn man von Paris her nach Nemours hereinkommt, passiert man den Kanal des Loing. Seine Abhänge, eine Art ländlicher Rasenwälle, geben für die Bürger der niedlichen kleinen Stadt pittoreske Promenaden ab. Leider hat man schon 1830 begonnen, Häuser diesseits der Brücke zu bauen. Wenn diese Vorstadt – um sie so zu nennen – um sich greift, wird die Physiognomie der Stadt ihren ursprünglichen Charme darüber verlieren. Da aber 1829 die Straße zu beiden Seiten noch frei lag, so hatte der Posthalter, ein großer korpulenter Sechziger, der auf dem höchsten Punkte des Brückengeländers saß, an einem schönen Morgen einen ungehemmten Blick auf das, was man in seiner Gewerbsprache eine gehörige Strippe Wegs nennt. Der September entfaltete seine Herrlichkeit, die Atmosphäre zitterte über Gräsern und Steinen, keine Wolke trübte die Bläue des Äthers, dessen Glanz gegen den Horizont hin die besondere Reinheit der Luft erkennen ließ. So war denn auch Minoret-Levrault – dies war der Name des Posthalters – genötigt, die Hand als Schutzdach gegen die Blendung zu gebrauchen. Wie einer, dem das Warten lang wird, blickte er bald auf die lockenden Wiesen, die rechts von der Straße lagen und auf denen sein Grummet wuchs, bald auf den waldigen Hügelzug, der sich zur Linken von Nemours nach Bouron erstreckt. Er hörte aus dem Tal des Loing, wo die Weggeräusche vom Hügel zurückgeworfen werden, den Trab der Pferde, die ihm gehörten, und den Peitschenknall seiner Postillione.

In der Tat, man muß wohl Posthalter sein, um vor einer Wiese, auf der Tiere weiden, wie Potter sie malt, unter einem Himmel von Raffael, vor einem baumbeschatteten Kanal in der Art des Hobbema sich zu langweilen. Wer Nemours kennt, weiß, daß die Natur dort ebenso schön ist wie die Kunst, deren Sache es ist, jene zu vergeistigen. Dort hat die Landschaft Ideen, und sie stimmt zum Nachdenken. Aber beim Anblick von Minoret-Levrault hätte ein Künstler

sich von der Landschaft abgewandt, um diesen Bourgeois zu skizzieren. So zwingend wirkte er in all seiner Durchschnittlichkeit. Vereinige alle Grundzüge des Tierischen, und Caliban, der gewiß etwas Imposantes ist, wird herauskommen. Das Gefühl verschwindet, wo die Form herrscht. Als ein lebendiges Belegstück dieses Satzes zeigte der Posthalter eine jener Physiognomien, in denen der Denker nur mit Mühe die Spur einer Seele unter dem brennenden Hochrot bemerkt, wie ein Wuchern des Fleisches es mit sich bringt. Seine Tuchmütze aus blauem geripptem Stoff mit ihrem kleinen Visier saß auf einem Kopf, dessen gewaltige Maße daran gemahnten, daß die Gallsche Phrenologie das Kapitel der Abnormitäten noch nicht angeschnitten hat. Die grauen und gleichsam geglätteten Haare, die unter der Mütze hervorkamen, konnten einem jeden zeigen, wie auch anderes als Geistesarbeit oder Kummer sie bleicht. Zu beiden Seiten des Kopfes blickten die großen Ohren hervor, die vom Erguß des allzu reichlichen Blutes, daß herausschießen zu wollen schien, an den Rändern fast narbig aussahen. Der Teint zeigte unter brauner Deckschicht, einer Folge des gewohnheitsmäßigen Aufenthalts in der grellen Sonne, violette Töne. Die lebhaften grauen Augen, welche tief und wie versteckt unter zwei schwarzen Buschen saßen, ähnelten denen der Kalmücken, die 1815 nach Frankreich gekommen sind. Wenn sie einmal aufblitzten, so konnte es nur unter einer habgierigen Einflüsterung sein. Das Ende der in der Wurzel breitgedrückten Nase sprang unvermittelt vor wie der Fuß eines Kochtopfs. Wulstigen Lippen, die gut zu dem fast abstoßenden Doppelkinn paßten, entsproßte der Bart, der kaum zweimal wöchentlich gepflegt zu werden schien. Ein schlechter Foulard, der aussah wie ein abgenutzter Strick, hob ihn. Ein fleischiger Hals, sehr kurz, mit Fettfalten, und gedunsene Wangen taten ein übriges, jenen Eindruck stupider Kraft zu erwecken, den Bildhauer oft mit den Karyatiden hervorrufen. Diesen Naturen ähnelte Minoret-Levrault, nur tragen jene ein Gebäude, während er genug Mühe hatte, sich selbst auf den Beinen zu halten. Man findet mancherlei Leute von der Sippe dieses Atlas ohne Welt. Der Rumpf des Mannes war ein Block; so sähe ein Stier aus, der sich auf die Hinterbeine gestellt hat. An den kräftigen Armen saßen dicke harte Hände, breit und stark waren sie geschaffen und gewohnt, mit Peitsche, Zügel und Heugabel zu hantieren, und kein Postillion, der sie nicht ernst genommen hätte. Den ungeheuren Bauch dieses Kolosses trugen



Schenkel von der Dicke eines ausgewachsenen Burschen und die Füße eines Elefanten. Zorn mochte nicht oft bei diesem Manne vorkommen, aber fürchterlich und wie ein Schlaganfall losbrechen. So jäh und so unfähig zum Denken er war, niemals hatte dieser Mann irgend etwas getan, was die düstere Prognose seiner Physiognomie bestätigt hätte. Wenn jemand beim Anblick dieses Giganten zitterte, dann sagten die Postillione: Gott! Der ist nicht gefährlich. Der Meister von Nemours, um die in vielen Gegenden übliche Abkürzung zu gebrauchen, trug eine Jagdjacke aus flaschengrünem Samt, eine grün auf grün gestreifte Zwilchhose und eine bequeme Weste aus gelbem Ziegenfell. Darin zeichnete sich durch einen schwarzen Kreis eine enorme Tabaksdose ab. Wo die Stumpfnase ist, da wird die Tabaksdose nicht fehlen – von diesem Gesetz gibt es kaum eine Ausnahme.

Minoret-Levrault war ein Sohn der Revolution, der das Kaiserreich hatte großwerden sehen. Mit Politik hatte er sich niemals befaßt; was seine christlichen Überzeugungen anging, so hatte er, vom Tag seiner Trauung abgesehen, keinen Fuß in die Kirche gesetzt; was seine Privatmeinungen anging, so bestanden sie im Code civil: alles, was das Gesetz nicht verbot oder nicht bestrafen konnte, hielt er für tunlich. Außer dem Departementsblatt und einigen postalischen Instruktionen hatte er nie etwas gelesen. Er stand zwar als geschickter Landwirt in Geltung, aber seine Kenntnisse waren rein praktischer Art. Bei Minoret-Levrault verleugnete also die geistige Konstitution nicht seine physische. So sprach er denn auch selten, und bevor er das Wort ergriff, nahm er immer eine Prise, nicht zwar um die Gedanken, jedoch um die Worte zu suchen. Schwatzhaftigkeit hätte die ganze Erscheinung verdorben. Bedenkt man, daß diese Spielart eines Elefanten ohne Verstand und Rüssel sich Minoret-Levrault nannte, so muß man wohl oder übel mit Sterne anerkennen, daß der Name eine geheime Kraft besitzt, die den Charakter oft verhöhnt, aber auch oft vorhersagt. Trotz dieser sichtlichen Defekte hatte er es bereits mit sechsunddreißig Jahren, mit Hilfe der Revolution, auf dreißigtausend Livres Rente aus Weide, Ackerland und Waldungen gebracht. Wenn Minoret noch arbeitete, trotzdem er an den Postlinien von Nemours und von Sologne nach Paris beteiligt war, so geschah das weniger aus Gewohnheit, denn im Interesse des einzigen Sohnes, dem er eine schöne Zukunft sichern wollte. Dieser Sohn war, wie die Bauern zu sagen pflegen, ein Herr geworden, hatte so-

eben seine juristischen Examina beendet und sollte nach seiner Rückkehr als Advokat vereidigt werden. Herr und Frau Minoret-Levrault – denn wem wäre hinter diesem Koloß die Frau entgangen, ohne deren Hilfe ein so schönes Vermögen sich niemals hätte bilden können – stellten ihrem Sohn die Wahl einer Karriere anheim: Pariser Notar, eine Staatsanwaltschaft im Reich, Steuereinnahmer an irgendeinem Platz, Bankier oder Posthalter. Welche Laune hätte der Sohn des Mannes sich versagen, auf welchen Posten verzichten sollen, von dem es von Montargis bis Essone nur hieß: »Der alte Minoret weiß selbst nicht, wieviel er hat.« Dieses Wort hatte neue Bewährung vor vier Jahren erhalten, als Minoret nach dem Verkauf seiner Schenke sich Stallungen und ein prachtvolles Haus gebaut und die Post von der Landstraße an den Hafen gebracht hatte. Die Kosten dieses Neubaus hatten zweihunderttausend Franken betragen, und auf dreißig Meilen im Umkreise wurden sie vom Klatsch noch verdoppelt. Die Post von Nemours braucht viele Pferde; sie geht in der Richtung auf Paris bis Fontainebleau und bedient außerdem die Routen von Montargis und Montereau; in allen Richtungen sind es lange Strecken, und die sandige Straße nach Montargis rechtfertigt ein fabelhaftes drittes Pferd, das immer in Rechnung gestellt wird, ohne sich je zu zeigen. Ein Mann vom Schlage des Minoret, reich wie Minoret und Vorsteher eines derartigen Unternehmens, durfte sich wohl ohne Widerspruch den Meister von Nemours nennen. Minoret-Levrault hatte sich nicht an Gott noch Teufel gekehrt, er war praktischer Materialist, wie er praktischer Landwirt war, praktischer Egoist und praktischer Geizkragen, und dennoch hatte er bisher ein ungetrübtes Glück genossen, sofern man ein nur materielles Leben als Glück ansehen darf. Ein Physiognomiker, der den sich häutenden Fleischklumpen am letzten Halswirbel ins Auge gefaßt und gesehen hätte, wie er das kleine Gehirn einpreßte, der vor allem die spröde, schrille Stimme gehört hätte, die so lächerlich mit der Gestalt kontrastierte – kein Zweifel, daß er verstanden hätte, warum dieser plumpe schwerfällige Bauer seinen einzigen Sohn verehrte, und warum er vielleicht unermüdlich auf ihn gewartet hatte, wie der Name Désiré das bekannte. Kurz, wenn die Liebe für den Fall, daß in ihr eine begnadete Natur zum Vorschein kommt, ein Versprechen des Herrlichsten sein kann, so würde ein Philosoph die Ursache der Unfähigkeit Minorets ohne weiteres einsehen. Die Mutter, welcher der Sohn zu seinem Glück ähnelte, wetteiferte in

seiner Verwöhnung mit dem Vater. Kein Kind hätte dieser Idolatrie widerstehen können. Und Désiré, der die Größe seines Einflusses kannte, wußte die mütterliche Kasse zu schröpfen und an den väterlichen Geldbeutel sich heranzumachen, indem er bei jedem der Urheber seiner Tage den Anschein zu erwecken wußte, er wende sich nur an ihn. Désiré, der in Nemours eine ungleich größere Rolle spielte als ein Kronprinz in der Residenz seines Vaters, hatte allen seinen Neigungen in Paris in gleicher Weise nachgehen wollen, wie er es in seinem Städtchen zu tun pflegte, und jedes Jahr hatte er über zwölftausend Franken ausgegeben. Dafür hatte er sich nun auch Anschauungen zugeeignet, wie sie ihm in Nemours niemals gekommen wären, er hatte das Provinzielle abgelegt, die Macht des Geldes begriffen und im Beamtentum ein Mittel zum Aufstieg kennengelernt. Im verflossenen Jahre hatte er im Umgang mit Künstlern, Journalisten und deren Maitressen noch zehntausend Franken mehr ausgegeben.

Ein vertraulicher und etwas beunruhigender Brief, in dem der Sohn die Unterstützung des Vaters für eine Heirat erbat, hätte das Wachestehen des Postmeisters zur Not erklärt; aber es war die Mutter Minoret-Levrault, welche selbst dabei war, zur Feier des Erfolges und der Heimkehr des Lizentiaten der Rechte ein üppiges Frühstück anzurichten, die ihren Mann auf die Straße geschickt hatte mit der Weisung, wenn er die Diligence nicht sehen sollte, sich aufs Pferd zu setzen. Die Diligence, mit der dieser einzige Sohn eintreffen sollte, hatte plangemäß gegen fünf Uhr früh in Nemours zu sein, und es schlug neun! Woran konnte eine derartige Verspätung liegen? Hatte man umgeworfen? Lebte Désiré noch? Oder hatte er nur das Bein gebrochen?

Drei Peitschensalven werden laut und zerreißen die Luft wie Musketenfeuer. Die roten Westen der Postillione tauchen auf, zehn Pferde wiehern! Der Meister nimmt seine Mütze und schwenkt sie; man hat ihn bemerkt. Der bestberittene Postillion, der zwei Kutschpferde, Apfelschimmel, heimlenkt, gibt dem, das ihn trägt, die Sporen, überholt fünf dicke Postpferde, die Minorets dieser Stallungen, drei Chaisenpferde und fährt beim Meister vor.

»Hast du in den Ducler geschaut?«

Man gibt auf den Landstraßen den Diligencen einigermaßen phantastische Namen: man sagt der Caillard, der Ducler (der Wagen von Nemours nach Paris), das Grandbureau. Jedes neue Unternehmen

ist »die Konkurrenz«. Zur Zeit des Unternehmens der Lecomte hießen ihre Wagen »die Komtesse«.

»Caillard hat die Komtesse nicht erwischt, aber das Grandbureau hat ihr eingeheizt – Caillard und das Grandbureau haben die Franzosen (die offiziellen französischen Posten) hereingelegt.«

Wenn einer den Postillion auf Gedeih und Verderb jagen und sogar ein Glas Wein ausschlagen sieht, so soll er den Kondukteur fragen; er wird ihm, mit vorgerecktem Kopf und spähenden Blicken, antworten: »Die Konkurrenz ist voraus!«

»Und wir sehn sie nicht mal«, sagt der Postillion.

»Das Luder wird seine Leute nicht haben essen lassen.«

»Hat er denn welche?« erwidert der Kondukteur.

»Gib's dem Polignac!«

Alle schlechten Pferde heißen Polignac. Derart sind die Späße und der Gesprächsstoff zwischen Postillion und Kondukteur auf dem Bock. Soviel Berufe in Frankreich, soviel Geheimsprachen.

»Hast du in den Ducler geschaut?«

»Herr Désiré?« unterbrach der Postillion mit seiner Antwort den Meister. »Gott, Sie mußten uns doch hören, unsere Peitschen haben ihn gehörig angekündigt. Wir dachten uns ja, daß Sie auf der Straße stehen. Er ist im Wagen.«

»Warum hat denn die Diligence vier Stunden Verspätung?«

»Zwischen Essone und Ponthicory hat sich der Reifen von einem Hinterrad gelöst. Aber es ist nichts passiert, zum Glück hat Cabirolle es beim Aufsitzen bemerkt.«

In diesem Augenblick trat eine Frau im Sonntagsstaat – denn die Klänge der Glocke von Nemours luden die Bewohner zur Sonntagsmesse – eine Frau von ungefähr fünfzig Jahren auf den Posthalter zu.

»Nun lieber Vetter«, sagte sie: »Sie wollten mir's nicht glauben. Unser Onkel ist mit Ursula in der Hauptstraße, und sie gehen in die Messe.«

Allen Vorschriften der modernen Poetik über das Lokalkolorit zum Trotz ist es unmöglich, die Naturwahrheit so weit zu treiben, die gräßliche Beleidigung mit ihrer Eskorte von Flüchen zu wiederholen, welche jene scheinbar so wenig dramatische Mitteilung aus Minoret-Levraults breitem Munde hervorgehen ließ. Seine schrille Stimme wurde pfeifend, und sein Gesicht sah aus, als hätte ihn, wie man im Volksmund sagt, der Sonnenstich getroffen.

»Bestimmt?« fragte er nach dem ersten Ausbruch seines Zornes. Drei Postillione gingen mit ihren Pferden vorbei und grüßten den Herrn, der sie weder gesehen noch gehört zu haben schien. Statt seinen Sohn zu erwarten, ging Minoret-Levrault mit seiner Cousine die Hauptstraße zurück.

Diese begann von neuem: »Habe ich's Ihnen nicht immer gesagt? Wenn der Doktor Minoret um seinen gesunden Verstand kommt, wird dieser kleine Unschuldengel ihn bekehren. Und sie wird unsere Erbschaft kriegen, denn wer den Kopf beherrscht, beherrscht den Beutel.«

»Aber Frau Massin...«, sagte der Posthalter bestürzt.

»Ja, natürlich«, unterbrach Frau Massin ihren Cousin, »auch Sie werden mir sagen wie Massin: Kann ein kleines Mädchen von fünfzehn Jahren so etwas aushecken und zustandebringen? Kann es von seinen Überzeugungen einen dreiundachtzigjährigen Mann abbringen, der nie einen Fuß in die Kirche gesetzt hat, außer um zu heiraten, der die Priester dermaßen verabscheut, daß er nicht einmal zur Einsegnung das Kind in die Kirche begleitet hat? Nun bitte, wenn der Doktor Minoret die Priester verabscheut, warum ist er dann seit fünfzehn Jahren beinah allabendlich mit dem Abbé Chaperon zusammen? Der alte Heuchler hat nie versäumt, Ursula seine zwanzig Franken für den Opferstock zu geben, wenn sie die Hostie nimmt. Und erinnern Sie sich nicht mehr des Geschenks, das Ursula der Kirche gemacht hat, um dem Pfarrer, der sie zur ersten Kommunion vorbereitet hatte, zu danken? Ihr ganzes Geld hatte sie daran gewendet, und ihr Pate hat es ihr ersetzt, aber verdoppelt! Männer achten aber auf nichts. Als ich das hörte, habe ich mir gesagt: Mahlzeit. Ein Erbonkel handelt nicht ohne Absichten so gegen ein Rotznäschen, das er auf der Straße aufgelesen hat.«

»Aber liebe Cousine«, gab der Posthalter zur Antwort, »der gute Mann begleitet vielleicht aus Zufall Ursula zur Kirche. Das Wetter ist schön, der Onkel macht einen Ausgang.«

»Lieber Vetter, der Onkel hält ein Gebetbuch. Und wie scheinheilig sieht er aus! Nun, Sie werden's ja sehen.«

»Gut haben sie ihr Spiel verheimlicht«, erwiderte der dicke Posthalter, »denn die Bougival hat mir gesagt, von der Religion sei zwischen Abbé Chaperon und dem Doktor nie die Rede gewesen. Außerdem ist der Pfarrer von Nemours der anständigste Mann von der Welt, er würde sein letztes Hemd den Armen geben. Eine Schlechtigkeit

kann man ihm nicht zumuten, und eine Erbschaft an sich zu bringen...«

»Das wäre ja Diebstahl!« sagte Frau Massin.

»Was Schlimmeres!« rief Minoret-Levrault, den die Bemerkung seiner schwatzhaften Base außer sich brachte.

»Ich weiß«, erwiderte Frau Massin, »daß der Abbé Chaperon ein anständiger Mann ist, trotzdem er Priester ist. Aber für die Armen ist er zu allem imstande. Er wird heimlich in unserm Onkel gewühlt haben – gewühlt und gewühlt, und zuletzt ist der Doktor bigott geworden. Wir waren ruhig, und sieh' da, er ist umgefallen. Ein Mann, der an nichts geglaubt hat und der Grundsätze hatte! Um uns ist's geschehn. Mein Mann weiß nicht, wo ihm der Kopf steht.«

Die Sätze der Frau Massin waren ebenso viele Pfeile, die ihren dicken Vetter trafen. Sie ließ ihn unter diesen Reden, ungeachtet seiner Belebtheit, neben sich herlaufen so schnell sie selber ging, zum großen Erstaunen der Leute, die zur Messe gingen. Sie wollte ihren gemeinsamen Onkel einholen und ihn dem Postmeister zeigen.

Nach der Gegend der Brie und Sologne hin ist Nemours von einem Hügelzug überragt, an dem die Straße von Montargis und der Loing sich entlang ziehen. Die Kirche, über deren Mauern die Zeit ihren schweren schwarzen Mantel gebreitet hat – denn sie wurde zweifellose im Laufe des fünfzehnten Jahrhunderts durch die Guisen, für welche Nemours zum Herzogtum erhoben wurde, neu erbaut – steht am Ende der kleinen Stadt, am Fuße einer Brücke, deren großer Bogen sie einrahmt. Für Bauten wie für Menschen macht die Lage alles. Wie sie durch einige Bäume beschattet und von einem gepflegten Platz gehoben daliegt, wirkt diese einsame Kirche großartig. Wie er auf den Platz hinaustrat, konnte der Posthalter von Nemours seinen Onkel gewahren, welcher dem jungen Mädchen, namens Ursula, den Arm gab. Jedes hielt sein Gebetbuch, und sie traten in die Kirche. Unter dem Portal nahm der Greis seinen Hut ab, und sein Haupt, das ganz weiß wie ein Schneegipfel war, glänzte in dem sanften Schatten der Fassade auf.

»Nun, Minoret, was sagen Sie zur Bekehrung Ihres Onkels?« rief der Steuereinnnehmer von Nemours, namens Crémière.

»Was soll ich sagen?« gab der Posthalter ihm zur Antwort, und er bot ihm eine Prise.

»Wohl gesprochen, Papa Levrault, Sie können nicht sagen, was Sie denken, wenn nämlich ein berühmter Autor mit Recht schreibt, daß

der Mensch bedenken muß, was er redet, ehe er redet, was er denkt«, rief boshaft ein junger Mann, der eben dazukam. In Nemours spielte er die Rolle des Mephisto im Faust.

Dieses mauvais sujet namens Goupil war erster Schreiber des Herrn Crémière Dionis, Notars von Nemours. Trotz seiner Belastung durch ein beinah niederträchtiges Vorleben war Goupil von Dionis ins Bureau genommen worden, nachdem sein längeres Verweilen in Paris, wo er die Erbschaft seines Vaters vergeudet hatte, eines wohlhabenden Pächters, der ihn zur Notariatskarriere bestimmt hatte, durch gänzliche Mittellosigkeit unmöglich geworden war. Wer Goupil sah, mußte verstehen, daß er Eile hatte, das Leben zu genießen; denn seine Genüsse mußte er sich mit schwerem Geld erkaufen.

Trotz seiner kleinen Figur besaß der Schreiber mit siebenundzwanzig Jahren einen so entwickelten Oberkörper, wie ihn nur ein Mann in den Vierzigern haben kann. Die kurzen gebrechlichen Beine und sein langes Gesicht, dessen unreiner Teint die Farbe des Gewitterhimmels hatte, dazu die kahle Stirn, ließen diese bizarre Körperform noch mehr hervortreten. Dazu schien sein Gesicht das eines Verwachsenen, der den Buckel im Innern trägt. Ein auffallender Zug des scharfen bleichen Gesichts bestätigte das Vorhandensein dieses unsichtbaren Makels. Die Nase nämlich, kurz und gekrümmt wie bei vielen Buckligen, ging, anstatt das Gesicht gerade zu teilen, von rechts nach links. Um den Mund, der in den Winkeln sardonisch zusammengezogen war, lag ständig die Ironie auf der Lauer. Das spärliche rötliche Haar lag in flachen Strähnen und ließ hie und da den nackten Schädel zum Vorschein kommen. Die Hände traten am Ende der überlangen Arme weit aus den Ärmeln; sie waren feist, selten gesäubert und bogen sich nach innen. Goupil trug Schuhe, die gerade gut zum Fortwerfen waren, und Zwirnstrümpfe von rötlich schimmerndem Schwarz; seine Hose und sein schwarzer Rock waren bis auf den Faden vertragen und fettig vor Schmutz; die jämmerliche Weste, von deren Knöpfen mehrere keine Form mehr besaßen, das alte Halstuch, das die Krawatte darstellte, kurz, seine ganze Kleidung verriet das zynische Elend, zu dem seine Passionen ihn verdammten. Über alledem standen zwei Augen wie die einer Ziege; ein gelber Kreis umgab ihren Augapfel, und ihr Blick war lasziv und feige zugleich. In Nemours wurde niemand mehr gefürchtet und geachtet als Goupil. Anmaßend, wie seine Häßlichkeit das mit sich

brachte, hatte er den unausstehlichen Witz derer, die sich alles herausnehmen, und er legte ihn an den Tag, wenn er Rache für die Enttäuschungen eines unausgesetzten Neides nahm. Er verfaßte satirische Couplets, die beim Karneval gesungen wurden, organisierte Katzenmusiken, führte für sich selbst eine kleine Chronik der Stadt. Dionis, ein gewiegter und heimtückischer, aber deshalb auch ziemlich vorsichtiger Mann, behielt Goupil ebensowohl aus Furcht bei sich als wegen seines hervorragenden Verstandes und seiner vorzüglichen Informiertheit über die Interessen im Lande. Aber der Chef mißtraute seinem Schreiber so sehr, daß er die Kasse selbst führte, ihn nicht bei sich wohnen ließ, ihn kurz hielt und ihm Vertrauliches oder Heikles nicht mitteilte. Der Schreiber aber schmeichelte dem Chef, verbarg die Ranküne, die dessen Verhalten in ihm weckte, und beobachtete Frau Dionis mit boshaften Hintergedanken. Da er eine lebhaft Auffassung hatte, fiel ihm die Arbeit leicht.

»Ja, du lachst natürlich schon über unser Unglück«, sagte der Posthalter zu dem Schreiber, der sich die Hände rieb.

Goupil schmeichelte allen Passionen von Désiré, der seit fünf Jahren mit ihm umging; daher behandelte der Posthalter ihn verhältnismäßig höflich, ohne zu ahnen, welch furchtbares Übelwollen bei jeder neuen Kränkung in Goupil wuchs. Nachdem er einmal erkannt hatte, daß für ihn Geld notwendiger als für jeden andern war, hatte der Schreiber, der jener ganzen Bourgeoisie von Nemours sich überwußte, bei sich beschlossen, ein Vermögen zu machen, und er zählte auf die Freundschaft Désirés, um eines der drei städtischen Ämter zu kaufen: die Kanzlei des Friedensrichters, das Bureau eines der beiden Gerichtsvollzieher oder das von Dionis selbst. So nahm er geduldig die Ausfälle des Posthalters hin, die Nichtachtung der Frau Minoret-Levrault und spielte seine infame Rolle bei Désiré, der seit zwei Jahren gewohnt war, die Opfer der Ferienschlüsse durch ihn trösten zu lassen. Goupil verschlang die Abfälle der Freudenmähler, die er angerichtet hatte.

»Wenn ich der Neffe des Herrn gewesen wäre, er hätte mich nicht mit Gott teilen lassen!« erwiderte der Schreiber mit einem häßlichen Gekicher, bei dem die wenigen schwarzen, drohenden Zähne zum Vorschein kamen.

In diesem Augenblick trat Massin-Levrault junior, Sekretär beim Friedensgericht, zu seiner Frau; mit sich brachte er Frau Crémière, die Gattin des Steuereintnehmers von Nemours. Dieser Mann, einer



der widrigsten Bürger der Kleinstadt, hatte ein Tartarengesicht: unter einer niedrigen Stirn kleine runde Augen, wollige Haare, öligen Teint, große Ohren ohne Rand, einen Mund, dem die Lippen beinahe fehlten, und einen dünnen Bart. Sein Gehaben hatte die unerschütterliche Sanftmut des Wucherers, dessen Vorgehen sich auf Grundsätze stützt. Er sprach mit schwacher heiserer Stimme. Und um ihn mit einem abschließenden Zuge zu schildern: seine älteste Tochter und seine Frau mußten Urteilsurkunden für ihn austragen.

Frau Crémière war eine dicke Frau von etwas zweifelhaftem Blond; ihr Teint war mit roten Flecken durchsetzt. Sie steckte ein wenig zu eingeschnürt in ihren Röcken, war mit Frau Dionis befreundet und galt für gebildet, weil sie Romane las. Diese Dame der untergeordneten Finanzkreise, voll von Ansprüchen auf Schick und Schöngestigkeit, wie sie war, erwartete die Erbschaft ihres Onkels, um »ein gewisses Etwas« anzunehmen, ihren Salon zu renovieren und dann die Leute bei sich zu sehen; denn ihr Mann verweigerte ihr Carcellampen und sonstige Kleinigkeiten, die sie bei der Gattin des Notars sah. Sie fürchtete Goupil sehr, der auf ihre »Capselinge« aufpaßte und sie weitergab – so übersetzte sie nämlich das Wort *Lapsus linguae*.

Fast alle Seitenverwandten des alten Doktor Minoret waren nun auf dem Platze versammelt, und die Tragweite des Ereignisses, das sie aufbrachte, wurde so sehr von allen gefühlt, daß Gruppen von Landleuten – Bauern und Bäuerinnen mit ihren roten Schirmen und gekleidet in die farbigen Stoffe, die an Feiertagen, wenn sie über Land gehen, sie so malerisch erscheinen lassen – dastanden und zu den Minoretschen Erben hinübersahen. In den Kleinstädten, welche zwischen den großen Flecken und den Städten die Mitte bilden, bleiben die, die nicht zur Messe gehen, auf dem Platz. Man spricht von Geschäften. In Nemours ist die Zeit des Gottesdienstes zugleich die einer allwöchentlichen Börse, zu der oft die Besitzer aus den Gehöften im Umkreise einer halben Meile kommen. Daher die Einigkeit der Bauern gegenüber den Städtern in den Preisen der Lebensmittel und in den Arbeitslöhnen.

»Und was hättest du denn gemacht?« sagte der Meister von Nemours zu Goupil.

»Ich hätte mich in seinem Leben ebenso unentbehrlich gemacht wie die Luft, die er atmet. Und Sie haben das nicht verstanden? Eine

Erbschaft will so gut umworben sein wie eine schöne Frau, und wenn man sie vernachlässigt, entwischen sie beide. Wenn meine Herrin hier wäre«, fuhr er fort, »würde sie Ihnen sagen, wie sehr dieser Vergleich stimmt.«

»Aber Herr Bongrand sagt mir soeben, wir brauchten uns nicht zu beunruhigen«, erwiderte Massin, der Sekretär des Friedensgerichts.

»Oh, es gibt mancherlei Weisen, das zu sagen«, gab Goupil zur Antwort und lachte. »Ich hätte gern Ihren Schlauberger von Friedensrichter gehört. Wenn nichts mehr zu machen wäre; wenn ich, wie er, der bei Ihrem Onkel lebt, alles verloren wüßte, dann würde ich allerdings sagen: Beunruhigen Sie sich nicht.«

Bei diesem letzten Satz hatte Goupil ein so komisches Lächeln und gab ihm damit einen so offenkundigen Sinn, daß den Erben der Verdacht kam, der Sekretär habe sich von dem Friedensrichter hereinlegen lassen. Der Steuereinnnehmer, ein kleiner dicker Mann, so unbedeutend wie ein Steuereinnnehmer sein muß und so harmlos, wie seine Frau ihn sich nur wünschen konnte, schmetterte seinen Miterben Massin mit einem: »Was habe ich Ihnen gesagt?« nieder.

Da hinterhältige Leute immer andere im Verdacht der Hinterhältigkeit haben, sah Massin heimlich nach dem Friedensrichter hinüber, der in diesem Augenblick an der Kirche mit dem Marquis du Rouvre sprach, einem seiner früheren Klienten.

»Wenn ich das wüßte«, sagte er.

»So würden Sie die Protektion zunichte machen, die er dem Marquis du Rouvre gewährt. Gegen den ist ein Haftbefehl erlassen, und augenblicklich überschüttet er ihn mit seinen Ratschlägen.« So sagte Goupil und gab ihm den Gedanken der Rache ein. »Aber seien Sie vorsichtig mit Ihrem Chef. Der gute Mann ist nicht dumm; er muß Einfluß auf Ihren Onkel haben und kann ihn noch hindern, alles der Kirche zu hinterlassen.«

»Bah, wir werden davon nicht umkommen«, sagte Minoret-Levrault und öffnete seine riesige Tabaksdose.

»Sie werden aber davon auch nicht leben«, erwiderte Goupil. Und er ließ die beiden Frauen erzittern, die schneller als ihre Männer im Geiste den Verlust dieser so oft dem Wohlleben zugedachten Erbschaft in Entbehrungen umsetzten. »Aber wir werden den kleinen Ärger zur Feier von Désirés Rückkehr in Champagner ertränken, nicht wahr, dicker Papa?« fügte er hinzu, indem er dem Koloß auf

den Bauch schlug und, aus Angst, man möchte ihn vergessen, selber sich einlud.

\*

Genaue Leser wünschen sich hier vielleicht, bevor wir weiter erzählen, eine Art von Inventur – wie es übrigens in der Tat ziemlich unerlässlich ist –, um die Verwandtschaftsgrade kennenzulernen, welche diese drei Familienväter oder ihre Frauen mit dem so plötzlich bekehrten alten Mann verbinden. Solche Verschlingungen der Sippen im Innern der Provinz können den Anlaß für mehr als eine belehrende Anmerkung abgeben.

In Nemours gibt es nicht mehr als drei oder vier Häuser vom niedern unbekannten Adel, unter denen damals das der Portenduère hervorragte. Diese exklusiven Familien haben nur mit dem in der Umgegend begüterten oder angesessenen Adel Umgang, zu ihm gehören die Aiglemonts, Eigentümer der schönen Liegenschaft Saint-Lange, und der Marquis du Rouvre, dessen von Hypotheken erdrückte Besitzungen die Bourgeoisie nicht aus den Augen ließ. Der städtische Adel ist arm. So bestand das einzige Vermögen der Frau von Portenduère in einem Gut, das viertausendsiebenhundert Franken Pachtzins brachte, und ihrem Hause in der Stadt. Diesem winzigen Faubourg Saint-Germain stehen ein Dutzend Schwerreiche gegenüber, ehemalige Müller, Kaufleute, die sich zur Ruhe gesetzt haben, kurz eine Bourgeoisie im kleinen, unter welcher wieder die Menge der Krämer, Proletarier und Bauern ihr Wesen treibt. Diese Bourgeoisie bietet hier, wie in den Kantonen der Schweiz und in mehreren andern kleinen Ländern, das eigentümliche Schauspiel der Durchdringung des Landes mit einigen autochthonen Familien, vielleicht gallischen Ursprungs, welche eine Gegend beherrschen, überfluten und schließlich fast alle Bewohner sich verschwägern.

Unter Ludwig XI., zu der Zeit, als es dem dritten Stand gelungen war, aus seinen Beinamen echte Namen zu machen, von denen etliche sich mit denen der Lehnsherren verbanden, bestand das Bürgertum von Nemours aus den Minoret, Massin, Levrault und Crémière. Unter Ludwig XIII. hatten diese Familien weitere hervorgebracht: die Massin-Crémière, die Levrault-Massin, die Massin-Minoret, die Minoret-Minoret, die Crémière-Levrault, die Levrault-Minoret-Massin, die Massin-Levrault; die Minoret-Mas-

sin, die Massin-Massin, die Crémière-Massin, das alles gescheckt mit junior, senior, Crémière-François, Levrault-Jaques, Jean-Minoret, um einen Pater Anselmo des Volkes verrückt zu machen, wenn nämlich das Volk einen Genealogen je würde brauchen können. Die Variationen dieses familialen Kaleidoskops aus vier Elementen verwickelten sich durch Geburten und Ehen derart, daß der Stammbaum der Bürgerschaft von Nemours sogar die Mönchsgelahrtheit der Leute vom Gothaer Almanach in Verlegenheit gebracht hätte, trotz der minutiösen Akribie, mit der sie die Zickzacklinien der deutschen Vermählungen ziehen.

Lange Zeit hindurch hatten die Minorets die Gerbereien. Die Crémières besaßen die Mühlen. Die Massins widmeten sich dem Handel. Die Levraults waren Pächter. Zum Glück für das Land trieben diese vier Bäume Wurzel-, nicht Seitensprossen. Es kamen Stecklinge durch die Übersiedlung von Kindern, die auswärts ihr Glück versuchten: es gibt Minorets, die sind Messerfabrikanten in Melun, Levraults in Montargis, Massins in Orléans, und Crémières sind in Paris zu etwas gekommen. Die Schicksale dieser Bienen, die aus dem mütterlichen Stock hervorgegangen waren, sind verschieden. Die reichen Massins stellen natürlich arbeitende Massins an. Im gleichen Departement wird ein Millionär-Minoret von einem Soldaten-Minoret verteidigt. In ihnen floß dasselbe Blut, mit demselben Namen wurden sie genannt – das war ihre ganze Ähnlichkeit: unaufhörlich hatten diese vier Weberschiffchen an einem großen menschlichen Stoffe gearbeitet, von dem ein jeder Fetzen ein Kleid oder Mundtuch, herrlicher Battist oder grobes Futter war. Dasselbe Blut war im Kopf, in den Füßen oder im Herzen, in einer kranken Lunge oder hinter einer genialen Stirn. Die Häupter dieses Clans bewohnten getreulich die kleine Stadt, in der die Bande der Verwandtschaft nach den Fügungen dieses bizarren Cognominismus nachgaben oder sich strafften. Und wo immer man sich hinwendet, die Namen wechseln, das Phänomen bleibt das gleiche, aber ohne jene Poesie der Feudalität, die Walter Scott mit so viel Talent geschildert hat.

Blicken wir ein wenig auf, betrachten wir die Menschheit im Laufe ihrer Geschichte. Alle adligen Häuser des elften Jahrhunderts, die heute bis auf den königlichen Namen der Capet fast sämtlich erloschen sind, haben notwendigerweise bei der Geburt eines Rohan, eines Montmorency, eines Bauffremont, eines Mortemart von heute

mitgewirkt; kurz, sie alle werden notwendigerweise noch im Blute des letzten Adligen sein, wenn er ein echter Adliger ist. Mit andern Worten: jeder Bürger ist eines Bürgers, jeder Adlige eines Adligen Vetter. Wie denn jenes herrliche Blatt der biblischen Genealogie es aussagt: In tausend Jahren können drei Familien, Sem, Ham und Japhet, den Erdball mit ihren Kindern bevölkern. Eine Familie kann Volk werden und, leider, ein Volk wieder zu einer bloßen Familie. Um das zu zeigen, genügt es, den Vorfahren nachzuforschen und auf die Zunahme ihrer Zahl, welche im Laufe der Zeit in einer mit sich selbst multiplizierten zunehmenden geometrischen Reihe sich vermehrt, die Berechnung jenes bekannten Weisen anzuwenden. Zum Lohn für die Erfindung des Schachspiels verlangte er von einem persischen König eine Ähre für das erste Feld des Brettes, und für die folgenden stets die Verdoppelung der Menge des vorhergehenden, und er zeigte ihm, daß das Königreich nicht hinlange, ihn zu entlohnern. Das Netz des Adels, umgeben von jenem der Bourgeoisie, der Antagonismus dieser beiden Naturen, deren eine durch die Feudalinstitutionen, deren andere durch Arbeitsamkeit und Handelsgeist sich erhält, hat die Revolution von 1789 gemacht. Diese beiden Naturen, die fast eins geworden sind, stehen heute den enterbten Nebenlinien gegenüber. Wie werden sie sich verhalten? Unsere politische Zukunft geht mit der Antwort schwanger. Die Familie dessen, der unter Ludwig XV. einfach Minoret hieß, war so zahlreich, daß eines der fünf Kinder – junior Minoret, dessen Betreten der Kirche Epoche machte – um sein Auskommen zu finden, nach Paris ging und sich in der Heimatstadt nur noch dann und wann zeigte, zweifellos, um beim Tode der Großeltern dort seine Erbschaft vorzufinden. Nachdem er, wie alle energischen Jünglinge, die einen Platz in der Pariser Gesellschaft suchen, vieles durchgemacht hatte, kam jener junge Minoret in bessere Verhältnisse, als er sie vielleicht anfänglich geträumt hatte; denn er widmete sich zuerst der Medizin, einem der Berufe, die Talent und Glück erfordern, mehr aber noch Glück als Talent. Er war durch Dupont von Nemours empfohlen, mit dem Abbé Morrelet – Mords-les nannte ihn Voltaire – durch einen glücklichen Zufall befreundet, von den Enzyklopädisten protegirt, und so schloß der Doktor Minoret sich als treuer Anhänger an Bordeu, den großen Arzt und Freund Diderots. D'Alembert, Helvétius, der Baron Holbach, Grimm, denen gegenüber Minoret nur ein kleiner Junge war, mußten mit der Zeit,

gleich Bordeu, wohl Interesse an ihm gefunden haben, dergestalt, daß er um 1777 eine recht schöne Praxis bei Deisten, Enzyklopädisten, Sensualisten, Materialisten hatte, wie man eben die reichen Philosophen der Epoche bezeichnen will. Obgleich er nicht das Zeug zum Scharlatan hatte, erfand er die berühmte *crème Lelièvre*, für die der *Mercure de France* sich einsetzte, und deren Anpreisung man regelmäßig am Ende dieses Wochenblatts der Enzyklopädisten fand. Der Apotheker Lelièvre, ein gewandter Mann, sah da ein Geschäft, wo Minoret nur ein neues Rezept im Auge hatte, und er teilte seinen Gewinn ehrlich mit dem Doktor, der in der Chemie Schüler von Rouelle wie in der Medizin der von Bordeu war. Man hätte schon um Geringeres Materialist werden können.

Im Jahre 1778, da die Neue Heloise alles beherrschte und viele Liebesheiraten geschlossen wurden, vermählte sich Minoret mit der Tochter des berühmten Clavecinisten Valentin Mirouet; sie war eine berühmte Virtuosin, zart und gebrechlich, die Revolution tötete sie. Minoret war mit Robespierre gut bekannt und hatte ihm einst die goldene Medaille für eine Abhandlung verschafft, die betitelt war: ›Über den Ursprung der Anschauung, welche die Schande eines schuldig Verurteilten auf seine Familie ausdehnt. Ist die Anschauung vorwiegend schädlich oder nützlich. Und wie ist im letztern Falle etwaigen Unzuträglichkeiten, die sie mit sich bringt, vorzubeugen.‹ Die Königliche Akademie der Künste und Wissenschaften in Metz, deren Mitglied Minoret war, muß das Original dieser Abhandlung noch besitzen. Obgleich dank dieser Freundschaft die Frau des Doktors nichts zu fürchten hatte, war ihre Angst, das Schafott besteigen zu müssen, so groß, daß dieser unbezwingliche Schauder einen Herzfehler, den ihre übergroße Sensibilität ihr zugezogen hatte, verschlimmerte. Trotz aller Vorkehrungen dieses Mannes, der seine Frau anbetete, begegnete Ursula gerade dem Karren mit Delinquenten, in welchem Madame Roland war, und dies brachte ihr den Tod. Minoret war nach ihrem Tode fast mittellos: voll von Zärtlichkeit, wie er gegen seine Ursula gewesen war, hatte er ihr nichts versagt und sie das Leben einer verwöhnten Geliebten führen lassen. Robespierre ernannte ihn zum leitenden Arzt eines Krankenhauses. Trotzdem der Name Minoret im Streit um den Mesmerismus so berühmt wurde, daß er zum Gedächtnis seiner Verwandten den Doktor von Zeit zu Zeit aufrief, so wirkte die Revolution so zersetzend und lockerte so viele Familienbände, daß in Nemours im Jahre 1813 niemand etwas

vom Dasein des Doktor Minoret wußte, in dem die seltsamste Begegnung die Absicht hatte entstehen lassen, heimzukehren und wie die Hasen im Bau zu sterben.

In Frankreich, wo das Auge so schnell von der Einförmigkeit der Ebene ermüdet, erfreut es doppelt, von der Höhe eines Hügels, an dem Abhang oder an einer Biegung desselben, da, wo ein ausgedörrter Landstrich zu erwarten schien, ein blühendes Tal zu sehen, durch das ein Fluß sich zieht und eine kleine Stadt unter dem Felsen wie ein Bienenkorb in einer hohlen Weide sich birgt. Wenn der Reisende das Hü! des Postillions hört, der neben seinen Pferden hergeht, so schüttelt er den Schlummer ab, und wie einen Traum im Traume bewundert er eine schöne Landschaft, die ihm das ist, was dem Leser eine bedeutende Stelle im Buche, ein glänzender Einfall der Natur. Dies Gefühl regt sich, wenn man von der Bourgogne kommt und plötzlich Nemours liegen sieht. Von dort aus stellt es in einer Umrahmung von morschen grauen, weißen und schwarzen Felsbildungen mit seltsamen Formen, wie man sie im Walde von Fontainebleau soviel findet, sich dar, und vereinzelte Bäume entwachsen ihnen, die sich klar gegen den Himmel abheben und dieser Art von verfallener Umwallung ein ländliches Aussehen geben. Dort endet der lange waldige Hügelzug, der sich von Nemours nach Bouron zur Seite der Straße hinzieht. Auf dem Grunde dieser unförmigen Arena breitet sich eine Wiese, durch die der Loing sich in Kaskaden hindurchzieht. Diese reizende Landschaft, an der die Route von Montargis sich hinzieht, gemahnt an eine Operndekoration; so abgewogen ist ihre Wirkung. Eines Morgens, als der Doktor, den ein Reicher in der Bourgogne konsultiert hatte, in aller Eile nach Paris zurückfuhr – er hatte an der vorhergehenden Station nicht angegeben, welche Route er nehmen wollte –, passierte er, ohne es vorher zu wissen, Nemours und sah zwischen zwei Schlösschen die Landschaft, in der seine Jugend verflossen war. Der Doktor hatte damals mehrere seiner alten Freunde verloren. Der Anhänger der Enzyklopädisten war Zeuge der Bekehrung von La Harpe gewesen, er hatte Lebrun Pindare und Marie-Joseph de Chénier und Morelet begraben; er erlebte die Erschütterung von Voltaire's Stellung durch Geoffroy, den Nachfolger Frérons; so dachte er denn daran, sich zur Ruhe zu setzen. Und als seine Kutsche oben auf der Chaussee von Nemours hielt, fiel ihm bei, sich nach seiner Familie zu erkundigen. Minoret-Levrault kam selbst, um den Doktor zu begrüßen, und dieser erkannte in dem Posthalter den leiblichen Sohn seines

älteren Bruders. Der Neffe führte ihm in seiner Frau die einzige Tochter des alten Levrault-Crémière vor, der ihm die Post und die schönste Gastwirtschaft von Nemours hinterlassen hatte.

»Nun, mein lieber Neffe«, sagte der Doktor, »habe ich noch andere Erben?«

»Tante Minoret, Ihre Schwester, hat einen Massin-Massin genommen.«

»Ja, den Inspektor von Saint-Langes.«

»Sie ist als Witwe gestorben und hatte nur eine Tochter, die vor kurzem einen Crémière-Crémière geheiratet hat, einen netten Jungen; er ist aber noch ohne Stellung.«

»Schön, sie ist also meine direkte Nichte. Da mein Bruder, der Seemann, als Junggeselle gestorben, der Kapitän Minoret bei Monte-Legino gefallen ist und ich hier stehe, so ist die väterliche Linie erschöpft. Habe ich Verwandte in mütterlicher Linie? Meine Mutter war eine Jean-Massin-Levrault!«

»Von den Jean-Massin-Levraults lebte nur noch eine Jean-Massin, die Herrn Crémière-Levrault-Dionis geheiratet hat, einen Getreidelieferanten. Er kam aufs Schafott. Seine Frau starb in Verzweiflung, mittellos. Ihre Tochter hat einen Levrault-Minoret, der in Montereau Pächter ist und dem es gut geht, und deren beider Tochter hat eben einen Massin-Levrault geheiratet, der in Montargis, wo sein Vater eine Schlosserei hat, Notariatsgehilfe ist.«

»Also an Erben fehlt's mir nicht«, sagte der Doktor vergnügt, und nun wollte er mit seinem Neffen einen Gang durch Nemours machen.

Der Loing fließt in Windungen durch die Stadt. Gartenterrassen und saubere Häuser, unter deren Dach man eher als anderswo das Glück wohnen meint, begleiten ihn. Als der Doktor von der Chaussee in die Bürgergasse bog, wies Minoret-Levrault ihn auf das Anwesen des Herrn Levrault-Levrault, eines reichen Pariser Eisenhändlers, der, wie er mitteilte, soeben verstorben war.

»Da ist ein hübsches Haus zu verkaufen, Onkel. Es hat nach dem Fluß zu einen reizenden Garten.«

»Treten wir ein«, sagte der Doktor. Im Grunde eines kleinen gepflesterten Hofes sah er ein Haus, das umschlossen von den Mauern zweier Nachbarhäuser dalag, die von Baumgruppen und Schlingpflanzen verborgen wurden. »Es ist unterkellert«, sagte der Doktor, dabei schritt er über die hohe Freitreppe, welche von blauweißen



Fayencen geziert wurde, in denen um diese Zeit Geranium blühte.

Wie die meisten Provinzhäuser war das Haus mit einem Gang, der vom Hof in den Garten lief, durchschnitten. Rechts von ihm war nur ein Salon mit vier Fenstern, von denen zwei auf den Hof und zwei auf den Garten hinausgingen. Levrault-Levrault aber hatte eine der Fensteröffnungen zum Entree eines langgestreckten Treibhauses gemacht. Es war aus Ziegeln hergestellt und ging vom Salon zum Fluß, wo ein greulicher chinesischer Pavillon seinen Abschluß machte.

»Gut, wenn ich dies Gewächshaus decke und Parkett lege, kann ich meine Bibliothek unterbringen und aus diesem sonderbaren Baustück ein hübsches Kabinett machen.«

Auf der anderen Seite des Ganges ging der Speisesaal auf den Garten hinaus, dessen Dekor in einer Imitation von schwarzem Lack mit Blumen in Grün und in Gold gehalten war. Von der Küche war er durch das Stiegenhaus getrennt. Man konnte von ihm aus durch einen kleinen Anrichterraum, der unter der Treppe angebracht war, in die Küche gelangen, deren Fenster mit ihren Eisengittern auf den Hof gingen. Im ersten Stock waren zwei Zimmer, und die getäfelten Mansarden waren gegebenenfalls auch beziehbar. Im Fluge prüfte der Doktor das ganze Haus, welches von oben bis unten, nach Garten und Hof, grün bewachsen war und mit einer Terrasse, auf der viele Fayencevasen standen, auf den Fluß hinausging. Dann sagte er:

»Levrault-Levrault muß viel Geld hier hineingesteckt haben?«

»Oh! er hatte es ja dazu«, erwiderte Minoret-Levrault. »Er liebte die Blumendummheiten. Was bringen sie ein? sagt meine Frau. Sie sehen, ein Pariser Maler ist hergekommen, um den Korridor mit Wandblumen zu bemalen. Und überall hat er ganze Spiegelscheiben. Die Decken sind mit einer Architekturmalerei geschmückt, die sechs Franken pro Fuß gekostet haben. Der Speisesaal, die Fußböden sind eingelegt, alles Torheiten! das Haus ist deshalb nicht einen Pfennig mehr wert.«

»Also, lieber Neffe, erwirb das für mich, berichte mir darüber, hier ist meine Adresse; das übrige geht meinen Notar an. Wer wohnt gegenüber?« fragte er im Hinausgehen.

»Emigranten«, erwiderte der Posthalter, »ein Chevalier de Portenduère.«

Als nun das Haus gekauft war, gab der berühmte Arzt, anstatt selbst zu kommen, dem Neffen Auftrag, es zu vermieten. Die Folie-Levrault wurde vom Notar von Nemours bezogen, der damals sein Bureau an Dionis, seinen ersten Sekretär, verkaufte. Zwei Jahre später starb er und ließ dem Doktor die Sorge eines neuen Mietvertrages im Augenblick, da das Schicksal Napoleons sich in der Nähe entschied. Die Erben des Doktors, die schon geködert waren, hatten seine Absicht, zurückzukehren, für die Phantasie eines reichen alten Knaben gehalten und waren in Gedanken an zarte Bande, die ihn in Paris zurückhielten und sie um ihre Erbschaft bringen würden, der Verzweiflung nahe. Trotzdem ergriff die Frau von Minoret-Levrault die Gelegenheit, dem Doktor zu schreiben. Der alte Mann schrieb, sobald einmal der Friede unterzeichnet sei, die Straßen von Truppen frei und die Postverbindungen wiederhergestellt wären, würde er für immer nach Nemours kommen. Er kam dann einmal mit zweien seiner Klienten herüber, dem Architekten der Krankenhäuser und einem Tapezierer, welche die Instandsetzung, die Inneneinrichtung und den Transport des Mobiliars übernahmen. Frau Minoret-Levrault schlug als Hausbesorgerin die Köchin des alten Notars vor und man war einverstanden.

Sobald die Erben einmal wußten, daß ihr Onkel oder Großonkel Minoret bestimmt nach Nemours ziehen würde, wurden trotz der politischen Ereignisse, die gerade damals drückend über dem Gatinais und der Brie lagen, die Familien von einer brennenden Neugierde verzehrt, die sich zur Not rechtfertigen ließ. War der Onkel reich? War er haushälterisch oder verschwenderisch? Würde er ein Vermögen hinterlassen oder gar nichts? Hatte er Renten auf Lebenszeit? Schließlich erfuhr man das Folgende, jedoch nur mit unsäglicher Anstrengung und unterirdischer Spionage.

Nach dem Tode der Ursula Minoret, seiner Frau, in den Jahren 1793 bis 1813, mußte der Doktor, der 1805 zum konsultierenden Arzt des Kaisers ernannt worden war, sehr viel Geld verdient haben; er lebte schlicht und ohne besondere Ausgaben als die für einen jährlich gemieteten Wagen und eine sehr komfortable Wohnung. Er empfing nie und aß fast immer auswärts. Seine Haushälterin – sie war gereizt, ihm nicht nach Nemours folgen zu dürfen – sagte zu Zélie Levrault, der Frau des Posthalters, sie wisse bestimmt, daß der Doktor vierzehntausend Franken Rente aus Staatspapieren habe. Diese vierzehntausend Franken Rente, das Ergebnis ständiger Kapitalsanla-

gen, führten nach einer zwanzigjährigen Praxis, die bei den Titeln Chefarzt eines Krankenhauses, Kaiserlicher Arzt und Mitglied der Akademie sehr viel gebracht haben mußte, auf höchstens vierhundertundsechzigtausend Franken ersparten Vermögens. Wenn der Doktor nur achttausend Franken jährlich hätte zurücklegen können, so müßte er bedeutenden Lastern oder Tugenden nachgegangen sein. Aber weder die Haushälterin, noch Zélie, noch sonst jemand konnten den Grund für die Bescheidenheit dieses Vermögens ausfindig machen: Minoret, dem man in seinem Quartier nachtrauerte, war einer der hilfsbereitesten Männer von Paris und wußte, wie Larrey, aus seinen Wohltaten ein tiefes Geheimnis zu machen.

Die Erben sahen also mit lebhafter Genugtuung das reiche Mobiliar und die namhafte Bibliothek ihres Onkels kommen; dieser war schon Offizier der Ehrenlegion und nun vom König – vielleicht weil sein Abschied irgendeinem Favoriten den Platz freigab – zum Ritter des Ordens vom heiligen Michael ernannt worden. Als aber der Architekt, die Maler und Polsterarbeiter alles aufs angenehmste hergerichtet hatten, kam der Doktor nicht. Frau Minoret-Levrault, die den Tapezier und den Architekten beaufsichtigte, als hätte es sich um ihr eigenes Vermögen gehandelt, erkundete durch die Indiskretion eines jungen Mannes, der zur Aufstellung der Bibliothek gekommen war, daß der Doktor mit einem Waisenkinde namens Ursula beschäftigt war. Ganz Nemours wurde von dieser Neuigkeit aufgewühlt. Endlich kam der Alte um Mitte Januar 1815 und richtete sich ganz im stillen mit einem kleinen Mädchen von zehn Monaten, das eine Amme bei sich hatte, ein.

»Ursula kann nicht seine Tochter sein, er ist einundsiebenzig«, sagten die bestürzten Erben.

»So oder so«, sagte Frau Massin, »schöne Scherereien wird sie uns machen.«

Seiner Großnichte mütterlicherseits – ihr Mann hatte vor kurzem das Bureau des Friedensrichters gekauft, und die beiden wagten als die ersten die Rede auf ihre schwierigen Verhältnisse zu bringen – kam der Doktor ziemlich kühl entgegen. Massin und seine Frau waren nicht reich. Massins Vater, Schlosser in Montargis, hatte sich mit seinen Gläubigern arrangieren müssen und arbeitete mit seinen siebenundsechzig Jahren wie ein junger Mann. Von ihm stand keine Erbschaft in Aussicht. Der Vater von Frau Massin, Levrault-Minoret, war soeben in Montereau an den Folgen der Schlacht verstorben

und sah seinen Gutshof im Feuer aufgehen, seine Saaten verwüstet und sein Vieh verzehrt.

»Von deinem Großonkel werden wir nichts haben«, sagte Massin zu seiner Frau, die schon mit dem zweiten Kinde schwanger ging.

Der Doktor gab ihnen heimlich zehntausend Franken, mit denen der Sekretär des Friedensgerichts, als Freund des Notars und des Gerichtsvollziehers von Nemours, zu wuchern begann, und er wußte die Bauern in der Gegend so hochzunehmen, daß Goupil sein wahres Vermögen augenblicklich auf achtzigtausend Franken taxierte.

Für die andere Nichte verschaffte der Doktor durch seine Pariser Beziehungen ihrem Mann, Crémière, die Steuereinnahmerei von Nemours und stellte die Kautiön. Wiewohl Minoret-Levrault nichts bedurfte, so stellte Zélie in ihrem Neid auf die Freigebigkeit des Onkels gegen seine beiden Nichten dem Doktor ihren damals zehnjährigen Sohn vor, der in Paris zur Schule gehen sollte, wo, wie sie sagte, die Erziehung sehr teuer kommt. Als Arzt von Fontanes erhielt der Doktor für seinen Großneffen, der nach Quarta kam, eine halbe Freistelle am Collège Louis le Grand.

Crémière, Massin und Minoret-Levrault, ganz besonders subalterne Geschöpfe, waren für den Doktor schon nach Ablauf der beiden ersten Monate, in denen sie weniger ihn als die Erbschaft zu umwerben suchten, unwiderruflich gerichtet. Leute, die von ihrem Instinkt regiert werden, sind gegen denkende darin im Nachteil, daß sie umgehend durchschaut werden: die Eingebungen des Instinkts sind zu natürlich und zu augenfällig, um nicht sogleich bemerkt zu werden, während Verstandeseinfälle, um erfaßt zu werden, die gleiche Intelligenz auf der Gegenseite erfordern. Nachdem der Doktor die Dankbarkeit seiner Erben erkaufte und ihnen sozusagen das Maul gestopft hatte, schützte er, um sie nicht mehr zu sehen, auf schlaue Art Studien, Gewohnheiten und Beschäftigung mit Ursula vor, ohne ihnen darum sein Haus zu verschließen. Er liebte es, beim Essen allein zu sein, legte sich spät hin und stand spät auf, er war in seine Heimat gekommen, um Ruhe und Einsamkeit dort zu finden. Diese Sonderheiten des alten Mannes schienen nicht befremdlich, und seine Erben begnügten sich mit allwöchentlichen Besuchen am Sonntag zwischen eins und vier. Diese suchte der Doktor mit der Bemerkung abzustellen: »Kommt nur, wenn ihr mich braucht.«

In schweren Fällen ließ der Doktor sich, besonders von Armen,

konsultieren, aber Arzt an dem kleinen Krankenhause von Nemours wollte er nicht sein, erklärte vielmehr, er habe aufgehört zu praktizieren.

»Ich habe genug Leute umgebracht«, sagte er lachend zum Abbé Chaperon, der sich bei ihm für die Armen einsetzte, weil er seine Wohltätigkeit kannte.

»Ein fabelhafter alter Knabe!« Dieses Wort über Minoret war die unschuldige Rache der verletzten Eitelkeiten, denn der Arzt umgab sich mit einer Gesellschaft von Menschen, die es wohl verdienen, den Erben gegenübergestellt zu werden. Doch behielten diejenigen Bürger, welche sich für wert hielten, zum Umgang eines Mannes mit dem cordon noir zu gehören, gegen den Doktor und seine Begünstigten ein Gran von Neid zurück, das nicht ohne Wirkung bleiben sollte.

\*

Durch eine Bizarrie, die das Sprichwort: »Les extrêmes se touchent« erklären könnte, standen dieser materialistische Mediziner und der Abbé von Nemours sehr bald gut miteinander. Der Greis spielte Trictrac, das Lieblingsspiel der Geistlichkeit, sehr gern, und Abbé Chaperon hatte die gleiche Spielstärke wie der Arzt. Das Spiel war also ein erstes Bindeglied zwischen ihnen. Dann war Minoret sehr wohlthätig, und der Pfarrer von Nemours war der Fénélon des Gatinais. Beide waren vielseitig gebildet, und so war der Gottesmann der einzige in ganz Nemours, der den Atheisten verstehen konnte. Sie waren zu feinsinnig und hatten zuviel in guter Gesellschaft verkehrt, um nicht von selbst deren Regeln zu beobachten, und so konnten sie sich jenen Guerillakrieg liefern, der der Konversation so not tut. Sie verabscheuten einer die Anschauungen des anderen, aber sie achteten sich menschlich. Wenn solche Antagonismen, solche Sympathien nicht Elemente des intimen Daseins wären, müßte man dann nicht an einer Gesellschaft, die, wie gerade die französische, gewisser Gegensätzlichkeiten bedarf, verzweifeln? Aus dem Aufprallen von Charakteren, nicht aus dem Streit der Ideen ergeben sich Antipathien. Abbé Chaperon war der erste Freund, den der Doktor sich in Nemours gewann.

Dieser Geistliche war damals sechzig Jahre alt und seit der Wiedereinführung des katholischen Gottesdienstes in Nemours. Aus Anhänglichkeit für seine Herde hatte er das Vikariat der Diözese aus-

geschlagen. Wenn das den Lauen zu Dank geschehen war, so liebten die Gläubigen ihn deswegen um so mehr. Von seinen Beichtkindern verehrt, von der Bevölkerung geachtet, tat der Pfarrer Gutes, ohne den religiösen Anschauungen der Unglücklichen nachzugehen. Sein Pfarrhaus, in dem nur ein für die kärglichsten Lebensbedürfnisse eben hinreichendes Mobiliar stand, war kalt und öde wie die Wohnung eines Geizhalses. Geiz und Mildtätigkeit äußern sich in verwandten Symptomen: und häuft nicht die Mildtätigkeit im Himmel den Schatz, den der Geizhals auf Erden ansammelt? Abbé Chaperon stritt mit seiner Wirtschafterin über seine Ausgaben hartnäckiger als Gobseck mit der seinigen, wenn nämlich der berühmte Jude je eine gehabt hat. Oft verkaufte der gute Priester die Silberschnallen von seinen Schuhen oder von seiner Hose, um das Geld den Armen zu geben, wenn sie ihn mittellos trafen. Wenn sie ihn dann aus der Kirche kommen sahen, und die Hosen waren unter den Knien zusammengeknotet, dann lösten die Frommen der Stadt die Schnallen des Priesters beim Uhren- und Juwelenhändler ein und brachten sie ihm unter Vorwürfen zurück. Er kaufte sich niemals Wäsche oder Anzüge, sondern trug seine Sachen, bis sie unmöglich waren. Seine Wäsche, die dick von gestopften Stellen war, lag an der Haut wie ein Bußgewand. Frau von Portenduère oder andere gute Seelen verständigten sich dann mit der Haushälterin und ließen, während er schlief, die Wäsche oder die alten Kleider mit neuen vertauschen; und nicht immer bemerkte der Geistliche es sogleich. Zu Hause aß er von Zinngeschirr mit Eisenbesteck. Wenn er seine Kapläne und Amtsbrüder an den Festtagen, die dem Oberpfarrer diese Verpflichtung auferlegen, bewirtete, so entlieh er das Tafelsilber und die Tischwäsche von seinem Freunde, dem Atheisten.

»Mein Silberbesteck dient seinem Seelenheil«, pflegte der Doktor dann zu sagen.

Diese schönen Taten, die früh oder spät entdeckt, immer eine geistliche Ermunterung mit sich brachten, paarten sich bei ihm mit wundervoller Kindlichkeit. Seine Lebensführung war um so verdienstlicher, als der Abbé Chaperon eine ebenso umfassende wie vielseitige Bildung und wertvolle Fähigkeiten besaß. Feinheit und Anmut, die treuen Begleiter der Einfachheit, erhöhten bei ihm eine Sprachkultur, die eines Prälaten würdig war. Sein Gehaben, sein Charakter und seine Sitten gaben dem Umgange mit ihm jene erlesene Würze, die alledem eignet, was im Reiche des Geistes glänzend

ist und doch von Herzen kommt. Er liebte Scherz, und im Salon spielte er nie den Priester. Bis zur Ankunft des Doktors Minoret hatte der Gute diese Gaben ohne Mißmut unterm Scheffel verborgen; aber vielleicht wußte er ihm Dank für ihre Entdeckung. Als er nach Nemours kam, hatte der Geistliche eine ganz hübsche Bibliothek und zweitausend Franken Rente besessen; nun, 1829, hatte er nur noch die Einkünfte seiner Pfarre, die er alljährlich fast gänzlich verausgabte. In schwierigen Angelegenheiten oder im Unglück wußte er so gut zu raten, daß manch einer, der nie um Trost in die Kirche kam, ins Pfarrhaus ging, um dort eine Weisung zu suchen.

Um das Bild dieser geistigen Physiognomie abzuschließen, eine Anekdote. Selten, aber in gewissen Fällen geschah es, daß Bauern, schlechtes Volk, ihre schuldgerichtliche Verfolgung fälschlich angaben oder aber veranlaßten, um die Unterstützung des Abbé Chaperon herauszufordern. Sie täuschten ihre Weiber, und wenn diesen die drohende Enteignung ihres Hauses und ihres Viehstandes vor Augen stand, verführten ihre unschuldigen Tränen den armen Priester, der dann die erbetenen sieben- oder achthundert Franken auftrieb, mit denen der Bauer ein Stückchen Land kaufte. Als fromme Leute, Vorsteher des Kirchenrates, dem Abbé Chaperon den Betrug klarlegten und ihn baten, sie zu konsultieren, um nicht ein Opfer der Habsucht zu werden, da sagte er ihnen: »Vielleicht hätten sie etwas Böses begangen, um ihren Flecken Erde zu bekommen, und heißt Schlechtes vereiteln nicht immer noch das Gute tun?«

Vielleicht findet man hier nicht ungerne eine Skizze dieser Gestalt, die darin so merkwürdig war, daß durch jenes Herz und jenen starken Kopf Wissenschaften und Künste hindurchgegangen waren, ohne daran irgend etwas zu verderben. Mit sechzig Jahren hatte der Abbé Chaperon ganz weißes Haar, so nahe ging ihm fremdes Unglück, so nachhaltig hatten auch die Ereignisse der Revolution auf ihn gewirkt. Zweimal wegen Eidesverweigerung eingekerkert, hatte er zweimal, wie er zu sagen pflegte, sein in manus gesprochen. Er war von mittlerer Statur, weder mager noch beleibt. Sein faltiges, eingefallenes und farbloses Gesicht nahm zunächst durch die völlige Ruhe der Züge und die Reinheit der Umrißlinie gefangen, welche zu strahlen schien. Im Gesicht eines keuschen Mannes liegt ein gewisser Glanz. Die Macht seines Blicks lag in einer Milde, die Kraft nicht ausschloß. Die Augenbogen bildeten Wölbungen, die beschattet waren von starken ergrauten Brauen, welche keine Angst einflößen

konnten. Da er viele Zähne verloren hatte, war sein Mund entstellt und seine Wangen fielen ein; aber auch diese Zerstörung hatte ihren Charme, und die anmutigen Runzeln schienen einem zuzulächeln. Ohne gerade gichtbrüchig zu sein, war er an den Füßen empfindlich und trat so schwer auf, daß er seine Kalblederschuhe aus Orleans jahraus jahrein trug. Die Mode der langen Beinkleider fand er für einen Priester wenig geziemend; man sah ihn immer in dicken Wollstrümpfen, die seine Wirtschafterin ihm strickte, und in Kniehosen aus Tuch. Wenn er ausging, trug er nicht die Soutane, sondern einen braunen Überrock, und den Dreimaster, den er beherzt in den schwersten Zeiten getragen hatte, behielt er bei. Dieser vornehme, schöne alte Mann, dessen Gesicht stets eine makellose Seelenruhe widerstrahlte, sollte auf die Geschehnisse und auf die Menschen dieser Geschichte einen so großen Einfluß haben, daß sein Porträt unerlässlich war.

Der Arzt hielt drei Zeitungen: eine liberale, eine offizielle und eine extreme, ferner mehrere Zeitschriften, deren Sammelbände seine Bibliothek anschwellen ließen. Diese Zeitschriften wurden, nicht weniger als der Enzyklopädist und seine Bücher, eine Attraktion für einen alten Hauptmann aus dem Regiment der Königs-Schweden, Herrn von Jordy, einen Edelmann aus der Zeit Voltaires und alten Junggesellen, der von sechzehnhundert Franken aus Pension und Renten lebte. Nachdem Herr von Jordy ein paar Tage lang die Zeitungen durch Vermittlung des Priesters gelesen hatte, fand er es angebracht, dem Doktor eine Visite abzustatten. Schon mit seinem ersten Besuch erwarb der alte Hauptmann, ehemals Professor an der Militärschule, die Gunst des alten Mediziners, der mit seinem Gegenbesuch nicht auf sich warten ließ.

Herr von Jordy, ein kleiner, dünner, magerer Mann, dem aber sein Blut zu schaffen machte, wiewohl sein Gesicht sehr bleich war, frappte zunächst durch seine schöne Stirn in der Art Karls XII.; auch trug er die Haare darüber kurz gestutzt, wie dieser königliche Soldat. Seine blauen Augen – »sie haben die Liebe gekannt« war man versucht von ihnen zu sagen –, die tieftraurig blickten, interessierten auf den ersten Blick. Sie ließen Erinnerungen ahnen, aus denen er ein so tiefes Geheimnis machte, daß seine alten Freunde ihn niemals auf einer Anspielung auf die Vergangenheit oder auf einem Ausruf, wie die Ähnlichkeit von Schicksalsfällen sie hervorruft, ertappten. Er barg dieses leidvolle Mysterium unter einer philosophischen



Heiterkeit. War er aber allein, so sprachen seine von einer weniger greisenhaften als angenommenen Schläfrigkeit gehemmten Bewegungen von einem qualvollen und ständig gegenwärtigen Gedanken. So sagte Abbé Chaperon von ihm: »Ein Christ, ohne es zu wissen.« Er ging immer in Blau, und seine etwas gestraffte Haltung gemahnte, wie seine Kleidung, an militärische Zucht. So gibt es gute und geduldige Wesen wie dieses; sie gehen durchs Leben mit einem bittern Gedanken im Herzen und leisem schmerzlichen Lächeln auf den Lippen; ihr Rätselwort nehmen sie mit sich, ohne es erraten zu lassen, sei's aus Stolz, aus Menschenverachtung oder vielleicht aus Rache; Gott allein ist ihr Vertrauter und ihr Tröster. Die warme melodische Stimme des Herrn von Jordy drang zu Herzen. Seine Hände waren sehr schön. Der Gesichtsschnitt ähnelte dem des Grafen von Artois, und indem er zeigte, wie schön er in seiner Jugend gewesen war, ließ er deren Geheimnis noch undurchdringlicher erscheinen. Unwillkürlich fragte man sich, welches Unheil über die Schönheit, den Mut, die Eleganz, die Bildung und die Gaben des Gemüts hereingebrochen sein konnte. Herr von Jordy zitterte immer, wenn der Name Robespierre fiel. Er schnupfte viel, und auffallend war, daß er für die kleine Ursula, die ihn deswegen nicht leiden konnte, das ablegte. Sobald er des Kindes ansichtig werden konnte, heftete der Hauptmann lange, fast leidenschaftliche Blicke auf sie; er liebte ihre Spiele so irrsinnig, interessierte sich so sehr für sie, daß diese Anhänglichkeit seine Beziehungen zum Doktor noch enger werden ließ. Aber niemals wagte der, diesem alten Junggesellen zu sagen: »Also auch Sie haben Kinder verloren?«

Herr von Jordy, der wie der Doktor nach Nemours gekommen war, um in Frieden zu sterben, ging dort kaum mit jemandem andern um als dem Pfarrer, der immer zur Verfügung seiner Beichtkinder stand, und mit Frau von Portenduère, die sich um neun Uhr zur Ruhe legte. Kampfesmüde hatte er schließlich auch begonnen, sich frühzeitig niederzulegen, trotz der Dornen, von denen sein Kopfpolster voll war. Es war also für den Arzt wie für den Hauptmann eine glückliche Fügung, einem Mann zu begegnen, der in den gleichen Kreisen verkehrt hatte, dieselbe Sprache sprach, mit dem man Gedanken austauschen konnte und der spät zu Bett ging. Nachdem Herr von Jordy, der Abbé Chaperon und Minoret einmal den ersten Abend zusammen verbracht hatten, fanden sie so viel Gefallen daran, daß der Priester und der Militär sich jeden Abend um neun

Uhr wieder einstellten; das war die Zeit, wo die kleine Ursula zu Bett lag und der Greis frei war. Sie blieben bis Mitternacht oder bis ein Uhr auf.

Bald wurde aus dem Trio ein Quartett. Ein anderer, der das Leben kannte und dem aus der Geschäftspraxis jene Nachsicht, jenes Wissen, jener Schatz von Beobachtungen, jener Scharfsinn, jene Gesprächsgabe gekommen waren, die der Militär, der Arzt und der Priester der Beschäftigung mit Seelen, Krankheiten und mit dem Unterricht dankten – der Friedensrichter kam auf die Reize dieser Abende und suchte die Gesellschaft des Doktors. Herr Bongrand war, ehe er Friedensrichter in Nemours geworden war, zehn Jahre lang Advokat in Melun gewesen, wo er nach der Gepflogenheit der Städte, in denen keine Advokatur ist, selbst plädiert hatte. Mit fünf- undvierzig Jahren war er Witwer geworden, und noch fühlte er sich zu aktiv, um untätig zu bleiben; er hatte sich also um die Friedensrichterei von Nemours beworben, die einige Monate vor dem Einzug des Doktors gerade frei geworden war. Der Justizminister ist immer froh, für diesen wichtigen Posten einen Praktiker und vor allem jemanden, der sein Auskommen hat, zu finden. Herr Bongrand lebte in Nemours bescheiden von den fünfzehnhundert Franken aus seinem Amte und konnte sein Vermögen seinem Sohn zuwenden, der in Paris Jura hörte und bei dem berühmten Anwalt Derville das Prozeßwesen kennenlernte.

Vater Bongrand ähnelte nicht wenig einem alten Divisionschef im Ruhestande: auch er hatte jenes weniger blasse als gebleichte Gesicht, in dem Geschäfte, Enttäuschungen und Ekel ihre Spuren hinterlassen haben; es war vom Nachdenken, aber auch von den Falten gefurcht, wie sie bei Leuten sich finden, die nicht über alles sprechen dürfen; aber oft war es von jenem Lächeln erhellt, wie es Männer haben, die bald alles und bald nichts glauben, gewohnt sind, ohne Erstaunen alles zu sehen und zu vernehmen und in die Abgründe zu dringen, die die Eigensucht im menschlichen Herzen eröffnet. Unter seinen nicht sowohl weißen als entfärbten Haaren, die in Wellen zurückgekämmt lagen, trat eine offene Stirn hervor, deren gelblicher Ton gut zu den Strähnen des spärlichen Haares stand. Sein zusammengezogenes Gesicht ließ ihn einem Fuchs um so mehr ähneln, als seine Nase kurz und spitz war. Von seinen Lippen, welche, wie die großer Redner, einen gewissen Abstand hatten, sprudelten weiße Tröpfchen, die die Konversation so regenfeucht machten, daß Gou-

pil boshaft bemerkte: »Man braucht einen Regenschirm, um ihn anzuhören!« oder: »Es regnet Gerichtsbeschlüsse.« Hinter seiner Brille schienen die Augen scharf, nahm er sie aber ab, so kam sein vager Blicke einem nichtssagend vor. Wiewohl er heiter und fast jovial war, nahm er durch seine würdige Haltung ein wenig zu sehr das Aussehen einer wichtigen Persönlichkeit an. Die Hände hatte er fast stets in den Hosentaschen, aus denen sie nur hervorkamen, um die Brille mit einer fast spöttischen Geste zurechtzurücken, welche jedesmal eine scharfsinnige Bemerkung oder ein schlagendes Argument ankündigte. Seine Gesten, seine Redseligkeit, seine harmlosen Präntionen verrieten den ehemaligen Provinzadvokaten; aber diese kleinen Schwächen betrafen die Oberflächen; er machte sie wett durch ein erworbenes Wohlwollen, das ein genauer Moralist die Güte der Überlegenheit nennen würde. Wenn er ein wenig nach einem Fuchs aussah, so galt er auch für durchaus gewitzigt, ohne unehrenhaft zu sein. Seine Gewitztheit war das Spiel des Scharfsinns. Aber nennt man nicht gerade die gewitzigt, die ein Resultat vorhersehen und sich vor den Fallen hüten, die man ihnen gestellt hat? Der Friedensrichter liebte Whist, ein Spiel, das der Hauptmann und der Doktor kannten; dem Pfarrer wurde es unverzüglich beigebracht. Diese kleine Gesellschaft hatte im Salon Minorets ihre Oase. Der Arzt von Nemours, dem weder Wissen noch Lebensart fehlten und der in Minoret eine der Leuchten der Medizin verehrte, wurde zugelassen; aber seine ermüdenden Obliegenheiten nötigten ihn, früh schlafen zu gehen, um sich zeitig, erheben zu können, und hinderten ihn, ebenso regelmäßig zu erscheinen wie die drei Freunde des Doktors. Das Zusammentreffen dieser fünf Menschen von Rang, der einzigen in Nemours, deren Kenntnisse ausgebreitet genug waren, einander zu verstehen, erklärt den Widerwillen des alten Minoret gegen seine Erben: mußte er ihnen sein Vermögen lassen, so konnte er sie doch nicht in seine Gesellschaft zulassen. Sei es, daß der Posthalter, der Sekretär und der Steuereinnahmer den heiklen Umstand begriffen hatten, sei es, daß sie durch die Rechtlichkeit, die Wohltaten ihres Onkels beruhigt waren: sie hörten zu dessen großer Genugtuung mit ihren Besuchen auf. So bildeten sieben bis acht Monate nach der Niederlassung des Doktors in Nemours die vier alten Whist- und Trictracspieler eine geschlossene Gesellschaft, und ein jeder von ihnen genoß etwas wie die Nachblüte einer Kameraderie, deren Duft darum nur tiefer verspürt wurde. Diese geistige Fa-

milie hatte in Ursula ein Kind, das ein jeder nach seiner Weise adoptiert hatte: der Pfarrer dachte an ihre Seele, der Friedensrichter war ihr Vermögensverwalter, der Militär wollte sie später einmal unterrichten, und Minoret selbst, der war Vater, Mutter und Arzt.

Nachdem der alte Mann sich eingelebt hatte, nahm er feste Gewohnheiten an und regelte sein Leben, wie es sich überall in der Provinz regelt. Ursulas wegen ließ er am Morgen niemanden vor, und hatte er zu Mittag nie Besuch; seine Freunde konnten gegen sechs Uhr kommen und bis Mitternacht bleiben. Die zuerst kamen, fanden auf dem Tisch im Salon Zeitungen und lasen sie, wenn sie auf die andern warteten, oder sie gingen bisweilen, wenn der Doktor einen Ausgang machte, ihm entgegen. Diese ruhigen Gewohnheiten waren nicht nur ein Bedürfnis seines Alters, sondern bei diesem Weltmann eine kluge, durchdachte Maßnahme, um sein Glück nicht durch die immer rege Neugierde der Erben und das kleinstädtische Geschwätz stören zu lassen. Er wollte jener schwankenden Göttin, der öffentlichen Meinung, nichts zugestehen, deren Tyrannei – ein Unglück Frankreichs – sich damals festsetzte und das Land in eine einzige Provinz verwandeln wollte. Daher entließ er auch, sowie das Kind einmal abgesetzt war und lief, die Köchin, die seine Nichte, Frau Minoret, ihm verschafft hatte, weil er gefunden hatte, daß sie die Posthalterin von allem, was bei ihm vorging, unterrichtete.

Die Amme der kleinen Ursula war die Witwe eines armen Arbeiters, der keinen Namen, außer dem in der Taufe empfangenen, hatte. Sie kam aus Bougival und hatte gerade ihr letztes Kind vor sechs Monaten verloren, als der Doktor, der sie als ordentlich und anständig kannte, aus Mitleid mit ihrem Elend sie als Amme für Ursula aufnahm. Mittellos wie sie war, hing Antoinette Patris, die aus der Bresse stammte, wo ihre Familie in Armut lebte, Witwe von Pierre aus Bougival, an Ursula, wie eben Milchmütter an ihren Pfleglingen hängen, wenn sie bei ihnen bleiben. Diese blinde Mutterliebe wurde durch häuslichen Pflichteifer verstärkt. Da die Bougival von den Plänen des Doktors wußte, lernte sie heimlich kochen, wurde reinlich, geschickt und paßte sich den Gepflogenheiten des alten Mannes an; mit peinlicher Sorgfalt hielt sie Möbel und Zimmer, kurz, sie war unermüdlich. Der Doktor wollte nicht allein, daß sein Privatleben wie ummauert bliebe, er hatte auch Gründe, seine Vermögensangelegenheiten vor seinen Erben geheimzuhalten. Schon im zwei-

ten Jahre seines Aufenthalts hatte er daher nur noch die Bougival im Hause, auf deren Verschwiegenheit er unbedingt zählen konnte; und er verbarg seine wahren Motive unter kategorischen Ersparnisgründen. Zur großen Zufriedenheit seiner Erben machte er den Geizigen. Ohne Liebedienerei, einzig dank ihrer Aufmerksamkeit und ihrer Pflichttreue, war die Bougival, die dreiundvierzig Jahre zählte, zur Zeit, da dies Drama beginnt, die Wirtschaftlerin des Doktors und sein Schützling, der Angelpunkt des Haushaltes, kurz, seine Vertrauensperson.

Der Geiz des Doktors war kein leeres Wort, sondern verfolgte einen Zweck. Von 1817 ab strich er zwei Zeitungen, gab das Abonnement auf seine Revuen auf, und seine jährlichen Ausgaben, die ganz Nemours abschätzen konnte, gingen nicht über achtzehnhundert Franken. Wie bei allen Greisen waren seine Bedürfnisse an Wäsche, Schuhwerk oder Kleidern fast gleich null. Alle sechs Monate fuhr er nach Paris, ohne Zweifel, um seine Einkünfte selbst zu erheben und anzulegen. Im Laufe von fünfzehn Jahren ließ er nicht ein Wort über seine Geschäfte fallen. Sein Vertrauen zu Bongrand kam sehr spät und erst nach der Revolution von 1830 weihte er ihn in seine Pläne ein. Derart waren diejenigen Lebensumstände des Doktors, die einzig damals den Bürgern und seinen Erben bekannt waren. Was seine politischen Anschauungen betraf, so kümmerte er sich, da nur hundert Franken Steuern auf seinem Hause lagen, um nichts und wies die royalistischen Subskriptionen ebenso wie die Liberalen ab. Seinen bekannten Abscheu gegen die »Pfaffenwirtschaft« und seinen Deismus liebte er so wenig zu bekunden, daß er einen von seinem Großneffen Désiré Minoret-Levrault mit dem »Curé Meslier« und der »Discours du général Foy« an ihn empfohlenen Reisenden hinauswarf. Eine so verstandene Toleranz ging den Liberalen von Nemours nicht in den Kopf. Die drei Seitenerben des Doktors, Minoret-Levrault und Frau, Herr und Frau Massin-Levrault junior, Herr und Frau Crémière-Crémière, die wir, da diese Unterscheidungen zwischen gleichnamigen nur im Gatinais erforderlich sind, einfach Crémière, Massin und Minoret nennen werden, diese drei Familien also, die keine Zeit hatten, ein anderes Zentrum zu gründen, sahen sich, wie man sich eben in kleinen Städten sieht. Der Posthalter gab am Geburtstag seines Sohnes ein großes Diner, am Karneval einen Ball, einen zweiten an seinem Hochzeitstage, und dazu lud er die Bürgerschaft von ganz Nemours. Der Steuereinnahmer sah seine Ver-

wandten und seine Freunde auch zweimal im Jahre bei sich. Der Sekretär des Friedensgerichts war, wie er selbst sagte, zu arm, sich in derartige Unkosten zu stürzen, und er lebte eingeschränkt in einem Hause mitten auf der Hauptstraße, von dem das Erdgeschoß seine Schwester gemietet hatte, die dank einer weiteren Wohltat des Doktors die Briefpost unter sich hatte. Trotzdem begegneten sich die drei Erben oder ihre Frauen das ganze Jahr hindurch in der Stadt, sei's auf der Promenade, sei's morgens auf dem Markt, vor der Haustür oder am Sonntag nach der Messe, wie jetzt eben auf dem Kirchplatz, so daß sie einander täglich sahen. Dazu kam, daß besonders seit drei Jahren das Alter des Doktors, sein Geiz und sein Vermögen Anspielungen oder unmittelbare Auseinandersetzungen über die Erbschaft nahe legten, und diese wurden immer bestimmter und machten schließlich den Doktor und seine Erben gleichermaßen berühmt. Seit sechs Monaten vollends verging keine Woche, in der nicht die Freunde und Nachbarn der Minoretschen Erben mit einem tollen Neid die Rede auf den Tag gebracht hätten, an dem die Augen des Biedermanns sich schließen und sein Tresor sich öffnen würde.

»Der Doktor Minoret mag ruhig Arzt sein und mit dem Tod unter einer Decke stecken, ewig lebt doch nur der liebe Gott«, sagte der eine.

»Ach, der wird uns alle begraben; es geht ihm ja besser wie uns«, erwiderte heuchlerisch der Erbe. »Schließlich, wenn Sie's nicht bekommen, bekommen's Ihre Kinder, wenn nicht etwa die kleine Ursula...«

»Alles wird er ihr nicht lassen...«

Ursula war, wie Frau Massin es vorausgesehen hatte, das schwarze Schaf der Erben geworden; ihr Damoklesschwert und die Redewendung: »wer leben bleibt, wird's ja erleben«, mit der Frau Crémère zu schließen liebte, sagte hinreichend, daß sie ihr mehr Böses als Gutes wünschten.

Der Steuereinnahmer und der Sekretär, die arm im Verhältnis zum Posthalter waren, hatten gesprächsweise die Erbschaft des Doktors oft abgeschätzt. Wenn sie am Kanal oder auf der Landstraße entlangschlenderten und von weitem ihren Onkel sahen, wandten sie ihre begossenen Gesichter einander zu.

»Er scheint ja wirklich ein Lebenselixier zu haben«, sagte der eine.

»Dem Teufel hat er sich verschrieben«, gab der andere zurück.

»Uns beide müßte er bevorzugen, der schwere Minoret braucht nichts.«

»Minoret hat doch einen Sohn, der ihm schön ins Geld gehen wird.«

»Wie taxieren Sie das Vermögen des Doktors?« fragte der Sekretär den Finanzmann.

»Zwölf Jahre lang jährlich zwölftausend Franken zurücklegen macht einhundertvierundvierzigtausend Franken, Zinsen und Zinsszinsen machen mindestens hunderttausend dazu; da er aber wahrscheinlich auf Anraten seines Pariser Notars einige gute Geschäfte gemacht hat und bis 1822 siebeneinhalb bis acht Prozent aus den Staatspapieren bezog, so kann der Edle jetzt mit vierhunderttausend Franken operieren, ungerechnet die vierzigtausend Franken, die mündelsicher sind und zu fünf Prozent heute sechzehnhundert tragen. Wenn er morgen, ohne Ursula zu bevorzugen, sterben würde, würde er uns also sieben- bis achthunderttausend Franken hinterlassen, außer dem Hause und dem Inventar...«

»Schön, hunderttausend für Minoret, hunderttausend für die kleine und dreihundert für jeden von uns, das wäre gerecht.«

»Das könnte uns verdammt passen.«

»Wenn er das täte«, schrie Massin, »würde ich das Bureau aufgeben, ein schönes Gut kaufen, zusehen, daß ich als Richter nach Fontainebleau komme und Deputierter werden.«

»Ich würde mir eine Wechselstube kaufen«, sagte der Steuereinnnehmer.

»Leider haben das kleine Mädel, mit dem er sich schleppt, und der Pfarrer ihn so gut beim Wickel, daß wir keinen Einfluß auf ihn haben.«

»Es ist immer noch ein Glück, daß wir wenigstens wissen: er wird der Kirche nichts hinterlassen.«

Hiernach wird jeder verstehen, in welchen Ängsten die Erben waren, als sie ihren Onkel in die Messe gehen sahen. Man ist immer klug genug, eine Beeinträchtigung der eigenen Interessen zu bemerken. Das Interesse bestimmt den Bauernverstand so gut wie den des Diplomaten, und vielleicht ist sogar in diesem Felde der scheinbar Stumpfsinnigste der Stärkste. Und mit Feuerschrift tauchte im Sinne auch der Begriffsstutzigsten diese schreckliche Überlegung auf: Wenn die kleine Ursula ihren Beschützer der Kirche zuführen kann, dann kann sie sich auch seine Erbschaft verschreiben lassen.

Der Posthalter hatte das Geheimnisvolle im Brief seines Sohnes vergessen und lief auf den Platz; denn wenn der Doktor in der Kirche das Missale las, standen zweihundertundfünfzigtausend Franken auf dem Spiele. Und gestehen wir es ein: die Angst der Erben kam aus der stärksten und legitimsten der sozialen Regungen, dem Familiensinn.

\*

»Nun, Herr Minoret«, sagte der Maire (ein ehemaliger Müller, der Royalist geworden war, ein Levrault-Crémière), »im Alter wird der Teufel Eremit. Ihr Herr Onkel ist, wie man erzählt, einer der unseren geworden.«

»Besser spät als nie«, sagte der Posthalter. Dabei suchte er seine Verstimmung zu verbergen.

»Der würde lachen, wenn wir die Gelämmerten wären: er wäre imstande, seinen Sohn dem verdammten Mädel zu geben, die der Teufel in seinen Schwanz wickeln soll!« schrie Crémière. Mit geballter Faust wies er auf den Maire unter dem Portal. »Mit wem hat's denn der Vater Crémière?« sagte der Fleischer von Nemours, ein Levrault-Levrault senior. »Freut er sich nicht, daß sein Onkel auf dem Pfad zum Paradiese wandelt?«

»Wer hätte das je für möglich gehalten«, sagte der Sekretär.

»Ja, man muß eben niemals zum Brunnen sagen: aus dir trinke ich nicht«, gab der Notar zur Antwort. Da er von weitem die Gruppe sah, trennte er sich von seiner Frau und ließ sie allein zur Kirche gehen.

»Also Dionis«, sagte Crémière, indem er den Notar beim Arm faßte, »was raten Sie uns jetzt zu tun?«

»Ich rate Ihnen«, sagte der Notar, und dabei wandte er sich an alle Erben, »schlafen zu gehen und aufzustehen, wie Sie's gewohnt sind, Ihre Suppe zu essen solange sie warm ist, Ihre Schuhe über die Füße zu ziehen, Ihren Hut auf den Kopf zu setzen, kurz, ganz so zu leben wie bisher, *als ob es eben gar nichts gäbe*.«

»Viel Trost geben Sie nicht«, sagte Massin, indem er ihm einen Blick des Einverständnisses zuwarf. Trotz seiner untersetzten Figur, seines Embonpoints und seines plumpen, zusammengedrückten Gesichts war Crémière-Dionis geschmeidig wie eine seidene Schnur. Um zu Vermögen zu kommen, hatte er sich in der Stille mit Massin zusammengetan; diesem gab er offenbar an, welche Bauern in



Schwierigkeiten und welche Grundstücke demgemäß zu schlucken wären. So wählten die beiden Männer ihre Geschäfte, ließen kein gutes aus und teilten sich die Erträgnisse dieses Hypothekenwuchers, der die Arbeit des Bauern auf der Scholle beeinträchtigt, ohne sie verhindern zu können. So hatte Dionis weniger für Minoret und den Steuereinnahmer Crémière als für seinen Freund, den Sekretär, lebhaftes Interesse an der Erbmasse des Doktors. Massins Anteil aus ihr mußte früher oder später das Kapital vergrößern, mit dem die beiden Geschäftsfreunde in der Gegend arbeiteten.

»Wir werden versuchen, von Herrn Bongrand zu erfahren, von wem dieser Coup ausgeht«, gab der Notar leise zurück und machte Massin ein Zeichen, sich still zu verhalten.

»Aber was suchst du denn hier, Minoret?« schrie mit einem Male eine kleine Frau und stürzte auf die Gruppe zu, aus deren Mitte der Posthalter wie ein Turm aufragte. »Du weißt nicht, wo Désiré ist, und du stellst dich dahin und schwatzst, wenn ich denke, du hast aufgesessen! Guten Tag, meine Herrschaften.«

Die kleine, schwächliche, bleiche Blondine in einem weißen Indiennekleid mit großen schokoladefarbenen Blumen, die auf dem Kopf eine Spitzenhaube und über den flachen Schultern einen grünen Schal trug, war die Frau des Posthalters, vor welcher die rohesten Postillione, die Dienstboten und die Fuhrknechte zitterten, welche die Kasse und die Buchführung unter sich hatte und, wie die Nachbarn sagten, das Haus mit Wink und Finger kommandierte. Nach echter Hausfrauenart trug sie keinen Schmuck. Sie hielt, mit ihren eignen Worten zu sprechen, nichts auf Flitter und Kinkerlitzchen, sie hielt sich ans Solide und hatte trotz der Festlichkeit die schwarze Schürze anbehalten, in deren Tasche ein Schlüsselbund klimperte. Ihre kreischende Stimme zerriß das Trommelfell. Trotz dem zarten Blau ihrer Augen paßte deren Blick offenkundig zu den schmalen Lippen eines strengen Mundes, zu einer hohen, gewölbten und befehlenden Stirn. Ihr Blick war schnell, schneller noch waren Wort und Geste. Zélie, die Willen für zwei haben mußte, hat ihn immer für drei gehabt, pflegte Goupil zu sagen, und damit wies er auf die einander ablösende Herrschaft von drei jungen adretten Postillionen, die Zélie, jeden nach siebenjähriger Dienstzeit, eingesetzt hatte. Der boshafte Schreiber nannte sie: Postillion I, Postillion II und Postillion III. Aber der geringe Einfluß dieser jungen Leute in häuslichen Angelegenheiten und ihre vollständige Untergebenheit be-

wiesen, daß Zélie an ihnen nur als an gutem Personal Anteil genommen hatte.

Seit der Geburt ihres Sohnes, den sie selbst genährt hatte, ohne daß man hätte sehen können, wo, dachte die Posthalterin nur an die Vergrößerung ihres Vermögens und war unermüdlich in der Leitung des riesigen Unternehmens. Ein Bund Stroh oder einige Maß Hafer zu entwenden, in noch so verwickelten Rechnungen Zélie zu über-vorteilen, war ausgeschlossen, trotzdem sie wie eine Katze schmierte und von der Arithmetik nur Addition und Subtraktion kannte. Spazieren ging sie nur, um Heu, Grummet und Hafer zu schätzen; und dann schickte sie ihren Mann zum Schnitt und die Postillione zum Binden und gab ihnen auf den Zentner die Menge an, welche diese oder jene Wiese bringen mußte. Trotzdem sie die Seele des großen dicken Körpers war, der Minoret-Levrault hieß, und obwohl sie ihn an der so blöde aufgestülpten Nase führte, machte sie Angstzustände durch, wie sie allen Tierbändigern mehr oder weniger bekannt sind. So spielte sie ihm gegenüber immer die Gereizte, und die Postillione merkten an dem Krach, den Minoret ihnen machte, wann er mit seiner Frau Krach gehabt hatte, denn diese Wutausbrüche wurden auf sie reflektiert. Übrigens war die Minoret ebenso geschickt wie interessiert. In der ganzen Stadt gab es Familien, die die Redensart kannten: wo wäre denn Minoret ohne seine Frau?

»Wenn du weißt, was los ist«, sagte der Meister von Nemours, »wirst du selbst außer Rand und Band sein.«

»Und was?«

»Ursula hat den Doktor Minoret in die Messe gebracht.«

Zélie Levrault riß die Augen auf; einen Augenblick war sie gelb vor Zorn. Dann fuhr sie heraus: »Das muß ich sehen, wenn ich's glauben soll!« und stürzte in die Kirche. Die Messe war bis zur Erhebung der Hostie vorgeschritten, und im Schutze der allgemeinen Andacht konnte die Minoret jede Reihe von Stühlen und Bänken durchmustern; sie überflog sie an den Kapellen entlang, bis sie zum Platze von Ursula kam, neben der mit entblößtem Haupte der Greis saß.

Wer die Gesichter von Barbé-Marbois, Boissy d'Anglas, Morellet, Helvétius, Friedrich dem Großen sich zurückruft, wird unmittelbar eine genaue Vorstellung von dem Kopfe des Doktor Minoret haben, dessen rüstiges Greisenthum dem jener berühmten Männer ähnelte. Diese Köpfe – sie kommen wie aus ein und derselben Prägung, denn

sie eignen sich zur Medaille – zeigen eine strenges, quasi puritanisches Profil, einen kalten Inkarnat, einen mathematischen Verstand, eine gewisse Beschränktheit in dem etwas gezwungenen Gesicht, scharfe Augen, ernste Lippen, etwas Aristokratisches, weniger im Gefühl als im Gehaben, mehr in den Maximen als im Charakter, alle haben eine hohe aber fliehende Stirn, die ja einen Hang zum Materialismus bekundet. Man wird diese Hauptzüge des Kopfes und diese Physiognomie in den Porträts aller Enzyklopädisten finden, der Redner der Gironde und derer, die sich damals Deisten nannten, obwohl ihre religiöse Überzeugung gleich Null war, und die Atheisten waren. Ein Deist ist ein Atheist *sub beneficio inventarii*.

Der alte Minoret zeigte also eine Stirn dieses Schlages, aber sie war von Falten durchzogen und gewann eine gewisse Naivität durch die Art, wie das Silberhaar, zurückgeworfen wie das einer Frau, die sich ankleidet, leicht gewellt auf seinen schwarzen Anzug fiel. Hartnäckig ging er angekleidet wie in seiner Jugend: in seidenen Strümpfen, Schuhe mit goldener Schnalle, schweren Seidenhosen, in einer weißen Weste, über die sich das schwarze Band zog, und im schwarzen Überrock mit der roten Rosette. Auf diesen charakteristischen Kopf, dessen kaltes Weiß die gelblichen Töne des Alters milderten, fiel das volle Licht eines Bogenfensters. Im Augenblick, als die Posthalterin eintrat, hielt der Doktor seine blauen zartumrandeten Augen mit den geröteten Lidern auf den Altar gerichtet: eine neue Überzeugung verlieh ihnen einen neuen Ausdruck. Im Gebetbuch bezeichnete seine Brille die Stelle, wo er das Gebet unterbrochen hatte. So stand mit gekreuzten Armen der hohe dürre Alte in einer Stellung, die Zeugnis von der Allgewalt seiner Gaben und von etwas Unwiderstehlichem in seiner Glaubenskraft ablegte, und mit einem demütigen Blick, den die Hoffnung verjüngte, hing er unablässig am Altar, ohne die Frau seines Neffen bemerken zu wollen, die sich gerade ihm gegenüber aufgestellt hatte, als wollte sie seine Rückkehr zu Gott ihm zum Vorwurf machen. Da Zélie sah, daß alle Köpfe sich nach ihr umwandten, ging sie schnell davon und kam weniger geschwinden Schrittes auf den Platz, als sie zur Kirche gelaufen war: sie hatte mit dieser Erbschaft gerechnet, und die Erbschaft begann fraglich zu werden. Sie fand den Sekretär, den Steuereinnahmer und ihre Frauen noch verstörter als vorher. Goupil hatte sich einen Spaß daraus gemacht, sie zu quälen.

»Unmöglich können wir auf dem Platz, vor der ganzen Stadt über

unsere Angelegenheiten sprechen«, sagte die Posthalterin. »Kommen Sie zu mir. Sie sind sehr willkommen, Herr Dionis«, wandte sie sich an den Notar.

So wurde die voraussichtliche Enterbung der Massin, der Crémière und des Posthalters die große Neuigkeit im Lande. Den Augenblick, als die Erben mit dem Notar über den Platz auf die Post zugingen, fuhr mit großem Schwung und Getöse die Diligence am Bureau, das wenige Schritt von der Kirche auf der Höhe der Chaussee lag, vor.

»Siehst du, ich bin wie du, Minoret, ich vergesse Désiré«, sagte Zélie. »Holen wir ihn aus der Kutsche, er ist fast Advokat, und es handelt sich ja ein wenig um seine Interessen.«

Die Ankunft der Diligence ist immer eine Zerstreuung; hat sie gar Verspätung, so erwartet man etwas Außerordentliches. Daher stürzte die Menge auf den Ducler zu.

»Da ist Désiré«, riefen alle.

Für Nemours war Désiré der Tyrann und der Hauptkerl in einer Person, und immer versetzte sein Erscheinen die Stadt in Aufregung. Die Jugend, gegen die er freigebig war, liebte ihn und wurde durch seine Gegenwart aufgeschreckt; aber seine Zerstreuungen waren so gefürchtet, daß mehr als eine Mutter froh war, ihn während des Semesters in Paris zu wissen. Désiré Minoret, ein zarter, schwächlicher junger Mann, der blond war wie seine Mutter und deren blaue Augen und fahlen Teint hatte, lächelte hinter dem Fenstervorhang der Menge zu und sprang behend in die Arme seiner Mutter. Eine kleine Schilderung des Jungen zeigt, wie sehr Zélie bei seinem Anblick sich geschmeichelt fühlen mußte.

Der Student trug feine Stiefel, eine weiße Hose aus englischem Stoff mit Stegen von Lackleder, eine auffallende Krawatte, die elegant in großem Knoten geschlungen war, eine hübsche Phantasieweste und in deren Seitentasche eine flache Uhr mit herabhängender Kette; endlich einen kurzen Überrock aus blauem Tuch und einen grauen Hut; der Parvenu aber verriet sich an den Goldknöpfen seiner Weste und dem Ring, den er außen über die violetten ziegenledernen Handschuhe gezogen hatte. Er trug einen Stock mit gehämmertem goldenen Knopf.

»Du wirst deine Uhr verlieren«, sagte die Mutter, als sie ihn umarmte.

»Das muß so sein«, erwiderte er, während er sich der väterlichen Umarmung hingab.

»Nun Vetter, bald Anwalt?« sagte Massin.

»Wenn ich zurückkomme, vereidigt man mich«, sagte er. Dabei gab er die Grüße zurück, die ihm aus der Menge zukamen.

»Nun wird's also lustig«, sagte Goupil und ergriff seine Hand.

»Ach, da bist du ja, alter Affe«, erwiderte Désiré.

»Jetzt ist Lizenz deine These, nachdem dir die These Lizenz verschafft hat«, bemerkte der Schreiber vor aller Welt.

»Was, er sagt ihm, daß er schweigen soll?« fragte Frau Crémère ihren Mann.

»Sie wissen ja, was ich habe, Cabirolle«, rief er dem Kondukteur zu.

»Lassen Sie's zu uns bringen.«

»Der Schweiß steht auf deinen Pferden«, sagte Zélie zu Cabirolle, »bist du nicht gescheit, so drauflos zu fahren? du bist ja dümmer wie sie!«

»Aber Herr Désiré wollte Parforce zufahren, um Sie aus der Besorgnis zu reißen...«

»Wenn er doch wohlbehalten ist, warum willst du die Pferde aufs Spiel setzen?« beharrte sie.

Das freundschaftliche Wiedersehen, die Begrüßungen, die jugendlichen Ausgelassenheiten, alle Zwischenfälle dieser Ankunft und die Berichte von dem Unfall, der die Verspätung verursacht hatte, zogen sich so lange hin, daß die Gesellschaft der Erben mit ihren Freunden erst beim Ausgang der Messe auf den Platz kamen. Durch ein Spiel des Zufalls, der sich alles erlauben darf, erblickte Désiré im Vorbeigehen unter dem Kirchenportal Ursula und war tief betroffen von ihrer Schönheit. Das unwillkürliche Innehalten des jungen Advokaten hielt natürlich die Bewegung seiner Verwandten auf.

Wie Ursula ihrem Paten den Arm gab und in der rechten Hand das Meßbuch, in der linken den Sonnenschirm tragen mußte, legte sie ganz die eingeborene Grazie an den Tag, mit der anmutige Frauen die kleinen Probleme ihres Handwerks, der Weiblichkeit, lösen. Wenn der Geist in allem sich kundtut, so darf man sagen, daß eine himmlische Einfalt aus dieser Haltung sprach. Ursula war in eine weiße Musselinrobe vom Schnitt eines Peignoirs gekleidet; blaue Schleifen waren in Abständen auf ihr angebracht. Die Pelerine wurde von einem gleichen Bande eingefast; es war durch einen breiten Saum gezogen und mit Schleifen, wie die der Robe, befestigt; sie ließ die Schönheit ihres Busens bemerken. All das Blau, die

Schminke der Blondinen, hob den Hals mit seinem matten Weiß auf reizende Art. Ihr blauer Gürtel mit langen flatternden Enden ließ die schlanke Taille sich abzeichnen, die – einer der unwiderstehlichsten Reize der Frau – ganz biegsam schien. Sie trug einen Hut aus Reisstroh, auch er mit den Bändern der Robe garniert, und deren Enden waren unterm Kinn zusammengebunden, so daß sie das reine Weiß des Hutes betonten, ohne dem schönen Teint der Blondine Abbruch zu tun. Zu beiden Seiten von Ursulas Gesicht, die sich selbst à la Berthe frisierte, quoll das feine Blondhaar in schweren flachen Zöpfen hervor, deren kleines Geflecht mit seinen tausend glänzenden Knötchen den Blick anzog. Die blauen Augen blickten sanft und stolz und stimmten zu der schöngeformten Stirn. Die Rosenfarbe lag wie eine Wolke auf ihren Wangen und belebte ihr Gesicht mit den ebenmäßigen, doch nicht faden Zügen. Denn als ein seltenes Geschenk hatte die Natur ihr zur Reinheit der Linien die des Ausdrucks verliehen. Die Makellosigkeit ihres Lebens bekundete sich in der wundervollen Harmonie ihrer Züge, ihrer Gesten und des Ausdrucks ihrer ganzen Erscheinung, die ein Vorbild von schlichtem Vertrauen und von Bescheidenheit hätte sein können. Ihre Gesundheit war vollkommen, aber trat nicht aufdringlich hervor, so daß sie distinguiert wirkte. Unter den hellen Handschuhen ahnte man die hübschen Hände. Ihre geschwungenen zarten Füße steckten in Halbstiefelchen von bronziertem Leder, die mit einer braunseidenen Franse verziert waren. Ihr blauer Gürtel, auf dem eine kleine flache Uhr und eine blaue Börse mit goldenen Quasten befestigt war, zog die Blicke aller Frauen auf sich.

»Er hat ihr eine neue Uhr gegeben«, sagte Frau Crémère und drückte dabei den Arm ihres Gatten.

»Was, das ist Ursula?« rief Désiré. »Ich habe sie nicht wiedererkannt.«

»Nun, lieber Onkel, Sie machen Aufsehen«, sagte der Posthalter und zeigte auf die ganze Stadt, die vor dem Alten Spalier bildete.

»Jeder will Sie sehen.«

»Hat Abbé Chaperon Sie bekehrt oder Fräulein Ursula, Onkel«, sagte Massin mit jesuitischer Unterwürfigkeit und einer Verneigung gegen den Doktor und seinen Schützling.

»Ursula«, sagte der Greis trocken. Er blieb nicht stehen, wie ein Mann, der sich behelligt fühlt.

Auch wenn am Vorabend, gegen Ende seiner Whistpartie mit Ur-

sula, dem Arzt von Nemours und Bongrand, der Friedensrichter auf die Bemerkung des Alten: »Morgen geh ich zur Messe«, nicht erwidert hätte: »Ihre Erben werden kein Auge mehr zutun!«, würde dem klugen scharfsinnigen Doktor ein einziger Blick genügt haben, um die Gesinnungen seiner Erben auf ihren Gesichtern zu lesen. Zélies Eindringen in die Kirche, ihr Blick, den der Doktor bemerkt hatte, diese Zusammenkunft aller Betroffenen auf dem Platze und der Ausdruck in ihren Augen, als sie Ursula sahen, alles zeigte deutlich den erneut aufglühenden Haß und die schmutzigen Besorgnisse.

»Ihnen ist's gegeben, Fräulein«, sagte Frau Crémière und machte sich mit einer demütigen Verneigung heran. »Was kann ein Wunder Sie kosten?«

»Das ist Gott vorbehalten, gnädige Frau«, erwiderte Ursula.

»Gott!« schrie Minoret-Levrault, »mein Schwiegervater pflegte zu sagen, der muß vielen Gäulen als Decke dienen.«

»Die Ansicht eines Roßtäuschers«, bemerkte der Doktor scharf.

»Nun«, sagte Minoret zu Frau und Sohn, »wollt Ihr nicht dem Onkel guten Tag sagen?«

»Ich würde mich vor dieser Zierpuppe nicht mehr halten können«, rief Zélie und machte sich mit ihrem Sohn davon.

»Sie würden gut tun, Onkel«, sagte Frau Massin, »nicht ohne eine kleine schwarze Sammetmütze zur Kirche zu gehen; sie ist feucht.«

»Ach was, liebe Nichte«, sagte der Wackere, und faßte seine Begleiter ins Auge, »je eher ich unten liege, je eher tanzt ihr.«

Er ging immer weiter, zog Ursula mit sich und schien so eilig, daß man sie allein ließ.

»Warum sprechen Sie so hart mit ihnen? Das ist nicht gut«, sagte Ursula und stieß ausgelassen seinen Arm an.

»Vor und nach meinem Eintritt in die Kirche wird mein Haß gegen Heuchler sich immer gleich bleiben. Ich habe ihnen allen Gutes getan, Dank habe ich nicht von ihnen verlangt; aber keiner von diesen Menschen hat dir eine Blume zu deinem Namenstag geschickt, und das ist der einzige Tag, den ich feiere.«

In einer gewissen Entfernung vom Doktor und von Ursula schleppte sich Frau von Portenduère, wie es schien, unter den größten Schmerzen. Sie war eine von jenen alten Frauen, in deren Kleidung man noch den Geist des vorigen Jahrhunderts antrifft. Sie

tragen Kleider von der Farbe der Stiefmütterchen, mit flachen Ärmeln und nach einem Schnitt, dessen Vorbild man nur auf den Porträts der Madame Lebrun findet; sie haben schwarze Spitzenmantillen und altmodisch geformte Hüte, die zu ihrem langsamen, feierlichen Gange passen. Man sollte sagen, sie gehen noch immer in Reifröcken, und sie fühlen sie noch, so wie Leute, denen man den Arm abgenommen hat, manchmal noch die Hand, die sie nicht mehr haben, bewegen. Ihre langen bleichen Gesichter mit den großen verweinten Augen und der welken Stirn entbehren nicht einer gewissen traurigen Anmut, trotz der Haartour mit den anliegenden Locken. Sie umrahmen ihr Gesicht mit alten Spitzen, die nicht mehr um die Wangen spielen wollen, aber all diesen Ruinen eignet in Blick und Gehaben eine unglaubliche Würde. Die umränderten, entzündeten Augen der alten Dame verhehlten nicht, daß sie während der Messe geweint hatte. Sie ging wie verstört und schien auf jemanden zu warten, denn sie wandte sich um. Nun war es aber ein ebenso gewichtiger Fall, wenn Frau von Portenduère sich umkehrte, als wenn Minoret sich bekehrte.

»Was will Frau von Portenduère?« sagte Frau Massin, die wieder zu den Erben trat, welche noch erstarrt von den Antworten des Doktors dastanden. »Sie sucht den Pfarrer«, sagte der Notar Dionis. Dabei schlug er sich vor die Stirn, wie ein Mann, dem eine Erinnerung oder ein vergessener Einfall in den Sinn kommt. »Euren Fall habe ich und die Erbschaft ist gerettet! Wollen wir lustig bei Frau Minoret frühstücken!«

Jeder kann sich vorstellen, wie eilig die Erben dem Notar zur Post nachfolgten. Goupil ging Arm in Arm mit seinem Kumpan und flüsterte ihm mit einem scheußlichen Lächeln zu:

»Wir haben niedliche Krabben.«

»Was geht mich das an«, erwiderte ihm achselzuckend der Sohn des Hauses. »Ich bin irrsinnig in Esther verliebt, das himmlischste Geschöpf unter der Sonne.«

»So schlechtweg ›Esther‹, was soll das heißen?« fragte Goupil. »Ich habe dich zu lieb, um dich neppen zu lassen.«

»Esther ist die Leidenschaft des berühmten Nucingen, und mein Wahnsinn ist überflüssig; sie hat klipp und klar abgelehnt, mich zu heiraten.«

»Diese Dirnen, denen im Leib nur Tollheiten stecken, haben manchmal Verstand im Kopf«, bemerkte Goupil.



»Wenn du sie nur einmal gesehen hättest, würdest du dich nicht solcher Ausdrücke bedienen«, sagte Désiré schmachkend.

»Wenn ich sehen müßte, wie du für eine Sache, die nur eine Laune sein darf, deine Zukunft zerschmeißt«, sagte Goupil mit einer Hitze, die Bongrand vielleicht frappiert haben würde, »so werde ich diese Puppe zerschmeißen, wie in Kenilworth Varney die Amy Robsart zerschmeißt. Deine Frau muß eine d'Aiglemont, eine du Rouvre sein und dich zum Deputierten machen. Meine Zukunft ist eine Hypothek auf der deinigen, und ich werde dich keine Dummheiten machen lassen.«

»Ich bin reich genug, um mich mit Glück zu bescheiden«, erwiderte Désiré.

»Na, was heckt ihr da aus«, sagte Zélie zu Goupil und rief die Freunde, die in der Mitte des großen Hofes stehengeblieben waren.

\*

Der Doktor verschwand in der Bürgergasse und langte, elastisch wie ein Jüngling, in seinem Hause an, wo in der verflossenen Woche der außerordentliche Vorfall sich abgespielt hatte, der damals ganz Nemours beschäftigte. Dieser verlangt nun einige Erläuterungen zur Klärung dieser Erzählung und der Mitteilung des Notars an die Erben. Der Schwiegervater des Doktors, der weitbekannte Clavecinvirtuose und Instrumentenmacher Valentin Mirouet, einer unserer berühmtesten Organisten, war 1785 gestorben und hinterließ einen natürlichen Sohn, das Kind seiner alten Tage, den er anerkannt hatte und der seinen Namen trug, aber ein ausnehmender Windhund war. Auf seinem Totenbette hatte er nicht den Trost, dieses zärtlich verhätschelte Kind zu sehen. Als Sänger und Komponist war Joseph Mirouet zuerst in der italiensichen Oper unter einem Decknamen aufgetreten und hatte dann ein junges Mädchen nach Deutschland entführt. Der alte Instrumentenbauer empfahl diesen Jungen, der wirklich Talent hatte, an seinen Schwiegersohn und teilte ihm mit, daß er die Heirat mit dessen Mutter nur abgelehnt habe, um Frau Minoret nicht zu benachteiligen. Der Doktor versprach, dem Armen die Hälfte der Erbschaft des Instrumentenbauers, dessen Magazin von Erard angekauft wurde, abzutreten. Er ließ auf diplomatischem Wege nach seinem illegitimen Schwager, Joseph Mirouet, forschen; aber eines Abends teilt ihm Grimm mit,

daß der Künstler, nachdem er sich in ein preußisches Regiment hatte einschreiben lassen, desertiert war und nun unter falschem Namen alle Nachforschungen vereitelte.

Joseph Mirouet, der eine einschmeichelnde Stimme, eine vorteilhafte Figur und ein hübsches Gesicht von der Natur mitbekommen hatte, dazu ein kultivierter Komponist mit echtem Elan war, führte nun fünfzehn Jahre lang jene Bohèmeexistenz, die der Berliner Hoffmann so gut geschildert hat, und mit vierzig Jahren verfiel er dann in ein derartiges Elend, daß er 1806 die Gelegenheit wahrnahm, wieder Franzose zu werden. Er ließ sich in Hamburg nieder und vermählte sich mit einer Bürgerstochter aus gutem Hause, die wild auf Musik war und sich in den Künstler, für den der Ruhm immer vor der Tür stand, so sehr verliebte, daß sie sich ihm ganz widmen wollte. Aber nach fünfzehn Jahren Entbehrung konnte Joseph Mirouet den Wein des satten Lebens nicht mehr ertragen, seine Verschwendernatur brach wieder durch, und während er seine Frau glücklich machte, vergeudete er in wenigen Jahren das Vermögen. Das Elend stellte sich wieder ein. Die Eheleute mußten Furchtbares durchgemacht haben, damit Joseph Mirouet zu dem Entschluß gelangte, als Musiker in ein französisches Regiment einzutreten. Im Jahre 1813 schrieb, dank einem außerordentlichen Zufall, der Regimentschirurg, dem der Name Mirouet auffiel und der Verpflichtungen gegen den Doktor Minoret hatte, an diesen. Die Antwort ließ nicht auf sich warten. 1814, vor der Kapitulation von Paris, fand Joseph Mirouet daselbst eine Zuflucht, wo seine Frau bei der Geburt eines Mädchens starb, das der Doktor nach seiner verstorbenen Frau, Ursula, genannt wissen wollte. Der Tambourmajor überlebte seine Frau nicht; Anstrengung und Entbehrung hatten auch ihn gebrochen. Im Sterben legte der unglückliche Musiker seine Tochter dem Doktor ans Herz; dieser wurde ihr Pate, trotz des Widerwillens, mit dem kirchlicher Mummenschanz ihn erfüllte.

Eines nach dem andern hatte der Doktor durch Fehlgeburten, in schweren Wochenbetten oder im Laufe des ersten Lebensjahres seine Kinder dahinsterven sehen und schließlich auf eine letzte Erfahrung noch Hoffnung gesetzt. Wenn bei einer schwächlichen, nervösen, zarten Frau die erste Schwangerschaft zu einer Fehlgeburt führt, so spielen sich die folgenden und die Geburten nicht selten so ab, wie es bei Ursula Minoret trotz der Sorgfalt, der Aufmerksamkeit und des Wissens ihres Mannes der Fall gewesen war.

Der arme Mann hatte sich die Beharrlichkeit, mit der sie beide Kinder gewollt hatten, oft zum Vorwurf gemacht. Das letzte, das nach einer Zwischenzeit von zwei Jahren empfangen worden war, starb im Jahre 1792 als ein Opfer des schwachen Nervensystems der Mutter, nach den Physiologen zu reden, die da glauben, daß in dem dunklen Vorgang der Fortpflanzung das Kind mit seinem Blute an dem Vater, mit seinen Nerven an die Mutter gebunden ist. Seit er gezwungen war, auf die Befriedigung seines innigsten Wunsches zu verzichten, gab die Wohltätigkeit dem Doktor einen Ersatz für sein getäushtes Vatergefühl. Während seiner ganzen, so qualvoll heimgesuchten Ehe hatte der Doktor sich über alles ein blondes Töchterchen gewünscht, eines jener Blumenköpfchen, die die Freude des ganzen Hauses sind; er war daher glücklich, das Vermächtnis Joseph Mirouets annehmen zu können, und alle seine ehemaligen Träume übertrug er auf das Waisenkind.

Zwei Jahre lang überwachte er – wie seinerzeit Cato bei Pompejus – die geringsten Details in Ursulas Leben; er duldete nicht, daß die Amme ihr in seiner Abwesenheit zu trinken gab, sie wusch oder bettete. Seine Erfahrung und sein Wissen standen ganz im Dienste dieses Kindes. Als er alle Schmerzen, alle Wechselfälle von Furcht und Hoffnung, die Mühen und die Freuden einer Mutter durchgemacht hatte, war ihm das Glück beschieden, in der Tochter der deutschen Blondine und des französischen Künstlers ein kräftiges Leben, eine reiche Empfindsamkeit sich regen zu sehen. Mit den Gefühlen einer Mutter folgte der beseligte Alte dem Wandel des blonden Haarwuchses, wie er erst daunenweich, dann seidig, dann leicht und feinsträhnig und so streichelnd für die Finger wurde, die ihn streichelten. Er küßte die nackten Füßchen; ihre Zehen glichen Rosenknospen; sie hatten eine feine Haut, unter der das Blut hindurchschimmerte. Wenn sie im Sprechen sich übte, oder wenn sie ihre schönen grauen Augen mit dem sanften Ausdruck an allem entlangführte und jenen nachdenklichen Blick auf die Sachen richtete, der wie die Morgenröte des Gedankens ist und dem ein Auflachen sein Ziel setzt, dann verharrte er stundenlang vor ihr, und er forschte mit Jordy nach den Ursachen – Launen nennen die meisten sie –, die doch in den kleinsten Regungen dieser begnadeten Lebenszeit sich verbergen, jener Lebenszeit, in der das Kind Blüte und Frucht zugleich, nebelhaftes Einsehen, unausgesetzte Bewegung und leidenschaftliches Begehren ist. Ursulas Schönheit und ihre Sanftmut

machten sie dem Doktor so teuer, daß er für sie gern die Naturgesetze verändert hätte: dem alten Jordy sagte er manchmal, ihm täten die Zähne weh, wenn sie Ursula kämen.

Wenn alte Leute einmal Kinder lieben, dann kennt ihre Leidenschaft keine Grenzen; sie beten sie an. Für diese kleinen Wesen bringen sie ihre fixen Ideen zum Schweigen, und für sie rufen sie sich ihr früheres Leben ins Gedächtnis. Erfahrung, Nachsicht, Geduld, alles im Verlauf des Lebens Erlernte, den ganzen so mühselig erworbenen Schatz liefern sie an das junge Leben aus, das sie verjüngt, und durch Einsicht übertreffen sie noch die Mutterliebe. Ihre nie ermüdende Weisheit wiegt das Wissen einer Mutter auf; die Betreuung, die bei ihr aus der Intuition kommt, suchen sie in der Erinnerung zu erfassen, und wirklich tritt sie als zärtliche Dienstbereitschaft an den Tag, deren Kraft sicher an der ungeheuren Schwäche des Kindes sich inspiriert. An die Stelle mütterlicher Sanftheit tritt die Langsamkeit ihrer Bewegungen. Schließlich ist bei ihnen wie bei den Kindern das Leben auf sein Einfachstes zurückgeführt, und wenn das Gefühl die Mutter zur Sklavin macht, so wird dem Greise die völlig Hingabe durch die Lösung aus jeder Leidenschaft und die Abkehr von allen Berechnungen ermöglicht. So ist es gar nicht selten, daß Kinder mit alten Leuten sich gut vertragen. Der alte Militär, der alte Priester, der alte Doktor waren von Ursulas Zärtlichkeiten und Schelmereien beglückt und waren unermüdlich dabei, ihr zu antworten oder mit ihr zu spielen. Weit entfernt sie zu stören, entzückte sie vielmehr die Heftigkeit dieses Kindes, und da sie jedem einzelnen nachgingen, wußten sie alle Wünsche des Kindes zu befriedigen.

So wuchs die Kleine in der Gesellschaft alter Leute heran, die sie anlächelten und die wie mehrere gleich aufmerksame und vorsorgliche Mütter zu ihr waren. Dank dieser wohlbedachten Erziehung konnte Ursulas Seele sich in der Sphäre entfalten, die ihr entsprach. Diese seltene Pflanze fand den ihr gebührenden Boden, atmete in ihrem wahren Lebenselement und trank die Wellen des Sonnenlichts.

»In welchem Glauben wollen Sie die Kleine aufziehen?« fragte der Abbé Chaperon Minoret, als Ursula sechs Jahre alt war.

»In dem Ihrigen«, antwortete der Arzt.

Als Atheist im Stil des Herrn von Wolmar in der Neuen Héloïse erkannte er sich nicht das Recht zu, Ursula der Segnungen zu berauben, welche die katholische Religion bietet. Der Arzt saß damals auf

einer Bank unter dem Perkal des chinesischen Kabinetts, und plötzlich fühlte er, wie der Priester seine Hand drückte.

»Ja, Pfarrer, immer wenn sie anfangen wird, mit mir von Gott zu reden, werde ich sie zu ihrem Freund ›Sapron‹ schicken«, sagte er, indem er die kindliche Aussprache Ursulas nachahmte. »Ich möchte sehen, ob religiöse Gefühle eingeboren sind; daher habe ich weder für noch gegen die Neigungen dieses jungen Herzens etwas getan, aber Sie habe ich in meinem Herzen schon zu ihrem geistlichen Vater gemacht.«

»Gott wird Ihnen das anrechnen – ich hoffe es wenigstens«, erwiderte der Abbé, und sacht legte er eine Hand gegen die andere und hob sie ein wenig nach oben, als ob er ein kurzes stilles Gebet sagte.

So geriet das kleine Waisenkind schon mit sechs Jahren unter die geistliche Leitung des Priesters, wie sie unter die seines alten Freundes Jordy schon gekommen war.

Der Hauptmann war Professor an einer der früheren Militärakademien gewesen und hatte aus Gefallen an der Grammatik und den Unterschieden der europäischen Sprachen sich mit dem Problem einer Universalsprache befaßt. Dieser instruierte Mann, der, wie alle alten Lehrer, Geduld hatte, fand ein Glück darin, Ursula mit dem Französischen das Lesen und Schreiben sowie das, was sie vom Rechnen brauchte, beizubringen. Dank der großen Bibliothek des Doktors konnte er Bücher aussuchen, die für ein Kind sich eigneten und es zugleich zerstreuten und belehrten. Der Militär und der Priester ließen ihre Intelligenz in eben dem freien Behagen sich entfalten, das der Doktor ihrem Körper gewährte. Sie lernte unterm Spielen. Dem Grübeln setzte die Religion eine Grenze. So überlassen der göttlichen Ausbildung eines Naturells, das durch diese drei klugen Lehrer in reine Bezirke geleitet wurde, neigte Ursula mehr gegen das Gemüt als gegen die Pflicht und nahm zur Lebensregel vorzüglich die Stimme des Gewissens, nicht die soziale Ordnung. Bei ihr mußte das schöne Gefühl, die edle Tat spontan sein, und das Urteil hatte den Elan des Herzens nur zu bekräftigen. Sie war bestimmt, das Gute mit Lust zu tun, bevor sie es als eine Verpflichtung erfüllte. Dieser kleine Zug ist das unterscheidende einer christlichen Erziehung. Diese Prinzipien – ganz andere hätten einem Mann gegenüber gegolten – entsprachen einem Weibe, dem guten Geist und dem Gewissen der Familie, der verborgenen Anmut des häuslichen Lebens,

der Königin im Kreise des Hauses. Alle drei gingen mit ihr auf die gleiche Art vor. Sie erschrakten nicht vor der Kühnheit der Unschuld, sondern erklärten Ursula den Zweck der Dinge und die Mittel, soweit sie bekannt waren, und gaben ihr niemals unrichtige Vorstellungen. Wenn sie vor einem Grase, einer Blume, einem Stern unmittelbar auf Gott zu sprechen kam, sagten der Lehrer und der Arzt ihr, nur der Priester könne ihr antworten. Keiner von ihnen griff auf das Gebiet des anderen über. Dem Paten oblag die Vorsorge für das materielle Wohlbefinden und die Lebensbedürfnisse, der Unterricht fiel Jordy zu, Moral, Metaphysik und letzte Fragen betrafen den Geistlichen.

Dieser schönen Erziehung arbeiteten nicht, wie das oft in reichen Häusern geschieht, unkluge Diensthofen entgegen. Die Bougival hatte man in dieser Hinsicht vermahnt, auch war sie zu einfältig an Verstand und Charakter, um einzugreifen, und so störte sie das Werk dieser starken Geister nicht. Ursula, dies bevorzugte Geschöpf, hatte also drei gute Genien um sich, denen ihr schönes Naturell jede Aufgabe leicht und angenehm machte. Männliche Zärtlichkeit, ein durch Frohsinn gemäßigter Ernst, harmlose Freiheit und unablässige Rücksicht auf Geist und Leib machten sie mit neun Jahren zu einem vollendeten Kinde, das zu sehen eine Freude war. Leider ging diese väterliche Trinität in Stücke. Im folgenden Jahr starb der alte Hauptmann und überließ dem Doktor und dem Geistlichen die Fortsetzung des Werkes, dessen härtesten Teil er durchgeführt hatte. Der Boden war bereit, und die Blumen entsproßten von selbst. Der edle Mann hatte neun Jahre hindurch jährlich tausend Franken zurückgelegt, um seiner kleinen Ursula zehntausend Franken zu hinterlassen, damit sie ihr ganzes Leben hindurch seiner gedächte. In einem Testament, dessen Motive ergreifend waren, forderte er seine Erbin auf, die vier- oder fünfhundert Franken Zinsen dieses kleinen Kapitals einzig ihrer Toilette zuzuwenden.

Um diese Zeit mußte sie sich zur ersten Kommunion vorbereiten. Der Abbé Chaperon setzte ein volles Jahr an den Unterricht dieses jungen Mädchens, denn ihr Herz und ihr Verstand, beide so entwickelt und doch so weise aufeinander verwiesen, erheischten eine besondere geistige Nahrung. So bedeutend war diese Anleitung zur Bekanntschaft mit den göttlichen Dingen, daß seit jener Zeit, in der die Seele ihre religiöse Bildung annimmt, Ursula das mystisch fromme junge Mädchen war, dessen Wesen immer über den Ge-

schehnissen stand und dessen Herz jedes widrige Schicksal besiegte. Eben damals aber begann auch im stillen zwischen dem skeptischen Greisentum und der gläubigen Kindheit ein Streit, der ihr, die ihn entfesselt hatte, lange unbekannt blieb, dessen Ausgang aber die ganze Stadt beschäftigte und auf Ursulas Zukunft so viel Einfluß haben sollte, weil er die Seitenverwandten des Doktors gegen sie aufbrachte.

In den sechs ersten Monaten des Jahres 1824 verbrachte Ursula fast jeden Morgen im Pfarrhaus. Der alte Arzt erriet die Absichten des Geistlichen. Der Priester wollte aus Ursula ein unwiderlegliches Argument machen. Der Ungläubige, der sein Patenkind liebte wie die eigene Tochter, sollte seiner Unbefangenheit Glauben schenken und zuletzt durch die ruhende Wirkung der Religion in einer Kinderseele überredet werden, deren Liebreiz den blüten- und fruchtbeladenen, immergrünen und immerduftenden Bäumen unter der indischen Sonne gleicht. Ein schönes Dasein ist zwingender als die stärkste Auseinandersetzung. Keiner widersteht der Anmut gewisser Bilder. So kamen denn auch, ohne daß er wußte warum, dem Doktor die Tränen, als er das Kind seines Herzens zur Kirche gehen sah. Da stand sie in ihrem weißen Kreppkleide, mit weißseidenen Schuhen, die mit blauen Bändern geziert waren, den Kopf von einem diademartigen Bande umschlungen, das seitlich in einem großen Knoten geschlossen war, die tausend Locken ihres reichen Haares ergossen sich auf die schönen weißen Schultern, eine Rüsche mit Goldfitter zierte ihr Mieder. Ihre Augen, von einer ersten Hoffnung geweitet, so flog sie groß und glücklich einer ersten Vereinigung entgegen und liebte ihren Paten inniger, seitdem sie Gott näher war. Und ihm entging nicht, wie der Gedanke der Ewigkeit diese Seele, die in dem Vorhimmel der Kindheit bisher verweilt hatte, nährte, wie, wenn die Nacht um ist, die Sonne die Erde. Es war ihm nicht recht, allein zu Hause bleiben zu müssen. Er setzte sich auf die Stufen der Freitreppe und hielt lange den Blick auf das Gitter gerichtet, zwischen dessen Stäben sein Mündel verschwunden war. »Warum kommst du nicht? soll ich ohne dich glücklich sein?« hatte sie gesagt.

Noch brach der Hochmut des Enzyklopädisten nicht, obwohl er bis in die Wurzeln erschüttert war. Er richtete aber seinen Spaziergang so ein, daß er die Prozession der Eingesegneten bemerken konnte, und er erkannte die kleine Ursula, die unter dem Schleier

vor Erregung strahlte. Sie warf im einen begeisterten Blick zu, der in der felsigen Gegend seines Herzens die Stelle berührte, die er Gott verschlossen hatte. Aber der Deist hielt stand und sagte vor sich hin: »Maskerade! Ein Weltbaumeister, ein Beleber der Unendlichkeit soll sich um solche Dalbereien kümmern.« Er lachte und setzte seinen Gang über die Höhen fort, die die Straße nach Sologne begleiten, wo die Glocken mit vollem Klang die Freude der Familien ins Weite trugen.

Das Geräusch des Trictrac ist für Leute, die dieses Spiel, eines der schwersten, nicht kennen, unerträglich. Die große Feinheit ihrer Nerven und Sinnesorgane erlaubten der Pflögetochter des Doktors nicht, ungestraft diese Bewegungen und den unverständlichen Reden zuzuhören, und um sie nicht zu ermüden, warteten der Geistliche, der alte Jordy, als er noch lebte, und der Doktor immer die Zeit ab, bis ihr Kind sich niedergelegt hatte oder ausgegangen war. Dann kam es oft genug vor, daß die Partie noch im Gang war, wenn Ursula zurückkehrte: sie gab sich dann mit einer unbeschreiblichen Anmut zufrieden und setzte sich mit einer Arbeit zum Fenster. Sie konnte dies Spiel nicht leiden, seine Anfangsgründe sind in der Tat schwierig, für viele unverständlich und so spröde, daß einer, der das Spiel nicht von Jugend auf kennt, es auch später kaum erlernen kann. Am Abend ihrer Einsegnung nun, als Ursula zu ihrem Vormund zurückkehrte – sie waren für diesmal allein – stellte sie das Trictracbrett vor den Alten hin.

»Wer würfelt zuerst?« fragte sie.

»Ursula«, erwiderte der Doktor, »ist das nicht Sünde, wenn du dich am Tage deiner ersten Kommunion über deinen Paten lustig machst?«

»Ich denke nicht daran, mich lustig zu machen«, sprach sie und nahm Platz, »ich will für Ihr Vergnügen wie Sie für all die meinigen sorgen. Wenn Herr Chaperon mit mir zufrieden war, gab er mir eine Trictracstunde, und er hat mir so viele gegeben, daß ich Sie schlagen kann... Sie sollen sich nicht mehr vor mir geniert fühlen. Um Ihren Zerstreuungen nicht im Wege zu sein, habe ich alle Schwierigkeiten überwunden, und das Geräusch des Trictrac gefällt mir jetzt.«

Ursula gewann. Der Pfarrer kam, um die Spielenden zu überraschen und kostete seinen Triumph aus. Bisher hatte Minoret es abgelehnt, seinem Mündel Musikunterricht geben zu lassen; am andern Morgen fuhr er nach Paris, kaufte dort ein Piano, setzte sich mit einer



Lehrerin in Fontainebleau in Verbindung und nahm das Mißliche der ständigen Etuden seines Mündels auf sich. Eine der Prophezeiungen des alten Jordy, der Phrenolog war, bewahrheitete sich. Die Kleine wurde eine ausgezeichnete Pianistin. Von da an ließ der Vormund, der auf sein Mündel stolz war, einmal wöchentlich einen Pariser Professor kommen und trug die Kosten einer künstlerischen Ausbildung, die er für gänzlich überflüssig in einem Haushalt hielt. Ungläubige lieben nicht die Musik, jene himmlische Sprache, die der Katholizismus, der in einer seiner Hymnen die Namen der sieben Noten aufnahm, ausgebildet hat. Jede Note ist nämlich die erste Silbe eines der ersten sieben Verse der Johanneshymne.

Der Eindruck von Ursulas erster Kommunion auf den alten Mann war lebhaft, aber er ging vorüber. Auch die Ruhe, die Heiterkeit, die Zufriedenheit, welche durch die Werke der Religion und des Gebets über diese junge Seele verbreitet wurden, waren für ihn Exempel ohne Überzeugungskraft. Minoret lebte im Genuß einer vollendeten seelischen Heiterkeit, ohne irgendwelchen Anlaß zur Trauer oder zur Reue. In der Ausübung seiner Wohltaten, die er ohne die Hoffnung, eine himmlische Vergeltung zu ernten, verbreitete, kam er sich größer vor als der Katholik, dem er immer vorwarf, daß er Wucher mit Gott treibe.

»Aber«, bemerkte der Abbé Chaperon, »Sie müssen doch zugeben: wenn alle sich mit diesem Geschäft befassen würden, wäre die Gesellschaft vollkommen; dann gäbe es keine Unglücklichen mehr. Um auf Ihre Art Wohltäter zu sein, muß man ein großer Philosoph sein. Sie gelangen zu Ihrer Doktrin durch Überlegung, Sie sind, sozial betrachtet, eine Ausnahme, während man nur Christ zu sein braucht, um auf unsere Art wohltätig zu sein. Bei Ihnen ist das eine Anspannung, bei uns ist's das Natürliche.«

»Das heißt, Pfarrer, ich denke und Sie fühlen! Das ist das Ganze.« Da die natürliche weibliche Feinfühligkeit und Schmiegsamkeit Ursulas durch eine hervorragende Erziehung, mit der religiösen Geistigkeit, unter allen Arten von Geist der subtilsten, als zartester Blume, geschult war, so begriff sie bereits mit zwölf Jahren, daß ihr Pate weder an ein Zukünftiges glaubte, noch an die Unsterblichkeit, noch an eine Vorsehung, noch an Gott. Als das unschuldige Geschöpf ihm mit Fragen zusetzte, war es dem Doktor unmöglich, sein fatales Geheimnis länger zu wahren. Zuerst machte Ursulas naive Bestürzung ihn lächeln; aber als er sie einige Male traurig gese-

hen hatte, begriff er die ganze Liebe, die aus dieser Traurigkeit sprach. Völliger Zuneigung ist jedweder Zwiespalt, selbst der im Gedanken, der ihr sonst fern steht, unerträglich. Manchmal kam der Doktor den Gründen, die seine Adoptivtochter aus glühend reinem Gefühl und mit sanfter zärtlicher Stimme ihm vorbrachte, entgegen wie ebenso vielen Liebkosungen. Gläubige und Ungläubige sprechen verschiedene Sprachen und können sich nicht verständigen. Wenn das Patenkind sich für Gottes Sache einsetzte, quälte es seinen Vormund wie ein verwöhntes Kind seine Mutter quälen kann. Der Pfarrer hielt Ursula das vor und sagte ihr, diese hochmütigen Geister zu beugen habe Gott sich selbst vorbehalten. Darauf erwiderte das junge Mädchen dem Abbé Chaperon, David habe den Goliath erschlagen.

Dieser religiöse Zwist und das Leid des Kindes, das seinen Vormund gewinnen wollte, waren die einzige Trübung dieses Privatlebens, das in seiner Fülle und Zartheit vor den Augen der neugierigen Kleinstadt verborgen blieb. Ursula wuchs heran, entwickelte sich und wurde jenes bescheidene, im christlichen Geiste gebildete junge Mädchen, das Désiré beim Ausgang aus der Kirche bewundert hatte. Die Obhut der Blumen im Garten, die Musik, die Zerstreuungen ihres Vormunds und all die kleinen Dienste, die Ursula ihm erwies – denn sie hatte der Bougival manches abgenommen, indem sie sich ihm widmete – füllten die Stunden, die Tage, die Monate dieses ruhigen Daseins aus. Trotzdem beunruhigten seit einem Jahre gewisse Störungen bei Ursula den Doktor; aber deren Ursache war so absehbar, daß er sich um sie nur sorgte, um ihre Gesundheit zu beaufsichtigen. Immerhin glaubte dieser scharfsinnige Beobachter, dieser große Praktiker zu bemerken, daß jene Störungen einen gewissen seelischen Widerhall gehabt hatten. Er überwachte sein Mündel, und da er niemanden um sie bemerkte, der würdig gewesen wäre, ein Gefühl in ihr zu erwecken, verging seine Besorgnis.

\*

So lagen die Dinge, als einen Monat vor dem Tage, an dem dies Drama beginnt, im geistigen Leben des Doktors eines jener Ereignisse eintrat, die das Feld unserer Überzeugungen bis auf den Grund durchpflügen und umkehren; aber dieses Faktum erheischt den abrißartigen Bericht einiger Geschehnisse aus seiner medizinischen Laufbahn, die übrigens dieser Erzählung ein neues Interesse verleihen werden.

Gegen Ende des 18. Jahrhunderts wurde die Wissenschaft durch Mesmers Auftreten ebenso tief in zwei Lager gespalten wie die Kunst durch das von Gluck. Als Mesmer den Magnetismus entdeckt hatte, kam er nach Frankreich, wohin seit undenklichen Zeiten die Erfinder geströmt waren, um ihre Entdeckungen anerkennen zu lassen. Durch die Klarheit seiner Sprache ist Frankreich gewissermaßen die Trompete der Welt.

»Wenn die Homöopathie nach Paris gelangt, ist sie gerettet«, sagte kürzlich Hahnemann.

»Gehen Sie nach Frankreich«, sagte Metternich zu Gall, »und wenn man sich da auch nur über Ihre Höcker lustig macht, sind Sie berühmt.«

Mesmer hatte also ebenso leidenschaftliche Adepten und Antagonisten, wie die Piccinisten und Gluckisten es waren. Das gelehrte Frankreich war aufgeregt, eine feierliche Debatte begann. Bevor sie aber noch abgeschlossen war, ächtete die medizinische Fakultät in corpore den angeblichen Scharlatanismus von Mesmer, seinen Stab, seine Leitungsdrähte und seine Theorien. Aber gestehen wir es ein, dieser Deutsche entwürdigte leider seine herrliche Entdeckung durch unvornehme Geldforderungen. Mesmer unterlag durch die Bestreitbarkeit der Fakten, durch die Unkenntnis von der Bedeutung der imponderablen Fluiden, die man damals noch nicht entdeckt hatte, durch seine Unfähigkeit, eine Wissenschaft in allen Beziehungen zu durchdringen. Der Magnetismus hat mehr als eine Anwendungsmöglichkeit. In Mesmers Händen war er, wenn man von seiner Zukunft aus urteilt, das was das Prinzip im Verhältnis zu seinen Auswirkungen ist. Fehlt aber dem Erfinder Genie, so hat der menschliche Verstand die traurige Feststellung zu machen, daß eine Wissenschaft, die so alt ist wie die Gesellschaft und in Ägypten wie in Chaldäa, in Griechenland wie in Indien gepflegt wurde, im Paris des 18. Jahrhunderts eben das Schicksal erlitt, das die Wahrheit in der Person Galileis erfuhr, und daß der Magnetismus durch die Doppelattacke der Frommen und der Materialisten, die beide in der gleichen Unruhe schwebten, beseitigt wurde. Dem Magnetismus, der bevorzugten Wissenschaft des Jesus von Nazareth, einer jener göttlichen Kräfte, die er den Aposteln anvertraut hatte, kam die Kirche nicht anders entgegen als die Schüler von Jean-Jacques und von Voltaire, von Locke und Condillac. Die Enzyklopädisten und die Geistlichkeit konnten sich mit diesem alten Vermögen des Men-

schen, das so neu schien, nicht verständigen. Das Wunder der spasmatischen Zustände, das von der Kirche und auch, trotz der wertvollen Schriften des Paters Carré de Montgeron, von der indifferenten Wissenschaft totgeschwiegen wurde, war eine erste Anregung zur experimentellen Erkundung jener menschlichen Fluiden, durch die im Innern genügend Kräfte versammelt werden können, um Schmerzen, die ein äußerer Reiz hervorruft, aufzuheben. Dazu hätte man freilich das Vorhandensein nicht tastbarer, nicht sichtbarer und nicht reizbarer Fluiden einräumen müssen; das waren aber drei Negationen, in denen die damalige Wissenschaft eine Definition des Leeren zu sehen sich gefiel. In der modernen Naturphilosophie gibt es kein Leeres! Zehn Fuß Leere und die Welt stürzt zusammen. Vor allem dem Materialisten ist die Welt erfüllt, alles hält und verkettet sich gegenseitig, und alles ist erklärbar. Die Welt als Ergebnis des Zufalls ist begreiflicher als Gott, pflegte Diderot zu sagen. Die Vielfalt der Ursachen und die unvergleichlich hohe Zahl von Würfeln, die der Zufall zur Voraussetzung hat, erklären die Schöpfung. Nehmen Sie die Äneis und alle ihre Buchstaben, wenn Sie mir Zeit und Raum nach Belieben zur Verfügung stellen, werde ich die Äneis aus bloßer Letternkombination machen. Diese Unseligen, die sich lieber zu allem in Widerspruch setzten, ehe sie die Existenz Gottes einräumten, schrecken auch vor der innerlichen Teilbarkeit der Materie zurück. Damals haben Locke und Condillac den ungeheuren Fortschritt, den die Naturwissenschaften jetzt unter der großen Konzeption von Geoffroy Saint-Hilaire machen, um fünfzig Jahre hintangehalten.

Einige unverdorbene Leute ohne System, die durch das eingehende Studium von Tatsachen überzeugt worden waren, verblieben bei jener Mesmerschen Lehre, die im Menschen eine durchdringende Gewalt annimmt; durch sie kann ein Mensch den anderen beherrschen, durch den Willen wird sie in Tätigkeit versetzt, durch den Überfluß des Fluidums wirkt sie heilkräftig, und ihr Spiel ist ein Duell zwischen zwei Willensrichtungen: der Krankheit, die zu heilen es gilt, und dem Willen zur Heilung. Die somnambulen Phänomene, von denen Mesmer kaum etwas geahnt hatte, wurden durch Puységur und Deleuge bekannt; aber durch die Revolution wurden diese Entdeckungen eine Zeitlang so gehemmt, daß die Gelehrten und Spötter gewonnenes Spiel hatten. Unter der kleinen Zahl von Gläubigen waren Ärzte. Die Häretiker wurden ihr ganzes Leben hindurch von

ihren Kollegen verfolgt. Die hochansehnliche Körperschaft der Ärzte von Paris wandte die Unerbittlichkeit der Religionskriege gegen die Mesmeristen auf; sie war in ihrer Gehässigkeit so grausam, wie man das in den Zeitläuften der voltaireschen Toleranz überhaupt nur sein konnte. Die orthodoxen Ärzte lehnten Konsultationen in Gemeinschaft mit denen, die zur Mesmerschen Ketzerei hielten, ab. Noch 1820 waren die angeblichen Erzketzer von dieser bornierten Ächtung betroffen. Die Leiden und Stürme der Revolution brachten diesen gelehrten Haß nicht zum Erlöschen. Nur Priester, Beamte und Ärzte können so hassen. Die Amtstracht ist immer schrecklich. Aber sind nicht gerade die Ideen unversöhnlicher als die Dinge?

Doktor Bouvard, der Freund von Minoret, hielt zum neuen Glauben, und bis zum Tode beharrte er bei der Wissenschaft, die ihm die Ruhe seines Daseins gekostet hatte, denn er stand auf der schwarzen Liste der Fakultät von Paris. Minoret war, als einer der energischsten Parteigänger des Enzyklopädismus, der gefürchtetste Gegner von Delon, Mesmers Adlatus; seine Feder war in diesem Streit von größtem Gewicht, und er überwarf sich unheilbar mit seinem Kameraden; aber er ging weiter: er verfolgte ihn. Sein Verhalten gegen Bouvard sollte ihm den einzigen Kummer bereiten, der die Heiterkeit seines Lebensabends bisweilen trübte.

Die Wissenschaft von den imponderablen Fluiden – dies ist die einzig zutreffende Bezeichnung des Magnetismus, der durch die Natur seiner Erscheinungen so eng an Licht und Elektrizität gebunden ist – machte trotz der beharrlichen Verhöhnung durch die Pariser Wissenschaft ungeheuere Fortschritte, seitdem sich der Doktor nach Nemours zurückgezogen hatte. Phrenologie und Physiognomik, die Zwillingslehren von Gall und Lavater, von denen die eine der andern ist, was die Ursache der Wirkung, führten mehr als einem Physiologen die Spuren jenes ungreifbaren Fluidums vor Augen, das den Willensregungen zugrunde liegt und aus dem Leidenschaften, Gewohnheiten, Gesichts- und Schädelbildung hervorgehen. Kurz, die Tatsachen des Magnetismus, die Wunder des Somnambulismus, die der Divination und der Verzückung, durch welche man in die obere Welt eintritt, häuften sich. Die seltsame und so verbürgte Begebenheit von den Gesichtern des Pächters Martin, die Zusammenkunft dieses Bauern mit Ludwig XVIII., die Kunde von Swedenborgs Verbindungen mit den Abgeschiedenen, die in

Schweden so unbedingt geglaubt wurde, Walter Scotts Berichte vom zweiten Gesicht, das wunderbare Handwerk einiger Wahrsager, die Chiromantie und Horoskopstellen in einer einzigen Praxis vereinigen, die pathologischen Erscheinungen und die merkwürdige Funktion des Zwerchfells bei gewissen Erkrankungen – all diese zumindest auffallenden Phänomene, die alle aus derselben Quelle hervorgingen, ließen viele Zweifel auffliegen und führten auch den Teilnahmslosesten in den Bereich der Versuche hinein. Minoret wußte nichts von dieser geistigen Bewegung, die in Nordeuropa so groß, in Frankreich aber noch so geringfügig war, einem Lande, in dem doch so manches geschah, was Oberflächliche als wunderbar bezeichneten und in den Strudel der Pariser Ereignisse wie Steine auf den Meeresboden hinabfiel.

Anfang des Jahres wurde die Ruhe des Antimesmeristen durch den folgenden Brief gestört:

»Mein alter Kamerad!

Jede Freundschaft hat, auch wenn sie ein Ende fand, Rechte, die sich nur schwer vorschreiben lassen. Ich weiß, daß Sie noch leben und erinnere mich weniger unserer Feindschaft als der schönen Tage in unserm Schlupfwinkel in Saint-Julien-le-Pauvre. Im Augenblick, da ich mich anschicke, diese Welt zu verlassen, möchte ich Ihnen beweisen, daß der Magnetismus eine der wichtigsten Wissenschaften werden wird, wenn anders die Wissenschaft nicht eine einzige wäre. Ich bin in der Lage, Ihre Ungläubigkeit durch positive Beweise zu Boden zu schmettern. Vielleicht schenkt mir Ihre Neugierde das Glück, daß wir uns noch einmal so die Hand geben wie vor Mesmers Zeiten.

Immer der Ihre  
Bouvard.«

Aufgereizt wie ein Löwe, den eine Pferdefliege sticht, stürzte der Antimesmerist nach Paris und gab seine Karte bei dem alten Doktor ab, der bei Saint-Sulpice in der Rue Fréron wohnte. Bouvard schickte ihm ein Billett ins Hotel, auf dem nur stand: »Morgen um neun Uhr Rue Saint-Honoré gegenüber der Himmelfahrtskirche.« Minoret, der wieder jung geworden war, konnte nicht schlafen. Er ging zu den alten Ärzten seiner Bekanntschaft, um sie zu fragen, ob die Welt auf den Kopf gestellt sei, ob es noch eine Schule der Medi-

zin gäbe, ob die Fakultäten noch bestünden. Die Ärzte beruhigten ihn mit der Mitteilung, der alte Geist des Widerstandes sei noch da; nur habe man die Verfolgung aufgegeben, und die Akademie der Medizin sowie die der Wissenschaften wüßten sich vor Lachen nicht zu halten, indem sie die magnetischen Phänomene unter die Effekte eines Comus, Comte, Bosco, unter Jonglierkunst, Zauberei und die sogenannte amüsante Physik klassifizieren. Diese Reden konnten Minoret nicht verhindern, zu dem Rendezvous, das der alte Bouvard ihm gab, sich einzustellen.

Nach vierundvierzigjähriger Feindschaft sehen die beiden Gegner sich in einem Torweg der Rue Saint-Honoré wieder. Die Franzosen sind zu zerstreut, um einander lange zu hassen. Besonders in Paris dehnt das Geschehen den Raum zu weit, schafft es in Politik, in Wissenschaft und Literatur zu breite Flächen, als daß nicht ein jeder Land zu erobern fände. Haß erfordert so viel stets gewappnete Kraft, daß man sich zusammentun muß, um auf lange zu hassen. So behalten denn im Grunde nur Körperschaften ihn im Gedächtnis. Nach vierundvierzig Jahren würden Robespierre und Danton einander in die Arme sinken. Dennoch bot keiner der beiden Ärzte dem andern die Hand. Bouvard wandte sich als erster an Minoret:

»Du siehst glänzend aus.«

»Ja, mir geht's nicht schlecht, und dir?« erwiderte nun, da das Eis gebrochen war, Minoret.

»Mir – wie du siehst.«

»Der Magnetismus läßt dich nicht sterben?« fragte Minoret scherzend und ohne Schärfe.

»Nein, aber um ein Haar hätte er mich nicht leben lassen.«

»Du bist nicht reich geworden?« fragte Minoret.

»Pah«, – machte Bouvard.

»Also, siehst du, ich bin reich!« rief Minoret.

»Ich habe nichts gegen dein Geld, sondern gegen deine Anschauungen«, erwiderte Bouvard.

Der Mesmerist zog den Skeptiker in einen dunklen Treppenflur und ließ ihn behutsam bis zum vierten Stock steigen.

Damals trat in Paris ein außerordentlicher Mann auf; sein Glaube hatte ihn mit einer unberechenbaren Gewalt ausgerüstet, und er verfügte über die magnetischen Fähigkeiten in allen ihren Anwendungsarten. Dieser große Unbekannte, der noch am Leben ist, vermochte nicht nur aus der Ferne die schwersten chronischen Krank-

heiten auf einmal völlig zu heilen wie einst der Heiland, sondern er konnte unverzüglich die merkwürdigsten somnambulen Erscheinungen hervorrufen und dabei der widerspenstigsten Herr werden. Der Unbekannte, der erklärt, seine Einsichten unmittelbar von Gott und wie Swedenborg mit den Engeln Umgang zu haben, trägt den Ausdruck eines Löwen; aus ihm bricht eine konzentrierte, unwiderstehliche Energie. Die Stimme steigt bei ihm aus dem tiefsten Wesen, sie ist wie geladen mit magnetischem Fluidum und geht durch alle Poren in denjenigen ein, der sie hört. Nach seinen Tausenden von Heilungen vom allgemeinen Undank angewidert, hat er sich in eine undurchdringliche Einsamkeit, ein freiwilliges Verlöschen zurückgezogen. Seine allmächtige Hand, die sterbende Töchter ihren Müttern, Vätern ihre schon beweinten Kinder, angebetete Geliebte ihren liebestrunkenen Verehrern wiedergeschenkt hat, die Krankheiten geheilt hat, vor denen die Ärzte sich ohnmächtig bekannten, die in Synagogen, Tempeln und Kirchen Hymnen durch Priester hatte singen lassen, die alle durch dasselbe Wunder Gott wieder gewonnen worden waren, die denen, welche nicht länger leben konnten, die Agonie erleichterte – diese allmächtige Hand und Lebenssonne vor den geschlossenen Augen der Somnambulen hätte sich nicht mehr gehoben, und wenn es gegolten hätte, einer Königin den Thronerben zurückzugeben. Wie in ein strahlendes Leichentuch lebte er eingehüllt in der Erinnerung seiner Wohltaten und weigerte sich der Welt, um im Himmel zu weilen.

Aber in der Frühzeit seiner Herrschaft, als er selber noch fast von seiner Gewalt überrascht gewesen war, hatte dieser Mann, dessen Uneigennützigkeit hinter seinem Einfluß nicht zurückblieb, einigen Wißbegierigen erlaubt, seinen Wundertaten beizuwohnen. Die Kunde von diesem ungeheuren Renommée, das jeden Augenblick wieder aufleben konnte, erweckte den Doktor Bouvard am Rand seines Grabes. Der verfolgte Mesmerist konnte endlich die hervorragendsten Erscheinungen aus dem Bereiche jener Wissenschaft, die er wie einen Schatz im Herzen barg, sehen. Das Mißgeschick dieses Greises hatte den großen Unbekannten gerührt, und er räumte ihm einige Privilegien ein. So nahm denn Bouvard, während sie die Treppen hinanstiegen, die Neckereien seines alten Gegners mit einer gewissen Schadenfreude hin. Er warf nur ein, »du wirst ja sehen, du wirst ja sehen« und schüttelte ein wenig den Kopf, wie sich das Leute erlauben, die ihrer Sache sicher sind.



Die beiden Ärzte traten in ein mehr als bescheidenes Gemach. Bouvard wechselte ein paar Worte in einem Schlafzimmer, das an einen Salon stieß, in dem Minoret, dessen Argwohn bereits zu erwachen begann, wartete. Aber Bouvard kam sofort zurück und führte ihn in das Gemach, wo der rätselhafte Swedenborg-Jünger und eine Frau sich befanden, welche in einem Lehnstuhl saß. Diese Frau stand nicht auf und schien den Eintritt der beiden Greise nicht wahrnehmen zu können.

»Was, ohne Stäbchen?« sagte Minoret und lächelte.

»Nichts außer der Kraft Gottes«, erwiderte mit Ernst der Swedenborg-Jünger, der Minoret gegen fünfzig Jahre zu zählen schien.

Die drei Männer nahmen Platz, und der Unbekannte begann eine Unterhaltung. Zur großen Überraschung des alten Minoret, der glaubte, man wolle ihn mystifizieren, sprach man von der Witterung. Der Swedenborg-Jünger fragte den Besucher nach seinen wissenschaftlichen Anschauungen und schien sich ganz offenkundig die Zeit zu nehmen, ihn zu studieren.

»Sie kommen einfach aus Neugierde hierher, mein Herr«, sagte er zuletzt. »Es ist nicht meine Gewohnheit, eine Kraft, die meiner Überzeugung nach von Gott kommt, zu prostituieren. Wenn ich sie frivol oder zu schlechten Zwecken handhabe, würde sie mir leicht entzogen werden können. Aber sei's drum – diesmal handelt es sich, wie Herr Bouvard mir sagt, eine uns feindliche Überzeugung auf den rechten Weg zu leiten und einen loyalen Mann der Wissenschaft aufzuklären. Ich werde Sie also zufriedenstellen. Die Frau, die Sie vor sich sehen«, sagte er und wies auf die Unbekannte, »ist im somnambulen Schlummer. Dieser stellt, den Aussagen und den Akten aller Somnambulen zufolge, ein beseeligtes Leben dar, während dessen Dauer das Innere sich von allen Hemmungen befreit, welche die sichtbare Körperlichkeit der Auswirkung seiner Kräfte entgegengesetzt und nun in der Welt sich ergeht, die wir mit Unrecht die unsichtbare nennen. Gesicht und Gehör arbeiten in dieser Verfassung vollkommener als im sogenannten Wachzustand und vielleicht ohne die Mitwirkung jener Organe, die nur die Scheide für die blitzenden Klingen sind, die wir Gesichts- und Gehörsinn nennen. Ist der Mensch einmal in diesem Zustand, so gibt es weder Entfernung noch materielle Hindernisse für ihn, oder sie werden von einem Leben bezwungen, für das unser Körper nur das Staubecken, ein notwendiger Stützpunkt, eine Umhüllung ist.«

»Sie schläft!« sagte Minoret, nachdem er die Frau, welche den niedern Klassen anzugehören schien, beobachtet hatte.

»Ihr Leib ist gewissermaßen annihilirt«, sagte der Swedenborg-Jünger. »Diesen Zustand halten Unwissende für Schlummer. Aber sie wird Ihnen beweisen, daß es ein geistiges Universum gibt und daß dem Geiste dort die Gesetze des materiellen Universums nicht begegnen. Ich werde sie schicken, wohin Sie wollen. Sie wird Ihnen so gut sagen, was zwanzig Meilen entfernt von hier als was in China vorgeht.«

»Schicken Sie sie nur zu mir nach Nemours«, bat Minoret.

»Ich will mich gar nicht hineinmengen«, sprach der Geheimnisvolle. »Geben Sie mir Ihre Hand, Sie sollen Spieler und Zuschauer in einer Person, Ursache und Wirkung zugleich sein.«

Er nahm die Hand, die Minoret ihm überließ; er hielt sie einen Augenblick und schien sich zu sammeln, mit der andern ergriff er die Hand der Frau im Lehnstuhl. Darauf legte er die des Doktors in die der Frau und gab dem alten Zweifler ein Zeichen, sich neben diese Pythia ohne Dreifuß zu setzen. Minoret fiel ein leichtes Zittern in den sonst auffallend ruhigen Zügen der Frau in dem Augenblick auf, da sie beide von dem Swedenborg-Jünger vereint wurden. Aber diese Bewegung, so wunderbar sie in ihren Wirkungen sein sollte, war ganz schlicht.

»Gehorchen Sie dem Herrn«, sagte der Fremde und legte der Frau die Hand auf den Kopf, die Licht und Leben aus ihm zu saugen schien, »bedenken Sie, daß alles, was Sie für ihn tun, mir zu Gefallen geschieht. Sie können jetzt mit ihr sprechen«, sagte er zu Minoret.

»Gehen Sie nach Nemours, in die Bürgergasse, in mein Haus«, sagte der Doktor.

»Geben Sie ihr Zeit, lassen Sie ihr Ihre Hand, bis sie Ihnen durch ihre Worte beweist, daß sie angekommen ist«, sagte Bouvard zu seinem ehemaligen Freunde.

»Ich sehe einen Fluß«, sprach mit schwacher Stimme die Frau. Dabei schien sie trotz ihrer gesenkten Lider höchst angestrengt nach innen zu blicken. »Ich sehe einen hübschen Garten...«

»Warum kommen Sie über den Fluß und durch den Garten?« fragte Minoret.

»Weil sie da sind...«

»Wer?«

»Das junge Mädchen und die Amme, an die Sie denken.«

»Wie ist der Garten?« fragte Minoret.

»Man geht über eine Treppe hinein, die vom Fluß hinunterführt, dann ist rechts eine lange Halle aus Ziegelsteinen, in der ich Bücher sehe. Diese endigt in einem Pavillon, der mit hölzernen Glöckchen und roten Eiern geschmückt ist. Links ist die Mauer von Kletterpflanzen, wildem Wein und Jasmin verdeckt. In der Mitte steht eine kleine Sonnenuhr. Rings sind viele Blumentöpfe; Ihr Mündel geht seine Blumen durch, zeigt sie der Amme, macht Löcher mit einem Stecken und setzt Körner ein... Die Amme harkt die Wege... Trotzdem das junge Mädchen rein wie ein Engel ist, sind, schwach wie die Morgendämmerung, erste Liebesregungen in ihr.«

»Gegen wen?« fragte der Doktor, der bisher nichts gehört hatte, was ihm nicht auch jemand, der nicht somnambul wäre, hätte sagen können. Er glaubte noch immer, eine Gaukelei vor sich zu haben.

»Sie wissen davon nichts, obgleich Sie noch kürzlich, als sie Frau wurde, dadurch ziemlich beunruhigt waren«, sagte sie lächelnd.

»Die Bewegung ihres Herzens ist der Natur gefolgt.«

»Und so spricht eine Frau aus dem Volke?« entfuhr es dem Doktor.

»Alle sprechen mit vollendeter Klarheit, wenn sie in diesem Zustand sind«, erwiderte Bouvard.

»Aber wen liebt Ursula?«

»Ursula weiß nicht, wen sie liebt«, sagte die Frau mit einer kleinen Kopfbewegung. »Sie ist viel zu engelhaft, um Liebesbegehungen oder ähnliches zu kennen; aber er beschäftigt sie, ihr zum Trotz und sogar gegen ihren Willen kommt sie immer auf ihn zurück... Sie sitzt am Piano...«

»Aber wer ist es?«

»Der Sohn einer Dame, die gegenüber wohnt...«

»Frau von Portenduère.«

»Sie sagen Portenduère? Kann sein. Aber es hat keine Gefahr, er ist nicht im Lande.«

»Haben sie miteinander gesprochen?« fragte der Doktor.

»Niemals. Sie haben sich nur gegenseitig betrachtet. Sie findet ihn reizend; er ist wirklich ein hübscher Mensch und gut. Sie hat ihn vom Fenster aus gesehen, und sie haben sich auch in der Kirche gesehen, aber er weiß es nicht mehr.«

»Er heißt?«

»Ja, um Ihnen das zu sagen, muß ich es geschrieben sehen oder hö-

ren. Er heißt Savinien, eben nennt sie den Namen, sie findet es süß, ihn zu sagen; im Kalender hat sie bereits seinen Namenstag nachgeschlagen und einen roten Punkt daneben gesetzt... so sind eben Kinder. Oh! Sie wird zu lieben wissen, aber mit ebenso großer Reinheit als Kraft! Sie ist der Mensch nicht, zweimal zu lieben, und die Liebe wird ihre Seele so fest halten und so durchdringen, daß sie jedes andere Gefühl abweisen würde.«

»Woran sehen Sie das?«

»An ihr. Sie wird zu leiden wissen. Sie weiß, von wem sie es hat, denn Vater und Mutter haben viel gelitten.«

Dieses letzte Wort schmetterte den Doktor nieder. Er war weniger erschüttert als erstaunt. Es muß gesagt werden, daß zwischen jedem der Sätze, welche die Frau sagte, zehn bis fünfzehn Minuten verstrichen, in deren Verlauf seine Aufmerksamkeit sich andauernd steigerte. Man sah sie seherisch! Seltsames spielte sich auf ihrer Stirn ab: die innere Anspannung reflektierte dort; eine Macht, die Minoret nur bei Sterbenden in den Augenblicken, wo Prophetengeist über sie kommt, beobachtet hatte, hellte sie auf oder ließ sie runzeln. Manchmal machte sie Bewegungen, die denen von Ursula gleichen.

»Oh, fragen Sie sie doch!« wandte nun wieder der Geheimnisvolle sich an Minoret, »sie wird Ihnen Dinge sagen, die nur Ihnen bekannt sein können.«

»Ursula liebt mich doch?« fuhr Minoret fort.

»Fast ebenso sehr wie Gott!« sagte jene lächelnd. »Und sie ist ja auch über Ihre Ungläubigkeit sehr unglücklich. Sie glauben nicht an Gott! Als könnten Sie sein Dasein hindern! Sein Wort erfüllt die ganze Welt! Sie machen dem armen Kind den einzigen Kummer, den es kennt. Sie übt Tonleitern, sie möchte besser spielen, als sie es tut. Und dabei denkt sie: Wenn ich gut singen würde und eine schöne Stimme hätte, dann würde er, wenn er bei seiner Mutter ist, meine Stimme wohl hören.«

Doktor Minoret zog sein Portefeuille und notierte genau die Stunde.

»Können Sie mir sagen, was sie gesät hat?«

»Reseda, wohlriechende Erbsen, Balsaminen...«

»Und zuletzt?«

»Rittersporn.«

»Wo befindet sich mein Geld?«

»Bei Ihrem Notar, aber sowie es frei wird, legen Sie es immer an, ohne auch nur einen Tag Zinsen zu verlieren.«

»Ja, aber wo ist das Halbjahrgeld, das ich für meine laufenden Ausgaben in Nemours habe?«

»Sie legen es immer in ein großes rotes Buch – Pandekten des Justinian Band II, heißt es – und zwar zwischen die beiden vorletzten Blätter. Das Buch steht über der Anrichte mit den Glasscheiben, in dem Fach für Foliobände. Sie haben eine ganze Reihe von denen. Ihre Papiere sind im letzten Band, nach dem Salon zu. Halt! Band III steht vor Band II. Aber es liegt kein Geld drin, es sind...«

»Tausendfrankenscheine?« fragte der Doktor.

»Ich kann es nicht deutlich sehen, sie sind zusammengefaltet. Nein, es sind zwei Scheine zu je fünfhundert Franken.«

»Das sehen Sie?«

»Ja.«

»Wie sehen sie aus?«

»Einer ist sehr vergilbt und alt, der andere weiß und fast neu...«

Dieser letzte Teil des Verhörs ließ den Doktor wie vom Donner gerührt. Gänzlich verdutzt sah er Bouvard an, aber diesem und dem Swedenborg-Jünger war das Staunen der Ungläubigen nichts Neues, und ohne überrascht oder erstaunt zu erscheinen, unterhielten sie sich leise miteinander. Minoret bat sie um Erlaubnis, nach dem Essen noch einmal kommen zu dürfen. Der Gegner des Mesmerismus wollte sich sammeln, von seinem tiefen Grauen sich erholen, um dann weiterhin diese ungeheure Fähigkeit zu erproben, sie entscheidenden Prüfungen auszusetzen und ihr Fragen vorzulegen, auf die eine Antwort jedweden Zweifel zu vernichten hatte.

»Seien Sie heute abend um neun Uhr hier«, sagte der Unbekannte.

»Ich werde Ihretwegen herkommen.«

Der Doktor Minoret war derart bestürzt, daß er ohne Gruß davonging, gefolgt von Bouvard, der hinter ihm herrief: »Also?... Also?«

»Bouvard, ich glaube, ich bin nicht bei Sinnen«, sagte Minoret auf der Schwelle des Torwegs. »Wenn das, was die Frau über Ursula gesagt hat, wahr ist – und auf der ganzen Welt kann ja nur Ursula um das wissen, was diese Hexe mir enthüllt hat – dann bist du im Recht. Ich möchte Flügel haben, um ihre Aussagen in Nemours nachzuprüfen. Aber ich werde mir einen Wagen mieten und heute Abend um zehn Uhr zurückfahren. Ach! ich verliere den Kopf.«

»Was würdest du denn erst sagen, wenn du jemanden seit fünf Jahren als unheilbar krank kennst und ihn in fünf Sekunden geheilt sehen würdest. Wenn du sehen müßtest, wie Herr\*\*\*strömenden Schweiß bei einem Hautkranken hervorruft oder eine kleine Lahme zum Gehen bringt.«

»Wir wollen zusammen essen, Bouvard, und uns bis neun Uhr nicht verlassen. Ich denke über eine entscheidende, eine unwiderlegliche Probe nach!«

»Schön, alter Junge«, erwiderte der Mesmerist.

\*

Die beiden ausgesöhnten Feinde speisten im Palais Royal. Nach einer angeregten Unterhaltung, die Minoret helfen mußte, über den Sturm von Gedanken, die seinen Kopf durchbrausten, hinwegzukommen, sagte Bouvard: »Wenn du dieser Frau die Gabe zuerkennst, den Raum zu zernichten oder zu durchfliegen, wenn du gewiß sein solltest, daß von der Gegend der Himmelfahrtskirche her sie hört und sieht, was in Nemours gesprochen wird und vorgeht, so mußt du auch alle anderen Wirkungen des Magnetismus gelten lassen; für einen Ungläubigen sind sie alle nicht unmöglicher als diese. Verlange von ihr also irgendeinen Beweis, der dich zufriedenstellt. Denn du kannst dir einreden, all diese Auskünfte hätten wir uns verschafft; aber wir können unmöglich wissen, was zum Beispiel um neun Uhr bei dir, im Zimmer deines Mündels, vorgehen wird. Merke dir oder notiere, was die Somnambule hören oder sehen wird, und mach dich nach Hause auf. Diese kleine Ursula, die ich nicht kenne, ist nicht mit uns im Einverständnis, und wenn sie das gesagt oder getan hat, was du aufgezeichnet hast, dann senke dein Haupt, stolzer Franke.«

Als die beiden Freunde ins Zimmer zurückkamen, fanden sie dort die Somnambule, die den Doktor Minoret nicht wiedererkannte. Die Augen dieser Frau begannen unter den Händen, die der Swedenborg-Jünger von weitem über sie breitete, sich zu schließen, und sie nahm wieder die Stellung ein, in der Minoret sie vor dem Essen gesehen hatte. Als die Hände der Frau und des Doktors in Rapport standen, bat er sie, ihm alles zu sagen, was in diesem Augenblick in seinem Hause in Nemours vorgehe.

»Was macht Ursula?« fragte er.

»Sie ist entkleidet, hat ihre Locken aufgesteckt und kniet nun auf ih-

rem Gebetsschemel vor einem elfenbeinernen Kruzifix, das auf einem roten Sammetgrunde hängt.«

»Was sagt sie?«

»Sie spricht ihr Abendgebet, empfiehlt sich dem Schutze Gottes und bittet ihn, schlechte Gedanken von ihrer Seele fernzuhalten; sie prüft ihr Gewissen, und um zu wissen, ob sie gegen seine Gebote oder die der Kirche verstoßen hat, geht sie durch, was sie tagsüber getan hat. Kurz, sie mausert ihre Seele. Armes kleines Herz...« Die Somnambule hatte feuchte Augen. »Sie hat keine Sünde begangen, aber sie wirft sich vor, daß sie zuviel an Herrn Savinien gedacht hat... Sie unterbricht sich, um sich zu fragen, was er in Paris macht, und bittet Gott, er solle ihn glücklich werden lassen. Sie endigt mit Ihnen und spricht laut ihr Nachtgebet.«

»Können Sie es wiederholen?«

»Ja.«

Minoret nahm seinen Bleistift und schrieb, unter dem Diktat der Somnambule, das folgende, offenbar vom Abbé Chaperon verfaßte Gebet:

»Mein Gott, wenn Du zufrieden mit Deiner Dienerin bist, die mit soviel Liebe und Glut Dich verehrt und anfleht, die danach trachtet, von Deinen heiligen Geboten nicht abzuweichen, die gleich Deinem Sohne mit Freuden zum Ruhm Deines Namens sterben würde und die in Deinem Schatten leben möchte, Du, der Du in den Herzen lie-sest, erfülle mir diese Gunst, die Augen meines Paten zu entsiegeln, ihn auf den Weg des Heils zu führen und ihn Deiner Gnade teilhaft werden zu lassen, damit er auf seine letzten Tage in Dir lebe, und be-wahre ihn vor allem Bösen und laß mich an seiner Statt leiden. Hei-lige Ursula, Du meine liebe Patronin, und Du, heilige Mutter Got-tes, Himmelskönigin, und Ihr, Erzengel und Heilige des Paradieses, vereinigt Eure Fürsprache mit der meinigen und erbarmt Euch mei-ner.«

Die Somnambule ahmte die sanften Bewegungen und die reine Ver-zückung des Kindes so vollendet nach, daß dem Doktor Minoret die Augen voller Tränen standen.

»Sagt sie noch etwas?« fragte Minoret.

»Ja.«

»Wiederholen Sie es.«

»Der arme Pate! Mit wem wird er nun in Paris Trictrac spielen? Sie löscht das Licht, legt den Kopf aufs Kissen und schläft ein. Nun ist

sie eingeschlummert. Sie sieht so hübsch in ihrer kleinen Nachthaube aus!«

Minoret grüßte den großen Unbekannten, drückte Bouvard die Hand, hastete die Treppe hinunter und begab sich schnell zu einer Haltestelle von Mietwagen, die sich damals im Torwege eines Gebäudes befand, das inzwischen der Rue d'Alger weichen mußte. Dort fand er einen Kutscher und fragte ihn, ob er auf der Stelle nach Fontainebleau fahren wolle. Sie wurden handelseinig, und der Greis, der seine Jugend wiedergefunden hatte, fuhr augenblicks ab. Seiner Gewohnheit nach ließ er das Pferd in Essonne verschnaufen, erreichte die Diligence nach Nemours, bekam einen Platz und entließ den Kutscher. Gegen fünf Uhr früh war er zu Hause angelangt, und auf den Trümmern all seiner einstigen Überzeugungen über Physiologie, Natur und Metaphysik legte er sich zur Ruhe und war so müde von der Fahrt, daß er bis neun Uhr schlief. Nach dem Erwachen ging der Doktor, in der Gewißheit, daß niemand seit seiner Rückkehr die Schwelle des Hauses überschritten habe, und nicht ohne einen unbezwinglichen Schauer an die Nachprüfung der Fakten. Die Verschiedenheit der beiden Banknoten und die Umstellung der beiden Bände Pandekten war ihm selbst nicht bekannt gewesen. Die Somnambule hatte richtig gesehen. Er schellte nach der Bougival.

»Sagen Sie Ursula, ich will mit ihr sprechen«, sagte er und nahm im Bibliothekszimmer Platz.

Das Kind kam, lief ihm entgegen und umarmte ihn; der Doktor nahm sie auf den Schoß, und dort saß sie so, daß ihre schönen blonden Locken mit dem weißen Haar ihres alten Freundes sich vereinten.

»Ist Ihnen etwas, Pate?«

»Ja, aber versprich mir, bei deinem Seelenheil, offen und ohne Umschweife auf meine Fragen zu antworten.«

Ursula errötete bis in die Stirn.

»Oh!« fuhr er fort, als er sah, wie die Scham der ersten Liebe den Blick der schönen Augen trübte, der bisher seine kindliche Reinheit bewahrt hatte. »Ich werde dich nichts fragen, was du mir nicht sagen könntest.«

»Sprechen Sie, Pate.«

»Mit welchem Gedanken hast du gestern dein Abendgebet beendet, und wann hast du es gesprochen?«



»Es war viertel, halb zehn.«

»Nun, wiederhole mir deine letzte Bitte.«

Das junge Mädchen hoffte, ihre Stimme würde den Skeptiker zum Gläubigen machen. Sie stand auf und ließ sich auf die Knie, inbrünstig faltete sie die Hände, ein strahlendes Leuchten ging von ihrem Gesicht aus, und indem sie dem Greis ins Auge blickte, sagte sie: »Was ich Gott gestern bat, habe ich ihn auch heute früh gebeten, und ich werde ihn darum bitten, bis er mich erhört.«

Darauf wiederholte sie ihr Gebet mit neuem, gesteigertem Ausdruck, aber zu ihrem großen Erstaunen unterbrach ihr Pate sie und vollendete es.

»Gut, Ursula«, sagte der Doktor und nahm sein Patenkind wieder auf die Knie. »Hast du dir nicht beim Einschlafen im stillen gesagt: der gute Pate! mit wem wird er nun in Paris Trictrac spielen?«

Ursula sprang auf, als wenn die Posaune des Jüngsten Gerichts ihr ins Ohr erklungen wäre; sie brach in einen Schrei des Entsetzens aus. Ihre aufgerissenen Augen starrten beängstigend den Alten an.

»Wer sind Sie, Pate? Hat Gott Ihnen seine Allmacht verliehen?«

»Was hast du gestern im Garten gesät?«

»Reseda, wohlriechende Erbsen und Balsaminen.«

»Und zuletzt – Rittersporn?«

Sie fiel auf die Knie.

»Erschrecken Sie mich nicht, Pate – aber Sie waren hier, nicht wahr?«

»Bin ich nicht immer bei dir«, gab mit einem Scherz, der den Verstand des jungen Mädchens schonen sollte, der Doktor zurück.

»Komm in dein Zimmer.«

Er nahm ihren Arm und stieg die Treppe hinauf. »Ihre Knie zittern, Lieber«, sagte sie.

»Ja, mir ist, als hätte der Blitz mich getroffen.«

»Also endlich glauben Sie an Gott!« rief sie mit kindlicher Freude, und in ihren Augen wurden Tränen sichtbar.

Der Greis betrachtete dies ebenso einfache wie reizende Zimmer, das er für Ursula hatte herrichten lassen. Am Boden lag ein wohlfeiler, einfarbiger grüner Teppich, den sie peinlich sauber hielt. An den Wänden eine Tapete, auf deren grauem Grunde Rosen mit ihren grünen Blättern sich abzeichneten. An den Fenstern, die auf den Hof gingen, waren Kalikovorhänge mit rotem Saum. Zwischen den

beiden Fenstern unter einem hohen schlanken Spiegel befand sich eine Konsole aus Holz, auf der eine Marmorplatte – beide vergoldet – lag. Darauf stand eine blaue Sèvresvase, in die Ursula Blumen zu tun pflegte. Dem Kamin gegenüber eine kleine Kommode mit entzückenden Intarsien und einer Deckplatte von sogenanntem Aleppomarmor. Das Bett in altem persischen Leinen mit rosagefütterten Persergardinen, war eines jener Betten à la duchesse, die im achtzehnten Jahrhundert so verbreitet waren und als Schmuck in jeder Ecke auf vier kleinen kanelierten Säulen einen geschnitzten Federbusch tragen. Auf dem Kamin eine alte Pendeluhr in einem denkmalartigen Schildpattgehäuse mit Elfenbeineinlagen. Ein großes Nußbaumspind, in dem sie Wäsche und Kleider hatte, stand in einer Ecke. Er atmete in diesem Zimmer eine Himmelsluft, und die genaue Anordnung der Dinge sprach von einem Geist der Ordnung, einem Sinn für Harmonie, der jeden ergriffen hätte, sogar einen Minoret-Levrault. Um sich eine Haltung zu geben, inspizierte der Vormund alles und überzeugte sich dabei, daß man von Ursulas Zimmer aus zu Frau von Portenduère hinübersehen konnte. In der Nacht hatte er erwogen, wie er sich Ursula gegenüber in bezug auf jene werdende Leidenschaft, deren Geheimnis er überrascht hatte, verhalten sollte. Ein Verhör hätte ihn vor seinem Mündel bloßgestellt. Mochte er diese Liebe billigen oder mißbilligen: in beiden Fällen wäre er in eine schiefe Stellung geraten. Er hatte sich also entschlossen, die Verhältnisse des jungen Portenduère und Ursulas in ihren Beziehungen aufeinander zu prüfen, um entscheiden zu können, ob er diese Neigung zu bekämpfen habe, ehe sie unwiderstehlich werden sollte. Nur ein Greis konnte so weise handeln. Noch zitterte er unter den Schlägen der Bewahrheitung der magnetischen Fakten, und langsam drehte er sich auf einem Fleck, um die geringsten Einzelheiten dieses Raumes ins Auge zu fassen; dann wollte er einen Blick auf den Almanach werfen, der in einer Ecke des Kamins hing.

»Diese häßlichen Leuchter«, sprach er und ergriff die marmornen mit Kupfer beschlagenen Kerzenhalter, »sind zu schwer für deine hübschen Händchen.« Indem er sie wog, sah er den Almanach an, nahm ihn zur Hand und sagte: »Auch das scheint mir recht häßlich. Warum behältst du diesen Geschäftskalender?«

»Ach, lassen Sie ihn mir, Pate!«

»Nein, morgen bekommst du einen andern.«

Er ging hinunter und nahm dieses Beweisstück mit sich; dann schloß er sich in sein Zimmer, schlug den heiligen Savinien nach und fand, wie die Somnambule es gesagt hatte, einen kleinen roten Punkt neben dem 19. Oktober; aber er fand auch beim Tage des heiligen Denis, seines eignen Schutzpatrons, bei der heiligen Ursula und beim heiligen Johannes, dem Schutzpatron des Pfarrers, einen. Diesen Punkt, der nicht dicker als ein Nadelkopf war, hatte die schlafende Frau der Entfernung und aller Schwierigkeiten zum Trotze erblickt.

Bis in den Abend grübelte der Greis über diese Vorfälle, die für ihn noch gewaltiger waren als für jeden andern. Man mußte der Evidenz sich ergeben. Eine starke Mauer fiel, wenn man so sagen darf, in ihm zusammen. Denn auf zwei Grundlagen war sein Leben gebaut: auf seine religiöse Indifferenz und auf seine Ablehnung des Magnetismus. Mit dem Nachweis, daß die Sinne als rein physische Bildungen und Organe, die in all ihren Wirkungen erklärbar sind, durch Attribute des Unendlichen vollendet wurden, stürzte der Magnetismus, sei es wirklich oder sei es nur scheinbar, die große Argumentation des Spinoza: Unendliches und Endliches, nach diesem großen Denker zwei miteinander unverträgliche Elemente, lagen eins im andern. Welche Macht er der Teilbarkeit, der Beweglichkeit der Materie auch einräumen wollte, Eigenschaften, die an das Göttliche reichen, konnte er ihr nicht zugestehen. Wiederum war er bereits zu alt, um diese Erscheinungen in ein System zu bringen und mit denen des Schlafes, der Vision und der Erleuchtung zu verbinden. All seine Wissenschaft, gebaut auf die Versicherungen der Schule von Locke und Condillac, lag in Trümmern. Sein Unglaube mußte nun, da er seine hohlen Idole in Stücken sah, wankend werden. So begannen alle Chancen des Kampfes zwischen einem katholischen Kindeswesen und einem voltaireschen Greisentume auf Ursula überzugehen. Auf diese geschleihte Festung, in diese Ruinen floß ein Licht. Mitten aus den Ruinen brach die Stimme des Gebets hervor. Nichtsdestoweniger suchte der Greis gegen seine Zweifel anzugehen. Selbst jetzt, da er ins Herz getroffen war, vermochte er sich nicht zu entscheiden, immer noch kämpfte er gegen Gott. Demnach schien seit einem Monat sein Geist schwankend, und er sah sich nicht mehr gleich. Er war über die Maßen nachdenklich geworden und las die *Pensées* des Pascal, las die herrliche *Histoire des variations* von Bossuet, las den heiligen Augustin; auch wollte er die Werke

Swedenborgs durchgehen sowie die von Saint-Martin, von dem der Geheimnisvolle gesprochen hatte. Das Haus, das der Materialismus in diesem Manne errichtet hatte, krachte in allen Fugen. Nur eines Anstoßes bedurfte es noch; und als sein Herz reif für Gott war, da fiel es im himmlischen Weinberg wie Früchte fallen.

Schon öfter hatte er des Abends, wenn er mit dem Pfarrer spielte, das Mündel an seiner Seite, Fragen gestellt, die dem Abbé Chaperon, der ja nichts von der inneren Arbeit, die diesen edlen Geist wieder aufrichtete, wußte, seltsam vorkamen.

»Glauben Sie an Erscheinungen?« fragte er ihn eines Abends, das Spiel unterbrechend.

»Cardanus, ein großer Philosoph des sechzehnten Jahrhunderts, gibt an, welche gehabt zu haben«, erwiderte der Geistliche.

»Die, mit denen die Gelehrten sich befaßt haben, kenne ich alle. Ich frage Sie augenblicklich als Katholiken, und ich möchte von Ihnen wissen, ob Sie glauben, daß ein Toter zurückkommen und den Lebenden erscheinen kann.«

»Aber Jesus ist nach seinem Tode den Aposteln erschienen«, gab der Pfarrer zurück. »Das ist jedenfalls der Glaube der Kirche. Was die Wunder angeht, an denen haben wir ja keinen Mangel«, sagte lächelnd der Abbé Chaperon. »Wollen Sie das neueste wissen? Der selige Maria-Alfons von Lignori hat weit von Rom entfernt den Tod des Papstes in dem Augenblick gewußt, da der Heilige Vater verschied, und es gibt zahlreiche Zeugen für dieses Wunder. Der heilige Bischof verfiel in Extase, vernahm die letzten Worte des Heiligen Vaters und wiederholte sie vor mehreren Anwesenden. Der Kurier mit der Nachricht kam volle dreißig Stunden später...«

»Jesuit«, erwiderte der alte Minoret scherzend, »ich frage Sie nicht nach Beweisen, ich frage Sie, ob Sie daran glauben?«

»Ich glaube«, sagte der Pfarrer, »daß die Erscheinung sehr von dem abhängt, der sie hat.«

»Ich stelle Ihnen keine Falle, mein Freund; was glauben Sie über diesen Punkt?«

»Ich glaube an eine unbegrenzte Macht Gottes.«

»Wenn ich gestorben bin, so werde ich, für den Fall, daß ich mich mit Gott aussöhne, ihn bitten, mich Euch erscheinen zu lassen«, sagte der Doktor und lachte.

»Gerade das hat ja Cardanus mit seinem Freund ausgemacht«, gab der Pfarrer zurück.

»Ursula«, sagte Minoret, »wenn je eine Gefahr dir drohen sollte, so rufe mich, ich werde kommen.«

»Sie sprechen da mit einem Wort die rührende Elegie von André Chénier aus. Die Dichter sind ja nur groß, weil sie die Geschehnisse oder Gefühle mit ewig lebendigen Bildern zu umkleiden wissen.«

»Warum reden Sie von Ihrem Tode, lieber Pate?« sagte das junge Mädchen traurig. »Wir Christen, wir sterben ja nicht: unser Grab ist eine Wiege.«

»Nun«, meinte der Doktor lächelnd, »schließlich muß man von dieser Welt fort, und wenn ich nicht mehr da sein werde, wirst du sehr überrascht von deinem Vermögen sein.«

»Wenn Sie nicht mehr da sein werden, mein lieber Freund, dann wird es mein einziger Trost sein, Ihnen mein Leben zu weihen.«

»Mir, einem Toten?«

»Ja, alle guten Werke, die ich vollbringen kann, werde ich in Ihrem Namen vollbringen, um Ihre Fehltritte zu erkaufen. Ich werde alle Tage Gott darum bitten, daß er in seiner unendlichen Güte nicht in Ewigkeit die Irrtümer eines Tages strafe und eine Seele, die so schön und rein wie die Ihrige ist, zu sich unter die Seligen nehme.«

Diese Antwort und die engelhafte Sanftheit, in der sie erteilt, der Ton der Gewißheit, in dem sie ausgesprochen wurde, ließ den Irrtum in sich zusammenfallen und bekehrte Denis Minoret ähnlich wie den heiligen Paulus. Ein Strahl des inneren Lichts durchfuhr ihn im gleichen Augenblick, da diese Zärtlichkeit, die bis in sein jenseitiges Leben reichte, ihm die Tränen in die Augen treten ließ. Diese plötzliche Einwirkung der Gnade hatte etwas Elektrisches. Der Pfarrer faltete die Hände und erhob sich erregt. Die Kleine, von ihrem Siege überwältigt, fing an zu weinen. Der Greis erhob sich, als hätte ihn einer gerufen und blickte ins Weite, als sähe er eine Morgenröte; dann beugte er ein Knie auf seinem Sessel, faltete die Hände und blickte zu Boden wie im tiefsten gedemütigt.

»Mein Gott!« sprach er mit bewegter Stimme, »wenn einer meine Gnade erwirken und mich zu dir führen kann, ist es dann nicht dieses makellose Geschöpf? Vergib du dem reuigen Alter, das von dieser strahlenden Jugend vor dich geführt wird.« Im stillen Gebet sandte er seine Seele zu Gott und bat ihn, mit seinem Wissen ihn zu erleuchten, nachdem er mit seiner Gnade ihn zu Boden geworfen. Dann wandte er sich zu dem Geistlichen und gab ihm die Hand mit

den Worten: »Mein lieber Pfarrer, ich bin wieder klein geworden, ich gehöre Ihnen und übergebe Ihnen meine Seele.«

Ursula küßte die Hände ihres Paten und bedeckte sie mit Freudenstränen. Der Alte nahm das Kind auf seine Knie und nannte sie vergnügt seine Patin. Der Pfarrer war ganz überwältigt, und in einer Art von religiöser Verzückung zitierte er das *Veni creator*. Der Hymnus war das Abendgebet dieser drei knienden Christen.

»Was ist?« fragte die Bougival erstaunt.

»Mein Pate glaubt an Gott!« erwiderte Ursula.

»Meiner Treu! desto besser – denn das war das Einzige, was ihm fehlte«, rief die Alte aus der Bresse, und dabei bekreuzte sie sich ernsthaft und kindlich.

»Sie werden, lieber Doktor«, sprach der Pfarrer, »die Erhabenheit der Religion und die Notwendigkeit ihres Kultus verstehen lernen; Sie werden sehen, daß ihre Philosophie in ihren irdischen Elementen viel weiter ist als die der wagemutigsten Geister.«

Der Pfarrer, der eine fast kindliche Freude an den Tag legte, war also entschlossen, diesen alten Mann auf den Katechismus vorzubereiten und zweimal wöchentlich zu diesem Zwecke sich mit ihm zu unterhalten. Dergestalt war die Bekehrung, die man Ursula und einer schmutzigen Berechnung zugeschrieben hatte, das Werk einer plötzlichen Entschließung. Der Pfarrer, der im Laufe von vierzehn Jahren sich enthalten hatte, an die Wunden dieses Herzens zu rühren, wie er sie auch beklagte, war nun geholt worden, wie man nach dem Chirurgen schickt, wenn man sich verletzt weiß. Seit dieser Begebenheit waren des Abends die Gebete, die Ursula sprach, immer in Gemeinschaft vollzogen worden. Immer mehr fühlte der Greis auf die innere Erregung den Frieden folgen. Da er nun Gott, wie er sich ausdrückte, zum verantwortlichen Herausgeber des Unbegreiflichen machte, befand sein Geist sich wohl. Sein liebes Kind bemerkte dazu, man sähe daran, daß er weiter im Reiche Gottes vordringe.

So kam es dazu, daß er in der Messe die Gebete aufmerksam nachzulesen pflegte, denn schon in einem ersten Gespräche hatte er sich zum göttlichen Gedanken einer Kommunion unter allen Gläubigen erhoben. Der alte Neophyt hatte das ewige Symbol verstanden, das an diese Speise geknüpft ist, die der Glaube, wenn er ihren innersten, tiefen und strahlenden Sinn einmal durchdrungen hat, zu einer notwendigen werden läßt. Hatte er es dem Anschein nach eilig ge-

habt, nach Hause zu kommen, so war es gewesen, um seinem lieben kleinen Patenkind zu danken, daß sie ihn, wie man früher so schön sagte, in den Schoß der Kirche geführt habe. So hielt er sie denn gerade im Salon auf den Knien und küßte sie andächtig auf die Stirn, als seine Erben in ihren niedrigen Besorgnissen einen so keuschen Einfluß beschmutzten und Ursula mit den niedrigsten Schmähungen überhäuften. Die Hast, mit der der gute Mann nach Hause eilte, seine angebliche Verachtung für die Verwandten und die bissigen Repliken nach dem Gottesdienst wurden selbstverständlich dem Haß zugeschoben, den Ursula gegen die Erben in ihm wachgerufen habe.

\*

Während das Patenkind seinem Paten Variationen über Webers Letzten Gedanken vorspielte, wurde im Speisesaal des Hauses Minorot-Levrault ein regelrechtes Komplott geschmiedet, welches eine der Hauptpersonen dieses Dramas auf die Szene bringen wird. Das Frühstück, bei dem es viel Lärm gab wie bei allen Frühstücken in der Provinz und, dank der vorzüglichen Weine, die durch den Kanal aus der Bourgogne oder der Touraine nach Nemours kommen, hoch her ging, dauerte über zwei Stunden. Zélie hatte, um Désirés Rückkehr zu feiern, Muscheln, Seefische und gastronomische Raritäten kommen lassen. Der Speisesaal, der mit seinem runden Tisch in der Mitte ein erfreuliches Schauspiel bot, wirkte wie eine Herberge. Von der Größe ihrer Remise befriedigt, hatte Zélie sich einen Pavillon gebaut, der sich zwischen dem weiten Hofe und dem Gemüsegarten, in dem auch die vielen Obstbäume standen, befand. Alles bei ihr sollte nur reinlich und solid sein. Das Beispiel von Levrault-Levrault hatte abschreckend gewirkt. So untersagte sie denn dem Baumeister, ihr mit ähnlichen Dummheiten zu kommen. Dieser Saal war also mit gefirnißtem Papier tapeziert, mit Stühlen und einem Büfett, die aus Nußbaumholz waren, möbliert und geschmückt mit einem Kachelofen, einer Wanduhr und einem Barometer. War das Geschirr gewöhnliches weißes Porzellan, so fiel die Tafel durch die Wäsche und das reiche Silberbesteck auf.

Der Kaffee war von Zélie serviert – sie schoß hin und her wie ein Bleiklumpchen in einer Champagnerflasche, denn sie beschränkte sich auf eine einzige Köchin –, Désiré, der künftige Advokat, war über das große Ereignis des Morgens und seine Folgen aufs Lau-

fende gesetzt worden – nun schloß Zélie die Tür, und der Notar Dionis erhielt das Wort. An der Stille, die eintrat, und an den Blicken, die jeder Erbe auf dieses kompetente Haupt heftete, konnte man mit Leichtigkeit erkennen, welche Herrschaft solche Leute über die Familien haben.

»Meine lieben Kinder«, begann er, »euer Onkel ist 1746 geboren, zählt also heute seine dreiundachzig Jahre; alte Leute haben ihre Marotten, und diese kleine...«

»Schlange!« schrie Frau Massin.

»Elende!« sagte Zélie.

»Wir wollen sie doch nun bei ihrem Namen nennen«, fuhr Dionis fort.

»Na gut, sie ist eine Diebin«, schrie Frau Crémère.

»Eine hübsche Diebin«, erwiderte Désiré Minoret.

»Diese kleine Ursula«, sprach Dionis weiter, »liegt ihm am Herzen. Ich habe in euer aller Interesse, die ihr meine Klienten seid, nicht bis heute vormittag gewartet, um meine Informationen einzuholen, und ich habe also das Folgende erfahren, was diese junge...«

»Räuberin!« rief der Steuereinnnehmer.

»Erschleicherin!« sagte der Sekretär.

»Ruhe! meine Lieben!« sagte der Notar, »oder ich nehme den Hut, lasse euch sitzen und Adieu.«

»Aber, Alter!« rief Minoret und goß ihm ein kleines Glas Rum ein.

»Da! kommt direkt aus Rom! und dann los! Hundert Sous Trinkgeld!«

»Ursula Mirouet ist die legitime Tochter von Joseph Mirouet; dieser war ein natürlicher Sohn von Valentin Mirouet, dem Schwiegervater eures Onkels, Ursula ist also die natürliche Nichte des Doktor Denis Minoret. Und da sie das ist, so wäre ein Testament, das der Doktor zu ihren Gunsten machen würde, nichtig, vollkommen nichtig. Wenn er ihr auf diese Weise sein Vermögen vermacht, so hättet ihr einen Prozeß zu führen, dessen günstiger Ausgang außer Zweifel steht.«

Der künftige Advokat und Goupil nickten zustimmend. Eine Freude, wie Erben sie haben, wenn sie Goldklumpen finden, gab sich in dem Gelächter, in dem Aufrecken der Leiber, in den Gesten am ganzen Tisch zu erkennen. Aber diesem Ausbruch folgten tiefes Schweigen und Beklemmung, bei dem ersten Wort des Notars, dem schrecklichen Worte: »Aber!...«

Als hätte er bei einem jener kleinen Theater, wo alle Personen stoß-



weise durch ein Räderwerk in Bewegung gesetzt werden, an einem Faden gezogen, so sah Dionis aller Augen starr auf sich gerichtet, alle Gesichter in einer Haltung fixiert.

»Aber kein Gesetz kann euren Onkel hindern, seine natürliche Nichte zu adoptieren oder zu heiraten«, fuhr er fort. »Was die Adoption betrifft, so würde sie angefochten werden, und ich glaube, ihr würdet damit durchkommen. Die Königlichen Gerichtshöfe lassen in Sachen der Adoption nicht mit sich spaßen, und ihr würdet zur Untersuchung zugezogen werden. Der Doktor kann lange sein Band vom Orden des heiligen Michael tragen, Offizier der Ehrenlegion und ehemaliger Arzt des Exkaisers sein – er würde Unrecht bekommen. Aber wie wollt ihr die Heirat in Erfahrung bringen? Der gute Mann ist gerissen genug, nach sechsmonatlichem Aufenthalt sich in Paris zu verheiraten und seiner Zukünftigen eine Mitgift von einer Million vertraglich zuzusichern. Der einzige Akt, der eure Erbschaft gefährden kann, ist also eine Heirat der Kleinen mit ihrem Onkel.«

Hier machte der Notar eine Pause.

»Es gibt noch eine andere Gefahr«, sagte Goupil mit sachkundiger Miene, »nämlich das Testament zugunsten eines Dritten, des alten Bongrand zum Beispiel, der dann ein Fideikommiß haben würde, das sich auf Fräulein Ursula Mirouet bezieht.«

»Wenn ihr euren Onkel schikaniert«, schnitt der Notar seinem Bureauvorsteher das Wort ab, »wenn ihr euch nicht vorzüglich gegen Ursula aufführt, so treibt ihr ihn, sei es zur Heirat, sei es zu dem Fideikommiß, von dem Goupil euch spricht. Ich halte ihn übrigens nicht für fähig, zum Fideikommiß seine Zuflucht zu nehmen, es ist ein gefährliches Mittel. Was die Heirat betrifft, so ist sie leicht zu verhindern. Désiré braucht der Kleinen nur ein wenig die Cour zu schneiden; sie wird einen charmanten jungen Herrn, den Hahn von Nemours, einem alten Mann immer vorziehen.«

»Mutter«, flüsterte der Sohn des Posthalters, den die Summe ebenso lüstern machte wie Ursulas Schönheit, »würden wir alles kriegen, wenn ich sie heirate?«

»Bist du verrückt? Du, der du einmal fünfzigtausend Franken Rente haben und Deputierter sein sollst? Solange ich lebe, wirst du nicht an einer dummen Heirat den Hals brechen. Siebenhunderttausend Franken, das ist ein netter Reinfall! Die einzige Tochter vom Herrn Bürgermeister wird fünfzigtausend haben, und man hat sie mir schon vorgeschlagen...«

Diese Antwort, in der zum ersten Male im Leben die Mutter grob zu ihm sprach, ließ in Désiré jede Hoffnung auf eine Heirat mit der schönen Ursula ersterben, denn nie wären er und sein Vater der Entschlossenheit Herr geworden, die in Zélie's furchtbaren blauen Augen geschrieben stand.

»Ja, aber, sagen Sie mal, Herr Dionis«, rief auf einmal Crémière – seine Frau hatte ihm einen Rippenstoß versetzt – »wenn der gute Mann etwa Ernst macht und sein Mündel Désiré gibt und das nackte Vermögen dazu, sich aber die Zinsen vorbehält – dann ist die Erbschaft flöten. Und wenn er noch fünf Jahre lebt, dann hat der Onkel eine Million.«

»Niemals«, schrie Zélie, »nie, so lange noch ein Rest von Leben in mir steckt, wird Désiré die Tochter eines Bastards nehmen, ein Mädchen, das man aus Mitleid aufgenommen, von der Straße aufgelesen hat. Alle Teufel! Nach dem Tode seines Onkels hat mein Sohn die Minorets zu repräsentieren, und die Minorets sind eingessessene Bürger seit fünfhundert Jahren: das ist so viel wert wie der Adel. Darüber seid ganz beruhigt: Désiré wird heiraten, wenn er weiß, welchen Sitz in der Kammer er kriegen wird.« Diese hochtönende Erklärung unterstützte Goupil mit folgender Bemerkung: »Désiré hat achzigtausend Franken Rente. Er kann also Präsident des königlichen Gerichtshofes oder Staatsanwalt werden, und das ist eine Stufe zum Pair. Eine dumme Heirat würde ihn erledigen.«

Die Erben redeten nun alle gleichzeitig aufeinander ein, aber sie verstummten, sobald Minoret mit der Faust auf den Tisch schlug, um dem Notar weiterhin Gehör zu sichern.

»Euer Onkel ist ein solider, anständiger Mann, er glaubt, er wird nicht sterben, und daher wie alle Leute von Geist vom Tode überrascht werden, ohne testiert zu haben. Meine Meinung wäre also für den Augenblick die, ihn zu veranlassen, sein Kapital so anzulegen, daß eure Enteignung Schwierigkeiten machen würde. Und die Gelegenheit dazu ist vorhanden. Der kleine Portenduère sitzt in Saint-Pélagie für hundert und einige tausend Franken Schulden fest; seine alte Mutter weiß, daß er im Gefängnis ist, sie hat geweint wie eine heilige Magdalena und erwartet zum Essen den Abbé Chaperon, jedenfalls um mit ihm über dies Unglück zu reden. Ich werde also heute abend eurem Onkel zureden, seine zu fünf Prozent konsolidierten Renten, die einhundertachtzehn stehen, zu verkaufen und Frau von Portenduère auf das Gut von Bordières und auf

ihr Haus die Summe zu leihen, die sie braucht, um den verlorenen Sohn auszulösen. Wenn ich mit ihm über den nichtsnutzigen kleinen Portenduère spreche, so tue ich das in meiner Eigenschaft als Notar, und da ist es sehr natürlich, daß ich ihn zu einer Konvertierung seiner Rente veranlassen will: ich gewinne an den Schriftsätzen, Verkäufen und Geschäften. Wenn es mir gelingt, ihn fernerhin zu beraten, so werde ich ihm für das übrige Kapital andere Anlagen in Ländereien vorschlagen, und ich habe glänzende Offerten im Bureau liegen. Ist aber sein Vermögen einmal als Grundbesitz oder als Hypothekenbriefe im Lande, so entwischt es uns nicht so bald. Zwischen dem Willen zur Realisierung und der Realisierung selbst kann man dann immer Schwierigkeiten auftauchen lassen.«

Die Erben ließen, von der Richtigkeit dieser Beweisführung frappiert, ein beifälliges Murmeln vernehmen.

»Arbeitet also zusammen«, schloß der Notar, »um euern Onkel in Nemours zu halten, wo er sein gewohntes Leben lebt und wo ihr ihn überwachen könnt. Die Heirat könnt ihr verhindern, wenn ihr der Kleinen einen Liebhaber gebt...«

»Aber wenn der sie heiratet?« sagte Goupil, von einem ehrgeizigen Gedanken befallen.

»Das wäre gar nicht so dumm! Der Verlust ließe sich beziffern: man würde wissen, was der gute Mann ihr geben will«, erwiderte der Notar. »Aber wenn ihr Désiré auf sie losläßt, kann er die Kleine gut und gern bis zum Tod des Biedermanns hinziehen. Heiraten werden angespannen und werden gelöst.«

»Wenn der Doktor noch lange lebt«, sagte Goupil, »wäre das einfachste, sie mit einem braven Kerl zu verheiraten, der mit hunderttausend Franken in Sens, Montargis oder Orleans sich mit ihr niederläßt und sie euch ein für allemal vom Halse schafft.«

Dionis, Massin, Zélie und Goupil, die einzig fähigen Köpfe in dieser Versammlung, tauschten vier gedankenschwere Blicke.

»Das hieße den Bock zum Gärtner machen«, sagte Zélie Massin ins Ohr.

»Warum hat man ihn überhaupt mitkommen lassen?« erwiderte der Sekretär.

»Das würde dir so passen«, rief Désiré zu Goupil hinüber.

»Aber wirst du dich jemals reinlich genug halten, um dem Alten und seiner Pflgetochter zu gefallen?« sagte der Postmeister, der zuletzt ebenfalls begriffen hatte.

Dieser grobschlächtige Scherz hatte ungeheuren Erfolg. Aber der Bureauvorsteher sah mit so furchtbarem Ausdruck in der Runde der Lachenden umher, daß augenblicklich wieder Stille eintrat.

»Heute«, flüsterte Zélie Massin ins Ohr, »kennt ein Notar nur sein Interesse. Und wenn Dionis nun, um Schriftsätze anfertigen zu können, sich auf Ursulas Seite schlägt?«

»Seiner bin ich sicher«, erwiderte der Sekretär seiner Cousine mit einem Blick aus den kleinen lebhaften Augen. Fast hätte er hinzugesetzt: »Ich wüßte, wie ich ihn ruinieren kann«, aber er beherrschte sich. »Ich teile vollkommen die Ansicht von Dionis«, bemerkte er laut.

»Und ich ebenfalls«, rief Zélie. Trotz allem witterte sie schon, daß zwischen dem Notar und dem Sekretär etwas vorlag.

»Meine Frau hat ihre Stimme abgegeben!« sagte der Postmeister und goß noch ein Gläschen hinunter, wiewohl sein Antlitz schon violette Flecken aufwies, eine Folge der Verdauung des Frühstücks und eines nahnhaften Likörkonsums.

»Sehr gut so!« sagte der Steuereinnnehmer.

»Ich gehe also nach dem Abendessen hinüber«, schloß Dionis.

»Wenn Herr Dionis recht hat«, bemerkte Frau Crémière zu Frau Massin, »so müssen wir ganz wie früher alle Sonntag abend zum Onkel gehen und alles tun, was Herr Dionis gesagt hat.«

»Ja, um so empfangen zu werden, wie es der Fall war!« rief Zélie.

»Schließlich haben wir so unsere vierzigtausend Franken Rente, und er hat all unsere Einladungen ausgeschlagen. Wir sind nicht schlechter als er. Wenn ich keine Rezepte schreiben kann, so kann ich doch meine eigenen Angelegenheiten ins Gleise bringen.«

»Da ich weit entfernt davon bin, vierzigtausend Franken Rente zu besitzen, ist es in keiner Weise mein Wunsch, zehntausend zu verlieren«, sagte etwas pikiert Frau Massin.

»Wir sind seine Nichten, wir werden uns um ihn kümmern und schon sehen, wie die Dinge stehen«, sprach Frau Crémière. »Und eines Tages wirst du uns dafür Dank wissen, liebe Cousine.«

»Geht mir anständig mit Ursula um!« sagte der Notar, und dabei hob er den rechten Zeigefinger zu seinen Lippen. »Der wackre alte Jordy hat ihr seine Ersparnisse hinterlassen.«

»Ich werde mich auf die Hosen setzen!« rief Désiré.

»Sie waren so stark wie Desroches, der stärkste Pariser Anwalt«, sagte Goupil zu seinem Chef, als sie die Post verließen.

»Und sie diskutieren schon jetzt unser Honorar«, sagte der Notar mit einem bitteren Lächeln.

Die Erben, die Dionis und seinen Bureauvorsteher geleiteten, fanden sich mit Gesichtern, die vom Schmause gerötet waren, alle beim Ausgang der Vesper ein. Wie der Notar es vermutet hatte, gab Abbé Chaperon der alten Frau von Portenduère den Arm.

»Sie hat ihn zur Vesper geschleift!« schrie Frau Massin und zeigte Frau Crémière Ursula und ihren Paten, die aus der Messe kamen.

»Wir wollen mit ihm reden«, sagte Frau Crémière und ging auf den Greis zu.

Die Veränderung, welche die Beratung in all diesen Gesichtern hervorgerufen hatte, überraschte den Doktor Minoret. Er fragte sich nach dem Grund dieser wie auf Befehl entsprungenen Freundlichkeit, und aus Neugierde begünstigte er die Begegnung Ursulas mit den beiden Frauen. Diese grüßten dienstbeflissen, übertrieben freundlich und mit gezwungenem Lächeln.

»Erlauben Sie uns, Onkel, heute abend zu kommen?« fragte Frau Crémière. »Wir glaubten manchmal, wir stören Sie; aber nun haben unsere Kinder Ihnen sehr lange schon nicht die schuldige Aufwartung gemacht, und unsere Töchter sind in das Alter gekommen, mit der lieben Ursula Bekanntschaft zu schließen.«

»Ursula ist ihres Namens würdig«, erwiderte der Doktor, »sie ist sehr wild.«

»Gestatten Sie es uns, sie zu zähmen«, sagte Frau Massin. »Und dann sehen Sie, Onkel«, fuhr diese gute Hausfrau fort mit einem Versuche, ihre Pläne hinter einer Sparsamkeitserwägung zu verbergen, »man hat uns erzählt, Ihr Patenkind hat ein so hübsches Talent fürs Klavier, und wir würden sie gern hören. Frau Crémière und ich würden dann ihren Lehrer für unsere Kleinen nehmen, denn wenn er sieben oder acht Schüler hätte, könnte er einen auch uns erschwinglichen Preis nehmen...«

»Gern«, sagte der Alte, »und das trifft sich um so besser, als ich auch einen Gesanglehrer für Ursula nehmen will.«

»Dann kommen wir heute abend, Onkel, und bringen Ihren Großneffen Désiré mit, der jetzt Advokat ist.«

»Auf heute abend«, erwiderte Minoret, der diese kleinlichen Seelen erforschen wollte.

Die beiden Nichten drückten Ursula die Hand und sagten ihr mit affektierter Geneigtheit: »Auf Wiedersehen.«

»Oh, Pate, Sie lesen in meinem Herzen!« rief Ursula und warf dem Greis einen Blick voller Dankbarkeit zu.

»Du hast Stimme«, sagte der. »Und ich will dir auch Lehrer fürs Zeichnen und fürs Italienische geben. Eine Frau«, fuhr der Doktor mit einem Blick auf Ursula fort, als er das Gattertor seines Hauses öffnete, »muß so erzogen sein, daß sie jeder Stelle gewachsen ist, welche die Heirat ihr erschließen kann.«

Ursula wurde rot wie eine Kirsche. Ihr Vormund schien an den zu denken, an den sie selbst dachte. Da sie sich nahe daran fühlte, ihm die unwillkürliche Neigung zu gestehen, die sie dazu brachte, sich mit Savinien zu beschäftigen und jeden Wunsch nach eigener Vervollkommenung auf ihn zu beziehen, so ging sie auf die Wand von Kletterpflanzen zu, und dort, wo sie wie eine blauweiße Blume von weitem sich abhob, setzte sie sich nieder.

»Sehen Sie wohl, Pate«, sagte sie, als sie diesen kommen sah, um über die Gedanken, welche sie nachdenklich machten, ihn hinwegzutäuschen, »Ihre Nichten sind gut zu mir ... Sie haben sich nett genommen.«

»Armes Kind!« rief der Alte aus.

Er nahm Ursulas Hand, legte sie auf seinen Arm, streichelte sie und zog das Kind längs der Terrasse zum Flußufer, wo niemand sie hören konnte.

»Warum sagen Sie: Armes Kind?«

»Siehst du nicht, daß sie Angst vor dir haben?«

»Und warum?«

»Meine Erben sind in diesem Augenblick alle wegen meiner Bekehrung beunruhigt. Sie haben sie bestimmt dem Einfluß, den du auf mich hast, zugeschoben und bilden sich ein, ich werde ihnen das Erbe entziehen, um dich zu bereichern.«

»Aber das werden Sie nicht tun?« sagte Ursula unbefangen und sah ihren Paten an.

»Ach, du göttlicher Trost meines Alters!« sagte der Greis, hob sein Mündel auf und küßte es auf beide Wangen. »Wirklich: für sie und nicht für mich geschah es, mein Gott, wenn ich soeben dich bat, mich am Leben zu lassen, bis ich sie eines Tages einem guten Wesen anvertraut habe, das ihrer wert ist. Mein liebes Engelsherz, du wirst sehen, was für eine Komödie die Minoret, Crémère und Massin hier aufführen werden! Du willst mein Leben verschönern und verlängern; sie denken nur an meinen Tod!«

»Gott verbietet uns zu hassen; aber wenn das der Fall ist, verachte ich sie von ganzem Herzen«, gab Ursula zurück.

»Das Essen!« rief die Bougival vom Vorplatz herab, der den Korridor nach dem Garten zu abschloß. Ursula und ihr Vormund saßen beim Dessert in dem hübschen Speisezimmer mit seinen Dekorationen in imitierter chinesischer Lackmalerei, dem Ruin von Levrault-Levrault, als der Friedensrichter erschien. Der Doktor bot ihm eine Tasse von seinem Kaffee an – das war seine große Auszeichnung für die Intimen – einer Mischung von Mokka, Bourbon- und Martinique-Kaffee, gebrannt, gemahlen und von ihm selbst in einer sogenannten Maschine à la Chaptal zubereitet.

»Also«, sagte Bongrand, indem er die Brille in die Höhe schob und den Doktor schalkhaft ansah, »die Stadt ist in die Luft gegangen; Ihr Auftreten in der Kirche hat Ihre Verwandten außer sich versetzt. Sie werden Ihr Vermögen den Priestern lassen, den Armen. Sie haben sie in Bewegung versetzt, und sie bewegen sich. Ach! ich habe ihren ersten Aufruhr auf dem Platze gesehen; sie waren verstört wie Ameisen, denen man ihre Eier genommen hat.«

»Was sagte ich dir, Ursula!« rief der Greis. »Muß ich dich die Welt nicht kennen lehren, mein Kind, und dich gegen unverdiente Feindschaft wachsam erhalten, wenn es dir auch wehe tut?«

»Ich möchte Ihnen ein Wort zu dieser Angelegenheit sagen«, griff Bongrand, der diese Gelegenheit wahrnahm, um mit seinem alten Freunde von Ursulas Zukunft zu reden, von neuem ein.

Der Doktor setzte eine schwarze Sammetkappe auf das weiße Haupt, der Friedensrichter behielt den Hut auf, um sich vor dem Luftzug zu schützen, und beide ergingen sich wieder längs der Terrasse und besprachen die Mittel, Ursula das zu sichern, was ihr Pate ihr geben wollte. Da ließ Dionis durch die Bougival bitten, den Doktor sprechen zu dürfen. »Dionis!« rief Minoret und sah den Friedensrichter an. »Ja«, sagte er zu Ursula.

»Ich setze meine Brille gegen ein Streichholz, daß er von den Erben vorgeschoben ist. Sie haben in der Post mit Dionis gefrühstückt, und da hat man irgend etwas ins Werk gesetzt.«

Der Notar ging, von Ursula geführt, in den hinteren Teil des Gartens. Nach der Begrüßung und nach einigen Redensarten erhielt Dionis eine kurze Privataudienz. Ursula und Bongrand zogen sich in den Salon zurück.

Der Friedensrichter hatte dem Doktor die gesetzlichen Schwierig-

keiten der Zuwendung an sein Mündel nicht weniger klar auseinandergesetzt, als Dionis es den Erben gegenüber getan hatte. Der alte Minoret war über diese Rechtssatzung in Erstaunen geraten und hatte derart Bongrand genötigt, deren Weisheit zu demonstrieren, indem er sie als eine Begünstigung der Ehe, jener ewigen Grundlage der Gesellschaften, erwies. Aber der Greis hatte sich über seine Ansichten nicht ausgesprochen. Er hatte das Fideikommisß verworfen und hinsichtlich der Heirat nur gesagt: »Arme Kleine! ich kann noch fünfzehn Jahre am Leben bleiben. Was soll da aus ihr werden?«

»Wir werden das bedenken! Ich werde sehen!« sagte Bongrand zu sich selbst und wiederholte damit die letzten Worte des Doktors. So sagen die Leute von Geist, der Tod überrascht sie, und die Wesen, die ihnen teuer sind, lassen sie in der Bedrängnis zurück.

Das Mißtrauen, das Elitemenschen in den Geschäftsleuten wecken, ist auffallend. Sie trauen ihnen das Geringere nicht zu, während sie das Größere ihnen zubilligen. Aber vielleicht ist dieses Mißtrauen ein Lob. Sie sehen sie auf dem Gipfel der menschlichen Dinge wohnen und halten sie nicht für fähig, zu dem unendlich geringfügigen Detail sich herabzulassen, das so wie die Zinsen in der Geldwirtschaft oder die mikroskopischen Lebewesen in der Naturlehre sich zum Kapital anhäuft oder Welten bildet. Ein Irrtum! der Mann von Herz und der Mann von Genie sehen alles. Bongrand war gegen das Schweigen, das der Doktor ihm gegenüber beobachtet hatte, empfindlich, aber zweifellos bewegten ihn Ursulas Angelegenheiten, und da er sie gefährdet glaubte, beschloß er, sie gegen die Erben zu verteidigen. Er war verzweifelt, nichts von der gegenwärtigen Unterhaltung des Alten mit Dionis zu wissen.

»Wie rein Ursula auch sein mag«, sprach er zu sich selbst und sah sie aufmerksam an, »es gibt einen Punkt, wo junge Mädchen die Gewohnheit haben, sich selber ihre Jurisprudenz und Moral zu machen. Versuchen wir's!« »Die Minoret-Levraults«, sagte er zu Ursula, indem er die Brille zurechtrückte, »sind kapabel, für ihren Sohn um Ihre Hand anzuhalten.«

Die arme Kleine erbleichte. Sie war zu gut erzogen, sie besaß zuviel heiliges Zartgefühl, um auf das zu lauschen, was zwischen Dionis und ihrem Onkel gesprochen wurde; aber nach einer kurzen inneren Erregung glaubte sie, sich zeigen zu können. Sie dachte, ihr Pate würde sie es merken lassen, wenn sie störe. Im chinesischen Pavil-



lon, dem Arbeitszimmer des Doktors, waren die Marquisen vor dem Fenster hochgezogen. Ursula kam darauf, sie selbst herunterzulassen. Sie entschuldigte sich beim Friedensrichter, ihn allein im Salon zurückzulassen. Der aber sagte ihr lächelnd: »Nur zu, nur zu.«

\*

Ursula gelangte auf die Stufen des Vorplatzes, über den man vom chinesischen Pavillon zum Garten kam; dort blieb sie einige Minuten, machte sich an den Marquisen zu schaffen und betrachtete den Sonnenuntergang. Da hörte sie die folgende Erwiderung des Doktors, der sich gegen den chinesischen Pavillon bewegte.

»Meine Erben wären entzückt, mich im Besitze von Liegenschaften oder Hypotheken zu sehen; sie reden sich ein, mein Vermögen sei dann gesicherter – ich errate alles, was sie sich sagen, und vielleicht kommen Sie in ihrem Auftrag. Aber, mein bester Herr, meine Dispositionen sind unwiderruflich: Sie werden das Kapital von dem Vermögen erhalten, mit dem ich hierher gekommen bin. Das sollen sie sich gesagt sein lassen und Ruhe halten. Wenn einer von ihnen stört, was ich für dieses Kind« – und dabei zeigte er auf sein Mündel – »tun zu sollen glaube, so werde ich aus dem Jenseits kommen und ihn quälen. Herr Savinien von Portenduère mag also ruhig im Gefängnis bleiben, wenn man auf mich gezählt hat, um ihn herauszuholen«, setzte der Doktor hinzu; »ich verkaufe meine Renten für ihn nicht.«

Als sie dies letzte Satzfragment hörte, empfand Ursula den einzigen Schmerz, den sie bisher kennengelernt hatte. Sie schlug mit der Stirn gegen das Fenster und blieb so, um sich aufrecht zu halten.

»Um Himmels willen, was hat sie?« rief der Arzt, »sie ist ganz blaß. Eine solche Erregung nach dem Essen kann ihr Tod sein.« Er breitete die Arme aus, um Ursula zu fassen, die fast ohnmächtig hineinfiel. »Adieu, mein Herr, verlassen Sie mich«, sagte er zum Notar. Er trug die Kleine auf eine riesige Bergère im Stile Louis XV., die in seinem Kabinett stand, entnahm dem Schrank mit Medikamenten einen Flakon mit Äther und ließ sie einatmen.

»Empfangen Sie an meiner Stelle«, sagte er zu dem erschrockenen Bongrand; »ich will allein mit ihr bleiben.«

Der Friedensrichter begleitete den Notar bis zum Gatter und fragte, ohne irgendwelche Betonung darein zu legen: »Was ist denn mit Ursula passiert?«

»Ich weiß es nicht«, erwiderte Herr Dionis. »Sie stand auf der Treppe und hörte uns zu, und als ihr Onkel es ablehnte, die Summe zu leihen, die der junge Portenduère braucht – er sitzt nämlich schuldenhalber, da er nicht wie Herr du Rouvre einen Herrn Bongrand zum Verteidiger hat –, wurde sie auf einmal blaß und schwankte ... Sollte sie ihn lieben? Sollte zwischen ihnen...?«

»Mit fünfzehn Jahren?« erwiderte Bongrand.

»Sie ist im Februar 1814 geboren; in vier Monaten ist sie sechzehn Jahre.«

»Sie hat den Nachbarn nie gesehen«, antwortete der Friedensrichter.

»Nein, es ist eine Krise!«

»Eine Herzenskrise«, gab der Notar zurück.

Der Notar war nicht wenig entzückt von dieser Entdeckung, welche die gefährliche Heirat in extremis verhindern mußte, durch die der Doktor seine Erben berauben konnte; Bongrand indessen sah seine Luftschlösser zergehen. Er hatte daran gedacht, Ursula seinem Sohn zu geben.

»Wenn das arme Kind diesen Jungen lieben würde, wäre es ein Unglück für sie! Frau von Portenduère ist Bretonin und weiß sich vor Adelsstolz nicht zu lassen«, erwiderte der Friedensrichter nach einer Pause.

»Gott sei Dank – zur Ehre der Portenduère«, sagte der Notar. Beinahe hätte er sich verraten.

Lassen wir dem braven, anständigen Friedensrichter Gerechtigkeit widerfahren: Als er vom Gatter in den Salon zurückgekehrt war, ließ er, nicht ohne schmerzliche Gefühle für seinen Sohn, die Hoffnung fahren, die er gehegt hatte, eines Tages Ursula seine Tochter nennen zu können. Er rechnete damit, seinem Sohn an dem Tage, an welchem er zum Substitut ernannt werden würde, sechstausend Franken Rente zuzuwenden, und wenn der Doktor Ursula hunderttausend Franken würde mitgeben wollen, so mußten die jungen Leute den schönsten Hausstand haben. Sein Eugen war ein ehrenhafter, netter Junge. Vielleicht hatte er diesen Eugen ein wenig zu sehr gerühmt, und das Mißtrauen des alten Minoret rührte daher.

»Ich werde mich auf die Tochter des Bürgermeisters stürzen«, dachte Bongrand. »Aber Ursula ist ohne Mitgift noch mehr wert als Fräulein Levrault-Crémière mit ihrer Million. Jetzt muß man die Dinge so gestalten, daß Ursula den kleinen Portenduère bekommt, wenn es wirklich wahr ist, daß sie ihn liebt.«

Nachdem der Doktor die Türen zur Bibliothek und zum Garten geschlossen hatte, hatte er sein Mündel an das Fenster geführt, das aufs Wasser hinausging.

»Was hast du, grausames Kind?« sprach er zu ihr. »Dein Leben ist mein Leben. Was soll ohne dein Lächeln aus mir werden?«

»Savinien im Gefängnis!« erwiderte sie.

Nach diesen Worten entstürzte eine Flut von Tränen ihren Augen, und sie begann zu schluchzen.

»Sie ist gerettet«, dachte der Greis, der mit der Angst eines Vaters ihren Puls fühlte. »Ach! sie hat ganz die Erregbarkeit meiner armen Frau«, sprach er zu sich und nahm das Stethoskop, legte es an Ursulas Herz und hielt sein Ohr hin. »Nun, alles geht gut.« »Ich wußte nicht, mein Herz, daß du ihn schon so sehr liebst«, begann er wieder und sah sie an. »Aber sei mit mir wie mit dir selbst und erzähle mir alles, was zwischen euch vorgegangen ist.«

»Ich liebe ihn nicht, mein Pate! Wir haben einander niemals das Geringsste gesagt«, erwiderte sie schluchzend. »Aber zu erfahren, daß der arme junge Mann im Gefängnis sitzt, und daß Sie, der Sie sonst so gut sind, sich unbarmherzig weigern, ihn von dort zu befreien.«

»Ursula, mein gutes Engelchen, wenn du ihn nicht liebst, warum machst du dann zu dem Tag von Saint-Savinien einen roten Punkt wie zum Tag von Saint-Denis. Komm, erzähle mir die kleinsten Umstände.«

Ursula errötete, hielt einige Tränen zurück, und es trat zwischen ihr und ihrem Onkel ein Augenblick Schweigen ein.

»Hast du Angst vor deinem Vater, deinem Freund, deiner Mutter, deinem Arzt, deinem Paten, dessen Herz seit einigen Tagen noch liebevoller gestimmt wurde, als es schon war?«

»Also, lieber Pate«, begann sie, »ich werde Ihnen mein Herz öffnen. Im Mai ist Herr Savinien zu Besuch zu seiner Mutter gekommen. Bis zu dieser Reise hatte ich niemals im geringsten auf ihn geachtet. Als er nach Paris ging, war ich ein Kind und sah, das schwöre ich Ihnen, keinen Unterschied zwischen einem jungen Mann und euch andern, wenn nicht den, daß ich Sie liebte und mir nicht vorstellen könnte, daß ich jemals wen auch immer lieber würde haben können. Herr Savinien kam mit der Post am Vorabend des Namenstages seiner Mutter, ohne daß wir es wußten. Um sieben Uhr morgens, nachdem ich mein Gebet gesprochen hatte, öffnete ich das Fenster, um Luft in

mein Zimmer zu lassen, und sehe die Fenster von Herrn Saviniens Zimmer offen stehen und ihn im Schlafrock, wie er sich rasiert, mit einer Anmut ... Mit einem Wort: er gefiel mir sehr. Er hat seinen schwarzen Schnurrbart gebürstet, die Fliege unterm Kinn, und ich sah seinen weißen, runden Hals ... Muß ich Ihnen alles sagen? ... Ich habe bemerkt, daß dieser frische Hals, dieses Gesicht und diese schönen schwarzen Haare ganz anders als die Ihrigen waren, wenn ich sah, wie Sie sich rasierten. Es stieg in mir auf, ich weiß nicht wie, und in Wellenschlägen drang es ins Herz, in die Kehle, in den Kopf; ich mußte mich setzen, mit solcher Gewalt kam es. Ich konnte mich nicht aufrecht halten, ich zitterte. Aber doch hatte ich solche Lust, ihn wieder anzublicken, daß ich mich auf die Zehenspitzen gestellt habe; dabei hat er mich gesehen und mir aus Scherz mit den Fingern einen Kuß zugeworfen, einen Kuß...«

»Und...?«

»Und«, fuhr sie fort, »ich habe mich versteckt, ebenso beschämt wie glücklich, ohne daß ich mir erklären konnte, warum ich mich über dies Glück schämte. Diese gleichsam strömende Bewegung, die meine Seele mit einem Glanz erfüllte und ihr eine Macht mitteilte, die ich nicht kenne, erneuerte sich, so oft ich in meinem Innern dieses junge Gesicht wiedersah, und das machte mir Freude. Wenn ich in die Messe ging, zwang mich eine unwiderstehliche Gewalt, Herrn Savinien anzusehen, wie er seiner Mutter den Arm gab; sein Gang, seine Kleidung, ja bis zum Geräusch seiner Absätze auf dem Pflaster schien alles mir nur reizend; kurz der geringste Gegenstand, die Hand in ihrem feinen Handschuh, zogen mich gleichsam an. Indessen hatte ich die Kraft, während der Messe nicht an ihn zu denken. Nach dem Ende blieb ich in der Kirche, um zuerst Frau von Portenduère herauszulassen und ihr dann nachzugehen. Ich könnte es Ihnen gar nicht ausdrücken, wie sehr diese kleinen Arrangements mich beschäftigten. Als ich mich zu Hause umdrehte, um die Gartentür zu schließen...«

»Und die Bougival?« sagte der Doktor.

»Oh! die hatte ich in die Küche geschickt!« sagte Ursula treuherzig.

»Ich habe natürlich Herrn Savinien gesehen, wie er sich hingestellt hatte und mich ansah. Oh! Pate, ich war so stolz, als ich eine Art von Überraschung und Bewunderung in seinen Blicken zu bemerken glaubte, daß ich, ich weiß nicht was getan hätte, um ihm einen Anlaß zu bieten, auf mich zu schauen. Mir schien, in Zukunft sollte ich

mich nur noch damit beschäftigen, ihm zu gefallen. Sein Blick ist jetzt die süßeste Belohnung meiner guten Taten. Seit diesem Augenblick denke ich wider meinen Willen unaufhörlich an ihn. Herr Savinien ist am Abend wieder fortgefahren, und ich habe ihn nicht wiedergesehen. Die Bürgergasse kam mir ausgestorben vor, und es war, als ob er ohne es zu wissen, mein Herz mit sich genommen hätte.«

»Das ist alles?« sagte der Doktor.

»Alles, mein Pate«, erwiderte sie mit einem Seufzer.

»Mein kleines Herz«, sprach der Doktor und nahm Ursula auf seine Knie, »du wirst bald sechzehn Jahre, und dein Dasein als Frau wird beginnen. Du stehst zwischen deiner gesegneten Kindheit, die im Vergehen ist, und den leidenschaftlichen Erregungen der Liebe, die Katastrophen in deinem Leben heraufbeschwören werden, denn deine Nerven sind außerordentlich empfindlich. Was dir jetzt begegnet, mein Kind, das ist die Liebe!« sagte mit einer Miene, aus der tiefe Trauer sprach, der Alte. »Die Liebe in ihrer heiligen Reinheit, die Liebe, wie sie sein soll: unwillkürlich und unversehentlich, wie ein Dieb, der kommt und alles mitnimmt ... ja, alles – das wußte ich. Ich habe Frauen viel beobachtet, und ich weiß: wenn über die meisten unter ihnen die Liebe erst nach vielen Kundgebungen, nach Wundern der Zärtlichkeit kommt, wenn diese Frauen ihr Schweigen erst brechen, erst nachgeben, wenn sie besiegt sind, so gibt es andere, die unter dem Einfluß einer Sympathie, welche wir heute durch das magnetische Fluidum zu erklären vermögen, in einem Augenblick überwältigt werden. Ich darf dir das heute sagen. Kaum hatte ich die hinreißende Frau gesehen, die deinen Namen trägt, so fühlte ich, daß ich sie allein unverbrüchlich lieben würde, ohne daß ich noch wußte, ob unser Charakter, unsere Natur zueinander stimmen würden. Gibt es in der Liebe ein zweites Gesicht? Was soll man darauf erwidern, wenn man so viele Vereinigungen unter dem verheißungsvollen himmlischen Zeichen der Ehe hat schließen sehen, die doch später zerbrochen wurden und einen fast unauslöschlichen Haß, unwiderstehliche Abneigungen hinterließen. Die Sinne können gewissermaßen sich anziehen und die Gedanken in Zwiespalt liegen; und vielleicht gibt es Menschen, die mehr in den Gedanken leben als in den Leibern. Wiederum stimmen die Charaktere oft zusammen, und die Menschen mißfallen einander. Diese beiden Erscheinungen, so verschieden sie sind, mögen der Grund von wer

weiß wieviel Unheil sein, und sie zeigen, wie weise eine Gesetzgebung ist, die den Eltern bei der Heirat der Kinder das letzte Wort vorbehält; ein junges Mädchen läßt oft durch eine dieser Halluzinationen sich verführen. Aber ich tadle dich nicht! Was du fühlst, die Erregungen, die sich aus einem dir noch verborgenen Zentrum auf deinen Geist und dein Gemüt stürzen, das Glück, mit dem der Gedanke an Savinien dich erfüllt, all das ist natürlich. Aber, mein teuerstes Kind, die Gesellschaft verlangt – wie unser Abbé Chaperon dir das gesagt hat – von uns oft das Opfer natürlicher Neigungen. Ein anderes ist die Bestimmung des Mannes, ein anderes die der Frau. Ich habe Ursula Mirouet zur Frau wählen können und konnte zu ihr gehen und ihr sagen, wie sehr ich sie liebte; während ein junges Mädchen ihre Sitte verleugnet, wenn sie sich an den wendet, den sie liebt: der Frau ist es nicht wie uns gegeben, die Erfüllung ihrer Wünsche zu verfolgen. So ist die Scham bei euch Frauen und vor allem bei dir die unübersteigliche Schranke, die das Geheimnis eures Herzens bewahrt. Daß du mir deine ersten Gefühle so zögernd anvertraut hast, sagt mir hinlänglich, daß du eher die strengsten Qualen erdulden als Savinien gestehen würdest...«

»Oh gewiß!« sagte sie.

»Aber, mein Kind, du mußt noch mehr tun! Du mußt den Trieb deines Herzens zurückdrängen, ihn vergessen.«

»Warum?«

»Weil du, mein kleiner Engel, nur den Mann lieben darfst, der dein Gemahl wird, und selbst wenn auch Savinien von Portenduère dich lieben würde...«

»Darüber habe ich noch nicht nachgedacht.«

»Höre zu! Selbst wenn er dich lieben, wenn seine Mutter deine Hand für ihn erbitten würde, würde ich in diese Heirat erst einwilligen, wenn ich Savinien einer langen allseitigen Prüfung würde unterworfen haben. Sein Betragen hat ihn gerade jetzt allen Familien in schlechtem Lichte erscheinen lassen und zwischen den Erben und ihm Schranken errichtet, die nur schwer fallen werden.«

Ein engelhaftes Lächeln trocknete Ursulas Tränen und sie sagte:

»Unglück ist immer zu etwas gut!«

Der Doktor blieb sprachlos vor dieser Unbefangenheit.

»Was hat er getan, mein Pate?« fragte sie.

»In zwei Jahren, mein lieber kleiner Engel, hat er in Paris hundertzwanzigtausend Franken Schulden gemacht! Er hat die Dummheit

begangen, sich in Saint-Pélagie einsperren zu lassen, eine Unge-schicklichkeit, die in unseren Zeitläuften einen jungen Mann für immer kompromittiert. Ein Verschwender, der fähig ist, eine arme Mutter in Kummer und Elend zu stürzen, läßt, wie dein armer Vater, seine Frau vor Verzweiflung umkommen!«

»Glauben Sie, daß er sich bessern kann?« fragte sie.

»Wenn seine Mutter für ihn zahlt, sitzt er nachher auf der Straße, und ich kenne für einen Adligen keine strengere Schule, als ohne Vermögen zu sein.«

Diese Erwiderung machte Ursula nachdenklich; sie trocknete ihre Tränen und sagte zu ihrem Paten: »Wenn Sie ihn retten können, mein Pate, so retten Sie ihn! Dieser Dienst gibt Ihnen das Recht, ihm einen Rat zu geben, Sie werden ihm Vorstellungen machen...«

»Und«, sagte der Doktor, indem er Ursulas Redeweise nachahmte, »er kommt hierher, die alte Dame kommt auch, wir sehen sie bei uns und...«

»Ich denke in diesem Augenblick nur an ihn«, sagte Ursula errötend.

»Denke nicht mehr an ihn, mein armes Kind, es ist ein Wahnsinn!« sagte nachdrücklich der Doktor. »Niemals, und hätte sie nur dreihundert Franken im Jahr zu leben, würde Frau von Portenduère, eine geborene Kergarouët, die Heirat des Vicomte Savinien von Portenduère, Großneffen des verstorbenen Grafen von Portenduère, Generalleutnants der Seestreitkräfte des Königs und Sohn des Vicomte von Portenduère, Kapitäns zur See, mit wem? mit Ursula Mirouet zugeben, mit der Tochter eines armen Regimentsmusikers, dessen Vater – es ist jetzt leider der Augenblick, es dir zu sagen, gekommen – der uneheliche Sohn eines Organisten war, meines Schwiegervaters.«

»O Pate, Sie haben recht: nur vor Gott sind wir gleich. Ich werde bei meinem Gebet nicht mehr an ihn denken«, sagte sie, mitten unter den Schluchzern, die diese Enthüllung in ihr auslöste. »Geben Sie alles, was Sie mir zugedacht haben, ihm! Was kann ein armes Mädchen, wie ich, brauchen! Er! im Gefängnis!«

»Demütige dich ganz und gar vor Gott, und vielleicht wird er uns helfen.«

Während einiger Augenblicke herrschte Schweigen. Als Ursula, die nicht gewagt hatte, ihren Paten anzublicken, die Augen zu ihm aufhob, war sie tief bewegt, auf seinen welken Backen Tränen rollen zu sehen: die Tränen der alten Leute sind so furchtbar, wie die der Kinder natürlich sind.

»Mein Gott! was haben Sie?« rief sie, warf sich zu seinen Füßen und küßte ihm die Hände. »Sind Sie meiner nicht sicher?«

»Ich, der ich all deine Wünsche erfüllen möchte, muß dir den ersten großen Schmerz deines Lebens zufügen! Ich leide so sehr wie du. Ich habe nur beim Tode meiner Kinder geweint und bei dem von Ursula. Gott! ich werde alles tun, was du willst«, rief er plötzlich aus.

Durch ihre Tränen warf Ursula ihrem Paten einen Blick zu, der wie ein Blitz war; sie lächelte.

»Gehen wir in den Salon und sieh zu, daß du all dies als Geheimnis in dir bewahrst, meine Kleine«, sagte der Doktor und ließ sein Mündel im Arbeitszimmer zurück.

Dieser Vater fühlte sich so schwach vor jenem göttlichen Lächeln, daß er seinem Mündel ein Wort der Hoffnung sagen und sie so täuschen wollte.

✱

In diesem Augenblick war Frau von Portenduère, die mit dem Geistlichen sich allein in ihrem kleinen ungeheizten Zimmer im Erdgeschoß befand, damit zu Ende gekommen, diesem guten Priester, ihrem einzigen Freunde, ihre Schmerzen anzuvertrauen. In der Hand hielt sie die Briefe, die Abbé Chaperon soeben, nachdem er sie gelesen, ihr zurückgegeben hatte und die ihre Bedrängnis aufs Äußerste gesteigert hatten. An der einen Seite des viereckigen Tisches, auf dem noch die Reste des Nachtsches standen, saß die alte Dame in einer Bergère und blickte auf den Geistlichen, der, ihr gegenüber, in seinen Sessel gekauert, sich das Kinn streichelte – eine Geste, welche den Kammerdienern auf der Bühne gemein ist mit den Mathematikern und den Priestern, und die das Nachsinnen über ein schwieriges Problem zum Ausdruck bringt.

Dies kleine Zimmer, das sein Licht durch zwei Fenster erhielt, die auf die Straße gingen und mit grau gestrichenem Holze gerahmt waren, war so feucht, daß die unteren Holzfüllungen dem Blick jene geometrischen Risse zeigten, die faulendes Holz hat, wenn es nur noch von der Farbe zusammengehalten wird. Der roten Fliesen wegen, die von dem einzigen Dienstmädchen der alten Dame gescheuert wurden, lag vor jedem Sessel eine kleine runde Matte, auf deren eine der Abbé seine Füße gestellt hatte. Die Vorhänge, aus altem hellgrünen Damast, der mit grünen Blumen gemustert war, hatte



man vorgezogen, und die Jalousien waren herabgelassen. Zwei Kerzen erhellten den Tisch, ließen aber das Zimmer übrigens im Halbdunkel. Muß es gesagt werden, daß zwischen den beiden Fenstern ein gutes Pastell von Latour den berühmten Admiral von Portenduère darstellte, den Rivalen der Souffren, der Kergarouët, der Guichin und der Simeuse. Dem Kamin gegenüber hingen auf der Wandverschalung die Bilder des Vicomte von Portenduère und der Mutter der alten Dame, einer Kergarouët-Ploëgat. Savinien hatte also den Vizeadmiral von Kergarouët zum Großonkel und den Grafen von Portenduère, den Enkel des Admirals, zum Vetter. Beide waren sehr reich. Der Vizeadmiral von Kergarouët lebte in Paris und der Graf von Portenduère auf dem Schlosse gleichen Namens in der Dauphiné. Sein Vetter, der Graf, repräsentierte die ältere Linie, und Savinien war der einzige Sproß des jüngeren Portenduère. Der Graf war über vierzig Jahre alt, mit einer reichen Frau vermählt und hatte drei Kinder. Sein Vermögen, das durch mehrere Erbschaften gewachsen war, belief sich, wie man sagte, auf sechzigtausend Franken Rente. Als Abgeordneter des Arrondissements der Isère lebte er im Winter in Paris und hatte dort für die Entschädigungen, die er der Loi Villèle verdankte, das Hotel der Portenduère zurückgekauft. Der Vizeadmiral von Kergarouët hatte kürzlich seine Nichte, Fräulein von Fontaines, einzig und allein, um ihr sein Vermögen zu sichern, geheiratet. Seine Verfehlungen sollten also den Grafen um zwei einflußreiche Gönner bringen.

Wenn Savinien, der ein hübscher junger Bursche war, zur Marine gegangen wäre, so wäre er dank seinem Namen und der Unterstützung durch einen Admiral und durch einen Abgeordneten vielleicht schon mit dreiundzwanzig Jahren Schiffsleutnant geworden; aber seine Mutter wünschte nicht, daß ihr einziger Sohn die Militärkarriere einschläge. Sie hatte ihn also in Nemours von einem Vikar des Abbé Chaperon ausbilden lassen und sich mit der Hoffnung geschmeichelt, ihren Sohn bis zum Tode bei sich behalten zu können. Sie wollte ihn klüglich mit einem Fräulein von Aiglemont verheiraten, die zwölftausend Franken Rente besaß und auf deren Hand ihm der Name Portenduère und das Gut des Bordières einen Anspruch erlaubten. Dieser bescheidene, aber weise Plan, der zum Aufstieg der Familie in der zweiten Generation führen konnte, war durch den Lauf der Dinge vereitelt worden: die Aiglemonts waren damals ruiniert, und ihre Tochter Helene war verschwunden, ohne daß die

Familie dieses Geheimnis aufgeklärt hätte. Die Trostlosigkeit eines Lebens ohne frische Luft, ohne Zweck und Aktion, das keine andere Nahrung als die Sohnesliebe unterhalten konnte, nahm Savinien derart mit, daß er seine Ketten, so angenehm sie auch sein mochten, zerbrach und nun, da es ein wenig spät ihm aufgegangen war, daß seine Zukunft nicht in der Bürgergasse liegen konnte, schwor, niemals in der Provinz leben zu wollen. Mit einundzwanzig Jahren also hatte er seine Mutter verlassen, um sich von seinen Verwandten anerkennen zu lassen und sein Glück zu versuchen.

Notwendig mußte der Kontrast zwischen einem Leben, wie es sich in Nemours abspielte, und dem von Paris für einen jungen Mann von einundzwanzig Jahren, der frei war, dem niemand sich widersetzte, der ausgehungert nach Zerstreuungen war und dem der Name Portenduère und seine reiche Verwandtschaft die Salons öffnete, verhängnisvoll werden. In der Gewißheit, daß in irgendeinem Versteck bei seiner Mutter sich die Ersparnisse von zwanzig Jahren aufgehäuft fänden, hatte er die sechstausend Franken, die seine Mutter ihm für eine erste Bekanntschaft mit Paris mitgegeben hatte, schnell verausgabt. Die Summe reichte nicht für das erste Halbjahr, nach dessen Ablauf er bei seinem Wirt, seinem Schneider, seinem Schuhmacher, bei der Lohnkutscherei, einem Goldschmied und all jenen Kaufleuten, die den eleganten jungen Mann bedienen, Schulden in der doppelten Höhe dieses Betrages hatte. Kaum hatte er seinen Namen bekanntgemacht, kaum wußte er seine Worte zu setzen, sich einzuführen, seine Westen anzulegen und zu wählen, seine Anzüge in Auftrag zu geben und die Krawatte zu binden, als er sich Kontrahent von dreißigtausend Franken Schulden wußte. Dabei war er noch in Verlegenheit, wie er auf konvenable Art der Schwester des Marquis von Ronquerolles, einer eleganten Frau, deren Schönheit aber ihre besten Tage unterm Kaiserreiche gehabt hatte, seine Liebe erklären sollte.

»Wie habt ihr euch denn eigentlich aus der Affaire gezogen?« sagte Savinien eines Tages nach dem Diner zu einigen Elegants, mit denen er Beziehungen unterhielt, wie sie heutzutage unter jungen Leuten sich ergeben, deren Absichten in jeder Hinsicht dieselben sind und die eine unmögliche Gleichheit der Haltung in Anspruch nehmen. »Ihr wart nicht reicher als ich, und jetzt seid ihr aus dem Wasser, ihr könnt euch halten, und ich habe schon Schulden!«

»So haben wir alle angefangen«, sagten ihm lachend Rastignac, Lu-

cien de Rubempré, Maxime de Trailles, Émile Blondet – die Dandys jener Tage.

»Daß de Marsay von Anfang an reich gewesen ist«, sagte Finot, der Gastgeber, »war ein Zufall. Und wenn er nicht eben er gewesen wäre«, fügte er hinzu und grüßte hinüber, »so hätte sein Vermögen ihn zugrunde richten können.«

»Gut gesagt«, rief Maxime.

»Und gedacht«, erwiderte Rastignac.

»Mein Lieber«, sagte de Marsay gewichtig zu Savinien, »die Schulden sind die stillen Teilhaber der Erfahrung. Eine gute Hochschulausbildung, bei der Sie nichts lernen, kostet sechzigtausend Franken. Wenn die Erziehung in der großen Welt das doppelte kostet, so lehrt sie auch das Leben kennen, Geschäft, Politik, Männer und manchmal Frauen.«

Blondet vervollständigte diese Unterweisung durch die folgende Paraphrase eines lafontainischen Verses:

»Die Welt verkauft sehr teuer, wovon  
sie glauben macht, daß sie es schenkt.«

Anstatt über das, was die erfahrensten Piloten auf dem Pariser Ozean ihm Wertvolles sagten, nachzudenken, sah Savinien darin nur Späße.

»Sehen Sie sich vor, mein Lieber«, wandte sich Marsay an ihn, »Sie haben einen schönen Namen, und wenn Ihnen das Vermögen fehlt, das zu ihm gehört, so können Sie eines Tages als Quartiermeister in einem Kavallerieregiment enden.«

»Wir haben größere Häupter fallen sehen«, setzte er mit den Worten Corneilles hinzu und nahm Savinien beim Arm. »Da ist, es sind jetzt sieben Jahre, ein junger Graf d'Esgrignon gekommen und hat nicht länger als zwei Jahre im Paradies der großen Welt gelebt. Ach! er hat eben gelebt wie die Raketen leben; bis zur Herzogin von Maufrigneuse ist er aufgestiegen, und dann ist er in seine Heimatstadt zurückgefallen, wo er nun bei einem alten Vater und einer Whistpartie zu zweien mit Strohmann seine Fehler verbüßen kann. Teilen Sie Ihre Lage ganz einfach, ohne Scham, Frau von Sérizy mit; sie wird Ihnen sehr nützlich sein. Wenn Sie aber mit ihr die Scharade der ersten Liebe aufführen, wird sie die raffaelsche Madonna stellen und Sie die kostspielige Reise ins Land des Schmachstens antreten lassen!«

Savinien war noch zu jung und zu sehr auf den Ehrbegriff des Edelmanns festgelegt, um Frau von Sérizy seine Lage eingestehen zu können. Auf einen Brief, in dem Savinien – Freunde hatten ihn in der Kunst unterwiesen, die Geschosse der List gegen den elterlichen Geldschrank abzuschleudern – von Wechseln sprach und von der Schande, seine Unterschrift protestieren zu lassen, sandte die arme Mutter alles, was sie besaß: Zwanzigtausend Franken. Sie kamen in einem Augenblick, da der Sohn nicht aus noch ein wußte. Mit dieser Unterstützung reichte er bis zum Ende des ersten Jahres.

Während des zweiten benutzte er, gekettet an den Triumphwagen der Frau von Sérizy, die ernsthaft in ihn verliebt war und ihn im übrigen bildete, die gefährliche Zuflucht der Wucherer. Ein Beauftragter seiner Freunde, ein Freund seines Vetters von Portenduère, des Lupeaulx, schickte ihn an einem Tage der Ratlosigkeit zu Gobseck, Gigonnet und Palma. Diese waren ausreichend und in aller Form über den Wert seiner mütterlichen Besitzungen informiert und machten ihm die Sache leicht. Der Wucher und trügerische Hilfe der Prolongationen verschafften ihm anderthalb Jahre hindurch ein glückliches Leben. Ohne daß er es gewagt hätte, Frau von Sérizy zu verlassen, verliebte der arme Junge sich sterblich in die schöne Gräfin von Kergarouët, die prude war wie alle jungen Frauen, die dem Tod eines bejahrten Gatten entgegensetzen und einen geschickten Übertrag ihrer Tugend auf eine zweite Ehe vollziehen. Unfähig einzusehen, daß eine Tugend aus Berechnung nicht zu besiegen ist, machte er Emilie von Kergarouët als reichen Mann in großem Stile den Hof; er versäumte weder einen Ball noch eine Vorstellung, bei der sie zugegen sein sollte.

»Mein Junge, um diesen Felsen aufliegen zu lassen, hast du nicht Pulver genug«, sagte ihm eines Abends lachend de Marsay.

Der junge Held der Pariser Gesellschaft mochte lange aus Mitleid versuchen, diesem Kinde Emilie von Kergarouët zu erklären, es bedurfte der traurigen Erleuchtung durch das Unglück und die Dunkelheit des Gefängnisses, um Savinien zur Einsicht zu bringen. Ein Wechsel, den er im Einverständnis mit den Wucherern, die das Odium der Arretierung nicht auf sich nehmen wollten, einem Juwelier gegeben hatte, hatte zur Folge, daß Savinien in Saint-Pélagie wegen einhundertsiebenzehntausend Franken ohne Wissen seiner Freunde festgesetzt wurde. Kaum hatten Rastignac, de Marsay und Lucien de Rubempré diese Nachricht erhalten, als alle drei Savinien

aufsuchten und ihm, den sie gänzlich mittellos fanden, jeder eine Tausendfrankennote anboten. Der Kammerdiener war von zwei Gläubigern bestochen worden und hatte Saviniens geheimes Logis angegeben. Dort hatte man bis auf die Kleider und den wenigen Schmuck, den er trug, alles beschlagnahmt. Die drei jungen Leute, die ein ausgezeichnetes Diner eingenommen hatten, informierten sich über Saviniens Lage, um die Gestaltung seiner Zukunft in die Hand zu nehmen, indessen sie dem Xeres, welchen de Marsay mitgebracht hatte, zusprachen.

»Heißt man Savinien von Portenduère«, hatte Rastignac gerufen, »hat man einen künftigen Pair von Frankreich zum Vetter und den Admiral von Kergarouët zum Großonkel, hat man dann den kolosalen Fehler gemacht, sich in Saint-Pélagie einstecken zu lassen, so bleibt man nicht dort.«

»Und warum hat man mir nichts gesagt?« brach de Marsay los. »Mein Reisewagen stand zu Ihrer Verfügung, dazu zehntausend Franken und Empfehlungen nach Deutschland. Wir kennen Gobseck, Gigonnet und die andern Krokodile, und wir hätten sie zur Kapitulation gebracht. Und vor allem, welcher Esel hat Sie zum Trinken an diese tödliche Quelle geführt?«

»Des Lupeaulx.«

Die drei jungen Leute sahen sich an und teilten einander den gleichen Gedanken, einen Argwohn mit, ohne ihn auszusprechen.

»Nennen Sie mir Ihre Ressourcen, decken Sie Ihr Spiel auf!« verlangte de Marsay.

Als Savinien ihnen seine Mutter geschildert hatte mit ihrem alten Schleifenhäubchen, ihr kleines Haus in der Bürgergasse, dessen Garten im Hof bestand, auf dem ein Brunnen und ein Schuppen für Holz war, als er ihnen den Wert des Hauses beziffert hatte, das von Sandstein gebaut und mit rötlichem Bewurf versehen war, als er dann die Besetzung des Bordières taxiert hatte, sahen die drei Dandys einander an und sprachen mit tiefsinniger Miene das Wort des Abbé in den »Marrons du feu« von Alfred de Musset aus, dessen »Contes d'Espagne« eben erschienen waren: »Schlimm!«

»Ihre Mutter wird auf einen geschickten Brief hin zahlen«, sagte Rastignac.

»Ja, aber nachher?« rief de Marsay.

»Wenn Sie nur in den Polizeiwagen gesteckt worden wären«, sagte Lucien, »könnte die Königliche Regierung Sie in der Diplomatie

unterbringen; aber Saint-Pélagie ist nicht das Vorzimmer einer Gesandtschaft.« »Sie sind für das Pariser Leben nicht stark genug«, sagte Rastignac.

»Sehen wir zu«, begann de Marsay von neuem – und er maß Savinien von oben bis unten, wie ein Pferdehändler ein Pferd abschätzt – »Sie haben schöne blaue Augen, die gut geschnitten sind, eine fein gezeichnete weiße Stirn, wundervolles schwarzes Haar, einen kleinen Schnurrbart, der sich auf Ihren blassen Wangen nicht schlecht macht, und eine elegante Figur; Sie haben einen Fuß, der Rasse verleiht, Schultern und Brust haben nichts vom Packträger und sind doch kräftig. Sie sind, was ich einen brünetten Elegant nenne. Ihr Gesicht ist im Genre Louis XIII., wenig Farbe, eine hübsche Nase, und dazu haben Sie das, was die Frauen gern mögen, ein gewisses Etwas, dessen die Männer selbst sich nicht bewußt sind und das mit dem Ausdruck, mit dem Gang, mit dem Stimmfall, mit der Art einen Blick zu werfen, mit der Gestikulation, mit einer Fülle von Kleinigkeiten zusammenhängt, die Frauen wahrnehmen und dem sie eine Bedeutung beilegen, die uns entgeht... Sie kennen sich selbst nicht, mein Teuerster. Mit ein wenig Haltung würden Sie in sechs Monaten das Entzücken einer Engländerin sein, die hunderttausend Franken Rente hat, besonders wenn Sie den Titel eines Vicomte von Portenduère annehmen, auf den Sie ein Anrecht haben. Meine reizende Schwiegermama, Lady Dudley, die ihresgleichen nicht hat in der Kunst, zwei Herzen zusammenzuspießen, würde sie in einem der tertiären Landstriche Großbritanniens für Sie ausfindig machen. Aber man müßte Mittel und Wege kennen, Ihre Schulden binnen neunzig Tagen durch ein souveränes Finanzmanöver zu decken. Warum haben Sie mir nichts gesagt? In Baden hätten Ihre Wucherer Sie respektiert, sich vielleicht zu Ihrer Verfügung gestellt; aber in diesem Augenblick verachten sie Sie. In den Augen gewisser Kreise ist Saint-Pélagie ein teuflischer Dämon, der die Seele der jungen Leute weidlich räuchert. Wollen Sie meine Ansicht erfahren, mein liebes Kind? Ihnen sage ich wie dem kleinen d'Esgrignon: Zahlen sie Ihre Schulden so, daß Sie für drei Jahre zu leben behalten, und nehmen Sie in der Provinz das erste beste Mädchen mit dreißigtausend Franken Rente. In drei Jahren haben Sie irgendeine dumme Erbin gefunden, die Frau von Portenduère heißen möchte. Das ist die ganze Weisheit! Also trinken wir: auf das reiche Mädchen!« Die jungen Leute verließen ihren Exkameraden erst am Schluß der offi-

ziellen Besuchsstunde, und auf der Türschwelle sagten sie zueinander: »Er ist nicht stark. – Er ist sehr niedergeschlagen. – Wird er sich wieder aufrichten?«

Am andern Morgen schrieb Savinien seiner Mutter eine Generalbeichte von zweiundzwanzig Seiten. Nachdem Frau von Portenduère einen ganzen Tag lang geweint hatte, schrieb sie erst ihrem Sohne und versprach, ihn aus dem Gefängnis zu befreien; dann dem Grafen von Portenduère und dem Grafen von Kergarouët.

Die Briefe, die der Geistliche soeben gelesen hatte und die die arme Mutter, von ihren Tränen benetzt, in der Hand hielt, waren am gleichen Morgen eingetroffen, und sie hatten ihr Herz gebrochen.

An Frau von Portenduère.

Paris, September 1839.

»Verehrte gnädige Frau!

Sie werden gewiß nicht an dem Anteil zweifeln, den der Admiral und ich an Ihrem Kummer nehmen. Was Sie Herrn von Kergarouët mitteilen, betrübt mich um so mehr, als mein Haus das Ihres Sohnes war; wir sind stolz auf ihn gewesen. Hätte er in den Admiral mehr Vertrauen gehabt, so hätten wir ihn mit uns genommen, und er wäre nun schon angemessen untergebracht. Aber das unselige Kind hat uns nichts gesagt! Der Admiral ist nicht in der Lage, hunderttausend Franken zu zahlen; er ist selbst mit Schulden belastet und hat sich außerdem für mich, die ich nichts von seiner pekuniären Lage wußte, Verbindlichkeiten unterzogen. Seine Ratlosigkeit ist um so größer, als Savinien dadurch, daß er sich hat festnehmen lassen, uns für den Augenblick die Hände gebunden hat. Wenn mein schöner Neffe für mich nicht weiß Gott welche dumme Passion gehabt hätte, welche die Stimme des Verwandten durch den Hochmut des Liebhabers erstickte, so hätten wir ihn nach Deutschland gesandt, während man seine Angelegenheiten hier geordnet hätte. Herr von Kergarouët hätte für seinen Großneffen eine Stelle im Marineministerium erbitten können, eine Schuldhaft aber müßte die Schritte des Admirals natürlich vereiteln. Zahlen sie Saviniens Schulden, lassen Sie ihn in der Marine dienen, so wird er als ein echter Portenduère seinen Weg machen. Er hat deren Feuer in seinen schönen schwarzen Augen. Und wir alle werden ihm helfen.

Geben Sie also die Hoffnung nicht auf, gnädige Frau. Es bleiben Ih-

nen Freunde, in deren Zahl ich als eine der aufrichtigsten gelten möchte. Ich sende Ihnen meine besten Wünsche und die Empfehlungen

Ihrer sehr ergebenen  
Emilie von Kergarouët.«

An Frau von Portenduère.

Portenduère, 29. August.

»Meine liebe Tante!

Über Saviniens Eskapaden bin ich ebenso ärgerlich als bekümmert. Als Ehemann und Vater von zwei Söhnen und einer Tochter gestattet mir mein im Vergleich zu meiner Position und meinen Erwartungen ohnehin schon so bescheidenes Vermögen nicht, es um hunderttausend Franken zu vermindern, um einen Portenduère, der sich von Wucherern hat festsetzen lassen, auszulösen. Verkaufen Sie Ihr Gut, bezahlen Sie seine Schulden und kommen Sie nach Portenduère. Sie werden die Aufnahme finden, die wir Ihnen schuldig sind, auch wenn unser Herz Ihnen nicht völlig gehören sollte. Sie werden ein glückliches Leben führen, und schließlich werden wir auch für Ihren Sohn, den meine Frau entzückend findet, eine Partie ausfindig machen. Dieser Streich hat nichts zu bedeuten, machen Sie sich deswegen keinen Kummer; es wird ihn niemand in unsrer Provinz erfahren, und wir kennen hier mehrere sehr reiche Töchter, die froh sein würden, zu den unsern zu zählen.

Meine Frau schließt sich mir an, um Ihnen zu sagen, welche Freude Sie uns machen würden, und sie bittet mich, für die Verwirklichung dieses Vorhabens unsere besten Wünsche und die Versicherung unserer ehrerbietigen Gewogenheit entgegenzunehmen.

Luc-Savinien, Graf von Portenduère.«

»Was für Briefe an eine Kergarouët!« rief die alte Bretonin und trocknete sich die Augen.

»Der Admiral weiß nicht, daß sein Neffe im Gefängnis ist«, sagte endlich der Abbé Chaperon. »Die Gräfin allein hat Ihren Brief gelesen, und nur sie hat geantwortet. Aber es muß ein Entschluß gefaßt werden«, setzte er nach einer Pause hinzu, »und zwar habe ich Ihnen das Folgende vorzuschlagen. Verkaufen Sie Ihr Gut nicht. Die Pacht geht zu Ende, sie hat nun vierundzwanzig Jahre gedauert; in einigen Monaten können Sie den Pachtzins auf sechstausend Fran-



ken erhöhen und zum Abschluß des Kontrakts eine Zulage in der Höhe von zwei Jahreserträgen fordern. Leihen Sie von einem rechtschaffenen Mann, nicht von den Leuten in der Stadt, die mit Hypotheken Handel treiben. Ihr Nachbar ist ein Ehrenmann, ein Mann mit anständigem Verkehr, der vor der Revolution in den großen Salons verkehrt hat und aus einem Atheisten ein Katholik geworden ist. Stehen Sie nicht an, ihn heute abend aufzusuchen; er wird sehr empfänglich für Ihr Ansuchen sein. Vergessen Sie einen Augenblick, daß Sie eine Kergarouët sind.«

»Niemals«, sagte die alte Mutter mit schneidender Stimme.

»Nun, so seien Sie eine liebenswürdige Kergarouët; gehen Sie hin, wenn er allein ist, er wird Ihnen zu dreieinhalb, vielleicht zu drei Prozent leihen. Und er wird Ihnen diesen Dienst auf taktvolle Art erweisen, Sie werden sehr zufrieden mit ihm sein; er wird Savinien selbst freimachen, denn er wird seine Renten verkaufen müssen, und er wird ihn zu Ihnen zurückbringen.«

»Sie sprechen also von dem kleinen Minoret?«

»Der Kleine ist dreiundachtzig Jahre«, erwiderte Abbé Chaperon lächelnd. »Meine liebe Frau von Portenduère, üben Sie ein wenig christliche Nächstenliebe, kränken Sie ihn nicht, er kann Ihnen auf mehr als eine Art nützlich sein.«

»Und wie?«

»Aber er hat ja einen Engel um sich, das wundervollste junge Mädchen.«

»Ja, diese kleine Ursula ... Nun, und?«

Als der arme Geistliche dieses „Nun, und?“ hörte, wagte er nicht weiterzureden. Die Härte und Bitterkeit des Tonfalls schnitten den Vorschlag, den er machen wollte, von vornherein ab.

»Ich glaube, daß der Doktor Minoret ansehnlich reich ist.«

»Desto besser für ihn!«

»Sie haben, wenn auch nur mittelbar, schon das gegenwärtige Unglück Ihres Sohnes hervorgerufen, indem Sie ihm keine Laufbahn freigaben. Hüten Sie sich in Zukunft!« sagte der Geistliche streng.

»Soll ich Ihrem Nachbar Ihre Visite ansagen?«

»Aber warum kommt er denn nicht, wenn er weiß, daß ich ihn brauche?«

»Bitte, gnädige Frau, wenn Sie zu ihm gehen, werden Sie drei Prozent zahlen, und wenn er zu Ihnen kommt, fünf«, sagte der Pfarrer. Er hatte diese schöne Begründung gefunden, um die alte Dame zum

Entschluß zu bringen. »Und wenn Sie genötigt wären, Ihr Gut durch den Notar oder den Sekretär des Friedensgerichts zu verkaufen, die in der Hoffnung, aus Ihrem Zusammenbruch Profit zu schlagen, Ihnen die Kapitalien verweigern würden, so würden Sie die Hälfte des Wertes von des Bordières einbüßen. Ich habe auf Dionis, Massin und Levrault, auf die Reichen in der Gegend, die Ihr Gut haben wollen und Ihren Sohn im Gefängnis wissen, nicht den mindesten Einfluß.«

»Sie wissen es! Sie wissen es!« schrie sie und hob die Arme zum Himmel. »Oh, mein armer Abbé, Sie haben Ihren Kaffee kalt werden lassen ... Tinette, Tinette!«

Tinette, eine alte Bretonin von sechzig Jahren, in der Jacke und Haube des Landes, kam geschwind herein und nahm den Kaffee des Pfarrers, um ihn zu wärmen.

»Seien Sie ruhig, Herr Rektor«, sagte sie, als sie sah, daß der Pfarrer austrinken wollte, »ich stelle ihn ins warme Wasser, davon wird er nicht schlecht.«

»Also«, sagte mit seiner einschmeichelnden Stimme der Pfarrer, »ich sage dem Herrn Doktor Ihren Besuch an, und Sie kommen ...«

Die alte Mutter gab erst nach einer einstündigen Verhandlung nach, in deren Verlauf der Geistliche seine Gründe zehnmal vorbringen mußte. Und auch dann waren es erst seine letzten Worte, die sie besiegten: »Savinien würde hingehen!«

»Dann ist es besser, ich tu es«, sagte sie.

✱

Es schlug neun Uhr, als sich der kleine Türausschnitt in dem Portal hinter dem Geistlichen schloß und dieser laut am Gatter des Doktors schellte. Abbé Chaperon geriet von der Tinette an die Bougival, und diese sagte: »Sie kommen sehr spät, Herr Pfarrer!« wie jene gemeint hatte: »Warum gehen Sie so schnell fort, wenn die gnädige Frau Kummer hat?«

Der Geistliche fand in dem grün und braunen Salon des Doktors eine zahlreiche Gesellschaft versammelt, denn als Dionis bei Massin vorbeigekommen war, hatte er durch eine Wiedergabe der Worte seines Onkels die Erben beruhigen wollen.

»Die Kleine hat«, so sagte er, »meiner Ansicht nach eine Liebe im Herzen, von der sie nur Kummer und Sorge haben wird. Sie scheint romantisch veranlagt (so bezeichnet ein Notar überstarke Sensibili-

tät), und wir werden nicht so bald ihre Heirat erleben. Habt also kein Mißtrauen! Seid zuvorkommend gegen sie und erweist euch eurem Onkel gefällig, denn er ist schlauer als hundert Goupils zusammen«, fügte der Notar hinzu, der nicht wußte, daß Goupil eine verdorbene Form des lateinischen vulpes, Fuchs, ist.

So bildeten denn die Damen Massin und Crémière, ihre Gatten, der Posthalter, Désiré und der Arzt von Nemours eine ungewohnte lärmende Gesellschaft beim Doktor. Als Abbé Chaperon eintrat, hörte er Klänge vom Piano. Die arme Ursula beendete die beethovensche Symphonie in A-dur. Mit einer Verschlagenheit, wie sie der Unschuld erlaubt ist, hatte das Kind, dem nach der Aufklärung durch den Doktor die Erben mißfielen, diese großartige Musik, deren Verständnis ein Studium erfordert, gewählt, um den Frauen ihre Affekte auszutreiben. Je schöner eine Musik ist, desto weniger liegt sie den Unwissenden. So waren sie denn alle glücklich, mit dem Rufe, »Ah, der Herr Pfarrer«, sich erheben und ihrer Qual ein Ende setzen zu können, als in der Türe das ehrwürdige Haupt des Abbé Chaperon erschien.

Der Ruf fand sein Echo am Spieltisch, wo Bongrand, der Arzt von Nemours und der Greis Opfer der Frechheit waren, die den Postmeister, um seinem Onkel einen Gefallen zu tun, sich als vierten Mann zum Whist hatten vorschlagen lassen.

Ursula war froh, das Piano verlassen zu können; der Doktor stand auf, als wolle er den Geistlichen begrüßen, in Wahrheit aber, um die Partie abubrechen, und die Erben machten ihre Reverenz, nachdem sie dem Doktor große Komplimente über das Talent seines Mündels versetzt hatten.

»Guten Abend, meine Freunde!« rief der Doktor, als das Gattertor zufiel.

»Also *das* kommt so teuer!« sagte Frau Crémière, als sie sich ein paar Schritt entfernt hatten, zu Frau Massin.

»Gott bewahre mich, dafür Geld auszugeben, daß meine kleine Aline mir solchen Trubel ins Haus bringt!« erwiderte Frau Massin.

»Sie sagt, es ist von Beethoven«, bemerkte der Steuereinnnehmer.  
»Das soll aber doch ein großer Musiker sein. Er hat einen Namen.«

»Zum Teufel, in Nemours soll er ihn nicht haben!« erwiderte Frau Crémière. »Er heißt mit Recht bête à vent.«

»Ich glaube, daß der Onkel das extra gemacht hat, damit wir nicht mehr kommen«, sagte Massin, »denn er hat seiner kleinen Zierpuppe so zugezwinkert, als er auf den grünen Band zeigte.«

»Wenn sie sich an diesem Geklimper vergnügen, so sollen sie nur unter sich bleiben«, setzte der Postmeister hinzu.

»Der Herr Friedensrichter muß sehr hinterm Spiel her sein, wenn er sich diese Sonakeln dazu anhört«, sagte Frau Crémère.

»Vor Leuten, die nichts von Musik verstehen, werde ich niemals spielen können«, sprach Ursula, als sie neben dem Spieltisch Platz nahm.

»Das Gefühlsleben reichbegabter Persönlichkeiten kann sich nur in einem befreundeten Lebenskreise entwickeln«, sagte der Arzt von Nemours. »Wie ein Priester in Gegenwart des Teufels nicht den Segen erteilen könnte, wie eine Kastanie in fetter Erde eingeht, so kommt über einen begnadeten Musiker, wenn er von Ignoranten umgeben ist, ein innerer Zusammenbruch. Im Bereiche der Kunst müssen wir von den Seelen, die um uns sind, ebensoviel Kraft empfangen, als wir ihnen mitteilen. Dieser Satz, der das Spiel menschlicher Sympathien beherrscht, hat die Sprichwörter eingegeben: ›Mit den Wölfen muß man heulen.‹ ›Gleich und gleich gesellt sich gern.‹ Aber was Sie durchgemacht haben, empfinden nur zarte, feinfühligere Naturen.«

»So ist es, meine Freunde«, bemerkte der Doktor, »etwas, was einer andern Frau nur Kummer machen würde, könnte meine kleine Ursula töten. Ach, wenn ich nicht mehr bin, dann zieht um diese teure Blume eine Schutzhecke gegen die Umwelt, wie die, von der Catulls Verse ›Ut flos‹ reden.«

»Diese Damen haben Ihnen aber doch sehr geschmeichelt, Ursula«, sagte lächelnd der Friedensrichter.

»Plump geschmeichelt«, bemerkte der Arzt von Nemours.

»Ich habe immer eine Plumpheit in den Schmeicheleien auf Kommando gefunden«, erwiderte der alte Minoret. »Und warum?«

»Ein wahrer Gedanke ist immer geistreich«, sagte der Abbé.

»Sie haben bei Frau von Portenduère gegessen?« fragte hier Ursula den Abbé, und dabei richtete sie auf ihn einen Blick voll wißbegieriger Besorgnis.

»Ja, die arme Frau ist sehr niedergeschlagen, und es ist nicht ausgeschlossen, daß sie heute abend zu Ihnen kommt, Herr Minoret.«

»Wenn Sie Kummer hat und mich braucht, so gehe ich zu ihr!« rief der Doktor aus. »Machen wir den letzten Robber zu Ende.«

Unter dem Tisch drückte Ursula die Hand des alten Mannes.

»Ihr Sohn«, sagte der Friedensrichter, »war etwas zu einfältig, so ohne Mentor nach Paris zu gehen. Als ich erfuhr, daß man hier beim Notar Auskünfte über das Gut der alten Dame einholte, da wußte ich, daß er den Tod seiner Mutter eskomptiert.«

»Sie halten ihn dessen fähig?« fragte Ursula mit einem furchtbaren Blick auf Bongrand. Dieser sagte sich im stillen: »Ach Gott, sie liebt ihn wirklich.« »Ja und nein«, sagte der Arzt von Nemours. »Savinien hat gute Seiten. Grund: er sitzt im Gefängnis. Die Halunken kommen niemals hinein.«

»Meine Freunde«, rief der Doktor, »nun ist's genug für heut abend. Man darf eine alte Mutter nicht eine Minute weinen lassen, wenn man ihre Tränen trocknen kann.«

Die vier Freunde erhoben sich und gingen. Ursula begleitete sie bis zum Gatter, sah, wie ihr Pate und der Geistliche an der gegenüberliegenden Türe klopfen, und als Tinette sie eingelassen hatte, setzte sie sich auf einen Bordstein des Hauses nieder; die Bougival stand neben ihr.

»Gnädige Frau«, sprach der Geistliche, der zuerst das kleine Zimmer betrat, »Herr Doktor Minoret wollte nicht, daß Sie es sind, die sich zu ihm bemüht...«

»Ich bin zu altfränkisch, gnädige Frau«, nahm der Doktor das Wort, »um nicht zu wissen, was ein Mann einer Dame Ihrer Art alles schuldet. Ich bin übergücklich, Ihnen, den Worten des Herrn Pfarrers zufolge, in etwas dienen zu können.«

Frau von Portenduère hatte der versprochene Schritt so schwer auf dem Herzen gelegen, daß sie, nachdem der Abbé Chaperon sich entfernt hatte, geneigt war, sich an den Notar von Nemours zu wenden. Nun war sie so überrascht von Minorets Aufmerksamkeit, daß sie sich erhob, um seinen Gruß zu erwidern, und ihn auf einen Fauteuil wies.

»Nehmen Sie Platz, mein Herr«, sagte sie mit einem fürstlichen Ausdruck im Gesicht. »Unser lieber Pfarrer wird Ihnen mitgeteilt haben, daß der Vicomte wegen einiger Schulden im Gefängnis sitzt, wie junge Leute sie nun einmal machen... Hunderttausend Franken... Wenn Sie sie ihm vorstrecken könnten, würde ich Ihnen eine Verschreibung auf mein Gut des Bordières geben.«

»Wir werden darüber sprechen, gnädige Frau, wenn ich Ihnen Ihren Sohn wiedergebracht habe, für den Fall, daß Sie mir gestatten sollten, diese Angelegenheit in meine Hand zu nehmen.«

»Sehr wohl, Herr Doktor«, erwiderte mit einer Neigung des Hauptes die alte Dame, und darauf sah sie den Geistlichen mit einem Blick an, der sagen sollte: »Sie haben recht, es ist ein Mann aus der guten Gesellschaft.«

»Mein Freund, der Doktor«, bemerkte darauf der Geistliche, »ist, wie Sie, gnädige Frau, sehen, Ihrem Hause völlig ergeben.«

»Wir werden Ihnen das danken, mein Herr!« sagte unter sichtlicher Anstrengung Frau von Portenduère. »Denn in Ihrem Alter in Paris den Fehlritten eines Leichtfertigen nachzugehen...«

»Gnädige Frau, im Jahre fünfundsechzig hatte ich die Ehre, den berühmten Admiral von Portenduère bei jenem ausgezeichneten Herrn Malherbes und auch bei dem Herrn Grafen von Buffon zu sehen, der ihm wegen einiger merkwürdiger Reisebegebenheiten Fragen zu stellen wünschte. Es ist nicht unmöglich, daß Herr von Portenduère, weiland Ihr Gatte, dabei gewesen ist. Der Ruhm der französischen Marine war damals groß, sie bot England die Spitze, und der Kapitän trug an seinem Teile mit seinem Mut dazu bei. Mit welcher Ungeduld wurden dreiundachtzig und vierundachtzig die Berichte aus dem Lager von Saint-Roch erwartet! Ihr Großonkel, der noch am Leben ist, der Admiral Kergarouët, hat damals dieses berühmte Gefecht mit geleitet, denn er war auf der Belle-Poule.«

»Ach, wenn er wüßte, sein Neffe sitzt im Gefängnis!«

»In zwei Tagen wird er es nicht mehr tun«, sagte der alte Minoret und erhob sich.

Er streckte die Hand aus, um die der alten Dame zu fassen, die sie ihm überließ, er küßte sie ehrerbietig, grüßte tief und ging, kehrte aber zurück, um dem Pfarrer zu sagen: »Wollen Sie, mein lieber Abbé, mir für morgen früh einen Platz in der Diligence reservieren?«

Der Geistliche blieb ungefähr noch eine halbe Stunde, um das Lob des Doktor Minoret zu singen, der es mit Erfolg auf die Eroberung der alten Dame abgesehen hatte.

»Er ist für sein Alter erstaunlich«, sagte sie. »Er spricht davon, nach Paris zu gehen und sich der Angelegenheiten meines Sohnes anzunehmen, als wenn er fünfundzwanzig Jahre wäre. Er hat in der guten Gesellschaft verkehrt.«

»In der besten, gnädige Frau, und mehr als ein Sohn eines armen Pairs von Frankreich wäre heute glücklich, wenn er sein Mündel heiraten könnte, das eine Million hat. Ach, wenn so ein Gedanke an Saviniens Herz rührte – die Zeiten haben sich so gewandelt – wenn dann nur nicht von Ihrer Seite die größten Schwierigkeiten erwachsen möchten, nach der Aufführung Ihres Sohnes.«

Das fassungslose Staunen, in das dieser letzte Satz die alte Dame versenkte, erlaubte dem Geistlichen, ihn zu vollenden.

»Sie haben den Verstand verloren, mein lieber Abbé Chaperon.«

»Gnädige Frau, Sie werden noch daran denken, und gebe Gott, daß Ihr Sohn sich von nun an so verhalten möge, daß er die Achtung dieses alten Mannes erwirbt.«

»Wenn nicht Sie das wären, Herr Pfarrer, wenn ein anderer vor mir diese Reden führen würde...«

»So würden Sie ihm das Haus verbieten«, schloß lächelnd der Abbé Chaperon. »Hoffen wir, daß Ihr lieber Sohn Ihnen mitteilt, wie es in Paris im Punkte der Eheschließungen zugeht. Sie werden an Saviniens Glück denken, und Sie werden ihn nicht hindern wollen, seinen Weg zu machen, nachdem Sie ihn schon einmal gefährdet haben.«

»Und das sagen Sie mir?«

»Wenn ich es Ihnen nicht sage, wer soll es Ihnen denn sonst sagen?« rief der Priester, stand auf und zog sich eilig zurück.

Der Geistliche sah den Greis und Ursula die Runde im Hofe machen. Sein Mündel hatte dem schwachen Doktor so lange zugesetzt, daß er schließlich nachgegeben hatte: sie wollte nach Paris mitkommen und gab ihm tausend Vorwände dafür an. Er rief den Pfarrer, der auf sie zukam, und bat ihn, wenn das Postamt noch offen sei, am gleichen Abend das ganze Coupé für ihn reservieren zu lassen.

Am nächsten Abend, um halb sieben, kamen der Greis und das junge Mädchen in Paris an. Dort suchte der Doktor noch am gleichen Abend seinen Notar auf. Die politischen Vorgänge waren bedrohlich. Noch am Vorabend hatte der Friedensrichter von Nemours im Laufe der Unterhaltung dem Doktor wiederholt gesagt, man müsse ein Narr sein, um einen Pfennig in Staatspapieren zu halten, solange der Konflikt zwischen der Presse und dem Hof nicht bereinigt sei. Minorets Notar billigte diesen Rat, den der Friedensrichter indirekt erteilt hatte. Der Doktor benutzte demgemäß seine Reise, um seine Industriepapiere und staatlichen Schuldverschrei-

bungen, die sämtlich haussierten, zu verkaufen und sein Kapital auf die Bank zu bringen. Der Notar veranlaßte seinen alten Klienten, auch die Werte zu verkaufen, die der alte Jordy Ursula hinterlassen hatte, und die jener, als guter Familienvater, hatte Zins und Zinseszins tragen lassen. Auch versprach der Notar, einen besonders gewitzten Geschäftsmann in Bewegung zu setzen, um mit Saviniens Gläubigern zu verhandeln; doch sei es, um zum Ziel zu gelangen, erforderlich, daß der junge Mann den Mut habe, noch zehn Tage im Gefängnis zu bleiben.

»Überhastung kommt bei derartigen Geschäften auf mindestens fünfzehn Prozent zu stehen. Und zudem werden Sie Ihre Werte vor sieben bis acht Tagen nicht flüssig haben«, sagte der Notar zum Doktor.

Als Ursula erfuhr, Savinien werde noch zum wenigsten eine Woche im Gefängnis bleiben, bat sie ihren Vormund, ihn nur ein einziges Mal dahin begleiten zu dürfen. Der alte Minoret schlug es ab. Sie hatten sich in einem Hotel in der Rue Croix-des-Petits-Champs untergebracht, wo der Doktor ein ganzes Appartement, wie es ihnen zusagte, genommen hatte. Da er die Frömmigkeit seines Mündels kannte, ließ er sie das Versprechen ablegen, nicht allein auszugehen, wenn er in Geschäften abwesend sei. Der Wackere führte Ursula durch Paris, zeigte ihr Passagen, Läden und Boulevards, aber nichts zerstreute, nichts interessierte sie.

»Was willst du?« sagte der Greis.

»Saint-Pélagie sehen«, erwiderte sie hartnäckig.

Schließlich nahm Minoret einen Wagen und brachte sie bis zur Rue de la Clef, wo das Gefährt vor der unschönen Fassade dieses alten Klosters, das man zum Gefängnis gemacht hat, anhielt. Der Anblick dieser hohen grauen Mauern, in denen alle Fenster vergittert sind, der Schranken, durch die man – welch furchtbare Lehre! – nur in gebückter Haltung eintreten kann, diese düstere Masse, die in einem Quartiere des Elends, im Umkreise trostloser Straßen wie ein Bau des äußersten Jammers sich erhebt, dieser Gesamteindruck trauriger Dinge ergriff Ursula bis zu Tränen.

»Wie?« sagte sie, »sperrt man junge Menschen des Geldes wegen ein? Wie kann eine Schuld dem Wucherer eine Macht geben, die nicht einmal der König hat? – Da ist er also!« rief sie aus. »Und wo, Pate?« setzte sie hinzu, indem sie den Blick an den Fenstern entlanglaufen ließ.



»Ursula«, sagte der alte Mann, »du veranlaßt mich zu Torheiten... Das heißt nicht, ihn vergessen.«

»Aber wenn ich ihm schon entsagen muß«, gab sie zurück, »darf ich denn auch keinen Anteil an ihm nehmen? Ich kann ihn ja lieben und niemanden heiraten.«

»Ach«, rief der Biedermann aus, »es ist so viel Vernunft in deiner Unvernunft, daß ich bereue, dich hierher gebracht zu haben.«

Drei Tage später besaß der Greis alle ordnungsgemäßen Quittungen, die Belege und Schriftstücke, die Saviniens Befreiung erwirken mußten. Diese Liquidation hatte einschließlich des Honorars für den Agenten achtzigtausend Franken erfordert. Es blieben dem Doktor achthunderttausend Franken, die er auf Anraten seines Notars in Schatzscheinen anlegte, um nicht zu viel Zinsen zu verlieren. Zwanzigtausend Franken in Banknoten behielt er für Savinien zurück. Der Doktor persönlich ließ am Sonnabend um zwei Uhr die Haft aufheben, und der junge Vicomte, der von seiner Mutter bereits unterrichtet worden war, dankte seinem Befreier mit leidenschaftlicher Herzlichkeit.

»Sie müssen unverzüglich zu Ihrer Mutter kommen«, sagte der alte Minoret zu ihm.

Savinien erwiderte nicht ohne Verlegenheit, daß er im Gefängnis eine Ehrengeld eingegangen sei und berichtete von dem Besuche seiner Freunde. »Ich vermutete irgend eine solche besondere Schuld bei Ihnen«, sagte der Doktor lächelnd. »Ihre Mutter entleiht von mir hunderttausend Franken, aber ich habe nur achtzigtausend bezahlt; hier ist der Rest, gehen Sie gut mit ihm um, mein Herr, und betrachten Sie ihn als Ihren Einsatz auf dem grünen Tuche des Glücks.«

Während der verflossenen acht Tage hatte Savinien über die gegenwärtige Zeitlage nachgedacht. Wer zu einem Vermögen gelangen will, von dem verlangt die große Konkurrenz in allen Betätigungen harte Arbeit. Die ungesetzlichen Mittel erfordern mehr Talent und mehr verborgene Schliche als eine Unternehmung unter freiem Himmel. Erfolge in der großen Welt waren weit entfernt, eine Position zu sichern, stahlen die Zeit und erforderten außerordentliche Summen; sein Name, den seine Mutter ihm als allmächtig gerühmt hatte, war in Paris nichts. Sein Cousin, der Abgeordnete, der Graf von Portenduère, war in der Kammer in Gegenwart der Pairs und des Hofes eine unbedeutende Erscheinung und hatte selber nicht

allzuviel Kredit. Der Admiral von Kergarouët galt nur durch seine Frau. Er hatte gesehen, daß Redner, Leute aus Schichten, die unter dem Adel lagen, oder kleine Edelleute einflußreiche Persönlichkeiten sein konnten. Das Geld war der einzige Angelpunkt, das einzige Mittel und der einzige Antrieb einer Gesellschaft, die Ludwig XVIII. nach dem Bilde der englischen hatte gestalten wollen. Auf dem Wege von der Rue de la Clef zur Rue de la Croix-des-Petits-Champs entwickelte der junge Edelmann das Resultat seiner Überlegungen, das im übrigen mit dem Rate de Marsays übereinstimmte.

»Ich muß mich«, sprach er zu dem alten Arzt, »drei oder vier Jahre lang in Vergessenheit geraten lassen und eine Laufbahn antreten. Vielleicht werde ich mir einen Namen durch ein staatswissenschaftliches Buch machen, oder durch eines über Moralstatistik, oder durch eine Abhandlung über eines der großen aktuellen Probleme. Kurz, einerseits werde ich trachten, mich mit einem jungen Mädchen zu verheiraten, durch das ich die Möglichkeit gewinne, mich wählen zu lassen, andererseits werde ich still und zurückgezogen arbeiten.«

Aufmerksam forschte der Doktor im Gesicht des jungen Mannes und fand darin den Ernst des Mannes, der verletzt ist und nach Genugtuung strebt. Er stimmte diesem Plane lebhaft zu.

»Mein lieber Herr Nachbar«, so schloß er, »wenn Sie die alte Adels-haut abgestreift und drei bis vier Jahre mit ernsthafter Sammlung gearbeitet haben, so mache ich mich anheischig, für Sie ein hervorragendes, junges, schönes, frommes und liebenswürdiges Geschöpf ausfindig zu machen, die sieben- bis achthunderttausend Franken besitzt, die Sie glücklich machen wird und auf die Sie stolz sein können, deren Adel aber freilich nur im Herzen liegt.«

»Aber Doktor«, rief der junge Mann, »heute gibt es keinen Adel mehr, sondern nur noch eine Aristokratie!«

»Gehen Sie, begleichen Sie Ihre Ehrenschild und kommen Sie hierher zurück. Ich belege das Coupé der Diligence, denn mein Mündel begleitet mich«, sagte der Greis.

Um sechs Uhr abends fuhren die drei Reisenden mit der Ducler in der Rue Dauphine ab. Ursula hatte einen Schleier umgelegt und sprach kein Wort. Savinien hatte in der Hölle seiner Schulden zu Paris, nachdem er einmal in einer Regung oberflächlicher Galanterie Ursula jenen Kuß zugeworfen hatte, der sie so aufgestört hatte wie

ein Roman voller Liebe, das Mündel des Doktors längst vergessen. Zudem hatte seine hoffnungslose Verehrung für Emilie von Kergarouët ihm nicht gestattet, sich einiger getauschter Blicke mit einem kleinen Mädchen in Nemours zu entsinnen; er erkannte sie daher nicht wieder, als der Alte sie als erste einsteigen ließ und sich dann, um sie von dem Vicomte zu trennen, neben sie setzte.

»Ich muß Ihnen Rechnung ablegen«, sagte der Doktor zu dem jungen Mann, »ich bringe Ihnen all Ihre Papiere.«

»Um ein Haar hätte ich nicht abfahren können«, bemerkte der junge Mann, »ich mußte mir Anzüge und Wäsche machen lassen: sie haben mir alles weggenommen; ich komme als verlorener Sohn an.«

Ursula sah auf die Pferde und auf den Weg. So interessant die Gegenstände sein mochten, über die der junge Mann und der Greis sprachen, so geistvoll gewisse Antworten Saviniens waren, das junge Mädchen verharrte im Schweigen, ihr grüner Schleier blieb herabgelassen und ihre Hände behielt sie bis zur Dämmerung unter ihrem Schal gekreuzt. »Dem gnädigen Fräulein scheint Paris nicht besonders behagt zu haben«, sagte Savinien schließlich pikiert.

»Ich kehre gern nach Nemours zurück«, erwiderte sie mit bewegter Stimme und hob den Schleier auf.

»Und ich verlasse Paris ohne Bedauern, um mich in Nemours zu vergraben, da ich meine schöne Nachbarin dort wiederfinde. Ich hoffe, Herr Doktor, daß ich werde zu Ihnen kommen dürfen; ich liebe Musik und erinnere mich, das Klavier von Fräulein Ursula vernommen zu haben.«

»Ich weiß nicht, mein Herr«, sagte gewichtig der Doktor, »ob Ihre Frau Mutter Sie gern bei einem alten Mann sähe, der die ganze Fürsorge einer Mutter für dieses teure Kind an den Tag legen muß!«

Diese gemessene Antwort machte Savinien, der sich nun des Kusses entsann, sehr nachdenklich. Die Nacht war gekommen, die Hitze war drückend. Savinien und der Doktor schliefen zuerst ein. Ursula blieb noch lange wach und machte Pläne; gegen Mitternacht überkam sie der Schlaf. Sie hatte ihren kleinen Hut aus grobem Strohgeflecht abgenommen, und bald lag ihr Kopf, der von einer Spitzenhaube bedeckt war, auf der Schulter ihres Paten. In der Dämmerung erwachte Savinien – es war in Bouron – als erster. Er bemerkte Ursula in der Unordnung, die das Schütteln des Wagens verursacht

hatte: die Haube war zerknittert und nach hinten gerutscht. Die Zöpfe hatten sich gelöst und fielen zu beiden Seiten des von der Hitze geröteten Gesichts herab. In dieser Verfassung, die ein Verhängnis für Frauen ist, welche auf die Kunst der Toilette angewiesen sind, triumphieren Jugend und Schönheit. Der Schlummer der Unschuldigen ist immer schön. Die halbgeöffneten Lippen ließen hübsche Zähne zum Vorschein kommen, der Schal hatte sich entfaltet und ließ unter einem Kleid von farbigem Musselin, ohne daß er Ursula zu nahe hätte treten müssen, die ganze Anmut des Busens sehen. Vor allem aber leuchtete die Reinheit der Seele aus diesem Antlitz, und sie trat um so deutlicher hervor, als kein anderer Ausdruck sie trübte. Als der alte Minoret erwachte, placierte er sein Kind in die Wagenecke, damit es bequemer ruhe; sie ließ es geschehen, ohne es zu bemerken, so fest schlief sie.

»Arme Kleine!« sagte er zu seinem Nachbar, »sie schläft wie das Kind, das sie ist.«

»Sie müssen wohl stolz auf sie sein«, bemerkte Savinien, »denn sie scheint eben so gut zu sein, wie sie schön ist.«

»Ja, sie ist die Freude des Hauses. Wäre sie meine Tochter, ich könnte sie nicht lieber haben. Am kommenden fünften Februar wird sie sechzehn Jahre. Gebe Gott, daß ich lange genug lebe, um sie mit einem Manne zu verheiraten, der sie glücklich macht! Ich wollte sie in Paris, wo sie zum erstenmal war, ins Theater führen; sie hat es nicht gewollt, der Pfarrer von Nemours hatte es verboten. ›Aber‹, sagte ich zu ihr, ›wenn du verheiratet bist und dein Mann will dich hinführen?‹ ›Ich werde alles tun, was mein Mann will‹, hat sie geantwortet. ›Wenn er von mir etwas Schlechtes verlangt und wenn ich schwach genug sein werde, ihm zu gehorchen, so wird er für diesen Fehltritt vor Gott einstehen müssen. Auch werde ich die Kraft gewinnen, in seinem eigenen Interesse zu widerstreben.«

Als sie um fünf Uhr früh in Nemours eintrafen, erwachte Ursula voller Beschämung über ihre Verfassung und den bewundernden Blick von Savinien, der auf ihr ruhte. Während der Stunde, welche die Diligence von Bouron, wo sie einige Minuten hält, nach Nemours braucht, hatte der junge Mann sich in Ursula verliebt. Er hatte die Lauterkeit dieser Seele, die Schönheit des Leibes, die Reinheit der Haut, die Zartheit der Züge und die Anmut der Stimme betrachtet, die den kurzen und doch so ausdrucksvollen Satz vorgebracht hatte, in dem das arme Kind alles gestand, ohne etwas sagen

zu wollen. Endlich ließ ein geheimes Vorgefühl ihn in Ursula die Frau erblicken, deren Gemälde ihm der Doktor entworfen und das er in den goldenen Rahmen jener magischen Worte: »sieben- bis achthunderttausend Franken« gestellt hatte.

»In drei oder vier Jahren ist sie zwanzig Jahre, ich siebenundzwanzig. Der gute Mann hat von Prüfungen, von Arbeit, von anständiger Führung gesprochen. So schlau er auch sein mag, schließlich wird er mir sein Geheimnis mitteilen.«

Vor ihren Häusern trennten die drei Nachbarn sich voneinander, und Savinien legte in seine Verabschiedung einen besonderen Nachdruck und richtete einen Blick, der schwer von Bitten war, auf Ursula. Frau von Portenduère ließ ihren Sohn bis zum Mittag schlafen. Trotz der Ermüdung von der Reise gingen der Doktor und Ursula zum Hochamt. Saviniens Befreiung und Rückkehr in der Begleitung des Doktors hatten über dessen Abwesenheit den Politikern der Stadt und den Erben Licht gegeben. Diese hatten, ähnlich wie zwei Wochen zuvor, sich auf dem Platze zu einer Beratung vereinigt.

Zum großen Erstaunen der versammelten Gruppen hielt beim Ausgang der Messe Frau von Portenduère den alten Minoret an, der ihr den Arm bot und sie nach Hause geleitete. Die alte Dame lud ihn sowie sein Mündel für den gleichen Tag zum Mittagessen ein, indem sie hinzusetzte, der Herr Pfarrer würde der andere Tischgast sein.

»Er wird Ursula haben Paris zeigen wollen«, sagte Minoret.

»Verdammt, der alte Kerl macht nicht einen Schritt ohne seine kleine Kinderwärterin«, schrie Frau Crémière.

»Wenn die gute Frau von Potenduère ihm den Arm gibt, dann muß etwas zwischen ihnen vorgegangen sein«, erklärte Massin.

»Und Sie haben nicht erraten, daß Ihr Onkel seine Renten verkauft und den kleinen Portenduère herausgehauen hat!« rief Goupil.

»Meinem Herrn hat er es abgeschlagen, aber seiner Herrin nicht, und Sie sind die Gelämmerten. Der Vicomte wird vorschlagen, einen Kontrakt an Stelle einer Schuldverschreibung zu machen, und der Doktor spricht seinem Kleinod von Mündel durch den Gatten alles zu, was er ihr für eine solche Heirat geben muß.«

»Ursula mit Herrn Savinien zu verheiraten, wäre nicht so dumm«, bemerkte der Metzger. »Die alte Dame hat heute Herrn Minoret zum Essen; Tinette ist schon um fünf Uhr gekommen, um sich ein Filet zurücklegen zu lassen.«

»Nun, Dionis, schöne Sachen!« sagte Massin, der dem Notar, der auf dem Platze erschien, entgegengegangen war.

»Ja, was denn? alles geht gut«, erwiderte der Notar. »Euer Onkel hat seine Renten verkauft, und Frau von Portenduère hat mich gebeten, heranzukommen, um eine Hypothek auf ihre Besitzungen über hunderttausend Franken, die ihr der Doktor geliehen hat, auszustellen.«

»Ja, aber wenn die jungen Leute sich heiraten?«

»Das ist, als wenn Sie mir sagen, Goupil wird mein Nachfolger!« erwiderte der Notar.

»Beides ist nicht unmöglich!« versetzte Goupil.

Als die alte Dame zu Hause angelangt war, ließ sie durch Tinette ihren Sohn zu sich rufen. Das Häuschen hatte drei Zimmer im ersten Stock. Die von Frau von Portenduère und weiland ihrem Gatten lagen auf derselben Seite und waren durch einen großen Ankleideraum getrennt, der nur spärlich erhellt war. Ein kleines Vorzimmer, welches auf das Stiegenhaus ging, verband sie.

Das Fenster des andern Zimmers, das immer von Savinien bewohnt worden war, ging, wie die Fenster im Zimmer seines Vaters, auf die Straße. Dahinter zog sich die Treppe, und zwar so, daß auch hier ein kleiner Raum entstand, der durch eine Lücke vom Hofe her sein Licht erhielt.

Das Zimmer der Frau von Portenduère, das traurigste des ganzen Hauses, ging auf den Hof; aber die Witwe verbrachte ihre Tage in dem Saal im Erdgeschoß, der durch einen Gang in Verbindung mit einer hinten im Hofe liegenden Küche stand; dergestalt war dieser Saal Salon und Speisezimmer zugleich.

Das Zimmer des verstorbenen Herrn von Portenduère blieb so, wie es am Todestage gewesen war: nur der Tote fehlte. Frau von Portenduère hatte selbst das Bett geordnet, und die Kapitänsuniform, den Degen, das rote Ordensband und den Hut ihres Gemahls darauf gebreitet. Die Tabaksdose, aus der er zum letzten Male geschnupft hatte, sowie sein Gebetbuch, seine Uhr und die Tasse, aus der er getrunken hatte, befanden sich auf dem Nachttische. Seine weißen Haare hingen im Rahmen, in eine Strähne gerollt, über dem Kruzifix mit seinem Weihwasserbecken im Alkoven. Die Kleinigkeiten, die er im Gebrauch gehabt hatte, seine Zeitungen, die Möbel, sein holländischer Spucknapf, sein Feldstecher, der am Kamin aufgehängt war – nichts fehlte. Die Witwe hatte die alte Wanduhr in der Todes-

stunde angehalten, die sie nun auf immer zeigte. Man roch den Puder und den Tabak des Verstorbenen noch im Zimmer. Sein Heim war so, wie er es verlassen hatte. Dort eintreten, hieß mit dem Anblick all der Dinge, die Zeugnis von seinen Gewohnheiten gaben, ihn selbst antreffen. Sein großer Stock mit dem goldenen Knopf stand, wo er ihn hingetan hatte, und die plumpen Hirschlederhandschuhe lagen daneben. Von der Konsole leuchtete eine goldene Vase, ein Geschenk der Insel Havanna, der er gelegentlich des amerikanischen Unabhängigkeitskrieges einen englischen Angriff erspart hatte, indem er gegen überlegene Kräfte sich schlug, als er den Transport, den er deckte, in den Hafen gebracht hatte. Für diese Leistung wurde er bei erster Gelegenheit zum Chef eines Geschwaders befördert und erhielt den cordon rouge. Die Vase war grob gearbeitet, hatte aber einen Wert von tausend Talern. Der König von Spanien hatte ihn zum Ritter seiner Orden gemacht. Da er nun der Beförderung bei erster Gelegenheit sicher und im Besitze des cordon rouge war, heiratete er seine Frau, die damals zweihunderttausend Franken besaß. Aber die Revolution verhinderte seine Beförderung, und er wanderte aus.

»Wo ist meine Mutter?« sagte Savinien zu Tinette.

»Sie erwartet Sie im Zimmer Ihres verstorbenen Herrn Vaters«, erwiderte die alte bretonische Dienstmagd. Savinien konnte ein Zittern nicht unterdrücken. Er kannte die Starrheit in den Grundsätzen seiner Mutter, den Kult, den sie mit der Ehre trieb, ihre Rechtlichkeit, ihren Glauben an den Adel; er sah eine Szene kommen. So trat er denn ein wie zum Sturmangriff, mit klopfendem Herzen und fast bleichem Gesicht. In dem halben Licht, das durch die Jalousie drang, sah er seine Mutter in schwarzem Kleide dasitzen, einen Ernst in den Mienen, der zu diesem Sterbezimmer paßte.

»Ritter«, sagte sie und erhob sich bei seinem Anblick, um ihn an der Hand vor das väterliche Lager zu führen, »hier hat Ihr Vater seinen Geist aufgegeben, ein Mann von Ehre, der, ohne sich etwas vorwerfen zu müssen, gestorben ist. Sein Geist ist zugegen. Gewiß hat er dort oben bitter leiden müssen, als er seinen Sohn durch eine Schuldhaft geschändet sah. Unter dem alten Reiche hätte man Ihnen diesen Makel erspart und einen Haftbefehl erwirkt, der Sie für einige Tage in ein Staatsgefängnis gebracht hätte. Genug – Sie stehen hier vor Ihrem Vater, der Sie hört. Sie, der Sie alles wissen, was

Sie getan haben, bevor Sie in jenes schändliche Gefängnis geraten sind, können Sie vor diesem Schatten und vor dem allwissenden Gott mir schwören, daß Sie nichts Entehrendes begangen haben, daß Ihre Schulden die Folgen jugendlichen Leichtsinns gewesen sind, kurz: daß Ihre Ehre unversehrt ist? Wenn Ihr Vater dort leibhaftig in seinem Fauteuil säße und Rechenschaft von Ihnen forderte, würde er Sie, nachdem er alles vernommen, in seine Arme nehmen?»

»Ja, Mutter«, sagte der junge Mann mit ehrfürchtigem Ernst.

Da öffnete sie die Arme und schloß ihren Sohn, nicht ohne einige Tränen fallen zu lassen, an ihre Brust.

»Vergessen wir also das alles«, sprach sie, »es ist nur verlorenes Geld. Ich werde Gott bitten, daß wir es wiedergewinnen. Und da du noch immer deines Namens würdig bist, so umarme mich, denn ich habe sehr gelitten.«

»Ich schwöre dir, liebe Mutter«, sagte er, indem er die Hand über das Bett ausstreckte, »dir nie mehr den kleinsten Verdruß dieser Art zu verursachen und alles zu tun, um meine ersten Verfehlungen gut zu machen.«

»Komm zum Essen, mein Kind«, sagte sie und verließ das Zimmer.

Wenn man die Gesetze der Bühne auf die Erzählung anwenden darf, so schließt die Ankunft Saviniens, mit der die einzige Person in Nemours erscheint, die unter denen, welche in diesem Drama spielen, noch fehlte, die Exposition ab.

#### MINORETS NACHLASS

Das Gefecht begann mit der Anwendung eines Kunstmittels, das in der alten wie in der neuen Literatur gänzlich aufgebraucht ist. Niemand hätte hoffen können, im Jahre 1829 noch eine Wirkung damit zu erzielen, wenn es sich nicht um eine alte Bretonin, eine Kergarouët, eine Emigrantin gehandelt hätte. Jedoch wir wollen nicht verfehlen festzustellen, daß der Adel um 1829 auf dem Gebiet der guten Sitte bereits etwas von dem Terrain zurückerobert hatte, das ihm in der Politik verloren gegangen war. Außerdem ist das Gefühl, das die Oberhäupter einer Familie leitet, sobald es sich um eine Eheschließung handelt, durchaus unvergänglich, da es sehr eng mit dem Be-



stehen der zivilisierten Gesellschaft zusammenhängt und im Wesen der Familie begründet ist. Dieses Gefühl herrscht in Genf und in Wien genau ebenso wie in Nemours, wo Zélie Levrault sich erst kürzlich geweigert hatte, ihrem Sohn die Heirat mit der Tochter eines Bastards zu gestatten. Immerhin gibt es für jedes gesellschaftliche Gesetz Ausnahmen. Savinien hatte also im Sinne, den Hochmut seiner Mutter durch Ursulas angeborenen Adel zu beugen. Der Kampf begann auf der Stelle. Savinien saß kaum bei Tisch, als seine Mutter ihm schon von den ihren Angaben nach furchtbaren Briefen erzählte, die sie von den Kergarouëts und Portenduères erhalten hatte.

»Es gibt heute keine Familie mehr, Mama«, antwortete Savinien, »es gibt nur noch Einzelpersonen! Der Adel hält nicht mehr zusammen. Heute fragt man nicht mehr danach, ob jemand ein Portenduère, ob er tapfer, ob er Staatsmann ist – heute fragt man nur: Wieviel Steuern zahlen Sie?«

»Und der König?« fragte die alte Dame.

»Der König steht zwischen beiden Kammern wie ein Mann zwischen seiner Ehefrau und seiner Geliebten. Ich kann also heute ein reiches Mädchen heiraten, einerlei aus welcher Familie sie stammt. Sie kann auch eine Bauerntochter sein, wenn sie eine Million Mitgift bekommt und gut erzogen ist, das heißt, wenn sie aus einem Pensionat kommt.«

»Das gehört nicht hierher«, bedeutete die alte Dame.

Savinien runzelte bei diesen Worten die Stirn. Er kannte den eisernen Willen seiner Mutter, den man bretonischen Starrsinn nennt, und wollte gern ihre Meinung über diese heikle Angelegenheit sogleich hören.

»Das heißt also, daß Sie sich meiner Heirat widersetzen würden, wenn ich ein junges Mädchen liebte, wie etwa das Mündel Ihres Nachbars?«

»Solange ich lebe«, sagte sie. »Nach meinem Tode bist du allein für die Ehre und das Blut der Portenduère und Kergarouët verantwortlich.«

»Sie würden mich also vor Hunger und Verzweiflung sterben lassen, um einer Schimäre zu genügen, die heute nur durch den Glanz des Reichtums den Schein der Wirklichkeit erhalten kann?«

»Du würdest so Frankreich dienen und Gott vertrauen.«

»Sie verschieben also mein Glück auf den Tag nach Ihrem Tode?«

»Es wäre furchtbar von dir – mehr kann ich nicht sagen.«

»Ludwig XIV. hätte beinahe die Nichte Mazarins geheiratet, der ein Emporkömmling war.«

»Mazarin hat sich selbst dieser Heirat widersetzt!«

»Und Scarrons Witwe?«

»War eine d'Aubigné! außerdem war die Heirat geheim. Aber ich bin ja alt genug, mein Sohn«, sagte sie mit einem Kopfschütteln.

»Wenn ich tot bin, kannst du heiraten, wen du willst.«

Savinien liebte und achtete seine Mutter. Jedoch setzte er dem Starrsinn der Greisin sofort und insgeheim einen gleichen Starrsinn entgegen und beschloß, nie eine andere Frau zu heiraten als Ursula, der dieser Widerstand wie immer in ähnlichen Fällen den Reiz des Verbotenen verlieh.

Nach der Vesper betraten Doktor Minoret und Ursula, die weiß und rosa gekleidet war, den kalten Saal. Das arme Kind wurde von einem so heftigen Zittern befallen, als stände sie vor der Königin von Frankreich, um eine Gnade von ihr zu erbitten. Seit ihrer Aussprache mit dem Doktor hatte dies kleine Haus für sie die Maße eines Palastes angenommen, und die alte Dame schien ihr von so hohem Rang wie eine Herzogin im Mittelalter der Tochter eines Leibeigenen. Nie hatte Ursula so verzweifelt den Abstand geschätzt, der einen Vicomte von Portenduère von der Tochter eines Tambourmajors und früheren Sängers an der italienischen Oper trennte, deren Vater der natürliche Sohn eines Orgelbauers gewesen war, und deren Dasein von der Güte eines Arztes abhing.

»Was ist Ihnen, mein Kind?« fragte die Greisin und ließ sie neben sich Platz nehmen.

»Gnädige Frau, die Ehre, die Sie mir erweisen, verwirrt mich...«

»Nun, meine Kleine«, antwortete Frau von Portenduère mit ihren schneidendsten Tönen, »ich weiß, wie lieb Ihr Vormund Sie hat und will mich ihm gefällig erweisen, weil er mir den verlorenen Sohn zurückgebracht hat.«

»Aber Mama«, sagte Savinien, dem Ursulas heftiges Erröten und die schreckliche Anstrengung, mit der sie die Tränen zurückhielt, zu Herzen gingen, »selbst wenn Sie Herrn Chevalier Minoret nicht verpflichtet wären, könnten wir uns immer glücklich schätzen, daß Fräulein Ursula uns die Freude macht, Ihre Einladung anzunehmen.«

Und der junge Edelmann ergriff die Hand des Arztes mit bedeu-

tungsvoller Miene, indem er fortfuhr: »Sie tragen den Sankt Michaelsorden, mein Herr, den ältesten Orden von Frankreich, der stets den Adel verleiht.«

Ursulas ungewöhnliche Schönheit hatte durch ihre fast hoffnungslose Liebe seit einigen Tagen jene Tiefe angenommen, die allen Bildern der großen Meister eigen ist, worin ein starker seelischer Ausdruck in Formen gebannt wird. Diese Schönheit hatte Frau von Portenduère plötzlich betroffen und ließ sie hinter der Großmut des Doktors eine ehrgeizige Berechnung vermuten. Deshalb hatte sie den Satz, auf den Savinien antwortete, mit der Absicht gesprochen, den Greis in dem zu verletzen, was ihm am teuersten war. Aber er konnte ein Lächeln nicht unterdrücken, als er sich von Savinien Chevalier ansprechen hörte und in dieser Übertreibung die Kühnheit des Liebenden erkannte, der vor keiner Lächerlichkeit zurückschreckt.

»Der Sankt Michaelsorden, für den man früher so viele Torheiten beging, Herr Vicomte«, erwiderte der alte Leibarzt des Königs, »ist heruntergekommen wie so viele Privilegien. Heute wird er nur noch an Ärzte und arme Künstler verliehen. Deshalb haben die Könige recht getan, ihn mit dem von Sankt Lazarus zu vereinigen, der, glaube ich, ein armer Teufel war und durch ein Wunder wieder zum Leben erweckt wurde. In diesem Zusammenhang wäre der Orden des Michael und Lazarus für uns ein Symbol.«

Nach dieser Antwort, in der ebensoviel Spott wie Haltung lag, herrschte eine Stille, die niemand brechen wollte und die schon peinlich geworden war, als es plötzlich klopfte.

»Da ist unser lieber Pfarrer«, sagte die alte Dame, die sich erhob und Ursula allein ließ, um dem Abbé entgegenzugehen, eine Auszeichnung, die sie weder Ursula noch dem Doktor erwiesen hatte.

Der Greis lächelte, als er abwechselnd Savinien und sein Mündel ansah. An der Klippe, sich über Frau von Portenduères Benehmen zu beklagen oder sich beleidigt zu zeigen, wäre jeder kleine Geist gescheitert, Minoret jedoch hatte zu viel Lebensart, um sie nicht zu umgehen. Er begann mit dem Vicomte über die Gefahren zu plaudern, die Karl X. drohten, indem er dem Prinzen von Polignac die Staatsgeschäfte anvertraute. Als genügend Zeit verstrichen war, um von geschäftlichen Dingen zu sprechen, ohne daß es den Anschein hatte, als ob er sich räche, übergab der Doktor fast scherzend der alten Dame die Akten über die Verhaftung und die quitierten

Schuldscheine, die einer Rechnung seines Notars als Belege dienten.

»Hat mein Sohn sie anerkannt?« fragte Frau von Portenduère mit einem Blick auf Savinien, der bestätigend nickte. »Nun, das wird Dionis erledigen«, fügte sie hinzu und schob die Papiere mit jener Verachtung fort, mit der ihrer Ansicht nach Geldangelegenheiten zu behandeln waren.

Eine Herabsetzung des Reichtums war für Frau von Portenduère gleichbedeutend mit einer Erhöhung des Adels und einer Herabsetzung des Bürgertums. Einige Minuten später kam Goupil im Auftrag seines Chefs, um Herrn Minorets für Savinien ausgestellte Rechnungen zu holen.

»Warum das?« fragte die alte Dame.

»Als Unterlage für die Schuldverschreibung«, erwiderte der Bureauvorsteher und sah sich frech um. Ursula und Savinien, die diesen gräßlichen Menschen zum erstenmal in der Nähe sahen, empfanden ungefähr den Ekel, den eine Kröte verursacht, und dies Gefühl wurde noch durch eine düstere Vorahnung verschlimmert. Beide sahen vor ihren inneren Augen das unbestimmbare, verworrene Gebilde ihrer Zukunft, wofür die Sprache keine nähere Bezeichnung hat und das nur durch die Auswirkung jenes inneren Wesens zu erklären wäre, von dem der Anhänger Swedenborgs Dr. Minoret erzählt hatte. Die Gewißheit, daß dieser giftige Goupil ihnen verderbenbringend sein würde, ließ Ursula erzittern. Aber sie überwand ihre Angst, als sie mit einer unaussprechlichen Freude sah, daß Savinien ihre Erregung teilte.

»Schön ist der Schreiber des Herrn Dionis nicht«, sagte Savinien, als Goupil sich entfernt hatte.

»Was liegt daran, ob solche Leute schön oder häßlich sind!« erwiderte Frau von Portenduère.

»Nicht seine Häßlichkeit mache ich ihm zum Vorwurf, wohl aber seine mit Ruchlosigkeit gepaarte Bosheit, die alle Grenzen übersteigt«, sagte der Pfarrer.

Der Doktor wurde, trotz seiner Absicht, liebenswürdig zu sein, zurückhaltend und kalt. Die beiden Liebenden waren bedrückt. Ohne die Gutmütigkeit des Abbé, der die Mahlzeit mit seiner sanften Heiterkeit belebte, wären der Doktor und sein Mündel in einer fast unerträglichen Lage gewesen. Als er sah, wie blaß Ursula während des Dessert wurde, sagte er zu ihr: »Wenn du dich nicht wohl fühlst,

mein Kind, brauchst du nur über die Straße nach Hause zu gehen.«

»Was fehlt Ihnen, liebes Herz?« fragte die alte Dame das junge Mädchen.

»Ach, gnädige Frau«, sagte der Doktor scharf, »ihre Seele friert, da sie gewohnt ist, nur Lächeln um sich zu sehn.«

»Eine sehr schlechte Erziehung, Herr Doktor«, sagte Frau von Portenduère. »Nicht wahr, Herr Pfarrer?«

»Gewiß, gnädige Frau«, erwiderte Minoret und warf einen Blick auf den Abbé, der keine Worte fand. »Ich habe diesem himmlischen Geschöpf, wie ich sehe, das Dasein unmöglich gemacht, wenn es in der Welt leben müßte. Aber ich werde nicht sterben, ohne es vor Kälte, Haß und Gleichgültigkeit geschützt zu haben.

»Pate, ich bitte Sie ... genug. Ich leide hier nicht«, sagte Ursula und ertrug lieber den Blick Frau von Portenduères, als ihren Worten durch einen Blick auf Savinien zu viel Nachdruck zu geben.

»Ich weiß nicht, Mama«, wandte sich Savinien an seine Mutter, »ob Fräulein Ursula leidet. Ich weiß nur, daß du mich auf die Folter spannst.«

Als Ursula diese Worte hörte, die dem hochherzigen jungen Mann durch das Verhalten seiner Mutter entfahren waren, wurde sie blaß und bat Frau von Portenduère, sie zu entschuldigen. Sie stand auf, nahm den Arm ihres Vormundes, grüßte, ging hinaus und stürzte in das Haus ihres Paten. Hier setzte sie sich in den Salon vor ihr Klavier, verbarg ihr Gesicht in den Händen und brach in Tränen aus. »Warum überläßt du nicht der Erfahrung meines Alters die Lenkung deiner Gefühle, schreckliches Geschöpf!« rief der Doktor verzweifelt. »Die Adligen glauben uns Bürgerlichen gegenüber niemals zu irgend etwas verpflichtet zu sein! Wenn wir Ihnen dienen, tun wir unsere Pflicht, nichts weiter! Außerdem hat die alte Dame gesehen, daß Savinien dich mit Vergnügen ansah und fürchtet, er könne dich lieben!

»Ah, er ist gerettet!« sagte sie. »Aber einen Mann wie dich demütigen wollen!«

»Warte auf mich, bis ich zurückkomme, Kleine.« Als der Doktor in das Haus von Frau Portenduère zurückkehrte, traf er dort Dionis, den Herr Bongrand und der Bürgermeister, Herr Levrault, begleiteten. Sie waren die Zeugen, die vom Gesetz für die Gültigkeit der Rechtsurkunden in den Gemeinden verlangt werden, wo nur ein

Notar vorhanden ist. Minoret nahm Herrn Dionis beiseite und flüsterte ihm ein Wort ins Ohr, wonach der Notar die Verschreibung verlas. Danach gab Frau von Portenduère auf ihr gesamtes Besitztum eine Hypothek bis zur Rückzahlung der hunderttausend Franken, die der Doktor dem Vicomte geliehen hatte. Die Höhe der Zinsen wurde auf fünf Prozent festgesetzt. Bei der Verlesung dieser Klausel sah der Pfarrer Minoret an, der dem Abbé durch ein leichtes Neigen des Kopfes antwortete. Der arme Priester sagte seinem Beichtkind einige Worte ins Ohr, auf die Frau von Portenduère halblaut antwortete: »Ich will diesen Leuten nichts zu danken haben.«

»Meine Mutter«, sagte Savinien zum Doktor, »tritt mir diese Auszeichnung ab. Sie wird Ihnen das Geld zurückerstatten und überläßt es mir, Ihnen unsere Dankbarkeit zu zeigen.«

»Sie müssen aber im ersten Jahr für die Kontraktkosten elftausend Franken auftreiben«, nahm der Pfarrer das Wort.

»Mein Herr«, wandte sich Minoret an Dionis, »da Herr und Frau von Portenduère nicht in der Lage sind, die Registrierung zu bezahlen, fügen Sie die Kosten des Kontrakts zum Kapital hinzu, ich werde sie bezahlen.«

Dionis machte einen Nachtrag, in dem das Kapital auf hundertsechentausend Franken festgesetzt wurde. Als alles unterzeichnet war, nahm Minoret seine Müdigkeit zum Vorwand, um gleichzeitig mit dem Notar und den Zeugen fortzugehen.

»Gnädige Frau«, sagte der Geistliche, der mit dem Vicomte zurückgeblieben war, »warum verletzen Sie diesen ausgezeichneten Herrn Minoret, der Ihnen in Paris mindestens fünfundzwanzigtausend Franken erspart hat und zwanzigtausend Franken Ihrem Sohn taktvollerweise zur Begleichung seiner Ehrenschild überließ.«

»Ihr Minoret ist ein Schleicher«, sagte die alte Dame und nahm eine Prise, »er weiß sehr wohl, warum er das tut!«

»Meine Mutter glaubt, daß er mich mit der Beschlagnahme unseres Gutes zwingen will, sein Mündel zu heiraten. Als ob man einen Portenduère, den Sohn einer Kergarouët dazu bringen könnte, eine Frau gegen seinen Willen zu nehmen!«

Eine Stunde später besuchte Savinien den Doktor, bei dem sich die Erben, welche die Neugierde hingelockt hatte, befanden. Das Erscheinen des jungen Vicomte verursachte um so größeres Aufsehen, als sämtliche Anwesenden auf verschiedene Weise davon berührt

wurden. Die jungen Damen Crémière und Massin tuschelten miteinander, als sie Ursula erröten sahen. Die Mütter sagten zu Désiré, daß Goupil wohl recht haben könnte. Aller Augen richteten sich auf den Doktor, der sich nicht erhob, um den Edelmann zu empfangen, sondern sich begnügte, ihn mit einem Nicken des Kopfes zu begrüßen. Er ließ den Würfelbecher nicht aus der Hand, da er gerade mit Bongrand eine Partie Trictrac spielte. Alle waren von der kühlen Miene des Doktors überrascht.

»Ursula«, sagte er, »spiele uns etwas vor, mein Kind.«

Als die Erben sahen, wie froh das junge Mädchen zum Klavier eilte und die grüne gebundenen Noten durchblätterte, um seine Fassung wiederzuerlangen, da nahmen sie mit Freuden selbst die Qualen des Schweigens auf sich, so sehr brannten sie darauf zu erfahren, was zwischen ihrem Onkel und den Portendière vorging.

Manchmal kann ein an sich inhaltsarmes Stück, das ein junges Mädchen unter dem Einfluß eines starken Gefühles spielt, einen tieferen Eindruck hervorrufen als eine von einem großen Orchester technisch meisterhaft aufgeführte Ouvertüre. Jede Musik wird, abgesehen von dem Ausdruckswillen des Komponisten, durch die Seele des Ausführenden lebendig, der durch das nur dieser Kunst eigene Vorrecht auch Kompositionen ohne bedeutenden inneren Wert Gehalt und Reiz verleihen kann. Chopin erweist heute die Wahrheit dieser Tatsache für das undankbare Klavier, wie Paganini sie schon für die Geige gezeigt hat. Dieser große Genius ist weniger Musiker als seelisch Empfindender, der sich durch jede Art Musik mitteilen könnte, selbst wenn es nur einfache Akkorde wären. Ursula gehörte durch ihre feinnervige gefährdete Konstitution in die Reihe dieser seltenen Geister. Ihr alter Lehrer Schmucke, der jeden Sonnabend kam und ihr während ihres Pariser Aufenthaltes täglich Unterricht erteilt hatte, brachte ihr Talent zur höchsten Entfaltung.

Ursula wählte zum Vorspielen »Rousseaus Traum«, eine Komposition aus der Jugendzeit Hérolds, die bei geeignetem Vortrag eine gewisse Tiefe erhalten kann. Sie legte alle Gefühle, die sie bewegten, hinein und rechtfertigte so völlig den Titel »Capriccio«, den dieses Fragment trägt. Ihre Seele sprach mittels ihres weichen, träumerischen Spiels zu der Seele des jungen Mannes und umhüllte sie gleich einer Wolke mit fast sichtbaren Gedanken. Savinien stand neben dem Klavier, stützte den Ellbogen auf den Deckel, den Kopf in seine linke Hand und bewunderte Ursula, deren Augen auf das Getäfel

geheftet waren, aber in eine innere Welt zu schauen schienen. Selbst ein weniger reizvolles Bild hätte die tiefste Liebe geweckt. Aufrichtige Gefühle besitzen eine magnetische Kraft, und Ursula wollte gewissermaßen ihre Seele zeigen, wie eine Kokette sich schmückt, um zu gefallen. Savinien trat also in dieses zauberische Reich ein, von einem Herzen mitgerissen, das – um sich verständlich zu machen – die Macht derjenigen Kunst beschwor, die von Herz zu Herz sprechen kann, ohne Worte, Farben oder Formen zu Hilfe nehmen zu müssen. Reinheit wirkt auf den Mann ebenso stark wie Kindheit; sie hat den gleichen Reiz und übt dieselbe unwiderstehliche Anziehungskraft aus. Und Ursula war niemals unschuldsvoller als in diesem Augenblick, in dem sie zu einem neuen Leben geboren wurde.

Der Geistliche entriß den jungen Mann seinen Träumen, indem er ihn zu einer Partie Whist aufforderte. Ursula spielte weiter, die Erben brachen auf mit Ausnahme von Désiré, der die Absichten seines Großonkels, des Vicomte und Ursulas ergründen wollte.

»Sie haben ebensoviel seelisches Empfinden wie Begabung, gnädiges Fräulein«, sagte Savinien, als das junge Mädchen das Klavier schloß, um sich neben den Doktor zu setzen. »Wer ist denn Ihr Lehrer?«

»Ein Deutscher namens Schmucke, der dicht neben der Rue Dauphine auf dem Quai Conti wohnt«, erwiderte der Doktor. »Er wäre heute früh gekommen, wenn er Ursula nicht während unseres Pariser Aufenthaltes täglich eine Stunde gegeben hätte.«

»Er ist nicht nur ein ausgezeichneter Musiker«, sagte Ursula, »sondern auch ein Mensch von bewundernswerter Lauterkeit.«

»Die Stunden müssen aber teuer sein«, rief Désiré. Die Whistspieler sahen sich mit verständnisvollem Lächeln an. Als die Partie beendet war, nahm der Doktor, der während der ganzen Zeit bedrückt war, die Haltung eines Mannes an, der eine unangenehme Pflicht zu erfüllen hat.

»Herr Vicomte«, redete er Savinien an, »ich bin Ihnen für die Gesinnung, die Sie veranlaßt hat, mir so unverzüglich Ihren Besuch abzustatten, sehr verbunden. Aber da Ihre Frau Mutter bei meiner Handlung sehr unedle Nebenabsichten vermutet, würde ich sie in ihrem Glauben bestärken, wenn ich Sie nicht bitten würde, Ihre Besuche bei mir aufzugeben trotz der Ehre, die Sie mir damit erweisen, und trotz der Freude, die mir Ihre Gesellschaft auch in Zukunft bereiten würde. Meine Ehre und meine Ruhe verlangen jedoch, daß



wir alle nachbarlichen Beziehungen abbrechen. Sagen Sie bitte Ihrer Frau Mutter, daß ich sie nicht bitte, mir und meinem Mündel am nächsten Sonntag die Ehre zu erweisen bei uns zu speisen, weil ich gewiß bin, daß sie an diesem Tage doch indisponiert wäre.«

Der Greis reichte dem jungen Vicomte die Hand, die er ehrerbietig drückte. »Sie haben recht, Herr Doktor«, sagte er und zog sich zurück, nicht ohne Ursula eine Verbeugung zu machen, in der mehr Schwermut als Enttäuschung lag.

Désiré ging gleichzeitig mit dem Vicomte fort, aber es war ihm nicht möglich, ein Wort an ihn zu richten, da Savinien nach Hause stürzte. Die Mißstimmung zwischen den Portenduère und Doktor Minoret bildete zwei Tage lang den Gesprächsstoff der Erben, die dem Scharfblick des Dionis volles Lob zollten und ihre Erbschaft als gerettet betrachteten. In einem Jahrhundert, in dem die Standesunterschiede sich immer mehr verwischen, in dem die Sucht nach Gleichheit alle Menschen auf dieselbe Stufe stellt und sogar den militärischen Gehorsam, das letzte Bollwerk der Macht in Frankreich, zu untergraben bedroht, in dieser Zeit, wo die Leidenschaft also keine anderen Hindernisse mehr zu überwinden hat als persönliche Antipathien oder die Ungleichheit des Vermögens, errichteten der Eigensinn einer alten Bretonin und der Stolz des Doktors zwischen den Liebenden Schranken, die, wie von jeher, mehr dazu geeignet waren, die Liebe zu befestigen als sie zu vernichten. Jede Frau gewinnt in den Augen eines leidenschaftlichen liebenden Mannes desto größeren Wert, je mehr Schwierigkeiten er zu überwinden hat. Savinien sah Kämpfe, Anspannung aller Kräfte, Ungewißheiten vor sich, die allein genügt hätten, dieses Mädchen für ihn begehrenswert zu machen. Vielleicht unterliegen unsere Gefühle den Gesetzen der Natur über die Dauer ihrer Schöpfungen: Wer lange lebt, hat eine lange Kindheit.

\*

Ursula und Savinien hatten am andern Morgen beim Erwachen den gleichen Gedanken. Schon diese Übereinstimmung hätte die Liebe wachrufen können, wäre sie nicht selbst der zarteste Beweis für sie gewesen. Als das junge Mädchen die Vorhänge gerade so weit zurückschob als nötig war, um Saviniens Haus sehen zu können, erblickte sie auf der gegenüberliegenden Seite das Gesicht ihres Ge-

liebten über dem Fensterriegel. Wenn man bedenkt, was für ungeheuer große Dienste das Fenster allen Liebenden leistet, scheint es nur zu natürlich, daß man es mit einer Steuer belegen will. Nachdem Ursula auf diese Weise gegen die Härte ihres Paten protestiert hatte, ließ sie die Vorhänge wieder fallen und öffnete die Fenster, um die Jalousien herabzulassen, durch deren Spalten sie hinübersehen konnte, ohne selbst bemerkt zu werden. Sie ging wohl sieben- oder achtmal während des Tages hinauf in ihr Zimmer. Jedesmal fand sie den jungen Vicomte an seinem Schreibtisch, sah, wie er Papiere zerriß und von neuem zu schreiben begann – zweifellos an sie. Am nächsten Morgen brachte die Bougival Ursula beim Erwachen folgenden Brief:

### An Fräulein Ursula

»Gnädiges Fräulein,  
ich mache mir keine Illusionen über das Mißtrauen, das ein junger Mann einflößen muß, der sich selbst in die Lage gebracht hat, aus der mich das Eingreifen Ihres Vormundes befreit hat. Ich muß von nun an größere Zuverlässigkeit zeigen als jeder andere. Darum, gnädiges Fräulein, wage ich nur mit größter Bescheidenheit, Ihnen das Geständnis meiner Liebe zu Füßen zu legen. Diese Erklärung diktiert mir nicht eine Leidenschaft, sondern sie entspringt einer Gewißheit, die mein ganzes Sein durchdringt. Eine tolle Leidenschaft für meine junge Großtante, Frau von Kergarouët, hat mich ins Gefängnis gebracht. Erkennen Sie nicht die Zeichen aufrichtiger Liebe daran, daß meine Erinnerung an sie vollständig erloschen und ihr Bild in meinem Herzen durch das Ihre verdrängt ist? Seit dem Tage, an dem ich Sie in Bouron schlafen sah, so anmutig in Ihrem kindlichen Schlummer, haben Sie sich meines Herzens bemächtigt, wie eine Königin von ihrem Reich Besitz ergreift. Ich will keine andere Frau als Sie! Sie haben alle Vorzüge, die ich von der Frau, die meinen Namen tragen soll, verlange. Die Erziehung, die Sie erhalten haben, und die Vornehmheit Ihrer Gesinnung befähigen Sie, die höchste gesellschaftliche Stellung einzunehmen. Aber ich zweifle sehr, daß mir der Versuch, Ihr innerstes Wesen zu schildern, gelingt: Ich kann Sie nur lieben. Nachdem ich Sie gestern habe spielen hören, sind mir folgende Sätze eingefallen, die auf Sie geschrieben zu sein scheinen:  
›Geschaffen, um aller Herzen anzuziehen und aller Augen zu ent-

zücken, sanft und milde, aber geistreich und verständig zugleich, korrekt, als ob sie bei Hofe gelebt und einfach wie ein Einsiedler, der nie das Leben der großen Welt kennen gelernt hat, wird die Glut des Herzens, die aus ihren Augen leuchtet, durch eine himmlische Bescheidenheit besänftigt.«

Ich habe den Wert Ihrer wunderbaren Seele erkannt, die sich in den alltäglichsten Dingen offenbart. Das gibt mir den Mut zu folgender Bitte: Gestatten Sie mir, wenn Sie noch niemanden lieben, Ihnen durch meine Bemühungen und mein Benehmen zu beweisen, daß ich Ihrer würdig bin. Da es sich um mein Leben handelt, können Sie davon überzeugt sein, daß ich alle meine Kräfte anspannen werde, nicht nur um Ihnen zu gefallen, sondern um Ihre Achtung zu erwerben, die mir mehr gilt als das Urteil der ganzen Welt. Mit dieser Hoffnung wird Nemours für mich das Paradies auf Erden sein, Ursula – wenn Sie mir erlauben, Sie so in meinem Herzen, wie eine Angebetete, zu nennen. Nur Freude wird mir erwachsen auch aus den schwierigsten Unternehmungen, die ich immer mit dem Gedanken an Sie ausführen werde, so wie man bei allen seinen Handlungen an Gott denkt. Sagen Sie mir bitte, ob ich mich nennen darf

Ihren Savinien.«

Ursula küßte diesen Brief. Als sie ihn aber wieder gelesen und ganz in sich aufgenommen hatte mit einer inneren Bewegung, die sie toll vor Glück machte, kleidete sie sich an, um den Brief ihrem Vormund zu zeigen.

»Mein Gott, beinah wäre ich hinunter gegangen, ohne mein Gebet zu verrichten«, dachte sie erschrocken und kehrte zurück, um auf ihrem Betschemel niederzuknien.

Einige Minuten später ging sie in den Garten hinunter, wo sie ihren Vormund traf, dem sie Saviniens Brief zu lesen gab. Beide setzten sich auf eine Bank, die an der mit Schlingpflanzen bewachsenen Mauer stand, dem chinesischen Pavillon gegenüber. Ursula wartete auf ein Wort des Greises, der für ein ungeduldiges junges Mädchen viel zu lange nachdachte. Nach einer vertraulichen Unterhaltung wurde schließlich folgender Brief, den der Doktor fast diktierte, geschrieben:

»Mein Herr!

Der Brief, in dem Sie mir Ihre Hand anbieten, ehrt mich nur allzu-

sehr. Aber in meinem Alter und gemäß meiner Erziehung habe ich ihn meinem Vormund, der mir meine ganze Familie ersetzt und den ich wie einen Vater und Freund liebe, zeigen müssen. Als Antwort müssen mir die schmerzlichen Einwendungen, die er gemacht hat, dienen.

Herr Vicomte, ich bin ein armes Mädchen, dessen zukünftiges Vermögen nicht nur von dem guten Willen meines Vormunds abhängt, sondern auch von den gewagten Maßnahmen, die er ergreifen muß, um das Gesetz zu umgehen, das unehelichen Kindern keine anderen Zuwendungen bewilligt als Alimente. Obgleich ich die legitime Tochter von Joseph Mirouet bin, der Tambourmajor im 45. Infanterie-Regiment war und der natürliche Schwager meines Vormunds ist, ist es ihm fast unmöglich, freie Verfügung über seine Hinterlassenschaft zu treffen. Sie sehen, mein Herr, daß der Mangel an Vermögen nicht mein größtes Unglück ist. Ich habe allen Grund, bescheiden zu sein. Um Ihretwillen, nicht meinerwegen, setze ich Ihnen diese Umstände klar auseinander, die von aufrichtig Liebenden oft allzu leicht genommen werden. Aber bedenken Sie, daß ich, wenn ich Sie nicht davon in Kenntnis setzen würde, in den Verdacht käme, Ihre Zärtlichkeit über Hindernisse hinweg an mich reißen zu wollen, die alle Welt und besonders Ihre Mutter unüberwindlich fänden. In vier Monaten bin ich sechzehn Jahre alt. Vielleicht werden Sie zugeben, daß wir beide zu jung und unerfahren sind, um die Schwierigkeiten eines Lebens zu bewältigen, daß wir nur mit dem mir durch die Güte des verstorbenen Herrn von Jordy zugefallenen Kapitals beginnen könnten. Mein Vormund ist, wie Sie wissen, ein erfahrener Arzt und wünscht nicht, daß ich mich vor meinem zwanzigsten Jahr verheirate. Wer weiß, was das Schicksal Ihnen für diese vier schönsten Jahre Ihres Lebens bestimmt hat! Lassen Sie sich nichts entgehen um eines armen Mädchens willen.

Ich habe Ihnen die Gründe meines teuren Vormunds auseinandergesetzt, der weit davon entfernt ist, sich meinem Glück zu widersetzen, sondern mit allen Kräften bestrebt ist, es zu fördern, und sehnlichst wünscht, seine nicht mehr lange währende Obhut über mich durch eine Liebe ersetzt zu sehen, die der seinen gleich ist. Ich möchte Ihnen nur noch sagen, wie sehr mich Ihr Antrag und die liebevollen Worte, die ihn begleiteten, gerührt haben. Die Weisheit, die meine Antwort diktiert hat, ist die eines alten Mannes, der das Leben gut kennt. Aber die Dankbarkeit, die ich Ihnen ausspreche, ist

die eines jungen Mädchens, dessen Seele von keinem anderen Gefühl erfüllt ist.

So nenne ich mich, Herr Vicomte, in voller Aufrichtigkeit  
Ihre ergebene

Ursula Mirouet.«

Savinien antwortete nicht. Versuchte er, seine Mutter umzustimmen? Hatte der Brief seine Liebe ausgelöscht? Diese und tausend ähnliche unlösbare Fragen quälten Ursula und demzufolge auch den Doktor, der unter den geringsten Aufregungen seines Kindes litt. Ursula ging oft hinauf in ihr Zimmer und guckte hinüber zu Savinien, den sie immer nachdenklich vor seinem Tisch sitzen oder zu ihren Fenstern hinüberblicken sah. Ende der Woche, nicht früher, erhielt sie folgenden Brief Saviniens, dessen Verzögerung durch ein Zunehmen seiner Liebe zu erklären ist.

An Fräulein Ursula Mirouet

»Liebe Ursula, ich bin ein Bretoner, und meinen einmal gefaßten Entschluß kann nichts ändern. Ihr Vormund, den Gott noch lange erhalten möge, hat recht. Aber habe ich unrecht, Sie zu lieben? Daher will ich von Ihnen nur wissen, ob Sie mich wieder lieben. Sagen Sie es mir, und wäre es nur durch ein Zeichen, denn dann würden diese vier Jahre die schönsten meines Lebens werden!

Einer meiner Freunde hat meinem Großonkel, dem Vizeadmiral Kergarouët, einen Brief übergeben, in dem ich ihn um seine Protektion für meinen Eintritt in die Marine bitte. Dieser wohlwollende alte Herr, den mein Unglück gerührt hat, antwortete mir, daß dem guten Willen des Königs gesetzliche Verordnungen entgegenstehen, falls ich einen militärischen Rang verlange. Immerhin wird mich der Minister nach dreimonatlichem Studium in Toulon zum Steuermann ernennen, und nachdem wir vor Algier, mit dem wir in Krieg liegen, gekreuzt haben, kann ich ein Examen ablegen und Offiziersaspirant werden. Schließlich werde ich, wenn ich mich auf einer Expedition, die gegen Algier vorbereitet wird, auszeichne, zum Fähnrich befördert. Wie lange das dauern wird, kann niemand wissen! Das einzige, was man tun kann, wird sein, alle Bestimmungen so dehnbar als möglich aufzufassen, um dem Namen Portenduère wieder bei der Marine Geltung zu verschaffen. Ich darf Sie nur mit der Einwilligung Ihres Vormundes besitzen, das weiß ich. Ihr Respekt

vor ihm macht Sie mir nur noch teurer. Bevor ich Ihnen endgültig antworte, werde ich eine Unterredung mit ihm haben, von der meine ganze Zukunft abhängt. Wie immer es auch komme, glauben Sie mir, Sie sind mir durch die Stimme des Herzens bestimmt. Was liegt daran, ob Sie die Tochter eines Tambourmajors oder eines Königs sind. Liebe Ursula, wir leben in einer Zeit, wo die Vorurteile, die uns früher getrennt hätten, nicht mehr stark genug sind, um unsere Ehe verhindern zu können. Ich versichere Sie also meiner uneingeschränkten Liebe und Ihren Onkel aller Vorsichtsmaßnahmen, die er für Ihr Glück verlangt. Er weiß nicht, daß ich Sie in wenigen Augenblicken mehr liebte als er in fünfzehn Jahren. Auf Wiedersehen heute abend!«

»Sehen Sie, lieber Pate«, sagte Ursula und reichte ihm mit sichtlichem Stolz den Brief.

»Liebes Kind«, rief der Doktor, als er ihn gelesen hatte, »ich bin gerade so zufrieden wie du. Durch diesen Entschluß macht der junge Mann alle begangenen Fehler wieder gut.«

Nach dem Mittagessen sprach Savinien bei dem Doktor vor, der mit Ursula auf der am Fluß gelegenen Terrasse auf und ab ging. Der Vicomte hatte seine Kleider aus Paris erhalten und hatte als Verliebter nicht verfehlt, seine angeborenen Vorzüge durch eine so sorgfältige und elegante Kleidung zu erhöhen, als handelte es sich darum, der stolzen und schönen Gräfin Kergarouët zu gefallen. Als die arme Kleine ihn kommen sah, preßte sie den Arm ihres Onkels so heftig, als ob sie Halt suchte, um nicht in einen Abgrund zu stürzen. Der Doktor spürte ihr starkes Herzklopfen, das sie erzittern ließ.

»Laß uns allein, mein Kind«, sagte er zu ihr. Sie setzte sich auf die Stufen des chinesischen Pavillons, nachdem Savinien sie mit einem Handkuß begrüßt hatte.

»Herr Doktor«, fragte der junge Vicomte den Arzt leise, »würden Sie dieses liebe Geschöpf einem Schiffskapitän anvertrauen?«

»Nein«, erwiderte Minoret lächelnd, »wir müßten wohl zu lange warten! Aber einem Leutnant.«

Freudentränen traten dem jungen Mann in die Augen, und er ergriff mit Herzlichkeit die Hand des alten Herrn.

»Ich werde also abreisen«, antwortete er, »um zu studieren und in sechs Monaten das zu lernen versuchen, wozu die Zöglinge der Marineschule sechs Jahre brauchen.«

»Abreisen«, fragte Ursula und eilte von der Treppenrampe auf sie zu.  
»Jawohl, gnädiges Fräulein, um Sie zu erringen. Je mehr Eifer ich an den Tag lege, desto größer ist der Beweis meiner Liebe.«

»Heute ist der dritte Oktober«, sagte sie und sah ihn mit unendlicher Zärtlichkeit an, »reisen Sie nach dem neunzehnten?«

»Gewiß«, sagte der Greis, »wir werden erst St. Savinien feiern.«

»Also auf Wiedersehen! Ich muß diese Woche in Paris zubringen, um dort alle nötigen Schritte zu unternehmen. Ich muß Vorbereitungen treffen, Bücher und mathematische Instrumente anschaffen und mich der Gunst des Ministers versichern, um die bestmöglichen Bedingungen zu erlangen.«

Ursula und der Doktor begleiteten Savinien bis zum Gitter. Kurze Zeit, nachdem er in das Haus seiner Mutter gegangen war, sahen sie ihn mit Tinette, die einen kleinen Koffer trug, wieder herauskommen.

»Warum zwingen Sie ihn dazu, in der Marine zu dienen, obgleich Sie reich sind?« fragte Ursula ihren Vormund.

»Weil die Uniform und das im Kampf verdiente Kreuz der Ehrenlegion manchen Fehler auslöschen. In vier Jahren kann er in der Lage sein, ein Schiff zu kommandieren. Das ist alles, was ich von ihm verlange.«

»Aber er kann auch sterben«, sagte sie und wurde ganz bleich.

»Liebenden und Betrunkenen hilft der liebe Gott«, erwiderte der Doktor scherzend.

Ohne Wissen ihres Vormunds schnitt die Kleine mit Hilfe der Bougival eine genügende Menge ihres schönen blonden Haares ab, um daraus eine Kette flechten zu lassen. Am übernächsten Tag überredete sie ihren Musiklehrer, den alten Schmucke, darüber zu wachen, daß die Haare nicht vertauscht und die Kette bis nächsten Sonntag fertig würde. Der alte Mann versprach es.

Als Savinien zurückkam, teilte er dem Doktor und Ursula mit, daß er den Vertrag unterschrieben habe und sich am fünfundzwanzigsten in Brest einfinden müsse. Der Doktor lud ihn für den achtzehnten zu Tisch ein, und so verbrachte er beide Tage fast völlig in dessen Haus. Aber trotz der Ermahnungen des alten Herrn konnten die beiden Liebenden nicht verhindern, daß ihr Einverständnis dem Pfarrer, dem Friedensrichter, dem Arzt und der Bougival nicht geheim blieb.

»Ihr verspielt euer Glück, wenn ihr euer Geheimnis nicht besser hütet, Kinder«, sagte der Greis.

An seinem Namenstage kam Savinien nach der Messe, während der sie bedeutungsvolle Blicke gewechselt hatten, über die Straße in den kleinen Garten, wo Ursula ihn ungeduldig erwartete. Sie waren beide fast allein. Der gute Doktor las seine Zeitungen im chinesischen Pavillon, um sie nicht zu stören.

»Liebe Ursula«, fragte Savinien, »wollen Sie mir ein größeres Fest bereiten, als meine Mutter es könnte, wenn sie mir zum zweitenmal das Leben schenkte?«

»Ich weiß, was Sie mich fragen wollen«, antwortete Ursula. »Hier ist meine Antwort.« Mit diesen Worten zog sie aus der Tasche ihrer Schürze die aus ihren Haaren geflochtene Kette. Als sie sie ihm überreichte, konnte sie ein nervöses Zittern, das ihr grenzenloses Glücksgefühl verriet, nicht verhindern. »Tragen Sie dies aus Liebe zu mir. Könnte mein Geschenk doch alle Gefahren von Ihnen abwenden, indem es Sie immer daran erinnerte, daß mein Leben eng mit dem Ihren verknüpft ist.«

»Sieh da, diese kleine Schelmin gibt ihm eine Kette aus ihren Haaren«, sagte der Doktor zu sich, »wie hat sie das gemacht? In ihren schönen blonden Flechten herumzuschneiden! Aber sie würde ihm auch mein Blut geben.«

»Werden Sie es mir nicht verargen, wenn ich Sie vor meiner Abreise um das formelle Versprechen bitte, niemals einen anderen Mann als mich zu heiraten?« fragte Savinien. Dabei küßte er die Kette und sah Ursula mit feuchten Augen an.

»Wenn ich es Ihnen nicht schon zu deutlich gesagt habe, ich, die nach St. Pélagie gegangen ist, nur um die Mauern sehen zu können, die Sie eingeschlossen hielten«, antwortete sie errötend, »so wiederhole ich Ihnen, Savinien, daß ich Sie allein lieben und niemals einem anderen Mann als Ihnen angehören werde.«

Da Ursula halb im Gebüsch verborgen war, konnte der junge Mann dem Drang nicht widerstehen, sie an sich zu ziehen und auf die Stirn zu küssen. Sie stieß dabei aber einen ganz leisen Schrei aus und fiel auf die Bank nieder. Als Savinien sich neben sie setzte, um sie um Verzeihung zu bitten, sah er den Doktor vor ihnen stehen.

»Junger Freund«, sagte er. »Ursula ist so sensibel, daß ein böses Wort sie töten könnte. Um ihretwillen müssen Sie die Ausbrüche Ihrer Liebe dämpfen. Wenn Sie wie ich sie seit sechzehn Jahren lieben würden, hätten Sie sich mit ihrem Jawort begnügt.« Zwei Tage später reiste Savinien ab. Trotzdem er Ursula regelmäßige Briefe



schrieb, wurde sie ohne sichtbare Ursache von einer Krankheit befallen. Ein Gedanke zehrte an ihrem Herzen, ähnlich einem Wurm, der eine schöne Frucht benagt. Sie verlor den Appetit und ihre frische Farbe. Als ihr Vormund sie zum erstenmal fragte, was ihr fehlte, erwiderte sie: »Ich möchte gern das Meer sehen.«

»Es ist schwer, Dir im Dezember einen Hafen zu zeigen«, antwortete er.

»Aber später?« fragte sie.

Da das Wetter sehr stürmisch wurde, litt Ursula unter Angstgefühlen. Sie glaubte Savinien den Gefahren eines Orkans ausgesetzt, trotzdem ihr Pate, der Pfarrer und der Friedensrichter ihr mit gelehrten Worten den Unterschied zwischen See- und Landstürmen auseinandersetzten. Der Friedensrichter machte sie für einige Tage ganz glücklich mit dem Bild eines Aspiranten in Uniform. Sie las die Zeitungen in der Hoffnung, Nachrichten über das Geschwader zu erhalten, mit dem Savinien abgefahren war. Sie verschlang die Seeromane von Cooper und wollte die Fachausdrücke des Seewesens lernen. Bei Ursula war der Beweis dafür, daß ihre Gedanken nur auf einen Punkt gerichtet waren, was andere Frauen oft vortäuschen, ganz unanfechtbar, da sie alle Briefe Saviniens im Traum vorhersah und ihre Ankunft morgens voraussagte, indem sie ihren Traum erzählte.

Als dies zum viertenmal geschehen war, ohne daß der Pfarrer oder Arzt darüber erstaunt waren, sagte sie zum Doktor: »Jetzt bin ich ruhig, denn wo Savinien auch sein mag, ich würde es im selben Augenblick fühlen, wenn er verwundet wird.«

Der Arzt blieb in tiefes und, wie der Pfarrer und der Friedensrichter aus seinem Gesicht schlossen, schmerzliches Grübeln versunken.

»Was haben Sie«, fragten sie ihn, als Ursula sie allein ließ.

»Wird sie am Leben bleiben?« fragte der alte Arzt. »Ist eine so zarte und empfindliche Blume den Leiden der Liebe gewachsen?«

Trotzdem arbeitete die kleine Träumerin, wie der Pfarrer sie nannte, mit Feuereifer. Sie hatte begriffen, daß eine Frau von Welt eine umfassende Bildung brauchte, und wenn sie nicht sang, Harmonie- oder Kompositionslehre studierte, benutzte sie die Zeit, um Bücher zu lesen, die der Abbé aus der reichhaltigen Bibliothek ihres Vormunds für sie aussuchte. Aber während sie dies ausgefüllte Leben führte, litt sie, ohne zu klagen. Sie konnte stundenlang stillsitzen und nach Saviniens Fenster schauen. Nach der Messe folgte sie

sonntags Frau von Portenduère und betrachtete sie zärtlich; denn trotz ihrer Härte liebte sie in dieser Frau die Mutter ihres Savinien. Ihre Frömmigkeit wurde noch größer. Sie besuchte täglich die Morgenmesse, denn sie glaubte fest, daß ihre Träume eine besondere Gnade Gottes wären.

Der Doktor war über die Verheerungen dieser Liebessehnsucht bestürzt und versprach Ursula an ihrem Geburtstag, mit ihr nach Toulon zu fahren, um der Abfahrt der algerischen Expedition beizuwohnen, ohne vorher Savinien, der daran teilnahm, zu benachrichtigen. Der Friedensrichter und der Pfarrer bewahrten Stillschweigen über das Ziel dieser Reise, die angeblich Ursulas Gesundheit wegen unternommen wurde und die Erben Minoret in beträchtliche Aufregung versetzte.

Nachdem Ursula Savinien in seiner Aspirantenuniform wiedergesehen und auf dem schönen Schiff des Admirals gewesen war, dem der Minister den jungen Portenduère besonders empfohlen hatte, reiste sie auf die Bitte ihres Freundes zur Erholung nach Nizza und fuhr dann an der Küste des Mittelländischen Meeres entlang bis Genua, wo sie die Ankunft der Flotte vor Algier erfuhr und gute Nachricht über die Ausschiffung erhielt.

Der Doktor wollte diese Reise gern durch Italien fortsetzen, teils um Ursula zu zerstreuen, teils um in gewisser Weise ihre Erziehung zu vollenden. Ihr Gesichtskreis sollte sich erweitern durch den Vergleich von Ländern und Sitten und durch den zauberischen Einfluß dieses Landes, das die Meisterwerke der Kunst besitzt, und wo so viele Kulturen ihre leuchtenden Spuren hinterlassen haben. Aber die Nachricht von dem Widerstand der Krone gegen die Wähler der berühmten Kammer von 1830 rief den Doktor nach Frankreich. Er brachte sein Mündel in blühender Gesundheit heim, bereichert durch ein entzückendes kleines Modell des Schiffes, auf dem Savinien diente.

\*

Die Wahlen von 1830 festigten das Ansehen der Erben, die durch die Bemühungen von Désiré Minoret und Goupil in Nemours ein Komitee bildeten, dem es gelang, den liberalen Kandidaten in Fontainebleau durchzubringen. Massin übte einen ungeheuren Einfluß auf die bauerlichen Wähler aus. Fünf Pächter des Postmeisters waren Wähler, Dionis selber fielen mehr als elf Stimmen zu. Da Cré-

mière, Massin, der Postmeister und ihre Anhänger sich immer beim Notar versammelten, wurde es ihnen zur Gewohnheit, sich dort zu sehen. Dionis' Salon war also bei der Rückkehr des Doktors das Hauptquartier der Erben geworden. Der Friedensrichter und der Bürgermeister, die sich gegen die Liberalen von Nemours verbündeten, aber von der Opposition trotz der Beihilfe der umliegenden Adelssitze geschlagen wurden, schlossen sich durch ihre Niederlage eng aneinander. Als Bongrand und der Abbé Chaperon dem Doktor das Resultat dieser Gegnerschaft mitteilten, durch die Nemours zum erstenmal in zwei Parteien gespalten wurde und wodurch die Erben an Bedeutung gewannen, reiste Karl X. von Rambouillet nach Cherbourg. Désiré Minoret, der die Meinung der Pariser Justiz teilte, hatte aus Nemours fünfzehn seiner Freunde unter Führung Goupils kommen lassen, die vom Postmeister mit Pferden versehen wurden und in der Nacht des achtundzwanzigsten in Paris eintrafen. Mit dieser Truppe nahmen Goupil und Désiré an der Besetzung des Rathauses teil. Désiré wurde mit dem Kreuz der Ehrenlegion ausgezeichnet und zum stellvertretenden Staatsanwalt in Fontainebleau ernannt. Goupil erhielt das Julikreuz. Dionis wurde zum Bürgermeister von Nemours gewählt an Stelle des hochmögenden Herrn Levrault, und die übrige Stadtverwaltung setzte sich aus Minoret-Levrault als Beisitzer, Massin, Crémère und den Anhängern des Salon Dionis zusammen. Bongrand behielt seinen Posten nur durch den Einfluß seines Sohnes, der zum Staatsanwalt von Melun ernannt war und dessen Heirat mit Fräulein Levrault nun sehr wahrscheinlich wurde.

Als die dreiprozentige Rente auf fünfundvierzig stand, fuhr der Doktor mit der Post nach Paris und legte fünfundvierzigtausend Franken in Verschreibungen an, die auf den Inhaber lauten. Der Rest seines Vermögens, das ungefähr zweihundertsiebzigttausend Franken betrug und in den gleichen Papieren auf seinen Namen angelegt war, brachte ihm nachweisbar eine Rente von fünfzehntausend Franken. In der gleichen Weise verfuhr er mit dem Kapital, das der alte Professor Ursula hinterlassen hatte, und mit den achttausend Franken Zinsen, die sich im Laufe der neun Jahre angesammelt hatten, so daß sich für sein Mündel mit Hilfe einer geringen Summe, die er diesem kleinen Einkommen zur Abrundung hinzufügte, vierzehntausend Franken Rente ergaben. Den Ratschlägen ihres Herrn folgend, hatte die alte Bougival ihre Ersparnisse von fünftausend

und einigen hundert Franken in der gleichen Weise angelegt, wodurch sie dreihundert Franken Rente besaß. Diese klugen Operationen, die der Doktor mit dem Friedensrichter überlegt hatte, wurden in tiefster Verschwiegenheit unter dem Schutz der politischen Unruhen unternommen.

Als es wieder ruhig war, kaufte der Doktor das kleine an sein Grundstück grenzende Haus, das er ebenso wie die Mauer seines Hofes abreißen ließ, um dort eine Remise und einen Stall zu bauen. Mit einem Kapital, das tausend Franken Rente abwarf, Wirtschaftsgebäude aufzuführen, erschien allen Erben als Verrücktheit. Diese vermeintliche Verrücktheit war der Beginn einer neuen Phase im Leben des Doktors, der zu einer Zeit, wo Pferde und Wagen fast verschenkt wurden, drei prächtige Pferde und eine Kalesche aus Paris kommen ließ.

Als der Greis Anfang November 1830 zum erstenmal an einem regnerischen Tag im Wagen zur Messe fuhr und Ursula beim Aussteigen die Hand reichte, liefen alle Leute zusammen, sowohl um den Wagen des Doktors zu sehen und den Kutscher auszufragen, als auch um über sein Mündel zu klatschen, dessen maßlosem Ehrgeiz Massin, Crémière, der Postmeister und ihre Frauen die Tollheiten ihres Onkels zuschrieben.

»Dieser Wagen, he, Massin?« rief Goupil, »Ihre Erbschaft ist auf dem besten Weg, was?«

»Du bekommst wohl einen hohen Lohn, Cabirolle?« fragte der Postmeister den Sohn eines seiner Kutscher, der bei den Pferden blieb. »Hoffentlich verbrauchst du nicht zu viele Eisen bei einem vierundachtzigjährigen Mann. Wieviel haben denn die Pferde gekostet?«

»Viertausend Franken. Für die Kalesche hat der Doktor tausend Franken gezahlt, obgleich sie ein Gelegenheitskauf war. Aber sie ist schön und hat Patenträder.«

»Jedenfalls ein schöner Wagen!« sagte Crémière. »Man muß reich sein, um sich so etwas leisten zu können.«

»Sie versteht es, die Kleine«, sagte Goupil. »Aber sie hat recht. Sie lehrt Sie das Leben genießen. Warum haben Sie nicht auch eine schöne Equipage, Papa Minoret? Ich an Ihrer Stelle hätte einen Wagen wie ein Fürst.«

»Höre, Cabirolle«, sagte Massin, »veranlaßt die Kleine unseren Onkel zu diesem Luxus?«

»Das weiß ich nicht«, erwiderte er, »aber sie ist gewissermaßen die Herrin des Hauses. Es kommen jetzt Lehrer über Lehrer aus Paris.«

»Der alte Deutsche, der ihr Klavierstunden gibt, ist jedenfalls nicht entlassen«, sagte Frau Massin.

»Er ist gerade heute da«, erwiderte Cabirolle.

»Jetzt«, rief Goupil, »brauchen Sie nicht mehr mit der Erbschaft zu rechnen. Ursula ist bald siebzehn Jahre, sie ist hübscher als je; Reisen bildet die Jugend, und diese kleine Kokette wickelt ihren Onkel um den Finger. Sie bekommt wöchentlich fünf bis sechs Pakete aus Paris, und Schneiderinnen und Näherinnen kommen eigens zu den Anproben hierher. Frau Dionis ist wütend! Warten Sie nur, bis Ursula herauskommt, und sehen Sie sich ihren Schal an. Ein echtes Kaschmirtuch zu zwölfhundert Franken.«

Wenn der Blitz unter den Erben eingeschlagen hätte, wäre die Wirkung keine größere gewesen, als die letzten Worte Goupils hervorriefen, der sich die Hände rieb.

Der alte grüne Salon des Doktors wurde von einem Pariser Tapezierer neu hergerichtet. Dem Luxus zufolge, den der Greis entfaltete, beschuldigte man ihn bald, die Höhe seines Vermögens verheimlicht zu haben und sechzigtausend Franken Rente zu besitzen, bald über seine Verhältnisse zu leben, um Ursula zu gefallen. Abwechselnd stempelte man ihn zu einem reichen Sonderling oder zum Verschwender; jedenfalls kennzeichnete das Wort: »Er ist ein alter Narr!« die allgemeine Meinung über ihn. Die so in falsche Richtung geleiteten Urteile der kleinen Stadt hatten den Vorteil, die Erben zu täuschen, die nichts von Saviniens Liebe zu Ursula ahnten, der eigentlichen Ursache für die Ausgaben des Doktors. Er war glücklich, sein Mündel an die Rolle einer Vicomtesse zu gewöhnen, und als Besitzer von über fünfzigtausend Franken Rente bereitete es ihm ein Vergnügen, Ursula zu verwöhnen.

Im Februar des Jahres 1832 sah Ursula am Morgen ihres siebzehnten Geburtstages, als sie gerade aufstehen wollte, Savinien in Fähnrichsuniform vor ihrem Fenster stehen.

»Wieso habe ich davon nichts gewußt«, fragte sie sich.

Seit der Einnahme Algiers, bei der Savinien sich durch eine mutige Tat ausgezeichnet hatte, er erhielt dafür die Medaille, hatte die Korvette, auf der er diente, mehrere Monate auf See gekreuzt. Es war ihm daher ganz unmöglich gewesen, dem Doktor zu schreiben,

ohne dessen Rat er den Dienst nicht verlassen wollte. Die neue Regierung, die eifrig darauf bedacht war, der Marine diesen berühmten Namen zu erhalten, hatte die Julinruhen dazu benutzt, Savinien den Fähnrichsgrad zu verleihen. Da er einen vierzehntägigen Urlaub erhalten hatte, reiste der neuernannte Fähnrich mit der Post von Toulon nach Nemours zu Ursulas Geburtstag, um gleichzeitig den Rat des Doktors zu hören.

»Er ist gekommen!« rief das junge Mädchen und eilte in das Zimmer ihres Paten.

»Sehr gut«, erwiderte er. »Ich errate, warum er den Dienst verlassen will. Jetzt kann er hier bleiben.«

»Ach, das ist mein Geburtstag, alles ist in diesem Wort enthalten«, sagte sie und küßte den Doktor.

Auf ein Zeichen von ihr kam Savinien sofort. Sie wollte ihn bewundern, denn er schien ihr zu seinem Vorteil verändert. Tatsächlich verleiht der militärische Dienst den Bewegungen, der Haltung, dem Aussehen des Menschen eine mit Würde gemischte Bestimmtheit, jene gewisse gerade Entschlossenheit, die dem oberflächlichen Beobachter den Soldaten auch in Zivilkleidung verrät. Nichts zeigt deutlicher, ob ein Mann zu befehlen versteht. Ursula liebte Savinien darum noch mehr und empfand eine kindliche Freude, mit ihm Arm in Arm in dem kleinen Garten spazieren zu gehen und sich von dem Anteil, den er in seiner Eigenschaft als Aspirant an der Einnahme von Algier hatte, erzählen zu lassen. Sie glaube, Blut fließen zu sehen, wenn sie Saviniens Auszeichnung betrachtete, sagte sie.

Der Doktor, der sie von seinem Zimmer aus während des Ankleidens beobachtet hatte, gesellte sich zu ihnen. Ohne sich dem Vicomte gegenüber völlig auszusprechen, sagte er ihm, daß das Vermögen seines Mündels seinen weiteren Dienst überflüssig mache, wenn Frau von Portenduère in seine Heirat mit Ursula einwillige.

»Ach«, sagte Savinien, »es wird viel Zeit kosten, um den Widerstand meiner Mutter zu brechen. Als sie vor meiner Abreise vor der Alternative stand, in meine Heirat einzuwilligen und mich bei sich zu behalten, oder mich nur in langen Abständen zu sehen und den Gefahren meines Berufes mich ausgesetzt zu wissen, ließ sie mich fortfahren...«

»Aber Savinien«, sagte Ursula und faßte seine Hand, »wir werden beisammen bleiben.«

Das Abschiedsgesuch wurde eingereicht, und Ursulas Geburtstag

erhielt durch die Gegenwart ihres Verlobten seinen höchsten Glanz. Einige Monate später, gegen den Mai hin, nahm das Leben im Hause des Doktor Minoret wieder seinen gewohnten ruhigen Verlauf, nur mit dem Unterschied, daß Savinien ständiger Gast war. Die häufigen Besuche des jungen Vicomte gaben um so mehr Veranlassung, ihn als verlobt zu erklären, als Ursulas und sein Verhalten während der Messe oder auf Spaziergängen, trotz aller Zurückhaltung, ihr Einverständnis verriet. Dionis machte die Erben darauf aufmerksam, daß der Doktor seine Zinsen nicht einforderte, trotzdem die alte Dame sie ihm schon für zwei Jahre schuldete.

»Sie wird gezwungen sein, nachzugeben und in die Mesalliance ihres Sohnes einzuwilligen«, sagte der Notar. »Wenn das Unheil geschieht, wird wahrscheinlich ein großer Teil vom Vermögen ihres Onkels der unwiderstehliche Anreiz sein.«

Die Erbitterung der Erben wurde allmählich ebenso bedrohlich, wie sie tief eingewurzelt war, als sie merkten, daß ihr Onkel ihnen Ursula viel zu sehr vorzog, um nicht deren Glück auf ihre Kosten zu sichern.

Bei ihren seit der Julirevolution allabendlich stattfindenden Zusammenkünften im Hause von Dionis verwünschten sie die beiden Liebenden, und es verging kaum ein Abend, an dem sie nicht – wenn auch vergeblich – nach Mitteln gesucht hätten, um die Absichten des Greises zu durchkreuzen. Zélie, die zweifellos genau wie der Doktor die Baisse benutzt hatte, um ihr sehr beträchtliches Kapital vorteilhaft anzulegen, war am meisten gegen die Waise und die Portenduère aufgebracht. Eines Abends, als Goupil, der sich sonst vor diesen langweiligen Zusammenkünften hütete, gekommen war, um sich über die Angelegenheiten der Stadt, die dort besprochen wurden, auf dem laufenden zu halten, hatte Zélie einen erneuten Ausbruch ihres Hasses, denn sie hatte am Morgen den Doktor mit Ursula und Savinien im Wagen von einer Spazierfahrt in die Umgegend heimkommen sehen.

»Ich gäbe dreißigtausend Franken, wenn Gott unseren Onkel zu sich nähme, bevor die Heirat des Portenduère mit dieser Zierpuppe stattfände«, sagte sie.

Goupil begleitete Herrn und Frau Minoret bis in die Mitte ihres großen Hofes und sagte zu ihnen, während er vorsichtig umher-spähte, ob sie allein wären: »Wenn Sie mir die Mittel geben, um die Praxis von Dionis zu kaufen, werde ich die Heirat Herrn von Portenduères mit Ursula verhindern.«

»Wie?« fragte der Koloß.

»Halten Sie mich für so einfältig, daß ich Ihnen meinen Plan ver-rate?« fragte der Bureauvorsteher.

»Gut, mein Junge, bringe sie auseinander, alles übrige wird sich finden«, sagte Zélie.

»In schwierigen Fällen lasse ich mich nicht auf vage Versprechungen ein. Dieser junge Mann ist ein Hitzkopf; ich muß in allen Sätteln gerecht sein und muß mich mit ihm auf Säbel und Pistole messen können. Richten Sie mir ein Bureau ein, und ich halte mein Wort.«

»Verhindere diese Heirat, und ich Sorge für deine Niederlassung.«

»Seit neun Monaten überlegen Sie sich schon, ob Sie mir die lumpigen fünfzehntausend Franken, die ich zum Ankauf des Bureaus vom Gerichtsvollzieher Lecœur brauche, leihen wollen. Und da soll ich mich auf Ihr Wort verlassen! Nun, Sie werden die Erbschaft Ihres Onkels verlieren und verdienen es nicht besser.«

»Wenn es sich nur um fünfzehntausend Franken und Lecœurs Praxis handelte, wollte ich nichts sagen«, meinte Zélie, »aber eine Bürgschaft von fünfzigtausend Talern für Sie übernehmen...«

»Aber ich werde bezahlen«, erwiderte Goupil und warf Zélie einen zwingenden Blick zu, den sie mit herrischem Augenwinken parierte. Es war, als ob Gift und Stahl zusammenträfen.

»Wir können warten«, sagte Zélie.

»Hol euch der Teufel«, dachte Goupil. »Wenn ich die jemals zu fassen kriege, presse ich sie aus wie Zitronen.«

Da Savinien seine Zeit ausschließlich in der Gesellschaft des Doktors, des Friedensrichters und des Pfarrers verbrachte, lernten diese seinen ausgezeichneten Charakter kennen. Seine unerschütterliche und von jedem Eigennutz freie Liebe für Ursula beschäftigte sie so lebhaft, daß sie die beiden Kinder in ihren Gedanken nicht mehr voneinander trennten. Die ruhige Gelassenheit dieses patriarchalischen Lebens und die Gewißheit ihrer gemeinsamen Zukunft gaben ihrer Liebe allmählich den Anschein eines geschwisterlichen Verhältnisses. Der Doktor ließ Ursula und Savinien oft allein. Er hatte diesen wohlerzogenen jungen Mann richtig erkannt, der Ursula beim Kommen die Hand küßte und dies nicht wagte, wenn er allein mit ihr war; solche Ehrfurcht hatte er vor der Unschuld und Reinheit dieses Kindes, dessen oft bewiesene ungewöhnliche Sensibilität er kannte. Er wußte, daß ein hartes Wort, eine kühle Miene oder der



plötzliche Übergang von Zärtlichkeiten zur Schroffheit sie töten könnte. Die großen Kühnheiten der beiden Liebenden wurden nur abends in Gegenwart der alten Herren gewagt.

So vergingen zwei Jahre voll heimlicher Freuden ohne andere Ereignisse als die fruchtlosen Versuche, die der junge Mann unternahm, um die Einwilligung seiner Mutter zu erhalten. Er sprach oft ganze Vormittage lang mit ihr. Sie hörte ihm zu, ohne auf seine Vorstellungen und Bitten anders als durch bretonisches Schweigen oder ein glattes Nein zu antworten.

Mit neunzehn Jahren hatte Ursula, die elegant, sehr gebildet und eine ausgezeichnete Klavierspielerin war, nichts mehr zu lernen. Sie war vollkommen. Der Ruf ihrer Schönheit, Anmut und Bildung war weitverbreitet. Erst kürzlich mußte der Doktor der Marquise d'Aiglemont, die für ihren ältesten Sohn an Ursula dachte, eine abschlägige Antwort geben. Sechs Monate später erfuhr Savinien dies zufällig, trotz des tiefen Schweigens, das Ursula, der Doktor und Frau d'Aiglemont darüber bewahrt hatten. Er war gerührt über so viel Zartgefühl und benutzte diesen günstigen Umstand, um seine Mutter umzustimmen, die ihm antwortete: »Wenn die Aiglemonts unstandesgemäße Ehen eingehen wollen, so ist das doch kein Grund für uns.«

Im Dezember 1834 wurde der fromme, gütige Greis sichtlich schwächer. Wenn er aus der Kirche kam, mit gelbem, eingeschrumpftem Gesicht und glanzlosen Augen, sprach die ganze Stadt von dem nahen Tode des Doktors, der nun achtundachtzig Jahre alt war. »Nun werden Sie endlich wissen, woran Sie sind«, erklärte man den Erben. Der Tod des Greises war tatsächlich ein anziehendes Problem. Er selbst fühlte sich nicht krank; er gab sich Illusionen hin, und weder die arme Ursula noch Savinien, weder der Friedensrichter noch der Pfarrer brachten es übers Herz, offen mit ihm über seine Lage zu sprechen. Der Arzt von Nemours, der ihn jeden Abend besuchte, wagte nicht, ihm etwas zu verschreiben. Der alte Mann hatte keinerlei Schmerzen, seine Lebenskräfte schwanden langsam dahin, aber sein Geist blieb frisch und lebendig. Bei alten Leuten von seiner Konstitution beherrscht die Seele den Körper; sie gibt ihnen die Kraft, aufrecht zu sterben. Um das traurige Ereignis nicht noch zu beschleunigen, dispensierte der Pfarrer ihn vom Besuch der Messe und gab ihm die Erlaubnis, seine Andacht zu Hause zu halten; denn er erfüllte seine religiösen Pflichten mit peinlicher

Strenge. Je mehr er sich dem Grabe näherte, desto inniger glaubte er an Gott. Die ewige Klarheit erleuchtete ihm mehr und mehr die Verworrenheit aller Dinge. Zu Anfang des neuen Jahres erlangte Ursula von ihm, daß er Pferde und Wagen verkaufte und Cabirolle entließ. Der Friedensrichter, der weit davon entfernt war, sich über Ursulas Zukunft durch die halben Andeutungen des Greises zu beruhigen, berührte vorsichtig diese Frage, indem er seinem alten Freund eines Abends die Notwendigkeit auseinandersetzte, Ursula mündig zu erklären. Sie würde dann ihre Vormundschaftsabrechnung erhalten und ihr Vermögen selbst verwalten können, wodurch man ihr Vorteile verschaffen könnte. Trotz dieser Einleitung vertraute der Greis dem Friedensrichter, den er sonst öfter um Rat gefragt hatte, seine im Geheimen für Ursula getroffenen Verfügungen nicht an, sondern ging nur auf den Vorschlag der Mündigkeitserklärung ein. Je dringlicher der Friedensrichter versuchte, die Mittel kennenzulernen, durch die sein alter Freund Ursula bereichern wollte, desto mißtrauischer wurde der Doktor. Er fürchtete sich tatsächlich davor, Bongrand von der auf den Inhaber lautenden Rente in Höhe von sechsunddreißigtausend Franken in Kenntnis zu setzen.

»Warum lassen Sie es auf den Zufall ankommen?« fragte Bongrand ihn.

»Von zwei Zufällen vermeidet man den gewagteren«, erwiderte der Doktor.

Bongrand betrieb die Mündigkeitserklärung so nachdrücklich, damit der Beschluß des Familienrats vor Ursulas zwanzigstem Geburtstag rechtskräftig erklärt würde.

Dieser Geburtstag sollte das letzte Fest des alten Herrn sein, der diesen Tag besonders festlich beging, zweifellos im Vorgefühl seines nahen Todes. Er gab einen kleinen Ball, zu dem er die jungen Leute der vier Familien Dionis, Crémière, Minoret und Massin einlud. Savinien, Bongrand, der Pfarrer mit seinen beiden Vikaren, der Arzt von Nemours und die Damen Zélie Minoret, Massin, Crémière sowie der alte Schmucke nahmen an dem großen Diner teil, das dem Ball vorausging.

»Ich fühle mein Ende nahen«, sagte der Greis gegen Ende des Abends zum Notar. »Ich bitte Sie daher, morgen zu mir zu kommen, um die Vormundschaftsabrechnung aufzustellen, die ich Ursula ablegen muß, damit meine Hinterlassenschaft nicht davon be-

rührt wird. Gott sei Dank habe ich meine Erben nicht um einen Pfennig geschädigt, sondern habe nur über meine Einkünfte verfügt. Die Herren Massin, Crémère und mein Neffe Minoret sind Mitglieder des für Ursula eingesetzten Familienrats und werden dieser Rechnungsablegung beiwohnen.« Diese Worte, die Massin hörte, wurden sofort im Ballsaal verbreitet und verursachten dort eitel Freude unter den drei Familien, die seit vier Jahren in beständiger Aufregung lebten und sich bald für reich hielten, bald enterbt glaubten. Als gegen zwei Uhr morgens niemand mehr außer Savinien, Bongrand und Chaperon im Salon war, sagte der alte Doktor zu ihnen, indem er auf Ursula wies, die entzückend in ihrem Ballkleid aussah und sich gerade von den Fräulein Crémère und Massin verabschiedete: »Euch, meine lieben Freunde, vertraue ich sie an! In einigen Tagen werde ich nicht mehr da sein, um sie zu beschützen. Stellt euch zwischen sie und die Welt, bis sie verheiratet ist... Ich habe Angst um sie.« Diese Worte riefen einen schmerzlichen Eindruck hervor.

Die Abrechnung, die einige Tage später im Familienrat stattfand, ergab, daß das von Doktor Minoret für sein Mündel verwaltete Vermögen zehntausendsechshundert Franken betrug. Es setzte sich zusammen aus der rückständigen Rente von vierzehnhundert Franken, die die Verschreibung getragen hatte – deren Erwerb sich von der Anlage des Jordyschen Legates herschrieb – und aus einem kleinen Kapital von fünftausend Franken, das sich aus den Geschenken angesammelt hatte, die der Doktor seit fünfzehn Jahren seinem Mündel zum Geburtstag oder Namensfest zu machen pflegte.

Diese urkundliche Rechnungsablegung hatte der Friedensrichter empfohlen, der die Folgen, die der Tod des Doktors haben würde, fürchtete – leider mit Recht. Am Tage nach der Annahme der Vormundschaftsabrechnung, die Ursula in den Besitz eines Kapitals von zehntausendsechshundert Franken und einer Rente von vierzehnhundert Franken brachte, befahl den Greis eine Schwäche, die ihn zwang, das Bett zu hüten. Trotz der Verschwiegenheit, die das Haus des Doktors umgab, verbreitete sich das Gerücht von seinem Tode in der Stadt, wo die Erben umherschossen wie Perlen eines Rosenkranzes, dessen Schnur zerrissen ist. Massin, der kam sich zu erkundigen, erfuhr von Ursula selbst, daß der alte Herr zu Bett liege. Unglücklicherweise hatte der Arzt von Nemours erklärt, daß der Augenblick, in dem Minoret bettlägerig werde, sein Ende be-

deute. Von da ab standen die Erben trotz der Kälte auf den Straßen, auf dem Platz und auf den Schwellen ihrer Häuser umher, nur beschäftigt, über dies so lang erwartete Ereignis zu schwatzen und den Augenblick abzapfen, wo der Pfarrer in vollem Ornat – wie dies in Provinzstädten üblich ist – dem Doktor die Sakramente bringen würde.

Als der Abbé Chaperon drei Tage später mit seinem Vikar und den Chorknaben, unter Vorantritt des Sakristans, der das Kreuz trug, durch die Hauptstraße ging, schlossen sich die Erben dem Zuge an, um das Haus in Beschlag zu nehmen, jegliche Veruntreuung zu verhindern und mit gierigen Händen die vermuteten Schätze an sich zu reißen. Als der Doktor hinter dem Geistlichen seine knienden Erben bemerkte, die – weit davon entfernt zu beten – ihn mit Blicken beobachteten, die wie die Lichter der Kerzen funkelten, konnte er ein spöttisches Lächeln nicht unterdrücken. Der Abbé drehte sich um, sah sie an und sprach die Gebete ganz langsam. Der Postmeister verließ als erster seine unbequeme Stellung, seine Frau folgte ihm. Massin, der fürchtete, Zélie und ihr Mann könnten irgendeine Kleinigkeit beiseite bringen, gesellte sich im Salon zu ihnen, wo sich bald alle Erben einfanden.

»Er ist zu ehrlich, um sich etwa die letzte Ölung zu erschleichen«, sagte Crémère, »wir können also ganz ruhig sein«.

»Ja, wir werden jeder etwa zwanzigtausend Franken Rente haben«, erwiderte Frau Massin.

»Ich habe das Gefühl«, sagte Zélie, »daß er seit drei Jahren nichts mehr angelegt hat, sondern seine Schätze in natura aufstapelte...«

»Vielleicht in seinem Keller«, sagte Massin zu Crémère.

»Hoffentlich finden wir etwas«, antwortete Minoret-Levrault.

»Aber nach seinen Erklärungen auf dem Ball«, rief Frau Massin, »ist kein Zweifel möglich.«

»Wie dem auch sei«, sagte Crémère, »wie wollen wir uns einigen? Teilen wir? Versteigern wir? Oder lösen wir? Schließlich sind wir doch alle majorenn.«

Eine Diskussion, die sofort erbittert anhub, erging sich über das Vorgehen bei der Erbteilung. Nach einer halben Stunde hörte man auf dem Hof und bis auf die Straße hinaus das Geräusch verworrener Stimmen, aus denen sich das kreischende Organ Zélies deutlich heraushob.

»Jetzt muß er tot sein«, sagten die Neugierigen auf der Straße.

Der Lärm drang bis zu den Ohren des Doktors, der folgende Worte unterschied: »Aber das Haus! Das Haus ist dreißigtausend Franken wert! Ich nehme es für dreißigtausend Franken!« so rief oder vielmehr brüllte Crémière.

»Gut, wir zahlen, was es wert ist«, sagte Zélie mit schneidender Stimme.

»Herr Abbé«, sagte der Greis zu Chaperon, der bei seinem alten Freund geblieben war, nachdem er ihm die Sakramente gereicht hatte, »sorgen Sie dafür, daß ich in Frieden sterbe. Meine Erben sind gleich denen des Kardinals Ximénès imstande, mein Haus noch vor meinem Tod zu plündern. Sagen Sie ihnen, daß ich niemanden in meinem Hause haben will!«

Der Pfarrer und der Arzt gingen hinunter, um den Wunsch des Sterbenden auszuführen, und fügten voller Entrüstung heftige Worte des Tadels hinzu.

»Schließen Sie die Gittertür und lassen Sie niemanden herein, Frau Bougival«, sagte der Arzt. »Man scheint nicht einmal ruhig sterben zu können. Machen Sie dann einen Umschlag aus Senfmehl zurecht, damit wir Ihrem Herrn ein Senfpflaster auf die Füße legen können.«

»Ihr Onkel ist noch nicht tot und kann noch lange leben«, sagte der Abbé und drängte die Erben, die mit ihren Kindern gekommen waren, hinaus. »Er verlangt äußerste Ruhe und will nur sein Mündel bei sich haben. Wie vorteilhaft unterscheidet sich das Benehmen dieses jungen Mädchens von dem ihrigen!«

»Dieser alte Scheinheilige!« rief Crémière. »Ich werde Schildwache stehen. Möglicherweise ist da etwas zu unserem Schaden im Werke!«

Der Postmeister war im Garten verschwunden und gab vor, bei seinem Onkel mit Ursula gemeinsam zu wachen und zu ihrer Unterstützung im Hause zu bleiben. Lautlos wie ein Wolf schlich er zurück, ohne mit seinen Stiefeln das leiseste Geräusch zu machen, da auf Gängen und Treppen Teppiche lagen. Er konnte daher, ohne bemerkt zu werden, bis vor die Tür seines Onkels kommen. Der Pfarrer und der Arzt waren fortgegangen, die Bougival bereitete das Senfpflaster.

»Sind wir auch ganz allein?« fragte der Greis sein Mündel.

Sie stellte sich auf die Zehenspitzen, um auf den Hof sehen zu können.

»Ja«, sagte sie, »der Herr Pfarrer hat beim Fortgehen selbst das Gitter ins Schloß gezogen.«

»Mein geliebtes Kind«, sagte der Sterbende, »meine Stunden, ja meine Minuten sind gezählt. Ich bin nicht umsonst Arzt gewesen: trotz des Senfpflasters, das der Doktor verordnet hat, werde ich diesen Abend nicht mehr überleben. Weine nicht, Ursula«, sagte er, als er durch die Tränen seines Mündels unterbrochen wurde, »sondern höre gut zu. Es handelt sich um deine Heirat mit Savinien. Sowie die Bougival mit dem Senfpflaster heraufkommt, gehe hinunter in den chinesischen Pavillon. Hier ist der Schlüssel. Hebe die Marmorplatte des Bouleschranks auf, du wirst darunter einen an dich gerichteten Brief finden. Nimm ihn und bringe ihn hierher, denn ich kann nur ruhig sterben, wenn ich ihn in deinen Händen sehe. Wenn ich tot bin, wirst du diese Nachricht nicht gleich verbreiten. Du wirst Herrn von Portenduère kommen lassen, ihr werdet zusammen den Brief lesen, und du schwörst mir in seinem und deinem Namen, daß ihr meinen letzten Willen erfüllt! Wenn er mir gehorcht hat, werdet ihr meinen Tod mitteilen und die Komödie der Erben kann beginnen. Gott gebe, daß sie dich nicht mißhandeln!«

»Ja, lieber Pate.«

Der Postmeister wartete den Schluß der Unterhaltung nicht ab. Er schlich auf den Zehenspitzen fort, indem er sich erinnerte, daß sich die Tür zum Pavillon auf der Bibliotheksseite befand. Er hatte seinerzeit dem Gespräch des Architekten mit dem Schlosser zugehört, der behauptete, wenn das auf den Fluß gehende Fenster als Eingang zum Hause benutzt werden solle, müßte man klugerweise das Schloß zum Kabinett, das ein angenehmer Aufenthalt für den Sommer sein sollte, auf der Seite der Bibliothek anbringen. Von Gier geblendet, schraubte Minoret, dem das Blut in den Ohren sauste, schnell wie ein Dieb mit Hilfe eines Messers das Schloß ab und trat in das Kabinett ein. Er riß das Paket an sich, ohne sich damit aufzuhalten, es zu entsiegeln, schraubte das Schloß wieder fest, brachte alles in Ordnung, setzte sich ins Eßzimmer und wartete, bis die Bougival das Senfpflaster hinauftrug, um dann das Haus unbemerkt zu verlassen.

Er konnte seine Flucht um so leichter bewerkstelligen, als die arme Ursula es dringlicher fand, dem Auflegen des Pflasters beizuwohnen als den Weisungen ihres Paten zu folgen.

»Der Brief, der Brief«, rief der Greis mit brechender Stimme. »Gehorche mir, hier ist der Schlüssel. Ich will den Brief in deinen Händen sehen.«

Diese Worte stieß er mit so verstörtem Blick hervor, daß die Bougival zu Ursula sagte: »Aber tun Sie doch, was Ihr Pate verlangt, sonst werden Sie seinen Tod verursachen.«

Sie küßte ihn auf die Stirn, nahm den Schlüssel und ging hinunter. Aber sogleich rief das durchdringende Geschrei der Bougival sie zurück, sie eilte wieder hinauf; der Greis verschlang sie mit einem Blick, sah ihre Hände leer, richtete sich in seinem Bett hoch auf, versuchte zu sprechen und verschied mit einem letzten furchtbaren Seufzer, die Augen vor Entsetzen weit offen. Das arme Kind, das zum erstenmal den Tod sah, fiel auf die Knie und brach in Tränen aus. Die Bougival schloß die Augen des Greises und legte ihn auf dem Bett zurecht. Nachdem die alte Dienerin, wie sie sagte, den Toten »geschmückt« hatte, lief sie zu Savinien, um ihn zu benachrichtigen. Aber die Erben, die sich am anderen Ende der Straße, von Neugierigen umringt, aufhielten – gleich Krähen, die das Begraben eines Pferdes abwarten, um die Erde wegzuscharren und mit ihren Krallen und Schnäbeln aufzuwühlen – eilten mit der Geschwindigkeit dieser Vögel herbei.

✱

Während dieser Ereignisse war der Postmeister nach Hause gegangen, um den Inhalt des geheimnisvollen Paketes zu untersuchen und fand folgendes:

An meine geliebte Ursula Mirouet, Tochter meines natürlichen Schwagers, Joseph Mirouet, und seiner Gattin Dinah Grollmann.

Nemours, 15. Januar 1830.

»Mein kleiner Engel, die Ursache meiner väterlichen Liebe zu Dir, die Du so ganz gerechtfertigt hast, war nicht nur der Schwur, den ich Deinem armen Vater geleistet habe, ihn zu ersetzen, sondern mehr noch Deine Ähnlichkeit mit meiner verstorbenen Frau, Ursula Minoret, an deren Anmut, Geist, Reinheit und Liebreiz Du mich immer erinnert hast. Da Du die Tochter eines unehelichen Sohnes meines Schwiegervaters bist, sind nach dem französischen Gesetz alle testamentarischen Verfügungen, die ich zu Deinen Gunsten treffen könnte, anfechtbar.«

»Dieser alte Lump«, rief der Postmeister.

»Deine Adoption hätte einen langen Prozeß gekostet, und dem Ge-

danken, Dich zu heiraten, um Dir mein Vermögen zu hinterlassen, bin ich stets ausgewichen, denn ich kann vielleicht noch lange leben und Dir damit Dein zukünftiges Glück zerstören, das nur durch das Leben der Frau von Portenduère hingehalten wird. Nachdem ich alle Schwierigkeiten reiflich überlegt habe, bin ich willens die Mittel zu einem sorglosen Dasein Dir zu hinterlassen.«

›Der Schurke! Er hat an alles gedacht!‹

›Ohne meine Erben irgendwie zu schädigen...‹

›Solch ein Jesuit!‹

›... habe ich Dir den Ertrag meiner Ersparnisse bestimmt, die ich in achtzehn Jahren gemacht und durch die Geschicklichkeit meines Notars beständig vermehrt habe, um Dir die Glücksmöglichkeiten, die der Reichtum bietet, zu sichern. Ohne Vermögen würden Deine Erziehung und kultivierte Bildung dein Unglück bedeuten. Außerdem mußt Du dem scharmanten jungen Mann, der Dich liebt, eine schöne Mitgift zubringen. Du wirst also in der Mitte des dritten Foliobandes der in rotem Maroquin gebundenen Pandekten, die über dem kleinen Tisch der Bibliothek als letzter Band im letzten Fach der ersten Reihe auf der an den Salon grenzenden Seite steht, drei Verschreibungen der auf den Inhaber lautenden dreiprozentigen Rente finden, jede über zwölftausend Franken.«

›Welch Abgrund von Schlechtigkeit!‹, rief der Postmeister, ›aber Gott läßt nicht zu, daß ich so betrogen werde!‹

›Nimm sie sofort an Dich, ebenso die paar Ersparnisse, die im Augenblick meines Todes in bar da sein werden und die im vorhergehenden Band liegen. Bedenke, mein angebetetes Kind, daß Du blindlings einem Gedanken gehorchen mußt, der das Glück meines Lebens war, und daß ich Gottes Hilfe erflehen müßte, wenn Du ungehorsam wärest. Aber da ich Skrupel Deines lieben Gewissens voraussehe, das – wie ich weiß – erfinderisch ist, sich zu quälen, findest du beigeschlossen ein Testament in gültiger Form zugunsten von Herrn Savinien von Portenduère über diese drei Verschreibungen. Auf diese Weise werden sie, ob Du sie nun selbst besitzt oder sie aus dessen Händen empfängst, den Du liebst, Dein rechtmäßiges Eigentum sein.

Dein Pate

Denis Minoret.«

Bei diesem Brief lag das folgende, auf einem Bogen Stempelpapier geschriebene Dokument:



»Dies ist mein Testament.

Ich, Denis Minoret, Doktor der Medizin, wohnhaft in Nemours, gesund an Geist und Körper, wie das Datum dieses Testamentes beweist, überlasse Gott meine Seele und bitte ihn, mir meine vielen Irrtümer um meiner aufrichtigen Reue willen zu verzeihen.

Ferner vermache ich dem Vicomte, Herrn Savinien von Portenduère, bei dem ich eine aufrichtige Zuneigung für mich gefunden habe, sechsunddreißigtausend Franken ständige Rente zu drei Prozent, unter Bevorzugung vor meinen sämtlichen Erben.

Aufgesetzt und von Anfang bis Ende eigenhändig geschrieben zu Nemours am 11. Januar 1831.

Denis Minoret.«

Ohne Zögern suchte der Postmeister, der sich, um ungestört zu sein, im Zimmer seiner Frau eingeschlossen hatte, das Phosphorfeuerzeug. Er erhielt zwei Zeichen des Himmels durch das Verlöschen zweier Streichhölzer, die beide nicht brennen wollten. Erst das dritte fing Feuer. Er verbrannte Brief und Testament im Kamin. Mit übertriebener Vorsicht vergrub er die Spuren des Papiers und des Siegellacks in der Asche. Dann lief er im Sturmschritt in das Haus seines Onkels zurück, verlockt durch die Aussicht, ohne Wissen seiner Frau sechsunddreißigtausend Franken Renten zu besitzen, und nur von diesem einen klaren und einfachen Gedanken getrieben, der einzig und allein seinen schwerfälligen Verstand durchkreuzte. Als er das Haus von den drei Familien besetzt fand, die sich dort endlich als Herren fühlten, fürchtete er, seinen Plan nicht ausführen zu können. Zeit, ihn zu überlegen, hatte er sich nicht genommen, da er nur an die Hindernisse dachte.

»Was macht Ihr denn hier?« fragte er Massin und Crémère. »Wollen wir das Haus und die Wertsachen der Plünderung aussetzen? Wir sind drei Erben; wir können hier nicht alle kampieren. Crémère, laufen Sie doch zu Dionis, er solle kommen, um den Tod des Doktors zu bestätigen. Obgleich ich Beisitzer bin, kann ich nicht den Totenschein für meinen Onkel ausstellen ... Sie, Massin, gehen zum alten Bongrand und bitten ihn, die Siegel anzulegen. Und Sie, meine Damen«, wandte er sich an seine Frau und die Damen Massin und Crémère, »leisten Sie doch Ursula Gesellschaft. So kann nichts verloren gehen. Vor allem muß das Gitter geschlossen werden, damit niemand heraus kann.«

Die Frauen fühlten die Richtigkeit dieser Bemerkungen und liefen in Ursulas Zimmer, wo sie dieses edle, so häßlich verdächtige Geschöpf, mit tränenüberströmtem Gesicht auf ihren Knien liegend, im Gebet fanden. Minoret, der annahm, daß die drei Frauen nicht lange bei Ursula bleiben würden, und der das Mißtrauen seiner Miterben fürchtete, eilte in die Bibliothek, zog den Band heraus, öffnete ihn, entnahm ihm die drei Verschreibungen und fand in dem anderen Band etwa dreißig Banknoten. Trotz seiner Roheit glaubte der Koloß in beiden Ohren ein Klingeln zu hören, und das Blut hämmerte in seinen Schläfen, als er den Diebstahl vollzog. Ungeachtet der kalten Jahreszeit war sein Hemd am Rücken schweißgetränkt. Die Beine schlotterten ihm derartig, daß er im Salon auf einen Sessel fiel, als hätte er einen Keulenschlag auf den Kopf erhalten.

»Ha, wie eine Erbschaft dem dicken Minoret die Zunge löst«, sagte Massin, als er durch die Stadt eilte. »Haben Sie ihn gehört?« fragte er Crémère. »Gehen Sie dahin! Gehen Sie dorthin! Wie genau er Bescheid weiß!«

»Ja, für so ein dickes Vieh, wie er ist, hatte er eine gewisse Haltung...«

»Halt«, rief Massin beunruhigt, »seine Frau ist dort, zu zweit sind sie zu gefährlich! Machen Sie die Besorgungen, ich gehe zurück.«

Daher bemerkte der Postmeister im selben Augenblick, als er sich hinsetzte, das gerötete Gesicht des Gerichtsschreibers, der mit der Hast eines Marders ins Sterbehaus zurückgeeilt war.

»Nun, was gibt's denn?« fragte der Postmeister, als er seinem Miterben öffnen ging.

»Nichts«, antwortete dieser und warf ihm den Blick einer wilden Katze zu, »ich komme der Versiegelung wegen zurück.«

»Ich wollte, sie wäre schon vorüber, und wir könnten alle nach Hause gehen«, erwiderte Minoret.

»Meiner Treu, wir werden einen Wächter für die Siegel bestellen«, sagte der Gerichtsschreiber. »Die Bougival ist für ihren Zieraffen zu allem fähig. Wir werden Goupil hier lassen.«

»Den!« sagte der Postmeister, »er würde mit dem Geld durchbrennen, und wir hätten das Nachsehen.«

»Lassen Sie uns überlegen«, nahm Massin wieder das Wort. »Heute abend hält man die Totenwache. In einer Stunde sind wir mit dem Anlegen der Siegel fertig, so werden unsere Frauen sie selbst beauf-

sichtigen. Morgen um zwölf ist die Beerdigung. Die Inventaraufnahme wird man erst in acht Tagen vornehmen können.«

»Nun«, bemerkte der Koloß grinsend, »werfen wir doch diesen Zieraffen einfach hinaus und lassen den Polizeidiener zur Bewachung des Hauses und der Siegel kommen.«

»Sehr gut«, rief der Gerichtsschreiber, »übernehmen Sie die Angelegenheit, Sie sind das Oberhaupt der Minorets.«

»Meine Damen«, sagte Minoret, »bleiben Sie bitte alle im Salon. Es handelt sich nicht um das Mittagessen, sondern darum, wie man am besten beim Anlegen der Siegel vorgeht, um alle Interessen zu wahren.«

Dann nahm er seine Frau beiseite und teilte ihr seine Idee bezüglich Ursulas mit. Sofort ergriffen die Frauen mit Begeisterung den Plan, Ursula hinauszujagen, denn sie waren voller Rachegeanken gegen den Zieraffen und freuten sich auf eine Genugtuung. Bongrand erschien und war entrüstet über die Zumutung, die Zélie und Frau Massin ihm stellten. Als Freund des Verstorbenen sollte er Ursula bitten, das Haus zu verlassen.

»Gehen Sie doch selbst, sie aus dem Heim ihres Vaters fortzujagen, ihres Paten, ihres Onkels, ihres Wohltäters, ihres Vormunds! Gehen Sie! Sie, die diese Erbschaft nur ihrer Seelengröße zu verdanken haben! Gehen Sie! Packen Sie sie an den Schultern, um sie vor den Augen der ganzen Stadt auf die Straße zu werfen! Sie halten sie eines Diebstahls fähig? Nun, dann bestellen Sie einen Wächter für die Siegel. Das ist Ihr Recht. Aber hören Sie zuvor, daß ich kein Siegel an ihr Zimmer legen werde. Dort ist ihr Heim, und alle Sachen, die sich darin befinden, sind ihr Eigentum. Ich werde sie über ihre Rechte aufklären und ihr empfehlen, alles, was ihr sonst im Hause gehört, dort zusammenzutragen ... Oh, in Ihrer Gegenwart«, fügte er hinzu, als er die Erben murren hörte.

»Nun?« sagte der Steuereinnahmer zum Postmeister und zu den über Bongrands cholerischen Ausbruch verdutzten Frauen.

»Das ist mir ein feiner Beamter«, rief der Postmeister.

Ursula saß halb ohnmächtig mit zurückgeworfenem Kopf und aufgelösten Flechten auf einem kleinen Sofa und schluchzte von Zeit zu Zeit laut auf. Ihre Augen waren trübe, die Lider entzündet, kurz, sie befand sich in einem Zustand geistiger und körperlicher Erschöpfung, der den gefühllosesten Menschen gerührt hätte – nur keine Erben.

»Ach, Herr Bongrand, nach meinem Geburtstag Tod und Trauer«, sagte sie mit einer zarten Seelen eigenen Empfindung. »Sie wissen, was er für mich war! In zwanzig Jahren hörte ich kein einziges ungeduldiges Wort von ihm! Ich habe geglaubt, er würde hundert Jahre alt! Er war mir eine Mutter«, rief sie, »was für eine gute Mutter!«

Diese wenigen ausgesprochenen Gedanken ließen sie wieder in einen Strom von Tränen ausbrechen. Heftiges Schluchzen erschütterte sie, und sie fiel wie leblos zusammen.

»Mein Kind«, sagte der Friedensrichter, als er die Erben auf der Treppe hörte, »Sie haben das ganze Leben vor sich, um ihn zu beweinen, aber nur einen Augenblick, um Ihre Angelegenheiten zu regeln. Bringen Sie alles, was Ihnen im Hause gehört, hier in Ihr Zimmer. Die Erben zwingen mich, die Siegel anzulegen ...«

»Ach, seine Erben können alles nehmen«, rief Ursula und richtete sich in einer Art wilder Empörung auf. »Hier trage ich alles, was er Kostbares hatte«, sagte sie und schlug auf ihre Brust.

»Was denn?« fragte der Postmeister, der ebenso wie Massin sein gräßliches Gesicht zur Tür hereinsteckte.

»Das Andenken an seine Tugenden, an sein Leben, an alle seine Worte, ein Bild seiner himmlischen Seele«, sagte sie mit verklärtem Blick und einer wundervollen Handbewegung.

»Und Sie haben dort auch einen Schlüssel«, schrie Massin, der wie eine Katze heranschlich und einen Schlüssel ergriff, der durch ihre Bewegung aus den Falten ihres Kleides gefallen waren.

»Das ist der Schlüssel zu seinem Kabinett«, sagte sie errötend. »Er schickte mich dorthin im Augenblick seines Todes.«

Die beiden Erben warfen nach einem gräßlichen Lächeln des Einverständnisses dem Friedensrichter einen Blick zu, mit dem sie einen schimpflichen Verdacht ausdrückten. Ursula, die diesen berechneten Blick des Postmeisters und den unfreiwilligen Massins auffing und erriet, wandte sich um und wurde so bleich, als ob alles Blut aus ihren Adern wiche. Ihre Augen schleuderten einen jener Blitze, die vielleicht nur mit dem Leben bezahlt werden können, und mit erstickter Stimme sagte sie: »Ach, Herr Bongrand, alles, was in diesem Zimmer ist, verdanke ich der Güte meines Paten! Nur meine Kleider gehören mir! Ich werde gehen!«

Sie ging in das Sterbezimmer ihres Vormunds, aus dem auch die demütigsten Bitten sie nicht entfernen konnten, denn die Erben

schämten sich doch etwas über ihr Betragen. Sie befahl der Bougival, ihr im Gasthof zur Alten Post zwei Zimmer zu bestellen, bis sie eine Wohnung in der Stadt finden würde, wo sie beide leben könnten. Sie ging noch einmal in ihr Zimmer, um ihr Gebetbuch zu holen und verbrachte dann fast die ganze Nacht, gemeinsam mit dem Pfarrer, dem Vikar und Savinien, mit Beten und Weinen. Der junge Edelmann war, nachdem seine Mutter sich schlafen gelegt hatte, herübergekommen und kniete wortlos neben Ursula nieder, die ihm mit traurigem Lächeln dafür dankte, daß er so treu einen Teil ihrer Schmerzen auf sich nahm.

»Mein Kind«, sagte Bongrand und brachte Ursula ein umfangreiches Paket, »eine der Erbinnen hat aus Ihrer Kommode alles herausgenommen, was Sie notwendig brauchen, denn man wird die Siegel erst in einigen Tagen lösen, und Sie werden dann alles wieder bekommen, was Ihnen gehört. In Ihrem Interesse habe ich Ihr Zimmer versiegelt.«

»Danke, Herr Bongrand«, antwortete sie und ging auf ihn zu, um ihm die Hand zu geben. »Sehen Sie ihn doch noch einmal an. Könnte man nicht meinen, er schläft?«

Der Greis lag gerade in der Blüte jener vorübergehenden Schönheit, die sich über das Gesicht jener Toten legt, die ohne Schmerzen verschieden sind. Ein inneres Leuchten schien von ihm auszugehen.

»Hat er Ihnen nichts im Geheimen anvertraut«, flüsterte der Friedensrichter Ursula ins Ohr.

»Nichts«, sagte sie, »er hat zu mir nur von einem Brief gesprochen...«

»Gut, er wird sich einfinden«, erwiderte Bongrand. »Dann ist es für Sie sehr günstig, daß die Erben die Versiegelung verlangten.«

Bei Tagesanbruch verließ Ursula das Haus, um in den Gasthof zu gehen, begleitet von der Bougival, die ihr Paket trug, vom Friedensrichter, der ihr den Arm bot, und von Savinien, ihrem geliebten Beschützer. So behielt also der mißtrauische Bongrand trotz der weisesten Vorsichtsmaßnahmen recht: er sollte Ursula ohne Vermögen dem Streit mit den Erben ausgeliefert sehen.

Am folgenden Abend wohnte die ganze Stadt dem Begräbnis des Doktor Minoret bei. Als man von dem Verhalten der Erben gegen die Adoptivtochter hörte, fand die weitaus größte Mehrheit es ganz in der Ordnung und notwendig, denn es handele sich um eine Erbschaft, der Biedermann sei ein Geheimniskrämer gewesen, Ursula

könne sich Rechte anmaßen, die Erben verteidigten ihren Besitz, und übrigens habe Ursula sie zu Lebzeiten ihres Onkels genügend gedemütigt, der sie – wie man zu sagen pflegte – wie Hunde beim Kegelspiel empfangen habe. Désiré Minoret, der, wie die Neider des Postmeisters behaupteten, in seiner Stellung nichts Besonderes leistete, kam zum Gottesdienst. Ursula war außerstande, der Leichenfeier beizuwohnen und lag im Bett, von einem nervösen Fieber befallen, das zu größter Besorgnis Anlaß gab.

»Sehen Sie doch, wie dieser Heuchler weint!« sagten einige Erben und wiesen auf Savinien, den der Tod des Doktors tief bekümmerte.

»Die Frage ist, ob er Grund zum Weinen hat«, erwiderte Goupil.

»Lachen Sie nicht zu früh, die Siegel sind noch nicht gelöst.«

»Ach was«, sagte Minoret, der wußte, was zu erwarten war, »Sie haben uns immer unnötig in Schrecken gesetzt.«

Der Augenblick, wo der Leichenzug aufbrach, um sich nach dem Friedhof zu begeben, war für Goupil bitter. Er wollte Désirés Arm nehmen, aber der zukünftige Staatsanwalt verleugnete seinen ehemaligen Kameraden vor allen Leuten und wies ihn von sich.

»Ich will mich nicht mit ihm überwerfen, sonst könnte ich mich nicht rächen!« dachte der Bureauvorsteher, und sein vertrocknetes Herz schwoll an vor Haß wie ein mit Wasser vollgesogener Schwamm.

\*

Bevor man die Siegel abnehmen und zur Inventaraufnahme schreiten konnte, mußte der Staatsanwalt, als gesetzlicher Vormund der Waisen, Bongrand mit seiner Vertretung betrauen. Dann wurde die Erbschaft Minoret, von der man zehn Tage lang sprach, eröffnet und mit der ganzen Strenge juristischer Formalitäten festgestellt. Dionis kam dabei auf seine Kosten, Goupil konnte genügend Unruhe stiften, und da das Geschäft gut war, häuften sich die Sitzungen. Fast immer frühstückte man nach der ersten Sitzung. Der Notar, der Bureauvorsteher, die Erben und die Zeugen tranken die besten Weine des Kellers.

In der Provinz und besonders in kleinen Städten, wo jeder sein eigenes Haus besitzt, findet man ziemlich schwer eine Wohnung. Daher gehört das Haus fast immer zum Kauf, wenn man ein Anwesen irgend welcher Art erwirbt. Der Friedensrichter, dem der Staatsan-

walt die Wahrung der Interessen der Waise anempfohlen hatte, sah keine andere Möglichkeit, ihr das Verlassen des Gasthofs zu ermöglichen, als für sie ein kleines Haus in der Hauptstraße zu kaufen, das an der Ecke der über den Loing führenden Brücke lag. Es hatte ein Halbtor, durch das man in den Korridor gelangte. Im Erdgeschoß befand sich nur ein nach der Straße zu gelegener zweifenstriger Saal, hinter dem die Küche lag, deren Glastür auf einen Hof von etwa dreißig Quadratfuß führte. Eine kleine Treppe, von dürftigen Fensterchen nach der Flußseite erhellt, führte zum ersten Stockwerk, das aus drei Zimmern bestand und über dem zwei Mansarden lagen. Der Friedensrichter nahm zweitausend Franken von den Ersparnissen der Bougival, um die erste Rate des Kaufpreises, der sechstausend Franken betrug, zu bezahlen und erhielt Frist für den Rest. Um Raum für die Bücher zu schaffen, die Ursula zurückkaufen wollte, ließ Bongrand die Scheidewand zwischen zwei Zimmern des ersten Stocks niederlegen, nachdem er sich vergewissert hatte, daß die Tiefe des Hauses der Länge der Bibliothek entsprach. Savinien und Bongrand trieben die Handwerker, die das Häuschen instand setzten, so zur Eile, daß die Waise Ende März den Gasthof verlassen konnte. Sie fand in diesem häßlichen Haus ein Zimmer wieder, das ganz dem glich, aus welchem die Erben sie vertrieben hatten, denn es war mit ihren Möbeln, die der Friedensrichter nach dem Ablösen der Siegel wieder an sich genommen hatte, ausgestattet. Die Bougival, die oben wohnte, konnte durch ein Glöckchen herbeigerufen werden, das neben dem Kopfende von ihrer Herrin Bettstatt angebracht war. Das für die Bibliothek bestimmte Zimmer, der Saal im Erdgeschoß und die Küche waren noch leer, nur gestrichen, neu tapeziert und gemalt und sollten alle Sachen aufnehmen, die das junge Mädchen beim Verkauf der Möbel ihres Paten erwerben wollte. Obgleich der Friedensrichter und der Pfarrer Ursulas Charakter kannten, fürchteten sie doch die Folgen dieses plötzlichen Übergangs zu einem Leben, das aller Annehmlichkeiten und alles Luxus entbehrte, woran der verstorbene Doktor sie hatte gewöhnen wollen. Savinien war unglücklich darüber und hatte den Handwerkern und dem Tapezierer insgeheim manche Summe zugesteckt, damit Ursula wenigstens in bezug auf die innere Ausstattung keinen Unterschied zwischen ihrer früheren und ihrer jetzigen Wohnung empfinden sollte. Aber das junge Mädchen, das ihr ganzes Glück in Saviniens Anblick fand, zeigte die sanfteste Ergebung. Sie entzückte

hierdurch ihre beiden alten Freunde und bewies ihnen zum hundertstenmal, daß sie einzig und allein unter seelischem Kummer litt. Gegen den Schmerz, den ihr der Verlust ihres Paten verursachte, erschien das Unglück des Vermögenswechsels ihr nur gering, trotzdem daraus neue Hindernisse für die Heirat erwachsen. Saviniens Traurigkeit über ihre ärmliche Lage bekümmerte sie so sehr, daß sie am Morgen ihres Einzugs in das neue Haus beim Verlassen der Messe ihm zuflüsterte: »Liebe kommt ohne Geduld nicht weiter. Wir müssen warten.«

Massin ließ sich von Goupil beraten, der sich aus innerem Haß gegen Minoret ihm zuwandte, da er sich mehr von der Berechnung dieses Wucherers versprach als von Zélies Klugheit. Sobald das Inventar aufgenommen war, erließ Massin gegen Herrn und Frau von Portenduère einen Zahlungsbefehl, da der Rückzahlungstermin bereits überschritten war. Die alte Dame war völlig betäubt von der Aufforderung, binnen vierundzwanzig Stunden den Erben die Summe von hundertneunundzwanzigtausendfünfhundertsiebzehn Franken und fünfundsiebzig Centimes zu zahlen nebst den Zinsen vom Tage der Klage ab oder die Pfändung zu gewärtigen. Die Aufnahme eines Darlehens, um zahlen zu können, war ein Ding der Unmöglichkeit. Savinien fuhr daher zu einem Advokaten nach Fontainebleau, um sich beraten zu lassen.

»Sie haben es mit üblen Leuten zu tun, die auf keinen Vergleich eingehen und es bis zum äußersten treiben wollen, um Les Bordières zu bekommen«, sagte der Anwalt. »Das Beste wäre, die Versteigerung in einen freihändigen Verkauf zu verwandeln, um die Kosten zu vermeiden.«

Diese traurige Auskunft warf die alte Bretonin nieder. Ihr Sohn ließ sie schonend wissen, daß Minoret dem Gatten Ursulas sein Vermögen vermacht hätte, wenn sie zu seinen Lebzeiten in die Heirat gewilligt hätte, so daß sie jetzt im Überfluß statt im Elend hätten leben können. Obgleich er dies ohne Vorwurf sagte, brach diese Erwägung die Kräfte der alten Dame ebenso wie der Gedanke an eine nahe und gewaltsame Beschlagnahme ihres Besitzes. Ursula hatte sich kaum von ihrem Fieber und dem harten Schlag, den die Erben ihr versetzt hatten, erholt, als sie von diesem Unheil hörte und in eine tiefe Niedergeschlagenheit verfiel. Lieben und sich außerstande sehen, dem Geliebten zu helfen, gehört zu den grausamsten Schmerzen, von denen eine groß angelegte, feinfühligte Frau heimgesucht werden kann.



»Ich wollte das Haus meines Onkels kaufen, aber ich werde das Haus Ihrer Mutter nehmen«, sagte sie.

»Ist das möglich?« fragte Savinien. »Sie sind minderjährig und können Ihre Rentenverschreibung nicht ohne Zustimmung des Staatsanwalts verkaufen, der sie verweigern wird. Wir werden gar keinen Widerstand versuchen. Die ganze Stadt freut sich über den Verfall eines adligen Hauses. Diese Kleinbürger sind wie Hunde hinter einer Beute her! Glücklicherweise habe ich noch zehntausend Franken, von denen meine Mutter bis zur Abwicklung dieser jämmerlichen Angelegenheit leben kann. Außerdem ist die Inventuraufnahme im Hause Ihres Paten noch nicht beendet. Herr Bongrand hofft immer noch, etwas für Sie zu finden. Er ist ebenso erstaunt wie ich, Sie vermögenslos hinterblieben zu sehen. Der Doktor hat sich so oft uns beiden gegenüber über die schöne Zukunft ausgesprochen, die er Ihnen bereitet habe, daß uns dieser Ausgang ganz unverständlich ist.«

»Ach«, sagte sie, »wenn ich nur die Bibliothek und die Möbel meines Paten kaufen kann, um sie nicht verstreut und in fremden Händen zu wissen, bin ich mit meinem Schicksal zufrieden.«

»Aber wer weiß, was für Preise diese niederträchtigen Erben für die Sachen, die Sie haben wollen, verlangen werden!«

Von Montargis bis Fontainebleau sprach man von nichts anderem als von den Erben Minoret und der Million, die sie suchten. Aber die sorgfältigsten Durchsuchungen, die man nach der Ablösung der Siegel im Hause vornahm, führten zu keinem Erfolg. Die hundertneunundzwanzigtausend Franken der Portenduèreschen Schuld, die fünfzehntausend Franken Rente aus der dreiprozentigen Staatsschuldverschreibung, die damals sechundsiebzig stand und ein Kapital von dreihundertachtzigtausend Franken repräsentierte, das mit vierzigtausend Franken bewertete Haus und das reiche Mobiliar ergaben eine Gesamtsumme von etwa sechshunderttausend Franken, die jedem als recht annehmbarer Trost erschien. Minoret hatte zu der Zeit manche Qualen auszustehen. Die Bougival und Savinien, die ebenso wie der Friedensrichter nach wie vor an das Vorhandensein eines Testaments glaubten, kamen nach jeder Sitzung, um von Bongrand das Resultat der Nachforschungen zu erfahren. Der Freund des Greises rief ein Mal über das andere, wenn die Gerichtsbeamten und die Erben gegangen waren: »Ich verstehe das nicht.« Da für oberflächliche Beobachter in der Provinz zweihunderttausend Franken, wie sie auf jeden Erben kamen, ein schönes

Vermögen bedeuten, kam niemand auf den Gedanken zu fragen, wie der Doktor mit nur fünfzehntausend Franken den Aufwand seines großen Haushalts hatte bestreiten können, ohne die Zinsen der Portenduèreschen Schuld zu gebrauchen. Nur Bongrand, Savinien und der Pfarrer stellten sich diese Frage in Ursulas Interesse sehr oft und machten, wenn sie sich darüber äußerten, den Postmeister mehr als einmal erbleichen.

»Dabei haben wir alles durchwühlt, sie, um das Geld zu finden, ich, auf der Suche nach einem Testament zugunsten Herrn von Portenduères«, sagte der Friedensrichter am Tage des Inventarabschlusses.

»Man hat in der Asche herumgestochert, das Bettgestell angebohrt, die Matratzen entleert, Bezüge und Kissen durchstochen, sein Deckbett umgekehrt, alle Papiere Stück für Stück geprüft, alle Schubladen herausgezogen, den Kellerboden umgegraben, und ich habe sie zu all diesen Verwüstungen angetrieben.«

»Was halten Sie davon?« fragte der Pfarrer.

»Das Testament ist von einem der Erben gestohlen worden.«

»Und die Wertpapiere!«

»Wie soll man da nachforschen? Durchschauen Sie einmal das Betragen von Leuten, die so hinterlistig, so gerieben und geldgierig sind wie die Massin und die Crémière. Versuchen Sie, sich über ein Vermögen wie das Minorets Klarheit zu verschaffen. Zweihunderttausend Franken der Erbschaft bezieht er ohne weiteres, für dreihunderttausend Franken will er sein Fuhrwerk, sein Haus und seinen Anteil an der Post verkaufen! Was für Summen! Und dabei sind seine Ersparnisse der dreißigtausend Franken Rente aus dem Grundbesitz nicht mitgerechnet. Armer Doktor!«

»Vielleicht war das Testament in der Bibliothek versteckt«, meinte Savinien.

»Deshalb rate ich der Kleinen auch nicht davon ab, sie zu kaufen. Wäre es sonst nicht eine Torheit zuzugeben, daß sie ihr bescheidenes Vermögen in Büchern anlegt, die sie nie lesen wird?«

Die ganze Stadt glaubte die Pflegetochter des Doktors im Besitz der unauffindbaren Kapitalien. Aber als man tatsächlich erfuhr, daß ihre vierzehnhundert Franken Rente und ihr Prioritätsanspruch an der Erbmasse ihr ganzes Vermögen bedeuteten, erregten Haus und Mobiliar des Doktor Minoret die allgemeine Neugierde. Die einen glaubten, daß sich in den Möbeln verborgene Banknoten anfinden müßten, die anderen, daß der Greis sie in den Büchern versteckt

hätte. Daher trafen die Erben bei der Versteigerung die sonderbarsten Vorsichtsmaßregeln. Dionis, der als Auktionator fungierte, erklärte bei jedem ausgetobenen Stück, daß die Erben nur den Gegenstand an sich, nicht etwa darin befindliche Wertpapiere verkauften. Dann unterwarfen sie vor der Übergabe nochmals alles einer sorgsamsten Prüfung, schüttelten und untersuchten jedes einzelne Möbel und folgten ihm mit den Blicken eines Vaters, der seinen einzigen Sohn nach Indien abreisen sieht.

»Ach, gnädiges Fräulein«, sagte die Bougival bestürzt, als sie nach der ersten Versteigerung nach Hause kam, »ich kann nicht mehr hingehen. Herr Bongrand hat recht, Sie könnten diesen Anblick nicht ertragen. Alles steht durcheinander. Man kommt und geht wie auf der Straße. Die schönsten Möbel werden zu allem benutzt. Man steigt auf ihnen herum, und es ist ein Wirrwarr, in dem eine Henne ihre Küchlein verlieren würde. Man glaubt bei einer Feuersbrunst zu sein. Die Sachen stehen auf dem Hof, die Schränke sind offen und leer. Ach, der gute alte Herr. Er hat recht getan zu sterben; seine Versteigerung würde ihn getötet haben.«

Bongrand, der für Ursula die Möbel erwarb, die der Verstorbene am meisten geliebt hatte und die in das kleine Haus paßten, kam nicht selbst zur Versteigerung der Bibliothek. Er hatte, noch schlauer als die Erben, deren Habsucht die Bücherpreise für ihn zu hoch getrieben hätte, einen Büchertrödler aus Melun mit dem Kauf beauftragt, der eigens zu diesem Zweck nach Nemours gekommen war und schon mehreres erworben hatte. Dem Mißtrauen der Erben zufolge wurde die Bibliothek Band für Band verkauft. Dreitausend Bücher wurden einzeln geprüft, durchblättert, an den beiden Decken des Einbands in die Höhe gehalten und geschüttelt, damit etwa darin liegende Papiere herausfielen. Schließlich wurde jeder Einband und jedes Vorsatzpapier genau untersucht. Die Totalsumme von Ursulas Erwerbungen belief sich auf sechstausendfünfhundert Franken, genau die Hälfte ihrer Erbschaftsforderung. Die Bibliothekschränke wurden erst geliefert, nachdem ein für Geheimfächer berühmter Kunsttischler sie sorgfältig untersucht hatte. Als der Friedensrichter anordnete, Schränke und Bücher zu Fräulein Mirouet zu bringen, wurden die Erben von einer ängstlichen Unruhe befallen, die allerdings wieder schwand, als man Ursula so arm wie zuvor sah. Minorret kaufte das Haus seines Onkels, das seine Miterben auf fünfzigtausend Franken trieben, da sie vermuteten, daß der Postmeister

einen eingemauerten Schatz zu finden hoffte. Daher enthielten die Kaufakten für diesen Fall vorgesehene besondere Klauseln. Vierzehn Tage nach Erledigung der Erbschaft zog Minoret, der die Post und sein Anwesen dem reichen Sohn eines Pächters verkauft hatte, in das Haus seines Onkels, für dessen Einrichtung und Erneuerung er beträchtliche Summen ausgab. So verurteilte Minoret sich selbst dazu, nur wenige Schritte von Ursula entfernt zu wohnen.

»Ich hoffe, daß wir jetzt von diesem adligen Volk befreit werden«, hatte er zu Dionis an dem Tage gesagt, als der Zahlungsbefehl gegen Savinien und seine Mutter ausgefertigt wurde. »Die anderen jagen wir hinterdrein.«

»Die Alte mit ihren vierzehn Ahnen wird nicht Zeuge ihres Unglücks sein wollen«, erwiderte Goupil. »Sie wird nach der Bretagne gehen, um dort zu sterben, und wird dort zweifellos für ihren Sohn eine Frau finden.«

»Das glaube ich nicht«, antwortete der Notar, der am Morgen den Vertrag über den durch Bongrand abgeschlossenen Kauf aufgesetzt hatte. »Ursula hat das Haus der Witwe Richard gekauft.«

»Dieses verfluchte Vieh sinnt nur darüber nach, wie es uns ärgern kann«, schrie der Postmeister höchst unvorsichtigerweise.

»Was kümmert es Sie, wenn sie in Nemours wohnt?« fragte Goupil, den dieser unerwartete Ausbruch des Ärgers, der dem dummen Koloß entfahren war, stutzig machte.

»Sie wissen nicht«, antwortete Minoret und wurde rot wie eine Klatschrose, »daß mein Sohn so dumm ist, in sie verliebt zu sein. Ich gäbe hundert Taler, wenn sie Nemours verlies.«

Nach dieser ersten Regung kann man urteilen, wie sehr die arme, in ihr Schicksal ergebene Ursula den reichen Minoret durch ihr Dasein störte. Die Scherereien mit der Verteilung der Erbschaft, der Verkauf seiner Anwesen und die hiermit notwendigerweise zusammenhängenden Laufereien, die Streitigkeiten mit seiner Frau wegen der geringsten Kleinigkeiten und wegen des Ankaufs des Hauses, in dem Zélie im Interesse ihres Sohnes einfach bürgerlich leben wollte, alle diese neuen Umstände, die der gewohnten Regelmäßigkeit seines bisherigen Lebens so sehr entgegengesetzt waren, verhinderten den dicken Minoret, an sein Opfer zu denken.

Aber wenige Tage nach seinem Einzug in die Rue des Bourgeois hörte er Mitte Mai, als er gerade von einem Spaziergang zurückkam, in Ursulas Haus Klavier spielen und sah die Bougival am Fenster

sitzen gleich einem Drachen, der einen Schatz behütet. Da erwachte plötzlich eine lästige Stimme in ihm. Man müßte wohl eine lange Abhandlung über Moral schreiben, wollte man zu erklären suchen, warum einem Mann vom Schlage des alten Postmeisters der Anblick Ursulas, die den zu ihrem Schaden begangenen Diebstahl nicht im entferntesten ahnte, allmählich unerträglich wurde, warum der Anblick dieser Größe im Unglück in ihm den Wunsch wachrief, das junge Mädchen aus der Stadt zu vertreiben, und wie dieser Wunsch nach und nach den Charakter eines leidenschaftlichen Hasses annahm. Vielleicht hielt er sich so lange nicht für den rechtmäßigen Besitzer der sechsenddreißigtausend Franken Rente, als diejenige, der sie zukamen, zwei Schritte von ihm entfernt wohnte? Vielleicht flößte ihm das bloße Dasein der Bestohlenen unbestimmte Furcht vor einem Zufall ein, der seinen Diebstahl aufdecken konnte? Oder wurde dieser in gewisser Hinsicht primitive, fast unzivilisierte Mensch, der bis dahin niemals gegen Gesetz und Sitte gefehlt hatte, durch Ursulas Gegenwart von Gewissensbissen gepeinigt, die ihn um so mehr quälten, als er genügend ehrlich erworbenen Reichtum besaß? Aber er schrieb die Regungen seines Gewissens einzig Ursulas Gegenwart zu und glaubte, diese lästigen Mahner loszuwerden, sobald das junge Mädchen aus seinem Gesichtskreis verschwände. Vielleicht gibt es sogar eine systematische Lehre über den Verlauf von Verbrechen? Das einmal begonnene Schlechte verlangt zu Ende geführt zu werden, wie eine erste Wunde den Todesstoß herbeiruft. Vielleicht führt Diebstahl schicksalhaft zum Mord? Minoret hatte seinen Raub ohne die geringste Überlegung ausgeführt. Zu schnell waren die Ereignisse einander gefolgt. Die Überlegung kam erst hinterdrein. Wer die Physiognomie und die ganze äußere Erscheinung dieses Mannes richtig erfaßt hat, begreift auch die ungeheure Wirkung, die ein Gedanke in ihm hervorrufen mußte. Gewissensbisse sind schwerwiegender als einfache Gedanken. Sie entspringen einem Gefühl, das sich ebenso wenig betäuben läßt wie die Liebe und das seine Herrschaft gleichermaßen geltend macht. Aber wie Minoret ohne die geringste Überlegung sich des für Ursula bestimmten Vermögens bemächtigt hatte, ebenso unüberlegt wollte er sie aus Nemours vertreiben, als er sich von dem Anblick dieser betrogenen Unschuld bedrückt fühlte. Dumm wie er war, dachte er nicht an die Folgen. Durch seinen habgierigen Instinkt ließ er sich von Gefahr zu Gefahr treiben, gleich

einem wilden Tier, das nicht die Listen des Jägers bedenkt, sondern sich nur auf seine Schnellfüßigkeit und seine Kräfte verläßt. Bald bemerkten auch die reichen Bürger, die bei Dionis zusammenkamen, die Veränderung in Benehmen und Haltung des ehemals so sorglosen Mannes.

»Ich weiß nicht, was Minoret hat; er ist ganz verdreht«, sagte seine Frau, der er seinen kühnen Handstreich wohlweislich verborgen hielt.

Alle erklärten die Verdrießlichkeit Minorets, dessen Gesicht durch das viele Grübeln tatsächlich einen mürrischen Zug bekommen hatte, damit, daß er gar keine Beschäftigung mehr hatte und so plötzlich sein arbeitsreiches Leben mit dem eines Rentners vertauscht hatte. Während Minoret darüber brütete, Ursulas Leben zu zerstören, verging kein Tag, ohne daß die Bougival ihr Anspielungen auf das Vermögen gemacht hätte, das sie eigentlich besitzen mußte, oder ihr trauriges Los mit dem verglich, das der selige Herr ihr hatte bereiten wollen und von dem er so oft mit ihr, der Bougival, gesprochen hatte.

»Und schließlich«, sagte sie, »es ist nicht Eigennutz, daß ich davon spreche, aber daß der selige Herr, der immer so gut war, mir nicht eine Kleinigkeit hinterlassen haben sollte...«

»Bin ich nicht da?« unterbrach Ursula sie und verbot ihr, je wieder ein Wort hierüber zu verlieren. Sie wollte die zärtlichen, traurigen und zugleich süßen Erinnerungen, von denen die edle Gestalt des alten Doktors umgeben war, nicht durch materielle Überlegungen entweihen. Ihr Zeichenlehrer hatte ein Porträt von ihm in schwarzer und weißer Kreide ausgeführt, das ihren kleinen Salon schmückte. Ihrer ungetrübten und schönen Vorstellungskraft genügte diese Skizze, um sich ihren Paten, an den sie unaufhörlich dachte, stets gegenwärtig zu halten, namentlich da sie von allem umgeben war, was er geliebt hatte. Da war sein großer Lehnstuhl, die Möbel seines Arbeitszimmers, sein Trictracspiel und das Klavier, das er ihr geschenkt hatte. Die beiden alten Freunde, die ihr geblieben waren, der Abbé Chaperon und Herr Bongrand, die einzigen, die sie bei sich sah, waren inmitten dieser durch die Sehnsucht fast beseelten Dinge wie zwei lebendige Erinnerungen des vergangenen Lebens, das mit ihrem gegenwärtigen durch die von ihrem Paten gesegnete Liebe verknüpft war. Nach und nach sänftigte sich die Melancholie ihrer Erinnerungen unmerklich, verlieh ihrem Leben eine

gewisse Farbe und hüllte alles in einen zarten Schleier von Harmonie. Peinlichste Sauberkeit, die geschmackvolle Anordnung der Möbel, Blumen von Savinien, zierliche Kleinigkeiten und besonders der Friede, der von dem jungen Mädchen ausging und sich ihrer Umgebung mitteilte, machten ihr Heim so anziehend.

Nach dem Frühstück und nach der Messe studierte und sang sie wieder. Dann setzte sie sich ans Fenster und stickte. Um vier Uhr erschien Savinien auf der Rückkehr von einem Spaziergang, den er bei jedem Wetter unternahm, vor dem halbgeöffneten Fenster und setzte sich auf den äußeren Fenstersims, um eine halbe Stunde mit ihr zu verplaudern. Abends kamen der Pfarrer und der Friedensrichter zu Besuch, aber sie gab nie zu, daß Savinien sie begleitete. Sie lehnte auch den Vorschlag Frau von Portenduères ab, Ursula in ihrem Haus aufzunehmen, wozu Savinien seine Mutter überredet hatte. Das junge Mädchen und die Bougival lebten mit einer fast kleinlichen Sparsamkeit. Sie brauchten alles in allem monatlich nicht mehr als sechzig Franken. Die alte Dienerin war unermüdlich im Waschen und Plätten. Sie kochte nur zweimal in der Woche und verwahrte das zubereitete Fleisch, das sie kalt aßen. Ursula wollte jährlich siebenhundert Franken sparen, um ihr Haus abzuzahlen. Diese strenge Lebensführung, ihre Bescheidenheit und Ergebung in ein ärmliches und entbehrungsreiches Dasein nach einem an Luxus gewöhnten Leben, in dem alle ihre Wünsche vergöttert wurden, machten auf manche Leute Eindruck. Sie verschaffte sich dadurch Achtung und brach jedem Klatsch die Spitze ab. Auch die Erben ließen ihr, nachdem sie befriedigt waren, Gerechtigkeit widerfahren. Savinien bewunderte diese Charakterstärke bei einem so jungen Mädchen. Ab und zu richtete Frau von Portenduère nach der Messe einige wohlwollende Worte an Ursula, lud sie zweimal zu Tisch ein und holte sie selbst ab. Wenn dies alles auch noch nicht das Glück bedeutete, so war es wenigstens ein Leben in Ruhe. Aber ein Erfolg, der den Friedensrichter in seinem alten Glanz als Anwalt zeigte, brachte die heimliche, noch im Zustand des Wunsches befindliche Verfolgung, die Minoret gegen Ursula plante, zum Ausbruch. Als die Erbschaftsangelegenheit vollständig erledigt war, nahm der Friedensrichter auf Ursulas inständiges Bitten die Angelegenheit der Portenduère in die Hand und versprach ihr, jene aus ihrer peinlichen Lage zu befreien. Als er aber die alte Dame besuchte, deren Widerstand gegen Ursulas Glück ihn wütend machte, verhehlte er

ihr keineswegs, daß er sich nur Fräulein Mirouet zuliebe mit ihrer Angelegenheit befasse. Er betraute einen seiner früheren Schreiber mit der Verteidigung der Portenduère in Fontainebleau und leitete selbst den Antrag auf Nichtigkeitserklärung des Zahlungsbefehls ein. Er wollte die Zeit, die zwischen der Annullierung und dem neuen Antrag Massins verstreichen würde, dazu benutzen, um die Pacht des Gutes zu sechstausend Franken zu erneuern und von den Pächtern ein Kaufgeld von zweitausend Franken und Vorauszahlung für zwei Jahre herauszuholen. Von da ab wurde die Whistpartie bei Frau von Portenduère wieder aufgenommen, an der sie, der Pfarrer, Savinien und auch Ursula teilnahmen, die von Bongrand und Chaperon jeden Abend abgeholt und wieder nach Hause gebracht wurde. Im Juni ließ Bongrand die Nichtigkeitserklärung des von Massin gegen die Portenduère angestrebten Prozesses verkünden. Sofort unterzeichnete er den neuen Pachtvertrag, erhielt vom Pächter zweiunddreißigtausend Franken und eine Pacht von sechstausend Franken auf fünfzehn Jahre. Am gleichen Abend, ehe sein Vorgehen sich herumsprach, ging er zu Zélie, da er wußte, daß sie wegen anzulegender Kapitalien Rat suchte, und bot ihr Les Bardières für zweihundertzwanzigtausend Franken zum Kauf an.

»Ich würde dieses Geschäft sofort abschließen«, sagte Minoret, »wenn ich wüßte, daß die Portenduère irgendwo anders als in Nemours leben würden.«

»Aber warum denn?« fragte der Friedensrichter.

»Wir wollen die Adligen in Nemours los werden.«

»Wenn ich mich recht erinnere, hat die alte Dame gesagt, daß sie nach Abwicklung ihrer Angelegenheiten mit dem Rest ihres Vermögens nirgends anders als in der Bretagne leben könnte. Sie denkt daran, ihr Haus zu verkaufen.«

»Gut, verkaufen Sie es mir«, sagte Minoret.

»Du redest ja, als ob du alleiniger Herr wärest«, sagte Zélie. »Was willst du denn mit zwei Häusern?«

»Wenn ich heute abend mit Ihnen wegen Les Bardières nicht einig werde«, nahm der Friedensrichter das Wort, »wird unser Pachtvertrag bekannt. In drei Tagen wird Beschlag darauf gelegt, und diese Liquidation, an der mir so viel gelegen ist, wird verfehlt sein. Daher gehe ich jetzt ohne Zeit zu verlieren nach Melun, wo ich Pächter kenne, die mir Les Bardières mit geschlossenen Augen abkaufen. Auf diese Weise entgeht Ihnen die Gelegenheit, in der Umgebung von Rouvre Grund und Boden zu drei Prozent zu erwerben.«



»Warum kommen Sie denn eigentlich zu uns?« fragte Zélie.

»Weil Sie Geld flüssig haben, während meine alten Klienten einige Tage brauchen würden, um die notwendigen hundertneunundzwanzigtausend Franken aufzutreiben. Und ich will keine Schwierigkeiten haben.«

»Sie soll Nemours verlassen, und ich gebe sie Ihnen«, erklärte Minoret.

»Sie werden verstehen, daß ich die Portenduère in keiner Weise beeinflussen kann«, erwiderte Bongrand, »aber ich bin ziemlich sicher, daß sie nicht in Nemours bleiben.«

Auf diese Versicherung hin versprach Minoret, dem Zélie einen leichten Stoß gab, die notwendigen Kapitalien, um die Schulden der Portenduère an der Minoretschen Erbschaft zu begleichen. Der Kaufvertrag wurde bei Dionis abgeschlossen, und der glückliche Friedensrichter veranlaßte Minoret zur Annahme der Bedingungen des neuen Pachtvertrages. Ein wenig zu spät bemerkten der Postmeister und seine Frau den Verlust der im voraus für zwei Jahre gezahlten Pacht.

Gegen Ende Juni brachte Bongrand Frau von Portenduère hundertneunundzwanzigtausend Franken und veranlaßte sie, dieses Geld und die zehntausend Franken Saviniens in fünfprozentiger Staatsanleihe anzulegen, wodurch sie sechstausend Franken Rente bezog. So verdiente die alte Dame bei ihrer Liquidation, statt ihre Einkünfte einzubüßen, noch zweitausend Franken Rente. Die Portenduère blieben also in Nemours, und Minoret hielt sich für betrogen, als ob der Friedensrichter hätte ahnen können, daß Ursulas Gegenwart ihm unerträglich war, er empfand hierüber lebhaften Groll, der den Haß gegen sein Opfer noch steigerte.

Und so begann das verborgene, in seinen Auswirkungen so entsetzliche Drama mit dem Kampf zweier Gefühle – demjenigen, das Minoret anstachelte, Ursula aus Nemours zu vertreiben, und jenem, das Ursula die Kraft gab, Verfolgungen zu ertragen, deren Ursache längere Zeit unerforschlich blieb. Eine eigentümliche bizarre Situation, auf die alle vorhergehenden Ereignisse vorbereitend hindrängten und der sie als Vorspiel dienten.

Frau Minoret, der ihr Gatte Silberzeug und ein vollständiges Tafelgeschirr im Wert von etwa zwanzigtausend Franken geschenkt hatte, gab jeden Sonntag ein prächtiges Diner, zu dem ihr Sohn, der Substitut, einige Freunde aus Fontainebleau mitbrachte. Für diese großartigen Tischgesellschaften ließ Zélie eigens Delikatessen der Jahreszeit aus Paris kommen, womit sie Dionis zwang, ihren Aufwand noch zu überbieten. Goupil, den die Minorets aus ihrer Gesellschaft zu entfernen suchten, da er ein anrühiger Mensch war, der ihren Glanz verdunkelte, wurde erst gegen Ende Juli eingeladen, also einen vollen Monat, nachdem die früheren Postmeister sich in das Privatleben zurückgezogen hatten. Der Bureauvorsteher, den diese beabsichtigte Vernachlässigung schon empfindlich verletzt hatte, wurde genötigt, Désiré, der seit seinem Amtsantritt ein gemessenes und schroffes Wesen angenommen hatte, das er sogar in der Familie zur Schau trug, mit Sie anzureden.

»Sie denken also nicht mehr an Esther, da Sie Fräulein Mirouet so sehr lieben?« fragte Goupil ihn.

»Erstens ist Esther tot, Herr Goupil, und zweitens habe ich noch nie an Ursula gedacht«, antwortete er.

»Was haben Sie mir denn da erzählt, Papa Minoret?« rief Goupil in seiner unverschämten Art.

Minoret, der sich von einem so zweifelhaften Menschen in flagranti bei einer Lüge ertappt sah, würde alle Fassung verloren haben, hätte er nicht einen Plan gehabt, dessentwegen er Goupil überhaupt zu Tische gebeten hatte. Er erinnerte sich nämlich des Vorschlags, den der Bureauvorsteher ihm früher einmal gemacht hatte, Ursulas Heirat mit dem jungen Portenduère zu hintertreiben. Statt jeder Antwort führte er ihn daher ganz unvermittelt tiefer in den Garten hinein.

»Sie sind jetzt bald achtundzwanzig Jahre alt, lieber Freund, und ich sehe Sie noch nicht auf dem Wege zum Wohlstand. Ich bin Ihnen wohlgesinnt; denn Sie sind ja ein Schulkamerad meines Jungen gewesen. Hören Sie also! Wenn Sie die kleine Mirouet, die übrigens vierzigtausend Franken besitzt, dazu bringen können, Ihre Frau zu werden, so wahr ich Minoret heiße – ich gebe Ihnen die Mittel, ein Anwaltsbureau in Orléans zu kaufen.«

»Nein«, sagte Goupil, »da wäre ich zu sehr außer Sicht. Aber in Montargis...«

»Nein«, widersprach Minoret, »in Sens...«

»Meinetwegen in Sens«, erwiderte der hämische Goupil. »Dort ist ein Erzbischof; eine kirchlich gesinnte Gegend ist mir nicht unangenehm. Mit etwas Heuchelei kommt man besser vorwärts. Außerdem ist die Kleine fromm und wird gefallen.«

»Wohlverstanden«, begann Minoret wieder, »ich gebe die hunderttausend Franken nur zur Hochzeit unserer Verwandten, der ich im Andenken an meinen verstorbenen Onkel ein schönes Los bereiten will.

»Warum mir nicht auch?« fragte Goupil boshaft, der hinter Minorets Vorgehen ein Geheimnis ahnte. »Verdanken Sie nicht meinen Bemühungen, daß Sie aus einem ungeteilten Grundstück rund um das Schloß Rouvre herum, das kein einziges Stück fremden Bodens einschließt, vierundzwanzigtausend Franken Rente beziehen? Ihre Wiesen und Ihre Mühle am anderen Ufer des Loing bringen Ihnen weitere sechzehntausend Franken. Hören Sie, dicker Papa, spielen Sie offenes Spiel mit mir!«

»Gewiß.«

»Gut, um Sie meine Zähne fühlen zu lassen, werde ich Massin für die Erwerbung des Schlosses Rouvre mit seinen Parks, Gärten, Jagdgründen und Wäldern erwärmen.«

»Wie kommst du dazu?« fuhr Zélie dazwischen.

»Wenn ich will«, fuhr Goupil fort und warf ihr einen giftigen Blick zu, »hat Massin morgen das ganze Besitztum für zweihunderttausend Franken.«

»Laß uns allein, Frau«, sagte der Koloß, faßte Zélie beim Arm und schickte sie fort. »Ich werde schon mit ihm einig werden ... Wir haben so viel zu tun gehabt«, wandte er sich wieder an Goupil, »daß wir nicht früher an Sie denken konnten. Aber ich zähle bestimmt auf Ihre Freundschaft. Sie werden uns das Schloß verschaffen.«

»Dieser alte Adelssitz«, sagte Goupil spöttisch, »wird in Ihren Händen bald fünfzigtausend Franken Rente abwerfen. Das ist ein Wert von mehr als zwei Millionen bei den heutigen Preisen des Grundbesitzes.«

»Und Désiré wird dann die Tochter eines französischen Marschalls oder die Erbin einer alten Familie heiraten, die ihm den Weg in die höchsten Pariser Ämter ebnet.«

»Nun, wollen wir mit offenen Karten spielen?« fragte Goupil und rieb sich die Hände.

Minoret gab ihm die Hand und sagte: »Auf Ehrenwort.«

Wie alle hinterlistigen Menschen glaubte Goupil zum Glück für Minoret, daß dieser die Heirat mit Ursula nur als Vorwand benutzte, um sich mit ihm gutzustellen, weil er mit Massin gedroht hatte.

»Er ist auf diese Flausen nicht von selbst gekommen«, dachte Goupil bei sich. »Dahinter steckt Zélie. Sie hat ihm seine Rolle diktiert! Nun gut, lassen wir Massin laufen. Ehe drei Jahre um sind, bin ich Deputierter von Sens.« Da bemerkte er Bongrand, der über die Straße zu seiner Whistpartie ging, und lief eilig auf ihn zu.

»Sie interessieren sich doch sehr für Ursula Mirouet, lieber Herr Bongrand«, sagte er zu ihm. »Ihre Zukunft wird Ihnen nicht gleichgültig sein. Hören Sie das Programm. Sie soll den Notar eines Kreishauptortes heiraten, der zweifellos in drei Jahren Deputierter sein wird und ihr hunderttausend Franken Mitgift zuerkennen würde.«

»Sie hat Besseres in Aussicht«, sagte Bongrand trocken. »Frau von Portenduère geht es seit ihrem Unglück nicht gut. Noch gestern war sie unheimlich verändert. Der Kummer tötet sie. Savinien bleiben sechstausend Franken Rente, und Ursula hat vierzigtausend Franken Vermögen. Ich werde ihr Kapital à la Massin vergrößern – aber auf ehrliche Weise!«

»Savinien würde eine schöne Dummheit begehen. Wenn er wollte, könnte er Fräulein du Rouvre heiraten, die Alleinerbin ist und von ihren beiden Onkeln glänzende Erbschaften zu erwarten hat.«

»Wenn wir der Liebe verfallen sind, dann, Klugheit, lebe wohl, sagt Lafontaine. Aber wer ist denn Ihr Notar? Schließlich ... «

»Ich«, antwortete Goupil, daß der Friedensrichter zusammenschrak.

»Sie!« rief er, ohne seinen Abscheu zu verbergen.

»Sehr wohl, Ihr Diener, mein Herr«, erwiderte Goupil mit einem Blick voller Bitterkeit, Haß und Herausforderung.

»Wollen Sie die Frau eines Notars werden, der Ihnen hunderttausend Franken Mitgift verschaffen würde?« wandte sich Bongrand an Ursula, die neben Frau von Portenduère saß.

Ursula und Savinien erzitterten beide unter einem gleichen Gefühl und sahen sich an, sie lächelnd, er ohne zu wagen, seine Unruhe zu zeigen.

»Ich bin nicht alleinige Herrin meiner Handlungen«, erwiderte Ursula und reichte Savinien die Hand, ohne daß seine alte Mutter ihre Bewegung sehen konnte.

»Daher habe ich auch abgelehnt, ohne Sie vorher zu fragen.«

»Warum das?« fragte Frau von Portenduère. »Der Notarstand ist doch ein angesehenener und schöner Beruf, meine Kleine.«

»Mir ist mein einfaches Leben in Armut lieber«, erwiderte sie.

»Wenn ich bedenke, was ich vom Leben zu erwarten hatte, scheint es mir immer noch üppig. Meine alte Amme nimmt mir so viele Sorgen ab, und ich will die Gegenwart, mit der ich zufrieden bin, nicht mit einer ungewissen Zukunft vertauschen.«

Am anderen Morgen brachte die Post zwei anonyme Briefe, die zwei Herzen vergifteten. Der eine war an Frau von Portenduère, der andere an Ursula gerichtet. Zunächst der, den die alte Dame empfing:

»Sie lieben Ihren Sohn, Sie wünschen ihn in den Verhältnissen zu sehen, die sein Name erfordert, und Sie begünstigen seine Laune für eine kleine, mittellose, ehrgeizige Intrigantin, indem Sie Ursula bei sich empfangen, die Tochter eines Regimentsmusikers. Dabei könnten Sie ihn mit Fräulein du Rouvre verheiraten, deren beide Onkel jeder dreißigtausend Franken Rente besitzen und ihre Vermögen ihrer Nichte hinterlassen wollen, damit es nicht diesem alten Narren, dem Marquis du Rouvre zufällt, der alles vergeuden würde. Jemand, der Ihnen wohlgesinnt ist, glaubt zu wissen, daß Savinien nicht abgewiesen würde.«

Dies der Brief an Ursula:

»Liebe Ursula, in Nemours lebt ein junger Mann, der sie vergöttert. Er kann Sie nicht an Ihrem Fenster arbeiten sehen, ohne durch die heftigste Gemütsregung zu fühlen, daß seine Liebe fürs ganze Leben ist. Dieser junge Mann besitzt einen eisernen Willen und eine durch nichts zu entmutigende Ausdauer. Nehmen Sie daher seine Liebe bereitwillig an, denn er hat die ehrlichsten Absichten und bittet Sie demütig um Ihre Hand mit dem lebhaften Wunsch, Sie glücklich zu machen. Sein schon beträchtliches Vermögen ist nichts im Vergleich zu dem, das er erwerben wird, wenn Sie seine Frau werden. Eines Tages wird man Sie bei Hofe empfangen als Gattin eines Ministers und als eine der ersten Persönlichkeiten des Landes. Er sieht Sie täglich, ohne daß Sie ihn gewahren können. Stellen Sie einen Nelkentopf der Bougival ans Fenster als Zeichen, daß er sich vorstellen darf.«

Ursula verbrannte diesen Brief, ohne Savinien ein Wort davon zu sagen. Zwei Tage später erhielt sie einen ähnlichen Brief folgenden Inhalts:

»Sie taten Unrecht, liebe Ursula, demjenigen, der Sie mehr als sein Leben liebt, nicht zu antworten. Sie hoffen, Savinien zu heiraten; Sie täuschen sich grausam. Diese Heirat wird nicht stattfinden. Frau von Portenduère, die Sie nicht mehr bei sich empfangen wird, geht heute morgen trotz ihres leidenden Zustandes zu Fuß nach Rouvre, um für Savinien um die Hand des Fräulein du Rouvre anzuhalten. Savinien wird schließlich einwilligen. Was kann er dagegen einwenden? Die Onkel der jungen Dame vermachen ihr testamentarisch ihre Besitztümer, die zusammen sechzigtausend Franken Rente ausmachen.«

Dieser Brief zerriß Ursula das Herz und ließ sie die Qualen der Eifersucht kennenlernen, einen Schmerz, der ihr bisher unbekannt war, der aber bei ihrem tief veranlagten, dem Leiden so leicht zugänglichen Wesen die Gegenwart, die Zukunft und sogar die Vergangenheit in düstere Trauer hüllte. Von dem Augenblick an, wo sie diesen unseligen Brief erhielt, blieb sie in dem großen Lehnstuhl des Doktors sitzen, in schmerzliche Träumereien versunken, den Blick ins Leere gerichtet.

In einem einzigen Augenblick fühlte sie, daß die Kälte des Todes mitten in der Wärme eines schönen Daseins sich findet! Ach, es war noch schlimmer! Es glich tatsächlich dem fürchterlichen Erwachen der Toten, die erfahren, daß es keinen Gott gibt, in jenem Meisterwerk des seltsamen Genies Jean Paul.

Viermal versuchte die Bougival Ursula zum Frühstück zu nötigen. Sie sah, wie sie das Brot aufnahm und wieder hinlegte, ohne es zum Munde zu führen. Als sie ihr schüchtern zuzureden wagte, antwortete Ursula durch eine Handbewegung und ein herrisches »Still«. Ihre Stimme klang so herb, wie sie bisher sanft gewesen war. Die Bougival beobachtete ihre Herrin durch die Glasscheibe der Verbindungstür und sah sie rot werden, als ob sie vom Fieber befallen wäre, und wieder erbleichen, als ob dem Fieber ein Kälteschauer folgte. Dieser Zustand verschlimmerte sich um vier Uhr, wo Ursula jeden Augenblick aufstand, um zu sehen, ob Savinien käme. Aber Savinien kam nicht. Eifersucht und Zweifel nehmen der Liebe alle Scheu. Ursula, die sich bis dahin nicht eine Bewegung erlaubt hätte, die ihre Leidenschaft hätte verraten können, setzte ihren Hut auf, nahm ihren kleinen Schal um und trat auf den Korridor, um Savinien entgegenzugehen. Aber ein Rest von Schamhaftigkeit hielt sie zurück. Sie ging wieder in den kleinen Saal, wo sie in Tränen aus-

brach. Als der Pfarrer am Abend kam, hielt ihn die arme Amme auf der Schwelle an.

»Ach, Herr Pfarrer, ich weiß nicht, was das Fräulein hat.«

»Ich weiß es«, sagte der Priester traurig und schloß damit der erschreckten Bougival den Mund.

Von Abbé Chaperon erfuhr Ursula dann, was sie nicht zu glauben gewagt hatte, daß Frau von Portenduère nach Rouvre zum Essen gegangen wäre.

»Und Savinien?«

»Auch.«

Ursula wurde von einem leichten nervösen Zittern befallen, das den Abbé so erschütterte, als ob er den Schlag einer Leydener Flasche erhielte, und sein Herz krampfte sich immer mehr zusammen.

»Daher werden wir auch heute abend nicht zu ihr gehen«, sagte der Pfarrer, »und mein liebes Kind, es wird klug sein, diese Besuche überhaupt aufzugeben. Die alte Dame würde Sie auf eine Weise empfangen, die Ihren Stolz verletzen müßte. Wir, die wir sie schon dahin gebracht hatten, von Ihrer Heirat sprechen zu hören, wissen nicht, woher der Wind weht, der sie in einem Augenblick gänzlich verändert hat.«

»Ich bin auf alles gefaßt. Nichts kann mich mehr in Erstaunen setzen«, sagte Ursula mit erstickter Stimme. »Wenn man solche harten Prüfungen erfährt, ist es jedenfalls ein Trost zu wissen, daß man Gott nicht erzürnt hat.«

»Unterwerfen Sie sich der Vorsehung, mein geliebtes Kind, ohne jemals ihre Wege ergründen zu wollen«, sagte der Pfarrer.

»Ich möchte den Charakter Herrn von Portenduères nicht ungerecht verdächtigen...«

»Warum nicht mehr Savinien?« fragte der Pfarrer, der in Ursulas Stimme eine leichte Schärfe hörte.

»Meines geliebten Savinien«, verbesserte sie sich weinend. »Ja, mein guter Freund«, fuhr sie schluchzend fort, »eine innere Stimme sagt mir, daß sein Herz ebenso vornehm ist wie seine Abstammung. Er hat mir nicht nur mit Worten gesagt, daß er mich allein liebe, er hat es mir durch unzählige Zartheiten bewiesen, durch die Aufopferung, mit der er seine heftige Leidenschaft zurückhält. Als er neulich meine Hand nahm, die ich ihm reichte, als Herr Bongrand mir diesen Notar zum Gatten vorschlug, war es das erstemal, das schwöre ich Ihnen, daß ich sie ihm gab. Seit jenem ersten Scherz, da

er mir über die Straße hinüber eine Kußhand zuwarf, ist unsere Liebe, das wissen Sie, immer in den engsten Grenzen geblieben. Aber Ihnen, der Sie in meiner ganzen Seele lesen, außer in dem kleinen Winkel, der nur den Engeln zugänglich ist, Ihnen kann ich es sagen: Ach, diese Liebe ist die Grundlage mancher Tugenden. Sie hat mir meine Entbehrungen erträglich gemacht, ja, sie hat sogar die Bitterkeit des unersetzlichen Verlustes in mir gemildert, so daß die Trauer mehr in meinen Kleidern als in meinem Herzen ist! Oh, ich habe unrecht gehabt. Ja, meine Liebe war stärker als die Dankbarkeit gegen meinen Vormund. Das hat Gott gerächt. Hören Sie mich an! Ich achtete in mir Saviniens Gattin. Ich bin zu stolz gewesen. Vielleicht hat Gott diesen Hochmut strafen wollen; denn er allein darf, wie Sie mich gelehrt haben, Ursprung und Ziel unserer Handlungen sein.«

Der Pfarrer wurde gerührt, als er Tränen über dieses schon so bleiche Gesicht rinnen sah. So groß die Zuversichtlichkeit des jungen Mädchens gewesen war, ebenso tief war jetzt ihr Sturz.

»Aber«, fuhr sie fort, »da ich nun wieder ganz und gar Waise bin, werde ich auch dieses Gefühl wieder zu ertragen wissen. Soll ich etwa dem, den ich liebe, ein Stein am Bein sein! Was will er hier? Wer bin ich, um auf ihn ein Anrecht zu haben? Liebe ich ihn nicht mit einer so göttlichen Freundschaft, um zu jedem Opfer meines Glückes und meiner Hoffnungen fähig zu sein? ... Sie wissen ja, daß ich mir oft Vorwürfe gemacht habe, mein Glück auf einem Grabe aufzubauen, es dem Tod der alten Dame zu verdanken. Wenn Savinien durch eine andere Frau reich und glücklich wird, so reicht meine Mitgift gerade dazu, mich in ein Kloster einzukaufen, in das ich sofort eintreten werde. Wie es nur einen Beherrscher des Himmels gibt, kann das Herz einer Frau nur einmal von Liebe ergriffen werden. Das Klosterleben hat große Anziehung für mich.«

»Er konnte seine Mutter nicht allein nach Rouvre gehen lassen«, bemerkte der Priester sanft.

»Sprechen wir nicht mehr davon, lieber Abbé. Ich werde ihm heute abend schreiben und ihm seine Freiheit wiedergeben. Ich bin froh, die Fenster dieses Saales schließen zu können.«

Sie setzte den Greis von den anonymen Briefen in Kenntnis und sagte ihm, daß sie keine Verfolgung ihres unbekannten Liebhabers veranlassen wolle.

»Ach, auch Frau von Portenduère ist durch einen anonymen Brief



zu ihrem Besuch in Rouvre veranlaßt worden«, rief der Pfarrer. »Zweifellos werden Sie von schlechten Menschen verfolgt.«

»Aber warum? Weder Savinien noch ich haben irgend jemandem Böses zugefügt. Wir stören doch hier niemandes Interessen mehr.«

»Auf jeden Fall, meine Kleine, werden wir diesen Wirbelwind, der unsere Gesellschaft auseinanderweht, dazu benutzen, um die Bibliothek unseres alten Freundes zu ordnen. Die Bücher liegen noch in Haufen zusammen. Bongrand und ich werden sie in Ordnung bringen, denn wir wollen Nachforschungen vornehmen. Vertrauen Sie auf Gott, aber bedenken Sie auch, daß Sie in dem guten Friedensrichter und in mir zwei ergebene Freunde haben.«

»Das ist sehr viel«, sagte sie und begleitete den Pfarrer bis auf die Schwelle des Ganges, wo sie den Hals reckte wie ein Vogel, der aus seinem Nest späht, in der Hoffnung, Savinien vielleicht zu sehen. In diesem Augenblick blieben Minoret und Goupil, die von einem Gang durch die Felder zurückkamen, vor dem Haus stehen, und der Erbe des Doktor sagte zu Ursula:

»Was fehlt Ihnen, liebe Cousine? Denn wir sind doch immerhin Verwandte, nicht wahr? Sie scheinen verändert.«

Goupil warf Ursula so glühende Blicke zu, daß sie darüber erschrak und ohne zu antworten in das Haus zurückging.

»Sie ist scheu«, sagte Minoret zum Pfarrer.

»Fräulein Mirouet tut wohl daran, nicht auf der Türschwelle mit Männern zu reden. Sie ist zu jung...«

»Ach«, erwiderte Goupil, »Sie werden wissen, daß es ihr nicht an Anbetern fehlt...«

Der Pfarrer grüßte schnell und bog mit eiligen Schritten in die Rue des Bourgeois.

»Nun«, sagte der Bureauvorsteher zu Minoret, »das wirkt. Sie ist schon blaß wie eine Tote. Sie werden sehen, ehe vierzehn Tage um sind, hat sie die Stadt verlassen.«

»Es ist besser, Sie zum Freund als zum Feind zu haben«, sagte Minoret, von dem gräßlichen Lächeln erschreckt, durch das Goupils Züge den teuflischen Ausdruck erhielten, den Eugène Delacroix Goethes Mephistopheles verliehen hat.

»Das will ich meinen«, antwortete Goupil. »Wenn sie mich nicht heiratet, werde ich sie durch Kummer zugrunde richten.«

»Wenn du das fertig bringst, Kleiner, schenke ich dir die Mittel, um

Notar in Paris zu werden. Du kannst dann eine reiche Frau heiraten...«

»Armes Mädchen! Was hat sie Ihnen nur getan?« fragte der Schreiber überrascht.

»Sie langweilt mich«, sagte Minoret roh.

»Warten Sie bis Montag. Dann werden Sie sehen, wie ich sie klein kriege«, antwortete Goupil und beobachtete aufmerksam den Gesichtsausdruck des früheren Postmeisters.

Am anderen Morgen ging die Bougival zu Savinien und brachte ihm einen Brief.

»Ich weiß nicht, was Ihnen das gute Kind schreibt«, sagte sie, »aber sie ist heute morgen wie eine Tote.« Nach diesem Brief kann man sich die Leiden vorstellen, die Ursula während der Nacht durchgekämpft hatte.

Herrn von Portenduère.

»Mein lieber Savinien, Ihre Mutter hat den lebhaften Wunsch, wie man mir gesagt hat, Sie mit Fräulein du Rouvre zu verheiraten. Vielleicht hat sie recht. Sie stehen zwischen einem nahezu elenden Leben und einem Dasein voller Überfluß, zwischen der Verlobten Ihres Herzens und einer Frau nach dem Geschmack der Welt, zwischen dem Gehorsam gegen Ihre Mutter und Ihrer Wahl. Denn ich glaube immer noch, daß Sie mich erwählt haben. Savinien, wenn Sie eine Entscheidung treffen müssen, will ich, daß Sie dies in völliger Freiheit tun. Ich gebe Ihnen Ihr Wort zurück, daß Sie sich selbst und nicht mir in einem Augenblick gegeben haben, der meinem Gedächtnis nie entswinden wird, da er wie alle daran folgenden Tage voll himmlischer Reinheit und Süßigkeit war. Diese Erinnerung ist für mein ganzes Leben genug. Wenn Sie auf Ihrem Schwur bestehen, würde eine furchtbare, dunkle Idee meine Glückseligkeit trüben. Inmitten unserer Entbehrungen, die wir heute so heiter auf uns nehmen, könnten Sie später denken, wie anders Ihr Los sich gestaltet hätte, wenn Sie die Gesetze der Gesellschaft befolgt hätten. Wenn Sie der Mann wären, diesen Gedanken auszusprechen, würde ich langsam daran zugrunde gehen, und wenn Sie ihn verschwiegen, würden die leichtesten Wolken auf Ihrer Stirn schlimme Ahnungen in mir erwecken. Lieber Savinien, ich liebe Sie über alles auf dieser Erde. Ich konnte das tun, denn mein Pate, obgleich er eifersüchtig auf Sie war, hat mir gesagt: ›Liebe ihn, meine Tochter, denn eines Ta-

ges werdet ihr sicher einander gehören«. Als ich nach Paris fuhr, war meine Liebe für Sie aussichtslos, aber das Gefühl allein machte mich glücklich. Es soll mir auch jetzt wieder genügen! Was sind wir in diesem Augenblick? Bruder und Schwester. Bleiben wir es. Heiraten Sie dieses glückliche Mädchen, dem es beschieden sein soll, Ihrem Namen den Glanz zu verleihen, der ihm gebührt, während ich ihn, nach den Worten Ihrer Mutter, nur beeinträchtigen würde. Sie werden nie mehr von mir sprechen hören. Die Welt wird Ihren Schritt billigen. Ich werde Sie niemals tadeln, sondern immer lieben. So leben Sie wohl!«

»Warten Sie«, rief Savinien, als er den Brief gelesen hatte und bedeutete der Bougival, sich zu setzen. Hastig schrieb er die wenigen Worte:

»Meine teure Ursula, Ihr Brief bricht mir das Herz, da Sie sich unnötigerweise vielen Kummer bereitet haben, und weil unsere Herzen zum erstenmal nicht im Einklang waren. Daß Sie noch nicht meine Frau sind, liegt daran, daß ich mich ohne Einwilligung meiner Mutter nicht verheiraten kann. Sind übrigens achttausend Franken Rente in einem hübschen Landhaus am Loing nicht ein Vermögen? Wir haben ausgerechnet, daß wir mit Hilfe der Bougival fünftausend Franken jährlich sparen können! Im Garten Ihres Onkels haben Sie mir eines Abends erlaubt, Sie als meine Braut zu betrachten. Sie können nicht eigenwillig Bande, die uns verknüpfen, zerreißen. Muß ich Ihnen wirklich erst sagen, das ich Herrn du Rouvre gestern rundweg erklärt habe, ich wolle mein Vermögen, selbst wenn ich frei wäre, nicht einem jungen Mädchen verdanken, das mir gänzlich unbekannt ist? Meine Mutter will Sie nicht mehr sehen, ich verliere also das Glück unserer gemeinsamen Abende; aber verwehren Sie mir nicht den kurzen Augenblick, wo ich Sie an Ihrem Fenster sprechen darf ... Auf heute abend also! Nichts kann uns trennen.«

»Schnell, gute Alte. Sie darf nicht einen Augenblick länger in Unruhe sein«.

Als Savinien nachmittags um vier Uhr von seinem Spaziergang zurückkam, den er eigens täglich unternahm, um bei Ursula vorüberzugehen, fand er seine Auserwählte ein wenig bleich durch die einander auf dem Fuß folgenden Umwälzungen.

»Es kommt mir vor, als hätte ich bis heute nicht gewußt, was für ein Glück es für mich ist, Sie zu sehen«, sagte sie.

»Sie haben mir einmal gesagt«, erwiderte Savinien lächelnd, »denn

ich erinnere mich jedes einzelnen Ihrer Worte: ›Liebe kommt ohne Geduld nicht weiter, man muß abwarten‹. Sie trennten also Liebe und Glauben, geliebtes Kind? ... Das setzt unserm Streit ein Ende. Sie behaupten, mich mehr zu lieben, als ich Sie liebe. Habe ich jemals an Ihnen gezweifelt?« fragte er und reichte ihr einen Feldblumenstrauß, dessen Zusammenstellung seine Gedanken verriet.

»Sie haben keinen Grund dazu«, antwortete sie. »Übrigens wissen Sie nicht alles«, fügte sie mit bebender Stimme hinzu.

Sie hatte die Annahme aller für sie bestimmten Briefe verweigert. Aber wenige Augenblicke, nachdem Savinien fortgegangen war, dem sie nachgesehen hatte, bis er von der Rue de Bourgeois in die Grande Rue einbog, fand sie auf ihrem großen Lehnstuhl ein Papier, ohne die geringste Ahnung zu haben, durch welche Zauberkünste es dorthin gekommen wär. Es enthielt diese Worte: »Zittern Sie! Der verschmähte Liebhaber wird furchtbarer als ein Tiger.« Trotz Saviniens Flehen wollte sie ihm aus Vorsicht nicht das unheimliche Geheimnis ihrer Angst anvertrauen. Nur die unaussprechliche Freude, Savinien wiederzusehen, nachdem sie ihn verloren geglaubt hatte, konnte sie die Todeskälte vergessen lassen, von der sie gepackt worden war. Jeder Mensch, der auf ein unbestimmtes Unglück gefaßt sein muß, leidet furchtbare Qualen. Der Schmerz erstreckt sich dann aufs Maß des Ungekannten, das der Unendlichkeit der Seele gleicht. Das wurde Ursulas größter Jammer. Beim leisesten Geräusch schreckte sie ängstlich zusammen, sie fürchtete sich vor der Stille und verdächtigte die Wände als Mitschuldige. Schließlich wurde auch ihr glücklicher Schlaf gestört. Goupil hatte, ohne eine Ahnung von dieser Konstitution zu haben, die zart wie die einer Blume war, mit dem Instinkt des Bösen das Gift gefunden, an dem sie dahinsiechen und sterben mußte.

Der ganze nächste Tag verging jedoch ohne Überraschung. Ursula spielte noch sehr spät Klavier und ging fast beruhigt und von Müdigkeit überwältigt zu Bett. Etwa um die Mitternachtsstunde wurde sie von einem Konzert aufgeschreckt, das von einer Klarinette, einer Oboe, einer Flöte, einem Klapphorn, einer Posaune, einem Fagott, einem Flageolet und einem Triangel ausgeführt wurde. Alle Nachbarn waren an den Fenstern. Das arme Kind, das schon außer sich war, als es die Leute auf der Straße sah, bekam heftiges Herzklopfen, als es eine heisere, gewöhnliche Männerstimme rufen hörte: »Für die schöne Ursula Mirouet von ihrem Liebhaber.« Am folgenden

Tag, der gerade ein Sonntag war, befand sich die ganze Stadt in Aufruhr. Ursula sah beim Betreten und Verlassen der Kirche zahlreiche Gruppen auf dem Platz beisammen stehen, die sich alle mit ihr beschäftigten und eine entsetzliche Neugier bekundeten. Die Serenade setzte alle Zungen in Bewegung, denn jeder verlor sich in Vermutungen. Ursula kam mehr tot als lebendig nach Hause und ging nicht mehr aus, da der Pfarrer ihr erlaubte, die Nachmittagsmesse für sich allein zu lesen. Beim Nachhausekommen fand sie in dem mit Ziegelsteinen gepflasterten Torweg, der von der Straße auf den Hof führte, einen unter die Tür geschobenen Brief. Sie hob ihn auf und las ihn, von dem Wunsch getrieben, eine Erklärung darin zu finden. Der unempfindlichste Mensch wird sich vorstellen können, was sie beim Lesen dieser furchtbaren Zeilen fühlen mußte.

»Finden Sie sich darein, meine Frau zu werden, reich und angebetet. Ich will Sie haben. Wenn ich Sie nicht lebend bekomme, werde ich Sie tot haben. Schreiben Sie Ihrer Weigerung alles Unglück, das nicht allein Sie treffen wird, zu.

Der welcher Sie liebt und eines Tages besitzen wird.«

Sonderbar! In dem Augenblick, wo das zarte, sanfte Opfer dieser Anzettlungen wie eine abgemähte Blume erschöpft niedersank, wurde sie um ihr Schicksal von den Fräulein Massin, Dionis und Crémère beneidet.

»Sie ist sehr glücklich«, sagten sie. »Man beschäftigt sich mit ihr, schmeichelt ihrem Geschmack und streitet sich um sie! Die Serenade war allem Anschein nach entzückend. Sogar ein Klapphorn war dabei!«

»Was ist ein Klapphorn?«

»Ein neues Musikinstrument! Sieh, etwa so groß«, sagte Angelika Crémère zu Pamela Massin.

Schon am frühen Morgen war Savinien nach Fontainebleau gegangen, um in Erfahrung zu bringen, wer die Musiker des dortigen Regiments bestellt hatte. Da aber jedes Instrument mit zwei Leuten besetzt war, war es unmöglich, ausfindig zu machen, wer nach Nemours gegangen war. Der Oberst verbot den Musikern, ohne seine Erlaubnis bei Privatpersonen zu spielen. Der Vicomte hatte eine Unterredung mit dem Staatsanwalt, Ursulas Vormund, um ihm die Gefahren darzulegen, die derartige Szenen für so ein sensibles und zartes junges Mädchen haben mußten, und um ihn zu bitten, nach dem Urheber dieser Serenade mit den dem Gericht zur Verfügung

stehenden Mitteln zu forschen. Drei Tage später brachten drei Geigen, eine Flöte, eine Gitarre und eine Oboe mitten in der Nacht ein zweites Ständchen. Diesmal entkamen die Musiker in der Richtung nach Montargis, wo sich gerade eine Schauspielertruppe aufhielt. Zwischen zwei Stücken rief eine schrille betrunkene Stimme: »Für die Tochter des Tambourmajors Mirouet.« So erfuhr ganz Nemours des Stand von Ursulas Vater, dieses von dem alten Doktor so sorgsam behütete Geheimnis.

Savinien ging diesmal nicht nach Montargis. Im Lauf des Tages erhielt er einen anonymen Brief aus Paris mit der folgenden furchtbaren Prophezeiung: »Du wirst Ursula nicht heiraten. Wenn Du sie am Leben erhalten willst, überlasse sie schleunigst demjenigen, der sie mehr liebt als Du; denn er ist Musiker und Künstler geworden, um ihr zu gefallen, und sähe sie lieber tot als an Deiner Seite.«

Der Arzt von Nemours besuchte Ursula jetzt täglich dreimal, da diese geheimen Verfolgungen sie in Todesgefahr brachten. Als dieses liebreizende Mädchen sich durch teuflische Hand in eine Schmutzlache geworfen fühlte, nahm sie die Haltung einer Märtyrerin an. Sie verharnte in dumpfem Schweigen, hob ihre Augen zum Himmel und hörte auf zu weinen. Sie erwartete den Schicksalsschlag in inbrünstigem Gebet und erflehte die Ankunft dessen, der ihr den Tod bringen würde.

»Ich bin glücklich, daß ich nicht in den Saal hinuntergehen kann«, sagte sie zu Bongrand und Chaperon, die sie so wenig wie möglich allein ließen. »Er würde kommen, und ich fühle mich der Blicke unwürdig, mit denen er mir seine Verehrung zu zeigen pflegt! Glauben Sie, daß er mich beargwöhnt?«

»Aber nein. Wenn Savinien den Urheber dieser Schurkerei nicht findet, wird er die Pariser Polizei ersuchen, einzugreifen«, sagte Bongrand.

»Die Unbekannten scheinen zu wissen, daß ich zu Tode getroffen bin«, antwortete sie, »denn sie verhalten sich ruhig.«

Der Pfarrer, Bongrand und Savinien ergingen sich in Vermutungen. Savinien, Tinette, die Bougival und zwei dem Pfarrer ergebene Leute taten Spionierdienste und lauerten eine Woche lang auf ihren Posten; aber keine Unvorsichtigkeit konnte Goupil verraten, da er alles ganz allein betrieb. Der Friedensrichter kam zuerst auf den Gedanken, daß der Übeltäter über die Wirkung seines Tuns erschreckt sei. Ursula glich in ihrer Blässe und Schwäche einer schwindsüchti-

gen jungen Engländerin. Es gab weder Ständchen mehr noch neue Briefe. Den geheimen Nachforschungen der Polizei, der er die an Ursula, seine Mutter und ihn selbst gerichteten Briefe übergeben hatte, schrieb es Savinien zu, daß die Gehässigkeiten aufhörten. Dieser Waffenstillstand dauerte nicht lange. Als der Arzt Ursula von ihrem nervösen Fieber geheilt hatte, fand man eines Morgens, etwa Mitte Juli, als sie gerade wieder etwas Mut geschöpft hatte, an ihrem Fenster eine Strickleiter befestigt. Der Postillion, der die Nachtpost führte, gab an, daß ein kleiner Mann im Begriff gewesen sei, herabzusteigen, als er vorbeifuhr. Aber trotzdem er anhalten wollte, entführten ihn seine Pferde zu rasch aus Nemours, da sie in vollem Trab den Abhang der Brücke, an deren Ecke Ursulas Haus lag, herunterliefen. Ein Teil der Gesellschaft des Salon Dionis schrieb all diese Machenschaften dem Marquis du Rouvre zu, der sich damals in äußerster Verlegenheit befand, da Massin Wechsel auf ihn hatte. Wie man sagte, hoffte er, durch eine schnelle Heirat seiner Tochter mit Savinien seinen Gläubigern das Schloß Rouvre zu entreißen. Auch Frau von Portenduère, hieß es, nähme mit Vergnügen alles wahr, was dazu angetan sei, Ursula öffentlich bloßzustellen, sie in Verruf zu bringen und zu entehren. Von diesem jungen Hinsterben fühlte sich die alte Dame jedoch fast besiegt. Der Abbé Chaperon wurde von dieser neuen Bosheit so erschüttert, daß er ernstlich krank wurde und mehrere Tage nicht ausgehen konnte. Die arme Ursula, der dieser gemeine Angriff einen Rückfall verursacht hatte, erhielt mit der Post einen Brief des Pfarrers, den sie nicht zurückwies, da sie seine Schrift erkannte: »Liebes Kind, verlassen Sie Nemours und vereiteln Sie dadurch die Schändlichkeit Ihrer unbekannten Feinde. Vielleicht versucht man, Saviniens Leben in Gefahr zu bringen. Sie hören mehr von mir, wenn ich Sie wieder besuchen kann«.

Dieser Brief war unterzeichnet: »Ihr ergebener Chaperon«.

Als Savinien, der beinahe toll wurde, den Pfarrer besuchte, überlas der Priester immer wieder den Brief, so sehr war er von der Vollkommenheit überwältigt, mit der seine Handschrift und Unterschrift nachgeahmt waren. Er hatte nämlich nichts geschrieben, und wenn er es getan hätte, würde er sich nicht der Post bedient haben, um Ursula einen Brief zu schicken. Der lebensgefährliche Zustand, in den Ursula durch diese letzte Schändlichkeit versetzt wurde, zwang Savinien, abermals den Staatsanwalt, dem er den gefälschten Brief des Pfarrers mitbrachte, um Hilfe anzugehen.

»Durch Mittel, die von dem Gesetz nicht betroffen werden, wird ein Mord an einer Waise begangen, die von Gesetzes wegen Ihr Mündel ist«, sagte der Vicomte zu dem Beamten.

»Wenn Sie einen Weg zur Abhilfe wissen«, antwortete der Staatsanwalt, »will ich ihn gern verfolgen. Ich kenne keinen. Dieser niederträchtige Unbekannte hat den besten Rat gegeben. Es bleibt nichts anderes übrig, als Fräulein Mirouet hierher zu den Schwestern der ›Anbetung des Heiligen Herzens‹ zu bringen. Indessen wird der Polizeikommissar von Fontainebleau Ihnen auf mein Ansuchen hin die Erlaubnis erteilen, Waffen zu Ihrer Verteidigung zu tragen. Ich bin selbst nach Rouvre gefahren; der Marquis ist voll gerechter Empörung über die Verdächtigungen, die man ihm nachsagt. Minoret, der Vater meines Substituts, steht mit ihm des Schlosses wegen in Unterhandlung. Fräulein du Rouvre heiratet einen reichen polnischen Grafen. Der Marquis hat sich übrigens am selben Tage, als ich dort war, fortbegeben, um einer Schuldhaft aus dem Wege zu gehen.«

Désiré, der von seinem Chef befragt wurde, wagte nicht, ihm seine Gedanken mitzuteilen. Er erkannte Goupil. Kein anderer als er war fähig, eine derartige Sache zu betreiben, die hart an die Grenzen der Strafgesetze streifte, ohne jedoch unter einen einzigen Paragraphen zu fallen.

\*

Die Strafflosigkeit, das Geheimnis, der Erfolg spornten Goupils Kühnheit noch an. Der gräßliche Schreiber veranlaßte Massin, der sich von ihm an der Nase herumführen ließ, den Marquis du Rouvre zu verfolgen, um ihn zum Verkauf seiner übrigen Ländereien an Minoret zu zwingen. Nachdem Goupil mit einem Notar in Sens in Geschäftsverbindung getreten war, entschied er sich, zu einem letzten Schlag auszuholen, um Ursula zu besitzen. Er wollte dem Beispiel einiger junger Pariser folgen, die ihre Frauen und ihr Vermögen einer Entführung verdankten. Die Dienste, die er Minoret, Massin und Crémère geleistet hatte, und die Protektion Dionis', des Bürgermeisters von Nemours, machten es ihm möglich, die Sache später zu vertuschen. Er war entschlossen, die Maske sofort fallen zu lassen, da er überzeugt war, Ursula könne sich ihm in dem Schwächezustand, in den er sie gebracht hatte, nicht widersetzen. Immerhin hielt er, ehe er den letzten Streich seiner elenden Tat ausführte, eine Unterredung in Rouvre für notwendig, wohin er Minoret be-



gleitete, der zum erstenmal seit Unterzeichnung des Kaufvertrages hinausging. Minoret erhielt einen vertraulichen Brief seines Sohnes, worin dieser ihn um Nachrichten über die Vorkommnisse mit Ursula bat, bevor er sie selbst mit dem Staatsanwalt abholen würde, um sie zum Schutz gegen neue Schändlichkeiten in einem Kloster unterzubringen. Désiré veranlaßte seinen Vater, falls diese Verfolgung das Werk eines ihrer Freunde sei, diesen zu warnen. Wenn das Gericht auch nicht immer strafen könne, ermittelte es schließlich doch alles, um es in gutem Gedächtnis zu behalten.

Minoret hatte ein großes Ziel erreicht. Er war von jetzt ab unantastbarer Besitzer von Rouvre, einem der schönsten Schlösser des Gâtinais und vereinigte in schönem, reichem Landbesitz rings um den Park herum Einkünfte von vierzigtausend und etlichen Franken. Jetzt konnte sich der Koloß über Goupil lustig machen; er konnte auf dem Lande leben, wo Ursulas Anblick ihn nicht mehr behelligte.

»Kleiner, laß meine Cousine in Ruhe«, sagte er zu Goupil, als sie auf der Terrasse hin- und hergingen.

»Bah!« antwortete der Schreiber, der aus diesem bizarren Benehmen nichts erraten konnte, denn auch die Dummheit hat ihre Tiefe.

»Oh, ich bin nicht undankbar. Du hast mir für zweihundertachtzigtausend Franken dieses schöne Schloß aus Ziegel- und Quadersteinen verschafft, das man heute nicht für zweihunderttausend Taler bauen könnte, und dazu den zum Schloß gehörenden Pachthof, die Jagd, den Park, die Gärten und Wälder... Also! ... Ja, wahrhaftig, ich gebe dir zehn Prozent, das sind zwanzigtausend Franken, für die du das Bureau eines Gerichtsvollziehers in Nemours kaufen kannst. Du sollst sogar eine der kleinen Crémière heiraten, die Ältere!«

»Ist das die, die vom ›Klapphorn‹ redet?« fragte Goupil.

»Nun, meine Cousine gibt ihr dreißigtausend Franken mit«, entgegnete Minoret. »Sieh mal, Kleiner, du bist zum Gerichtsvollzieher geboren, wie ich zum Postmeister. Man soll immer seiner Bestimmung folgen.«

»Gut«, erwiderte Goupil, der aus allen Himmeln stürzte, »hier sind Stempelmarken. Geben Sie mir Akzepte für zwanzigtausend Franken, damit ich für die Unterhandlungen Geld in der Hand habe.«

Minoret hatte die Halbjahrszinsen der Verschreibungen, von denen seine Frau nichts wußte, in Höhe von achtzehntausend Franken ausstehen. Er glaubte, Goupil auf diese Weise los zu werden, und

unterschrieb. Als der Bureauvorsteher den dicken und einfältigen Machiavelli aus der Rue des Bourgeois in einem Machtrausch sah, warf er ihm beim Abschied ein »Auf Wiedersehen« und einen Blick zu, vor dem jeder andere, als dieser einfältig Parvenü, zusammengeschauert wäre, der von einer Terrasse aus die Gärten und herrlichen Dächer eines im Louis-XIII.-Stil erbauten Schlosses überschaute.

»Wartest du nicht auf mich?« rief er, als er Goupil zu Fuß fortgehen sah.

»Sie werden mich auf Ihrem Weg wieder treffen, Papa!« antwortete der zukünftige Gerichtsvollzieher, der vor Rachgier außer sich war und die Lösung des Rätsels suchte, das seinem Verstand durch die sonderbaren Zickzackzüge im Benehmen des dicken Minoret aufgegeben wurde.

Seit dem Tage, an dem die gemeinste Verleumdung Ursulas Leben besudelt hatte, schritt sie einem raschen Tod entgegen als Opfer einer jener unerklärlichen Krankheiten, deren Ursprung seelische Leiden sind. Sie war totenbleich, und alles an ihr, selbst ihre Stirn, verriet ein zehrendes Nachdenken, während sie von Zeit zu Zeit langsam kaum hörbare Worte sagte, die ihre sanften, matten Blicke begleiteten. Sie glaubte, jene unsichtbare Krone aus keuschen Blumen, mit der die Völker aller Zeiten ihre Jungfrauen geschmückt sehen wollten, falle von ihrem Haupte. In der Leere und Stille, die sie umgab, hörte sie das entehrende Gerede, die boshaften Kommentare und das Gelächter der kleinen Stadt. Diese Last war zu drückend für sie und ihre Unschuld zu zartfühlend, um eine solche Marter zu überleben. Sie klagte nicht mehr. Auf ihren Lippen lag ein schmerzliches Lächeln, und oft erhob sie ihre Augen zum Himmel, als wollte sie dem Herrn der Engelscharen die Ungerechtigkeit der Menschen kundtun. Als Goupil nach Nemours zurückkam, war Ursula, auf die Bougival und den Arzt gestützt, ins Erdgeschoß hinuntergegangen. Es handelte sich um ein ungeheures Ereignis. Als Frau von Portenduère gehört hatte, daß das junge Mädchen vor Kummer stürbe, obgleich ihre Ehre unberührt war als die Clarissa Harlowes, kam sie, um Ursula zu besuchen und zu trösten. Der Anblick ihres Sohnes, der die ganze vorhergehende Nacht von Selbstmord gesprochen hatte, bezwang die alte Bretonin. Frau von Portenduère glaubte es übrigens ihrer Würde schuldig zu sein, einem so unschuldigen jungen Mädchen Mut zuzusprechen, und sah in ihrem Besuch ein Gegengewicht zu allem Ursula von der kleinen Stadt zu-

gefügt Leid. Ihre Meinung, die zweifellos schwerwiegender war als die der Menge, würde die Überlegenheit des Adels bestätigen. Dieses vom Abbé Chaperon angekündigte Ereignis hatte in Ursulas Befinden eine Umwälzung verursacht und gab dem verzweifelten Arzt neue Hoffnung, der davon sprach, einige der berühmten Pariser Ärzte zu konsultieren. Ursula wurde auf den Lehnstuhl ihres Paten gesetzt. So groß war ihre Schönheit, daß sie trotz ihres Schmerzes und ihrer Leiden schöner schien, als je in ihrer glücklichsten Zeit. Als Savinien, der seiner Mutter den Arm geboten hatte, eintrat, gewann die junge Kranke ihre schönen Farben wieder.

»Stehen Sie nicht auf, liebes Kind«, sagte die alte Dame in befehlendem Ton. »So krank und schwach ich auch selbst bin, wollte ich Sie doch besuchen, um Ihnen meine Ansicht über alles Geschehene zu sagen. Ich achte Sie als das reinste, frömmste und reizendste Mädchen des Gâtinais und halte Sie für würdig, einen Edelmann glücklich zu machen.«

Ursula konnte nicht gleich antworten. Sie ergriff die welken Hände von Saviniens Mutter und küßte sie, während ihre Tränen darauf fielen.

»Ach gnädige Frau«, antwortete sie mit schwacher Stimme, »niemals hätte ich die Kühnheit gehabt, mich über meinen Stand erheben zu wollen, hätten mich nicht Versprechungen dazu ermutigt. Meine einzige Berechtigung dazu war eine grenzenlose Liebe. Aber man hat Mittel gefunden, mich für immer von dem zu trennen, den ich liebe. Man hat mich seiner unwürdig gemacht ... Niemals«, sagte sie mit einem Ausdruck, der alle Zuhörer schmerzlich berührte, »niemals werde ich einwilligen, – wem es auch sei – eine entwürdigte Hand, einen zerstörten Ruf darzubieten. Ich habe zu sehr geliebt ... In dem Zustand, in dem ich mich befinde, kann ich es sagen. Ich habe einen Menschen fast so sehr geliebt, wie ich Gott liebe. Daher hat Gott...«

»Halten Sie ein, Kleine, verleumden Sie Gott nicht. Kommen Sie, meine Tochter«, sagte, nicht ohne Überwindung, die alte Dame, »übertreiben Sie nicht die Bedeutung eines sehr schlechten Scherzes, an dessen Wahrheit niemand glaubt. Ich prophezeie Ihnen, Sie werden leben und glücklich sein.«

»Du wirst glücklich sein«, sagte Savinien, kniete vor Ursula nieder und küßte ihre Hände, »meine Mutter hat dich ihre Tochter genannt.«

»Genug«, sagte der Arzt und faßte den Puls seiner Patientin, »töten Sie sie nicht vor Freude!«

In diesem Augenblick stieß Goupil, der das Eingangstor angelehnt gefunden hatte, die Tür zum kleinen Salon auf und zeigte sein schreckliches Gesicht, das Rachegeanken widerspiegelte, die er unterwegs ausgebrütet hatte.

»Herr von Portenduère«, sagte er mit einer Stimme, die dem Zischen einer in ihrem Loch aufgestöberten Viper glich.

»Was wollen Sie?« fragte Savinien und stand auf.

»Ich habe Ihnen zwei Worte zu sagen.«

Savinien ging auf den Gang hinaus, und Goupil führte ihn auf den kleinen Hof.

»Schwören Sie mir bei dem Leben Ursulas, die Sie lieben, und bei Ihrer ritterlichen Ehre, auf die Sie halten, daß es zwischen uns sein soll, als hätte ich Ihnen nichts von dem gesagt, was ich Ihnen jetzt berichten will. Dann werde ich Sie über die gegen Fräulein Mirouet betriebenen Verfolgungen aufklären.«

»Kann ich sie dadurch beenden?«

»Ja.«

»Kann ich mich rächen?«

»An dem Urheber – ja! An seinem Werkzeug – nein!«

»Warum?«

»Weil ... Das Werkzeug bin ich ...«

Savinien erbleichte.

»Ich habe Ursula eben flüchtig gesehen ...«, begann der Schreiber wieder.

»Ursula?« wiederholte der Vicomte und sah Goupil an.

»Fräulein Mirouet«, sagte Goupil, dem Saviniens Tonfall Respekt einflößte. »Ich möchte mit meinem Blut wieder gutmachen, was geschehen ist. Ich bereue ... Wenn Sie mich im Duell oder bei einer anderen Gelegenheit töten würden, was würde Ihnen mein Blut nützen? Würden Sie es trinken? Es würde Sie im Augenblick vergiften.«

Die kalte Überlegung dieses Menschen und die Neugierde dämpften Saviniens kochendes Blut. Er sah ihn so scharf an, daß dieser mißgestaltete Bucklige die Augen niederschlagen mußte.

»Wer hat dich also ans Werk gehetzt?« fragte der junge Mann.

»Schwören Sie?«

»Du willst, daß dir nichts geschieht?«

»Ich will, daß Sie und Fräulein Mirouet mir verzeihen.«

»Sie wird es tun; ich niemals.«

»Schließlich werden Sie vergessen.«

Welch furchtbare Gewalt hat die auf den Eigennutz gestützte Vernunft! Zwei Männer, von denen einer den anderen hätte zerfleischen mögen, standen da, auf zwei Fingerlängen voneinander entfernt, auf einem engen Hof und waren gezwungen, miteinander zu sprechen, da ein gleiches Gefühl sie verband.

»Ich verzeihe dir, aber ich kann nicht vergessen.«

»Das macht nichts«, sagte Goupil kühl.

Savinien verlor die Geduld. Er versetzte diesem Gesicht eine Ohrfeige, die im Hof widerhallte, Goupil hinwarf und ihn selbst aus dem Gleichgewicht brachte.

»Ich habe, was ich verdiene«, sagte Goupil. »Ich habe eine Dummheit begangen. Ich hielt Sie für vornehmer, als Sie sind. Sie haben den Vorteil, den ich Ihnen gab, mißbraucht ... Jetzt sind Sie in meiner Gewalt«, sagte er und warf Savinien einen haßerfüllten Blick zu.

»Sie sind ein Mörder!« rief der Vicomte.

»Nicht anders als das Messer der Mörder ist«, erwiderte Goupil.

»Ich bitte um Verzeihung«, sagte Savinien.

»Haben Sie sich genügend gerächt?« fragte Goupil mit grimmiger Ironie. »Werden Sie dabei bleiben?«

»Gegenseitiges Verzeihen und Vergessen«, antwortete Savinien.

»Ihre Hand?« sagte der Schreiber und reichte dem Vicomte die seine hin.

»Hier ist sie«, erwiderte Savinien und würgte diese Schmach aus Liebe zu Ursula hinunter. »Aber sprechen Sie. Wer trieb Sie dazu?«

Goupil betrachtete sozusagen die beiden Waagschalen. Auf der einen lag Saviniens Ohrfeige, auf der anderen sein Haß gegen Minoret. Zwei Sekunden blieb er unentschlossen, aber eine innere Stimme sagte ihm schließlich: »Du wirst Notar werden.« Und er antwortete:

»Verzeihen und vergessen? Ja, von beiden Seiten, Herr Vicomte«, und er drückte Saviniens Hand.

»Wer verfolgt also Ursula?« fragte Savinien.

»Minoret! Er hätte sie gern ins Grab gebracht ... Warum? Ich weiß es nicht. Aber wir werden nach der Ursache forschen. Bringen Sie mich mit dem allem nicht mehr in Verbindung. Ich könnte nichts mehr für Sie tun, wenn man mir mißtraute. Anstatt Ursula anzu-

greifen, werde ich sie verteidigen. Statt Minoret zu dienen, werde ich versuchen, seine Pläne zu durchkreuzen. Ich lebe nur noch, um ihn zugrunde zu richten, ihn zu vernichten. Und ich werde ihn unter meinen Füßen zertreten, ich werde auf seinem Kadaver herumtanzen, ich werde mir aus seinen Knochen ein Dominospiel machen. Morgen wird man auf allen Mauern von Nemours, Fontainebleau und Rouvre mit roter Kreide lesen: Minoret ist ein Dieb! Oh, zum Teufel! Ich werde ihn wie eine Rakete zerspringen lassen. Jetzt sind wir durch einen Vertrauensbruch Verbündete. Nun, wenn Sie wollen, werde ich mich vor Fräulein Mirouet auf die Knie werfen und ihr sagen, daß ich die unsinnige Leidenschaft verfluche, die mich antrieb, sie zu töten. Ich werde sie anflehen, mir zu vergeben. Das wird ihr guttun. Der Friedensrichter und der Pfarrer sind dort; diese beiden Zeugen genügen. Aber Herr Bongrand soll sich auf seine Ehre verpflichten, mir nicht in meiner Karriere zu schaden. Denn ich habe jetzt eine Karriere!«

»Warten Sie einen Augenblick!« antwortete Savinien, den diese Enthüllung ganz verwirrte.

»Ursula, liebes Kind«, sagte er, als er den Salon betrat, »der Urheber aller Ihrer Leiden ist entsetzt über sein Werk. Er bereut und möchte Sie in Gegenwart dieser Herren um Verzeihung bitten, unter der Bedingung, daß alles vergessen wird.«

»Wie! Goupil?« fragten der Pfarrer, der Friedensrichter und der Arzt wie aus einem Munde.

»Bewahren Sie sein Geheimnis«, sagte Ursula und legte den Finger auf die Lippen.

Goupil hörte diese Worte, sah Ursulas Bewegung und war ergriffen.

»Gnädiges Fräulein«, sagte er mit gerührter Stimme, »ich wünschte, ganz Nemours könnte hören, wie ich Ihnen jetzt gestehe, daß eine schlimme Leidenschaft mir den Kopf verwirrt hat und mich Verbrechen begehen ließ, die den Tadel aller ehrlichen Leute verdienen. Was ich hier sage, werde ich überall wiederholen und die Wirkung beklagen, die meine schlechten Späße hervorgerufen haben, die aber vielleicht zur Beschleunigung Ihres Glückes geführt haben, da ich Frau von Portenduère hier sehe«, sagte er ein wenig boshaft und erhob sich wieder.

»Das ist sehr recht, Goupil«, sagte der Pfarrer. »Das gnädige Fräulein verzeiht Ihnen, aber Sie dürfen nie vergessen, daß wenig gefehlt hat, um Sie zum Mörder zu machen.«

»Herr Bongrand«, nahm Goupil das Wort und wandte sich zu dem Friedensrichter, »ich will heute abend mit Lecœur über sein Bureau verhandeln. Ich hoffe, daß diese Buße mir in Ihrer Achtung nicht schadet, und daß Sie mein Gesuch beim Gericht und beim Ministerium befürworten.«

Der Friedensrichter stimmte, nachdenklich mit dem Kopf nickend, zu, und Goupil ging fort, um wegen des bessern der beiden Gerichtsvollzieherbureaus in Nemours zu verhandeln. Alle blieben bei Ursula und versuchten an diesem Abend, wieder Ruhe und Frieden in ihre Seele zu tragen. Die Genugtuung, die ihr von Goupil zuteil geworden war, hatte schon eine Veränderung bewirkt.

»Ganz Nemours wird das erfahren«, sagte Bongrand. »Sie sehen, liebes Kind, daß Gott Ihnen nicht grollte«, sagte der Pfarrer.

Minoret kam ziemlich spät von Rouvre zurück und aß spät zu Abend. Gegen neun Uhr, bei Anbruch der Nacht, saß er im chinesischen Pavillon neben seiner Frau, verdaute sein Abendessen und schmiedete mit ihr Pläne für Désirés Zukunft. Désiré hielt sich sehr gut, seitdem er dem Richterstand angehörte. Er arbeitete und hatte Aussicht, Nachfolger des Staatsanwalts von Fontainebleau zu werden, der, wie man sagte, nach Melun versetzt werden sollte. Jetzt galt es, eine Frau für ihn zu finden, ein vermögensloses Mädchen aus einer alten adligen Familie. Das würde ihm die Pariser Beamtenlaufbahn eröffnen. Vielleicht ließ es sich bewerkstelligen, daß er Deputierter von Fontainebleau wurde, wo Zélie im Winter zu wohnen geneigt war, nachdem sie die warme Jahreszeit in Rouvre verbracht hatten. Während Minoret sich im stillen Beifall zollte, daß er alles aufs beste geordnet hatte, vergaß er Ursula völlig in dem Augenblick, wo das Drama, das er so einfältig begonnen hatte, sich in einer furchtbaren Weise abrollen sollte.

»Herr von Portenduère ist da und möchte Sie sprechen«, meldete Cabirolle.

»Führe ihn herein«, antwortete Zélie.

Die Schatten der Dämmerung verhinderten, daß Frau Minoret das jähe Erblassen ihres Gatten bemerkte, der erbehte beim Geräusch, das Saviniens Stiefel auf dem Parkett der Galerie, in der sich ehemals die Bibliothek des Doktors befunden hatte, verursachten. Eine unbestimmte Ahnung kommenden Unheils durchrieselte die Adern des Diebs. Savinien trat ein und blieb regungslos vor den Ehegatten stehen, ohne den Hut abzunehmen. Er behielt den Stock in der Hand und verschränkte die Arme über der Brust.

»Ich komme, Herr und Frau Minoret, um von Ihnen die Gründe zu erfahren, die Sie bewogen haben, ein junges Mädchen auf die niederträchtigste Weise zu quälen, das, wie ganz Nemours weiß, meine zukünftige Gattin ist; warum Sie versucht haben, Ihre Ehre zu besudeln, warum Sie ihren Tod wünschten und weswegen Sie sie den Beleidigungen eines Goupil preisgegeben haben ... Antworten Sie!«

»Sie sind aber komisch, Herr Savinien!« sagte Zélie, »daß Sie herkommen und von uns Aufklärung über eine Sache verlangen, die uns selber unerklärlich ist. Ich kümmere mich nicht im geringsten um Ursula. Seit dem Tode des Onkels Minoret habe ich nicht mehr an sie gedacht als an mein erstes Hemd! Ich habe nicht ein Wort über sie an Goupil gesagt und würde auch diesem durchtriebenen Schelm nicht einmal die Angelegenheiten meines Hundes anvertrauen. Na, vielleicht antwortest du, Minoret? Willst du dich vom Herrn Vicomte verdächtigen und derartiger Gemeinheiten anklagen lassen, die unter deiner Würde sind? Als ob ein Mann, der vierzigtausend Franken Rente aus Grundbesitz rund um ein Schloß herum hat, das eines Prinzen würdig wäre, sich zu derartigen Dummheiten herabließe! So steh doch auf! Was sitzt du da wie ein Waschlappen?«

»Ich weiß nicht, was der Herr Vicomte meint«, antwortete Minoret mit dünner Stimme, deren Zittern durch den grellen Klang noch deutlicher bemerkbar war. »Welchen Grund sollte ich haben, die Kleine zu verfolgen? Vielleicht habe ich Goupil gesagt, wie ärgerlich ich über ihren Aufenthalt in Nemours wäre, da mein Sohn derart vernarrt in sie ist, und ich sie keineswegs als seine Frau wissen wollte! Das ist alles.«

»Goupil hat mir alles gestanden, Herr Minoret.«

Einen Augenblick lang herrschte ein furchtbares Schweigen, während dessen sich die drei Menschen beobachteten. Zélie hatte in dem groben Gesicht ihres Dicken ein nervöses Zucken gesehen.

»Obgleich Sie nur Ungeziefer sind, will ich fürchterliche Rache an Ihnen nehmen, und ich werde die Gelegenheit dazu zu finden wissen«, sagte der Vicomte. »Nicht von Ihnen, einem Mann von siebenundsechzig Jahren, werde ich Genugthuung verlangen wegen der Fräulein Mirouet zugefügten Beleidigungen, sondern von Ihrem Sohn. Bei der ersten Gelegenheit, wo Herr Minoret junior seinen Fuß nach Nemours setzt, werden wir uns duellieren. Ich werde ihn zwingen, sich mit mir zu schlagen, und er wird es auch tun. Sonst würde er so entehrt sein, daß er sich nirgends mehr zeigen könnte.



Wenn er nicht nach Nemours kommt, dann werde ich nach Fontainebleau gehen. Ich muß Genugtuung haben. Es soll nicht heißen, daß Sie ein armes junges Mädchen auf feige Art entehren konnten, ohne daß sie verteidigt würde.«

»Aber die Verleumdungen eines Goupil ... sind doch nicht...«, sagte Minoret.

»Wollen Sie, daß ich Sie beide gegenüberstelle?« unterbrach Savinien ihn. »Ich rate Ihnen, lassen sie die Sache nicht in die Öffentlichkeit kommen. Sie bleibt zwischen Ihnen, Goupil und mir. Lassen Sie es dabei. Gott wird in dem Duell die Entscheidung fällen, zu welchem ich Ihren Sohn die Ehre erweisen will, ihn aufzufordern.«

»Aber das wird nicht so ohne weiteres geschehen«, rief Zélie. »Ach, Sie glauben, ich werde zugeben, daß Désiré sich mit Ihnen schlägt, einem ehemaligen Marinesoldaten, dessen Beruf es ist, Säbel und Pistole zu führen? Wenn Sie sich über Minoret zu beklagen haben, da ist er, halten Sie sich an ihn, schlagen Sie sich mit ihm! Aber mein Junge soll sich der Gefahr aussetzen, der, wie Sie selber zugeben, an allem unschuldig ist? ... Eher werde ich einen Hund meiner Hündin auf Sie hetzen, mein junger Herr! Na nun, Minoret, du sitzt vollkommen stumpfsinnig da wie ein Einfaltspinsel. In deinem eigenen Hause läßt du zu, daß der Herr vor deiner Frau den Hut aufbehält! Machen Sie, daß Sie fortkommen, junger Mann. Jeder ist Herr in seinem Hause. Ich weiß nicht, was Sie mit Ihrem Geschwätz wollen; aber ich werde Ihnen zeigen, wo der Zimmermann das Loch gelassen hat! Und wenn Sie Désiré anrühren, bekommen Sie es mit mir zu tun – Sie und Ihre Ursula, dieser Zieraffe!«

Sie klingelte stürmisch und rief ihre Leute.

»Denken Sie daran, was ich Ihnen gesagt habe«, wiederholte Savinien, ohne sich um Zélies Redeschwall zu kümmern. Dann ging er fort und ließ das Damoklesschwert über den Häuptern des Paares schwebend zurück.

»Also Minoret«, sagte Zélie zu ihrem Gatten, »willst du mir vielleicht erklären, was das bedeutet? Ohne Grund kommt ein junger Mann nicht in ein gut bürgerliches Haus, führt dort einen solchen Tanz auf und verlangt das Blut des Sohnes.«

»Das ist irgendein Streich von diesem greulichen Affen Goupil, dem ich versprochen hatte, ihm zum Notariat zu verhelfen, wenn er mir Rouvre billig verschaffte. Ich habe ihm zehn Prozent, also zwanzigtausend Franken in Wechselln, gegeben, und er ist zweifellos nicht zufrieden damit.«

»Gut. Aber welchen Grund sollte er vorher gehabt haben, als er die Serenaden veranstaltete und seine Gemeinheiten gegen Ursula ins Werk setzte?«

»Er wollte sie zur Frau!«

»Der ein Mädchen ohne einen Pfennig Geld? Solch ein Geschwätz! Höre, Minoret, du redest mir Dummheiten vor und bist natürlich zu ungeschickt, sie glaubhaft zu machen, mein Junge. Dahinter steckt etwas, und du wirst es mir sagen.«

»Es ist nichts.«

»Nichts? Und ich sage dir, daß du lügst. Nun, wir werden ja sehen.«

»Willst du mich in Ruhe lassen?«

»Ich werde schon den Hahn dieses Giftschlauchs Goupil, den du nicht berühren willst, zu öffnen wissen, und das wird dir nicht gut bekommen.«

»Wie du willst.«

»Ich weiß selbst, daß alles gehen wird, wie ich will. Und was ich vor allem will, ist, daß man Désiré in Frieden läßt! Höre, wenn ihm ein Unglück zustieße, wäre ich zu Dingen fähig, die mich aufs Schafott brächten ... Aber ... Und du rührst dich überhaupt nicht!«

Ein so heftig begonnener Streit zwischen Minoret und seiner Frau endete immer mit langwierigen häuslichen Zerwürfnissen. Der einfältige Dieb sah den Kampf mit sich selbst und mit Ursula also durch seine eigene Schuld wachsen und um einen neuen, schrecklichen Gegner vermehrt. Als er am nächsten Morgen ausging, um Goupil aufzusuchen, den er mit Geld zu besänftigen dachte, las er an allen Mauern: »Minoret ist ein Dieb!« Alle, die er traf, bedauerten ihn und fragten, wer denn der Urheber dieser anonymen Angriffe sei, und jedermann verzieh ihm seine verworrenen Antworten, da man seine Unfähigkeit kannte. Die Dummen ziehen aus ihrer Hohlköpfigkeit mehr Vorteil als Leute mit Verstand aus ihrer geistigen Überlegenheit. Man sieht dem Kampf eines bedeutenden Mannes gegen das Schicksal müßig zu, während man einen vor dem Konkurs stehenden Spießbürger unterstützt. Und warum? Weil man sich einem Dummen, den man beschützt, überlegen fühlt, und weil man ärgerlich ist, einem Mann von Geist nicht gleichgestellt zu sein. Ein intelligenter Mann wäre verloren gewesen, wenn er wie Minoret mit bestürztem Gesicht ungereimtes Zeug gestammelt hätte.

Zélie und ihre Dienstboten wischten diese Rache fordernde In-

schrift überall ab, wo sie zu finden war; aber in Minorets Gewissen blieb sie geschrieben. Obgleich Goupil am vorhergehenden Abend mit dem Gerichtsvollzieher abgeschlossen hatte, weigerte er sich, unbekümmert wie er war, seinen Vertrag einzuhalten.

»Sehen Sie, mein lieber Lecœur, ich habe die Praxis von Herrn Dionis kaufen können und bin in der Lage, den Verkauf Ihres Bureaus an andere zu vermitteln. Machen Sie den Vertrag rückgängig; es ist nur ein Verlust von zwei Bogen Stempelpapier. Hier haben Sie siebenzig Centimes.«

Lecœur fürchtete Goupil zu sehr, als daß er sich beklagt hätte. Sogleich erfuhr ganz Nemours, daß Minoret Dionis eine Garantie gegeben hatte, um Goupil den Ankauf des Notariats zu erleichtern. Der zukünftige Notar schrieb Savinien einen Brief, in dem er seine Angaben in bezug auf Minoret widerrief. Gleichzeitig teilte er dem jungen Adligen mit, daß seine neue Stellung, die vom obersten Gerichtshof anerkannten Bestimmungen und seine Ehrfurcht vor der Gerichtsbarkeit ihm verböten, sich zu schlagen. Im übrigen riet er dem Edelmann, sich ferner gut mit ihm zu stellen, da er sich vorzüglich auf das Fußboxen verstände, und verhiess, ihm beim ersten Angriff ein Bein zu zerschmettern.

Die Mauern von Nemours sprachen nicht mehr, aber der Streit zwischen Minoret und seiner Frau dauerte fort, und Savinien hüllte sich in grollendes Schweigen. Zehn Tage nach diesen Ereignissen verbreitete sich das Gerücht von der Hochzeit des älteren Fräuleins Massin mit dem zukünftigen Notar. Fräulein Massin besaß achtzigtausend Franken Mitgift und ihre Häßlichkeit, Goupil sein Notariat und sein mißgestaltetes Äußeres. Diese Verbindung erschien aber allen möglich und angemessen.

Gerade als Goupil nachts um zwölf Uhr Massins Haus verließ, überfielen ihn zwei maskierte Unbekannte, verprügelten ihn mit Stöcken und verschwanden. Über diesen nächtlichen Vorfall bewahrte Goupil tiefstes Schweigen und strafte eine alte Frau Lügen, die aus ihrem Fenster spähend ihn erkannt haben wollte.

Diese bedeutsamen kleinen Ereignisse wurden vom Friedensrichter genau beobachtet, der Goupils geheimnisvolle Macht über Minoret bemerkte und deren Ursache zu ergründen beschloß.

Obgleich die öffentliche Meinung der kleinen Stadt Ursulas vollständige Unschuld anerkannt hatte, erholte diese sich nur langsam. In diesem Zustand körperlicher Erschöpfung, in der sie die Herrschaft über Seele und Geist verlor, wurde sie der Schauplatz von kateptischen Phänomenen, deren Wirkungen furchtbar waren und wohl die Wissenschaft beschäftigt hätten, wenn ihr davon vertrauliche Mitteilung gemacht worden wäre. Zehn Tage nach dem Besuch Frau von Portenduères verfiel Ursula in einen Traum, der sowohl in bezug auf die geistigen wie auch auf die physischen Umstände völlig den Charakter einer übernatürlichen Vision hatte. Der verstorbene Minoret, ihr Pate, erschien und bedeutete ihr zu folgen. Sie kleidete sich an und ging ihm durch die Finsternis in das Haus der Rue des Bourgeois nach, wo sie die kleinsten Einzelheiten genau so vorfand, wie sie am Todestag ihres Paten gewesen waren. Der Greis trug die Kleider, die er am Vorabend seines Todes getragen hatte, sein Gesicht war bleich und seine Bewegungen verursachten keinerlei Geräusch. Trotzdem vernahm Ursula deutlich seine Stimme, die allerdings schwach wie ein fernes Echo klang. Der Doktor führte sein Mündel in das Kabinett des chinesischen Pavillons, wo er sie die Marmorplatte des kleinen Bouleschränkchens aufheben ließ, wie sie es an seinem Sterbetag getan hatte; aber anstatt wie damals nichts zu finden, sah sie den Brief, den ihr Pate ihr zu holen befohlen hatte. Sie öffnete und las ihn, ebenso das zugunsten Saviniens abgefaßte Testament. »Die Schriftzüge leuchteten, als wären sie mit Sonnenstrahlen geschrieben«, erzählte sie dem Pfarrer, »und meine Augen waren geblendet«. Als sie ihren Onkel ansah, um ihm zu danken, bemerkte sie, wie seine farblosen Lippen wohlwollend lächelten. Dann wies die Erscheinung sie mit ihrer schwachen aber deutlich wahrnehmbaren Stimme auf Minoret, wie er im Korridor das Geheimnis belauschte, das Schloß abschraubte und das Paket mit den Papieren stahl. Darauf berührte der Tote mit seiner rechten Hand sein Mündel und nötigte sie, im Geisterschritt Minoret bis zur Post zu folgen. Ursula ging durch die Stadt, trat in die Post ein und ging in Zélies früheres Zimmer, wo der Geist ihr den Dieb zeigte, wie er die Briefe öffnete, las und verbrannte. »Erst das dritte Streichholz«, sagte Ursula, »fing Feuer, so daß er die Papiere verbrennen konnte. Die Überbleibsel hat er in der Asche vergraben. Dann hat mich mein Pate in unser Haus zurückgeführt, wo ich gesehen habe, wie Herr Minoret-Levrault in die Bibliothek schlich und dort aus dem dritten

Band der Pandekten die drei Schuldverschreibungen über je zwölf-tausend Franken Rente sowie die im Augenblick vorrätigen Bank-noten herausnahm. »Er ist der Urheber aller Qualen, die dich an den Rand des Grabes gebracht haben«, hat der Pate darauf gesagt. »Aber Gott will, daß du glücklich sein sollst. Du wirst noch nicht sterben, sondern Savinien heiraten! Wenn du mich liebst, wenn du Savinien liebst, wirst du dein Vermögen von meinem Neffen zurückfordern. Schwöre mir das!«

Minorets Geist, der wie der Erlöser in der Glorie erstrahlte, übte in-folge der Bedrücktheit, in der Ursula sich befand, eine solche Ge-walt auf ihre Seele aus, daß sie ihrem Onkel alles versprach, was er verlangte, nur um sich von dem Alpdruck zu befreien. Als sie auf-wachte, stand sie in der Mitte ihres Zimmers, das Gesicht zum Bild ihres Paten gewandt, das sie seit ihrer Erkrankung dorthin gehängt hatte. Sie legte sich wieder zu Bett, schlief ein, nachdem ihre Unruhe sich gelegt hatte, und erinnerte sich sofort beim Erwachen dieser seltsamen Erscheinung. Darüber zu sprechen wagte sie nicht. Ihr hervorragender Verstand und ihr Zartgefühl wehrten sich dagegen, einen Traum zu erzählen, dessen Inhalt und Ursache ihren pekuniä-ren Nutzen betraf. Sie schrieb ihn ganz einfach dem Geschwätz der Bougival zu, mit dem diese sie eingeschläfert hatte. Es war von der Freigebigkeit ihres Paten gegen die Amme die Rede gewesen und von der Gewißheit, welche jene in dieser Hinsicht sich wahrte. Der Traum kam aber wieder, sogar in verschlimmerter Form, und wurde ihr unerträglich und fürchterlich. Beim zweitenmal legte sich die ei-sige Hand ihres Paten auf ihre Schulter und verursachte ihr grau-same Schmerzen und einen unerklärlichen Schauer. »Den Toten muß man gehorchen!« sagte er mit Grabesstimme.

»Und Tränen rollten aus seinen glanzlosen, leeren Augen«, sagte sie.

Beim drittenmal ergriff der Tote sie bei ihren langen Zöpfen und ließ sie Minoret im Gespräch mit Goupil sehen, wie er ihm Geld ver-sprach, wenn er Ursula nach Sens brächte. Daraufhin entschloß Ur-sula sich, dem Abbé Chaperon die drei Träume anzuvertrauen. »Herr Pfarrer«, fragte sie ihn eines Abends, »glauben Sie an das Er-scheinen Toter?«

»Mein Kind, die heilige Überlieferung, die alte und die neue Ge-schichte enthalten alle beglaubigte Mitteilungen über derartige Tat-sachen, aber die Kirche hat niemals einen Glaubensartikel daraus

gemacht; und, was die Wissenschaft angeht, sie spottet darüber, wenigstens in Frankreich.«

»Aber was glauben Sie?«

»Die Allmacht Gottes ist unendlich, mein Kind.«

»Hat mein Pate mit Ihnen über derartige Dinge gesprochen?«

»Ja, oft! Seine Ansicht über diese Sache hatte sich völlig verändert. Seine Bekehrung datiert von dem Tage – das hat er mir zwanzigmal gesagt – an dem in Paris eine Frau gehört hat, wie Sie in Nemours für ihn beteten, und den roten Punkt gesehen hat, den Sie vor den Tag des Heiligen Savinien in Ihrem Kalender vermerkt hatten.«

Ursula stieß einen durchdringenden Schrei aus, vor dem der Priester erschrak. Sie erinnerte sich des Umstandes, wie der Pate bei seiner Heimkehr nach Nemours in ihrer Seele gelesen und ihren Kalender an sich genommen hatte.

»Wenn dem so ist«, sagte sie, »dann sind auch meine Visionen möglich. Mein Pate ist mir erschienen wie Jesus seinen Jüngern. Ein gelbes Licht umhüllt ihn, und er spricht mit mir! Ich wollte Sie bitten, eine Messe für die Ruhe seiner Seele zu lesen und Gottes Hilfe zu erflehen, damit er diesen Erscheinungen, die mich aufreizen, ein Ende bereitet.«

Sie erzählte ihre drei Träume bis auf die geringsten Einzelheiten und betonte vor allem die vollkommene Wahrheit der Fakten, die Freiheit ihrer Bewegungen und die Hellsichtigkeit ihres inneren Wesens, das, wie sie sagte, mit einer außergewöhnlichen Leichtigkeit den Platz wechseln könne, wenn der Geist ihres Onkels sie führe. Was den Priester, der Ursulas strenge Wahrhaftigkeit kannte, besonders überraschte, war die genaue Beschreibung des von Zélie Minoret früher bewohnten Zimmers in dem Postgebäude, das Ursula niemals betreten, von dem sie nicht einmal reden gehört hatte.

»Auf welche Weise können diese seltsamen Erscheinungen stattfinden?« fragte Ursula. »Was dachte mein Pate darüber?«

»Ihr Pate, mein Kind, ging mit Hypothesen zu Werke. Er war zu der Erkenntnis gekommen, daß das Vorhandensein einer rein geistigen Welt, einer Ideenwelt, möglich wäre. Wenn die Gedanken eine dem Menschen verliehene Gabe sind, wenn sie vorhanden sind und ein eigenes Leben für sich leben, müssen sie Formen besitzen, die zwar für unsere äußeren Sinne nicht faßbar sind, wohl aber von unseren inneren Sinnen unter gewissen Bedingungen wahrgenommen wer-

den. So ist es möglich, daß die Gedanken Ihres Paten Sie umgeben, und Sie haben ihnen vielleicht seine Gestalt verliehen. Wenn Minorret ferner diese Handlungen begangen hat, lösen sie sich in Gedankenformen auf; denn jede Handlung ist das Ergebnis einer Reihe von Gedanken. Wenn die Gedanken sich nun in der geistigen Welt bewegen, hat Ihr Verstand dort eindringen und sie wahrnehmen können. Diese Phänomene sind nicht merkwürdiger als die des Gedächtnisses, und die des Gedächtnisses sind ebenso erstaunlich und unerklärlich wie der Duft der Pflanzen, der vielleicht die Gedanken der Pflanzen darstellt.«

»Mein Gott! Wie Sie die Welt erweitern! Aber einen Toten sprechen hören, ihn gehen und handeln sehen ... ist das wohl möglich?«

»Der Schwede Swedenborg«, antwortete der Abbé, »hat offenkundig erwiesen, daß er mit den Toten verkehrte. Kommen Sie übrigens in die Bibliothek und lesen Sie in der Lebensgeschichte des berühmten Herzogs von Montmorency, der in Toulouse enthauptet worden ist und bestimmt kein müßiger Schwätzer war, ein Abenteuer, das dem Ihren ganz ähnlich ist und sich vor hundert Jahren in Cardan zugetragen hat.«

Ursula ging mit dem Pfarrer in den ersten Stock, wo der gute Mann für sie die kleine, in Paris 1666 gedruckte Duodeztausgabe der ›Lebensgeschichte des Henri de Montmorency‹ herausuchte, die von einem zeitgenössischen Geistlichen, der den Prinzen gekannt hat, verfaßt war.

»Lesen Sie das«, sagte der Pfarrer und schlug ihr den Band auf den Seiten 175 und 176 auf. »Ihr Pate hat diese Stelle wiederholt gelesen. Sehen Sie, da liegt noch ein wenig Tabak von ihm.«

»Und er ist nicht mehr!« sagte Ursula und nahm das Buch, um die folgende Stelle zu lesen:

»Die Belagerung von Privas war durch den Verlust mehrerer Befehlshaber bemerkenswert. Wie man weiß, starben dort zwei Marschälle, der Marquis von Uxelles an einer Wunde, die er in den Laufgräben erhielt, und der Marquis von Portes durch einen Musketenschuß in den Kopf. An dem Tage, an dem er getötet wurde, sollte er zum Marschall von Frankreich ernannt werden. Ungefähr im Augenblick, als der Marquis starb, wurde der Herzog von Montmorency, der in seinem Zelt schlief, durch eine Stimme geweckt, die der des Marquis glich und ihm Lebewohl sagte. Die Zuneigung, die er für diese ihm so nahestehende Persönlichkeit hatte, ließ ihn glau-

ben, daß die Traumerscheinung seiner Einbildungskraft zuzuschreiben sei, und ermüdet von der Anstrengung der Nacht, die er wie gewöhnlich auf den Wällen zugebracht hatte, schlief er unbesorgt wieder ein. Aber noch einmal weckte ihn die gleiche Stimme, das Phantom, das er bisher nur schlafend gesehen hatte, zwang ihn, sich völlig zu ermuntern, und er hörte ganz deutlich dieselben Worte, die es ausgesprochen hatte, ehe es verschwunden war. Der Herzog erinnerte sich nun, daß sie sich eines Tages, als er den Philosophen Pitart über die Trennung von Leib und Seele hatte sprechen hören, das Versprechen gegeben hatten, einander Lebewohl zu sagen, wenn dies demjenigen, der zuerst stürbe, möglich wäre. Daraufhin schickte er sofort einen Bedienten in das Zelt des Marquis, das von dem seinen entfernt lag, da er wohl oder übel fürchten mußte, eine Bestätigung dieser Nachricht zu erhalten. Aber noch ehe der Mann zurückkam, schickte der König eine Botschaft, die ihm die Nachricht von dem unglücklichen Ereignis, vor dem er zitterte, überbringen und ihn trösten sollte. Ich überlasse es den Gelehrten, über eine verstandesmäßige Erklärung dieses Ereignisses zu disputieren, das ich vom Herzog vom Montmorency öfters erzählen hörte, und es erschien mir bei all seiner Wahrheit Wunder genug zu enthalten, um es des Berichtes würdig zu finden.«

»Aber was soll ich jetzt tun?« fragte Ursula.

»Mein Kind«, antwortete der Pfarrer, »es handelt sich hier um so ernste und für Sie so gewichtige Dinge, daß Sie absolutes Schweigen darüber bewahren müssen. Da Sie mir jetzt das Geheimnis dieser Erscheinung anvertraut haben, wird sie vielleicht nicht wiederkommen. Außerdem sind Sie wieder kräftig genug, um zur Kirche zu gehen. Kommen Sie also morgen hin, um Gott zu danken und ihn zu bitten, Ihrem Paten die Ruhe zu schenken. Sie wissen: Sie haben Ihr Geheimnis in vorsichtige Hände gelegt.«

»Wenn Sie wüßten, mit welcher Angst ich schlafen gehe! Was für Blicke der Pate mir zuwirft! Das letztemal klammerte er sich an mein Kleid, um mich länger zu sehen. Ich war in Tränen gebadet, als ich aufwachte.«

»Schlafen Sie in Frieden, er wird nicht wiederkommen«, sagte der Pfarrer.

Ohne einen Augenblick zu verlieren, begab sich der Abbé zu Minorret und bat ihn um eine kurze Unterredung im chinesischen Pavillon, falls sie dort ganz allein wären.



»Kann uns niemand hören?« fragte der Abbé.

»Niemand«, antwortete Minoret.

»Herr Minoret, meine Person ist Ihnen bekannt«, sagte der Pfarrer und sah Minoret mit sanften, aber aufmerksamen Blicken an. »Ich muß mit Ihnen über ernste, ungewöhnliche Dinge sprechen, die nur Sie allein angehen; Sie können gewiß sein, daß ich tiefstes Stillschweigen über sie bewahren werde, aber sie Ihnen zu verschweigen, ist mir unmöglich. Zu Lebzeiten Ihres Onkels stand dort«, sagte der Pfarrer und zeigte mit der Hand auf die Stelle, »ein kleines Bouleschränkchen mit einer Marmorplatte (Minoret wurde fahl), und unter diesen Marmor hatte Ihr Onkel einen Brief für sein Mündel gelegt...« Der Pfarrer erzählte Minoret, ohne die geringsten Einzelheiten auszulassen, Minorets eigene Tat. Als der ehemalige Postmeister die Begebenheit mit den zwei Streichhölzern hörte, die sofort erloschen, ohne zu zünden, fühlte er, wie sich seine Haarwurzeln bewegten.

»Wer hat denn solch ungereimtes Zeug aufgebracht?« fragte er den Pfarrer mit erstickter Stimme, als die Erzählung zu Ende war.

»Der Tote selbst.«

Diese Antwort ließ Minoret leicht zusammenzucken, denn auch er sah den Doktor im Traum.

»Gott ist sehr gütig, Herr Pfarrer, daß er um meinetwillen Wunder geschehen läßt«, antwortete Minoret, dem die Gefahr den einzigen Scherz abpreßte, den er in seinem ganzen Leben machte.

»Alles was Gott tut, ist natürlich«, erwiderte der Priester.

»Ihr Phantasiegebilde schreckt mich nicht«, sagte der Koloß, der wieder einige Kaltblütigkeit gewann.

»Ich komme nicht, um Sie zu erschrecken, lieber Herr Minoret, denn niemals werde ich zu irgend jemand – wer es auch sei – hierüber sprechen«, sagte der Pfarrer. »Sie allein wissen die Wahrheit, Sie müssen diese Angelegenheit mit Gott abmachen.«

»Hören Sie, Herr Pfarrer, halten Sie mich eines solchen Vertrauensbruches für fähig?«

»Ich glaube nur an die Verbrechen, die man mir beichtet und die man bereut«, sagte der Priester mit dem Ton eines Apostels.

»Ein Verbrechen ...« rief Minoret.

»... das in seinen Folgen schrecklich ist.«

»Wieso?«

»Weil es sich der irdischen Gerechtigkeit entzieht. Die Verbrechen,

die auf Erden nicht gesühnt werden, finden im Jenseits ihre Strafe. Gott selbst rächt die Unschuld.«

»Sie glauben, daß Gott sich um solche Lappalien kümmert?«

»Er wäre nicht Gott, wenn er nicht alle Einzelheiten der Welt mit einem Blick übersähe wie Sie eine Landschaft.«

»Herr Pfarrer, geben Sie mir Ihr Wort, daß Sie diese Sachen nur von meinem Onkel erfahren haben.«

»Ihr Onkel ist Ursula dreimal erschienen, um sie ihr mitzuteilen. Da sie von diesen Träumen erschöpft war, hat sie mir diese Enthüllungen unter dem Siegel der Verschwiegenheit mitgeteilt. Sie findet sie so sehr aller Vernunft bar, daß sie niemals darüber sprechen wird. In dieser Beziehung können Sie ruhig sein!«

»Aber ich bin in jeder Beziehung ruhig, Herr Abbé.«

»Ich wünsche es Ihnen«, sagte der alte Priester. »Selbst wenn ich solche im Traum erhaltenen Nachrichten für absurd hielte, würde ich es doch für notwendig halten, Ihnen wegen der Eigentümlichkeit aller Einzelheiten davon Mitteilung zu machen. Sie sind ein ehrlicher Mann, und Sie haben Ihr schönes Vermögen auf einem zu geraden Wege erworben, als daß Sie es durch einen Diebstahl vergrößern würden. Außerdem sind Sie ein fast primitiver Mensch. Sie würden zu sehr von Gewissensbissen gequält werden. Wir haben alle – der höchst zivilisierte Mensch ebenso wie der ganz wilde – ein Gefühl für das Rechte in uns, das uns nicht erlaubt, einen Besitz in Frieden zu genießen, den wir nach den Gesetzen der Gesellschaft, in der wir leben, durch ein Unrecht erworben haben; denn die Institution der menschlichen Gesellschaft gründet sich auf die Gebote, die Gott den Menschen gab. Hierin ist die Gesellschaft göttlichen Ursprungs. Der Mensch erfindet keine Ideen, keine Form; er ahmt die ewigen Zusammenhänge nach, die ihn von allen Seiten umgeben. Hören Sie, was daraus folgt! Kein Verbrecher, der das Schafott besteigt, kann das Geheimnis seines Verbrechens mitnehmen; er läßt sich seinen Kopf nicht abhauen, ohne durch eine geheimnisvolle Macht zum Geständnis seiner Tat getrieben zu werden. So gehe ich glücklich von Ihnen fort, lieber Herr Minoret, wenn Sie sich ruhig fühlen.«

Minoret war so verdutzt, daß er den Pfarrer nicht hinausgeleitete. Als er sich allein glaubte, ließ er sich von einem Wutanfall hinreißen, wie er Sanguinikern eigen ist. Er stieß die greulichsten Gotteslästerungen aus und belegte Ursula mit gemeinsten Schimpfnamen.

»Na nu, was hat sie dir denn getan?« fragte ihn seine Frau, die auf Zehenspitzen herbeigeschlichen war, nachdem sie den Pfarrer verabschiedet hatte.

Zum ersten und einzigen Mal in seinem Leben schlug Minoret, vom Zorn überwältigt und durch Zélies hartnäckige Fragen aufs äußerste gereizt, seine Frau so heftig, daß er genötigt war, sie selbst in seine Arme zu nehmen und ganz beschämt auf ihr Bett zu tragen, als sie braun und blau geschlagen umsank. Er wurde ein wenig krank. Der Arzt sah sich gezwungen, ihn zweimal zur Ader zu lassen. Als er wieder auf war, fiel jedem nach einer gewissen Zeit eine Veränderung an ihm auf. Minoret ging allein spazieren, und oft lief er durch die Straßen wie ein irgendwie beunruhigter Mensch. Er, der niemals zwei Gedanken im Kopf hatte, schien beim Zuhören zerstreut. Endlich hielt er eines Abends in der Grand'rue den Friedensrichter an, der zweifellos Ursula abholte, um sie zu Frau von Portenduère zu bringen, wo die Whistpartie wieder aufgenommen worden war.

»Herr Bongrand, ich habe meiner Cousine etwas Wichtiges mitzuteilen«, sagte er und nahm den Arm des Friedensrichters. »Ich bin sehr froh, daß Sie bei ihr sind, um sie zu beraten.«

Sie trafen Ursula beim Üben. Beim Anblick Minorets erhob sie sich mit abweisender und kalter Miene.

»Liebes Kind, Herr Minoret will geschäftlich mit Ihnen sprechen«, sagte der Friedensrichter. »Was ich noch sagen wollte: vergessen Sie nicht, mir Ihre Rentenverschreibung zu geben. Ich gehe nach Paris und werde Ihre Zinsen und die der Bougival abheben.«

»Liebe Cousine«, sagte Minoret, »unser Onkel hatte Sie an größere Behaglichkeit gewöhnt, als Sie hier haben.«

»Man kann mit wenig Geld sehr glücklich sein«, sagte sie.

»Ich glaube, Geld würde Ihr Glück vergrößern«, erwiderte Minoret, »und ich möchte Ihnen welches anbieten, um das Andenken meines Onkels zu ehren.«

»Sie hätten dies auf einfachere Art tun können«, sagte Ursula streng. »Sie hätten sein Haus im alten Zustand lassen und mir verkaufen können, denn Sie haben es nur auf diesen hohen Preis getrieben, weil Sie hofften, dort Schätze zu finden...«

»Kurz«, sagte Minoret sichtlich beklommen, »wenn Sie zwölftausend Franken Rente hätten, wären Sie in der Lage, sich vorteilhaft zu verheiraten.«

»Ich habe sie nicht.«

»Aber wenn ich sie Ihnen gäbe unter der Bedingung, daß Sie in der Bretagne ein Gut kaufen, in der Heimat der Frau von Portenduère, die alsdann in Ihre Heirat mit ihrem Sohn einwilligen würde...?«

»Herr Minoret«, sagte Ursula, »ich habe keinerlei Anrecht auf eine so bedeutende Summe, und ich wüßte nicht, aus welchem Grunde ich sie von Ihnen annehmen sollte. Wir sind kaum verwandt und noch weniger befreundet. Ich habe schon zu viel Unglück durch Verleumdungen erlitten, als daß ich übler Nachrede Nahrung geben möchte. Was habe ich getan, um dieses Geld zu verdienen? Worauf begründen Sie ein solches Geschenk? Diese Fragen, die ich berechtigt bin, an Sie zu stellen, würde jeder auf seine Art beantworten. Man würde eine Vergütung für eine Schädigung darin sehen, und ich will keine solche erlitten haben. Ihr Onkel hat mich nicht in kleinlichen Anschauungen erzogen. Nur von seinen Freunden darf man etwas annehmen. Ich könnte keine Zuneigung für Sie empfinden und würde infolgedessen undankbar gegen Sie sein. Ich will mich nicht einem Mangel an Dankbarkeit aussetzen.«

»Sie weisen es zurück?« rief der Koloß, dem der Gedanke, daß man ein Vermögen ausschlagen könnte, nie in den Sinn gekommen wäre.

»Ich weise es zurück«, wiederholte Ursula.

»Aber aus welchem Grunde bieten Sie Fräulein Minoret ein solches Vermögen an?« fragte der ehemalige Anwalt und sah Minoret scharf an. »Sie haben dabei etwas im Sinn? Ist es so?«

»Nun ja, ich will sie aus Nemours fortschicken, damit mein Sohn mich in Ruhe läßt. Er ist in sie verliebt und will sie heiraten.«

»Nun, wir werden sehen«, antwortete der Friedensrichter und klappte seine Brille zusammen. »Lassen Sie uns Zeit zum Überlegen.«

Er begleitete Minoret nach Haus, lobte dabei seine Fürsorge für Désirés Zukunft, tadelte ein wenig Ursulas Übereilung und versprach, ihr vernünftig zuzureden. Sobald Minoret ins Haus gegangen war, eilte Bongrand zum Postmeister, um Pferd und Wagen von ihm zu leihen, fuhr nach Fontainebleau, fragte nach Désiré und hörte, daß er auf einer Gesellschaft beim Unterpräfekten sei. Höchst erfreut begab der Friedensrichter sich dorthin. Désiré spielte mit der Frau des Staatsanwalts, mit der Frau des Unterpräfekten und dem Oberst des dort in Garnison liegenden Regiments eine Partie Whist.

»Ich komme, um Ihnen eine frohe Botschaft zu bringen«, sagte

Bongrand zu Désiré. »Sie lieben Ihre Cousine Ursula Mirouet. Ihr Vater widersetzt sich nicht länger Ihrer Heirat.«

»Ich liebe Ursula Mirouet?« rief Désiré lachend. »Wie kommen Sie auf Ursula Mirouet? Ich entsinne mich, beim verstorbenen Minoret, meinem Großonkel, die Kleine manchmal gesehen zu haben. Sie ist sicher hervorragend schön, aber auch unsinnig fromm, und wenn ich, wie jedermann, Ihrem Liebreiz Gerechtigkeit widerfahren ließ, so hat mich diese etwas fade Blondine doch nie meine Ruhe gekostet«, sagte er und lächelte der Unterpräfektin zu (die eine pikante Brünnette war, wie man im vorigen Jahrhundert gesagt hätte). »Was ist Ihnen beigefallen, lieber Herr Bongrand? Jedermann weiß, daß mein Vater Großgrundbesitzer ist und achtundvierzigtausend Franken Rente aus seinen, um das Schloß Rouvre herumliegenden Ländereien bezieht, und jedermann gesteht mir auch achtundvierzigtausend gute Gründe zu, die ich habe, um nicht ein Gerichtsmündel zu lieben. Diese Damen würden mich für einen schönen Trottel halten, wenn ich ein Mädels ohne Vermögen heiratete.«

»Sie haben Ihren Vater niemals Ursulas wegen gequält?«

»Niemals.«

»Haben Sie gehört, Herr Staatsanwalt?« fragte der Friedensrichter den Beamten, der zuhörte. Er führte ihn in eine Nische, wo sie etwa eine Viertelstunde im Gespräch blieben.

Eine Stunde später war der Friedensrichter wieder in Nemours bei Ursula und schickte die Bougival fort, um Minoret zu holen, der sofort kam.

»Fräulein Mirouet...«, sagte Bongrand zu dem eintretenden Minoret.

»Nimmt an?« unterbrach ihn dieser.

»Nein, noch nicht«, antwortete der Richter und rückte an seiner Brille. »Sie macht sich über den Zustand Ihres Sohnes Sorgen, denn sie hat durch eine ähnliche Leidenschaft zu sehr gelitten und kennt den Preis der Ruhe. Können Sie ihr schwören, daß Ihr Sohn vor Liebe toll ist und daß Sie keine andere Absicht haben als die, unsere teure Ursula vor neuen Bübereien zu bewahren?«

»Oh, das schwöre ich«, sagte Minoret.

»Nicht weiter, Papa Minoret«, sagte der Friedensrichter und zog eine Hand aus seiner Hosentasche, um Minoret, der zitterte, auf die Schulter zu klopfen. »Leisten Sie nicht so leichthin einen Meineid.«

»Einen Meineid?«

»Entweder Sie oder Ihr Sohn leisten ihn, der soeben beim Unterpräfekten in Fontainebleau in Gegenwart des Staatsanwalts und vier anderer Leute geschworen hat, daß er niemals an seine Cousine Ursula Mirouet gedacht hat. Sie haben also andere Gründe, um ihr ein so bedeutendes Kapital anzubieten? Ich habe bemerkt, daß Sie gewagte Dinge vorgaben, deshalb bin ich selbst nach Fontainebleau gegangen.«

Minoret war über seine eigene Dummheit wie aus den Wolken gefallen.

»Aber es ist nichts Schlimmes, Herr Bongrand, wenn man einer Verwandten eine Heirat ermöglichen will, die ihr Glück zu bedeuten scheint, und wenn man nach Gründen sucht, die ihre Bescheidenheit besiegen.«

Minoret, dem seine Angst mit einer fast annehmbaren Entschuldigung zu Hilfe kam, trocknete sich die Stirn, auf der große Schweißtropfen standen.

»Sie kennen die Gründe meiner Zurückweisung«, antwortete Ursula, »ich bitte Sie, nicht wieder hierherzukommen. Herr von Portenduère hegt gegen Sie eine Abneigung, ja ein Gefühl des Hasses, deren Gründe er mir nicht anvertraut, die mir aber verbieten, Sie zu empfangen. Mein Glück ist mein ganzes Vermögen, und ich schäme mich nicht, dies zu gestehen. Ich will es nicht bloßstellen, denn Herr von Portenduère wartet nur noch meine Volljährigkeit ab, um mich zu heiraten.«

»Der Satz: ›Für Geld kann man alles haben‹ ist recht trügerisch«, sagte der dicke, schwerfällige Minoret, und sah den Friedensrichter an, dessen forschende Augen ihm sehr unbequem waren.

Er stand auf und ging fort; aber draußen erschien ihm die Luft ebenso dumpf wie in dem kleinen Saal.

»Und doch muß dies ein Ende haben«, sagte er zu sich selbst, als er wieder zu Haus war.

»Ihre Verschreibung, Kleine?« fragte der Friedensrichter, der über Ursulas Ruhe nach einem so wunderlichen Auftritt etwas erstaunt war.

Als Ursula mit ihrer Verschreibung und der der Bougival zurückkam, fand sie den Friedensrichter mit großen Schritten auf und abgehend.

»Sie haben keine Ahnung, was diesen dicken Tölpel zu seinem Vorgehen bewogen hat?« fragte er.

»Keine, die ich sagen könnte«, erwiderte sie.

Bongrand sah sie überrascht an.

»Dann haben wir den gleichen Gedanken«, antwortete er. »Hier, behalten Sie die Nummern Ihrer beiden Verschreibungen, falls ich sie verlieren sollte. Diese Vorsichtsmaßnahme muß man immer treffen.« Darauf schrieb er selbst die Nummer von Ursulas und der Amme Verschreibung auf eine Karte.

»Auf Wiedersehen, liebes Kind. Ich werde zwei Tage fortbleiben und am dritten zu meiner Sitzung zurückkommen.«

In dieser Nacht hatte Ursula eine Erscheinung, mit der es eine seltsame Bewandtnis hatte. Es war ihr, als befände sich ihr Bett auf dem Friedhof von Nemours, und als ob am Fußende ihres Bettes der Grabstein ihres Onkels stände. Mit unsäglichem Entsetzen sah sie, wie sich der weiße Stein, dessen Inschrift sie lesen konnte, gleich einem länglichen Buchdeckel aufhob. Sie schrie verzweifelt auf, aber der Geist des Doktors stieg langsam auf. Zuerst sah sie das gelbe Haupt mit den weißen Haaren, die wie von einem Heiligenschein umleuchtet waren. Die Augen standen unter der nackten Stirn wie zwei Brennpunkte, und er glitt herauf, als ob eine höhere Macht ihn anzöge. Ursula zitterte furchtbar in ihrer Haut, und ihr Fleisch war wie ein brennendes Kleid. Wie sie später sagte, war es, als ob ein zweites Ich sich in ihr bewegt hätte. »Gnade, Pate«, sagte sie. »Gnade! Dazu ist es zu spät«, sprach er mit Grabesstimme. Diesen unerklärlichen Ausdruck wiederholte die arme Kleine wörtlich, als sie dem Pfarrer diesen neuen Traum erzählte. »Er ist gemahnt worden! Er hat den Mahnungen kein Gehör geschenkt! Die Tage seines Sohnes sind gezählt. Wenn er nicht in kurzer Zeit alles gesteht und alles zurückerstattet, wird er seinen Sohn beweinen, der grausam eines gewaltsamen Todes sterben wird. Das soll er wissen!« Der Geist zeigte eine Reihe von Ziffern, die auf der Wand funkelten, als wären sie mit Feuer geschrieben. »Das ist der Tag, an dem sein Leben endet«, sagte er. Als ihr Onkel wieder ins Grab zurückkehrte, hörte Ursula das Geräusch des zufallenden Steines und dann in weiter Ferne einen sonderbaren Lärm von Pferden und den Schrei eines Mannes.

Am folgenden Morgen war Ursula völlig entkräftet. Sie konnte nicht aufstehen, so sehr hatte dieser Traum sie angegriffen. Sie bat ihre Amme sofort, den Abbé Chaperon zu holen. Der Gute kam gleich nach Beendigung der Messe. Er war über Ursulas Erzählung

nicht im geringsten überrascht. Er hielt den Diebstahl für wahr und suchte keine Erklärung mehr für das übersinnliche Leben seiner teuren »kleinen Träumerin«. Er verließ Ursula sogleich und eilte zu Minoret.

»Mein Gott, Herr Pfarrer«, sagte Zélie zum Priester, »mein Mann ist so reizbar geworden, ich weiß nicht mehr, was er hat. Bis jetzt war er ein Kind, aber seit zwei Monaten ist er nicht wieder zu erkennen. Daß er dahin kommen konnte, mich zu schlagen – mich, die so sanft ist –, dazu mußte sich dieser Mann von Grund auf ändern. Sie finden ihn in den Felsen, dort verbringt er seine Tage! Was soll ich nur tun?«

Trotz der Hitze (es war im September 1836) überschritt der Abbé den Kanal und folgte einem Fußweg, als er Minoret am Fuß eines Felsen bemerkte.

»Sie sind recht geplagt, Herr Minoret«, sagte der Priester und näherte sich dem Schuldigen. »Sie gehören mir, da Sie leiden. Leider muß ich Ihre Beklemmung noch vergrößern. Ursula hat heute Nacht einen furchtbaren Traum gehabt! Ihr Onkel hat den Stein von seinem Grab abgehoben, um Ihrer Familie Unglück zu prophezeien. Ich komme gewiß nicht, um Ihnen Furcht einzuflößen, aber Sie müssen hören, was er gesagt hat...«

»Man läßt mir wahrhaftig nirgends Ruhe, Herr Pfarrer, nicht einmal auf diesem Felsen ... Ich will von dem, was sich im Jenseits zuträgt, nichts wissen.«

»Ich gehe, Herr Minoret; ich habe diesen Weg bei der Hitze nicht zu meinem Vergnügen gemacht«, sagte der Priester und trocknete sich die Stirn.

»Also, was hat das Männchen gesagt?« fragte Minoret.

»Der Verlust Ihres Sohnes droht Ihnen. Hat er zuerst Dinge erzählt, die Sie allein wußten, so zittert man, wenn er nun Dinge sagt, die niemand von uns weiß. Geben Sie alles zurück, lieber Herr Minoret, geben Sie es zurück! Stürzen Sie sich nicht weniger Goldstücke wegen ins Verderben.«

»Was soll ich denn zurückgeben?«

»Das Vermögen, das der Doktor Ursula bestimmt hat. Sie haben die drei Verschreibungen gestohlen, ich weiß es jetzt. Begonnen haben Sie mit der Verfolgung des armen Mädchens und enden damit, ihr ein Vermögen anzubieten. Sie verstricken sich in Lügen, Sie verirren sich in diesem Labyrinth und begehen jeden Augenblick Mißgriffe.



Sie sind ungeschickt, und Sie sind von Ihrem Komplizen Goupil, der sich über Sie lustig macht, schlecht beraten worden. Beeilen Sie sich, denn Sie werden von klugen, scharfblickenden Leuten, die Ursulas Freunde sind, beobachtet. Geben Sie alles zurück! Und wenn Sie auch nicht Ihren Sohn retten, der vielleicht gar nicht bedroht ist, so retten Sie Ihre Seele! Retten Sie Ihre Ehre! Können Sie in einer Gesellschaft, wie es die unsrige ist, können Sie in einer kleinen Stadt, wo aller Augen auf Sie gerichtet sind und wo man errät, was man nicht weiß, ein zu Unrecht erworbenes Vermögen verbergen? Kommen Sie, mein liebes Beichtkind, denn ein Unschuldiger hätte mich nicht so lange reden lassen.«

»Gehen Sie zum Teufel«, rief Minoret, »ich weiß nicht, was ihr alle von mir wollt. Diese Steine sind mir lieber, denn sie lassen mich in Ruhe.«

»Leben Sie wohl! Sie sind von mir gewarnt worden, lieber Herr Minoret, ohne daß ich oder das arme Kind mit irgendeinem Menschen auf der Welt darüber gesprochen hätten. Aber hüten Sie sich! Es gibt jemanden, der ein Auge auf Sie hat! Gott erbarme sich Ihrer!«

Der Pfarrer entfernte sich, wandte sich aber nach wenigen Schritten zurück, um Minoret noch einmal anzusehen. Minoret hielt seinen Kopf, der ihn schmerzte, mit beiden Händen. Er war ein wenig verrückt geworden. Zunächst hatte er die drei Verschreibungen behalten, denn er wußte nicht, was er damit machen sollte. Er wagte nicht, die Rente selbst abzuheben, da er fürchtete, man könne ihn bemerken. Er wollte sie nicht verkaufen und suchte einen Weg, um sie jemandem zu überschreiben. Er dachte sich förmliche Romane aus, die immer mit der Übertragung der verfluchten Verschreibungen endeten. In dieser gräßlichen Lage dachte er doch daran, seiner Frau alles zu gestehen, um sich Rat zu holen. Zélie, die ihr Schiff immer so gut gesteuert hatte, würde einen Ausweg aus diesen Schwierigkeiten finden. Die dreiprozentige Rente stand damals auf achtzig Franken; es handelte sich mit den Zinsen um die Rückgabe von fast einer Million! Eine Million zurückgeben, wenn kein Beweis vorliegt, daß man sie gestohlen hat? ... Das war keine Kleinigkeit. Daher blieb Minoret den ganzen September lang und während eines Teiles des Oktober ein Opfer seiner Gewissensbisse und seiner Unentschlossenheit. Zum Erstaunen der ganzen Stadt magerte er ab.

Ein entsetzlicher Umstand beschleunigte das Geständnis, das Minoret Zélie machen wollte. Das Damoklesschwert senkte sich immer tiefer auf ihre Häupter herab. Etwa Mitte Oktober erhielten Herr und Frau Minoret folgenden Brief Désirés:

»Meine liebe Mutter, wenn ich euch in den Ferien nicht besucht habe, so liegt das zunächst daran, daß ich in Abwesenheit des Herrn Staatsanwalts im Dienst bleiben mußte. Ferner wußte ich aber, daß Herr von Portenduère nur meinen Aufenthalt in Nemours abwartete, um Streit mit mir zu suchen. Vielleicht war der Vicomte es müde, eine Rache, die er an unserer Familie nehmen will, immer hinausgeschoben zu sehen; jedenfalls ist er nach Fontainebleau gekommen, wohin er einen seiner Pariser Freunde bestellt hatte, nachdem er sich als zweiten Beistand den Vicomte de Soulanges gesichert hat, der Eskadronchef bei den hier in Garnison liegenden Husaren ist. Er hat sich in Begleitung dieser beiden Herren in sehr höflicher Form bei mir vorgestellt und mir auseinandergesetzt, daß mein Vater unzweifelhaft der Urheber aller gegen seine Braut, Ursula Mirouet, unternommenen schändlichen Verfolgungen sei. Er hat mir die Beweise dafür erbracht, indem er mir Goupils vor Zeugen gemachte Aussagen mitteilte und auf das Benehmen meines Vaters hinwies, der sich erst weigerte, die Goupil für seine erfinderischen Quälereien gemachten Versprechungen einzuhalten, schließlich aber aus Angst Herrn Dionis gegenüber die Bürgschaft für den Kaufpreis seiner Praxis übernahm, um Goupils Niederlassung zu bewirken, nachdem er ihm vorher nur die zum Ankauf des Gerichtsvollzieherbureaus in Nemours erforderlichen Mittel zur Verfügung gestellt hatte.

Da der Vicomte sich nicht mit einem siebenundsechzigjährigen Mann schlagen kann, aber die Ursula zugefügten Kränkungen durchaus rächen will, forderte er auf diesem formellen Weg Genugthuung von mir. Sein in der Stille erwogener und gefaßter Entschluß war unerschütterlich. Hätte ich das Duell abgelehnt, so wäre er fest entschlossen gewesen, mir in einem Salon entgegenzutreten und mich im Beisein von Leuten, an deren Achtung mir sehr viel liegt, so schwer zu beleidigen, daß ich mich schlagen oder meine Karriere hätte aufgeben müssen. In Frankreich fällt ein Feigling allgemeiner Verachtung heim. Außerdem wären seine Gründe für dieses Vorgehen von angesehenen Männern veröffentlicht worden. Er schien sehr erregt, zu diesen äußersten Mitteln greifen zu müssen. Nach

Ansicht der Zeugen wäre es für mich das klügste, die Forderung anzunehmen, wie es unter Männern von Ehre üblich ist, damit Ursula Mirouet nicht als Ursache des Kampfes bekannt wird. Um schließlich jedes Aufsehen in Frankreich zu vermeiden, müßten wir mit unseren Zeugen eine Reise an die nächstgelegene Grenze machen. Auf diese Weise würde sich die Angelegenheit am besten erledigen lassen. Nach seinem Wort wöge sein Name mein Vermögen zehnmal auf, und sein zukünftiges Glück ließe ihn bei diesem Kampf, der tödlich ausgehen würde, mehr aufs Spiel setzen, als ich es tue. Er hat mich aufgefordert, meine Zeugen zu wählen, damit diese Fragen entschieden werden können. Unsere Zeugen sind gestern zusammen angekommen und haben einstimmig beschlossen, daß ich ihm Genugtuung schuldig wäre. Ich werde also in acht Tagen mit zwei Freunden nach Genf reisen, wohin Herr von Portenduère mit Herrn von Soulanges und Herrn de Trailles gleichfalls kommen wird. Wir schlagen uns auf Pistolen, alle Bestimmungen des Duells sind festgesetzt. Dreimaliger Kugelwechsel findet statt, worauf, was auch geschehe, alles beendet ist. Um diese schmutzige Angelegenheit nicht breit zu treten – denn ich kann das Vorgehen meines Vaters unmöglich gutheißen – schreibe ich euch im letzten Augenblick. Ich will euch nicht besuchen wegen der heftigen Ausbrüche, denen ihr euch hingeben würdet und die durchaus nicht am Platze wären. Um meinen Weg in der Welt zu machen, muß ich mich ihren Gesetzen fügen, und wo der Sohn eines Vicomte zehn Gründe hat, um sich zu schlagen, gibt es hundert für den Sohn eines Postmeisters. Ich komme nachts durch Nemours und werde Abschied von euch nehmen.«

Nach der Lektüre dieses Briefes kam es zwischen Zélie und Minoret zu einem Auftritt, der mit dem Geständnis des Diebstahls, aller Begleitumstände sowie der sonderbaren Ereignisse endete, die er selbst in der Welt der Träume im Gefolge hatte. Die Million blendete Zélie ebenso sehr, wie sie Minoret geblendet hatte.

»Halte dich hier ruhig«, sagte sie zu ihrem Gatten, ohne ihm den geringsten Vorwurf wegen seiner Dummheiten zu machen, »ich nehme alles in die Hand. Wir werden das Geld behalten und Désiré wird sich nicht schlagen.«

Frau Minoret nahm Schal und Hut und eilte mit dem Brief ihres Sohnes zu Ursula, die sie allein traf, da es um die Mittagszeit war. Trotz ihrer Zuversichtlichkeit wurde Zélie Minoret von dem kalten

Blick betroffen, den die Waise ihr zuwarf. Aber sie tadelte sich sozusagen wegen ihrer Feigheit und schlug einen ungezwungenen Ton an.

»Hier, Fräulein Mirouet, tun Sie mir den Gefallen, diesen Brief zu lesen, und sagen Sie mir, was Sie davon halten«, sagte sie und reichte Ursula Désirés Brief.

Ursula las unter tausend widerstreitenden Gefühlen diesen Brief, der ihr bewies, wie sehr sie geliebt wurde und wie Savinien für die Ehre derjenigen besorgt war, die er zu seiner Frau machen wollte. Aber sie war gleichzeitig zu religiös und zu mitleidig, als daß sie die Ursache des Todes oder der Leiden ihres ärgsten Feindes sein wollte.

»Ich verspreche Ihnen, dieses Duell zu verhindern, Frau Minoret. Sie können ganz ruhig sein. Ich bitte Sie nur, mir diesen Brief zu lassen.«

»Glauben Sie nicht, mein kleiner Engel, daß wir das noch schlauer einrichten könnten? Hören Sie gut zu! Wir ziehen aus unseren Ländereien um Rouvre herum, diesem wahrhaft königlichen Schloß, achtundvierzigtausend Franken Rente. Außerdem können wir Désiré vierundzwanzigtausend Franken Rente auf das Staatsschuldbuch geben, das macht im ganzen zweiundsiebzigtausend Franken jährlich. Sie müssen zugeben, daß nicht viele Partien eine Konkurrenz mit ihm aufnehmen können. Sie sind eine kleine Ehrgeizige, und Sie haben recht«, sagte Zélie, als sie eine heftig abweisende Gebärde Ursulas bemerkte. »Ich komme, Sie für Désiré um Ihre Hand zu bitten. Sie werden, Ihrem Paten zu Ehren, seinen Namen tragen. Désiré ist, wie Sie selbst wissen, ein hübscher Junge. Er ist in Fontainebleau sehr wohl gelitten und wird dort bald Staatsanwalt sein. Sie verstehen es, sich beliebt zu machen, Sie werden ihn nach Paris bringen. Dort werden wir Ihnen ein schönes Haus schenken. Sie werden in der Gesellschaft glänzen und eine große Rolle spielen, denn mit zweiundsiebzigtausend Franken Rente und dem Gehalt seines Postens werden Sie und Désiré zu den höchsten Kreisen gehören. Fragen Sie Ihre Freunde um Rat, und Sie werden hören, was sie Ihnen sagen.«

»Ich brauche nur mein Herz zu fragen, Frau Minoret.«

»Ta, ta, ta, Sie wollen mir von Savinien, diesem kleinen Herzensbrecher reden. Meiner Seel, Sie werden seinen Namen, sein gewichstes Schnurrbärtchen und seine schwarzen Haare recht teuer erkaufen.

Ein hübscher, aber grüner Junge! Sie werden weit kommen mit einer Wirtschaft von siebentausend Franken Rente und einem Mann, der in zwei Jahren hunderttausend Franken Schulden in Paris gemacht hat! Sie wissen das noch nicht, mein Kind. Die Männer sind einer wie der andere. Aber ohne mir zu schmeicheln, mein Désiré wiegt den Sohn eines Königs auf.«

»Frau Minoret, Sie vergessen die Gefahr, in der Ihr Herr Sohn in diesem Augenblick schwebt, und die nur durch den Wunsch Herrn von Portenduères, mir gefällig zu sein, abgewendet werden kann. Vor dieser Gefahr gäbe es keine Rettung, wenn er die entehrenden Vorschläge erführe, die Sie mir machen ... Seien Sie gewiß, Frau Minoret, daß ich trotz der bescheidenen Mittel, auf die Sie anspielen, glücklicher sein werde, als inmitten des Überflusses, mit dem Sie mich betören wollen. Aus bisher unbekannten Gründen – aber einmal kommt alles an den Tag, Frau Minoret – hat Herr Minoret mich in gehässigster Weise verfolgt. Er hat damit das Geheimnis unserer Liebe aufgedeckt, die wir ruhig gestehen können, da seine Mutter zweifellos ihren Segen dazu geben wird. Dazu will ich Ihnen sagen: diese erlaubte und gesetzliche Liebe bedeutet mein ganzes Lebensglück. Keine noch so glänzenden Aussichten auf eine großartige Lebensstellung können mein Gefühl ändern. Ich liebe, ohne daß ein Umschlagen oder Wechsel meiner Liebe möglich wäre. Es wäre ja ein strafbares Verbrechen, einen Mann zu heiraten, dem ich eine Seele darbieten müßte, die einzig und allein Savinien gehört. Da Sie mich dazu zwingen, Frau Minoret, muß ich noch mehr sagen: selbst wenn ich Herrn von Portenduère nicht liebte, könnte ich mich trotzdem nicht entschließen, die Leiden und Freuden des Lebens gemeinschaftlich mit Ihrem Sohne zu teilen. Wenn Herr Savinien Schulden gemacht hat, – nun, Sie haben oft die von Herrn Désiré bezahlt. Unsere Charaktere sind weder ähnlich noch verschieden genug, um ein Zusammenleben ohne verborgene Bitterkeit zu verbürgen. Ich würde ihm gegenüber vielleicht nicht die Duldsamkeit besitzen, die jede Frau ihrem Gatten schuldig ist. Ich würde ihm daher bald zur Last fallen. Denken Sie also nicht mehr an eine Verbindung, deren ich unwürdig bin und die ich ablehnen kann, ohne Ihnen den geringsten Kummer zu bereiten, da Sie bei den Vorteilen, die Sie bieten können, mit Leichtigkeit junge Mädchen finden werden, die schöner, reicher und vornehmeren Standes sind als ich.«

»Schwören Sie mir, Kleine, die Reise und das Duell der beiden jungen Leute zu verhindern?« fragte Zélie.

»Wie ich voraussehe, wird dies das größte Opfer sein, daß Herr von Portenduère mir bringen kann. Aber mein Brautkranz soll nicht von blutbefleckten Händen ergriffen werden.«

»Ich danke Ihnen also, liebe Cousine, und wünsche Ihnen, daß Sie glücklich werden.«

»Und ich wünsche Ihnen, Frau Minoret, daß Sie die schöne Zukunft Ihres Sohnes verwirklicht sehen mögen«, erwiderte Ursula.

Diese Antwort traf Désirés Mutter ins Herz, denn sie erinnerte sich der Prophezeiungen in Ursulas letztem Traum. Sie blieb stehen und heftete ihre kleinen Augen auf Ursulas Gesicht, die so weiß und rein und schön in ihrem Halbtrauerkleide vor ihr stand, denn Ursula hatte sich erhoben, um ihre sogenannte Cousine zu verabschieden.

»Sie glauben also an Träume?« fragte sie.

»Ich leide zu sehr unter ihnen, um nicht an sie zu glauben.«

»Aber dann ...«, meinte Zélie.

»Auf Wiedersehen, Frau Minoret«, sagte Ursula. Sie verabschiedete sich, da sie die Schritte des Pfarrers hörte.

Der Abbé Chaperon war überrascht, Frau Minoret bei Ursula zu treffen. Die Unruhe, die sich auf dem hageren und durchfurchten Gesicht der ehemaligen Postmeisterin verriet, veranlaßte natürlich den Priester, die beiden Frauen abwechselnd zu betrachten.

»Glauben Sie an Erscheinungen?« fragte Zélie den Pfarrer.

»Glauben Sie an Geldscheine?« gab der Priester lächelnd zur Antwort.

»Das sind Schlauberger, diese ganze Gesellschaft«, dachte Zélie. »Sie wollen uns kleinkriegen. Dieser alte Pfaffe, der alte Friedensrichter und Savinien, dieser kleine Pfiffikus, stehen im Bunde miteinander. Es gibt so wenig Träume, wie ich Haare auf meiner Handfläche habe.«

Sie verabschiedete sich mit zwei kurzen, trockenen Neigungen des Hauptes und ging.

»Ich weiß, warum Savinien nach Fontainebleau gefahren ist«, sagte Ursula zum Abbé. Sie setzte ihn von dem Duell in Kenntnis und bat ihn, es durch seinen Einfluß zu verhindern.

»Und Frau Minoret hat für ihren Sohn um Sie angehalten?« fragte der Priester.

»Ja.«

»Wahrscheinlich hat Minoret seiner Frau sein Verbrechen gestanden«, bemerkte der Pfarrer.

In diesem Augenblick kam der Friedensrichter und erfuhr Zélie's Maßnahmen und ihr soeben gemachtes Anerbieten. Er kannte Zélie's Haß gegen Ursula und sah den Abbé mit einem Blick an, der besagte: »Gehen wir, ich möchte Sie sprechen, ohne daß Ursula uns hört.«

»Savinien wird erfahren, daß Sie achtzigtausend Franken Rente und den Hahn von Nemours ausgeschlagen haben«, sagte er.

»Ist das denn ein Opfer?« fragte sie. »Gibt es da Opfer, wo man aufrichtig liebt? Ist es wirklich ein Verdienst, wenn ich den Sohn eines Mannes zurückweise, den wir verachten? Mögen andere aus ihrem Widerwillen ein Verdienst ableiten, aber die Moral eines jungen Mädchens, daß von Jordy, dem Abbé und unserem teuren Doktor erzogen ist, darf das nicht«, sagte sie und sah zu dem Bilde auf.

Bongrand nahm Ursulas Hand und küßte sie.

»Wissen Sie, was Frau Minoret eben wollte?« fragte der Friedensrichter den Pfarrer, als sie auf die Straße traten.

»Was denn?« fragte der Priester und sah den Richter mit einer Miene an, die reinste Neugier zu verkörpern schien.

»Sie wollte einen Akt des Ausgleichs begehen.«

»Sie glauben also ...?« fragte der Abbé.

»Ich glaube nicht, ich weiß: Da – sehen Sie!«

Der Friedensrichter wies auf Minoret, der ihnen auf seinem Heimweg entgegen kam; die beiden Freunde schlenderten nämlich auf ihrem Weg von Ursulas Haus die Grand'rue von Nemours herauf.

»Da ich oft Gelegenheit hatte, vor dem Schwurgericht zu plädieren, habe ich natürlich genaue Studien über Selbstvorwürfe machen können, aber etwas Derartiges habe ich noch nie erlebt! Was hat wohl die Schlawheit und Blässe dieses Mannes hervorrufen können, dessen Haut straff wie die eines Tambours war und von blühender, derber Gesundheit strotzte, wie sie sorglosen Leuten eigen ist? Woher kommen diese blauen Ringe um die Augen, und was hat ihnen ihre bürgerliche Lebhaftigkeit genommen? Haben Sie jemals geglaubt, daß diese Stirn sich furchen könne und daß das Hirn dieses Kolosses je erregt sein könnte? Endlich hört er eine innere Stimme. Ich kenne die Gewissensbisse so gründlich, wie Sie die Reue ken-

nen, lieber Pfarrer. Die Selbstankläger, die ich bisher beobachtet hatte, erwarteten ihre Strafe oder schickten sich an, sie zu erleiden, um der Welt Genüge zu leisten. Sie waren in ihr Schicksal ergeben oder lechzten nach Rache. Aber hier haben wir es mit der Gewissensqual ohne Sühne zu tun, mit der ganz reinen Qual, die sich gierig auf ihr Opfer stürzt, um es zu vernichten.«

»Sie wissen noch nicht, daß Fräulein Ursula soeben die Hand Ihres Sohnes ausgeschlagen hat?« sagte der Friedensrichter und hielt Minoret an.

»Aber seien Sie ganz ruhig,« sagte der Pfarrer, »sie wird sein Duell mit Herrn von Portenduère verhindern.«

»Ach! Meine Frau hat also Erfolg gehabt«, sagte Minoret. »Wie froh bin ich darüber, ich hätte nicht mehr leben können.«

»Sie sind tatsächlich so verändert, daß Sie sich selbst nicht mehr ähnlich sehen«, sagte der Richter.

Minoret sah abwechselnd Bongrand und den Pfarrer an, um zu ergründen, ob der Geistliche sein Geheimnis verraten hätte. Aber das Gesicht des Abbé bewahrte seine Undurchdringlichkeit und eine stille Traurigkeit, die den Schuldigen beruhigte.

»Und das ist um so erstaunlicher«, ließ der Friedensrichter nicht locker, »als Sie doch eigentlich nur Grund zur Zufriedenheit hätten. Endlich sind Sie Herr auf Schloß Rouvre, Sie haben Les Bardières, alle Ihre Pachtgüter, Ihre Mühlen, Ihre Wiesen dort vereinigt ... Sie haben hunderttausend Franken Rente mit Ihren Eintragungen in das Staatsschuldbuch.«

»Ich habe nichts im Staatsschuldbuch stehen«, sagte Minoret übereilt.

»Ach«, versetzte der Friedensrichter, »sehen Sie, damit ist es genau wie mit der Liebe Ihres Sohnes zu Ursula, der einmal Pfui dazu sagt und ein anderes mal um ihre Hand bittet. Nachdem Sie versucht haben, Ursula durch Kummer zu töten, wollen Sie sie nun zur Schwiegertochter! Lieber Herr Minoret, dahinter steckt etwas ...«

Minoret versuchte zu antworten. Er suchte nach Worten, konnte aber nur stammeln:

»Sie sind komisch, Herr Friedensrichter, auf Wiedersehen, meine Herren.« Und er bog mit langsamen Schritten in die Rue des Bourgeois ein.

»Er hat das Vermögen unserer armen Ursula gestohlen, aber wo Beweise herbekommen?«



»So Gott will ...!« sagte der Pfarrer.

»Gott hat in den Menschen ein Gefühl gelegt, das sich diesem Mann bereits vernehmbar macht«, bemerkte der Friedensrichter, »wir nennen das Vermutungen, aber die menschliche Justiz verlangt etwas mehr als das.«

Der Abbé Chaperon bewahrte das Schweigen des Priesters.

\*

Wie es bei solchen Umständen der Fall ist, dachte der Abbé öfters, als er wollte, an Minorets fast eingestandenen Diebstahl und an das Glück Saviniens, das augenscheinlich nur durch das geringfügige Vermögen Ursulas verzögert wurde. Die alte Dame hatte nämlich unter vier Augen ihrem Beichtvater gestanden, wie Unrecht es von ihr gewesen war, daß sie nicht bei Lebzeiten des Doktors in die Heirat ihres Sohnes eingewilligt habe.

Als der Abbé am nächsten Morgen nach der Messe die Stufen des Altars herabstieg, durchfuhr ihn ein Gedanke, der ihn mit der Macht einer inneren Stimme gefangen nahm. Er machte Ursula ein Zeichen, ihn zu erwarten, und begab sich zu ihr, ohne gefrühstückt zu haben.

»Mein Kind«, sagte der Pfarrer, »ich möchte gern die beiden Bände sehen, in die der Pate, als er Ihnen im Traum erschien, seine Verschreibungen und Banknoten hineingelegt zu haben behauptete.«

Ursula und der Pfarrer gingen in die Bibliothek hinauf und nahmen dort den dritten Band der Pandekten heraus. Als der Greis ihn öffnete, bemerkte er nicht ohne Staunen die Spuren verschiedener Papiere auf den Blättern, die noch den Abdruck der Verschreibungen bewahrt hatten, da sie weniger widerstandsfähig waren als der Einband. Dann fand er im anderen Band jene Lockerung, die durch längeres Aufbewahren eines Paketes verursacht sein mußte, und seine Spuren zwischen zwei Seiten des Folianten.

»Kommen Sie schnell herauf«, rief die Bougival dem Friedensrichter zu, der vorbeiging.

Bongrand betrat gerade in dem Augenblick das Zimmer, als der Pfarrer seine Brille aufsetzte, um drei Nummern zu lesen, die von der Hand des verstorbenen Minoret auf das Vorsatzblatt aus farbigem Velinpapier geschrieben standen, mit dem die Innenseite der Einbanddecke versehen war. Ursula hatte sie bemerkt.

»Was bedeutet dies? Unser lieber Doktor war ein zu großer Bücherfreund, um das Vorsatzpapier eines Einbandes zu beschädigen«, sagte der Abbé. »Hier stehen drei Nummern verzeichnet zwischen einer ersten Ziffer, vor der ein M., und einer zweiten, vor der ein U. steht.«

»Was sagen Sie?« fragte Bongrand. »Lassen Sie mich das sehen.«

»Mein Gott«, schrie der Friedensrichter auf, »müßte das nicht selbst einem Atheisten die göttliche Vorsehung vor Augen führen? Ich glaube, die menschliche Justiz ist die Entwicklung eines göttlichen Gedankens, der über der Welt schwebt.« Er umarmte Ursula und küßte sie auf die Stirn.

»Ach, liebes Kind, mit meiner Hilfe werden Sie reich und glücklich sein.«

»Was haben Sie?« fragte der Pfarrer.

»Lieber Herr Bongrand«, rief die Bougival und packte den Richter an seinen blauen Überrock. »Ich muß Sie umarmen für das, was Sie eben gesagt haben.«

»Erklären Sie sich doch, damit die Freude nicht enttäuscht wird«, sagte der Pfarrer.

»Wenn ich jemandem ein Leid zufügen müßte, um reich zu werden«, sagte Ursula, die einen Kriminalprozeß voraussah, »so ...«

»Aber denken Sie doch an die Freude, die Sie unserem lieben Savinien bereiten werden«, unterbrach der Friedensrichter Ursula.

»Aber sind Sie toll?« rief der Pfarrer.

»Nein, lieber Pfarrer«, erwiderte der Friedensrichter, »hören Sie zu. Die Eintragungen ins Staatsschuldbuch sind in ebenso viele Serien eingeteilt, als es Buchstaben im Alphabet gibt, und jede Nummer trägt den Buchstaben ihrer Serie. Deswegen können die auf den Inhaber lautenden Verschreibungen keine Buchstaben haben, da sie auf den Namen ausgestellt sind. Was Sie also hier sehen, beweist, daß der alte Herr an dem Tage, als er sein Kapital in Staatspapieren anlegte, die Nummer seiner Verschreibung über fünfzehntausend Franken Rente notiert hat, die den Buchstaben M. (Minoret) trägt, ferner die Nummern von drei auf den Inhaber lautenden Verschreibungen ohne Buchstaben und schließlich diejenige von Ursula, deren Nummer 23 534, wie Sie sehen, sich unmittelbar an die der Verschreibung über fünfzehntausend Franken anschließt. Das Aufeinanderfolgen dieser Nummern beweist, daß es sich um an ein und demselben Tage erworbene Verschreibungen handelt, die vom Dok-

tor für den Fall des Verlorengehens hier notiert wurden. Ich hatte ihm geraten, Ursulas Vermögen in auf den Inhaber lautende Verschreibungen anzulegen, und er muß seine Kapitalien – die, welche er Ursula bestimmt hat, und die, welche ihr schon gehörten – an demselben Tage angelegt haben. Ich werde zu Dionis gehen, um dort die Bücher einzusehen. Wenn die Nummer seiner Verschreibung 23 533 Buchstabe M. ist, können wir sicher sein, daß er am selben Tage durch die Vermittlung des gleichen Wechselmaklers angelegt hat: primo seine Kapitalien auf eine einzige Verschreibung, secundo seine Ersparnisse in drei ohne Serienbuchstaben nummerierte, auf den Inhaber lautende Verschreibungen, tertio das Kapital seines Mündels, worüber uns das Urkundenbuch unumstößliche Beweise geben wird. Ach, Minoret, du Schleicher, dich habe ich erwischt! Wartet nur, Kinder!«

Der Friedensrichter überließ den Pfarrer, die Bougival und Ursula ihrer tiefen Bewunderung für die Wege, auf denen Gott die Unschuld zum Triumph führt.

»Das ist ein Fingerzeig Gottes«, rief der Abbé.

»Wird ihm etwas geschehen?« fragte Ursula.

»Ach, gnädiges Fräulein«, sagte die Bougival, »ich würde gern einen Strick geben, damit er gehängt wird.«

Der Friedensrichter war schon bei Goupil, der zum Nachfolger von Dionis ernannt war, und trat mit recht gleichgültiger Miene in das Bureau ein.

»Ich brauche eine kurze Auskunft über die Erbschaft Minoret«, sagte er zu Goupil.

»Und welche?« fragte Goupil.

»Hat der alte Herr eine oder mehrere dreiprozentige Rentenverschreibungen hinterlassen?«

»Er hat fünfzehntausend Franken dreiprozentige Rente auf eine einzige Verschreibung hinterlassen«, sagte Goupil, »ich habe sie selbst ausgeschrieben.«

»Sehen Sie doch im Verzeichnis nach«, sagte der Richter.

Goupil nahm eine Mappe heraus, wühlte darin herum, suchte, fand das Gesuchte und las:

»Item, eine Verschreibung ... Hier, lesen Sie unter Nr. 23 533 Buchstabe M.«

»Haben Sie die Güte, mir binnen einer Stunde einen Auszug dieses Artikels aus dem Verzeichnis zu machen. Ich warte darauf.«

»Wozu kann Ihnen das dienen?« fragte Goupil.

»Sie wollen Notar sein?« gab der Friedensrichter zur Antwort und sah den Nachfolger Dionis' streng an.

»Das will ich meinen«, rief Goupil. »Ich habe genug Demütigungen herunterschlucken müssen, um endlich selbst Chef zu werden. Glauben Sie mir, Herr Friedensrichter, der erbärmliche Bureauvorsteher namens Goupil hat nichts gemein mit dem Chef Jean-Sébastien-Marie Goupil, Notar von Nemours und Gatte von Fräulein Massin. Diese beiden Wesen wissen nichts voneinander, sie ähneln sich nicht einmal mehr, wie Sie sehen.«

Bongrand wurde jetzt auf Goupils Anzug aufmerksam. Er trug eine weiße Krawatte, ein blendend weißes Hemd mit Rubinknöpfchen, eine rote Samtweste und Rock und Hose aus gutem schwarzen Tuch, die in Paris angefertigt waren. Er hatte hübsche Stiefel an, und seine Haare waren sorgfältig zurückgekämmt und gut parfümiert; kurz, er schien völlig umgewandelt.

»Sie sind in der Tat ein anderer Mensch«, sagte Bongrand.

»Moralisch und physisch, Herr Bongrand. Mit dem Amt kommt auch der Verstand und mit dem Vermögen die Reinlichkeit ...«

»Moralisch und physisch«, sagte der Friedensrichter und klappte seine Brille zusammen.

»Nun, Herr Bongrand, haben Sie je gehört, daß ein Mann mit hunderttausend Talern Rente ein Demokrat ist? Betrachten Sie mich also als anständigen Menschen, der Zartgefühl besitzt und entschlossen ist, seine Frau zu lieben«, fügte er hinzu, als er Frau Goupil hereinkommen sah. »... Sie sehen also, ich bin ein ganz neuer Mensch und würde einen Klienten daran hindern, unsaubere Geschäfte zu machen.«

»Beeilen Sie sich nur«, sagte Bongrand darauf, »damit ich die Abschrift in einer Stunde habe, und der Notar Goupil wird einige Untaten des Schreibers gutgemacht haben.«

Nachdem der Friedensrichter den Arzt von Nemours gebeten hatte, ihm Pferd und Wagen zu leihen, fuhr er mit den beiden verräterischen Bänden, Ursulas Verschreibung und dem Inventarauszug zum Staatsanwalt nach Fontainebleau. Es fiel ihm leicht, die Unterschlagung der drei Verschreibungen durch einen der Erben und Minorets Schuld zu beweisen.

»Sein Verhalten verrät ihn«, sagte der Staatsanwalt.

Sogleich erließ der Beamte aus Vorsicht einen Befehl an das Schatz-

amt, die drei Verschreibungen zu sperren, und beauftragte den Friedensrichter mit der Nachforschung über den Kartenbestand der Papiere und über ihren etwaigen Verkauf.

Während der Friedensrichter in Paris Untersuchungen anstellte, forderte der Staatsanwalt Frau Minoret in einem Brief höflich auf, bei Gericht zu erscheinen. Zélie, die wegen des Duells ihres Sohnes unruhig war, kleidete sich an, ließ anspannen und erschien in höchstem Putz in Fontainebleau. Der Plan des Staatsanwalts war einfach und furchtbar. Durch die Trennung der Gatten dachte er die Wahrheit zu erfahren, wobei ihn der Schrecken, den das Gericht immer einflößt, unterstützen sollte. Zélie traf den Beamten in seinem Bureau und wurde durch die folgenden Worte, die er ohne Umschweife sagte, wie vom Blitz getroffen:

»Gnädige Frau, ich glaube nicht, daß Sie an der Unterschlagung beteiligt sind, die an der Erbschaft Minorets begangen worden ist und deren Spuren das Gericht im Augenblick verfolgt. Aber Sie können Ihrem Mann das Schwurgericht ersparen, wenn Sie alles gestehen, was Sie darüber wissen. Die Bestrafung, die Ihres Mannes wartet, ist übrigens nicht das einzige, was Sie zu gewärtigen haben. Es gilt, die Verabschiedung Ihres Sohnes zu vermeiden und ihm nicht den Hals zu brechen. In wenigen Augenblicken ist es dazu zu spät, denn die Polizei ist im Sattel und der Haftbefehl soll nach Nemours abgehen.«

Zélie schwindelte es vor den Augen. Als sie wieder zu sich kam, gestand sie alles. Nachdem der Beamte ihr mit Leichtigkeit bewiesen hatte, daß sie Mitschuldige sei, sagte er ihr, daß man behutsam vorgehen müsse, damit sie weder ihren Sohn noch ihren Gatten verliere.

»Sie haben mit dem Menschen und nicht mit dem Beamten zu tun«, sagte er. »Es liegt weder eine Klage des Opfers vor, noch ist der Diebstahl öffentlich bekannt gegeben. Aber Ihr Gatte, gnädige Frau, hat schwere Verbrechen begangen, die vor einen strengeren Richter kommen müßten, als ich es bin. Bei dem augenblicklichen Stand dieser Angelegenheit bin ich gezwungen, Sie als Gefangene hier zu behalten ... Oh, in meinem Hause und auf Ihr Wort«, fügte er hinzu, als er Zélie fast ohnmächtig werden sah. »Bedenken Sie, daß meine Pflicht als Beamter es eigentlich erheischte, zu Verhaftungen zu schreiten und eine Untersuchung einzuleiten; aber ich handle hier als Vormund von Fräulein Ursula Mirouet, deren Inter-

essen, wenn sie richtig wahrgenommen werden, einen Vergleich verlangen.«

»Ach«, sagte Zélie.

»Schreiben Sie folgendes an Ihren Gatten ...« Und er diktierte Zélie, die er an seinem Schreibtisch Platz nehmen ließ, folgenden Brief:

»Mein Vreunt, ich bin arethirt und habe ales gesahgt. Gieb die Ferschreibungen zurück, die unser Onkel Herrn von Portenduère durch das Thesdament hinderlasen hatt daß du ferbrant hast, denn der Herr Staatsanwald hat Obosizion beim Schadsamth eingelekt.«

»Hierdurch ersparen Sie ihm etwaiges Leugnen, das ihm verhängnisvoll sein könnte«, sagte der Staatsanwalt mit einem Lächeln über die Orthographie. »Nun werden wir sehen, wie die Rückerstattung am bequemsten erfolgen kann. Meine Frau wird Ihnen Ihren Aufenthalt bei uns so angenehm wie möglich gestalten, und ich verpflichte Sie, kein Wort zu verlieren und nicht bestürzt zu erscheinen.«

Als die Mutter seines Substituts gestanden hatte und eingesperrt war, ließ der Staatsanwalt Désiré kommen. Er erzählte ihm Punkt für Punkt von dem Diebstahl seines Vaters, den dieser heimlich zum Schaden Ursulas, offenkundig zum Schaden seiner Miterben begangen hatte, und zeigte ihm den von Zélie geschriebenen Brief. Désiré bat zu allererst um die Erlaubnis, nach Nemours zu fahren, um die Rückerstattung einzuleiten.

»Der Fall ist ernst«, sagte der Beamte. »Da das Testament vernichtet worden ist, können Ihre Verwandten Massin und Crémière als Erben intervenieren, wenn die Sache bekannt wird. Ich habe jetzt genug Beweise gegen Ihren Vater. Ich vertraue Ihnen Ihre Mutter wieder an, die durch diese kleine Zeremonie in ausreichendem Maße auf ihre Pflicht hingewiesen worden ist. Ihr gegenüber werde ich tun, als hätten mich Ihre dringenden Bitten veranlaßt, sie zu entlassen. Fahren Sie mit ihr nach Nemours und regeln Sie alle diese Schwierigkeiten. Sie brauchen von niemandem etwas zu befürchten. Herr Bongrand liebt Fräulein Mirouet zu sehr, als daß er je eine Indiskretion beginge.«

Zélie und Désiré fuhren sogleich nach Nemours. Drei Stunden nach der Abfahrt seines Beamten erhielt der Staatsanwalt durch einen rei-

tenden Boten den folgenden Brief, dessen Orthographie berichtigt wiedergegeben wird, um einen vom Unglück betroffenen Mann nicht lächerlich zu machen.

»An den Herrn Staatsanwalt am Gericht von Fontainebleau.

Sehr geehrter Herr,

Gott ist nicht so nachsichtig mit uns gewesen wie Sie; wir sind von einem Unglück betroffen worden, das nicht wieder gutzumachen ist. Als der Wagen über die Brücke von Nemours fahren wollte, hat sich ein Strang gelockert. Da meine Frau ohne Diener hinten im Wagen saß und die Pferde den Stall witterten, wollte mein Sohn, der ihre Unruhe fürchtete, nicht, daß der Kutscher abstiege, sondern ist selbst ausgestiegen, um den Strang zu befestigen. In dem Augenblick, da er sich umwandte, um zu seiner Mutter einzusteigen, haben die Pferde angezogen. Désiré konnte sich nicht mehr zur rechten Zeit an das Geländer drücken; das Trittbrett hat ihm die Beine zerschmettert; er stürzte hin und die Hinterräder sind über seinen Leib hinweggefahren. Der Bote, der nach Paris eilt, um die besten Chirurgen zu holen, überbringt Ihnen diesen Brief. Mein Sohn hat mir inmitten seiner Schmerzen befohlen, Ihnen zu schreiben, um Ihnen unsere völlige Ergebenheit in die Entscheidung mitzuteilen, die Sie in der Angelegenheit, die ihn zu uns führte, zu treffen gedenken.

Bis zum letzten Atemzug werde ich Ihnen für die Art Ihres Vorgehens dankbar sein und Ihr Vertrauen rechtfertigen.

François Minoret.«

Dieses grauenvolle Ereignis brachte ganz Nemours in Aufruhr. Durch die Menge, die aufgeregt vor Minorets Gitter stand, erfuhr Savinien, daß seine Rache von einem Höheren in die Hand genommen worden war. Der Vicomte ging sofort zu Ursula, wo der Pfarrer ebenso wie das junge Mädchen mehr Entsetzen als Überraschung empfanden. Am nächsten Morgen gaben die Pariser Ärzte und Chirurgen, nachdem die ersten Verbände angelegt waren, einstimmig ihr Urteil ab, daß es nötig wäre, beide Beine abzunehmen. Minoret kam in Begleitung des Pfarrers erschöpft, bleich und verstört zu Ursula, wo sich Bongrand und Savinien befanden.

»Gnädiges Fräulein«, sagte er, »ich bin Ihnen gegenüber sehr schuldbeladen. Wenn auch all mein Unrecht nicht restlos wieder gutzumachen ist, so kann ich doch dafür büßen. Meine Frau und ich haben das Gelübde getan, Ihnen als alleiniger Eigentümerin unsere Besitzung Rouvre zu übergeben, ob wir nun unseren Sohn behalten oder ob uns das entsetzliche Unglück beschieden sein soll, ihn zu verlieren.«

Am Schluß dieser Rede brach der Mann in Tränen aus.

»Ich kann Ihnen versichern, meine liebe Ursula,« sagte der Pfarrer, »daß Sie einen Teil dieser Schenkung nicht nur annehmen dürfen, sondern sogar müssen.«

»Vergeben Sie uns?« fragte der Koloß demütig und fiel vor dem erstaunten jungen Mädchen auf die Knie. »In wenigen Stunden wird die Operation von dem ersten Chirurgen des Krankenhauses vorgenommen; aber ich habe kein Vertrauen zur menschlichen Wissenschaft; ich glaube einzig an die Allmacht Gottes! Wenn Sie uns verzeihen könnten, wenn Sie Gott bitten würden, uns unseren Sohn zu erhalten, so wird er die Kraft haben, diese Qualen zu ertragen, und uns wird das Glück zuteil, ihn zu behalten.«

»Gehen wir alle zur Kirche«, sagte Ursula und erhob sich.

Kaum war sie aufgestanden, als sie einen gellenden Schrei ausstieß und ohnmächtig auf ihren Sessel zurückfiel. Als sie wieder zu sich kam, sah sie ihre Freunde um sich, außer Minoret, der fortgestürzt war, um einen Arzt zu holen. Aller Augen waren besorgt auf sie gerichtet und schienen ein Wort von ihr zu erwarten. Und dieses Wort erfüllte alle mit tiefen Schrecken.

»Ich habe meinen Paten an der Tür stehen sehen«, sagte sie, »er hat mir ein Zeichen gemacht, daß keine Hoffnung ist.«

Désiré starb tatsächlich am Tage nach der Operation; er erlag ihren Folgen, dem Fieber und der Zersetzung der Säfte. Frau Minoret, deren Herz kein anderes Gefühl als das der Mutterliebe kannte, wurde nach dem Begräbnis ihres Sohnes wahnsinnig und mußte von ihrem Gatten in die Anstalt des Dr. Blanche gebracht werden, wo sie 1841 starb.

\*

Drei Monate nach diesen Ereignissen, im Januar 1837, heiratete Ursula Savinien mit Zustimmung Frau von Portenduères. Minoret beteiligte sich an dem Heiratsvertrag, indem er Fräulein Mirouet seine



Besitzung Rouvre und achtzigtausend Franken Rente auf das Staatsschuldbuch zuerkannte. Er selbst behielt von seinem Vermögen nur das Haus seines Onkels und sechstausend Franken Rente. Er ist der barmherzigste und frömmste Mann in Nemours geworden. Er bekleidet das Amt eines Kirchenvorstehers in der Gemeinde und ist die gütige Vorsehung für die Unglücklichen geworden.

»Die Armen müssen mir mein Kind ersetzen«, sagt er.

Manchmal erblickt man am Wegrand, in Gegenden, wo die Eichen gekappt werden, einen alten, welken, wie vom Blitz getroffenen Baum, der noch junge Triebe ansetzt, aber mit aufgerissenem Stamm die Axt um Erlösung anzuflehen scheint – dies ist das Bild des ehemaligen Postmeisters mit seinen weißen Haaren und seiner gebeugten, mageren Gestalt, an der selbst die alten Leute durch nichts mehr an den glücklichen Narren erinnert werden, den wir bei Beginn dieser Geschichte trafen, wie er seinen Sohn erwartete. Sogar seinen Tabak raucht er nicht mehr in der früheren Weise. Er schleppt noch eine andere Last mit sich herum als nur seinen Körper. Kurz, man fühlt bei ihm in allen Dingen, daß Gottes Hand schwer auf diesem Haupt gelastet hat, um ein furchtbares Beispiel zu geben. Dieser Greis, der das Mündel seines Onkels so grenzenlos gehaßt hat, häuft jetzt, gleich dem verstorbenen Doktor, all seine Zärtlichkeit auf Ursula und ist ihr Vermögensverwalter in Nemours geworden.

Herr und Frau von Portenduère verbringen fünf Monate des Jahres in Paris, wo sie im Faubourg Saint-Germain ein wundervolles Haus gekauft haben. Die alte Frau von Portenduère hat ihr Haus in Nemours den Barmherzigen Schwestern geschenkt, die dort eine Armenschule halten, und lebt auf dem Schloß Rouvre, dessen erste Schaffnerin die Bougival ist. Der Vater von Cabirolle, der ehemalige Fahrer des Ducler, hat die Bougival geheiratet, die außer den reichen Erträgen ihrer Stelle zwölfhundert Franken Rente besitzt. Der junge Cabirolle ist der Kutscher von Herrn von Portenduère.

Häufig sieht man in den Champs-Élysées einen jener reizenden kleinen Wagen vorüberfahren, die Escargots genannt werden. Er ist mit perlgrauer Seide und blauen Verzierungen ausgeschlagen, und darin kann man eine hübsche blonde junge Frau bewundern, deren Gesicht von tausend Löckchen gleich grünem Laubwerk umrahmt ist, deren von Liebe strahlende Augen leuchtenden Immergrünblüten ähneln, und die sich leicht an einen schönen jungen Mann lehnt.

Wen ein Gefühl des Neides bei diesem Anblick beschleicht, der bedenke, daß dieses schöne Paar, das von Gott geliebt wird, im voraus seinen Zoll an die Leiden dieses Lebens entrichtet hat. Diese beiden verheirateten Liebenden sind wirklich der Vicomte von Portenduère und seine Frau, und es gibt nicht zwei Häuslichkeiten in Paris, die der ihren gleichen.

»Das ist das reizendste Glück, das ich je gesehen habe«, sagte neulich die Gräfin de l'Estorade von ihnen.

So segne man diese glücklichen Kinder anstatt sie zu beneiden und suche eine zweite Ursula Mirouet, die von drei Greisen erzogen wurde und der besten aller Mütter: der Not.

Goupil, der aller Welt dienstbar ist und mit Recht als der klügste Mann von Nemours gilt, steht in Ansehen bei seiner kleinen Stadt; aber er ist in seinen Kindern bestraft, die entsetzlich sind, rachitisch und wasserköpfig. Sein Vorgänger Dionis tritt in der Abgeordnetenkammer rühmlich hervor, zu deren schönsten Zierden er gehört, zur großen Zufriedenheit des Königs von Frankreich, auf dessen sämtlichen Bällen Frau Dionis zu sehen ist. Frau Dionis erzählt der ganzen Stadt alle Einzelheiten über die Empfänge in den Tuileries und über den Glanz des königlichen Hofes. So thront sie in Nemours vom Thron angeleuchtet, der dort sicherlich populär wird. Bongrand ist Gerichtspräsident in Melun, und sein Sohn ist auf dem besten Wege, ein sehr tüchtiger Staatsanwalt zu werden.

Frau Crémère sagt immer noch die entzückendsten Dummheiten der Welt. Sie fügt ein g an Tambour, angeblich, weil ihre Feder spritzt. Am Tage vor der Hochzeit ihrer Tochter beendete sie ihre Belehrungen damit, daß eine Frau überall im Hause ihre Sphinxaugen haben müsse. Goupil stellt übrigens eine Sammlung allen Unsinns seiner Cousine zusammen als »Crémèriana«.

»Wir haben den Schmerz gehabt, unseren guten Abbé Chaperon zu verlieren«, sagte diesen Winter die Frau Vicomtesse von Portenduère, die ihn während seiner Krankheit gepflegt hatte. Der ganze Bezirk kam zu seinem Begräbnis. Nemours hat Glück, denn der Nachfolger dieses heiligen Mannes ist der ehrwürdige Pfarrer von Saint-Lange.

Marcel Jouhandeau  
Fräulein Zéline oder Gottes Glück  
zum Gebrauch eines alten Fräuleins

Wenn dein Auge erlischt, wird dein ganzer  
Körper in der Finsternis sein. Wenn aber das  
Licht, das in dir ist, Finsternis ist, wie groß  
wird dann selber die Finsternis sein.

*Ev. Matth. VI, 23*

Fräulein Zéline wohnte mit ihrer Schwester in einem kleinen neuen Haus an der Landstraße nach Limoges. Sie hatte sich nicht verheiratet, um die Gewißheit zu haben, glücklich zu sein. Sie hatte sich gesagt, überall im Leben würde sie an einem Zimmer, etwas Milch, Honig, einigen Früchten und Brot ihr Genüge haben. Nach der Heirat ihrer jüngeren Schwester wohnte sie nicht ohne einen gewissen Triumph allen Katastrophen bei, von denen die heimgesucht wurde. »Ich hatte es dir vorher gesagt«, erklärte sie ihr unerbittlich, als sie Witwe geworden war und ihre einzige Tochter ins Kloster ging: »Sein Glück von jemand außer einem selber abhängig machen, heißt kein Recht mehr drauf haben.«

Man traf sie alle beide tagtäglich auf dem Vorplatz des Klosters »La Providence« oder in der unmittelbaren Nachbarschaft des Klosters, das an derselben Chaussee und in derselben Fluchtlinie lag wie ihr eigenes Haus. Niemals sah man sie irgendwo anders; sie hatten dort nichts zu tun. Die Zeremonien in der Kapelle, die Empfänge im Sprechzimmer des Klosters schienen sie zu interessieren, und sonst nichts in der Welt. Schwester Stanislas Kostka schien ihre einzige äußere Bindung, – nicht daß Fräulein Zéline an ihr gehangen hätte; Fräulein Zéline liebte niemanden über die Maßen; Fräulein Zéline liebte niemanden. Sie begleitete nur Frau Georget, ihre Schwester, überallhin, um ihr bei jeder Gelegenheit zu beweisen, daß es ihr keinen Vorteil ihr gegenüber verschafft hatte, nicht Mädchen zu bleiben. Frau Georget, der ihr Friede lieb war, gestand es zu. Sie war nicht für Diskussionen geboren. Sie liebte aber trotz allem das Andenken ihres Gatten sehr, so traurig es war, und auch das irgendwo vorhandene Dasein – mochte es auch so weit ab und von ihrem getrennt sein, wie sich's gefügt hatte – ihrer Tochter Stanislas Kostka.

Fräulein Zéline war ohne Koketterie, aus verfeinertem Egoismus fanatisch gepflegt. Sie organisierte ihre Garderobe wie ihre Küche und ihre Küche wie ihr Herz. Es genügte ihr, immer das Notwendigste haben zu können. Frau Georgeret hatte für etwas Luxus und Schmuck einiges übrig, ohne daß Sauberkeit ihr eine fixe Idee gewesen wäre. Fräulein Zéline wäre gestorben, wenn ihr eines Morgens Wasser für ihre Toilette gefehlt hätte. Ihre Waschungen dauerten eine Stunde. Frau Georgerets dauerten nicht länger als fünfzehn Minuten; aber Frau Georgeret wäre sehr unglücklich gewesen, wenn sie keine Glasperlen zum Aufnähen auf ihre Mantillen gehabt hätte. Fräulein Zéline hatte mit dreizehn Jahren entdeckt, daß wir Glasperlen nicht immer zu unsrer Verfügung haben wie Wasser. Ihre ganze Philosophie steckte in dieser Bemerkung. Fräulein Zéline und Frau Georgeret waren von gleicher Größe, Fräulein Zéline war magerer, Frau Georgeret stärker. Diese hatte die Haltung einer Königin, jene deren Charakter. Fräulein Zéline trug eine ganz glatte schwarze Robe, im Winter aus Wolle, im Sommer aus Baumwolle. Sie nahm, nach Ostern, einen Kragen in uni um die Schultern, weil sich's, wenn man die fünfzig überschritten hat, nicht gehört, »so« zu gehen – oder sollten Sie etwa vor Hitze umkommen? – und von Allerheiligen ab einen Kragen garniert mit dem hundertjährigen Fell mongolischer Ziegen und im Aussehen dem etwas wurmzerfressenen Hermelin an den Mäntelchen der Stiftsdamen nahekommend. Die Roben von Frau Georgeret waren aus Seide oder aus Samt und ihre innen gut gepolsterten Füllungen waren, den Leuten zu Gefallen, mit Pelzkragen, Litzen, Verbrämungen, Goldstickereien, Rokoko-Appliquen, durchbrochenem griechischen Tüll, Troddeln und Jettgehängen wie die Decke über einem Reliquienschreine verziert. Aber Frau Georgeret hing vor allem an ihrer falschen weißen Perücke, die ihr in dieser unbekannten Gegend das Wesen einer Marquise gab, während Fräulein Zéline ohne weiteres auf ihre glatte Stirn zwei sehr blonde, silberdurchzogene Strähnen legte und unter dem Messingbogen ihrer kleinen, schmucklosen, unwandelbaren Kapotte sich einen sehr glatten Chignon aus echten roten nun verblichenen Haaren drehte.

Frau Georgeret brauchte zum Leben drei Gänge. Mit welcher Freude schlürfte Fräulein Zéline vor ihrer Schwester auf einer Serviette, die sehr weiß dicht vor ihren Knien dalag, die Mühsal aller Bienen und den Trost aller Kälber der Erde. Und um sicher zu sein, daß

es ihr nie an Milch und Honig fehlen werde, verzichtete Fräulein Zéline freiwillig auf alles übrige.

Fräulein Zéline liebte aus Grundsatz keinen, vielleicht aus Hochmut, oder, wer weiß, aus Unwissenheit? aus Weisheit, glaubte sie selbst. Sie schien das Evangelium nicht zu kennen, wenn sie jeden Morgen der Messe in der Providence folgte. Die übrige Welt, außer ihr, war ihr gleichgültig. Es zählten auf der Welt nur Gott und Fräulein Zéline und Gott Fräulein Zélines wegen. Die übrige Menschheit war so lächerlich, so eitel, so gemein, so sehr an irgendwelche Genüsse verloren, so unbesorgt um ihr wahres Interesse, so ausschweifend, so leichtsinnig, so unvernünftig, daß man keinerlei Verpflichtungen irgendwem gegenüber mehr hatte. Fräulein Zéline und die Vorsehung wenigstens verstanden sich drauf, an die Zukunft zu denken und die Zukunft für Fräulein Zéline vorzubereiten. Fräulein Zéline war sicher, nie unglücklich zu werden. Hatte sie nicht alles dazu getan und auf das allumfassend Überflüssige verzichtet und war nun einzig dem Notwendigen verhaftet, sich selber. Von Gott sogar nahm sie allein das Wesentliche. Warum hätte sie sich mit unnötigen Andachtsübungen, überschüssigen oder verfrühten Schrecknissen Umstände machen sollen? Von Gott behielt sie nur die Providence von Chaminadour bei, auf die es sich empfahl, Rücksicht zu nehmen, um nichts zu verderben und nichts vernachlässigt zu haben, nicht einmal das, ob auch ungewisse, Jenseits von Fräulein Zéline. Von der Summe ihrer Pflichten behielt sie einfach, um zu vereinfachen, das Unerläßliche der ersten und die dritten, diese vollzählig. Wie war die Linie dieses Lebens schön, gerade, einfach! Wenn Fräulein Zéline vor ihren Augen jemanden in ein unheimliches Unglück fallen sah, tippte sie ihn mit dem Fuß an und lächelte, unbarmherzig, so innerlich überlegen: »Wieder so einer, der nicht verstanden hat, sich's einzurichten.« Die Hölle war ihr wohl auch für die andern, und von der Höhe ihres Gebetsstuhls aus weißem Holz in der Kapelle der Providence sah sie die Frommen und ihre Schwester unnütz ihre Knie auf den Fliesen vom Wege des Kreuzes vernutzen, dem zu folgen sie selbst nie unternommen hatte.

Die Landstraße nach Limoges war aristokratisch. In majestätischer Einsamkeit zog sie um einen abgelegenen Hügel ihre Schleifen. Unter den gefälligen Villen und bescheideneren Eigenhäuschen honet-

ter Kleinrentner war ihr schönster Schmuck das Kloster »La Providence«. Fräulein Zéline und Frau Georgeret gehörten zur Landstraße nach Limoges. Sie waren der Providence ja so eng verbunden, und ihr Häuschen – einstöckig war es, hatte vier Stuben, und das Dach war aus Ziegeln – paßte so gut zu ihnen beiden und all den andern stillen Behausungen an der Straße.

Wenn sie ausgingen, war es zur gleichen Zeit. Die Leutchen, die da am Fenster oder in ihren sauber geharkten Gärtchen zwischen dem Hause der beiden Damen und dem Kloster »La Providence« saßen, waren allmählich dahin gekommen, nach ihnen die Tageszeit zu bestimmen. Man sagte: »Fräulein Zéline kommt von der Messe. Fräulein Zéline geht zur Vesper.« Und danach bemaß dann jeder, ob er der Sonne voraus war oder im Rückstand.

Von Frau Georgeret sprach man wenig. Sie schien »gar nicht mitzurechnen«, wie die Kinder beim Spielen von einem kleinen Bruder sagen, den sie nicht ernst nehmen – schien nur ein Schatten, der überaus phantastische Schatten des strengen Fräuleins Zéline. Sie ging besser gekleidet, hielt sich auch an kräftigere Kost, aber man hörte ihr nicht mehr zu, wenn nur Fräulein Zéline eben das Wort nahm, und wenn sie in deren Gesellschaft auftrat, so sah man sie nicht einmal an. Nun kam es aber nie vor, daß Frau Georgeret allein ausging, und wenn man in Abwesenheit ihrer Schwester ihre Meinung, es mochte sein worüber auch immer, erfahren wollte, so erwiderte sie: »Das wird Ihnen Fräulein Zéline sagen.«

Fräulein Zéline konnte bisweilen an ihren Vater erinnern. Ehemaliger Meharist, hatte er willig in einer Wüste Hunger und Hitze erduldet, war aber nicht imstande, die leiseste Widerwärtigkeit von Menschen in Kauf zu nehmen. Sein fanatischer Unabhängigkeitsdrang hatte seinem Vorwärtskommen geschadet. Frau Georgeret tadelte ihn deswegen. Fräulein Zéline hatte ihrem Vater einen parteiischen Kult gewidmet. Hatte die Seele der alten Jungfer in ihr mit der des schweifenden Offiziers auf dem Rücken des Dromedars im innersten Afrika sich versäumt? Für sie hatten all die Rentner ringsum an der Landstraße nach Limoges etwas von Hottentotten. Die Linden, die ihren Weg begleiteten, bildeten mit den Steinbänken unter ihnen Oasen, die sich bis zur Providence zogen, die eine Art Äquator war, wo man nur noch von Gott und sich selber abhing. Wie schnell konnte sie, und mit einem einzigen harten und schneidenden Wort, einen Partner, der eine indiskrete Frage an sie stellte,

mundtot machen. Übrigens kamen ihr alle Fragen indiskret vor, und sie selbst stellte niemandem eine. Bald hieß es von ihr, sie habe kein Herz, bald, keine Neugier, zwei Dinge, die ja bei der Masse meistens dasselbe sind.

Frau Georgetet hatte sich gewöhnt, an nichts mehr Anteil zu nehmen, um sich der Wüste ihrer Schwester ganz zu akklimatisieren. Nichtsdestoweniger hatte sie heimlich einige Freundinnen für sich, die von Fräulein Zéline geächtet waren. Diese sah sie während der Vesper bei sich, welche Fräulein Zéline, die kaum devot, aber sehr korrekt war, niemals versäumte, während Frau Georgetet, sehr devot, aber wenig exakt, davon Abstand nahm. Fräulein Zéline und Frau Georgetet waren nicht aus der Gegend, in die die Berufung von Schwester Stanislas Kostka sie hinieden geführt hatte, und so waren auch die Freundinnen von Frau Georgetet eben nur die ihrem Betstuhl benachbarten oder Angehörige von Nonnen, die sie etwa am Gitter, sonntags, im Empfangsraum der Providence gekreuzt hatte. Vertraulichkeit, Zwanglosigkeit gab es nicht unter ihnen, wenn es hoch kam, einige Freiheit. Es wäre Frau Georgetet zum Beispiel schon schwer gefallen, ihnen Tee vorzusetzen, ohne daß Fräulein Zéline es gemerkt und sich darüber geärgert hätte. Dabei wäre Frau Georgetet ihnen so gern etwas weniger fremd gewesen, wenn sie aber versucht hatte, am Sonntag, eine Stunde lang, während der Vesper sie zu erwärmen, war Fräulein Zéline eine Woche lang eisig mit ihnen. Die Erinnerung an ein Familienleben, an die ersten Liebkosungen und die letzten Worte ihres Gemahls – so süß waren sie gewesen –, an einige Morgen im Frühling, wo Stanislas Kostka noch nichts von Gott wußte und als ganz junges Ding in einem kleinen Ziergarten umherlief, welcher, im Innersten von Frau Georgetets Seele, immer ganz voll – von Sonne, Blumen und Vögeln – war, dies alles nährte in ihr die Neigung, immer die Kinder der anderen oder unbekannte junge Mütter zu sehen und von Heiraten, Kindstufen sprechen zu hören, die im Kirchspiel gefeiert wurden.

Eines schönen Abends – es war im Sommer – starb Stanislas Kostka im Laubengang des Gartens der Providence an einem Lungenleiden. Frau Georgetet glaubte nun keinen Grund mehr für ihr Dasein an der Straße nach Limoges zu haben; um sich endgültig irgendwo niederzulassen, wo sie noch jemanden lieben könne, starb sie. Fräulein Zéline war allein. Sie klagte nicht darüber. Gebrechlich, stets adrett

und so sauber, daß ein Tropfen Wasser aus Sympathie ihr gefolgt wäre, lebte sie, immer auf gleiche Art, ihr Dasein dahin, erhobenen Haupts, ein goldenes Lächeln im Mundwinkel und ohne auf die übrige Welt zu achten.

Die Freundinnen von Frau Georget hatten versucht, nach der Vesper zu ihr zu kommen und ihr Abwechslung zu verschaffen. Bald verstanden sie, daß sie sie nur langweilen konnten. Fräulein Zéline brauchte niemanden, um glücklich zu sein. Fräulein Zéline brauchte niemanden. In jeder Sekunde wußte sie, was sie zu tun hatte. Am frühen Morgen, um sechs, wenn sie von der Messe gekommen war, machte sie ihr Bett. Sie sagte gegen acht, um sich auszuruhen, das Ave. Dann putzte sie einen Quadratmeter ihres Parketts; da hätte man Fräulein Zéline bei sich auf den Knien bis ins letzte beschattete Eckchen können heraufkriechen sehen, in der Hand eine Kerze, eine Lupe und einen großen Vorrat Haarnadeln, mit ihnen zu wirtschaften. Sechzehn Wandflächen waren in ihrem Häuschen um sie herum – und die schlossen ihr die Welt ab. Zwei Stunden täglich tanzte sie regelmäßig vor zweien, die sie sich abwechselnd aussuchte, um sie sowie die ihnen zugehörigen Möbel, Rahmen und Nippsachen blank zu putzen. Dergestalt war sie sicher, ohne – bei allem Zeremonial – eine unnütze Bewegung gemacht zu haben, am Ende der Woche alles angerührt, gemessen, gezählt, überprüft und instandgehalten zu haben, was ihr auf Erden zu eigen gegeben war. An einem bestimmten Tag, um die Wende der Jahreszeit, stieg sie bis auf die letzte Sprosse einer altmodischen, sehr hübschen, mit Schnitzereien verzierten Leiter, um die Vorhänge von den Fenstern und den beiden Betten zu nehmen und mit einem Lappen über den Betthimmel und die Decke zu fahren. Hatte sie dann überall Ordnung, rings um die Ordnung, die in ihrem Herzen herrschte, gemacht, so setzte sie sich in einen großen Lehnstuhl gegenüber von ihrem Innengarten, hinter dem ein Berg in die Höhe ragte. Manchmal las sie, abends, bevor die Nacht kam, die Bibel oder den Robinson Crusoe.

Die Rentner an der Straße nach Limoges behaupteten, sie habe mit sechzig Jahren weder je gelacht noch geweint, weil sie faltenlos war.

Indessen aber wurde nach und nach, was sie sah, unscharf; sie sah – schreckliche Vorläufer – unerklärliche Blitze in der Dunkelheit, sobald als sie nicht mehr schlief, über die Zimmerwände hinlaufen.



Eines schönen Sommertages saß sie in ihrem großen Korbsessel, und wie sie mittags in ihrem kleinen Garten die Rosen betrachtete, fühlte sie, wie sie blind wurde. Die Rosen, die sie noch immer betrachtete, die Sonne, die sie eben gesehen hatte, wurden mit einem Male beide undeutlich, schmolzen in eine große rote Scheibe und die versank bald, in ihren beiden Händen, auf ihren Knien, in eine ewige Nacht.

Sie machte verzweifelte Anstrengungen, noch einmal die Welt zu erblicken; sie war verschwunden. Fräulein Zéline rieb sich die Augen. Die Welt ist wie ein Engel vor dem Antlitz des Gerechten. Sie rief sie zurück. Vergebens. Fräulein Zéline blieb in den Finsternissen des Innern, ganz allein, nur noch am Leben.

Einige Tage lang konnte sie noch den Berg in der Ferne wie einen geliebten Schatten hinter dem dichten unerbittlichen Schleier erkennen. Die nächsten Gegenstände, ihre Hände waren ihr überhaupt nicht mehr sichtbar. Sie suchte sie zu sehen; den ganzen Tag suchte sie sie an den äußersten Enden der Erde und wußte doch, sie waren da vor ihrem Angesicht; mit einer Angst, die ihrer größten Qual noch Zuwachs war, fragte sie sich, ob ihre Nägel sauber seien, und man hätte sie drauf ertappen können, wie sie allstündlich sie nach alter Gewohnheit, so wie man einem eigenen Ritus treu bleibt, an ihre Augen führte, als ihre Augen schon seit langem tot waren.

Darauf versuchte sie dann, trotz der unendlichen Schwierigkeit, mit einer Art Zorn sich unter allen ihren scheinheilig versteckten Möbeln zurechtzufinden; am Ende kam es ihr vor, sie trieben ihr Spiel mit ihr, sie spielten mit ihr Verstecken; sie jagte nach ihnen. Am Ende ließ Fräulein Zéline sich vom Reiz dieses schrecklichen Blinddekuhspiels gefangennehmen, das sie in ihren vier Wänden trieb. Die Hauptsache war: sie behielt ihre teuren Gewohnheiten mit derselben Regelmäßigkeit bei wie in ihrem ganzen bisherigen Leben – ohne einen Menschen nötig zu haben.

Was war ihr denn zugestoßen, alles in allem genommen? Fast nichts. Sie war noch etwas tiefer in sich hineingegangen. Sie war etwas weniger zerstreut. War das Glück oder Unglück? Sie war etwas mehr allein. Alle, außer Fräulein Zéline, hätte das verstimmt. Es war also Glück. Sie wollte nicht zugeben, daß es Unglück sei.

Ihre Vorräte gingen zu Ende. Sie konnte nicht über die Schwelle treten, ohne zu fallen. Eines Abends hatte sie kein Brot mehr; sie hatte seit langem Hunger; sie mußte rufen. Dieser erste Schrei durch-

bohrte ihr Herz. Sieh einer an, Fräulein Zéline, die einen brauchte, einen von der Straße nach Limoges. Ihr wäre lieber gewesen, jemanden vom anderen Ende der Welt zu brauchen, wo ihre Hände ruhten, seitdem sie erblindet war; es war weniger weit von ihr ab. Es wäre weniger demütigend gewesen, ihn zu bemühen.

Die Providence, wo sie um Stanislas Kostkas willen auf einen Platz in der Krankenabteilung hätte hoffen können, war eben säkularisiert worden. Ihre nächsten Nachbarn, die ehemals von ihr am meisten waren verachtet worden, die, gegen welche sie am mißtrauischesten war, gewiß weil bei denen die Gefahr größer war, sie könnten ihr nützen – hielten Fräulein Zéline für sehr reich. Sie schlugen ihr vor, in Pension zu ihnen zu kommen. Ihr blieb keine Wahl. Sie nahm an. Während man ihre Ersparnisse vergeudete, schickte man ihr das Essen aufs Zimmer. Sie lebte dort, ohne sich zu rühren, wie eine Reliquie. Sie fand dort noch ihre Freude darin, alles zu entbehren, was man ihr nicht nahelegte; das war ihr Luxus. Eine kleine Krankenschwester kam alle Sonnabend, um sie herzurichten. Da Fräulein Zéline sich auf keinen verließ, konnte sie nie sicher sein, saubere Nägel zu haben; immer führte sie die ihrer Hände allstündlich vor ihre leeren Augen; es sah aus, als schmolle sie ihnen. Weißer als Perlmutter, wie sie waren, wagte sie doch nicht, sie sich zu nähern, und ihre Füße hielt sie voneinander entfernt, als wenn sie Furcht hätten, gegenseitig sich zu berühren. Ihr eigener Körper, von dessen Sauberkeit sie sich nicht Rechenschaft ablegen konnte, widerstand ihr; sie versuchte immer, ihn soweit von sich abzuhalten als möglich.

Als sie nach Verlauf von drei Jahren vollständig ruiniert war, und weil die Kinder ihres Wirtes größer geworden waren, mußten die nun wohl jedes ein Zimmer für sich haben. Man sagte zu Fräulein Zéline, des Abends, sowie alles schlafen gegangen sei, werde man ihr ein Feldbett in der Küche aufstellen; und man entzog ihr die Einsamkeit, in der sie sich gewöhnt hatte, glücklich trotz allem zu sein, aus Hochmut. Die Schwester kam sonnabends nicht mehr. Jeden Morgen, bevor jemand auf war, zog ein Dienstmädchen, dessen Gesicht sie niemals gesehen hatte, sie auf rüde Art an und wusch sie mit einem Lappen ab, den sie genommen hatte, wer weiß woher, und der nach Fett oder Schimmel roch. Der Ekel stieg einem vor dem Handtuch hoch. Fräulein Zéline zuckte nicht. Besser war zu vermeiden, daß dieses unsichtbare Mädchen zum Überfluß ihr noch die Qual auferlegte, sich vernehmen zu lassen.

Im Sommer kamen die Kinder aus dem Viertel und spielten im Hof. Sie hörte, wie sie rings um sie schrien, für sie viel lauter als für alle anderen; sie zerrissen ihr Trommelfell, und dann bedrohten sie ihre arme verzärtelte Seele, die ganz geduckt, so gebrechlich wie eine Glaskugel oder eine Seifenblase in ihr war. Oft, wenn sie gerade Versteck spielten, kamen sie, ohne um Erlaubnis zu bitten, und steckten ihren schweißtriefenden Kopf unter ihre Schürze, manchmal ihr in die Hände; sie widerstrebte nicht. Oder sie war das Mal! Dann mußten sie angelaufen kommen und sie berühren wie einen unbeweglichen Prellstein. Sie sah es kommen, wie sie einer nach dem andern sich gegen sie werfen würden; einer nach dem andern warf sie beinahe um. Sie mußte sich am Fensterladen hinter ihrem Kopfe festhalten, und wenn ihre Hände beim Suchen nach dem Drehriegel auf den Rosenstock an der Mauer trafen, so zerrissen sie sich im Vorbeistreichen.

Wenn das Dienstmädchen mit seiner schrecklichen Stimme und Worten, die ihr auf den Lippen eingeschlafen waren, und vor denen Fräulein Zéline sich ängstigte, sie nach dem Frühstück auf ihren Platz, die Holzbank im Hofe zurückgebracht hatte – dann konnte geschehen, daß man sie dort vergaß. Die Haustür war dreifach verschlossen. Die Kinder spielten in irgendeinem Wäldchen; es war so heiß. Die Sonne und Fräulein Zéline standen eine der andern gegenüber, allein. Sie nahm sie wie ein großes purpurgoldenes Untier ganz in ihre Fänge und bis unter ihre Flügel aus Feuer; Fräulein Zéline aber hatte sie kommen sehen; erst machte sie ihr einen kleinen roten Punkt in der Gegend der Augen wie nach dem Hofeingang zu; sie entsetzte sich davor und versuchte gegen die Mauer, näher an den wilden Rosenstock, zurückzuweichen. Aber der kleine rote Punkt wurde größer und größer, fiel über sie her. Sie fühlte ihren Leib brennen, vor allem an den Händen und im Gesicht, die bloß waren. Sie stand auf; und nun begann sie, um die Hölle im Kreise zu laufen, sie mit Tasten zu fliehen; arme Nacht, stützt sich an Mauern, ist ganz erhellt. Aber die Sonne folgte Fräulein Zéline überallhin, und diese stieß dann zum Schluß an einer ganz bestimmten Stelle im Denken stets auf ihren Vater, den Meharisten. Und nun war Fräulein Zéline noch einmal, wiewohl sie doch den höllischen Zirkel vergeblich durchmessen hatte, ganz glücklich; so nahm sie zwischen den Feuerflügeln des Cherubin ihren unvordenklichen Platz auf der Holzbank hinten im Hofe ein, den sie, um ihn ein wenig zu vergrößern und ihn lieben zu können, ihre »Sahara« zubenannt hatte.

Die Gastgeber Fräulein Zélines wurden bald ihrer Gegenwart müde, so bescheiden sie war. Dieser Schatten vor ihrer Haustür den ganzen Tag und das Gitterbett in der Küche die ganze Nacht gemahnten sie zu stark an die Vergeudung, die sie begangen hatten. Es gelang ihnen mit Schikanen und Vernachlässigung, in Fräulein Zéline den Wunsch zu wecken, ins Krankenhaus aufgenommen zu werden.

Eine Freundin von Frau Georgeret tat alle nötigen Schritte. Man brachte Fräulein Zéline in einem kleinen Zimmer unter, um Stanislas Kostkas willen. Das Klimpern des Rosenkranzes der Schwestern von der Barmherzigkeit zu Bourges, die in der Nähe ihres Bettes kamen und gingen, gab ihr die Überzeugung, sie sei nun in die Kapelle der Providence gekommen, wo sie mitten in der großen Allee, genau gegenüber vom Chor, ihren Gebetsstuhl aus weißem Holz hatte. Sieben Tage lang glaubte Fräulein Zéline nun endgültig im Paradiese untergekommen zu sein; man wusch sie mit Tüchern, die nach Karbol rochen. Dieser unangenehme Geruch des Todes war ihr nach dem von Fett und Fäulnis eine Erholung. Und dann hatte Fräulein Zéline die Sicherheit, vor ihrem Tode nun nichts Vulgäres mehr hören zu müssen; sie, die selbst so wohlerzogen war, konnte nun sicher sein, umgeben von der Diskretion von Leuten zu sterben, die »gelernt haben, was sich schickt«. Die aber, die auf der Straße nach Limoges vorbeikamen, würden nun nicht mehr ihr Gesicht auf der Holzbank vor der Tür der andern zur Schau gestellt sehen.

Der Krieg brach aus. Ein Bett im Hospital wurde ein schwer erreichbarer Luxus. Alle Kranken und Gebrechlichen mußten auf Anordnung des Chefarztes in einen gemeinsamen Saal verbracht werden. Man brachte, einer hinterhältigen Bosheit der Providence zufolge, Fräulein Zéline zwischen einer Epileptischen und einer Skrofolitischen mit offenen Geschwüren unter. Jedesmal, wenn man zur Rechten die fauligen Schwären der Skrofolitischen, die sich geöffnet hatten, verband, schlug eine fürchterliche Ausdünstung Fräulein Zéline entgegen, zog über ihre Hände hin, füllte ihr den Mund, stieg ihr in die Nasenlöcher, drang bis zu ihrer Seele. Ihre Glieder, ihre Bettlaken waren schließlich von ihr durchtränkt worden; dieser schwere Geruch, der so dick war wie kleine Wolken, die sich klebrig anfühlten, wurde ihre Besessenheit, verband sich mit dem geringsten ihrer Gedanken und mit allen ihren Gefühlen, und nichts konnte sie davon abziehen. Indessen erhoben sich von

Stunde zu Stunde zur Linken unartikulierte, beklommene, erstickte Schreie, es war wie das schmutzige Jachzen eines Tieres, das ertrinkt, und bald kam eine menschenförmige Masse bis unter Fräulein Zélines Bett, manchmal bis auf das Bett selbst gerollt. Fräulein Zéline fragte sich, was das sein könne. In der zweiten Nacht von Fräulein Zélines Aufenthalt im gemeinsamen Saal wollte die Epileptische, nach einem Anfall mit Delirium, ins falsche Bett; sie hielt Fräulein Zélines für das ihre und wollte hinein. Fräulein Zéline wehrte sich lange; endlich aber fühlte sie, halb bewußtlos vor Entsetzen über solch Beilager, wie dicht an sie gedrängt, ihre nackten Beine entlang, ein dicht behaarter durchnässter Körper heraufglitt; es war wie ein zitternder Hund, dessen Zähne gegeneinanderschlagen. Das namenlose Erschrecken ihrer armen, blinden, spiegelblanken, einstmals so zarten, exklusiven Linken, als sie auf ihrem eigenen Kopfkissen auf einen unbekannten, grauenhaften, verkrampften, ganz mit Schaum bedeckten Mund stieß, gab ihr die Kraft zum Schreien zurück. Die Wärter kamen gelaufen. Man brachte Licht. In dem gleichen schmalen Bett lagen beide, Fräulein Zéline und die Epileptische, reglos, und zwischen ihren beiden Gesichtern war nicht mehr Raum als die Hand der Blinden dick war.

Am nächsten Tage wollte Fräulein Zéline kein Essen und nichts Stärkendes zu sich nehmen. Den ganzen Tag dachte sie an ihr Leben, an diesen Willen zum Glücklichein, der mit ihr geboren war, an ihren Anspruch, entrückt, unabhängig, allein auf Erden bis an ihr Ende zu bleiben. Ihre Beharrlichkeit, keinen zu lieben, erschreckte sie nicht. War es der Vorsehung, die von ihr nicht vernachlässigt war, solange sie noch glücklich war und sehen konnte, gelungen, sie von der Eitelkeit zu überzeugen, Fräulein Zéline zu sein, jenem Gefühl, das nie kennen zu müssen, ihr von Jugend auf vorgeschwebt hatte? Fräulein Zéline konnte nicht anders, sie mußte sich dies Zeugnis ausstellen, daß sie anders war als diese Welt, die sie in ihrem Schoße aufgenommen, betreut oder zur Verzweiflung gebracht hatte und noch in ihrem Blindsein nicht abließ, mit einer unsichtbaren Gegenwart sie heimzusuchen, mit einer Gegenwart, die so grausam und schmäzlich, die gnadenlos, skrofolitisch und epileptisch war. Das Bewußtsein der Würde, das ihr aus der moralischen Natur und der Maßlosigkeit ihres Schmerzes kam, tröstete sie.

Am Abend wollte sie nicht einschlafen, so groß war immer noch ihre Angst vor dem Untier, das in ihr selbst, etwas zur Linken,

schlief und Lästerung mit erschlaffter Qual mischte. Das schweigende Geschwür, das sie zur Rechten trug, sandte seinen noch widerwärtigeren, unerträglichen, allumfassenden Geruch, einen Geruch wie die Welt, aus. Kaum aber hatte Fräulein Zéline um Mitternacht unter Sträuben dem Schlafe wie einem unwiderstehlichen Willen Gottes sich überlassen, als ihre Arme – einer armen Blinden – sich weit auf ihrem Lager auseinandertaten. Fräulein Zéline träumte, sie sei auf Golgatha, ans Kreuz geschlagen zwischen einer Epileptischen und einer Skrofolitischen, aber sie war nicht mehr blind, und sie wußte alles; sie war nicht mehr Fräulein Zéline: sie sah die Sonne zu ihrer Rechten über der Skrofolitischen, und der Mond war zu ihrer Linken über der Epileptischen stehengeblieben. Die beiden Gestirne verbreiteten ein sanftes Licht, das sie wiedererkannte. Die Rosen aus ihrem kleinen Garten blühten zu Füßen ihres Kreuzes; sie sah sie sanftmütig wie einst an, als sie ruhig in einem großen Korbsessel in der Tür ihres Zimmers gesessen hatte. Das Geschwür der Skrofolitischen zu ihrer Rechten strömte nicht mehr seinen Geruch, sondern köstliche Düfte von heißem Wein und geröstetem Brot aus, die den Himmel durchräucherten. Die Epileptische schrie nicht mehr; ihre Flüche hatten sich in erbauliche Sprüche gewandelt; sie drohte nicht mehr zu fallen, war sie doch fest, Fräulein Zéline zur Linken, an ein Kreuz von edlem Holze genagelt, das mit kostbaren Steinen belegt war.

Allmählich senkte sich die Sonne zur Skrofolitischen und verschmolz mit ihr. Langsam näherte der Mond sich der Epileptischen, und dann waren sie nur noch *eines*. Die Sonne auf der Skrofolitischen ähnelte einem Kleide von Prinzessin Eselshaut und der Mond auf der Epileptischen einer Tracht Schnee. Fräulein Zéline war nicht mehr blind: sie sah die ganze Welt am anderen Ende von ihrem inneren Garten zu ihren Füßen; sie sah die Straße nach Limoges und die ganze Provinz und die ganze Erde, das Firmament, das Jenseits der Sterne, wo die Providence auf einem Thron zwischen Stanislas Kostka und Frau Georgette ruhte. Fräulein Zéline war nicht mehr Fräulein Zéline. Sie träumte, sie sei der Christ selber.

Am andern Morgen wachte Fräulein Zéline früh auf, um die Beichte zu verlangen. Sie drehte sich bald nach der rechten Seite und sagte zu der Skrofolitischen: »Ich habe geträumt, daß Sie die Sonne wären.« Sie drehte sich sodann nach links zu der Epileptischen und sagte zu ihr: »Ich habe geträumt, daß Sie der Mond wären.« Dann,

wie zu sich selber und innerlich ganz getrost, nachdem sie ihre Hände auf der Brust vereint hatte: »Ich habe geträumt, daß ich der Christ Jesus am Kreuz wäre.«

Die Skrofolitische und die Epileptische waren sehr gerührt, im Traum von Fräulein Zéline vom Christ mit der Sonne und mit dem Monde zu dessen beiden Seiten verglichen worden zu sein. Die Skrofolitische sagte zu Fräulein Zéline: »Wenn Sie uns sehen könnten, wie häßlich wir, Ihnen zu beiden Seiten, aussehen.« – »Ich gratuliere Ihnen, daß Sie blind sind«, fügte die Epileptische hinzu. »Es ist ein großer Jammer, sich selbst zu sehen, wenn man uns ähnelt.« – Fräulein Zéline sagte zu der Skrofolitischen: »Wenn du blind wärest, so könntest du deinen eigenen Geruch nicht ertragen. Aber die Vorsehung hat deine Augen geheißt, dich von ihm abzulenken.« Und zu der Epileptischen: »Wenn du blind wärest, könntest du nicht sehen, wohin für dich zu fallen am besten ist.« Und zu beiden: »Seid nicht neidisch auf mich. Könntet ihr euch sehen, schön, wie ich euch mit meinen beiden Jesus-Christ-Augen sehe.«

Am Abend ließ sie die kleine Freundin von Frau Georgeret kommen, die ihre Aufnahme ins Hospital erwirkt hatte. In der Überzeugung, sie seien beide ganz allein auf der Welt, sagte sie ihr: »Schneiden Sie mir die Nägel an Händen und Füßen und polieren Sie sie mir mit der neuen Bürste, die in meinem Koffer neben einer kleinen Flasche mit Lavendelwasser liegt. Wenn Sie sie alle zehn gut poliert haben, sollen Sie sie parfümieren.« Zwischen der Skrofolitischen und der Epileptischen, vor allen Nonnen des Hospitals und vor dem Herrn Anstaltsgeistlichen, den der Traum von Fräulein Zéline anzog, begab sich Frau Georgerets Freundin an die letzte Toilette der Blinden. Die Epileptische und die Skrofolitische berauschten sich einen Augenblick lang an dem Parfüm, das man über den Leib der anderen goß. Eine Stunde später beichtete Fräulein Zéline. Sie starb die Nacht darauf mit den Worten: »Heute werdet ihr mit mir im Paradiese sein.« Und wirklich begann die Skrofolitische, ihr Leiden wie eine Sonne von Jesus Christus zu lieben, und die Epileptische, sich wie das bleiche Gestirn aus der letzten Nacht Gottes in Fräulein Zéline zu betrachten. Sie wollten am nächsten Morgen, der ein Sonntag war, auch beichten, und als hätte man ihnen ihr eigenes Geheimnis entrissen, so weinten sie beim Fortschaffen der Leiche von Fräulein Zéline, die bis ans Ende so sich selber geliebt hatte, daß es der Vorsehung Gottes, selbst im Bunde mit dem abstoßenden Elend der Menschen, nicht gelungen war, sie unglücklich zu machen.

Marcel Jouhandeau  
Prudence Hautechaume oder  
Die Mannequins der Diebin

*Ipsi sibi sunt lex.*

*Rom. II, 14*

I

Das Konfektionshaus von Prudence Hautechaume, verwitweter Chauderon, stand zwischen den schönsten Gebäuden des großen Platzes mit ihren blendenden Auslagen kümmerlich und gedrückt wie eine Jahrmarktsbude mit Wurf puppen; in der Osterwoche machte Prudence das Magazin sauber und das Jahr über verschwand es dann mit seinen kleinen Sachen und den Möbeln allmählich unter dem gleichen Staub wie ihre Mannequins; schließlich verriet nur noch der Klang ihrer Stimme, daß sie anwesend war.

Prudence war groß und hager, knochig durch und durch und ihre Knochen waren riesenhaft. Ihrer Figur, die so lang war wie ein Karfreitag, lag ein mystisches Dreieck zugrunde, das breit auf den Schultern, aufrecht und mit der Spitze sehr weit entfernt zwischen zwei kurzen Beinen zu liegen kam. Sie sah aus wie mit dem Hackmesser aus weißem Holz geschnitzt und dann angemalt. Es war nicht betonte Nachlässigkeit, nur eine maßlose Liebe zur Vereinfachung, daß sie sich sonntags Hände und Gesicht in derselben Schüssel wusch, aus der sie täglich aß und in die sie pißte; wenn sie weinte, färbte der Schmutz ihrer Lider und Wimpern die Tränen schwarz, so daß man ihren Spuren übers Gesicht und den Körper hin hätte folgen können. Ihre steifen, massiven, wie aus einem Stück bestehenden Gliedmaßen verübten um sie herum abgehackte, ungeduldige, fast brutale Bewegungen. Um aber selbst nicht allzu unwürdige Affiche eines Hauses zu sein, das der Eleganz nahestand, kleidete Prudence sich absichtlich in die exzentrischsten Modelle, welche aus den letzten Jahren ihr in Kommission geblieben waren, und das gab ihr im Kreise der Karnevalsmasken, die sie zur Schau gestellt hatte, das Aussehen eines Aschenbrödels aus der »Modenwelt«, und dem Wort »Neuheiten«, das in Goldbuchstaben auf dem



Türaufsatz zu lesen war, den Charakter eines blutigen Witzes. Alle Hautechaumes stotterten vor dem Herrn; Prudence stotterte: wären nicht die endlosen Pausen gewesen, die ihr Gebrechen ihr regelmäßig nach jeder fünften Silbe aufnötigte, so hätte sie geläufiger als jede andere in Chaminadour mit der mathematischen Geschwindigkeit einer unaufhaltsamen Maschinerie gesprochen; in ihren Monologen, die ganz aus dem Innern kamen, war eine verhaltene Nervosität, Flammen durchschossen sie und sie wurden immer lebendiger, bis sie in den langen Versunkenheiten einer gefangenen Seele erloschen. Die Provinz, die ihr nun fünfzig Jahre zusah, wie sie sich selbst nachmachte, bemerkte nicht mehr ihre Ticks am Munde, die Beweglichkeit ihrer Zähne wie von Buchsbaumholz und was es sonst alles Komisches und gleichzeitig Tragisches in ihrer Erscheinung gab; die aber zum ersten Mal auf sie stießen, hätten vor Erstauen aufschreien mögen.

Nie hatte die Welt rings um eine Prudence aufgehört, jung zu sein, die selber alt war wie die Koketterie der Frauen, denen ihr Quintett von Mannequins mit irgendwelchen neuen Tricks noch immer ein Interesse abgewinnen konnte, während die Männer es nur belächeln und Kinder nur darüber lachen konnten. Ihre Mannequins waren ihre verschwiegene Freude; sie lebte in ihrer Mitte, mit ihnen, sie teilte das Leben, das sie führten; sie waren die Mitte des ihrigen, sie waren ihre Seele. Sie hatte sie schon immer im Laden ihrer Großmutter gesehen und seit frühester Kindheit an sie sich wie an ihre eigenen Träume gehängt. Sie hatten in ihren Augen alle Toiletten des Jahrhunderts getragen. Ihre Eleganz – sie war seinerzeit blendend gewesen – wog auf, was ihrer eigenen abging. Sie zerstreuten sie noch wie ihre Puppen ein kleines Mädchen: sie zog sie aus und gefiel sich darin, sie dann selbst wieder anzuziehen, ging wie mit liebge gewordenen Illusionen mit ihnen um; sie ließ sie im Fenster bald hingebende, bald gewagte Stellungen annehmen, näherte sie in den vier Richtungen ihrer Blicke oder rückte sie ab. Beinahe alle Tage änderte sie eine Kleinigkeit an ihrem Kostüm, wechselte mit den Kravatten, die eine immer auffallender als die andere waren, und mit den Taschentüchern, die von hartem Rosa oder haarsträubendem Grün gesäumt waren. Fasching verkleidete sie sie. Sah man sie im Mai, so konnte man denken, die Mannequins empfangen ihre erste Kommunion. Sie sprach mit ihnen. Der Vater von Prudence, ein ge-

bildeter Mann, hatte sie getauft. Zur Erinnerung an ihn nannte Prudence den Kopf der alten Frau aus Papiermaché mit der chinesischen Frisur – sie stellte ihre Tüllhäubchen darauf aus – Symphorose. Die zweite, Pimbêche, stellte sich dieser armen Welt wie eine Maske dar. Es gab eine Klytämnestra, nur wilde Erscheinung aus Äschyleischen Dramen, zwischen den beiden »Précieuses ridicules« des Molière, die ihren Kopf verloren hatten und deren Namen Prudence nicht mehr wußte. Seit der Heirat ihrer Kinder war dies das einzige Familienleben, das ihr geblieben war. Wie selig sie aber war, dies Grüppchen von Figuren unter ihrem Kommando zu haben, und wie ganz Symphorose, Pimbêche, Klytämnestra und die beiden anonymen Preziösen im Einverständnis mit Prudence Hautechaume waren, um die ganze Stadt, ja eine Provinz hinters Licht zu führen: »Ich brauche sie nur ein bißchen zu schminken und die Kundschaft beißt an«, sagte sie, »Kinkerlitzchen sind überall nötig.« Oder auch: »Heute hat Pimbêche ihre himmelblaue Schürze. Ich fühle, wie man ihr darauf neidisch ist.« Prudence bedauerte nur, nicht selber ganz und gar eines dieser Holzgeschöpfe zu sein, die so genügsam und so unbekümmert über das Schicksal waren, das ihrer harrete.

Die Hautechaumes hatten ehemals einen gewissen Ruhm gekannt, an den das Mobiliar von Prudence noch eine Erinnerung bewahrte. Mitten in ihrem gegenwärtigen Elend und noch in der Mansarde, in der sie schlief, war Prudence hartnäckig auf der Suche nach der ehemaligen Muße ihrer Ahnen. Einige schöne Fauteuils aus roter Serge tauchten wie in Ungnade gefallene Minister im Dachstuhl auf. Ein Spiegelschrank aus einem Jungmädchenzimmer war ihnen dorthin gefolgt, und jedesmal, wenn Prudence ihn aufmachen wollte, mußte sie erst das Fenster der Dachluke anheben, – so konnte sie dann, wenn es regnete und den Winter über, ihre Wäsche nicht wechseln. Voltaires »Sämtliche Werke«, zehn Quartbände in rote Pappe gebunden, waren der Rest der kostbaren antiklerikalen Bibliothek ihres Großvaters. Sie hatte einen Schal darüber gelegt, und Voltaire war für Prudence der Nachtsch.

Der Großvater und der Vater von Prudence hatten Konkurs gemacht. Eine atavistische Furcht vor dem Bankrott saß in ihr. Immer wenn sie an das geräumige Haus dachte, in dem sie geboren war, fragte sie sich, mit wie wenig Räumen zum Sterben sie sich werde

begnügen müssen, wenn es auch bei ihr zur Zwangsversteigerung kommen sollte. In ihren Augen wäre die tiefste Stufe der Knechtschaft gewesen, mit ihren Kindern, ihrer Mannequins und ihrer Stadt beraubt, in Paris zu leben oder die Hausordnung eines Hospitals zu befolgen, um Punkt acht Uhr schlafen zu gehen, um sieben Uhr aufzustehen; der Gipfel der Seligkeit war, allein mit ihren fein ausgestaffierten Mannequins wohnen zu bleiben, vor Tagesanbruch sich zu erheben und nach Mitternacht schlafen zu gehen und ein paar Stunden lang nichts zu tun als oben, vom Dach aus, hoch über allem, die Welt, Chaminadour zu betrachten. Prudence hörte nicht auf, sich dies gewichtige Problem zu stellen: ist es möglich, von nichts zu leben? Allmählich hatte sie den Rahmen ihrer Existenz eingeschränkt, um in gleichem Maße deren Sicherheit zu vermehren, und abends vor dem Schlafengehen, morgens wenn sie aufstand, fragte sie sich, wie man eine Gewissenserforschung vornimmt, was sie noch ferner entbehren könne, bis sie am Ende, nachdem ihr einmal die Beschränkung auf das absolut Notwendige geglückt war, sich nur noch nach dem Abfall der andern fragte, damit durch seine Unentgeltlichkeit das Notwendige selber dahinfiele.

Prudence hing ihre Wäsche in irgend jemandes Garten auf, und wenn man ihr einmal in der Zerstretheit gesagt hatte: »Prudence, wenn Sie ein wenig Petersilie oder eine Stange Porree brauchen, keine Umstände. Sie wissen, wo unsere Sämereien, Spaten und Hacke liegen.« Heute kam sie und riß sich eine Mohrrübe aus, morgen, in anderer Leute Garten, drei oder vier Kartoffeln. Oder sie aß kaum und ging mit einem Stück trockenem Brot in der Tasche fort, um ihren Nachtschisch am Baume – einem Kirschbaum, Stachelbeergebüsch – armer Leute zu sich zu nehmen, die sie ganz sprachlos so tun sahen. Manchmal tat sie sich am Baume dermaßen gütlich, daß eine Kolik sie zwang, hinter einem Baum zu verschwinden; wenn sie dann ging und man lachte, war sie undankbar genug herüberzufen:

»Nachbar, ich schulde euch nichts. Ich habe eure Pflaumen gegessen, aber dafür euren Kohl gedüngt.«

Prudence kaufte jeden Wochentag außer ihrem Brot und ihrer Milch nur zwei Eier, die sie auf dem Herd einer Nachbarin kochte. Wenn sie den Sonntag feiern wollte, dann ging sie aus Furcht, die erste zu ermüden, zu einer zweiten und briet dort ein Quäntchen

Fleisch. Solange die Türen der andern nicht geschlossen waren, wohnte Prudence nicht zu Hause.

Eines schönen Nachts kam ihr der Gedanke, das Zwischfell vom Kalb, das Brinchanteau ihr für ihre Katze verkaufte, für sich selbst zu verwenden. Prudence riet ihrer Katze, von Ratten und Stehlen zu leben, wie sie selbst es von Kalbszweischfell tun wollte. Sie hatte aber nicht gewagt, »Fleisch für Tiere« bei Frau Cormelin, der Drogerin, für sich selbst zuzubereiten; die hätte es in der Hoffnung, sie zu demütigen, in der ganzen Stadt weitererzählt; gewiß hatte sie Hochmut abgelegt, aber doch begann sie aus dem Papier, das sie morgens, während noch alle schliefen, bevor die Straßenreiniger kamen, aufsammete, eine große Anzahl Kugeln zu fabrizieren; sie machte es naß, knetete es und verbrannte es auf einem Dreifuß, auf dem das tägliche Zwischfell kochte. Da es in der Bäckerei »Zum silbernen Arm« immer heißes Wasser genug gab, ging sie abends dorthin, um ihren Topf vollzufüllen. Gewöhnlich wurde, wenn sie feierlich eintrat, gerade abgeräumt, dann war sie mit einem Satz heimlich und voller Gier am Hahn des Heißwasserkessels; war das Wasser ihr einmal zu lau, so sah man sie ohne Umstände aus einem Wandschrank eine Kasserolle holen und neben dem Herd, als sei sie allein, den Topf überwachen, der da nach ihrem Gefallen kochte. Kurz darauf war sie schon völlig zu Hause, ergriff ein Sieb und verlangte, man solle ihr einen Propfen geben.

Bügelte sie Wäsche oder Kleider in ihrer Mansarde, so stellte sie ihr Bügeleisen am entlegensten Ende der rue du Sénéchal im Erdgeschoß heiß, wo die geduldigste von ihren Freundinnen wohnte. Dann konnte man sehen, wie Prudence, ihr Bügeleisen mit dem Sammetgriff gegen die Wangen gedrückt, an den 30 Häusern entlang häufige Male des Tags kam und ging. Sie blieb stehen, um einen Augenblick auf der Schwelle der Türen, die offenstanden, oder mit den Spaziergängern »ihrer Bekanntschaft«, die sie unterwegs traf, zu plaudern; wenn sie vor ihrem Bügelbrett angelangt war, war das Eisen kalt; sie machte sich wieder auf den Weg. Der Mann ihrer Freundin machte ihr ein unfreundliches Gesicht, wenn sie alle zehn Minuten wieder erschien und dabei, wie es ihre Gewohnheit war, mehrere Türen mit einem Ruck aufriß und wieder schloß, bis ihr aus der Küche das Feuer der andern entgegenstrahlte. Prudence fühlte sich grundsätzlich nie verletzt: sie sagte sich, daß Hochmut der schlimmste Feind allen Sparens ist, daß es genügt, an den eigenen Vorteil zu

denken, um nichts mehr zu fühlen, und daß man von Leuten, von denen man gewiß sei, einigen Nutzen zu haben, eigentlich alles hinnehmen könne. Der Geiz hatte Prudence zu jener Ataraxie gebracht, welche die Philosophen mit dem Aufgebot aller Tugend suchen. Die Hauptsache war, daß die Gatten ihrer Freundinnen ihr immer unfreundliche Gesichter machten und sie nie vor die Türe setzten. Sie antwortete auf die bittersten Sarkasmen mit einem Lied oder einer Pirouette. Im übrigen dachte niemand daran, sich über einen so großartigen Parasiten zu beklagen, der zäh, stolz und so demütig war, so wenig Platz einnahm, sobald er einen nicht mehr nötig hatte; einem zur täglichen vertrauten Gewohnheit, mit der Zeit unentbehrlich, ja vielleicht lieb geworden und für andere kaum kostspieliger als für sich selbst war.

Als Prudence den Luxus des Feuers abgeschafft hatte, ging ihr ganzes Sinnen und Trachten darauf, den Luxus des Lichts abzuschaffen. Der Tag im Winter endete früh; dann aß sie um vier Uhr zu Nacht, und wenn es schlechtes Wetter war, schlug sie die Arme in der Finsternis ihrer Hinterkammer übereinander und wartete, bis auch die Nachbarn gegessen hatten. Die mit einem Topf Senf oder mit einer Tüte Salz in der Hand von ihren Besorgungen kamen, sahen sie da in sich gekrümmt wie eine Spinne in einer Ecke ihres Netzes sitzen. Sie versuchten, ihr durch die graue Scheibe zuzulächeln; eine Sekunde rührte sie ihre armen, steif gewordenen Gliedmaßen, um das Gesicht festzuhalten, das sie zerstreut hätte; aber es war schon vorbei. War aber in diesen schwierigen drei Stunden schön Wetter, suchte sie sich in eine der erleuchteten Türen mit dem richtigen Vorwand einzuschleichen, Frau Bimche, Frau Grosdurant, Frau Pô oder sonst jemandem eine Neuigkeit mitzuteilen. Sie hatte Wolle unterm Arm oder Zwirn in der Tasche, sie zog zwei Stricknadeln aus ihrer Frisur. Man mochte ruhig versuchen, sie nach der Straße zu drängen; wenn man zu ihr nicht mehr redete, redete sie selber ununterbrochen; wenn sie nicht mehr redete, arbeitete sie so sehr, daß sie auf das Gegenmanöver nicht achten zu können schien. Schickte man sie aber kurzerhand weg, so klammerte sie sich an den winzigsten Lichtstreif oder sie pflanzte sich vor den strahlenden Schaufenstern auf und ging so von einem zum anderen für sich hin wie einer, der auf jemanden wartet, bis sie Gelegenheit gefunden hatte, bei irgendwem einzutreten. Wenn sie müde vom Stehen war, sah, daß al-

les bei Tisch, und fürchten mußte, diesmal in außergewöhnlichem Maße lästig zu fallen, da niemand ihr einen Stuhl anbot, so nahm sie einen Rohrstuhl von Hause, ging und setzte sich in das Rondell des großen Sitzplatzes zu Füßen der städtischen Bogenlampe. Ihre rechte Hand beherrschte das vorsintflutliche Dessin ihrer Handarbeit so vollkommen, daß sie dazu nicht viel zu sehen brauchte. Denen, die sich wunderten, wie sie bei Sternlicht arbeiten könne, antwortete sie: »Prudence stickt beim Klang ihrer Finger.«

Prudence hatte in ihrem Magazin das elektrische Licht, das ihre Augen anstrengte, wie sie sagte, durch eine fahle Auerlicht-Flamme, dann das Gas durch Petroleum, schließlich das Petroleum durch eine einzige Kerze ersetzt. Nun war sie bei einem Satz Pigeon-Lampen angelangt, vor denen sie sich jedesmal, wenn sie das Streichholz daran hielt, fragte, ob es denn nicht doch vielleicht irgendwo eine weniger kostspielige Beleuchtung gebe: eines Abends kam sie auf den Gedanken, zu Füßen der vier Mannequins in der Auslage und von Symphorose im Kontor fünf Öllämpchen, Nachlichte, anzuzünden, und man ging im Magazin von Prudence wie in der Krypta einer Kathedrale oder in Miniaturkatakomben zwischen Glühwürmchen und Statuen von enthaupteten Märtyrern umher; Symphorose, deren Frisur eine glatte Stickerei mit echten Pailletten zierte, sah wie ein ehrwürdiger Reliquienbehälter vom Rondell des größten Platzes von Chaminadour aus, wo Prudence saß und die erstaunlichen Erfindungen ihrer Sparsamkeit bewunderte.

Lärm von Geschirr, hier und da von Bestecken, welche in Kübeln gegeneinander schlugen, Geschrei der Kinder, die heraus kamen, um bis neun Uhr zu spielen, die Silhouetten, wie sie eine nach der andern an der Türschwelle auftauchten, gaben Prudence zu denken; lange schwankte sie, ehe sie sich entschied, wer eine Chance habe, ihren Abend am komfortabelsten und am längsten zu erleuchten. Ihr Gespräch konnte mehr die Einsamen interessieren, so suchte sie denn mit ihrer nächtlichen Anwesenheit umschichtig Witwen, alte Jungfern, verlassene Ehefrauen im Kirchspiel heim. Mit erlesenem Takt wechselte sie ihren Lichtträger, um keinerlei Wohlwollen zu ermüden, Eifersucht, Rivalitäten zu entfachen. Man stritt sich schließlich um die Abende von Prudence; endgültig aber richtete sie sich abwechselnd bei den Grosdurants und den Bimches ein, der Üppigkeit ihrer Abfälle wegen.

Prudence hatte außer den »Sämtlichen Werken« von Voltaire den ganzen Antiklerikalismus der Hautechaumes geerbt. Sie hätte ihr Magazin nicht eine halbe Stunde allein gelassen, um der Messe beizuwohnen, und sie wäre nie darauf eingegangen, der Frau des Küsters ihren Platz zu bezahlen, um etwas von den Dingen des Himmels zu hören. Sie ging nur gezwungenermaßen zur Kirche, weil die Prozession ihrer Kunden sich hinbegab, man konnte sie aber an diesen Tagen zum Opferstock vorgehen und mit erschreckender Ostentation es als einzige – das war ohne Beispiel – verweigern sehen, auch nur einen Sou auf den goldenen Teller zu legen, um der »Habgier der Priester« zu trotzen. »Wenn es alle so machten wie ich, würde der Pfaffe bald aufhören, seine Symphorose zum Küssen herumzugeben, und es hätte sich keiner mehr zur Beerdigung zu bemühen.« Die Statuen der Heiligen imponierten ihr nicht, sie sagte: »Ich habe auch meine Mannequins.«

Übrigens war Prudence keusch bis in die Unterhaltung hinein, und wenn sie besser als sonst jemand auf alle möglichen und unmöglichen Perversitäten zu deuten wußte, so geschah es doch ohne Plumpheit. Keine Frau von Chaminadour, auch die devoteste nicht, hatte den Respekt vor der eigenen Person weitergetrieben. Die Männer sagten, um dies Geheimnis, das sie demütigte, solange Prudence jung war, zu erklären: »Sie ist aus Holz.« Prudence Hautechaume hatte vielmehr das Temperament einer unwissenden Intellektuellen und einer intellektuellen Wollüstigen; ihre übergroße Neugier hatte, ohne irgendwelche Verbindungen aufrecht zu erhalten, Sinn und Herz für den Geist im Stich gelassen, ihr Geist aber kreist nur noch um einen Punkt, und es war ihm gelungen, aus den Sinnen und Herzen sogar der andern einen bloßen Gegenstand der Neugier, für sie den einzigen überhaupt, zu machen. Nie hatte man von ihr gehört, daß sie einen Liebhaber gehabt hätte. Es genügte Prudence, daß die anderen Frauen einen hatten. Sie unterhielt sie in sich selbst und unterhielt von ihnen die Leute mit dem Luxus einer Einbildungskraft, die aller privaten Freuden entwöhnt war. Wenn Prudence einen Geliebten gehabt hätte, hätte ihre Neugier an ihm sich begrenzt und ihr Genüge gehabt, sie hätte ihren Umfang und ihre Ausdauer, ihr Gespräch seine Wärme verloren; wäre Prudence »gebildet« gewesen, so wäre, womit sie sich beschäftigt hätte, banal wie bei allen andern Leuten gewesen und wäre im unendlichen De-

tail seiner Charakterzüge minder bestimmt gewesen als diese kleine Stadt, die einzig und nahe war und deren letztes Geheimnis als einzige zu besitzen ihr Ehrgeiz war.

Prudence kannte ihre Stadt so gut, daß, wenn man nicht mehr zu ihr kam, um sich zu kleiden, man es zumindest im Augenblick einer Heirat tat, um da die Vorgeschichte der Verlobten, ihre genaue Genealogie, die Bräuche und Gepflogenheiten ihrer Vorfahren bis in die fünfte Generation und darüber hinaus zu erfahren; unter dem Vorwande eines Livree- oder Cotilloneinkaufs standen die Familien, die sich verschwägern sollten, im Magazin von Prudence; die besaß keine Stammregister als nur ihr Gedächtnis, es war aber ein Gedächtnis voll ungezählter kleiner Fakten, die genau geschieden, geordnet und numeriert wie ihre Bänder, Perlen und Wollstoffe in den Schubladen waren, und die alle von so unantastbarer Authentizität waren, dazu mit so gewissenhafter Akribie bezeugt, daß dies Gedächtnis für die Liebhaber der Ortsgeschichte vielleicht nicht weniger erstaunliche Überraschungen in Bereitschaft hielt als die Manuskripte der Nationalbibliothek für die Historiker Frankreichs. Wenn es sich um ein Geldverleihungsgeschäft oder um einen Landverkauf handelte, so schickte der Eigentümer oder der Grundstücksmakler seine Frau zum Feilschen um irgendwelche Flitter, um so in den Besitz der Ziffern zu kommen, die die Zahlungsfähigkeit des Schuldners belegten oder ausschlossen. Ja, selbst der Richter verschmähte nicht, wenn er mit einer finsternen sittenpolizeilichen Affäre sich zu befassen hatte, persönlich, wenn die Nacht gekommen war, ins Büro von Prudence zu gehen, wobei er vorgab, ein Paar Handschuhe kaufen zu wollen, die Prudence Klytämnestra abziehen mußte, damit er sie später seiner Geliebten gab; weil er aber im Ausfragen weniger geschickt als seine Partnerin war, verließ er Prudence meist, ohne mehr zu wissen, als sie ihm hatte erzählen wollen, indessen er im Glauben, sie zu ködern, ihr sehr viel mehr anvertraut hatte, als seine Absicht gewesen war. Das Konfektionsgeschäft verbarg – als Falle oder Vorwand – ein Auskunftsbüro, aber das Unglück hatte Prudence gezwungen, es mit der Herkunft ihres Vorteils nicht genau zu nehmen, sie tat, als merke sie nichts und sei ganz vom unbeweglichen Glück ihres Hofes, der stummen Kontemplation ihres Hofes bezwungen: Sonne, Mond, Sterne, Liebhaber, Geliebte, die ihren Reigen nach einer sonderbaren in-



neren Musik um ihre bleiche Stirn im Rahmen des Dachfensters schlangen.

Sobald die Türen bei den andern sich schlossen, schloß auch Prudence die ihre und stieg in ihre Mansarde hinauf, die keine Öffnungen hatte außer einem Fenster und einer ovalen Dachluke. Das Fenster war wie eine überdachte Loggia angebracht und beherrschte das ganze Viertel. Nichts war für Prudence süßer als dieser Moment, und es war, als bringe sie tagsüber alle Opfer, um in diesem Dekor, so nah den Sternen, von zehn Uhr bis Mitternacht, ihre Stadt schärfstens zu überwachen, die Stadt, die sie kannte bis in den winzigsten Stein der verlorensten Ecke hinein, wie eine Königin ihr Reich, wie ein Weiser das Universum kennt. Die fünf Straßen, die von der Mitte des großen Platzes ausgingen – Geheimalleen ihrer Seele –, brachten ihr alle Gänge der andern zur Kenntnis, und mehr als 100 Fenster wurden regelmäßig, eins nach dem andern, unter ihren Augen hell und wieder dunkel. Was half's den Musselinvorhängen, wenn sie ihr das Geheimnis der Troglodyten entziehen wollten, die sich da in den kleinen Löchern von Zimmern versteckten; sie durchdrang sie kraft ihres Wollens, und wenn ihr Lorgnon Prudence nicht mehr ausreichte, um ihren Blick dahin zu versetzen, wohin er sollte, so rief sie das Opernglas ihres Vaters zu Hilfe, welches seinerseits, wenn es versagte, das Prospektiv von Großvater Hautechaume zum Ersatz herbeieilen sah. So entging Prudence kein Spiel von Silhouetten oder Kerzen, kein Rendezvous der andern. Sie war nach diesem Schauspiel so lüstern, als habe vor ihren Augen, um ihr und Gott allein ein Spiel zu geben, der Teufel ihre fünf Holzpuppen lebendig gemacht.

Wenn Prudence sich nachts über das Antlitz der Stadt beugte, liebte sie es, gleichzeitig unter ihren zehn Fingern den Puls der Welt schlagen zu fühlen. Ihr schien, die größte Tagesneuigkeit von den äußersten Enden des Himmels oder der Erde, die Nachricht von einer Sonnenfinsternis beispielsweise oder einem Vulkanausbruch, von einem Kriege oder auch nur einem merkwürdigen Verbrechen – all dies verändert die alltäglichen Gesichter und Gesten der Leute, gibt der Atmosphäre einen besonderen Reflex und entstellt einen Augenblick lang alle Leidenschaften der Menschen.

»Ich werde nichts mehr von dem erfahren, was im Weltall geschieht«, entschied sie eines Abends heroisch.

Prudence hatte den »Petit Parisien« geopfert, den letzten Luxus, den sie sich gegönnt hatte, und vor allem den liebsten, weil er ihre Neugierde anging.

»Weinen Sie nicht«, sagte ihr am nächsten Morgen Frau Grosdurant. »Ich borge Ihnen jeden Abend nach dem Essen die Morgenzeitung, und donnerstags bringen Sie mir die sieben wieder, damit ich am Freitag meinen Fisch darin einwickeln kann.«

So gab es nun für Prudence nichts mehr, worauf sie hätte verzichten können, und sie war glücklich, als habe sie die Infinitesimalrechnung, die Quadratur des Zirkels oder das Perpetuum mobile entdeckt. Sie hatte etwas wie Wandellosigkeit, das Absolute in sich selbst verwirklicht; sie war, wie sie sich's vorgenommen hatte, dazu gekommen, von nichts zu leben; sie hatte den Kreis ihrer Bedürfnisse durchlaufen und um sich geschlossen; sie hatte keine Bedürfnisse mehr; sie bedurfte keiner Sache mehr, die man ihr nicht gegeben hätte. Ihre Nachbarn ernährten und wärmten sie, sorgten für ihre Beleuchtung und liehen ihr ihre Zeitung; ein sonderbarer geistiger Rausch, ein religiöser Enthusiasmus kam über sie wie über einen, der das Ziel seiner Sehnsucht erreicht hat, und als sie sich am gleichen Abend in ihr Fenster legte, ruhte sie da aus tiefstem Herzen in einer Art Ewigkeit; ihre bläßliche Rechte über den großen Platz und die fünf Gäßchen, die sich dort trafen, gebreitet, kostete sie's grenzenlos aus, daß sie diese Welt vor ihren Blicken beherrschte, daß sie ihr Eigen war, ihr Teil, das niemand ihr rauben konnte, ihre Sache, ihr Königtum, von den unsichtbaren Mannequins zu ihren beiden Füßen bis zu den Sternen, deren fernes Leuchten ihre Stirn umgab.

## II

Aber worüber sollte sie nun noch beim Einschlafen oder Aufwachen nachdenken? Prudence wußte von jedem einzelnen genau, in welchem Augenblick er zerstreut war, wußte, um welche Zeit die Drogistin rechts in ihr Zimmer hinaufging, um ihr Bett zu machen, um welche die Obsthändlerin links sich zum Rendezvous mit Bimche in den hinteren Teil ihres Gartens begab und, um sicher zu gehen, die Tür zum Office weit offen ließ, damit man sie dort vertieft glaubte. Prudence sah jeden Abend Frau Bimche mit ihrem

Sohn Juste und dem Mädchen wie zum Spaziergehen aus dem Haus kommen und sich zum kleinen Schuster an der Ecke, ihrem Geliebten, begeben. Prudence wußte gleichfalls, wo die Obsthändlerin ihre Kohlen aufstapelte, wo Frau Cormelin ihre Kerzen versteckte, wo Frau Bimche ihre Eier einstellte.

Wenn Amanda Grosdurant sich zu Bimche im hinteren Teil ihres Gartens begab, suchte Prudence unten im Office die Kohlen auf. Ein Gatter trennte die Klumpen von Prudence, aber Gott hatte ausreichend Raum zwischen dem Boden und dem unteren Teil des Gatters gelassen, um jemanden in Versuchung zu führen. Prudence legte sich vor dem schwarzen Gegenstand ihres Begehrens platt auf die Erde, und einen nach dem andern schob sie mit ihrer Feuerzange die Klumpen sich zu. Zehn Sekunden, und sie hatte vier Stück im Bausch ihres Chemisets oder in der Tasche ihres Gürtels. Da sie die Kohlen, die sie sich so beschaffte, nicht verheizte, hatte sie bald drei große Säcke voll hinter ihrem Bette gesammelt. Nie hatte man sie an Gesicht und Händen schwärzer gesehen. Die Betten, die sie unterm Vordach des Bodenfensters auslegte, schienen mit Ruß bedeckt.

Abends, wenn die Bewohner mit dem Mädchen gegangen waren, schlich sie sich dann bei den Bimches ein. Prudence öffnete die Türe zur Spitzenhandlung und rief, um sich dabei Haltung zu geben: »Frau Bimche!« Wenn sie dicht bei dem Korb mit den Eiern angelangt war, schluckte sie stärker. War sie nach Hause gekommen, so zog sie zwei Eier aus ihrer Tasche.

Vor dem Einschlafen und beim Erwachen befahl sie eine neue Unruhe, die sie augenblicks folgendermaßen zum Schweigen brachte: »Was bedeuten für die Cormelins eine Kerze? zwei Eier für die Bimches? vier Klumpen für Amanda Grosdurant? Ja, wenn ich den Eierkorb, ein Paket Kerzen, den ganzen Kohlensack nehmen würde! aber vier Klumpen, zwei Eier, eine Kerze!« Und Prudence schlief ein oder stand auf.

Bimche war sicher, Prudence wisse von seinem Verhältnis mit Amanda Grosdurant. War es nicht eines Morgens geschehen, daß sie ihn über eine Stunde gehindert hatte, von Amanda fortzugehen, um ihm dann, als er gerade, dicht an die Mauer gedrückt, aus der Türe gehen wollte, von der Höhe ihres Dachs herab ins Gesicht zu lachen? Da sah er, wie Prudence bald bei Amanda, seiner Geliebten, bald bei Agnes, seiner Frau, aufpaßte; begann er zu fürchten, Pru-

dence könnte ihn Agnes aus Sympathie verraten – sie war die einzige Frau, der sie außer sich selber das Verdienst, keusch zu sein, zu-erkannte; er teilte seine Befürchtungen der Grosdurant mit. Diese hatte nun keine Ruhe, ehe sie nicht Prudence und Agnes verfeindet hatte.

Amanda saß abends vor ihrer Tür; sie sah, wie Prudence bei Agnes eintrat. Sie hörte Prudence »Frau Bimche!« rufen und sah, wie sie kurz darauf, sehr rot, die eine Hand auf ihrer Schürzentasche, wieder herauskam. Bimche das mitzuteilen, der es seinerseits seiner Frau mitteilte, war für sie das Werk eines Augenblicks. Die Komödie war ihr zuwider, aber doch mußte Agnes am Abend so tun, als wollte sie mit ihrem Sohn Juste spazierengehen, um dann beinahe augenblicklich durch die Hoftür, die auf eine Nebengasse hinausging, wieder zurückzukommen. Kaum zu Hause, setzte sie sich, ohne sich Zeit zu nehmen, Umhang und Hut abzulegen, in ihren Lehnstuhl – ein Ofenschirm verdeckte ihn – und fuhr mit dem begonnenen Saum fort; die Nacht brach ein. Die Tür ging auf; Prudence rief: »Frau Bimche!« Frau Bimche antwortete nicht. Prudence schlich sich ganz vorsichtig an Agnes vorbei, streifte sie. Als sie vor dem Korb mit Eiern war, tat sie beide Hände hinein und rief noch lauter: »Frau Bimche!« Da stand Frau Bimche mit einem Ruck auf. Prudence erblaßte. Agnes war blasser als sie.

Prudence überkam es wie eine jähe Offenbarung dessen, was sie Ungerechtes tat; sie dachte an ihren Vater, der ein Toter war und sie vielleicht sah; an ihren Sohn und ihre Tochter, die so unbescholten waren und die sie nun in ihrem Schatten, Teilhaber ihrer Schande, entdeckte; sie begann zu weinen und warf sich Agnes in die Arme: »Was hab' ich getan«, rief sie. »Ich brauche sie ja nicht mal.« Sie erklärte: »Diese Idee, zwei Eier zu nehmen, erwacht am Morgen mit mir zugleich und verläßt mich erst im Augenblick, wenn ich sie aus dem Korb geholt habe. Diese beiden Eier ziehen mich den ganzen Tag an, faszinieren, verfolgen mich, wie widerlich sind sie mir jetzt.« Agnes war bewegt, sagte ihr, sie werde es niemandem weitersagen, sie solle sie ihr nicht wiedergeben, sondern mit ihr zur Beichte gehen. Prudence, antiklerikal, versprach es recht wider ihre Natur. Bimche kam zu seiner Frau gelaufen, um zu hören, was sich ereignet habe: »Prudence kommt zu uns, wie wenn sie zu Hause wäre«, sagte sie ihm. »Sie ist eingetreten, hat mich gerufen und ist wieder gegangen.«

Als Prudence sich mit ihren beiden Eiern wieder im Magazin fand, wo die erleuchteten Mannequins sie empfingen, fühlte sie sich vor Pimbêche und Symphorose tiefer gedemütigt als vor Gott und Agnes. Verstanden sie sie? Sie stahl doch nicht für sich selber, sondern um sie alle fünf in der Ecke des großen Platzes, in ihrer wohlthuenden Sphäre zu halten.

Amanda sagte zu Bimche: »Da sie nicht stiehlt, muß man so tun, als täte sie es. Ich werde meine Uhr bei ihr verstecken und dann sagen, sie hätte sie mir weggenommen. Im Zweifel wird Agnes Prudence fernhalten.« Durch eine simple Lüge einer Amanda Grosdurant wurde der Ruf von Prudence Hautechaume vernichtet. Das Gerücht verbreitete sich sogleich. Frau Cormelin und ihre Töchter hatten das Verschwinden von vier Kerzen bemerkt und behaupteten nun, ihr Petroleum, ihre Seife, ihre Wichse verschwänden. Eine alte Rentnerin, die das erste und einzige Stockwerk des Hauses zwischen dem Laden und der Dachkammer von Prudence bewohnte, machte mehr Lärm als alle anderen zusammen. Sie konnte weder lesen noch schreiben und fand, man habe ihr mehrere Tausend Franken genommen. Nun hatte Prudence in begründetem Zartgefühl aus Dankbarkeit gegen die Rentnerin, die ihr einmal für ein paar Stunden eine winzige Summe geliehen hatte, sich enthalten, ihr das Geringste zu entwenden, um ihr einziges Laster durch keinerlei Undankbarkeit zu verschlimmern. Im übrigen hätte sie gerade nur Gold auf keinen Fall zu stehlen gewagt, es flößte ihr einen von Grauen schwangeren Respekt ein. Als die Rentnerin dann anfang, sie bei jeder Begegnung auf der gemeinsamen Steintreppe zu beschimpfen, hatte Prudence dennoch beschlossen es hinzunehmen. Als sie nun aber sah, wie der Reihe nach sich die Rentnerin in alle Häuser der Stadt begab, um immer bei einem neuen Nachbarn das Verschulden der ihr Verpflichteten zu entwickeln, und zwar mit Hilfe eines Bündels von kleinen Büchern, die sie gelb eingewickelt unterm Arm trug, beschloß sie dumpf, sich zu rächen.

Seit dem Augenblick, da Agnes sie beim Diebstahl ertappt hatte, steigerte Prudence das Gefühl ihres Vergehens im Innern bis zur letzten Zerknirschung; ein leidenschaftlicher Wunsch hatte sie ergriffen, zuerst vor Agnes sich zu demütigen, sodann vor jemand anderem sich in die Knie zu werfen, vielleicht vor ihrem Vater, der ein

Toter war, vor ihrem Sohn und ihrer Tochter, beide so unbescholten, vor Gott oder vor ihren vertrautesten Mannequins. Am folgenden Morgen hatte sie gebeichtet und war zur Kommunion gegangen, ohne Glauben zwar, aber wie man sich eben durch ein beliebiges Mittel reinigt, wenn es nicht nur kein besseres, sondern überhaupt auf der Welt kein anderes gibt. Die Versuchung selbst hatte sich nicht wieder eingestellt. Vor dem Aufstehen und vor dem Einschlafen dachte sie nur noch an den abschüssigen Hang, dem sie bis auf den Boden ihres Selbst gefolgt, den sie gestürzt, aus ihrer Selbstachtung hinabgestürzt war, und wie sie sich wieder erheben könne; wenn sie des Nachts unter den Sternen am Fenster lag, vor sich das erleuchtete Antlitz ihrer Stadt und die argen, dunklen, geheimnisvollen Straßen, ihre Träume, die vom Mittelpunkt des großen Platzes ausstrahlten, oder auch früher, wenn sie am Abend unter der städtischen Bogenlampe saß, aber besser noch im Herzen des Tags, zur Stunde, da sie, um sie herzurichten, an ihre Mannequins ging, die so stolz, jedes für sich in seine Passion versenkt, starr und ruhig dastanden und ihr gute Ratschläge gaben – in solchen Stunden hatte Prudence durch Rechtschaffenheit und Leiden ihren Frieden beinahe wiedergewonnen, als die Verleumdung der Grosdurant einschlug. Was sie über alles hätte vergessen mögen, war ihr ohne Ursache, nutzlos, wieder vor Augen gestellt. Wovon sie über alles gewünscht hätte, daß Agnes es hätte vergessen mögen, war einer ganzen Stadt vor Augen gestellt. Prudence entsann sich nicht, daß die Verachtung der Stadt auf einem Irrtum beruhte. Das eingebildete Verbrechen, dessen man sie beschuldigte, machte ihr die Selbstvorwürfe nur fühlbarer, die auf ein wirkliches gingen. Weniger empfindlich war ihr Amandas Lüge als die Wahrheit, an welche sie dadurch denken mußte, und damit ihr vielleicht aller Trost fehlte, wußte sie einen Augenblick lang nicht mehr, ob sie mehr unter dem leide, was falsch an dem Vorwurf war, den man ihr machte, oder mehr unter dem, an dem etwas Wahres dran war; ja, schließlich kam sie zu dem Glauben, was immer man von jemandem sage, niemals verleumde man ihn durchaus. Sollte in gewissem Ausmaß nicht jeder des Schlechten, was man ihm, und sei es zu Unrecht, zuschreibt, auch fähig sein? Prudence weinte, bejammerte die Misere aller Menschen in ihrem Innern.

Agnes, die ihr so großherzig verziehen hatte, war zu ihr von nun ab die Strengste. Vor ihr allein hatte Prudence sich erklären, entschuldigen wollen, aber an der Haltung, die Agnes einnahm, verstand sie, daß sie nichts zu ihrer Verteidigung zu sagen habe, und niemand hartnäckiger als Agnes sie für schuldig hielt und verdammt. Von ihr vor allem kam ihr die Qual; ihre Achtung wäre ihr mehr wert als die der andern gewesen, weil sie allein – abgesehen von sich selbst – ihr »rein« unter den Weibern schien, dann der besondern Schuld von zwei Eiern wegen, die sie seit einem gewissen Abend gegenüber ihrer Herzengüte hatte, und schließlich weil sie die einzige war, die einigen gerechten Grund hatte, von ihr enttäuscht zu sein.

Wenn Prudence auf Amanda traf, war ganz im Gegenteil nicht Prudence die Gedeimigte. Amanda schlug die Augen nieder, weil ihre Lüge ihr leid tat, und Prudence hob die ihren, noch in ihrer Zurückhaltung aber respektierte sie in Amanda den einzigen offenkundigen Zeugen ihrer Schuldlosigkeit. Übrigens hätte die Verachtung der Liebhaberin von Bimche Prudence nie in ihrer »Reinheit« berühren können, die ja weder mit ihren Diebstählen noch mit den Leuten etwas zu schaffen hatte und ihr wie ein unantastbar strahlender Thron verblieb, wo sie sich trotz Agnes mit Agnes über Amanda und allen Frauen von Chaminadour behauptete.

Amanda Grosdurant ihrerseits war erstaunt, daß ihre Verleumdung so gut ihren Weg gemacht hatte, daß es ihr gelungen war, in der Einbildungskraft der Stadt eine solche Feuergarbe von Illusion zu entzünden und ein so völliges Überzeugtsein in Agnes hervorzurufen.

Die beiden Töchter von Frau Cormelin, steinreiche bigotte Jungfern, schliefen nicht mehr, um klug über ihrem Öle zu wachen. Die eine rund, häßlich, nichtssagend, die Augen hinter Pausbacken versteckt, Christine; die andere, Miquette, lang, beinahe dünn, den Kopf von ihren Flechten bekrönt und so schön, wie ein geiziges Mädchen es sein kann, – beide hielten sie die ganze Nacht Wache wie Nekrophoren und zogen mit Laternen und Besen vor der Kellertür auf und ab, die zu den Vorräten ihrer Mutter führte. Hortensia, Amanda Grosdurants fettleibige Tochter, hatte ihren Nachtstuhl, der ihr nach Maß gemacht war, in den Eingang zum Office stellen lassen, den sie derart beständig mit ihrem eignen Umfang blockierte, während ein Gendarm in großer Uniform auf dem Platz hin und her marschierte, um alle Bewegungen von Prudences

Leuchter zur Kenntnis zu nehmen. Die Rentnerin war nie die letzte unter den Lästermäulern; sie führte das Fest der Schmerzen, die entmenschte Verächterrunde um Prudence Hautechaume an. Die dachte in ihrer Einsamkeit unter den Sternen und unter dem Gaskandelaber des Rondells melancholisch an all die Dienste, die sie der Rentnerin geleistet hatte; im Geiste ging sie wieder und wieder all die Abende durch, welche sie für den einzigen Vorteil, Nutznießerin einer fremden Lampe zu sein, einer Frau gewidmet hatte, mit der man nicht reden und die nicht einmal bis zehn zählen konnte, an all die Umschläge dachte sie, welche sie ihr gemacht hatte, indessen sie selber mit Watte und Mullresten, die man ihr überließ, sich begnügt hatte, sie dachte an all die Rechnungen, welche sie in kleinen gelben Ausgabebüchlein für sie gemacht hatte, ohne jemals das Geringste zu unterschlagen. Die Hartnäckigkeit, mit der diese Rentnerin sie unwiderruflich auf die bloße Behauptung einer Grosdurant hin verurteilte, während sie die einzige war, welche sie niemals, und sei es ums Geringste, bestohlen hatte, erbitterte Prudence sehr viel mehr gegen die Rentnerin als gegen die Grosdurant selber.

Eines Tages kam es soweit, daß die Rentnerin mit ihrer Giftzunge zustach, es war um die Marktzeit, vor allen Leuten: »Paß auf, in den nächsten Tagen wird dein Bild in der Zeitung stehn, Diebs-Hautechaume!« Prudence biß sich auf die Lippen, die trocken wie Holz und vom Leiden entfärbt waren. Die Verbrechen, deren man sie fälschlich bezichtigte, waren am Ende so groß geworden, daß sie in ihr die Erinnerung an die Fehlritte, die sie wirklich begangen hatte, auslöschten.

Die Rentnerin hatte die Gewohnheit, ihren Milchtopf unten auf die Treppe zu stellen, um dem Milchmann die Mühe zu sparen, bis zu ihr nach oben zu kommen; an diesem Morgen begnügte Prudence sich, außer sich wie sie war, hineinzuspucken. Die Rentnerin hatte am nächsten Tag – für einen Augenblick nur, um eben das Brot vom Bäcker mitzunehmen – etwas Gebratenes, was sie sich aus dem Restaurant holte, auf das Fensterbord im Hausflur gestellt. Prudence kam, ohne an etwas Böses zu denken, mit ihrem Schmutzeimer herunter. »Und führe uns nicht in Versuchung.« Warum stand das Gebratene der Rentnerin auf ihrem Weg? Prudence goß ihren Eimer darüber aus.

Als die Rentnerin die erste Treppenstufe betreten hatte, nahm ihr



der ekelerregende Geruch, der sich in der Wärme des Gerichts entwickelte, fast den Atem. Sofort hatte sie die frohe Erleuchtung von dem, was geschehen war, und schrie aus voller Brust wie jemand, der vom Übel erlöst ist. Die Krämerinnen, die auf einem Bänkchen vor ihren schweisgsamen Gemüsen saßen und sich langweilten; die Bauern, die froh waren, von ihren stumpfsinnigen Gesprächen loszukommen, stürzten herbei und scharten sich um die Bimches, die Cormelins und die Rentnerin, die über den Gestank der Schüssel gebeugt standen. Die Meute rückte auf die Polizei, und der Braten wurde zur Prüfung dem vereidigten Apotheker eingehändigt. Eine Stunde später begab sich das Gericht zu der »Gift-Prudence«, und der Kommissar verhaftete sie.

Amanda Grosdurant war die einzige, die sich nicht zeigte. Sie begann zu finden, daß ihre Verleumdung allzu gut zog. Die Fräulein Cormelin und Agnes suchten sie in ihrer Aufregung überall. Um sofort im Zimmer von Prudence Nachforschung halten zu können, wartete man nur noch auf Amandas Aussage.

In Prudence hatte sich alles verwirrt, die Begriffe von Gut und Böse waren ihr verlorengegangen, sie hielt sich nur noch an die Weisheit ihrer Mannequins, die weder mit gut noch böse zu tun hatten; sie hatte für nichts mehr Gefühl als für ihren tiefsten Traum, den ältesten, den ihr eigensten, ihren Traum, mit ihren Holzgeschöpfen ganz allein zu bleiben, vor Tag sich erheben und nach Mitternacht zu Bett gehen zu dürfen, und am Fenster einer Mansarde, hoch über allem, nichts weiter zu tun, als über das Kommen und Gehen der anderen zu wachen, wie den Schlag des verderbten Herzens ihrer Stadt zu belauschen. Sie erinnerte sich dieser einstigen täglichen Apotheose ihrer Morgen und ihrer Abende. War das möglich, wenn man sie heute in ein Gefängnis führte, sie, Prudence Hautechaume, die so harmlos, aus so anständiger Familie war und deren Name die Gegend mit dem Schall seines Unglücks und seines Ruhms erfüllt, ja, schließlich den ihres Gatten, eines Chauderon, verdunkelt hatte.

Auf Augenblicke verwirrte die Anwesenheit zweier Gendarmen, die Klytämnestra, Symphorose und Pimbêche in der Mitte hatten, ihren Verstand; sie fragte sich, ob man nicht die Unschuldigen, ihre armen Freunde, die hölzernen Mannequins verhafte. Dann tat es ihr leid, daß sie nicht mit den andern Sterblichen aufgestanden und schlafen gegangen war.

Aber da öffnete man plötzlich die Tür ein wenig, um den Untersuchungsrichter etwas zu fragen, der vor ihr stand und sie ausfragte. Prudence sah noch einmal unter dem Arm des Beamten ihre ganze Stadt, ihre geliebte Stadt, ihr Reich, das sich gegen sie in eben der Haltung ein wenig grausamer Neugier erhoben hatte, in der sie selbst, Prudence, sich so lang über die Welt gebeugt hatte. Sie kannte die Verbrechen derer, die sie da ansahen, gut; wie hätte sie wissen können, wie wenig Böses sie begangen hatte, um dafür einem so großen Martyrium ausgeliefert zu werden?

Sie weinte inmitten ihrer Mannequins nicht; die gaben ihr das Beispiel der Standhaftigkeit. Um sich an ihrem Mißgeschick zu rächen, dachte sie nach; und die Fragen, auch die eingehendsten und verletzendsten, des Gesetzesvertreters vermochten sie mit der Zeit nicht mehr von ihren Spekulationen abzulenken, die so hoch, so wahr, so bitter, so erhaben sie selbst ergründeten und die Stadt, denn die maß nach dem rechten Maße und aus einem Verstande heraus, der eine schlichte Freude mit einem Einschlag von Verachtung und Mitleid war.

Die Cormelins und die Bimches hatten Amanda endlich in ihrem Office entdeckt. Sie zogen sie draus hervor. Amanda Grosdurant, die einzige auf der Welt, die bestimmt wußte, daß Prudence Hautechaume unschuldig war, zeigte schlechte Laune und beteuerte, was sie beträfe, so hätte sie von niemandem etwas zu fordern, niemand besäße etwas, worauf sie ein Anrecht hätte. Cormelin und Bimche entrüsteten sich: sie sei die erste gewesen, die Prudence des Diebstahls bezichtigt habe, und nun ließe sie sie mit der Behauptung, von ihr bestohlen zu sein, im Stich. Die Haussuchung wurde trotzdem angeordnet. Die Cormelins glaubten, ein ganzes Drogerielager hinter Prudence Zimmertür vorzufinden, von der Essence aus ihrem Keller bis zum Fuchsin auf ihrem Boden. Agnes Bimche war überzeugt, sie werde mehrere Spitzen und Wäschestücke mit ihren Initialen wiedererkennen.

Die Tür ging auf, man fand aber nichts im Dachstuhl bis auf zwei Lehnstühle in rotem Serge, die wie in Ungnade gefallene Minister aussahen, einen Spiegelschrank aus einem Jungmädchenzimmer, der mit seinem Aufsatz in der abgeschrägten Lücke des Fensters steckte, und den Voltaire, auf dem die einzige Kerze der Cormelins eben zuendebrannte.

Enttäuscht wollte man sich zurückziehen, als Prudence, ein rätselhaftes Lächeln auf den Lippen, Amanda Grosdurant, die als letzte gekommen war, bei der Hand nahm und sie auf die andere Seite des Bettes führte, da entdeckte Amanda die drei Kohlsäcke, die Prudence ihr gestohlen hatte.

Der Kommissar machte Aufzeichnungen, Prudence zog ihren großartigen Pelzmantel an, der von Milben zerfressen war, und setzte einen großen Hut mit zerfransten Straußenfedern auf.

Die Stadt aber, aufgewühlt, trunken vor Freude, bis auf den Grund ihres Daseins durchschüttert zu werden und endlich über dem Braten der Rentnerin das Gefühl ihres eigenen schlechten Geruchs zu vergessen, wartete draußen auf sie.

Größer, bleicher, hagerer und steifer als ehemals, mehr sie selber als je, trat Prudence heraus, und als sie zwischen Klytämnestra und Pimbêche erschien, entstand eine große Stille, damit sie hören konnte, wie ein kleiner Junge aus der Gemeindeschule zu seinem Kameraden sagte:

»Jetzt ist sie wirklich genau wie ein Mannequin.«

Da sah Prudence niemanden mehr auf dem großen Platz. Die Welt um sie erlosch, wie wenn sie abends die Kerze der Cormelins ausgelöscht hatte, und sie ging ins Gefängnis wie in ihr Inneres, in ihr Anderes, in das Geheimnis ihres eigensten Glücks ein.

# Marcel Jouhandeau

## Léda

Et domus ista erit in proverbium  
omnibus transeuntibus.

*Paralipomena I, 7121*

### I

Die Thrônes wohnten an der kleinen place du Sénéchal, und zwar am äußersten Ende eines rechteckigen Blocks schwarzer Häuser, der beiderseits von zwei sehr weißen Hügeln flankiert wurde. Der Block, die Seitenflügel und schließlich die ganze nähere Umgebung gehörte ihnen; wie sie denn mit allen Textilfabrikanten der Welt liiert waren.

Um den Salon im ersten Stockwerk lief ein eiserner Balkon, den eine goldfarbene Rebe zierte, und dicht vor ihrer Tür stand unter den Oleanderbüschen auf dem Rasen des Vorplatzes eine Fontäne und sang.

Die Sagen aus dem Kreise des Pelops, welche über ihren Anfängen lagen, hatten nicht wenig zu ihrem Ruf beigetragen, und die Heiraten zwischen Vettern und Großvettern, die bei ihnen forciert wurden, um das Vermögen in die richtigen Bahnen zu lenken und die Kräfte zu konzentrieren, hatten Ungeheuer zur Welt kommen lassen, die, weit entfernt auf sie, wie man es hätte glauben sollen, Schande zu bringen, ihren Ruhm nur befestigten. In ihrer Dynastie war es Dogma, daß die Familie ein Garten ist, in dem die Laster, hinter Mauern, das Recht zu sprossen und zu blühen haben, wenn sie nur niemals nach außen treten. So war hier Blutschande eine Tugend und das geringste Sichvergessen an fremde Reize eine Schwachheit, durch die der »heilige Ring« zerbrach, in welchem die unveräußerliche Lust der Thrônes kreisen sollte. In jeder Generation kamen auf fünf Kinder mindestens drei, die mißgestalt, kränklich und einem frühen Tode verfallen waren; die beiden verbleibenden teilten sich in eine außergewöhnliche Intelligenz, Langlebigkeit und Vitalität; manchmal blieben auch diese Wundergaben bei einem einzigen, neben dem gingen dann ein buckliger und ein blinder Bruder und eine

epileptische Schwester einher, und er war wie ein Stern von erloschenen, bald verschwindenden Satelliten umgeben.

Man erzählte, die Größe ihres Vermögens dankten sie einem betrügerischen Bankrott durch Chrysostomes Urgroßmutter, einer geborenen Cuq; die habe mit ihren spitzen Zähnen den königlichen Agenten solange auf der Schwelle zurückgehalten, bis ihre Helfershelfer durch eine Geheimtür das ganze Haus vom Keller bis zum Boden ausgeräumt hätten. Sie war damals noch ganz jung, so schön, wenn ihre Augen geschlossen waren, und zum Bewußtsein war sie erst wieder gekommen, als das ganze Haus leer stand; die Gläubiger hatten mit dem Winde vorlieb nehmen müssen, den man säsiert hatte. Ihr Mann Salem, der damals schon nach Amerika gegangen war, wurde später der beste Kunde seiner Frau, als unter deren Namen das Tuch wieder im Fenster erschien: es war übrigens eine stehende Redensart, daß die Thrônes, wenn's sein müsse, ihre Zunge verschlucken könnten. Von Chrysostomes Großmutter, der Schwiegertochter der Cuq, einer Lamproie, flüsterte man, sie habe mit ihren mehr als 60 Jahren und kaum verwitwet, ohne sich ein zweites Mal ehelich verbunden zu haben, heimlich Zwillingsschwestern das Leben geschenkt, Zwerginnen, die man vom ersten Augenblick an verborgen gehalten habe; man kannte sie nicht, aber darum wußte man doch, wer ihr Vater war: ein Onkel, der Millionen besaß, sie zwar nicht anerkannte, aber mit Gold überhäufte. Sonst wäre zu sagen, daß man selbst ihre Geburt nicht eher erfuhr als die eine von beiden starb, und daß die zweite, die schwachsinnig war, spät starb; sie habe, gab man sich zu verstehen, dem ehemaligen Liebhaber ihrer verstorbenen Mutter, dem eigenen Vater, weiterhin die Dienste geleistet, die sie vielleicht zu deren Lebzeiten miteinander geteilt hatten. Das Blut der Thrônes, unrein von Ursprung an, war es durch Vermischung mit dem der Boidevesis, der Nägelhändler, noch mehr geworden. Wieviel Ahnengestalten, eine schrecklicher als die andere, geisterten in den Finsternissen des großen Salons; leise zeigte man sich unter den Familienporträts das eines Gattenmörders, den nur der Selbstmord vor dem Gefängnis, vielleicht vorm Schafott bewahrt hatte, und die älteste Großmutter in der Stadt erinnerte noch die Brandfackel, mit der ihre eigene Großmutter in ihrer Kinderphantasie den Arm eines Thrône bewehrt hatte. Dessen beide Zwillingssöhne, die, wie die Boidevesis sich rühmte, elf Monate getragen wurden (die Familie sah in dieser Er-

scheinung bei sich nichts Ungewöhnliches, die Stadt aber erstarb in Ehrfurcht davor), hatten aus Sparsamkeit mehrere Lustren lang dieselbe Geliebte ausgehalten, um sie sodann im gegenseitigen Einverständnis ins Krankenhaus sterben zu schicken, und auch dieses aus Sparsamkeit. Hatte nicht Eva selber, als sie noch klein war (und das hatte sie tiefer berührt als die Fee in den Märchen), eines Abends gesehen, wie die Polizei in Handschuhen ihre Tante mütterlicherseits, Fräulein Sainte-Esquille, ganz nackt ins Haus zurückbrachte, von wo sie in einem epileptischen Anfall fortgerannt war. »Tante Clémentine ist eine alte Jungfer«, hatte man ihr auf ihre unruhigen Fragen zur Antwort gegeben. »Alte Jungfern haben manchmal solche Zustände.« Aber Eva stellte sich die Ausgeburt nie wieder vor Augen; sie war, wie man erzählte, im Einverständnis mit Doktor Pourpre, dem Hausarzt, übrigens einem entfernten Cousin, langsam mit einer Matratze erstickt worden.

Cuq, Lamproie, Boidevesis, Pourpre, Sainte-Esquille praktizierten den allgemein üblichen Katholizismus. Taufe, viermal im Leben offizielle Kommunion, Bestattung mit Geistlichen; wenn man von ihnen argwöhnte, sie hätten eine heimliche Religion für sich, so schützten die einen Aberglauben vor, die andern weniger Achtung vor den menschlichen Gesetzen, die dritte Gruppe größere Inkonsistenz – um sich von den andern zu unterscheiden. Aber das tat nichts: jeden Abend, wenn sie beim Einbruch der Nacht sämtlich aus allen vier Ecken der Stadt, des Viertels und des Hauses zur großen Beratung um eine einzige Kerze, die in einem siebenarmigen Leuchter steckte, sich sammelten, war es der ganzen Provinz bewußt, was ihr diese Stunde bedeute, und wenn man in der Nähe vorbeikam, beeindruckte einen das Schweigen der Thrônes dermaßen, daß man unwillkürlich die Stimme senkte.

Man konnte die merkwürdige Feststellung machen, daß die Thrônes sich vor allem durch ihre Frauen, glänzende, zumeist sehr verderbte Geschöpfe, auszeichneten, während den männlichen Gliedern scheinbar nur die Aufgabe zufiel, im Dunkeln den Ursprung eines schläfrigen, indolenten, aber kostbaren, blitzhafter Erleuchtungen fähigen Lebens zu hüten; all ihre massigen Riesenleiber sahen einander ähnlich: unpersönliche Hebel, handelten sie allein unter der Einwirkung einer Mutter, einer Gattin, einer Schwester oder Tochter.

Die Faulheit des Chrysostome, der das letzte Oberhaupt seines Geschlechts war, hatte ihm einen Spitznamen verschafft, der in seiner Gemeinheit so haftete, daß es wohl niemals in Vergessenheit geraten wäre, wie er als Junge einst eingeschlafen auf dem Klosett entdeckt wurde, wenn seine Tochter Eva nicht schon als kleines Mädchen die angeborene Haltung ihres Vaters mit Schmerz in den Augen der andern erspäht hätte. Es war ihr aber so gut gelungen, die entschlummerte Energie in Chrysostome zu elektrisieren, daß man ihn nur noch den Kaiser nannte. War er auch nur ein »Kaiser des Tuchhandels« seiner Gegend, so stellten Eva und er doch eine gefürchtete Bundesmacht dar.

Eva war brünett; ihr sprödes, hartes Haar trug sie seinem natürlichen Wuchs nach, so daß es in bleiernen Locken auf einen fleischigen Hals fiel, der unwirklich weiß war. Ihr Ausdruck, wohl nicht so unfreundlich, wie man ihr nachsagte, verriet doch einen ständig verhaltenen, dumpfen, stillen, kalten, unpersönlichen, umfassenden, zur Gewohnheit gewordenen Zorn, und er war so sehr Teil ihrer selbst geworden, daß er auf eine ganz und gar beständige Gemütsart oder auf bloße Strenge hinauskam; entging dieser Zorn den Fernerstehenden nicht, so ahnten ihre Nächsten doch nichts von ihm, und ohne das Geringste von seinem Ausmaß oder seiner Heftigkeit preiszugeben, hielt er ein solches Niveau, daß er etwas Majestätischem gleichkam und die, die Kraft hatte, ihn zu tragen, wie mit einem schrecklichen Schmuck ausstaffierte. Ihre kräftig geschwungenen Nüstern ließen ein feines Feuer, mit dem sie tagtäglich haushielt, über die Welt streichen; so schien Eva niemals in Wallung und ihre tragisch gespannte Maske Müdigkeit nicht zu kennen. Wenn man ein anderes Gesicht bei einem jungen Mädchen lieber gesehen hätte, so blieb Eva doch immer schön wie eine Mänade, und weil sie verführerisch war, zog sie um so mehr an, je mehr man vor ihr zitterte. Es war, als wohne sie in einem schwarzen, mit etlichen Feuerstreifen verbräunten Nimbus, der sich mit ihr bewegte und in welchem ihr Teint nur noch satter gebräunt wirkte.

Als Eva mit siebzehn Jahren aus dem Kloster nach Hause gekommen war, hatte sie »Jetzt wird hier alles anders« schon auf der Schwelle erklärt. Sie fand es demütigend für Chrysostome, daß er sich herbeigelassen hatte, sein Tuch an den Markttagen auf einer Bank des Hauptplatzes, wie irgendein beliebiger Kaufmann irgend-

eine beliebige Ware, feilzubieten: »Wir, die Thrônes.« Auch betrieb sie die Dinge so nachhaltig, schrieb an eine Körperschaft nach der andern – nicht ohne vorher ihre einzelnen Glieder für sich zu gewinnen –, daß es nicht mehr die Thrônes waren, die sich zum Markt zu bemühen hatten, sondern der Markt unmittelbar unter die Fenster der Thrônes rings um die Fontäne Aiguesbelles verlegt wurde.

Und kaum hatte Eva kraft ihres Hochmuts die Thrônes wieder über alle Tuchhändler von Chaminadour erhöht, da begann sie schon nicht mehr ertragen zu können, von ihnen irgendeinen zu dicht unter sich zu haben.

Von ihrem vergoldeten Balkon herab zeigte sie ihrem Vater die Konkurrenten, die beiden Tuchhändler Melusâtre und Debelut, denen es gut ging. Sie raste, weil keiner so wie Debelut die Ware »auflegen« und »zur Geltung bringen« konnte, in der Hand so gut wie im Fenster, während seine Frau auf hundert Meilen im Umkreis die einzige »Dame des Hauses« war, »und ich werde nicht eher schlafen«, erklärte sie eines Tages, »als bis sie zu Grunde gerichtet und beide in unsern Diensten sind. Könnte mein Großvater, Salem der Amerikaner, uns in der Hand solcher Leute sehen, die nur deine Nachlässigkeit, Vater, hat groß werden lassen?« (So nannte Eva auszeichnend ihren Urgroßvater, dessen Frau das Vermögen geschaffen hatte.) Sie hatte aus der Inspiration gesprochen. Chrysostome wich. Er wußte genau, daß seine Tochter kein Wort ins Leere sprach und daß er eben eine Kriegserklärung vernommen hatte.

Am andern Tage veranstaltete Eva einen Verkauf zu herabgesetzten Preisen, welcher Stoffe, die Debelut auf entfernten Märkten sehr teuer eingehandelt hatte, entwertete; einer wollte dem andern mit seinen Einkäufen bei den Thrônes zuvorkommen, und ein System langfristiger Ratenzahlungen, das Eva augenblicklich für den Fall geschaffen hatte, hielt den vorübergehenden Kunden fest.

Debelut hatte sich Chrysostomes Lässigkeit zunutze gemacht und belieferte seit zehn Jahren alle großen Firmen in der Provinz. Eva erreichte es durch Vorstellungen, Bittgesuche, Reklamationen, Trinkgelder, daß im Namen der Billigkeit die öffentlichen Ausschreibungen wieder veranstaltet wurden. Nur daß die Kundmachung der Präfektur, in der dies angeordnet wurde, kaum erschienen war, als sie ihren Vater zwang, im geheimen Familienzimmer alle, von denen man eine Unterbietung annehmen konnte, mit Aus-



nahme Debeluts zu versammeln. Da, im Angesicht eines Chrysostome, welchem die Augen dabei übergingen, kaufte Eva sie bis auf den letzten. Mochte nun Debelut von vornherein durch die Koalition sich einschüchtern lassen oder ihr Trotz bieten, ohne Absatz oder als Lieferant zu Spottpreisen mußte er vor Ablauf von drei Jahren ruiniert werden. Er wurde es.

Da nun gab Eva ihm zu verstehen, weit entfernt, ihm Böses zu wünschen (lobte sie ihn denn nicht vor jedem Dritten?), sie sei geneigt, ihm die Schaufensterdekoration in den Magazinen ihres Vaters zu übertragen. Der Gehalt, den sie bot, war königlich, kaiserlich; Debelut nahm an. Aber Eva war nicht zufrieden: sie hatte noch die Sauberkeit im Hausstand ihres Opfers beneidet, wo man Frau Debelut immer dies oder jenes hatte putzen, ja auf den Knien ihr Parkett hatte reiben sehen, obwohl sie sich hätte können bedienen lassen; so sagte denn Eva Debelut verbindlich und wie ins Ohr etwas Vertrauliches – und ihre Diskretion sogar war nicht umsonst, um das Herz, das sie alsbald verwunden sollte, zu rühren:

»Wenn Frau Debelut einwilligen würde, so würden wir jede erdenkliche Rücksicht nehmen; Sie würden beide mit Ihrer Tochter hier wohnen und ich würde Ihre Bezüge verdoppeln.«

»... einwilligen worin?«

»Zu meiner Mutter als Zimmermädchen zu gehen.«

Eva wußte, daß jeder zu kaufen ist, wenn man das Geld und gewisse Formen daran wendet. Debelut wurde rot. Die Demütigung, die er seit einigen Tagen erlitt, hatte ihn auf diese, die neueste, noch nicht gefaßt gemacht: wie tief wollte man ihn denn noch sinken lassen? Aber er erinnerte sich, daß ein Wunsch Evas Befehl war.

»Frau Debelut wird morgen mit Ihnen sprechen«, murmelte er und glaubte, damit sich losgemacht zu haben.

Frau Debelut kam. Man führte sie gleich in die Küche, und Eva wies ihr ihre tägliche Arbeit, als sei das vorher besprochen worden. Abends proklamierte sie im Salon im Beisein der Sainte-Esquille, Pourpre, Cuq, Boidevesis, ihres Vaters und ihres kleinen Bruders Eutrope ihre letzte Eroberung.

Als Eva die Debeluts ruiniert hatte, warf sie ihre Augen auf die Melusâtres. So schlichte Leute die Debeluts waren, so eitel waren die Melusâtres, es war denn auch leichter, sie zugrunde zu richten.

Eines Abends wandte sich Eva mitten in der Beratung an ihren Vater und sagte:

»Die Melusâtres haben ihr fünftes Pferd gekauft, Sie haben jetzt soviel wie wir. Das sechste werden sie nicht kaufen.«

Melusâtre und seine Frau dinierten bald bei den Thrônes und wurden von ihnen bescheiden empfangen. Man wunderte sich immerhin, daß die Thrônes jemanden bei sich sahen, und die Melusâtres waren, einer Ausnahme wegen, die sie für eine große Ehre hielten, geschmeichelt, trotzdem die kaum entwölkten Gesichter, die ihre Gastgeber um den weiß gedeckten Tisch zur Schau trugen, nicht anheimelnd waren. Sie gedachten nun ihrerseits alle Thrônes zum Essen bei sich zu sehen, im letzten Augenblick aber ließ Eva sagen, sie werde allein kommen. Man überwältigte sie schon mit dem Entrée, frisch angerichtetem Hummer, den man durch besonderen Boten vom nächstgelegenen, immer noch sehr weit entfernten Meer hatte kommen lassen, und nie hatte Chaminadour so buntgewürfelte Petits fours gesehen, wie sie das Pralinéeis umgaben – das erste, das eine Eva, ironisch, unbeholfen, aber beglückt versuchte. Wenn Eva die Melusâtres einlud, einen Spaziergang um die Stadt mit ihr zu machen, so mieteten sie am nächsten Tag einen Wagen, um sie ums Departement herum zu fahren, und wenn Eva von einer Reihe Toiletten sprach, zu denen sie sich in einem Hause des Faubourgs Saint-Honoré entschlossen habe (in Wahrheit war es eine unbedeutende Hausschneiderin, von der sie, unter ihrer eignen Leitung, in einer Hinterstube von Chaminadour sie anfertigen ließ), so fing Frau Melusâtre gleich Feuer, nahm den Zug nach Paris und kam in einem Kleid von Paquin zurück. Aber alle bewunderten, wie kokett Fräulein Thrône geworden sei, während der Tailleur von der Melusâtre in seiner Vornehmheit unbemerkt blieb. Unter dem Vorwand, die Ihren nicht zu der Lebensweise verhalten zu wollen, die sie seit kurzem sich selber aufzwang, beschloß Eva eines Tages, sich ein Landhaus bauen zu lassen, wo sie von nun ab ihre Feste geben wollte, die Melusâtres aber konnten es nicht erwarten, ihren Aufmerksamkeiten zuvorzukommen, wollten ihre Villa sogleich haben und kauften zwei Schlösser. Da nun begann, da sie fühlte, daß ihnen der Atem ausging, Eva davon zu sprechen, ihr Mobiliar zu erneuern; sie verschaffte sich die Kataloge der vornehmsten Häuser, und nachdem sie einmal beschlossen hatte, in ihrem Salon dürfe es einzig historische Möbel geben, ließ sie drei Antiquitätenhändler am Tage kommen. Leider konnte der angesehenste Antiquitätenhändler von Chaminadour – nebenbei war er auch Lumpenhändler – ihr nur eine

Nachbildung von Marats Badewanne und den Originalkoffer des Gerichtsvollziehers Gouffé anbieten; die lehnte sie ab. Für den Rest des Hauses schwankte sie unentschieden zwischen Palisander-, Zitronen-, Birnbaum- und Ebenholz. Nachdem sie zwei Monate gebraucht hatte, Birnbaum- und Ebenholz auszuschalten, zeigte man ihr einen Sekretär mit dem Monogramm der Ninon de Lenclos, den sie für 5.000 Franken mit der Gewißheit, ihn jederzeit für 10.000 wieder verkaufen zu können, erstand. Frau Melusâtre schäumte. Schließlich schwankte Eva immer noch zwischen Zitrone und Palisander, als sich die Melusâtre, der sie ihre Vorliebe mitzuteilen verstanden hatte, für Zitrone entschied. Auf Bestellung wurde das kostbare Mobiliar langsam verfertigt, und seine Lieferung sollte unmittelbar bevorstehen, während Eva immer noch mit den Maßen ihrer Konsolen beschäftigt war, deren Größe und Form sie fortwährend änderte, so daß ihr Entschluß erst an dem Tage endgültig wurde, da an Melusâtre, der zahlungsunfähig geworden war, die Zwangsversteigerung vollstreckt wurde.

Eva war die erste, die es erfuhr, und feierlich erklärte sie am Abend vorher in der Versammlung den Ihren:

»Der Notar Pilate kauft auf meine Rechnung die Möbel der Melusâtres, und der Stallmeister soll sich einrichten, von morgen ab nicht mehr fünf, sondern zehn Pferde zu versorgen.«

Der Kaiser des Tuches zitterte vor Angst seiner Tochter gegenüber.

Eva hatte es endlich erreicht, daß es überall hieß, die Thrônes hätten noch immer genügend Gold, Klugheit und Neid besessen, um zu ihrem eigenen Vorteil die ganze Welt zugrunde zu richten, und nun lag ihr nur noch am Herzen, eine blindgeborene Schwester und einen verwachsenen jüngeren Bruder gründlicher in ihr finstere Verließ zu verbannen, ein niedriges Zimmer, das auf den Hof hinausging, auf dem sie übrigens der Dienstboten wegen immer nur sonntags während der Vesper sich aufhalten durften.

Zu gleicher Zeit gab sie Auftrag, den Stammbaum ihrer Familie wie den einer fürstlichen Dynastie auf die Wände des Salons zu malen. Von da war zur Wahl eines Wappens und zur Anbringung des Wappenschildes über ihrer Tür nur ein Schritt. Eva tat ihn, und bald sah man mitten auf der place du Sénéchal auf azurnem Grunde einen feurigen Thron schwanken, der von zwei Flügeln gehoben wurde. Ließ sie nicht auch ganz oben auf der Fontäne der Aiguesbelles ei-

nen Schwan in Bronzeimitation anbringen? Eva hatte sich gesagt: »Wenn ich Lust habe, von meinem Fenster aus mitten auf dem Kleinen Platz, der ja eher der Hof unseres Hauses ist, diesen Vogel zu sehen, den ich bei mir im Keller entdeckt habe, und wenn ich ihn dem Magistrat zum Geschenk mache, dann wird man ihn nur besser, als ich es könnte, und auf die Kosten der Stadt anbringen, die sich dadurch geschmeichelt fühlt. Und indem ich auf die Begehrlichkeit wirke, erwerbe ich mir zugleich Anrecht auf einige Dankbarkeit.« Daher der Beiname Léda, welchen man ihr gegeben hatte.

## II

Als nun Eva ihrem Hochmut genug getan hatte, kehrte sie sich zu sich selber, und da merkte sie auf den ersten Blick: hatte sie ihre Macht auch der Gottes genähert – sie war nicht mehr jung.

Das Bild der Tante Clémentine suchte sie heim.

So war sie denn auch eine jener alten Jungfern, von denen man ihr gesagt hatte, sie könnten so eigentümliche Zustände bekommen.

In solchem Licht betrachtete sie sich mit einer Mischung von Neugier und Schrecken.

Eutrope war bei den Jesuiten zu Z. in Pension. Fast das ganze Jahr war er von Chaminadour abwesend, und der einzige, zu dem er noch Beziehungen hatte, war Sidoine Melusâtre.

Ostern kam näher, und in Chaminadour war es Sitte, an diesem Tage einen jungen Mann einzuladen; Eutrope bat seine Schwester sehr, Sidoine aufzufordern. Trotzdem die Thrônes die einzigen waren, welche sich nie einer Überlieferung gefügt hatten, die ihnen so wenig zusagte, Eva auch die Gefahr merkte, einen Fremden, vielleicht Feindlichen unter dem legendären Dach zu empfangen, von welchem ein ganzes Volk vermeinte, es verberge so vieles vor ihm, da doch in Wahrheit drinnen nichts so Erstaunliches sich verbarg wie seine eignen Träume – Léda hatte nun einmal eine Ausnahme für die Melusâtres gemacht, um sie zugrunde zu richten, und erklärte sich einverstanden, kaum aber war dieser Jüngling vor ihr erschienen, so fühlte sie, wie ungekannte Lasten – es hätten die von Wolken sein können – sich auf ihre Stirn senkten, die hart gewordene Hornhaut ihrer Augen undurchsichtig wurde und eine zauberhafte Welt sich an die Stelle derer setzte, die sie immer gesehen hatte. Sie erkannte

nichts wieder. Der bescheidene Imbiß, den sie diesem Gast einer Stunde vorsetzte, nahm unter ihren Händen allmählich die Ausdehnung eines sardanapalischen Festmahls an, indes auf einer rissigen Wand, allein ihr sichtbar, von unsichtbarer Hand eine göttliche Drohung erschien. Sidoine seinerseits ging wie im Traume: er sah die Möbel um sich tanzen, die man am gleichen Tag, da seine Mutter begonnen hatte, sich zu umdüstern, bei ihnen aufgestellt hatte; ungeachtet des Festes, das Eva ihm gab, begleitete er denn auch all ihre Bewegungen mit heimlichem Haß.

Eva – wir werden sie von nun ab mit den Leuten von Chaminadour, des Schwans wegen, »Léda« nennen – sah Sidoine gehen, ohne es noch zu wissen, daß er es war, vor dem sie zum ersten Male die Regung vor einem Manne erfahren hatte. Diese Verwirrung war so neu, so musikalisch, so voller Rätsel für sie, daß sie, die sie der Schönheit nie zugänglich gewesen war, sich fragte, welchem Verfall sie sie zuschreiben solle; kaum aber war sie in ihrem Zimmer allein, so stellte sich ihren Augen ein Jünglingsbild dar, das mit allen gefährlichsten Reizen des Himmels und der Erde begabt war; sie hing sich daran und es verließ sie nicht mehr zu ihrem Erstaunen; und als die Nacht einbrach, bekannte sie sich geschlagen, und gesenkten Hauptes übergab sie im Angesicht des Stammbaumes im Salon die Sorge für das Hauswesen heimlich ihrem Vater und bat ihn um Urlaub.

Wirklich: wie vermochte sie Sidoine in jenem Licht und dem Schweigen, in denen er ihr, so weit von ihr und wie in ihr selber, in der Mitte eines bezauberten Herzens, erschienen war? So lag sie in einer verschlossenen Zelle – deren Schlüssel auf ihrem horizontalen Herzen – dem weißen Plafond gegenüber, hatte die Arme, unnütze Diener, still zu beiden Seiten neben sich liegen und überließ sich verzweifelt ihrem Verlangen. Ihr war, wenn sie so eingesperrt, ohne sich zu rühren bliebe, werde sie schließlich Sidoine wider seinen Willen von neuem sehen oder wenigstens vor Erschöpfung sterben. Weltklug – das war sie – dachte sie sich gar keinen sanfteren Tod, da sie den Geliebten nie wirklicher als im Traume erreichen konnte, aber sie war es sich schuldig, mit aller Sammlung, deren sie fähig war, die tödliche Halluzination auszuhalten, die sie erwartete, um sie in tiefster Stille die Apotheose erreichen zu lassen.

Mit der Zeit wurde das All, das sich zwischen sie und die Dinge geschoben hatte, so dicht, daß es auf ihren Gliedern lastete wie eine Welt von Gesteinen. Die Bäume, die größer und von anderer Gattung waren, als sie auf Erden gesehen werden, entfalteten über ihrer Stirn ihre unbeweglich gebauschten Massen und wiegten in der Ferne das leichte, gedrängte Spitzenwerk ihrer Schatten. Ganz dicht zu ihren Füßen entsprang ein duftendes Wasser, und apokalyptische Tiere, deren Atem, wenn er ihr sengend über Hände oder Gesicht strich, sie halb erweckte, strichen um ihren Leib. Léda wußte, daß dieser wunderbare »Wald«, den sie so kürzlich betreten hatte, ewig war und daß in ihm mit ihr auch Sidoine für immer gefangen blieb. Nur mußte sie ihn dort suchen. War sie gewiß, ihn zu finden, wie sie die Debeluts in Dienstschaft gezwungen hatte und wie es anders nicht hatte kommen können, als daß sie schon im Bette der Melusâtres geschlafen hatte – Sidoine würde dann alles von ihr zurückbekommen, was sie ihm früher genommen hatte, und ihm würde sie die Debeluts und ihre andern Eroberungen überlassen, da ja ganz Chaminadour in ihre Hände gegeben war, sie selbst aber in die Hände von Sidoine. Indes kamen alle Augenblick unter den Ästen Gruppen vorbei, die sie nicht wiedererkannte; ihre Ahnin zwischen zwei schwachsinnigen Zwillingschwestern, und alle drei hingen am Silberrock eines Graubarts, ein Großonkel, den ein blutiges Messer, und ein zweiter, den eine brennende Fackel auszeichnete, eine einzige Beischläferin am Arme der beiden Brüder Thrône, ihr Großvater, er hatte die Sainte-Esquille um die Taille genommen, Chrysostome, der einer Silhouette, die der ihrigen ähnelte, die Cour schnitt; endlich kam Tante Clémentine ganz nackt durch die Landschaft gegangen und entmutigte ihre Suche. Aber als Mitternacht kam, hatte Léda einen einzigen Punkt so gierig im Auge, daß sie an ihm allmählich eine zarte, stofflose Form entdeckte, deren Umriß langsam bestimmter wurde, um allmählich das Vage etwas zu verlieren, Gewicht und Dichtigkeit zu bekommen. Die Wölbung der Lenden, die in den Finsternissen dem Tastsinn als erstes empfindbar wurde, erwies sich den Blicken bald als das Bild eines Turms aus Perlmutter. Léda fand im Raum verstreut alle Glieder ihres Idols wieder, und was sie dort sich formen sah, zitterte wie im schöpferischen Anhauch Gottes der erste Mensch; nur eignete dieser Vision das eine: wenn Léda sie berühren konnte, wiederholen konnte sie die Berührung nicht; wenn sie ihr mit den Fingern näher kam, zerstörte sie

»es« nicht mehr; ein wirkliches Wesen war da aufgetaucht; es löste sich; es drängte sich auf. Léda legte seine Hände zurecht, sie legte den Kopf auf das Moos des Erdhügels, auf ihre Knie oder gegen ihre Schulter. Sie legte die Hände, Sidoines Hände, sie legte seinen willenlosen Kopf wie sie wollte. Die Wölbung der Brust, die leisesten Biegungen, eine rauhe Stelle, eine verborgene Hautfalte, ein roter Fleck unter der Brust, der wie ein zitternder Blutstropfen aussah, Farbe und Tönung, wie sie nach Stunde und nach Ort regelmäßig an dem mit dunkelblonden Stellen übersäten Körper sich änderten, ein behaarter Winkel, der immer der gleichen Stelle in ihrem Denken treu blieb, all das bekräftigte die Realität am Gegenstand ihrer Liebe, den Léda in der Einsamkeit ansah, wo ihn vor ihr nur die Eifersucht eines kreuzförmigen Rosenstocks hütete, der seinen zierlichen Stamm um die Beine des Jünglings wand, an seinem Bauche rot blühte und auf seiner Brust bis zu den Schultern und zu den Handflächen zwei harmonische Äste entsandte, deren jeden eine Beere beschwerte. Kraft und Anmut waren in diesem Leib aufeinander abgestimmt und gegenseitig verschmolzen, mochte er im eingeschränktesten oder im größten oder im gewöhnlichsten Maßstab erscheinen. Wirklich konnte es Léda geschehen, Sidoine und den ganzen »Wald«, der ihn umgab, wie in einem Glaskästchen auf ihrer Rechten zu tragen, und dann jahraus jahrein übers Gesicht des Geliebten hinwandernd oder verzückt, entrückt in einer seiner Hände, eine Stunde lang einem seiner Haare, eine Puppe, nicht größer als eine Milbe, zu Füßen zu sitzen, und der Himmel umschloß sie wie eine Träne. Ihre Vision sicherzustellen, war Lédas großes Bemühen; immer, mochte er nun zu groß oder zu klein für sie sein, entging deren Gegenstand ihr, wenn auch die Lust, die sie an ihm aus entgegengesetzten Gründen hatte, die gleiche blieb. Dem Weichen seines lichten Haares stand der dunkle Teint des Gesichts mit seinen breiten straffen Flächen gegenüber, seine Haut erinnerte, wie die der Hände auch, an die Finger, wenn sie die Sonne getrocknet hat, und über sie hingestreut hie und da spiegelnde Reflexe von Kupfer oder, um die königlich blauen Augen hinter ihrem goldenen Behänge, von glühender Lava. Jedes Profil hatte seinen nachdenklichen schwarzen Ernst, erschien das Gesicht dagegen von vorn, blühte es strahlend wie auf der Spitze einer Monstranz auf, der Mund mit vollen, saftigen, roten Lippen, die Stirn aber, die fahl wie das Eisen im mystischen Feuer mit den vier Ecken war, brannte, ein Feuer, dessen

Glut Léda auf zehn Schritt Entfernung spürte. Als nun aber dies Idealbild durch die Kraft der Konzentration zu normaler Größe entwickelt und in die Schranken einer Person gebannt war, so daß es drohte, die Augen zu öffnen und Léda dabei zu betreffen, wie sie sich neugierig drüber beugte; da war sie selber es, die in namenloser Erleichterung, am Rande nun des Wahnsinns, erwachte, und am gleichen Abend erschien sie im Kreise der Thrône, Cuq, Sainte-Esquille, Pourpre, die da, um die einzige Kerze versammelt, wie außer der Ewigkeit, in der Zeit, saßen.

Selbst wenn sie nicht verändert ausgesehen hätte, wäre diese kleine Welt vor Ehrfurcht bei ihrem Anblick erzittert. So abgemagert und erschöpft wie sie war, sah Léda sie alle auf einmal aufstehen und ihr entgegenlaufen, um sie zu stützen.

Mit einer Bewegung waren sie beiseite geschoben:

»Ich bin wieder gesund, Vater. Bitte, die Schlüssel. Morgen nehme ich meinen Dienst wieder auf.«

Niemand widersprach.

Am andern Morgen war Léda wie früher als erste auf. Nur daß sie sich nicht zurechtfand und der Welt, in der sie umherging wie ein Gespenst, die Seltsamkeit ihres Geruchs, ihrer Farbe vorwarf, und ihr eigener Geschmack, den sie einsog, schien ihr ungewohnt, abgestanden. Nichtsdestoweniger war sie den ganzen Tag über noch genauer hinter Erwerb her und dehnte nach Leibeskräften, manchmal mit verdoppelter Gewalt, ihr Tuch, um nur so wenig wie nur möglich davon abzulassen, ohne darum aufzuhören, so teuer wie es ging das Wenige loszuschlagen, was sie der übrigen nackten Welt überließ. Man fragte sich einen Augenblick, welcher Stachel in ihrem Innern säße: bald reizte sie die Unordnung, die sie nach so kurzer Abwesenheit vorfand, bald reizte sie, daß die Unordnung keine größere war, um ihre Gegenwart unentbehrlicher zu machen. Es fiel auf, daß sie vor allem mit Debelut Streit suchte. Endlich jagte sie ihn noch vor Abend hochmütig davon.

Nach dem Essen nahm sie ihren Platz im Salon wieder ein; plötzlich:

»Vater, hast du den kleinen Melusâtre dir ›angesehen‹, den Eutrope Donnerstag zu uns gebracht hat? Ich habe nach ihm geschickt, um ihn einzustellen. Wir sind es ihm wirklich schuldig.«

»An Stelle von Debelut?«



»Natürlich.«

»Er ist zu jung.«

»Man ist nie zu jung.«

»Er hat nicht genug Autorität.«

»Ich leihe ihm meine.«

Am andern Tage war Léda sehr ruhig, in allem, was sie tat, gleich genau und pünktlich; nur leichtblütiger als früher, ein wenig beschwingt, und als Sidoine abends eintrat, hätte man hinter der Scheibe des Kassenschalters gewahren können, wie da »jemand« übernatürlich blaß im Gesicht wurde.

Léda hatte von neuem, zum zweiten Male, den wunderbaren »Wald« um sich, um sich und Sidoine sich bilden und den Rest der Welt ausschließen fühlen; aber sofort hatte sie – wie man in einem Anfall wildester Energie sich gegen den Tod wehrt – wieder die Herrschaft über sich selbst gewonnen, um diesen Bann zu brechen:

»Mein Vorschlag ist, junger Mann ...«, sagte sie.

Die ersten drei Worte waren im Magazin ausgesprochen worden, die beiden andern aber bereits im »Walde«, auch klang es in ihnen seltsam, wie eine Symphonie von Gemurmeln, mit. Der Stimmfall in den Worten »junger Mann«, der in einer andern Welt widerhallte, hatte den Raum überrascht, ein verwirrendes Echo ringsum erweckend, aber schon fuhr Léda aufs natürlichste fort:

»Ihnen eine unverhoffte Situation zu eröffnen. Die Freundschaft, die unsere Familien einander bezeugt haben und die im besondern mein Bruder Eutrope für Sie fühlt, veranlassen mich, sie Ihnen zu bieten. Ich füge hinzu, daß Sie meinem Vater sympathisch sind. Wollen Sie morgen bereits, nach Rücksprache mit den Ihren, als »Erster« hier eintreten?«

Gleichzeitig bot sie Sidoine für sich allein das Gehalt der beiden Debeluts.

»Aber gnädiges Fräulein, ich arbeite seit einem Jahr im Atelier meines Onkels, der Architekt ist und wo man mir Zeichnen beibringt. Es besteht gar keine Beziehung zwischen dem, was ich werden will, und dem, was ich nach Ihrem Willen sein soll.«

Der Grund hätte für jeden andern ein moralisches »Unmöglich« bedeutet. Das hatte Léda weder bei sich noch bei andern je gelten lassen.

»Gewiß«, erwiderte sie, »aber sind Sie nicht durch Ihre ganze Kind-

heit im Hause eines Tuchhändlers vorbereitet hier einzutreten, was sage ich, vorbestimmt? Nichts kann eine solche allmähliche, tiefe Schulung ersetzen; nicht einmal eine Berufung, und unsere wahre Lehrzeit machen wir in den Adern unserer Väter. Sie haben nur eben Zeit gehabt, das Handwerk der Melusâtres ein klein wenig zu verlernen, ohne darum schon etwas von Architektur zu wissen ...» Hier hielt sie inne. Der wunderbare »Wald« hatte sich aber unwiderstehlich von neuem um sie gebildet, und diesmal, um ihr das Universum vollständig zu verdecken, so daß sie sich plötzlich verloren, ohne Berührungs- noch Vergleichspunkt mit Menschen sah. Die Angestellten, ihr Vater, Sidoine sahen sie stumpfsinnig wie von der gegenüberliegenden Seite eines Abgrundes an, die da ganz einsam in ihrem Traum stand: der wunderbare, unverderbliche, ewige Körper lag in Wahrheit vor ihr, gelehnt an einen Felsen von Diamant und in so blendendem Licht, daß es von den Händen, ja aus den Augen der andern zurücksprühte.

Kaum hatte sie aber dem Glanze ihrer Vision nachgegeben, da wurde der wilde Rosenstock, der ihr den jungen Mann verbarg, dichter und breitete seine Äste aus, um ihr zu erlauben zu murmeln wie in einer Erinnerung:

»Frau Melusâtre würde so glücklich sein ... Tradition in der Familie. Und Sie wissen ja, daß Eutrope sie anbetet.«

Dies Wort »anbeten«, noch maßloser auf gemeinhin so diskreten Lippen, erregte Anstoß.

Auf einen Augenblick trat ihr Antlitz in eine seltene Finsternis, mit der hastigen Entschiedenheit eines Automaten und der Unwahrscheinlichkeit eines Phantoms hob sie ihren Arm in der Richtung auf Sidoine, um etwas wie den Schatten eines wilden Rosenstocks, als hätte der ihn ihr verborgen, zu verscheuchen.

Hier ließ Chrysostome, der angelehnt hinterm Stuhl seiner Tochter stand, Unruhe merken, und im gleichen Augenblick zog Sidoine seinen Anzug zurecht und rückte schüchtern mit seinem Stuhl ab.

»Nichts wird«, so schloß sie in voller Fassung, als hätte nichts sich ereignet, »Eutrope später hindern, Sie zu seinem Teilhaber zu machen.« Sidoines Abwehrgeste hatte den Zauber mit einem Male gebrochen, und allmählich begann der »Wald« aus den Fugen zu gehen, zerstreute sich, brachte seine zerstückten Teile im Raume unter wie eine Operndekoration.

Der diamantne Felsen verschwand als letztes.

Sidoine saß etwas entfernt von ihr in seinem Anzug auf einem Rohrstuhl und antwortete:

»Ich werde meinen Vater um Rat fragen.«

Mit äußerstem Erstaunen verfolgte der Vater die Vorschläge der Thrône, die Sidoine ihm berichtete, als dieser aber von dem Halluzinatorischen in Blick, Gesicht, Stimme und Gebärde von Léda gesprochen hatte, fielen ihm die schrecklichen »Sagen« ein, von denen die Ursprünge der Thrônes verhüllt waren, und er lehnte ab. Anders Frau Melusâtre, welche geweckter war, nicht ohne Not verzichten wollte zu erfahren, was sich im Schoße der Thrônes ereignete, und von innen Zeuge einer Krisis zu sein, deren Symptome ihr im Spiegel dessen, was ihr Sohn mitteilte, als die vom Niedergange ihres Feindes und als Vorzeichen eigener Rache erschienen. Vielleicht hatte die zähe und verschlagene Abenteurerin, die sie war, von Anfang an gehofft, in diesem letzten Akt eine Rolle zu spielen und wieder Oberhand zu bekommen? So gelang es ihr bald, ihren widerstrebenden Mann umzustimmen, und am nächsten Morgen kam er zu Léda, um ihr zu danken und Sidoines Eintritt auf den kommenden Montag anzuberaumen.

Als Sidoine näherkam, saß Léda zwischen ihrer Ahnin, die zwei Idioten zur Seite hatte, und Tante Clémentine, die ganz nackt stand, und war »im Walde«. Eine ungewisse Frau, blutschänderisch sicher, erging sich Arm in Arm mit zwei Brüdern Thrônes in einer Eibenallee im Hintergrund des Magazins. Sidoine störte »diese Welt« nicht, die gewohnt war, ihn zu sehen und zu geleiten. Aber doch tauchten unter den Eiben, die den Hintergrund des Magazins deckten, die Gestalten zweier wütender Oheime auf, deren einer mit einem Messer, der andere mit Flammen bewehrt war. Auch stand hinter Léda eine Figur, die sie nicht sehen konnte und die ihr immer wieder die gleichen Worte ins Ohr flüsterte:

»Etwas Giftiges. Gift. Vergifte. Vergifte ihn. Du wirst ihn vergiften.«

Léda wußte, daß dieser Schatten es auf ihren Bruder Eutrope abgesehen hatte. Ihr Vater Chrysostome hatte auch in diesem ihrem »Traum« seinen Dämon; andere hatten es auf das Leben der Greise abgesehen, die wie Engel des jüngsten Gerichts im Salon saßen, je-

derzeit bereit zu mißbilligen, was zu beginnen sie vielleicht sich nicht würde verwehren können. Die Welt, die war, stand »der anderen Welt« im Wege, die sich Raum machen wollte.

Endlich schritt Léda über einige Lianen hinweg, fiel fast in den Bach, störte die Quelle, um von der Estrade, wo sie an der Kasse gesessen hatte, herabzusteigen und Sidoine aus der Nähe zu sagen, welches seine täglichen Obliegenheiten sein sollten.

Debeüt hatte sich einverstanden erklärt, am Morgen als »Zweiter« sich in Sidoines Anweisungen zu fügen.

Lange beschwor Sidoines Gegenwart den Einfluß des gefährlichen Idealbildes – das wirklicher war als er selbst und phantastisch gewiß nur verglichen mit »dieser Welt« ihres Unterschieds wegen –, welches Léda am zehnten Tage ihrer Abgeschiedenheit, bei Gefahr ihres gesunden Verstandes, zu »sehen« gelungen war.

Es kam aber immerhin vor, daß sie in Gegenwart anderer sich schwach fühlte, und das Gefühl dieser Schwäche stürzte sie, sowie sie allein war, in eine rasende Kraftentfaltung oder in die Verzweiflung. Mitten in der alltäglichsten Unterhaltung, sie mochte dem Gegenstande ihrer Liebe noch so fern stehen, begann sie ohne erkennbaren Grund zu zittern, zu erröten, blaß zu werden, sich zu verwirren; sie fiel fast hin, sowie ein unerwartetes Gesicht vor ihr auftauchte, ohne daß sie Zeit gehabt hätte, es in ihrem Innern zu akklimatisieren, sich in Übereinstimmung mit ihm zu bringen oder es ihr selbst anzupassen; um ihm zu entrinnen, wurde ihr unmerklich – es war, als habe sie Angst, ihm nichts verbergen zu können – unwohl. Es war ihr unmöglich geworden auszugehen; was sie auch draußen sah, was man auch alles dort von dem Übrigen oder ihr selber dachte, trat zu ihrer Liebe in Widerspruch. In der Kirche erstickte sie, als hätte eine Klaue oder als hätten Flügel sie bei der Gurgel genommen, und wenn sie über den Platz ging, kam es ihr vor, sie komme alle Jahrhundert kaum einen Schritt vorwärts, man sehe, wie sie in der Einsamkeit gehe und jeden Augenblick fallen müsse, des schweren, unsichtbaren, unabwendbaren »Waldes« wegen, in den sie verstrickt war, der mit ihr wanderte und den sie noch in ihrem Mantel hinter sich herschleifte.

Léda bereitete den Abendtrunk, damit kein Diensthote in den Salon träte. Eutrope verdämmerte seinen letzten Abend vor der Abreise nach Deutschland, wo er starb. Dieser plötzliche Tod untergrub das

Dasein der Boidevesis, der Großmutter, und der Sainte-Esquille, der Mutter, denen Lédas Wallungen den Rest gaben.

Ein Wort genügte, Cuq und Pourpre einzuschüchtern; sie verzichteten darauf, weiter im Rat zu erscheinen. So war es, als habe Léda auf Grund ihrer eigenen Autorität das Tribunal aufgelöst, vor dem zu erscheinen sie sich gefürchtet hatte – und so fand sie sich eines Tages im weiten Hause allein zwischen ihrem Vater Chrysostome und ihrem Großvater, der gegen Gift immun war.

Eine blinde Schwester und ein verwachsener Bruder, die niemals waren »eingetragen« noch getauft worden, zählten nicht.

Da geschah es aber eines Nachmittags, als Inventur war – sie hatte sich versprochen, sich nichts merken zu lassen, ehe sie nicht völlige Leere um sich geschaffen habe, aus Furcht, die Gegenwart auch nur eines Zeugen möchte Sidoine stören, ihre Liebe anzunehmen –, es geschah, daß Léda zu ihrer Überraschung bemerkte, allein mit ihm im Kellergeschoß zu sein, und die verbotenen Worte aussprach:

»Was ich getan habe, seit ich bin, Böses und Gutes, das Böse, was ich Ihnen getan habe, das Gute, was ich Ihnen genommen habe, es war beides, Sidoine, nur, um es Ihnen heute abend zurückzugeben. Mein Bruder ist tot. Vater und Großvater werden bald sterben. Thrônes gibt es nur noch mich, und Sie sind mir teuer. Es gibt keine Thrônes mehr außer Ihnen. Ich selbst existiere nur noch, um vor Freude zu sterben ...«

Léda verstummte einen Augenblick:

»... vor Freude, dein Gesicht anzurühren.«

Da verscheuchte Léda schon mit der Hand den Schatten der Rosen, die ihr Sidoinen Körper versteckten; ihre Züge veränderten sich; seit sie angefangen hatte zu sprechen, war sie »im Walde«; die Quelle sprudelte geheimnisvoll auf, unbekannte Vögel hielten auf unmöglichen Zweigen um ihre Stirn Zwiesprache. Aber der wunderbare und gefährliche Leib, dem sie näher zu kommen geglaubt hatte, war gerade eben für immer verschwunden, und zugleich nahm das Gesicht, das sie nie geglaubt hatte je von so nahe zu sehen, einen Ausdruck von wildestem Haß an.

Noch einmal gingen der Onkel, der mit einem Dolche bewehrt war, und der, der eine Flamme schwang, unter dem Bogen entfernter Eiben vorüber; die Lamproies und ihre Idioten, die beiden Thrônes

und ihre blutschänderische Geliebte, Tante Clémentine in ihrer Nacktheit, lachten noch einmal schallend in den vier Ecken des Waldes auf.

Chrysostome und der Großvater traten im rechten Augenblick ein, um die Schatten von dannen zu scheuchen:

»Eva, was hast du getan, meine Tochter Eva?« sagte der Vater.

»Erschrick nicht, Eva, meine Kleine. Du wirst dich ausruhen. Es wird vorbeigehn. Das Blut. Es ist ›das Blut‹«, sagte zu ihr der Großvater.

»Das Blut der Thrônes«, murmelte Cuq. Er war wieder erschienen und hinter ihm Doktor Pourpre, der seine Matratze nachschleifte.

Debelut, der »Zweiter« geworden war, rückte nun wieder zum Ersten auf. Chrysostome trat ihm die Hälfte vom Ertrag eines Hauses ab, das ihn nicht mehr interessierte. Frau Debelut, vordem Stubenmädchen, nannte sich Buchhalterin und setzte sich noch am gleichen Tage im Kontor des Geschäfts auf Lédas Lehnssessel.

Léda verließ ihr Zimmer nicht mehr.

Dort lag sie mitten in »ihrem Walde«, vertrocknet zwischen ihrem Vater Chrysostome und Großvater Thrône, von denen der eine am Fuß-, der andere am Kopfende des Betts Wache hielt, als wären sie zwei Erzengel aus dem »Verlorenen Paradies«.

Von Zeit zu Zeit warf sie ihre Decken ab, riß sich das Hemd herunter und befand sich mit einem Mal nackt zwischen Chrysostome und Thrône, deren beider Gesicht sie mit ihren Nägeln zerriß, indessen sie der eine beim Kopf, der andere bei den Beinen ergriff und sie in eine eiskalte Wanne steckten, wo sie in Tobsucht verfiel. Léda glaubte, sie seien die beiden Tiere der Apokalypse des »Waldes«, die sich in Ewigkeit lustig über sie machten und sie in den Pfuhl warfen, in den sich die geheimnisvolle Quelle verwandelt hatte.

Eines Tages hörte Chrysostome nach dem Bad, wie Großvater Thrône zu ihm sagt:

»Ich werde dir ein Geheimnis entdecken: Léda ist nicht deine Tochter; sie ist die meine, unbestreitbar aus meinen Lenden. In deiner Jugend warst du ja zu faul, deiner Frau Kinder zu machen, und so übernahm ich es denn. Aber wenn Léda nur deine Schwester ist, kannst du ja wohl ganz gut ihr Sidoine sein und sie uns wieder gesund machen.«

Da machte Chrysostome große Augen.

Früh in der Dämmerung des andern Morgens fand man ihn im Dachstuhl, erhängt.

Frau Melusâtre war empört; sie fand den Bericht, den ihr Sidoine gab, ebenso unangebracht wie sein Verhalten einer Frau gegenüber.

Sie dachte: »Der Trottel!«

Als sie aber sah, wie Melusâtre gerührt dem Sohn Recht gab, besann sie sich eines Bessern:

»Ein so schönes Vermögen, und sie hätte dessen Mutter sein können. In zwei Jahren würden sie gleichaltrig sein. War da Léda wirklich so alt?« Als seine Frau ihm abends vor dem Schlafengehen Vorstellungen machte, mußte Melusâtre zugeben: Sidoine hatte sich das Vermögen entgehen lassen:

»Im Keller; mit ein klein wenig Entgegenkommen; mit ein wenig Geschicklichkeit. Wenn nicht um seinetwegen, so hätte er das, ohne es ihnen zu sagen, für seinen Vater und für seine Mutter tun können, die ruiniert waren.«

Die Melusâtre blieb hartnäckig. Der Vater gab zu:

»Der Trottel!«

Als Chrysostome beigesetzt war, ließ Großvater Thrône, der seit zehn Jahren nicht mehr ausgegangen war, seinen Staatsanzug mit grünen Rockschößen kommen und nahm den großen schwarzen Hut von Eutrope, der ihm zu klein war, unter den Arm, dazu die Handschuhe von Chrysostome, da er niemals eigene gekauft hatte.

Die Melusâtre, die gerade allein war, empfing ihn:

»Sie wissen«, sagte er, »die Kleine, sie ist immer noch krank. Sie sollen ins Haus ziehen und Sidoine soll der Herr sein.«

Am Tage der Kontraktunterzeichnung nahm Melusâtre nur eine förmliche, uneingeschränkte Schenkung vom gesamten Besitz der Thrônes entgegen.

Er setzte sie durch. Und ohne Zeit zu verlieren, zogen die drei, Sidoine, sein Vater und seine Mutter, place du Sénéchal ein, für sie war es beinah, als kämen sie nur wieder heim, für die Cuq, die sich ent-erbt sahen, ein großer Skandal.

Ein Magistratsgehilfe vermählte Léda in extremis in ihrer Wohnung,

als aber Sidoine gewissenhaft die Ehe vollstrecken wollte, hielt sie ihn für Chrysostome und dachte nur daran, ihn zu erwürgen.

Großvater Thrône starb aus Kummer darüber, und in der Nacht seines Todes fand man, nackt, Léda, die mit ihren Armen den Schwan aus imitierter Bronze umschlang, den man oben auf der Fontäne Aiguesbelles angebracht hatte. Polizei in Handschuhen kam und holte sie und danach nahm Doktor Pourpre sie dienstfertig bei sich auf, um sie langsam, verschwiegen, bald, am gleichen Abend, wie Tante Clémentine, mit derselben Matratze zu ersticken.

Lédas blinde Schwester und ihr verwachsener Bruder sind darüber nicht traurig; nun können sie in die Stadt gehen und betteln.

Traurig sitzen hinter ihrer goldenen Rebe die Melusâtres.



## Marcel Jouhandeau Die Schäferin »Nanou«

Schon zwanzig Jahre stand die Schäferin Nanou bei den Brinchanteaux in Dienst. Gehörte sie so auf die Art wie der Hund zur Familie? Sie gehörte zu den Gerätschaften, zum Inventar der Schlächtereien.

Sie hieß Jeanne; man nannte sie Nanou. Sie war klein und verhutelt; den Kopf trug sie vornüber, er wackelte ein wenig unter seinem Strohhut, von dem breite Bänder herabhingen wie von einem Taufkappchen. Von ihrer Kleidung sah man nichts als die wollene Schürze, die unter dem Arm durchging; eine längere Droguettenschürze, deren Farben im Regen eines halben Jahrhunderts in tausend Übergängen sich vermischt hatten, bedeckte mit ihren Falten den Rücken und war ihr wie ein Mantel am Hals geknüpft. Schwerfällige Pantinen sicherten ihren wackren Schritt wie das Brettchen der hölzernen Schäferinnen, mit denen die Kinder spielen, und ihr Fußansatz im groben Strumpf – der kurze Rock schloß über der Wade ab – war so fein, als wäre er ein Messingfaden, auf dem sie immerfort tanzte.

Sie war leichtfüßig; man mußte nur sehen, wie sie zwischen ihrem Hund »Matinal« und ihrer Ziege »Coquette« der Herde nachging. Die beiden waren nächst Theophile und Balsamine die einzigen Wesen, die sie liebte; sie hielt Schritt mit ihnen; launenhaft sprang sie über Steine und ins Gras setzte sie sich mit dem Charme eines kleinen Mädchens von über achtzig wie sie es war. Man mußte sie bei ihren tänzelnden Schrittschritten überrascht haben; zwei schwarze Schnüre von ihrer Haube standen wehend gen Himmel, und die kleinen Absätze hörte man jenseits der Mauer wie Steine von verschiedenem Gewicht aufschlagen; sie hatte das Kniegelenk dabei nicht gebeugt; einen Augenblick lang zitterte sie auf dem elastischen Stengel der Knöchel, dann stolperte sie wie aus Spaß und fiel in den Zweiviertel- oder Dreivierteltakt eines Menuetts, um schließlich im Rhythmus von »Matinal«, die mit einem Satz das Hindernis genommen hatte, und im Einklang mit »Coquette«, die fünf Sekunden in den Spitzen einer steinernen Häkelei sich verfangen hatte, wieder voranzugehen.

Jedesmal wenn Nanou Rose, Theophiles Amme, sah, war es ein Fest für sie. Wie schnell trat sie, als sei es die Tür ihrer Besetzung, an die Tür ihrer Wiese, sie zu empfangen, und dann erwies sie ihr die Ehre, den eignen Platz und den besten Baum im dichten, frischen Schatten ihr einzuräumen. Die Liebenswürdigkeit und Gelassenheit großer Damen vom Felde sprach aus dem Ton ihres Umgangs. Die längste Zeit über brachte Nanou sich aufs Geratewohl an der ausgefallenen, unbequemsten, sonnigsten oder steinigsten Stelle der Wiese unter, aber sie besaß doch einen eigenen Platz, der war wie ein Thron unter Eichen, und den konnte sie anbieten. Am ersten Tage hatte sie ihn aus Steinen, die sie von weither geholt, wie zu einem Sessel getürmt und mit Farren gepolstert, der seitdem oft war erneuert worden, um immer mollig zu bleiben.

Konversation gab es zwischen Nanou und Rose nicht: Nanou und Rose hatten von niemandem Schlechtes zu sagen. Wie armselig! Und wie paradiesisch! Wenn sie sich trafen, faßten sie mit den Händen einander an ihre alten Schultern, die trocken wie Holz waren, und sie sagten zueinander »meine Nanou«, »meine Rose« und sahen sich dabei einen Augenblick an. Dann ging es vorwärts zwischen den Schafen und dem blühenden Gras: Nanou mit Hüpfen, Rose gemessen und schweigsam; sie trug sich ganz schwarz, ein Trauerband drapierte ihre Haube, und die Hände hielt sie unter die Ärmel gesteckt. Immer ermutigte Nanou bei Rose trotz allem was geschehen war ein Lächeln. Rose hatte ihre einzige Tochter verloren. Nanou hatte nie wen verloren. Sie war ein Findelkind. Sie hatte nie – und nun war sie schon über achtzig – Krepp gekauft, um ihn sich auf den Hut zu nähen. Sie sagte in dem Dialekt, den sie hatte, und den keiner verstand, der nicht Rose oder Theophile hieß, sie sei vom Himmel gefallen und Gott würde sie ganz und gar wieder zurückholen; nichts von ihr werde hier auf Erden zu bleiben haben.

Die beiden Alten sagten sich ein paar Worte über das Wetter, über die Sonne, die Fieber hatte, über den Mond, der schon alt war und neu oder weg. Sie sprachen von »Matinal«, von »Coquette«, manchmal von Theophile, weniger oft von Balsamine, oder eine von beiden hatte sie grade gesehen, von den andern Brinchanteaux selten. Es kam vor, daß Rose Nanou von der »Welt« sprach. Für Rose war »die Welt« ein Dutzend fast gleichgültiger Leute. »Die Welt« ist nur für den vorhanden, der sie gern interessieren möchte. Für Nanou war »die Welt« Rose. Theophile und Balsamine waren für beide grö-

ßer als die Welt. Die waren zwei gute Engel und schlenderten so ganz einfach in der Landschaft dieser Tage über den Himmel, manchmal begegneten sie ihnen auf den Wegen im Laubschatten; dann neigten sie sich ihnen entgegen und küßten sie; in den Armen der Kinder, die für ihren Blick sich wie ein Relief aus der Wiese hoben, glaubten sie sich ganz klein und die Leute, die weit draußen auf der Landstraße vorbeigingen, schrumpften und wurden so belanglos wie die Heuschrecken oder die Raupen unter den Hufen von »Coquette«. Niemand hatte Nanou je geküßt außer Theophile und Balsamine. Oft sagte Nanou, Theophile sei ihr Trost; Rose, er sei ihr Lohn.

Der Himmel war für Nanou viel wichtiger als die Erde. Die Wiese, die Landschaft, der Horizont waren, eng um sie her, immer dieselben. Aber das Wetter änderte sich ununterbrochen in diesem Rahmen: »Die Sonne ist rot oder eigentlich blaß: sie hat Fieber. Der Mond ist mehlbestaubt, honigfarben oder hat Rosencreme aufgelegt. Die Sterne fallen in die Sträucher herab: Weißdorn, der sich entblättert. Der Himmel ist schwer oder leicht, gefleckt, durchsichtig wie das Auge von »Matinal«, stumpf wie der Augapfel eines räudigen Schafs.« Oder: »Heute gibt's keinen Himmel.« »Immer ehe es regnet, höre ich trommeln von weither; wenn es schön wird, weiß ich es von den Glocken im Gebirg vorher.« Wenn sie das sagte, war es so einfach und hatte für sie soviel Folgen. Saß sie hier oder da, immer war es auf der gleichen Wiese und immer sah sie unterm gleichen, oder fast unterm gleichen Winkel die gleiche Landschaft: den Puy Maudit, den Wald von Normaux, den Teich von Courtille und le Gaudie, die ihre Wiese umstanden; derselbe Horizont schloß sie seit achtzig Jahren in seinen unwandelbaren Kreis ein. Aber der Himmel änderte sich vor ihr als hätte Gott selbst, der Oberhirt der Sterne zwischen Sonne und Mond sich auf der Nachbarwiese tiefe Falten geschminkt, um die Schäferin Nanou, die so allein war, zu zerstreuen und ihr den Hof zu machen. Nanou lebte in vollendeter Vertraulichkeit mit dem Himmel. Wenn Gott zwischen Mond und Sonne den Himmel und seine Sterne zu eigen hatte, so war es fast als hüte Nanou die Schäferin zwischen »Matinal« und »Coquette« nicht nur die Schafe sondern die ganze Erde.

Etwas hexen konnte Nanou. Wenn Balsamine krank war, kam sie und sprach Gebete an ihrem Bett. Auf die Hände des Kindes zeichnete sie mit der Asche würziger Kräuter, die sie vorm Bett verbrannt

hatte, das Zeichen des Kreuzes. Überm Streichen wiederholte sie immer »Natu, mortu, sepultu, resurrectu, ascentu«. Man fragte sie, was das heißen sollte; aber sie wußte sich zu helfen und sagte: »Wer weiß, Gott weiß es, das ist genug.« Balsamine wurde allmählich wieder gesund; da sang Nanou am gleichen Tage mitten unter ihren blökenden Tieren dreißig Rosenkränze zum Dank, und am Abend verbrannte sie die gleichen Kräuter, die sie vorm Bett von Balsamine verbrannt hatte, vor dem Mond, der wieder Isis geworden und mit denselben kabbalistischen Worten begrüßt war wie die Tochter seines Herrn: »Natu, mortu, sepultu, resurrectu, ascentu.« Nanou wußte auch ein Gebet, das die Gabe hatte, Theophile ungemein großen Spaß zu machen. Sie hatte es, als sie erst sieben Jahr war, von einer alten Schäferin gelernt, einer Uralten, die über hundert Jahr war, und die es selbst, als sie erst sieben war, auf den Knien von einer alten Schäferin gelernt hatte, einer Uralten, die auch über hundert Jahr war. Wenn Theophile kam, um Nanou auf ihrer Wiese zu besuchen, hieß er sie sich ihm gegenübersetzen und bat sie dann um alles in der Welt zu beten. Ihr rechter Fuß und die rechte Hand schlugen, um ihrem Gedächtnis auf die Spur zu helfen, einen Augenblick lang den Takt und dann, ganz plötzlich, ließ sie im Rhythmus einer fremdländischen Rhapsodie Worte, sinnwidrig herausgerissene, erschallen, deren mehrere unverständlich blieben, und die nun nur noch ihr Kopf mit Schüttern begleitete. Dann endete Nanou immer vollkommen monoton: »Die dies Gebet sprechen, mögen sie es des Morgens, so sie sich erheben, des Abends, so sie sich niederlegen, sprechen und hätten sie soviel Sünden wie Sand am Meer, nie wird ihnen der Himmel verschlossen sein. Bewahr uns Gott vor dem Blitz und den feurigen Tieren. Amen.«

Einmal nur war ein düsteres Ereignis gewesen, da war in Nanous Dasein die Gewalt getreten. Einige alte Männer aus der Stadt konnten sich noch erinnern, wie eines Tages – es mochte dreißig oder vierzig Jahre her sein – der prunkvolle Sarg eines Reichen vorbeizog, und mit den Priestern folgte ihm niemand als eine Schäferin, die hatte ihre Schürze voll Steine. Wo der Sarg auch durchkam, auf der Hauptstraße, auf dem Marktplatz, auf den sie sich niemals vorgewagt hatte, Nanou folgte ihm, sie erwartete ihn an der Kirchentür und verließ ihn erst auf dem Friedhof.

Herr Taillandier, der Notar, den man beerdigte, hatte alle Armen in der Gegend zugrunde gerichtet. Als Nanou die Kirchenglocken für

ihn hatte läuten hören, war die Eingebung über sie gekommen, sich zu erheben; sie hatte – dies einzige Mal – den Himmel, ihre Wiese, ihre Schafe, »Coquette« und »Matinal« verlassen, um zu fluchen. Und die Bahre hallte dumpf unterm Wurf der Steine. Wer hätte den Mut gehabt, Nanou zurückzuhalten? Wer hätte den Mut Nanous gehabt? Die sie an jenem Tage in ihrem Wollmantel, unter dem Strohhut mit Taufbändern erblickt hatten, wie ihre Absätze auf den Steinen der Hauptstraße klapperten und sie nach der Leiche des reichen Bösewichts Steine warf, sahen sie von da an, wenn sie in voller Ruhe so recht inmitten ihrer Wiese thronte wie Unseres Herrgotts Rache auf ihrem Ruhaltar.

Als sie sehr alt geworden war, versagten ihre Knöchel, die so fein waren, ihr eines Morgens den Dienst. Die Ziege riß in ihrer Angst am Strick und der Hund weinte echte Tränen. Nachbarn machten sich in den Stall auf, wo es warm war, und Nanou am Fenster auf einer reinlichen Streu zwischen einem Eimer mit frischem Wasser und einem Laib braunen Brots ruhte. »Matinal« und »Coquette« waren am Fuß des Betts angekettet.

Sie sagte: »Ich werde nicht gleich sterben. Man muß es Herrn Brinchanteau sagen lassen.«

Nanou hatte Ersparnisse. Brinchanteau wollte sie ins Krankenhaus bringen. Sie wäre gerne hingekommen, aber: »Kann ich da«, sagte sie, »Coquette und Matinal mitbringen?« – »Aber nein«, sagte der Schlächter. – »Dann tu ich nicht gehen.«

Bauern, die ihre Börse in der Hand geschätzt hatten, fragten sie, ob sie mit ihren Tieren zu ihnen kommen wolle. Sie willigte ein.

Ein Monat war vergangen: Brinchanteau kam aufs Dorf, um ihr eine kleine Rente zu bringen, die er ihr ausgesetzt hatte. Man wollte ihm Nanou nicht zeigen, aber er bestand darauf. Alles war verlegen, als er das tat. Überall schien man Nanou zu suchen, selbst unterm Tisch, da doch jeder wußte, da könne man sie nicht finden.

Zuletzt wurde der Schlächter böse. Der jüngste Bauer, der ein sanfter Mensch zu sein schien, trat näher und sagte: »Ich wollte es nicht, aber Vater hat es gewollt, sie ist im Keller.«

Um sie sehen zu können, hielt Brinchanteau an sich.

Er stieg herunter.

Nanou saß im Schatten.

Von hoch oben fiel gelbliches Licht auf sie durch ein Kellerfenster. Es war, als wenn sie das für sich allein spräche: »Haben verkauft den

Leib unseres Herrn Jesu Christ? Wem? Pilato, Hero, Barraban.« Ihre Stimme war brüchig und schrill wie die eines sterbenden Vogels geworden; sie sollte ihren Rosenkranz sagen; ihr Kopf schwankte, neigte sich über die Perlen.

Als sie ihren Herrn kommen sah, gab es keinen Freudenschrei, keine Klage. Sie sagte: »Ich wußte ja, daß ich nicht gleich sterben würde.«

Brinchanteau nahm ihre Hände, sie waren eisig: »Mir ist etwas kalt«, sagte sie; »es ist noch nicht lange her, daß das kam. Ich wußte eigentlich nicht, was es ist, und dann habe ich mir gesagt: das muß ›die Kälte‹ sein. All mein Lebtage ist mir noch nie kalt gewesen, mein Leben lang, jetzt sicher, weil ich sterbe. Die Kälte, die ist der Tod.«

Plötzlich aus einem Alp auffahrend: »Und Matinal? Das Kellerfenster ist unter der Torfahrt, ich seh den Armen, wenn er ins Haus kommt, er guckt jedesmal in das Loch wie wenn er mich erriete. Er schnufft, schnufft und dann geht er weiter. Ach! um ihn ist mir nicht bange, er kann sich sein Brot schon mit Bellen verdienen und kann Wiesen sehen, immer Wiesen. Aber ich, eine alte Frau wie ich, die zu nichts mehr nütze ist als zu Gott zu beten, die hat an ihrem Rosenkranze genug.« Brinchanteau war empört über die Bauern.

– »Und Coquette?« sagte sie.

Ist bei uns »hingeworden«, sagte der Mann.

– »Arme Kleine: sie gab ihre Milch, sie hat mich ernährt, Theophile hatte sie gern; sie hätte besseres verdient, wenigstens ihren guten Tod.«

Die Schäferin weinte über die Mißgeschicke der Ihren.

Sie hätte gern nach jedem Schaf gefragt, das sie zurückgelassen hatte, sie kannte sie – sie auch – »nominativ«, jedes mit seinem Namen. Sie sagte nur: »Dreiundfünfzig waren es, als ich mich legte.« Brinchanteau sagte: »Es sind nur noch fünfzig.« – »Die drei anderen hat man Ihnen verbracht. Ganz gewiß«, murmelte Nanou und in ihrem Mitleid mit dem Herrn, dem sie keiner ersetzen würde, war auch Stolz.

Aber heuchlerisch fragte der Bauer, ob sie irgendwas nötig habe: »Ich möchte die Wiesen sehen«, sagte sie, »ein Stückchen Wiese, nicht mehr als um Salat zu machen, und dann den Himmel, ein Eckchen, nicht größer als das Auge von einem Tier. Und sonst gar nichts.«

Da wollte Brinchanteau sie aufheben, aber sie war in die feuchte Erde unter ihr zur Hälfte versunken und ein abstoßender Geruch schnürte ihm den Hals ein.

Er forderte den Bauern auf, ihm zu helfen.

Der Bauer antwortete ihm zornig, ihm gehöre sie, er habe über sie zu verfügen, sie sei freiwillig zu ihm gekommen, sei wo sie hingehöre, sie wisse selber, wozu sie noch gut sei.

Brinchanteau hätte gewiß vermocht, dem Bauern Widerstand zu leisten; er begnügte sich bei sich zu beschließen: »Ich werde die Polizei holen.«

– »Wozu?« sagte Nanou. Sie schien ihn verstanden zu haben. »Morgen werde ich tot sein. Jetzt ist mir kalt. Kommen Sie aber doch vor Sonnenaufgang mit Theophile. Ich werde ihn küssen. Ich muß doch wenigstens einen küssen, bevor ich sterbe.«

Brinchanteau versprach, bei Sonnenaufgang wiederzukommen.

Wie freudenvoll murmelte Nanou aus der Tiefe des schwarzen Lochs die Nacht über:

– »Morgen, auf einer Wiese, unter dem Himmel...«

Plötzlich fiel ihr ein:

– »Und dann habe ich ja mein Gebet, das mich unterhält.«

Sie entsann sich, sie sei nicht fertig gewesen, als der Schlächter gekommen war:

– »Sehet meine Füße, meine durchbohrten Hände«, begann sie wieder, sich einsingend, »meine Lende, meine Rechte und meine Linke, mein Haupt mit der Dornenkrone.«

Als Brinchanteau am andern Morgen mit einem Gendarm und einem Wagen kam, um sie mitzunehmen, war die Schäferin Nanou tot.

## Marcel Jouhandeau Das Château de la Folie

### I

Flankiert von seinen beiden Töchtern, mit unablässig wackelndem Kopf, war M. de Querval erschienen, um an den Ufern der Profonde einen Spaziergang zu machen. Ein Hügel hatte es ihm angeboten. Er suchte einen unbekannten Architekten auf, den wies er an, auf der Högelspitze ihm eine Baulichkeit zu errichten, in der er den Rest seiner Tage zu verbringen gedachte. Die Summe, über die er verfügte, war recht ansehnlich. Der Architekt entwarf einen Grundriß und einen Kostenanschlag, denen schien aber M. de Querval nur ein geringes Interesse entgegenzubringen. Wenn ein Geschäftsmann in Gegenwart von M. de Querval Summen subtrahierte oder eine Zeichnung skizzierte, glitt er nur über die Ziffern hin und seine Zerstreuung war so groß, daß es aussah, als studiere er zwischen den Zeilen. Nie hatte man ihn widersprechen hören. Alles, was er selbst nicht verstanden hatte, lobte er an dem Architekten, wobei es ihm nichts ausmachte, daß dieser dabeistand; um ihm vielmehr zu beweisen, wieviel Vertrauen er zu ihm hatte, versprach er, erst in Jahresfrist wiederkommen zu wollen, um von dem fertigen Haus Besitz zu nehmen. M. de Querval wohnte in einer Stadt im Norden. Wollte er die Arbeit im Auge behalten, so wären eine neuerliche Reise, die ihn ermüdet hätte, und unweigerlich Spesen, wenn auch winzige, nötig geworden; die erschienen aber »überflüssig« und hätten die großen, »unumgänglichen« für die Einrichtung noch vermehrt. Nicht einmal bis zum eigenhändigen Ankauf des Terrains hatte er sich vorwagen wollen. Mit alldem sollte sich der Architekt befassen. Für M. de Querval war das Entscheidende, jedwede Überraschung bei Übernahme seiner letzten Wohnung zu vermeiden; über die 150.000 Francs, die angesetzt waren – 100.000 davon als Anzahlung –, durfte die Sache ihn keinen Sou kosten. Wenn dann der Architekt ihm ein Haus hinstellte, das keine 25.000 wert war, so focht das M. de Querval nicht an. Er hatte 150.000 Francs für ein Haus ausgegeben wollen; wie das nun immer ausfallen mochte, so



sollte es ihm genügen. Hatte M. de Querval sich entschlossen, eine gewisse Summe an einen Ankauf zu wenden, so betrachtete er diese Summe als abgezweigt; sie gehörte ihm nicht mehr, und jetzt kam es ihm nur darauf an, das Fehlende durch Ersparnisse am Verbleibenden aufzuholen. Nie hatte M. de Querval seinen Nächsten betrogen; seine Güte war so groß, daß er vielleicht noch Mitleid mit einem Architekten gehabt haben würde, der das Herz gehabt hätte, ihn zu bestehlen. Weiter war noch ein Zweites wichtig: daß das Haus übers Jahr am ersten Juli pünktlich beziehbar sei; das war nämlich der Tag, an welchem die Regierung ihn pensionierte. Als Beamter war er gewöhnt, alle Parteien warten zu lassen, mehr als alles andere schätzte er es darum, selber niemals warten zu müssen.

## II

Am 1. Juli 188.. sah man mit dem Pariser Zug M. de Querval, seine beiden Töchter, seine Frau, zwei Windhunde, drei Katzen und einen Papagei eintreffen. Sie nahmen den städtischen Omnibus. Damit die Damen und die Tiere im Inneren des Vehikels untergebracht werden konnten, mußte M. de Querval auf dem Kutschbock Platz nehmen. Der Kutscher fragte ihn, wohin er fahren wolle: »Ein ganzes Ende, erwiderte der, zu einem Hügel an der Straße nach La Cour-tine, der, auf dem jetzt das neue Haus steht. – Zum Château de la Folie? fragte der Mann genauer. – Das wird's wohl sein, räumte M. de Querval ein. Das Haus gehört mir, aber ich bin sicher der Einzige, der noch nicht weiß, wie es genannt wird. Nun sagen Sie es mir allerdings. Warum de la Folie? – Aber mein bester Herr, man muß ja verrückt sein, so außer der Welt und noch dazu in solcher Höhe sich anzubauen. Wenn es Sommer ist und M<sup>me</sup> de Querval kommt sonnen-abends mit den Diensthofen vom Markt, oder am nächsten Vormit-tag mit den Töchtern von der Kirche, wird sie mit ihrem Schweiß die Chaussée sprengen. Im Winter aber ist ohnehin kein Gedanke, von dieser Felsenspitze herunterzuklettern.«

Bald war M. de Querval am Hügelfuß angelangt. Er suchte das Haus, konnte es aber nicht finden. Ein Haus auf einem Felsgrat – das hätte man immerhin sehen müssen. Er sah allerdings das Dach eines Schuppens und zwei geschlossene rote Fensterladen: das mußte die Hundehütte oder der Hühnerstall sein. Da öffneten sich

die Laden. »Wo ist das Haus? fragte schüchtern M. de Querval. – Aber Sie haben es ja vor sich, mein Herr, sagte der Mann. – Das ist also ›mein‹, vielmehr ›Ihr‹ Château de la Folie? – Aber gewiß, mein Herr, da kann man doch wohnen. Die ganze Stadt ist zur Besichtigung in Prozession erschienen, weil es so komisch ist.« Zu guter Letzt wurde M. de Querval empfindlich: »Das war also das Schloß, das er sich so elegant und diskret mit kleinen Türmen, acht schönen grünen und weiß Gott nicht roten Laden, mit einer Galerie aus geschnitztem Holz und romanischen Säulen auf der Terrasse erträumt hatte?« Der Architekt hatte sich eine weiße Weste angezogen, stand da und wartete auf seinen Schloßherrn. Die Damen de Querval stiegen aus, ohne sich auch nur umzusehen, wo sie angelangt waren. Ihre Hunde, die Katzen, der Papagei gaben einer jeden genug zu tun. Das Haus, das sie betraten, hätte aussehen können wie es wollte, es hätte sie nicht erstaunt, und ihr Erstes war, ihre ungeduligen Tiere in Freiheit zu lassen und sodann für sie Leckerbissen zu suchen: »Hat man denn wenigstens an eine Nische für Élegante und Dandy gedacht, fragte M<sup>me</sup> de Querval, und ihr Kopf war eingeraht von den beiden Tieren. – Ja, gnädige Frau. – Dann ist es gut.« M. de Querval konnte sich nicht von seinem Erstaunen erholen. Seine Arme waren herabgesunken, er verglich diese Wirklichkeit seinem Traum. Er wünschte sich nur den Tod. An seinen Hingang zu denken, war ihm immer ein großer Trost, wenn er eine Dummheit gemacht hatte. Der Architekt versuchte ihm klarzumachen, die Beförderung der Baumaterialien auf diesen Felsen habe mehr gekostet, als die Materialien selbst und die Löhne, die für den späteren Bau zu zahlen waren. Mit den Laden habe es sich besonders unglücklich getroffen; am letzten Tag, den 30. Juni, habe man sie anstreichen wollen; da sei kein Tropfen grüner Farbe mehr in Chaminadour zu finden gewesen; man habe es mit rot versuchen müssen.

M. de Querval beschied sich, auf diesem Hügel, im Innern dieser Baracke hinter den roten Laden, glücklich zu sein. Was hatte er denn vor allem geliebt? Die Lage, den Ort, so weit von den anderen entfernt zu sein, die Höhe, die Luft, die Sonne, die Stille, die »Folie«. War sie ihm nicht geworden, besaß er nun nicht das alles? Was kam es da auf die Form des Daches, die Farbe der Vorhalle und der Jalousien an, die doch nur Beiwerk, »Garnitur« waren, wie der Verletzte von seinen zehn Fingern sagte, als er sie alle zehn verloren hatte.

## III

M. de Querval ging immer blau angezogen; auf seinen runden, eng gebauten Schultern trug er gleich einer zerbrochenen Säule den ungeheuren Kopf eines Faunes im Ruhestand. Der war rötlich, über und über mit grauen Härchen bedeckt und er wackelte, als wenn er an nichts mehr haften. Seine vorspringenden Augen fixierten sich gegenseitig in den goldenen Ecken seines Kneifers, indessen seine Arme, deren Kürze die Affen ihm hätten neiden können, eine natürliche Neigung zeigten, zwei kleine gleichsam angeklebte, förmlich winzige, fett gepolsterte blanke Händchen einander zu nähern. Sie hatten die Kostbarkeit kleiner elfenbeiner Fetsche, die an einer Kette über der Brust herabhängten. Gewöhnlich waren sie unbeweglich wie der ganze Mann; fing aber M. de Querval zu sprechen an, dann begannen seine Hände wie die eines Tauben in engem Umkreis um sein Gesicht geometrische Figuren zu zeichnen und die Damen Querval – sie saßen alle drei auf dem gleichen Sofa –, der Papagei, die beiden Hunde und die drei Katzen betrachteten diese Figuren, als seien es die innersten Geheimnisse der Kabbala.

## IV

Kaum war man in Chaminadour zu Hause, so erkundigten sich die Fräulein Querval nach einer Schwesternschaft der Marienkinder. Solange ihr Vater seine Stellung am Lyzeum von Amiens gehabt hatte, war es ihnen nämlich verwehrt gewesen, sich im Kirchspiel irgendwie zu betätigen. Ihr Vater pflegte ihnen zu sagen: »Wartet bis ich pensioniert bin, dann könnt ihr alles machen, was ihr wollt. Ich auch.« Germaine stotterte, sang aber gut; Ludovica hatte unter Anleitung ihrer Mutter – einer Tochter des Professor Pingre vom Konservatorium in Toulouse – Klavier und unter Anleitung ihres Vaters, M. de Querval, Harmonium spielen gelernt, denn der war mit 20 Jahren Novize bei den Trappisten zu Sept-Fons gewesen. Germaine und Ludovica gingen immer schlicht, hell und leicht gekleidet; neben der Granitmasse ihres Vaters hatten sie etwas Beflügeltes. M<sup>me</sup> de Querval war ebenso fein gebaut und gewichtlos wie ihre Töchter, ihre Spitzen jedoch waren schwarz und die Taftstoffe, die sie trug, etwas spröde. Alle drei schienen ihren animalischen Teil den Tieren,

die sie immer um sich hatten, vererbt zu haben und selbst nur um ihre Seele zu wissen. Wenn M<sup>me</sup> de Querval stickte, musizierte, las oder betete, so war es im Salon, und sie saß dabei M. de Querval genau gegenüber. Ihr Leben war geregelt und hatte doch Regeln nicht nötig. Die Stube, der Strauch im Garten, der gerade Strich, den die Landstraße zwischen einer Baracke für die Straßenarbeiter in der einen und der Kirche in der anderen Richtung zog, waren der Rahmen, in dem es völlig umschlossen lag.

## V

Bei M<sup>me</sup> de Querval gab es nur eine Schwierigkeit; das war eine Leidenschaft und sie war die einzige Ursache der ständigen Unruhe M. de Quervals: M<sup>me</sup> de Querval betete ihren Bruder an, Justinien Pingre, den weithin unbekannten Verfasser eines schlechten Epos im Stile von Lamartine. Als sie noch sehr jung war, hatte dieses Epos sie in den siebenten Himmel versetzt und da war sie geblieben. Vergeblich alles, was seither M. de Querval, um sie der Erde wiederzugewinnen, und, um sie seiner überdrüssig zu machen, der Dichter selbst unternommen hatten: sie blieb in ihrer grenzenlosen Illusion befangen. Justinien schrieb keine Briefe mehr, kam aber in regelmäßigen Abständen und störte den erlauchten Frieden der Familie; sodann entfernte er sich wieder ohne seine Adresse zu hinterlassen. So war es denn gewiß für ihn, den immer gegenwärtigen Entfernten, daß M<sup>me</sup> de Querval so innig ihr Gebet zum Himmel steigen ließ, wenn sie des Abends M. de Querval gegenüber am innigsten betete. Der aber erwähnte Justinien Pingre nie: das war die einzige Grausamkeit, die man bei ihm bemerkte; und daß er sich in dieser weltentlegenen Gegend, hinter den Zentralalpen auf einem steilen Gipfel versteckt hielt – geschah das nicht ein wenig, ja vor allem in der Hoffnung, sein Schwager möchte seine Spur verlieren? Nun atmete er auf seinem Felsen auf, diesmal glaubte er für immer dem Parasiten entgangen zu sein, der ihn so oft um Geld gebeten, ihn mit Schande, Demütigungen, Sorgen überhäuft und seit jeher ihm ein so großes Teil der Liebe seiner Frau, und das glühendste sicher, entzogen hatte. Hinter allen Vorwürfen, die M. de Querval Pingre machte, verbarg sich, ohne daß er es wußte, der giftige Stachel der Eifersucht. Hatten nicht selbst die Fräulein de

Querval von ihrer Mutter die Liebe zu ihrem Onkel »wider den Vater« geerbt?

## VI

Der Schwesternorden der Marienkinder zählte zwölf Serviermädchen, drei weltliche Lehrerinnen und 20 Erbinnen aus Krämer-, Bäcker- oder Metzgerfamilien. Die vornehmsten waren die fünf Schwestern Bertrand; von denen waren zwei Modistinnen, zwei Schneiderinnen und die älteste befaßte sich mit den Einladungen für die Begräbnisse. Natürlich widerstand es den Fräulein Querval, sich mit so »kleinen Leuten« einzulassen. Vorsteherin der Schwesternschaft war eine Nonne aus dem Kloster vom Kreuz; die eigentliche Leitung dagegen lag bei einem vornehmen alten Fräulein, das seltsamerweise einen Handel mit Bändern und Wollwaren, auch Toilettenartikeln hatte, einem überraschend klugen, stark gebauten Geschöpf mit einer derben Nase, viel Mutterwitz und gesundem Menschenverstand für alles, was die anderen betraf, dafür in allem, was sie selbst anging, mit einem Einschlag von Irrsinn: Maria Fleury.

Als Schwester Saint-Alphonse, die Vorsteherin, vernahm, die Fräulein Querval seien nicht abgeneigt, der Schwesternschaft der Marienkinder beizutreten, war sie erstaunt, wie die Töchter eines ehemaligen Direktors am Lyzeum zu Amiens der heiligen Jungfrau solche Ehre geben wollten; ihr Triumph war so groß, daß sie ohne Umstände die Serviertöchter herausgesetzt hätte, wenn ihre offenkundige Gegenwart die Fräulein Querval hätte veranlassen können, sich zurückzuziehen; unter diesen Umständen aber begnügte sie sich, die zwölf nach dem Salve kommen zu lassen und ihnen nahe-zulegen, mit den beiden Neueingetretenen sich keinerlei Vertraulichkeit herauszunehmen und vor allem das gemeinschaftliche Beisammensein in der Schwesternschaft nicht zum Anlaß zu nehmen, sie auf der Straße wiederzuerkennen und zu grüßen; auch hätten sie ihnen bei der Réunion am ersten Sonntag des Monats nicht etwa die Hand zu geben. M<sup>lle</sup> Maria Fleury aber ihrerseits suchte die Fräulein de Saint-Esquèche auf, um mit Hilfe des klingenden Namens Querval sie zu bestimmen, der ehemals berührten gesellschaftlichen Kompromittierung zum Trotz den Harnisch der heiligen Jungfrau sich anzulegen.

## VII

Manchmal besuchten die Fräulein Querval ihre Präsidentin in ihrer unscheinbaren Posamentenhandlung, die im Souterrain lag und zu der man sechs kleine Stufen abwärts steigen mußte. Dann brachte sie ein dröhnendes Gelächter der M<sup>lle</sup> Maria nicht selten aus der Fassung. Da standen sie denn im Lichtkreise einer Lampe, die in der Nähe der Madonna brannte; anwesend waren die Schwester und die Nichte M<sup>lle</sup> Marias, M<sup>me</sup> und M<sup>lle</sup> Geroigne, dazu M<sup>me</sup> Fleury, die Großmutter. Die saß in einem riesigen Strohstuhl, der in Format und Umriß nicht seinesgleichen auf der Welt hatte und einen ebensogut an eine Nische wie an ein Bett erinnern konnte. Die alte Frau war ganz klein und ein zweites Mal Kind geworden; so saß sie und es triefte und trante ihr unablässig aus dem einzigen Auge, das ihr geblieben war. Auf einem Schemel aber saß, eigens zu diesem Zweck, M<sup>me</sup> Geroigne und wischte ihr allstündlich Aug und Mund mit einem kleinen ungebleichten leinenen Taschentuch. Der Kopf der Alten lehnte hintenüber, und die wirren Härchen, die das Gesicht, nachdem der Geist aus ihm geflohen war, überdeckt hatten, ließen ihn noch ergreifender aussehen. Späterhin erfuhren die Fräulein Querval, M<sup>me</sup> Fleury sei einmal die tatkräftigste, ja vielleicht klügste von allen Frauen ihrer Generation gewesen; sie habe hinter einem jüngeren Bruder gestanden, der ziemlich unbedeutend gewesen, aber Staatsrat und vor seinem Tode sogar noch Präfekt geworden sei, – und so, allein, ein ganzes Gouvernement geleitet. Indessen hatten sich die Beredsamkeit der Lippen sowie das Feuer ihrer Augen in Quellen eines Naß verwandelt, dessen Lauf M<sup>me</sup> Geroigne mit Geduld trockenlegte. Gewiß aber war, daß M<sup>lle</sup> Maria Fleury den Anspruch hätte erheben können, etwas Besseres zu leiten als eine Bruderschaft einfältiger Seelen. Nicht immer übt man den Beruf aus, dessen man würdig ist. Die Fräulein Querval hatten noch nie bereut, auf dieser Welt alle Welt ernst zu nehmen. Was M<sup>lle</sup> Maria im Sinne hatte war, die Fräulein Querval und die Fräulein de Saint-Esquèche in engste Verbindung miteinander zu bringen. Sie gab ihnen – jeder Partei für sich – zu verstehen, welch eine Rolle sie – die Sieben – und »ihr Anderssein« in der Gesellschaft zu spielen hätten; wie sie sich nicht durch die Gemeinschaft mit den anderen Zirkeln bloßzustellen hätten, weder mit dem streng abgegrenzten der Serviermädchen, noch mit dem anderen, kaum zu-

gänglicheren der Kaufmannstöchter; wie ihre bloße Anwesenheit in der Schwesternschaft eine Mission bedeute, indem sie in der Tat und in der Wahrheit bezeugten, wie die jungen Damen der Beamten, der Offiziere oder der Rentner auch unter der Standarte der Gottesmutter keinem zu weichen brauchten, wenn sie die erste Stelle unter ihr, wie sich's gebührte, zu halten wüßten.

## VIII

Die Damen Saint-Esquèche – das waren fünf Schwestern – wohnten an einer tiefgelegenen Straße am Fuß eines kahlen Hügels. Die anarchistischen Gedankengänge ihres einzigen Bruders, des Jüngsten, mochten wohl etwas auf sie abgefärbt haben, hinderten sie aber nicht, musterhafte Frömmigkeit und Haltung zu wahren. Man kann die abwegigsten Ideen haben und dabei doch der nüchternste Biedermann bleiben. Auf der anderen Seite haben die rechtschaffensten Ideen noch keinen gehindert, sich etwas zuschulden kommen zu lassen. Es ist auch nicht selten, daß die schrecklichsten Widersprüche zwischen unseren Ideen und unseren Gefühlen sich einstellen und wir darum doch keineswegs aufhören, beide Gruppen parallel vor uns hinzutreiben wie Herden, die nicht ineinander geraten. Freilich einige Subtilität oder ein gewisser Hang zur Sophistik wäre dabei vonnöten. Und an Verständnis für Bräuche und Konventionen muß man es mit Gorgias aufnehmen können, der das Maß aller Dinge war, eine Kunst, in der die Frauen es zu höherer Vollendung als »der Mann« bringen, weil sie die Scheidung zwischen den Bezirken ihres Denkens und Fühlens so meisterhaft aufrecht zu erhalten verstehen.

Die Wasser, die so hübsch durch das Tal zogen, an dem das Haus der Damen Saint-Esquèche lag, waren faulig. Längs ihrer alten Straße am Fuß des Hügels starb alles hin. Nur diese Damen wahrten eine unfäßliche Frische. Unauffällig im Auftreten, aber nicht unelegant, lebten sie knauserig dahin; die Noblesse war ihnen eingeboren, saß tief und war von ihrer Kleidung nicht abhängig. Wenn etwas außerhalb ihrer selbst sie entzückte, so war das doch nur wieder die Verschiedenheit in ihren Silhouetten. Es ähnelten sich nur zwei, Ilda und Bénigne, die beide hochgewachsen, stark und blond waren; ihr weiches Haar umgab sie wie zitterndes Laubwerk eine fest einge-

wurzelte Silberbirke. Anne, die Älteste, war klein und brünett; ihr glatt gescheiteltes Haar ließ die Schläfen frei, die nun wie zwei Rosen neben den größten Augen der Welt standen; so machte ihr Anblick an ein seltsames schwarzes Spaliergewächs auf asketischem, beinah ausgetrocknetem Stamm denken, der alle Säfte jener strahlenden Blume aufgespart hielt, die da Gesicht heißt. Die Jüngste hatte noch das Unbedeutende der Jugend; dumm erschien sie, weil sie noch nicht gelitten hatte.

## IX

Die älteste dieser Damen hatte ihren Gemahl in der Person eines gewissen Bourguet gefunden, der Gymnasialprofessor und hervorragender Mathematiker war und den man weither an den Ufern der Profonde aufsuchte, um ihn um Rat zu fragen; denn den Fluß liebte er, weil er so großen Abstand von den Menschen und von seinem eigenen Haus hielt, das dem seiner Schwägerinnen benachbart war. Er war klein, untersetzt, ja seine Beine waren noch kleiner als er; immer trug er den gleichen schwarzen karnevalesken Hut, dessen Krempe mehr wie eine riesige Dolde gerundet als flügelig entfaltet war; seit einem Lustrum schleppte er ein fadenscheiniges Wollcape mit Kapuze durch Gras und Sand hinter sich her. Bei jedem Wetter und an allen Orten trug Herr Bourguet eine unbeirrbare, treuherzige Ehrbarkeit gleich einer Arabeske unter freiem Himmel zur Schau; und daß sie die nicht hatten, machte er bisweilen seinen zehnjährigen Schülern zum Vorwurf. Die Enden seines Umhangs war er gewohnt auf der Brust zusammenzuhalten; trotzdem geschah es manchmal, daß seine klaffenden, von Angelgerätschaften ausgeweiteten Rocktaschen sichtbar wurden. Jedesmal wenn er das bemerkte, und wäre es vor dem kleinsten Knirps gewesen, auf den man stoßen konnte, wurde er ganz verwirrt; und das, wiewohl er eines Tages jemandem, der ihn nicht verstehen konnte, gesagt hatte, daß er die Unschuld seines Daseins dem Angeln verdanke. Einige, die ihn kennengelernt hatten, behaupteten, daß er auf eine ganz eigene Weise kokett und recht maniert sei. So war es gewiß Raffinement, daß seine Koketterie sich gänzlich in die Farbe seiner Augen, die vom seltensten Blau waren, in die Zartheit seiner Stimme, die man, ohne ihn vor sich zu haben, für die eines kleinen Mädchens gehalten hätte, und in seine



Seele geflüchtet hatte. Wie dieser Mann mit all seiner Gewandtheit, all seiner Gelehrsamkeit einen selbst und die Welt ringsum ansah, das erbaute einen wie eine Meditation, welche anderen gilt, wie fremde Heiligkeit, die einem selbst zugutekommt. Zu wissen, daß ein solches Geschöpf möglich und auf der Welt war, daß man es immer sehen konnte, das tat wohl, weil es eine Zerstreung war und auch ein Beispiel. Es war bekannt, daß er Thronsesseln, die man ihm angetragen hatte, seinen Felsen an der Profonde vorgezogen hatte. M<sup>me</sup> Bourguet, Blanche de Saint-Esquèche, war viel größer als ihr Mann und die dickste Frau von Chaminadour. Wäre sie nicht die Tochter eines höheren Offiziers und die Frau eines Gelehrten gewesen, ihre Eltern hätten sie sicher als Monstrum in einer Jahrmarktsbude zur Schau gestellt. Die schlecht erzogenen Kinder der Stadt waren sich ganz darüber im Klaren, daß sie von rechtswegen unter den Feiertagsbelustigungen zwischen zwei Confettiweibern hätte zu finden sein müssen. Und wenn sie vorbeikam, so bildeten sie Spalier, um ihre »Elefantenfüße« zu erwischen, wenn sie zufällig unter ihrem veilchenbedruckten Etaminrock hervorkamen. Ein gewisser Respekt mischte sich trotzdem immer in die Neugier der Katecheten: sie hatte so viel Geduld darauf verwendet, Güte in ihrem Gesicht zu zeigen, und es sprach so viel Sanftmut aus der Art, wie sie den Kopf in der Kirche neigte, wo sie ihn stundenlang zur Schau stellte; sie vor Gott so gewaltig zu sehen, ließ diese Jugend staunen und machte sie immer wieder vergnügt, wenn sie auftauchte. Nie hatte es zwischen M<sup>me</sup> und M. Bourguet ein Streitwort gegeben. Das Erhabene und das Groteske war ihnen zugemessen, auf daß sie einander wunderbar verstanden und auf Erden am Fuß der Rüster in ihrem Garten die Unschuld der Urzeit auf ihre Art wieder erstehen ließen, wenn sie an Sommerabenden in ihrem Schatten wie im Garten Eden sich niedersetzten.

## X

Die Damen Querval waren glücklich, die Damen Saint-Esquèche im Schwesternorden zu treffen. Nicht lange und auf Veranlassung von M<sup>lle</sup> Maria Fleury, gingen sie miteinander um. M<sup>me</sup> de Querval kam und besuchte M<sup>me</sup> de Saint-Esquèche. Als vornehme Witwe von Stande legte die Mutter von M<sup>me</sup> Bourguet den gleichen Wert

auf die Anordnung ihrer Spitzhaube wie auf ein schönes Arrangement ihrer Kinderzucht, die nur ein weiterer Schmuck in etwas größerem Abstände war. Voltaire stand ihr ein wenig näher als die Frömmigkeit; sie besaß aber doch Frömmigkeit genug und genug Frivolität, um zwischen dem Mystizismus ihrer Töchter und den gewagten Ideen ihres Sohnes eine Atmosphäre von Sympathie zu schaffen. Eine Ironie, die ihren gegenwärtigen Ideen nicht sehr viel mehr Wert als ihren ehemaligen Spielen oder ihren eigenen altväterischen Passionen für Eleganz beimaß, gab ihr über sie alle das Regiment. Immer saß sie lächelnd in ihrer Mitte; nur eine traurige Falte saß in der Ecke des niemals ganz geschlossenen Mundes. Sie war herzleidend und die Falte Denkzeichen eines längst verflissenen Streites.

Mit der vornehmen M<sup>me</sup> de Saint-Esquèche fühlte M<sup>me</sup> de Querval sich sogleich in ihrem Element. Vor allem war sie glücklich, bei ihr die Bekanntschaft von M. und M<sup>me</sup> Bourguet zu machen, in deren Gegenwart ihr die Universitätskreise von Amiens, die sie vor kurzem verlassen hatte, wieder lebendig wurden – vom Malerischen jener beiden Typen nicht zu reden. Warum mußte sie aber, wenn sie M. Bourguet sah, sofort an ihren Bruder Justinien denken? Kein Zweifel, sie waren aus demselben Holz geschnitzt, wenn auch in sehr verschiedenen Größenmaßen.

## XI

Eben an diesem Morgen hatte M<sup>me</sup> de Querval einen Brief aus Paris bekommen. M. de Querval wußte nicht, wo ihm der Kopf stand. Justinien Pingre lag wieder einmal ohne einen Pfennig auf dem hauptstädtischen Pflaster. Welcher Alb für das Schwesterherz der M<sup>me</sup> de Querval! Justinien schrieb ihr: »Ich weiß ja, ich mache euch wieder nur Scherereien, aber solange ich die Geduld des Prinzipals von Chaminadour auf die Probe stelle, werde ich jedenfalls nicht vor Hunger tot umfallen, und vielleicht erwartet mich noch ein glücklicheres Ende, bevor er mit seiner Geduld am Rande ist.« Wer könnte dem Eindruck solcher Unausstehlichkeit sich entziehen? Daß M<sup>me</sup> de Querval bei M<sup>me</sup> de Saint-Esquèche Besuch gemacht hatte, war nicht ohne Hintergedanken geschehen. Die Begegnung mit M. Bourguet aber wurde providentiell: »Könnte nicht M. Bourguet M.

de Querval dem Gymnasialdirektor von Chaminadour vorstellen? Für den Gymnasialdirektor von Chaminadour wäre es vielleicht von Nutzen, Beziehungen zum ehemaligen Vorsteher des Lyzeums von Amiens anzunehmen.«

Nichts lag M. de Querval weniger am Herzen, als neue Bekanntschaften zu machen. Er war also recht erstaunt, drei Tage später, als er gerade beim Holzhacken war, einen bleichen Herrn in schwarzem Hut mit tief herabhängender Krempe und bauschigem Cape in seinen Schuppen eintreten zu sehen: »Mein Herr Prinzipal von Chaminadour«, sagte die Riesenerscheinung und hatte dabei die Stimme von einem kleinen Mädchen. Mit der fuhr sie fort: »Ich bin Herr Bourguet, Schwager der Fräulein de Saint-Esquèche, die mit den Fräulein Querval befreundet sind.« M. de Querval wußte nicht, was er sagen sollte und ließ die Hände sinken, mußte sie aber sogleich wieder der Länge nach an seinem Körper heraufstreichen lassen, um sie recht wider seinen Willen dem ungebetenen Gast, von dem er gar nichts wußte, entgegenzustrecken: Justinien Pingre hatte es wieder einmal auf seine Ruhe abgesehen; aber was bezweckte dies neue Komplott? Als er dann kurz darauf im Salon M<sup>me</sup> de Querval gegenüber saß, sprach die mit einer Zungenfertigkeit, die er noch nie an ihr bemerkt hatte; selbst aber sagte er nicht ein Wort und hielt nur aus Leibeskräften die kleinen weißen Hände noch näher als sonst bei seinem Herzen, als wären dies zwei winzige Elfenbeinamulette und wolle er mit ihnen sich vor irgendeinem unentrinnbaren, unmittelbar bevorstehenden Unheil schützen.

## XII

Dem Schulvorsteher wollte es nicht gelingen, für seine »Bude« in Chaminadour einen Hilfslehrer aufzutreiben. Nun entsann er sich zufällig, in seiner Jugend einmal Pingres Gedichtbüchlein in der Art Lamartines gelesen zu haben. So drang er schon bei seinem zweiten Besuch, der bald nach dem ersten stattfand, in M<sup>me</sup> de Querval, sie müsse unbedingt »ihren Herrn Bruder« veranlassen, eine Hilfslehrerstelle in Philosophie in Verbindung mit dem Amt eines Aufsichtsführenden in den Schlafsälen anzunehmen: »Es wird dem Ruf unserer Schule nützen, setzte er hinzu, wenn man hört, daß unter ihren Professoren ein Dichter ist.« Der Name »Dichter« hinter ei-

nem »Professor« versteckt – und beide galten in dem Munde eines Direktors ihrem Bruder Justinien, der vor dem Hungertod stand –, das ließ M<sup>me</sup> de Querval strahlen. Acht Tage später sah M. de Querval ohne alle Ankündigung, es sei denn die der beiden heroldhaften Silhouetten in seinem Schuppen, den Bruder seiner Frau eintreten. Das geschah im Hof durch ein Kellerfenster, während M. de Querval da unten Kartoffeln sortierte. Sein Herz erfreute es mit tiefer Freude zu denken, wie er da zu eben der Stunde vergraben war, da der, den er nicht einmal vor sich selbst beim Namen nannte, seinen Einzug hielt. Ihm war als höre er drunten unter der Oberfläche zwischen den Stößen von M<sup>me</sup> de Quervals hüpfendem Herzen die Freudenschreie seiner Töughterschar. Ein großer Schauer lief über ihn hin, dem folgte eine Ruhe, die mehr als menschlich war. Nichts außer ihm war seinem Gefühl vernehmlich. Auf seine Hände, die er ansah, fiel das hellste Licht. Da saß er neben diesem Licht in seinem kleinen Abgrund und sollte nicht glücklich sein? Keine Veranlassung, vor Mittag sich zu zeigen. Wohin er sich verloren hatte, wußte niemand. M<sup>me</sup> de Querval so wenig wie ihre Töchter waren je auf den Gedanken gekommen, sei es Keller oder Boden ihres »Schlosses« zu besichtigen. Sollte man ihn rufen, so würde er keine Antwort geben. Und immer, wenn ihm nicht der Sinn danach stand, einen zu sehen, würde er hier heruntersteigen, sich auf den Hauklotz setzen und mit dem Licht, das zwischen seinen Händen wie eine Statue aus Marmor lag, allein bleiben. Die Hände aber ruhten auf den Knien. Man rief ihn. Er straffte sich. Welch Glück: sein eigener Herr sein, unerreichbar, unnahbar. Sein Herz zog sich zusammen, es wurde hart wie ein Tropfen geschmolzenen glühenden Goldes, der in die eisige, herrische Form aus Bronze fällt, und da langsam erkalten seine Gestalt gewinnt. Justinien Pingre ging über ihm hin und her; er ließ ihn kalt. Justinien Pingre sollte nie sich auf gleicher Ebene mit ihm bewegen; ihre Augen und Hände waren vor jeder Begegnung miteinander gefeit. M. de Querval hatte sein Asyl, aber genau im Moment, da ihn die Freude darüber durchzuckte, hörte M. de Querval im Abstand von zwei Schritten undeutlich Justinien Pingre sprechen und dann seine Tochter Germaine sagen: »Papa sortiert Kartoffeln im Keller. Geh vor, Onkel Justinien.« Die Tür ging auf. Justinien Pingre trat ein, M. de Querval stand auf. Beider Männer Augen, dann ihre Hände, begegneten sich. M. de Querval war es, der den Kanon der Höflichkeiten als Erster anstimmte. Ju-

stinien wußte genau, daß sich sein Schwager vor ihm versteckt hatte. Er wußte auch, daß sein Schwager ihm gegenüber stark war nur solange als er versteckt blieb. Justinien Pingre gefiel sich in dem Gedanken, er besitze keinen erklärteren Feind als M. de Querval in seiner Verborgenheit; sein Erscheinen genüge aber, um ihn zur konventionellen Höflichkeit des Mannes von Welt zu zwingen; und Mann von Welt blieb M. de Querval in jedem Falle, selbst seinem eigenen Schwager gegenüber. All das las er auf dem ironischen Gesicht desselben; was ihn aber dann beim Essen am meisten wurmte, war, daß man es ihm verwehrte, in seinem Keller allein zu bleiben, dem einzigen Orte, an dem es ihm freistand, scheinbaren Haß gegen einen anderen zu hegen.

### XIII

Justinien Pingre war höher gewachsen als er es bei so zierlichem Körperbau hätte sein dürfen. Er trug eine goldene Brille, ein sehr langes gelbes Jackett, das etwas vertragen war und in dem sein Körper tänzelte wie eine geschuppte Schlange; dazu einen Spitzbart, Stiefel wie man sie eben hatte und eine cremefarbene Hose aus losem und schlecht sitzendem Tuch. Sein zarter Schädel war oben ein wenig abgeplattet, so daß er dem lateinischen V ähnelte. Die Haare trug er unbarmherzig gestutzt. Er redete viel. M. de Querval dagegen beobachtete, nachdem die unumgänglichen Worte einmal gewechselt waren, ein striktes Schweigen, wenn denn doch dieses Schweigen die einzige Höhle war, in welcher sich allein zu glauben ihm noch verstattet blieb. In der Art jedoch wie er, unter dem ermutigenden Einfluß des Kaffees, bei Aufhebung der Tafel den Kopf schüttelte, lag für Justinien etwas tief Verstimmendes, und es half nichts, daß seine Schwester versuchte, die angenehmste Stimmung um ihn zu verbreiten, half auch nichts, daß die Nichten ein schönes und altmodisches Lied nach dem anderen sangen, während er im Salon mit dem Ausblick auf eine Gegend, die neu für ihn war, sich der Lektüre der letzten Neuerscheinung überließ. Nun gab es etwas, wovor M<sup>me</sup> de Querval größere Angst hatte wie vor einem Erdbeben oder dem Einsturz des Zimmergewölbes: das war, wenn auf der dreieckigen Stirn ihres Bruders eine ganz bestimmte unwahrnehmbare Falte – sie allein bemerkte sie im Entstehen – langsam auftrat.

Diese Falte war der Vorläufer fürchterlicher Entschlüsse. Kein Zweifel, für M<sup>me</sup> de Querval ruhte die Weltordnung auf der zartesten Spitze jenes mystischen Dreiecks, dessen Balance von der Falte bedroht wurde, die sie entstehen sah. Dem Dichter begannen mit einem Mal die gefährlichen Zerstreuungen von Paris hier abzugehen wie die Luft. Wie er so nach all den Abenteuern der Elendsjahre in der Geborgenheit auf dem alten blaugrau bezogenen Kanapee seiner Schwester sich ausruhte, kam über ihn eine Beklemmung, und als befände er sich in einem unsichtbaren aber drückenden Glasgefängnis, wurde das Atmen ihm schwer. Ihm genügte dieser einzige erste Tag die tiefe Monotonie aller, die ihm sein Leben noch vorbehielt, und vielleicht noch der Ewigkeit, durchzumachen. Seine Seele kam ihm vor wie in Anstaltskleidung. Schon am ersten Abend seines Aufenthaltes bei M. de Querval überkam ihn – es war gegen sechs – der unbezwingliche Wunsch, irgendeinen Skandal zu veranlassen, so sehr lag ihm daran, eine ruhige Lebensgewohnheit, die noch gar nicht sein eigen geworden war, schon jetzt zu durchbrechen. Nie hatte er nur daran denken können, den Gesetzen dieses beschränkten Provinzdaseins und gar eines Provinzinternats sich zu fügen. Hatte er denn vergessen, daß er keinerlei Disziplin ertrug? Und als nun gar am nächsten Morgen der Schulpfleger ihm von der Beaufsichtigung der Schlafsäle sprach, von der M<sup>me</sup> de Querval nichts hatte verlauten lassen, glaubte Justinien, er müsse vor Ekel umkommen.

#### XIV

Einmal wöchentlich hatte Justinien die Nacht frei. Gewöhnlich machte er sich schon am Vorabend auf und kam erst am anderen Tage zu seinen Stunden wieder. Dann erschloss sich die stumme und unnahbare Landschaft vor ihm wie ein Geheimnis. Stunden um Stunden ging er, ohne auf Menschen zu stoßen. Bäume und Landschaften machten ihn abwechselnd bald bestürzt, bald zuversichtlich und selbstsicher. Manchmal war es wie ein Spiegel aus dem Schatten von Zweigen und den Strahlen des Mondes; in dem erschienen ihm Figuren und dann hätte er sich ihnen gern genähert, um sie kennenzulernen, aber sie lösten sich auf sowie sein Abstand von ihnen geringer wurde. Eines Morgens aber bei Sonnenaufgang

hörte er doch wunderbare Lieder, die auf ihn zukamen. Die sich an ihn wandten, waren gewiß die Figuren, die er des Nachts in dem Spiegel der Teiche und in den Büschen gewahrt hatte. Er setzte sich an den Rand der Straße. Verlor er seinen Verstand? Aus dem Tal stieg mit der Morgenröte eine Schar Frauen zu ihm herauf, und bald tauchte zwischen den Pappeln ein Rotgekleideter auf, der stützte sich auf einen goldenen Stock und eine Hellebarde blinkte ihm quer über der Schulter. Mit ununterbrochenem Gesange kamen die Frauen näher, es begleiteten sie die Bäume am Straßenrand; ihr Gesicht aber ließ sich unter dem weißen Spitzenschleier nur erraten. Da der Schweizer der Kirche von Chaminadour nurmehr zwei Schritt von ihm entfernt war, stand Justinien auf, als werde sich nun ein großes Wunder vollziehen und es sei der Mann, der Gott gebräuchlicherweise vorangeht, im Begriff, ein neues Lebensalter ihm zu erschließen. Im Schreiten sah Justinien all die Gestalten, die ihm des Nachts im Gebüsch und in den Algen erschienen waren, aus nächster Nähe; ob dies nun Vorwitz oder unfäßlicher Hellblick war, hätte er nicht angeben können. Von den Gestalten aber waren die einen mit wilden Rosen geschmückt, die anderen mit Seerosen und einige unter ihnen erkannte er, so seine Nichten Germaine und Ludovica, die Damen Querval. Als jedoch die, die das Banner aus feinsten elfenbeinfarbener Seide mit dem flammen- und blutübergossenen Herzen trug, vortrat, da mußte Justinien, der sie noch nie vorher erblickt hatte, zittern. Die Verstimmung, die ihn drei Wochen lang beherrscht hatte samt dem Bedürfnis, einen Skandal anzuzetteln, um sich Abwechslung zu verschaffen, gingen dahin wie Wachs überm Feuer. In der Seele von Justinien erschien Anne de Saint-Esquèche als Entzündung aus deren Innern. Gewiß hielten Fräulein Maria Fleury, die Präsidentin, mit ihrer großen weißen Moiréschärpe und Schwester Saint-Alphonse, die Vorsteherin der Marienkinder, sich nun dichter auf ihren Fersen und gewiß warfen sie zornige Blicke auf Justinien, weil er vor den Reliquien des wahren Kreuzes, die der Herr Pfarrer trug, nicht ins Knie fiel; aber der sah sie nicht; noch sah er die Landschaft der ganzen Erde, noch die Pappeln an der Chausée, noch den Himmel; er hörte auch die Lieder der Jungfrauen nicht mehr; seine Sinne verlöschten; die ganze Welt ging unter den Schritten eines einzigen Marienkindes ein. Er tat nur dies: den Hut in der Hand begann er der Bittprozession zu folgen.

Wie lauter war aber seine Freude nicht, als dann später der Augen-

blick kam, da er im Gedränge der Priesterstolen – ihr Rot war brennender und ihr Gold glänzender als des brennenden Dornbusches – mit einmal dicht neben sich die vertraute Arabeske seines Kollegen, die Silhouette von M. Bourguet entdeckte, dessen Cape majestätisch wie immer Wolken aufwirbeln ließ. Die Prozession war in ein Gehege gedrungen, wo Kühe und ein Esel am Fuße eines rosafarbenen Granitkreuzes weideten, das mit einem Fetzchen Schärpe ganz nackt wie eine Frau auf einem blauen Damastsofa gen Himmel gelagert war. Der Herr Pfarrer kniet inmitten der Tiere: *Te rogamus, audi nos*. Er erteilt den Segen und der Reihe nach ziehen sie, alle jungen Mädchen, Anne de Sainte-Esquèche, M. Bourguet, selbst Justinien vorbei und küssen zur großen Verwunderung des Esels und der Ochsen, die sich einen Augenblick von der Weide abkehren, die Reliquien. Weiter zieht das Geleite durch Weißdornhecken. Justinien blickte nur immer starr auf das rote Seidenherz der Standarte. Man kam in ein Dorf mit Strohhütten. Nicht ohne Argwohn hatten die Bauern sich dennoch versammelt, um Justinien Pingre und Anne de Sainte-Esquèche mit dem Eichenkreuze – noch war sein Holz nicht abgestorben – in ihrer Mitte daherkommen zu sehen. Da war eine arme Alte, auf dem Kopf hatte sie kein Haar mehr, die hatte um den Baum etwas wie einen unbeholfenen Hochaltar angebracht: bedruckte Kattunvorhänge von ihrem Alkoven und den Bettvorleger. Milchtöpfe und ein Kessel gaben mit Ginsterbüschen, Lilien und Fliederzweigen dem halbvertrockneten Holz, das an ein großes verschimmeltes, eingeschrumpftes Skelett gemahnte, das da mit ausgestreckten Armen in die Sonne ragte, eine heitere Note. Vor der Stadt fragte sich Justinien, ob er weitergehen solle. Fast hätte eine sehr begreifliche menschliche Scheu ihn zurückgehalten, aber die beiden unsichtbaren Rosen, die Anne de Sainte-Esquèche an den Schläfen blühten, zogen ihn nach. So war es denn mit nicht geringem Stauen, daß M. de Querval, als er zur Frühmesse kam, seinen Schwager, der nie dort zu finden gewesen war, sah, wie er als Letzter mit der Prozession dicht hinter der Standarte der Marienkinder die Kirche betrat.



## XV

Von nun an ging Justinien oft am Fuß des Hügels auf der alten Chaussée, an der die Saint-Esquèche wohnten, spazieren. Vom Hause aber war von dieser Seite nur das Erdgeschoß – Salon und Bibliothek – zu sehen; diese Zimmer blieben gewöhnlich verschlossen, so daß nicht einmal ihre Jalousien vor diesem sich verzehrenden Flaneur in die Höhe gingen. Die Damen Saint-Esquèche hielten sich Tag und Nacht in den Räumen auf, die auf den Garten hinausgingen.

Zu ihrer größten Freude bekam M<sup>me</sup> de Querval nun öfter von ihrem Bruder Besuch. Als er eines Abends in den Salon trat, schlug ihm ein neues Stimmenkonzert entgegen. Die Damen Saint-Esquèche waren anwesend. Als sie ihn sah, sagte Anne auf ihre mockante Art ihrer Schwester Ilda: »Da kommt ja die Klapperschlange«; leise genug sagte sie's, um von keinem gehört zu werden, dem es nicht genehm gewesen wäre. Justinien glaubte zu hören, was er nur riet. Anne stand ihrem Bruder näher und so hatte sie modernere Ideen als ihre Schwester; was sie vor allem Justinien nicht vergeben konnte, war seine Teilnahme an der Bittprozession. Ihrer Meinung nach schickte sich so etwas für einen Mann nicht, und wie linkisch war er ihr unter den Chorkindern vorgekommen. Ihr selber fiel das Frommsein, mit ihrer Energie, ihren behenden Muskeln und ihrem Scharfsinn, so schwer. Die Rede kam auf Literatur. Ohne zu wissen, daß Justinien selbst geschrieben hatte, erklärte Anne sehr entschieden: »Die Poesie liebe ich sehr, aber Dichter finde ich fürchterlich; sie sehen nie nach dem aus, was sie schreiben.« Justinien betrachtete diesen kleinen, bei aller Sprödhheit und Gebrechlichkeit so widerstandsfähigen Körper wie er, ein wenig eingesunken, vor ihm saß; er brauchte nicht hinzusehen, so gab ihm doch die sehr brünette, starke und flaumige Haut ein enervierendes Gefühl von Zartheit, wie wenn die Lippen an Plüsch streifen; abseits aber, nah bei den Augen unter ihren Thronhimmeln, warfen die durchaus hellen, durchaus strahlenden Schläfen ihr Licht auf ihn. Er glaubte zu entdecken, daß alles Licht in seinem inneren Dasein ihm schon immer von so weit her, aus diesem Antlitz gekommen sei. Anne verschwand wie sich ein Paradiesvogel aufmacht, ganz flüchtig und aus freien Stücken leicht gebeugt; es war als hätte das Gewicht der beiden unsichtbaren Rosen, die die Stirn einfassten, ihre Schultern erd-

wärts gezogen. Justinien blieb bei seiner Schwester. Es dunkelte. Die Damen Querval sangen den »Anneau d'argent«. M<sup>me</sup> de Querval fühlte beseligend, wie Justinien in der Dämmerung bei dieser traurigen Liebesmusik, die sie im Geist nur stets mit einem ungedruckten Verse ihres Bruders begleitete, sich ihr näherte. Als er aber den Namen Anne de Saint-Esquèche aussprach, zitterte sie. Eifersucht? Vielleicht. Sie hatte immer geglaubt, ihr Bruder werde nicht heiraten. Seit langem hatte sie sich mit diesem Gedanken vertraut gemacht; es fiel ihr schwer, von ihm zu lassen und durch eine Reihe möglicher Ereignisse – ganz plötzlich waren sie wahrscheinlich geworden – ihn zu ersetzen. M<sup>me</sup> de Querval machte sich Einwände: Alter, Posten und Aussehen, und ihrem Bruder stellte sie vor, seine Einnahmen seien weder sicher noch ausreichend und zudem sei er nicht mehr jung. »Deine Schönheit ist fort. Ich werde dich ja immer so sehen wie früher. Ich finde dich wieder trotz deiner selbst. Aber sie?« Als M<sup>me</sup> de Saint-Esquèche ihrer Tochter von diesem merkwürdigen Vorhaben sprach, mußte Anne laut lachen: »Die Klap-perschlange?« Justinien wußte nun, daß man sich nicht mehr im Unklaren über seine Absichten war und irrte abends am Fuße des Talhügels herum. Es war ein Sonntag. Die Saint-Esquèche kamen im Trupp vom Nachmittagsgottesdienst. Justinien traf sie auf der Chaussée; alle Zartheit des Herzens lag in dem Blick, mit dem er auf Anne sah, die aber hatte ihn kaum zu Gesicht bekommen, als ohne ihr Zutun eine so unzweideutige, ironische, sarkastische Gebärde ihr entfuhr, daß unversehens zwei Tränen in die Augen von Pingre traten, der seit einem Vierteljahrhundert nicht mehr geweint hatte. Am Abend bekam er eine Zeile von seiner Schwester: »Mach Dir keine Hoffnungen. Mut.«

## XVI

Der alte Junggeselle nahm einen eisenbeschlagenen Stock, auf den wollte er sich stützen, und ging ins Freie. Noch einmal wollte er dem Weg der Bittprozession nachgehen. Als es Abend geworden war, setzte er sich auf einen weißen Stein, wo die Frauenstimmen am frühen Morgen ihn überrascht hatten und von dem er sich automatisch erhoben hatte, als der Messner erschienen war. Auf dem Pfad, den die Gläubigen gezogen waren, ganz am Ende des Weges, ver-

schwand gerade die Sonne wie ein rotgekleideter Mann, dem eine goldene Hellebarde über der Schulter blinkt. Alle Sterne des Ostens folgten ihr mit dem Rauschen der Orgel und der Psalmen. Sie gaben dem Mond das Geleite, der war an den Schläfen ein wenig betaut und auf dem langen Musselinschleier, welcher über ihm hing, glaubte Justinien in frischen Farben das Bild eines blutenden Herzens, von einem Kranz von Hohngelächter eingefaßt zu sehen. Er erhob sich, um den Sternen in ihrem heiligen Umgang zu folgen. Hinter der Sonne, die schon verschwunden war, trat er nun auf die Trift, in der Esel und Ochse das Gras zu Füßen eines Steinkreuzes weideten, das da leuchtete wie eine Frau, die nackt auf einem Bette von blauem Damast liegt. Der Esel und der Ochse sahen, wie schon einmal, auf ihn, nur ihre Bestürzung war größer der Stunde wegen und ein Schrecken, der auch Justinien selbst sich bemächtigte, war in ihnen. Er kam auf den Marktplatz, wo die Geister aller Bauern noch einmal um das wurmstichige verstörte Phantom Jesu Christi geschart standen. Er zählte sie, und jeder einzelne stand ihm so scharf vor Augen, daß er glaubte, irre geworden zu sein; nur der Alkoven, die Ginstertöpfe und der Weißdorn rings um das Kreuz waren fort. Alles im Kreise schloß, als Justinien vor der Kirche ankam. Er trat auf das Portal zu, durch das am anderen Morgen und lange noch, alltäglich man zur Messe sich begeben mußte. Da kniete er nieder und das so tief; so eng am Boden blieb er gegen die Tür gekauert; so winzig, so unmerklich lag er da für einen Augenblick längs der Fliese, so ähnlich sah er einem Relief, daß er ruhiger und beinahe glücklich wurde, als fühle er, nun endlich sei sie im Begriffe, über seinen Leib dahinzuziehen, endlich schreite sie über ihn. Wie zwei Altarampeln oder ein Sternbild zitterten die roten Rosen zweier Schläfen halluzinatorisch für einen Augenblick über ihm. Justinien erhob sich; er ging durch die Stadt; erst langsam, dann schneller durchmaß er die Felder mit ihren Umfriedungen aus Mauersteinen und Büschen. Auch die Wasserläufe, welche ihn hindern wollten, bis er am inneren Garten der Saint-Esquèche angelangt war; in Annes geheimnisvollen Garten trat er ein: »Warum hat sie gelacht?« Justinien sah immerfort dieses Lachen zwischen den beiden roten Sakramentsampeln vor sich. Dies Lachen wand um sein Herz eine tödliche Dornenkrone. Die Mauer vom Garten der Geliebten lag jetzt hinter ihm. Er rührte an die Mauer, an sich selbst. Der Mond war hoch am Himmel herausgekommen, da war er eben

in Gelächter ausgebrochen und hatte seinen Musselin dazu flattern lassen. In seiner Tasche suchte Justinien, noch ehe er die letzte Sprosse einer vergessenen Leiter erklommen hatte, nach einem Strick. So saß er auf dem höchsten Aste eines Kastanienbaumes, der die Gloriole seines Laubes wie einen Fächer vor einer herabgelassenen Jalousie breitete; da dachte er an den Esel und an den Ochsen, welche die ganze Nacht ihrem Traum im Schatten des »Hochaltars«, den er nie wiedersehen sollte, überlassen blieben. Jenseits der durchbrochenen hölzernen Jalousie, zwei Schritt von ihm entfernt, suchte Anne den Schlummer. Esel und Ochse, würden die beiden ihm, wenn auch nur undeutlich, ein Gedächtnis wahren? Im Nimbus der Schlinge, die er um seinen Hals zog, erschien vor Justinien seine Schwester und mit einem Mal stand genau jener erste Tag von Chaminadour vor ihm mit all seiner Monotonie und dem grauseidenen Kanapee. Bis ins Kleinste schwebte die Landschaft ihm vor, wie man sie in den Fenstern der Querval sieht, und noch einmal hörte er seine Nichten ihre altmodischste Romanze singen, als ein Gedanke wie ein Schlangenbiß ihn traf: wenn er sich umbrachte, geschah es gar nicht für Anne de Saint-Esquèche. Es geschah um sich umzubringen aus Langeweile, Schwäche, Ekel. Anne war da nur ein dichterischer Vorwand. Um in Schönheit zu enden hatte er diese Liebe sich vorgemacht. Lüge, Lüge. Er liebte sie nicht. Gott war es nicht verborgen, daß er ein Feigling war, und nun kam er und sagte es ihm, ehe das Ende kam, ins Gesicht. Zwischen den beiden rosa Ampeln, Annes Schläfen, schoß ein letztes Gelächter auf. Eben hatte der Strick sich versehentlich um einen Zweig gewickelt. Justinien mußte ihn sich entrollen lassen, um sich ins Leere zu stürzen, aber nun wollte er nicht mehr sterben. So saß er am äußersten Rande seines Traums und des Astes, den er sich ausgesucht hatte und sagte sich: nie habe er aus Feigheit sich zu töten im Sinn gehabt und so sehr hätte er aus Liebe sich töten mögen, nun aber sei es ihm nicht mehr möglich, sich nicht zu töten. Sein Körper glitt wider seinen Willen ab. Sich zu besinnen war es zu spät: der Strick, der Baum, die Leiter, eine Mauer, Rinnsale und eine Menge Büsche zwangen ihn, es bei seinem Entschluß zu lassen. Die Trägheit schien wie eine Hand ihn ins Verderben zu stürzen. Es war zu spät, um sich zu halten. Wäre es jetzt nicht noch feiger gewesen, nicht aus Feigheit sterben zu wollen? Er war schon im leeren Raum und es half nichts mehr, daß der Strick ein zweites Mal sich ungeschickt an einem benachbarten Zweig verfang, so daß sein Körper

in die Höhe schnellte. Er stieß ans Holz, danach gab es einen Keulenschlag in den Nacken. Dann nichts mehr.

## XVII

Als Anne de Saint-Esquèche am nächsten Morgen die Jalousie hochzog, sah sie Justinien Pingre vor sich wie er grazil in seinem gelben Jackett am Ende eines Fadens sich wiegte wie eine Klapperschlange in ihrem metallenen Kleide. Sie hatte Lust über »ihre Einbildung« zu lachen, aber da stieß sie schon einen kleinen schrillen Schrei aus, rieb sich die Augen. Sollte sie rufen? Sie wird nicht rufen. Sie kniete nieder. Sie weinte. Sie hatte verstanden. Ihr Herz zog sich zusammen, zog sich rundum wie eine steinerne Kugel zusammen; weh tat es. Schlafwandelnd ging sie in den Garten herunter. Noch niemand im Haus war auf. Furchtsam umschritt sie den Baum. Sie legte so gut sie es konnte die Leiter des Gärtners an und holte sich dabei von den Stechpalmen, die er am Tage vorher gestutzt hatte, Schrammen. Mit ihrem kleinen Taschenmesser durchschnitt sie langsam den Strick. Als der Leichnam herunterfiel, war der Luftdruck so stark, daß sie mitstürzte. Sie verletzte sich ein wenig am Ballen, merkte es aber nicht, denn nun breitete sie schon auf dem Rasen den Leib eines Mannes aus, des ersten, dem sie nahegekommen war; sie löste den Knoten, der tief in das bläuliche Fleisch sich gedrückt hatte und sie feuchtete ihren Schleier am Brunnen, um an dem Toten, über welchen nun eine kurze Weile die roten Rosen ihrer Schläfen sich wiegten, die letzten Dienste zu tun.

Als die Schwestern von Anne erwachten, da erblickten sie sie im Garten wie sie über Justinien Pingre sich beugte. Welch Rätsel! Anne sagte: »Ich habe ihn getötet.« Und dann nachher: »Weckt die Mutter nicht; nimm deinen Hut, Ilda, benachrichtige M<sup>me</sup> de Querval, und du, Bénigne, geh einen Wagen vom Hôtel de la Paix holen, um den Leichnam nach der Folie zu bringen. Ich kann ihn jetzt nicht mehr verlassen, bis man ihn von mir genommen hat.« Da sagte Bénigne: »Du liebtest ihn also? Du hast dich doch immer über ihn lustig gemacht.« Anne erwiderte: »Lieben – wußte ich denn, er würde sich töten; das wäre er imstande? Jetzt weiß ich, daß manchmal die Dichter so aussehen wie das, was sie schreiben. Oh, sieh doch, wie er meinetwegen gelitten hat, wie er mich liebte, wie schön

er meinethalb' ist!« Mit ihrer kleinen braunen Hand rührte sie ihm an die bleiche Stirn und als ihre Schwestern gegangen waren und sie selber nun ganz für sich blieb, näherte sie ihr Gesicht dem Munde des Toten; Justinien's Lippen streiften für einen Nu das Rosenpaar, das sein inneres Leben beleuchtet und das je zu berühren er verzweifelt hatte. Sie küßte ihn schlicht und dann sagte sie ein einziges Mal dicht neben seinem Ohr: »Hörst du mich, Justinien? Ich bin dein für immer.« Mit der Zeit erwachten die Vögel. Das Licht drang in den Garten, dann die Polizei, die Fuhrleute, die Querval. Anne ging auf ihr Zimmer und kam nicht mehr heraus.

## XVIII

Darüber war M<sup>me</sup> de Querval sich klar: kaum hatte Ilda ihr den Tod ihres Bruders mitgeteilt, so blieb ihr Innenleben plötzlich stehen, wie es ja vorkommt, daß das eigene Dasein sich mit dem Sterben eines Anderen erfüllt. Und hatte sie nicht alle Nächte durch, dazu die Mehrzahl ihrer Tage nur immer für diesen Bruder gezittert, der mit seiner Gebrechlichkeit, seinem empfindsamen Herzen zu zart für die Menschheit war, in der er geboren worden. Sie wußte, wieviel Böses von anderen und von ihm selber ihm widerfahren konnte! Ihrer Ahnung war nicht entgangen, wie fürchterlich seine Leidenschaftlichkeit war. Und wenn die lebenden Wesen wirklich nur kraft ihrer Erregbarkeit, ihrer Leidenschaft, ihrer Freude oder ihres Schmerzes vorhanden sind, wer hatte dann für M<sup>me</sup> de Querval in Justinien's Umgebung gelebt, außer eben ihm selbst? Alle anderen waren ja nur Statisten in der Tragödie, die ihr Bruder seit jeher, bald auf der Bühne selbst, bald hinter den Kulissen gespielt hatte. In diesen aber fühlte sie sein Herz mit mehr Beklemmung in ihrem Innern schlagen, wenn er sich verbarg, als wenn sie ihn vor sich gehabt hätte. Sie selber nahm ihn aus den Armen von Anne de Saint-Esquèche und sie selber brachte ihn auch ganz beschwingt, als sei er nur ein Schatten auf ihrem Knie, im Omnibus des Hôtel de la Paix bis zum Schloß de la Folie. M. de Querval saß im Wagen dem verschleierten Leichname gegenüber. M. de Querval hatte nun keinen Zorn mehr auf ihn, blieb aber dabei doch der Meinung, daß es unangebracht sei, so unterm Fenster eines Marienkindes, das zu ihrem Kreise gehörte, sich aufzuhängen. Diese letzte Unschicklichkeit hatte er wahr-

scheinlich bei Justinien auf die eine oder die andere Weise von vornherein am meisten befürchtet. Die vollzogene Tatsache befreite ihn von der Angst, sie eintreten zu sehen, die immer sein Eheleben beherrscht hatte. Nun hatte zwar M. de Querval von niemandem mehr etwas zu gewärtigen, aber auch »das Gute«, das M<sup>me</sup> de Querval ihm schuldete, würde er nun Justiniens wegen nie wieder empfangen, und nun war es soweit, daß sein einziger Nebenbuhler, sein einziger Feind vor ihm, auf den Knien seiner Frau, ausgestreckt, als sei er hier zu Hause, in einem Omnibus lag, dessen Begleichung wiederum nur Herrn de Querval zufallen konnte. Als Herr de Querval daran dachte, wie dies nun die letzte Rechnung seines Schwagers sei, die er bezahlen würde, regte sich für diesen fast etwas wie Mitleid in ihm. Und als man in den Hof des Schloßchens einfuhr – im Gefolge auch M<sup>me</sup> de Querval, denn sie hatte mit Unterstützung von Herrn Bourguet und dem Schuldirektor den Leichnam selbst tragen wollen –, da fiel der Blick des Herrn de Querval, der mit dem Widerwillen eines Grandseigneurs vermieden hatte, Justinien anzurühren, auf das Kellerfenster und alsbald durchdrang ihn das Bewußtsein, nun werde niemand mehr ihn da stören können, wenn ihm beliebt, beim Sortieren der Kartoffeln dort eine Weile, eine Ewigkeit zu bleiben, – und damit beinahe Sympathie für seinen Schwager. Die Fremden entfernten sich: »Der arme Justinien!« sagte M. de Querval und wandte sich an M<sup>me</sup> de Querval, die gerade den Toten auf dem grauseidenen Kanapee, im Salon, unterbrachte: ein schönes Spitzenkissen stützte seinen Kopf und ein anderes die Hand: »Ihr Mitleid, Monsieur, ist Justinien niemals weniger vonnöten gewesen«, war M<sup>me</sup> de Quervals Antwort. Das war das erste harte Wort, das M. de Querval von ihr hören mußte. Denn mit der tiefsten Freude erfuhr nun M<sup>me</sup> de Querval, sie sei mit ihres Bruders Tode unabhängig von allen, zumal aber von dem Manne da geworden, der ihr Gemahl war. Nun hatte sie niemanden mehr zu retten, zu beschützen, zu lieben, und darum brauchte sie um dieses Anderen willen keinen mehr zu schonen. Justinien war tot. M<sup>me</sup> de Quervals eheliches Leben war zu Ende. Das Geheimnis der einen Sanftmut war dank der Indiskretion einer zweiten entsiegelt worden. Ihre eheliche Geduld war an der Unduldsamkeit gescheitert, die der Charakter ihres Gatten ihr von jeher eingeflößt hatte, und nur um ihres Bruders willen hatte sie diese versteckt solange es für ihn nötig war, daß sie nicht in Erscheinung trat.

## XIX

Anne lebte in ihrer Zelle vor dem Baum. Justinien hing für sie noch immer daran wie eine überlebensgroße Blume. Ihre Mutter und ihre Schwestern führten Krieg gegen sie. Ihr Bruder verbrachte eigens einen ganzen Abend an ihrem Bett, um sich über Pingre lustig zu machen; sie aber hatte nun »den Schlüssel« der Prozession. Oh, diese Prozession, das transparente Herz, das so hoch über ihr dahinzog, die zweifelhaften Reliquien, die Justinien geküßt hatte, der da einem Talisman der Liebe vergleichbar war, den man unter den Tieren zur Schau stellte. Freude hatte Anne nur noch an dem Anblick von M<sup>me</sup> de Querval: der oben in Gestalt eines römischen V abgeplattete Kopf Justiniens, sein gelbes Jackett, seine weiße Hose genügten ihnen beiden, Welt und Himmel zu verklären. Anne aber, so mager sie war, wurde es unterdessen nur immer mehr; es war, als ziehe eine dumpfe Kraft unwiderstehlich alle Körpermasse zum Unterleibe, der unablässig schwoll. Ihr Antlitz war entleert. Nur ihre Knochen stießen durch die verfallenen Backen, welche wie zwei unsichtbare Augen unter zwei blinden schrumpften. Über dem dickbäuchigen Skelett leuchteten hoch oben mit blutigem Rot nur die Schläfen. Annes Bruder sorgte für einen Arzt, der untersuchte sie. Er erklärte, eine Operation sei angezeigt; der Arzt blieb skeptisch, lächelte, fand nur bei einem jungen Mädchen diese Krankheit merkwürdig. Als man dann aber die Eingeweide der Jungfrau, die nun schon verstorben war, öffnete, entstand die Rede, man habe unten drin, wo sie einen Sohn von Justinien hätte tragen können, nichts gefunden als einen tauben, haarigen Stein. Großer Aberglaube war die Folge davon. Auf zehn Meilen in der Runde heirateten alle Mädchen von Chaminadour und Umgegend den ersten besten, der sie um ihre Hand bat; so groß war ihre Angst, er könnte sich vor ihrem Kammerfenster erhängen und sie müßten nach seinem Tode, wie Anne de Saint-Esquèche, einen haarigen Stein zur Welt bringen.



## Marcel Jouhandeau Der Dorfbräutigam

Das sind Dinge, die man nach ihrer wahren Natur nicht versteht, solange als man sie sucht; man versteht sie, wenn man sie gefunden hat und wenn sie einem geläufig geworden sind.

*Juan de la Cruz, La noche oscura, libro II, capitulo XVII.*

Pluviam voluntariam segregabis Deus hereditati tuae et infirmata est tu vero perfecisti eam.

*Ps. LXVII (LXVIII), 10.*

Parasti in dulcedine tua pauperi Deus.

*Ps. LXVII (LXVIII), 11.*

Sie sitzt am Feuer, gut gelaunt, wie sie ist, Philomène Anne-Douce-ron. Man kann nicht besser Laune bei sich zu Haus sein, und schlechterer draußen. Den andern zeigt sie immer erzürnte Mienen, die sich nur glätten, wenn Olympe Badouaille, Ernestine Peudepièce und M<sup>lle</sup> Lulle vorbeikommen, und ohne die hat man sie nirgends je gesehen; wenn es aber dann Abend wird und Philomène Anne-Douce-ron mit ihren sieben Kindern in ihrer wohlverwahrten Stube ist, und von keinem Fremden außer ihren drei Pensionsfreundinnen überrascht werden kann, dann brennt ihr Herz wie eine unsichtbare Sonne und um sich hört sie ein Geflatter wie von allen Flügeln der Welt, die ihre Brut schützt, die sie doch selber, zu ihrer geheimsten Verzweiflung niemals ganz hat erwärmen können.

François liegt abseits unter einem Gemälde, der »Kreuzabnahme«. Er denkt, es ist nun zehn Jahre her, daß er krank war, und das macht sein eigenes Gesicht, wie er's im Spiegel über dem Kamin zwischen den Armen des Kandelabers und dem Regulator erblickt, plötzlich unruhig wie eine Frucht, die unversehens für ihn exotisch geworden ist und die er kennenlernen, der er heute abend sich nähern möchte, um sie zu kosten. Sollte, was sie ausscheidet, etwa ein Gift sein, so wirkt es auf François ein. Ein Bruch ist zwischen den Minuten, die

dieser vorangingen, und denen, welche ihr folgen, geschehen, es ist, als habe er den Atem verloren und nun ein andres Atmen zurückerhalten (und nicht, als hätte er sein natürliches Atmen verloren und nun plötzlich ein künstliches entdeckt, sondern es ist eine andre »wahrhaftigere«, spirituellere, übernatürliche Art zu atmen, so als komme ihm Luft aus dem Jenseits in seine Taucherglocke, so als habe er einen Augenblick seine Existenz unterbrochen und sei nun plötzlich als ein anderer in der Kulisse des Universums oder ein Stückchen rechts von ihm selber wiedergeboren worden). Was für ein »Kühles« ist auf einmal über »seine Hände« gelaufen und hat sie abgelöst und von ihm und weit von seinen Brüdern, seinen Schwestern, seiner Mutter in die vollendet schöne Atmosphäre einer andern Welt entrückt, aus der sie nunmehr fahl, erstorben, blutlos, transparent vergeistigt, schwerlos, strahlend, unbewegt, unbrauchbar, stofflos, ewig ihm erscheinen? Werden sie so in ihrer Ewigkeit verbannt auf immer vor ihm stehen bleiben? Allmählich überkommt dies Fahle, Kalte, Transparente seinen Körper ganz und gar, und ihm kommt vor, ihn selber legt man bei der »Kreuzabnahme« auf eine große Wiese oder in den Himmel. Aber wie still ist doch seine ganze Familie rings um den Traum, den er träumt.

Madeleine, die Schweigsame – sie ist die Älteste –, stickt am Kamin eine Altardecke, und ihre kleine Schwester, Beli la Douce, kniet vor ihr und reicht ihr immer die Seide zu.

Der Vater hat seine Karaffe Weißwein getrunken und die Austern geschluckt, die man ihm jeden Abend auf sein Zimmer stellt. Man hat gehört, wie er oben über dem »Wohnzimmer« ein paar unsichere Schritte auf sein Bett zu gemacht hat. Halb trunken schläft er.

’Zelle Lulle ist auf den Zehenspitzen hereingekommen, etwas später Ernestine Peudepièce und Olympe Badouaille. Sie haben um M<sup>me</sup> Philomène-Anne herum Platz genommen, die in eine blaue Schürze, die sie nur überlegt, Schoten pellt. Marie-Louise besieht sich Bilder in einem großen Buch, das zwischen den Armlehnen eines Sessels liegt, der ihr Pult ist.

In seiner Werkstatt – denn die Tür ist angelehnt –, sieht man Jean, wie er an einem Zedernblock arbeitet, in den er François’ Porträt schneiden will. Ihr kleiner Bruder Lou sitzt zwei Schritt von ihm entfernt in der Fensternische und macht seine Aufgaben.

Durch eine Glaswand sieht man das Schaufenster, wo vor dem La-

den, der nun heruntergelassen ist, ein Wald von Statuen lebendig und nach Sympathien gruppiert scheint; es gibt sie in allen Farben und allen Größen und sie stehen da unter den Katechismusfresken – »Jüngstes Gericht«, »Fegefeuer«, »Hölle und Paradies« –, die sich an den Wänden entlangziehen.

Bis er dreizehn Jahre wurde, hatte François seine Angehörigen durch die Symptome eines seltsamen Leidens beunruhigt, das ihn zum Wahnsinn hätte führen müssen. Wenn er in seine Delirien verfiel, unmögliche Welten, die er vor sich zu sehen glaubte, oder innere Zustände beschrieb, von denen er doch als Kind gar nichts wissen konnte, konnte man ihm nur noch den Tod wünschen, und manchmal wieder verfiel er in einen Schlummer, bei dem man sich fragte, ob er je enden würde und aus dem er dann nach drei Tagen in tiefster Verzweiflung erwachte. Dann begann er nur noch den Tod zu suchen, als den einzigen Ausgang, durch den er dem Gefängnis – das war, nach seinen Worten zu schließen, die Welt für ihn – entrinnen könne. Nichts schien ihm in der Tat auf das brutale Menschen-dasein zu verweisen und offenkundig war er nicht dafür berufen. Der reine Kristall seines Gesichts offenbarte mit Funkeln, wie gebrechlich er war, und von seinem Skelett, das brüchig war, sagte man, es gebe dem leisesten Druck oder Stöße nach; und so bannte ihn seine mangelnde Eignung für die alltäglichen Gebärden in eine tragisch-unbeschriebene Fläche, aus der er nicht heraus konnte, bei Gefahr zu zerbrechen, und die Tage gingen hin, ohne daß man eine Anpassung hätte spüren können. Während er aber so unfasslich unerfahren in allem war, was einem Kinde aus dem täglichen Leben vertraut sein muß, ging seine innere Entwicklung durch intuitive Kraft über alles hinaus, was das scharfsinnigste, feinnervigste Geschöpf hätte leisten können. Sein Gehirn war hypertrophisch, Muskeln und Knochen blieben nicht existent.

Nun aber war der Bruder von Philomène-Anne Arzt und ihm war als erstem aufgefallen, wie diese Anomalien regelmäßige Phasen durchmachten, die sich zuletzt immer wieder kreisförmig schlossen. Er hatte sogar, indem er sich Rechenschaft von den einzelnen Umständen ihrer Dauer und allen kleinsten Indizien, welche der Kranke selbst gab, ablegte, gemerkt, daß François' Haltung bei Beginn jeder Krise zwar stets die gleiche war, der Todeswunsch aber entsprang, sobald die beiden Beine so krampfhaft gegeneinanderge-

preßt waren, daß man in ganzer Länge zwischen Knie und Leisten keine Stricknadel hätte durchführen können, ohne das Fleisch zu treffen; gleichzeitig umklammerten seine Finger die Schläfen und preßten den Schädel mit solcher Kraft, daß man rings um die Stirn später den Eindruck der zehn kleinen Nägel gleich Malen einer Dornenkrone gewahrte.

Bald hatte der Onkel in seiner Eigenschaft als Arzt erreicht, daß er den Neffen in eine Anstalt begleiten konnte, wo er ihn mitten in einem finsternen Raum isolierte. Ein Bruder, Mercédès, vom Orden Saint-Jean de Dieu, hatte dort eine Art hölzernen Verschlag gezimmert, der François' Gliedmaßen voneinander getrennt halten sollte, und wenn man sah, wie er dort hochaufgeschossen, über sein Alter hinaus, und zackig wie ein Stern in Einsamkeit und ewigem Schweigen verharnte, konnte es einen jammern.

Wenn Bruder Mercédès eintrat, so geschah es nur, um seinem Kranken sehr simple Geschichten zu erzählen; außerdem ließ er dreimal täglich, morgens, mittags und wenn die Dämmerung kam, in die Trompete blasen, um so die Zeit zu verkünden. Die Trompete schien die zartesten Gewebe des kleinen Körpers zu empfinden und etwas in ihm zu wecken, was noch nie aus dem Schlummer getaucht war: Skelett und Muskel und wie ein Gelüste zu laufen, zu spielen, sich zu tummeln und Widerstand zu leisten, oder vielmehr dem Leben nicht mehr Widerstand zu leisten, stark zu werden. Man sah, wie sein Bizeps schwoll und sein Nervensystem von seiner Zartheit, seiner Reizbarkeit verlor. François schluckte zuerst hochmütige Tränen, dann weinte er nicht mehr.

Ein Jahr hatte dies Martyrium gedauert, da kam eines Morgens der Onkel – im Garten hatte er ein Orchester von Geigen, Oboen und Querpfeifen versammelt –, trat ein und schrie: »François, eine gute Nachricht: Frühling. Wenn du laut lachst, dann zerbrichst du deine Ketten und dann machen wir einen Spaziergang im Wald. Sieh, wie die Sonne scheint«, und während Bruder Mercédès die Vorhänge in den riesigen Fensternischen aufzog, so daß der unverstellteste Glanz hereinströmte, fing die Musik an.

François hatte sich traurig erhoben, als wollte er lächeln, fiel aber augenblicklich auf sein Lager zurück und war böse.

»Ich will lieber hierbleiben«, hatte er gesagt.

Das Licht, die Musik oder auch die Komödie mit beiden, die man da vor ihm aufführte, hatten ihn verletzt.

Um Mitternacht erst war er plötzlich vom knabenhaftesten, unbefangenen Lachen erschüttert, erwacht, um zu rufen: »Onkel, ist immer noch Frühling? Es ist doch immer noch Mittag. Sieh doch, ich habe mich frei gemacht. Ich bin auf. Ich kann noch nicht gehen, aber ich fühle, daß ich gesund werde.«

Der Bruder hatte die Fesseln allmählich gelockert.

»Öffne das Fenster, lieber Bruder, damit ich wieder ins Helle sehe und sage den Musikanten, sie sollen anfangen.«

Mercédès war ganz rot geworden bei dem Gedanken, daß er zu dieser Stunde weder über sein Orchester noch über die Sonne verfüge. Um seiner Verlegenheit abzuweichen, sprach er von der Kälte, sagte, wie leid es ihm täte, daß kein gespaltenes Holz da sei. François fragte, in der Gewißheit, alles hänge nur von dem Holzscheit ab:

»Wo ist es? Ich will Dein Holz ja gerne klein spalten.«

Und ganz begeistert hatte er nach Säge und Beil gegriffen, während der Pater einen Block Kastanienholz klein schlug.

Als das Feuer zu flammen begann, kam der Morgen hoch. Der Bruder hatte die Vorhänge halb geöffnet, die Sonne ging vor den beiden auf, sie drängten sich einer an den andern wie Auferstandene, und bald bewegten sie sich zwischen den Spalieren im Garten und Hasen huschten alle Augenblicke über den Weg. Als der Doktor zur gewohnten Visite auf der Schwelle erschienen war, hatte er niemanden mehr gefunden.

Nach dieser wunderbaren Heilung war François den Seinen zurückgegeben und nun der Friedfertigste und Merkwürdigste unter allen jungen Leuten in seinem Alter. Nur machte er in allen »Fertigkeiten« Fortschritte, deren Geschwindigkeit etwas Erschreckendes hatte. Seine Phantasie hatte erstaunliche Seiten, aber sie erschienen nur bei gelegentlichen Wendungen im Gespräch oder in der improvisierten Art seiner Lebensführung, die war, als geize er mit seiner Seele und lüfte immer nur das Eckchen von einem Schleier.

Es war der Abend seines 20. Geburtstages, und François tat, als wenn er wie gewöhnlich läse, aber in Wirklichkeit zerstreute er sich damit, vom »Absoluten« her die Buchstaben, Worte und Dinge, die ihm vor Augen waren, sich anzuschauen, und als er dabei in Nebeln Madeleine als einen durchsichtigen heiligen Ekklesierer, der auf dem Finger einen riesigen Seidenknäuel trug, und das gezähmte Raubtier – M<sup>lle</sup> Lulle – erblickte, da hatte er »diesen Bruch« sich

vollziehen gefühlt, der wie das Vorspiel einer Katastrophe oder einer Enthüllung in seinem Inneren war.

Im übrigen gingen ihm seit ein paar Stunden zwei Erinnerungen im Stillen nicht aus dem Sinn: Wie er morgens im Vorbeigehen auf Peudepièce stieß, der mit einem Kunden in der Tür seiner Schänke stand, hatte der geäußert: »Den kennen Sie nicht? Der älteste der Anne-Doucerons: der Verrückte«, und abends war eine Verrückte, M<sup>me</sup> de Quincanmille, mit der er niemals gesprochen hatte, zu ihm herangekommen und hatte auf beunruhigend vertrauliche Weise, als hätten sie früher einmal etwa miteinander zu tun gehabt, sich nach seinem Ergehen erkundigt: »Man langweilt sich ohne Sie«, hatte sie vorwurfsvoll zu ihm gesagt. Und noch anderes, was jetzt, wie unter einem Gewölbe in seinem großen Seepferdskädel widerhallte. »Sie müssen wieder ›auf die Stube‹ kommen zum Spielen. Aber achten Sie drauf: die Hände vergessen. Die kommen auf die Kleiderständer im Vorzimmer. Handschuhe genügen. Maske auch. Keine Gesichter.«

François lächelte seinem Gesicht im Spiegel und dem im Holzblock zu, mit dem Jean sich zu schaffen machte. Er war stolz, den Schlüssel des »Wahnsinns« in Händen zu haben, und glaubte sich nun immun dagegen, hielt sogar niemanden für weiter davon entfernt als sich. Und selbst Peudepièce, der den gesunden Verstand unter allen Einwohnern hatte, schien eher daran, zu M<sup>me</sup> de Quincanmille »auf die Stube« zu kommen als er.

François war davon durchdrungen, als Kind habe er bis zu seiner Genesung nur so getan, als sei er verrückt, um vielleicht so sich der Wirklichkeit zu entziehen, und später habe er sich selbst nur geheilt, um die Ärzte und die Heilmittel loszuwerden, die schrecklicher als »sein Leiden« waren. Und jetzt auch wollte er nur von der Notwendigkeit der Erscheinung nichts wissen, und seine Freiheit ermaß er wahrhaft, seit er »die andre Welt«, »den Kosmos der Phantasie«, »die Wirklichkeit« selbst besucht hatte. Er wußte, daß »die Phantasie«, »die Wirklichkeit«, »die andere Welt« immer und auf dem Grunde aller Dinge, der anderen Seite seiner selbst, auf ihn wartete, wie ein goldener Kuchen, doch auch, daß von nun an, wenn er nur eine Sekunde zu lange darin verweilte, sich darin verlor, er nie wieder davon loskommen werde. Diese Gefahr war das einzige, was die Süßigkeit der Versuchung vergiftete, aber das Gewicht aller erfahrenen Gewißheiten machte sie drohender. Wie oft ging ihm nicht eine

Idee durch den Kopf, die keine Ähnlichkeit mit all den Ideen, die unter Menschen umlaufen, hatte. Ihm war genug, auf seinem Weg sie aufzuhalten, dann genoß er ihr Brummen, ihre seltsame Lustigkeit, ihre Größe und ihre Farbe, als sei sie ein Insekt oder ein unbekannter gefährlicher Vogel; hätte er sie bei sich festgehalten, er hätte riskiert, darüber sich zu verlieren, nie mehr draußen sich wiederzufinden, nie mehr seinen Platz in der Welt zwischen Madeleine, der Schweigsamen, und M<sup>lle</sup> Lulle und Jeans Händen wiederzufinden; zwischen ihm und Chaminadour hätte keine Proportion mehr bestanden; er hätte nicht mehr gewußt, wie zu seiner Mutter sich stellen; er hätte das Gefühl für die Gesetze menschlichen Gleichgewichts und menschlicher Perspektive verloren; Zeit und Raum hätten keinen Sinn mehr für ihn gehabt und wären nur gewesen, was sie sind: Erscheinungen. Es hätte genügt, wenn er im Innern diese befremdende Idee fixiert hätte, um nun nicht mehr von dieser Welt zu sein. Er fühlte aber genau: es gab Grade in solcher Zernichtung, die im Grunde doch nur »das Heil« war, und tragisch werde dabei am Ende das Abenteuer einzig in seinem Körper werden, wenn es zu Anfang von der Seele und »den Händen«, dann aber, ohne daß es einer sah, von allem ihn trennen würde, und das schließlich selbst öffentlich vor aller Augen eingestandenermaßen, um ihn in seine absolute, ewige »wirkliche« Einsamkeit zu versenken.

Überzeugt war er freilich auch, das Unwiderrufliche werde nur erst in der Minute eintreten, da er laut, sei's auch nur vor einem einzigen irdischen Zeugen, der Einladung von »dort« nachkommen würde; sie stand vor ihm wie ein »Engel«, der von einer Zeile des Buchs da bis zur andern, mitten zwischen dem, was Peudepièce sprach, oder hinter dem Kirchenfenster, das Madeleine und Jean in leuchtenden Gewändern um sein Bild, das da entstand, formierten, ihm seine Zeichen, die nur für sie beide deutlich waren, gab. Hätte man ihn nur eine Sekunde »zu sich selbst« sprechen hören, hätte »einer« ihn bei diesem Selbstgespräch, das der gesunde Menschenverstand und die Vernunft verboten, überrascht, und aus war es! dann war es ein Kontrakt, den er mit dem »Engel« geschlossen, der Laufpaß, den er seiner Mutter und seinesgleichen gegeben. Dann wäre er »in die Irre« gegangen, wäre verrückt geworden, »der Verrückte« geworden.

Oft geschah's ihm, daß er ungehört flüserte: »Weine nicht«, und er forschte, an wessen unsichtbare Anwesenheit seine Bitte sich richte,

dann wieder sagte er: »Tot«, und seine Augen wurden naß von Tränen, und niemand war gestorben. Oder auch: »Könnte ich sie nur sehen«, hätte er nur gewußt, um wen es sich handelte? Sollte er eines Tages eine Frau, ein Mädchen, die Mutter, eine Schwester beweinen und waren diese Worte nur ein verfrühtes Echo? Es geschah ihm auch, Scherze zu machen, die wie am Ende eines Gesprächs kamen, von dem Anfang und Gegenstand ihm entgangen waren. Ihm war, als spiele um ihn sich eine Fülle märchenhafter, belangloser oder gewichtiger Vorgänge ab, als gingen in verschiedenen unzähligen Ebenen Dramen vor sich, an denen er ruckweis, in unregelmäßigen Abständen, teilhabe, ohne doch mehr als fragmentarische Kenntnis von ihnen zu haben, die oft an der leidenschaftlichsten Stelle abbrach; ein folgerechtes, fortlaufendes, vollständiges, unmittelbares Bewußtsein davon hatte er nicht. Ihm blieb nichts übrig, als anzunehmen, er habe mehrfache parallele Bewußtseinswelten; sie seien voneinander abgedichtet, doch nicht so, daß nicht hin und wieder ihm Breschen ermöglichten, von einer Ordnung in die andre überzugehen; und so ins Unendliche ohne der früheren in der neuen sich erinnern, die zweite mit der ersten verknüpfen zu können; oder er habe auf einer Estrade – ein Fixstern unter Planeten – sich niedergelassen und vor ihm kreise es von Figuren, Freudenlichtern, Stimmen, Musik, die unaufhörlich vorbeizuckten, sich verloren, sich wiederfanden, mit ihm sich einten und im Nu wieder lösten. So war, wenn er eine neue Welt betrat, in seinen Ohren noch ein Klang von Stimmen, die, bevor sie auf der neuen Schwelle starben, ihm plötzlich fremd und unbekannt erschienen, ja selbst die eigene tönte ihm losgelöst und wie entfremdet aus einer andern Welt. War er so von seiner Stimme getrennt und hörte er sie dann aus jener Welt erschallen, die mit unverrückbar treu und wie gestattend geneigten Häuptern Madeleine, Marie und Beli la Douce, seine Schwestern, M<sup>lle</sup> Lulle, seine Mutter und M<sup>me</sup> Peudepièce bildeten, dann überkam ihn eine so unsägliche Freude an der heimlichen »Wirklichkeit«, wie den Christ, als er seine Vorhölle, sein Fegefeuer und seine Hölle gesucht hatte und nun in die Hände der heiligen Frauen, Johannes und des Nikodemus sich gelagert fand.

An diesem Abend aber fühlte François sich versucht, das Bahrtuch, das um ihn war, zu zerreißen; das Zauberwort, das er nur auszusprechen brauchte, um die Partikel des gemalten Wahnbilds, das ihn von überall umgab, zu sprengen, lag ihm auf seinen Lippen. Es zu sagen,



hätte genügt, und die Ruhe der aufmerksamen Gesichter, die auf ihn achtgaben, wäre in einer Sekunde in Entsetzen umgeschlagen. Die Erbsen wären aus der Schürze seiner Mutter über den Teppich gerollt. Madeleine wäre aufgesprungen, ihre Nadel in der Handarbeit wäre zerbrochen, und sie hätte Beli, die unterm Sessel sich verkriechen wollen würde, umgestoßen. Der Spiegel würde in seiner ganzen Länge zerspringen, wie der Vorhang des Tempels riß, Jean würde kommen, herzulaufen, und ihm voran die Angst in seinem schönen Adonis-Antlitz, indessen Pierre, um sich zu retten, aus dem Fenster springen würde. In einer Ecke würde Louise-Marie sich selber nicht mehr kennen, M<sup>lle</sup> Lulle und die gute M<sup>me</sup> Peudepièce auszanken, und die beiden, denen würde es gleich sein, was aus der Ehre des Hauses wird, sie würden Lärm machen, Nachbarn rufen und ohne Grund M. Anne-Douceron, den Vater, wecken. Nur M<sup>me</sup> Philomène, die Mutter, würde nicht Angst vor ihm haben, sie würde an ihn herantreten, seine Hände ergreifen; ihm über die Stirn streichen.

Gerade als François sich das genau vorstellte, schlug er die Augen halb auf und sah, wie wirklich seine Mutter dicht neben ihm stand, seine Hände nahm und ihm über die Stirn strich. Sie war mit ihm allein. Alles war geflohen. Man hörte nur ringsum an allen Zimmerwänden verstörtes Streifen, das sich allmählich verlor, und es blieb nur das Flügelschlagen, das wahrnehmbar ist in einer Stille, wo das Unglück sich niederließ. Jemand schluchzte neben der Tür.

»Was ist, mein Geliebter?« sagte die Mutter, um mit diesen Worten das nächste Schluchzen zu überdecken, »du schiffst? Du träumtest?« Und sie half François sich aufs Sofa legen, als entrolle sie unter seinen Augen einen kostbaren Stoff.

Also war alles, was er sich vorgestellt hatte, wirklich geschehen? Hatte er laut gedacht? Hatte er gesprochen? Er wagte nicht, seine Mutter danach zu fragen.

»Wolltest du etwas haben?« fragte sie ihn.

Was hatte er sagen mögen?

Da sagte er: »Ja.« – »Vertrau es mir an.« – »Ja, weißt du«, sagte der junge Mann mit der singenden Stimme, die er damals, wie er so klein und schlank war, gehabt hatte, und Philomène Anne-Douceron erkannte sie wieder: »Weißt du, Mutter?« Sie hätte meinen können, sie sei gar nicht älter geworden, sei noch immer die junge Frau, und François sei erst zehn: »Weißt du? die kleine Dorothee, das Lehr-

mädchen bei 'Zelle Lulle? ich liebe sie. Würdest du etwas dagegen haben, wenn ich sie heiratete?»

Nie hatte François an dieses junge Mädchen gedacht, ehe er in dieser Minute ihren Namen genannt hatte, und selbst den glaubte er nur zufällig behalten zu haben. Warum hatte er die dann gewählt, die und keine andere? Er wußte es nicht. Wollte er nur die auffallende Verstörtheit erklären, die ihn so unversehens sich hatte entdecken lassen? Wollte er eine falsche Spur weisen und jeden Verdacht auf die krankhafte Verfassung, in der er wohl sein mußte, zum Schweigen bringen? Hätte es sich darum gehandelt, mit einem Wort, es sei welches immer, die mütterlichen Ängste, die ein anderes wachgerufen, zu beschwichtigen, so war's ihm gelungen. Bestrafte er sich noch für eine Minute Vergessen? Lang würde die Buße sein. Denn wenn Dorothees Haupt zart und mit dem Teint eines Engels zwei unschätzbare Augen barg, so war ihr Körper der einer Zwergin und bucklig.

Am andern Morgen hielt François das Versprechen, das er sich gegeben hatte; er betrat lächelnd die Werkstatt von 'Zelle Lulle und begann mit Ausdauer Dorothee die Cour zu machen.

Noch nie hatte er solche Lust zu lachen gehabt, wie jetzt ein jedesmal, wenn er sich in dieser überraschenden – und zumal für ihn überraschenden – Rolle ertappte. Dagegen fanden alle andern sie natürlich. Gewiß waren einige der Meinung, es sei sehr unvorsichtig von Dorothees Eltern, sie einem Mann anzuvertrauen, dessen Kindheit so beunruhigende Extravaganzen gezeigt hatte, aber die Douceurs standen gesellschaftlich so hoch über den künftigen Schwiegereltern ihres Sohnes, daß man es denen beinahe nicht verdachte, daß ihnen ihre Eitelkeit wichtiger als das Glück ihres Kindes war. Und vielleicht hätten sie ihrer Eitelkeit wirklich nur gerade Dorothees Willen vorgezogen, aber Dorothees Wille war eben, François' Gattin zu werden, und von ihm glaubte sie, ein Blick hülle sie, wenn auch nur für ihn selber, in ein so strahlendes Mieder, daß ihre Mißbildung unsichtbar ward und ihre Taille sich streckte.

Wenn im Sinne der Leute alles gut ging, nahm François als einziger um so mehr Anstoß. Bei ihm kam jene übertriebene Demut wieder, die hart an Hochmut grenzte, und der Grund, das »Besondere«, das mit ihm war, wenn er von sich selbst absah. Er dachte sich, »all das« eigne sich nicht für »ihn«, all das, was man um ihn herum trieb, sei

»zu wichtig« für ihn, schließlich aber war das, als hätte er sich gedacht, »er« sei zu wichtig für »all das«, stehe »jenseits« davon. Stand er nun ein klein wenig, wie unbedeutend auch immer, über oder unter alldem – das Ergebnis war eines, wenn er jenseits davon stand. Das gleiche Gefühl hatte er oft auf Reisen gehabt, wenn er mitgenommen wurde und man dann in irgendein Hotel kam, wo er seinen Bedienten hatte: alles was ihm geschah, betreffe ihn nicht, sein Gepäck gehöre jemandem anders. François hatte immer bei seinen Eltern geschlafen; sein Essen war immer vom selben Herd gekommen und weil er niemals um Praktisches sich hatte zu kümmern brauchen, war ihm die Wichtigkeit dieser Riten entgangen. Er schnitt sein Brot, ohne ans Brot zu denken und ging schlafen, ohne ans Bett zu denken. Das Notwendige geht unbemerkt vor sich, und Gewohnheit bettet unsre Aufmerksamkeit in Muße. Aber der Entschluß, unter verschiedenen Hotels gerade ein bestimmtes zu wählen, und beispielsweise einen Wein auszusuchen, kam ihm so anmaßend, so unglaublich »viel zu wichtig für ihn«, und vielleicht für jeden Beliebigen, vor, aber vor allem für ihn (warum vor allem für ihn?), daß er sich wunderte, wie natürlich die Leute, die in der Nähe Platz nahmen, mit all diesen großartigen, komplizierten Dingen fertig wurden, die für ihn alle so entlegen und so ganz anders waren; und er – ihn wunderte das doch wenigstens, und das stellte ihn und fixierte ihn »außer der Reihe«. Wie oft hätte er aufspringen und schreien und die andern schlagen und ihnen mit Fragen zusetzen wollen und hätte noch am liebsten laut dazu gelacht und sie geohrfeigt und getreten und getötet. So würden sie doch, bevor sie unter seinen Absätzen starben, wenigstens noch einmal zum Nachdenken kommen, und er tat, als äße er, wo er schlang. Einmal hatte er eine Zigarette angezündet und plötzlich an den Tod Christi denken müssen, und da war ihm vorgekommen, wenn Christus an einem Kreuz gestorben ist, hat ein Christ kein Recht mehr, sich auf einen Diwan zu strecken und Aroma einzuatmen. Und so war es geschehen, daß jedesmal, wenn er zur Erholung rauchen wollte, sein Tun ihm beim Gedächtnis an das Kruzifix als Lästerung erschien und ihm für immer verleidet war.

Er konnte es auf einmal unerhört finden, daß die Eisenbahnbeamten sich die Mühe nahmen, ihm auf eine Bitte um Auskunft zu antworten. Das richtete sich doch nur an »ihn«. Ihm persönlich war Demut natürlich. Auf der Straße bewunderte er es immer, daß die Kutscher

Sorge trugen, ihn nicht zu überfahren, und das rührte ihn so, daß die Tränen ihm kamen. Wenn er aber um ein Haar wäre überfahren worden, dann stellte er sich vor, wie er mit zertrümmertem Schädel vom Tode sich heben würde, um, ehe er starb, wegen der Störung um Entschuldigung zu bitten, die er auf dem Damm verursacht und Dank dafür zu sagen, daß man ihm beim Überfahren nicht mehr Schmerzen gemacht habe.

Wenn ein Kind oder ein alter Mann auftauchten, begab sich François sofort unter ihren Schutz und diente ihnen eifersüchtig. Wenn er gelegentlich einen Lehrer im Internat der Eudisten vertrat, hatte er trotz seines vergeistigten Auftretens, vielleicht deswegen, immer das Gefühl, im Grunde werde er von seinen Schülern unterrichtet.

Und darum mußte ihn verwirren, daß eine ganze Stadt in Bewegung war, weil er heiraten wollte. Vom Bürgermeister bis zum Priester wußte die ganze Stadt, Dienstag, den 3. Mai, werde der Sohn der Anne-Doucerons, François der Verrückte, mit einer Frau am Arm die Schwelle überschreiten, und die sei sein, obwohl so klein und bucklig, daß man sie tragen und eigentlich sehr gut verstecken könnte; und daß es alle wußten, war »zuviel für ihn«.

Allmählich stellten sich die Lieferanten mit dem schwarzen Anzug, der Musselin-Krawatte, den Seidenhandschuhen ein. »Wie war das alles zuviel für ihn.« Er ging zu Dorothée, die immer in der Nacht ihr weißes Kleid probierte. Jedesmal, wenn die Schneiderin sich an ihn wandte – sie tat es mit Vorliebe –, war ihm, er müsse sieben Stock hoch eine Wendeltreppe heruntersteigen, um ihr zu antworten, und nur mit Mühe könne er erkennen, was sie ihm da, wie tief in einem Brunnen zeigte. Er tat aber so, als kümmere er sich um alles und war auch bei Details mit einer für einen Mann so überraschenden Exaktheit, daß man bewunderte, wie kompetent in Toiletten- und Modefragen ein Eleve von Mademoiselle Lulle war. Aber so tat er nur, um die andern irrezuführen, und aus Furcht, man möchte merken, wie sehr er hinter allem, was rings um ihn sich abspielte, zurückblieb, suchte er dem zuvorzukommen und zeigte auf eine Nadel, die allen unsichtbar, nur nicht ihm, Dorothée bei einer Wendung hätte verletzen können.

Endlich kam der Hochzeitstag.

Man konnte nicht sagen, Dorothée sei häßlich; hielt man sich nur ans Gesicht, so war die Harmonie ihrer Züge engelhaft, der Teint

ganz zart und etwas Unschätzbare in den Augen; als Gestalt aber war sie lächerlich. Die Schleppe der Zwergin maß mehr als das Doppelte ihrer eigenen Figur, und um zu verdecken, daß der Hals zu kurz und sein Ansatz unvorteilhaft in Brusthöhe lag, als käme er zwischen den Brüsten hervor, hatte man den Gazekragen so übertrieben weit geschnitten, daß ihr Kopf darauf lag, als sei er ihr abgenommen und auf einem Teller von gesponnenem Glas deponiert worden.

Als François am Morgen dieses Tages heimlich angesichts jener »Kreuzabnahme«, die die einzige Zeugin seiner Verstellung und seines Martyriums war, im Spiegel sich selber begegnete, vermied er ironisch, aber friedlich, wie er gestimmt war, das Denken. Seine Mutter war so glücklich. Vielleicht schloß er aber auch seinen Kompromiß mit sich selber. Ohne Zweifel war er geheilt? Er »dachte« nicht mehr. Er nahm anderer Leute Gedanken fertig, wie sie waren, auf seine Rechnung. Die Intensität, mit der er nun dran ging, zu »leben«, gab denen, die ihn lieb hatten, Herz zu hoffen, er müsse doch am Ende von seinem eigenen »Spiel« sich einfangen lassen. Das Wort »Spiel« hätte ihn retten können. Es gab einen Moment – er stöberte gerade in seinem Gedächtnis –, da stieß er drauf; er hob es an und hielt es eine Stunde in Augenhöhe auf beiden Händen wie ein Papierschildchen: »Spiel«, oder ein Amulett oder eine Krawatte. Und da war es: er war gerettet; war er nun einmal zu der schlichten Leistung gekommen, sich anzulügen, sich heroisch selbst zu belügen, so gestand er sich's ein: dieser unwahrscheinliche Vorsatz der unwahrscheinlichsten Heirat, er hatte ihn nur gefaßt, weil diese Heirat nichts als Symbol einer andern allüberwältigenden Vermählung war und weil Dorothée blitzschnell sich angetraut zu haben nur hieß, ein Bündnis mit dieser Welt, der Welt der »Erscheinungen« ein für allemal schließen und nicht mehr offiziell über sich selbst noch über »die Wirklichkeit« verfügen zu können, die ihm von nun ab und für immer unerreichbar bleiben mußte.

Dorothées Eltern wohnten in einem kleinen Laden dicht an der Kirche. Je näher für François der Augenblick rückte, einen Fuß vor den andern zu setzen und, die Mutter am Arm, an der Spitze des namenlos langen Zugs seiner Schwestern, seiner Brüder, der Freunde des Hauses Dorothée bei den Ihren zu holen, desto mehr fühlte er, wie ihn panische Angst überkam. Mit ihrem Reiher, ihren Spitzenflügeln summt und sang Lulle und küßte Philomène zuviel. Sie ermü-

dete François mit ihren Aufmerksamkeiten. Ernestine und Olympe hatten ihre Männer miteinander getauscht und kamen in großer Toilette, violett die eine, mandelgrün die andere. Madeleine war in grau und gelb, und mit dem Etui für die Eheringe in beiden Händen war es immer wieder, als trage sie Spezereien zum Heiligen Grabe. Ein einziger Karsamstag würde ihr Leben sein. François neidete ihr, sich selber so treu zu sein, er, der nun nie wieder dem heiligen Franz von Assisi, wie Cimabue ihn gemalt hat, als er stigmatisiert war, so, wie am Tag seiner Hochzeit gleichen sollte. Zwischen den beiden weißen Handschuhen mit dem rotseidenen Saum und seinem immateriellen Antlitz, das voller strahlender Visionen wie eine Hostie stand, war der Anzug unsichtbar; aber François allein merkte nichts von dem Wunder, das seine Augen taten, daß sogar sein Antlitz und die Handschuh' nicht zu sehen waren und daß sein Blick an seinen Augen das gleiche wirkte, wenn er durch einen hindurchging. Im Augenblick, da Jean mit den Orangenblüten und den Lilien der Brautjungfern, Marie den vierfach gefalteten Brautschleier aus Muselin mit gestreckten Armen vor sich her tragend, und Madeleine hinter François in Reih und Glied getreten waren, da war er schon eins mit sich selber geworden, wie er zu Füßen des Kreuzes vor dem Spiegel im Hauptsaal war. Er sagte sich, es könne schon kommen, daß er noch einmal unterwegs, auf der Straße, den einen Fuß vor den andern nicht mehr werde setzen können und daß er so schwer würde, daß keiner ihn vorwärts bewegen, rückwärts oder auch nur vom Fleck schaffen könnte. Er würde da auf der Straße »als Bräutigam« stehen, im feierlichen Anzug ausgestellt, und jeder würde kommen, ihn ansehen und ihn anfassen und ihn wie einen glückbringenden Fetisch am Bart zupfen. Und weil man ihn nicht wird vom Fleck bringen und nirgendwo unterstellen können, würde man, wenn es Nacht wird, Arbeiter kommen lassen, die müßten einen Baldachin über ihn bauen, und da stünde er dann für ewige Zeiten »eingefaßt« in dies offene, von vier Säulen getragne Häuschen, büstenhaft grade: »der Dorfbräutigam«.

François drückte schon Hände. M<sup>me</sup> Quinte kam vorbei und küßte ihn schmollend, als wenn er ihr leid täte, auf die Backe; er merkte es. Daß, seit von Heirat die Rede war, niemand auf den Gedanken kam, Mitleid mit ihm zu haben, so daß es aussah, als nähme man ihn von nun ab ernst, das hatte ihm gestattet, große Kräfte gegen sich selber im Innern aufzuspeichern. Die hatte ihm nun M<sup>me</sup> Quinte eben ge-

nommen. Endlich begannen die Glocken zu läuten. Es galt, sich herauszuwagen. Bis an die Schwelle drängten sich die Neugierigen, um ihn in seiner Schönheit zu sehen, und es war so, daß er, seine Mutter am Arm, nicht einmal die erste Stufe hätte herabsteigen können, wäre nicht die Polizei dazwischengetreten und hätte ihm einen Weg gebahnt. Auf dem Bürgersteig angekommen, war ihm, als habe er sozusagen eine Scheibe durchstoßen, um unter die Blicke der Neugierigen zu treten, als habe er sich's nun darinnen wohnlich gemacht, als sei es eine Sache der Gewohnheit, der Selbstüberwindung, als sei es gar nicht so schlimm, überhaupt nicht schlimm, als verleihe Lächerlichkeit, hat man sich nur in Demut mit ihr abgefunden, Schwingen. Er fühlte sich leicht, so als wehe um seine Stirn süße und laute Luft, oder als sei er trunken: »Ich werde ein andrer«, so dachte er, »ich trete in die Gemeinschaft meiner Brüder ein. Gott, mach doch, daß ich wie ein Mensch bin, wie einer mit gesundem Verstand, wie ein anderer. Jetzt, wo die Scheibe durchstoßen ist.« Oberhalb aller anderen Gesichter erschien ihm das Dorothéens sehr rein, wie es auf dem Teller gesponnenen Glases überm Mieder sich darbot. Er fühlte den Boden unter seinen Füßen nicht mehr und in seinen Gesten nichts Linkisches. Dies übermäßig sichere Behagen in seinen Gebärden störte ihn mehr als das übliche Ungeschick; es war wie ein geliehener Anzug, der ihm zu gut stand. Er sagte sich: »Warum gehört er mir nicht?« als hätte er sich's wünschen können, nicht mehr er selbst zu sein. Als er vor Dorothée im Laden stand, sah er nicht in ihr Gesicht, als hätten es Engel vor ihm versteckt oder als wenn man der Braut, ohne dem übrigen Leibe den mindesten Schaden zu tun, den Kopf weggenommen hätte, und er fand ihn erst in der Kirche im Chor wieder, nicht den Kopf Dorothéens, sondern den Leib »Dorothée« ohne Kopf. Sie saßen jeder in seinem karmesinroten Sammetstuhl feierlich nebeneinander, François immer von dem Bewußtsein durchdrungen, er habe zu seiner Linken eine Frau ohne Kopf oder eine Frau, von der das Gesicht, weil es bereits im Himmel war, von ihm auf Erden nicht mehr gesehen werden konnte. Man hatte die Gänge mit Scharlachteppichen ausgelegt und die Wände mit weißer Leinwand verkleidet; der Altar schimmerte von Kerzen und Steinen. Blumen kamen von überall hoch, und es war, als hätte er sich in irgendeinem Walde aus seinen Träumen verloren. Nun war es soweit: die »Erscheinung« ähnelte der »Wirklichkeit« selbst; François schwebte in der Gefahr, mit einem Male aus

Versehen und wider sein Gelöbniß die beiden zu verwechseln und sich auf immer zugrunde zu richten; als er sich dann aber wieder gefunden hatte, fand er auch zu seiner Demut zurück, und er sagte sich: »Für wen all der Aufwand? warum? Für zwei Geschöpfe wie uns, einen Verrückten und eine Verwachsene? die keinen Kopf hat?« – Dann: »Wer hat mir denn im letzten Augenblick meinen Trost entwenden können, Dorotheens Gesicht? Gott, ein Engel?« Weil aber die Hälfte von seiner Seele alle Kraft sammelte, um Antwort auf die erste Frage zu geben, vergaß er die zweite: »Weder für dich noch für sie. Die Vermählung, die ist das Große. Fürs Sakrament ist der Aufwand.« Immerhin, es hätte auch sein können, daß nur ein Vikar und eine Kerze zur Stelle gewesen wären, und das Sakrament wäre dennoch dasselbe gewesen, und auch dann noch zuviel für ihn, es sei denn, diese Feier wurde überhaupt nur gegeben, um ihn noch lächerlicher zu machen: »Ohne Kopf?« Wenn er eingewilligt hatte, Dorothee zu heiraten, war es doch keine enthauptete Dorothee? Sollte sich François narren lassen? Seine Verpflichtung war durch einen Verstoß der Gegenseite nichtig geworden. Wenn die »Erscheinung« einen Verstoß beging, dann stand ihm frei, sich zu erheben und aufzubrechen. Und wirklich stand er zu Dorotheens großer Bestürzung auf, gerade als der Herr Pfarrer vor ihn hintrat, um mit dem Lob des Bräutigams anzufangen, und alles wunderte sich, daß François aufgestanden war, als aber der Herr Pfarrer die lateinischen Worte aussprach, die nur von ihm und François verstanden wurden: »Sinite parvulos«, da sah man, wie François sich wieder setzte, um an »seine Kleinen« zu denken, die kommen sollten und denen er erlauben mußte, seinem Sessel aus karmesinrotem Samt sich zu nähern. Und er breitete die Arme aus und begann zu weinen. Nur für sie war ja dieser Aufwand, für das Leben, das aus der Enge seiner Eingeweide emporstieg. Und er begann bei der Messe zu kommunizieren und ließ es geschehen, daß er zärtlich an »seine Frau« dachte, deren Kopf sich hinter einer Wolke verbarg und für ihn schon im Himmel war.

Als sie nun beide die Küsse in der Sakristei, »die an die vom Friedhof erinnern«, hatten über sich ergehen lassen, mußten sie aus der Kirche heraustreten; aber daß er »seine Kleinen« in den Weihrauchflocken bemerkt hatte, gab François eine große Autorität und eine ganz eigene neue Selbständigkeit, einen Passierschein gleichsam. Er ging und er sah, wie sie um ihn heruntanzten, und sie schieden ihn



von der Welt ab; sie verteidigten ihren Vater mehr, als daß ihr Vater sie verteidigt hätte, und François fühlte sich noch isolierter als vordem, zwiefach, mit ihnen und in ihrer Mitte, wenn er nie wieder allein sein sollte. Er litt nicht nur unter seiner eignen Isolierung, sondern er teilte die ihre. War er traurig über diesen Zusatz an Person, an Einsamkeit, an Leiden, oder freute er sich darüber, als wie über eine Verdoppelung seiner Kräfte? Während seine Seele sich freimachte und wie der Augenblick es gebot, jedem Einwand mit immer größerem Edelsinn erwiderte, beging er die Unvorsichtigkeit, die Blicke zu heben. Er stieß rings um sich auf schreckliche, unerträgliche Gesichter, so höhnische, es war ein Meer von Gesichtern, und waren so viel Klingen und so viel Flammen, die gegen »Dorothee – meine Arme« und gegen ihn und gegen ihrer beider Chor von »Engelchen« sich richteten, die hin und her flatterten und sie mit Flügeln, die eben sproßten, bedeckten. Er glaubte, er müsse zusammenbrechen. Auf einmal hörte er auf einem Platz aus der Ecke eine Männerstimme, die sagte: »Ist's nicht ein Jammer; so was muß man sich ansehen!« Ein wenig weiter: »Ein Verrückter und eine Zwergin! Warten wir ab, was da rauskommt. Schöne Bescherung für die Gesellschaft!« François' arme Nerven zitterten beim leisesten Stoß, wie überstraff gespannte Saiten einer wunderbar gebauten Violine, die abgestimmt sind, nur da anzuklingen, wo sie von näher oder ferner zu leiden haben; er spürte sogar den Atem der andern und wie die Ironie ihn veränderte. Und spürte auch das Knirschen ihrer trockenen Lippen auf den feuchten Zähnen. Er hörte Lächeln und alles, was ihn martern mußte und verzehnfacht sich ihm bemerkbar machte, griff dann im Innern noch um sich: eine »Zwergin«? Er wandte sich und sah an seinem Arm Dorothee so groß, so groß, daß »Zwergin« ohne Zweifel nur Riesin meinte. Seiner bemächtigte sich allmählich ein heroischer Optimismus. »Wenn Größe und Kleinheit nur relativ sind«, so dachte er, »gibt es nicht Zwergin und Riesin an sich«; für ihn selber mußte Dorothee wohl zu groß sein, da sie mit dem Kopfe, den er nicht sehen konnte, ihn überragte und der da auf einem Teller von gesponnenem Glas mitten im Himmel lag, wo sie unter den Engeln und Weihrauchschwaden zu Hause war, die eine Glorie um sie woben und sie vor ihm verbargen.

Die Tafel im Gasthaus war hufeisenförmig und für François war es ein Sturmläuten, als er bemerkte, daß die Tischtücher »à la paysan« aufgelegt waren; eines schloß sich ans andere und geheftet waren sie

aneinander mit Nadeln, die unter einem Dekor von Rosen und Feldblumen sich verbargen, der an die Blumenstücke erinnerte, die M<sup>me</sup> Pô für Katafalke anfertigte. Dorothée wendete sich immer an ihn. Er hörte wohl, daß sie sich an ihn wendete, aber niemandes Worte drangen mehr zu ihm. Ihm blieb davon nur ein verworrenes Geräusch oder andere Worte begruben sie unter ihrem Lärm: »Ist's nicht ein Jammer?« – »Verbrechen von diesen Eltern!« François war eigentlich zufrieden, daß er sich beschäftigen und Mitleid mit den »kleinen Engeln« haben mußte, die ihn umflatterten und um Dasein baten. Er hätte es ihnen so gerne erspart, daß je die Reihe an sie komme, dem düsteren Geleite sich anzuschließen, dem man zuerst ihn folgen geheiß, und so grausame Worte zu hören. Dies Mitleid machte ihm Vergnügen und lenkte ihn von einem anderen dumpfen Gelüste ab, als er mit einemmal sich drannachte, unter dem Tisch sie aufzusammeln, die Engel, und sie im Fluge abzufangen, um ihnen den Hals umzudrehen, während man ringsum friedlich im Schatten der Katastrophe Platz nahm. Seine Mutter ließ ihn nicht aus den Augen. Auch ihr war eine Meinung in der Menge nicht entgangen und dann hatte sie eben bei François um die Schläfen herum eine Geste bemerkt, die er seit zehn Jahren zu meiden schien. Da oder dort nahm alles mit forcierter Heiterkeit Platz, und François schien es darauf anzulegen, mehr Lebenslust als sonst wer zu zeigen. Verscheuchte er auf diese Weise immer den gleichen Gedanken, eine fixe Idee? Er wendete sich nach links, nach rechts, zu einem, zum andern, als wolle er drum herum kommen, ausbalanciert auf seinem Platze zu sitzen; am andern Ende des Saales, ihm gegenüber – und das quälte ihn –, war nämlich ein Spiegel: so wie er sich grade setzte, trafen seine Bräutigamsaugen auf seine Bräutigamsaugen, sein Blick auf seinen Blick, und dann fühlte er irgendwo im Innern, ohne daß er die Stelle im entferntesten hätte auffinden können, einen schrecklichen magnetischen Zwang, als habe er sich selbst hypnotisiert und müsse einem unbezwinglichen Drange folgen, in sein Inneres, in eine Art wollüstigen Schlummers wie in die Goldspirale eines Abgrunds zu flüchten, um drinnen ohne Unterlaß zu stürzen, und endlich an der Zeiten Ende Stirn an Stirn mit dem Christ, der »Wirklichkeit«, die da hinter ihm festgenagelt war, sich zu finden. Seiner Fragen wurden immer mehr, damit keiner es merke. Irgendwann wandte er sich an seinen Bruder Jean, der an einem andern Ende der Tafel den Vorsitz führte. Niemals vorher hatte man an ihm

erlebt, daß er sich so ums Praktische kümmerte. Er empfahl die Weine. Bei alledem aber verriet ihn seine Stimme, der Wärme und Timbre fehlte; kalt und tonlos kam sie im Raume daher und ließ die Freude zu Angst und Entsetzen werden; sein Tonfall war so bar aller Überzeugung, innerer Zustimmung und Bewußtheit, daß die Worte, die von ihm kamen, wie vereinsamt ohne Verbindung mit ihresgleichen oder mit ihm oder sonst einem schweiften. Da geschah es auf einmal, daß die Konsole, die hinter ihm an der Wand hing, losging und das Kruzifix und die Vasen, die darauf standen, mit gellendem Lärm zu Boden fielen. Es war, als wenn die Gewandung der Stille im Nu mitten entzwei gerissen wäre. War es nun diese unvermeinte Erschütterung, die auf dem Höhepunkt seiner inneren Desorientiertheit ihn überfiel und ihn, der nicht sogleich sich Rechenschaft darüber geben konnte, von wo sie kam, auf den Gedanken brachte, der Spiegel, der ihm da gegenüber hing, sei eben unter der Gewalt seiner Blicke aus beiden Augen zersprungen, – war es zur Hälfte ihr Werk, wenn er nun der unvermeinten Geste, die ihn zum ersten Male seit zehn Jahren jetzt listig und eigensinnig mit einer Energie, die schließlich gebieterisch war, versuchte, sich nicht versagte? Die Geste sprach zu ihm: »Doch nur zum Spaß. Du weißt doch? Du kannst doch so tun, als ob? Tu so, als ob. Wirf das Schloß ihrer Wünsche, ihrer Hoffnungen übereinander. Sie glauben, du bist vermählt. Erscheinung? Du konntest nie vermählt werden. Wirf alles übereinander. Nichts hat Gewalt über ›dich‹. ›Wirklichkeit‹, du kannst mit Dorothee nicht vermählt werden, die ist ja Zwergin, hat einen Buckel und keinen Kopf. Los und heraus aus der Sackgasse. Du brauchst doch nur an einem kleinen Stückchen Tischtuch zu ziehen, und auf einmal liegt alles unten. Du hast dich nie vermählen wollen. Eines Abends hast du das mal zu deiner Mutter gesagt, um eine andere Sorge von ihr abzunehmen, und die ist doch und immer noch da, ›dieselbe Sache‹, die immer da ist und achtgibt und lauert, ›die Wirklichkeit‹, die sich nicht fortschaffen läßt. Gewiß doch, weinen wird sie, Philomène-Anne; und sie muß an der Stelle weinen, an die sie gehört und ihre Haltung in der Darstellung der ›Kreuzabnahme‹ einnehmen. Ist's deine Schuld, wenn du deine Hölle und deine Vorhölle, dein Fegefeuer visitieren mußt und wenn du mit den Angelegenheiten deines himmlischen Vaters, deines ›Innern‹, der Ewigkeit dich befassen mußt? Dorothee wird auch weinen. Sie muß auch weinen, und auf einmal wirst du unter all diesen Leuten, die

sich auf dich stürzen und dich festbinden werden, weil sie Angst haben, so allein sein, aber Dorotheens Gesicht ist dir vorangegangen und wenn du aus dem Hause herauskommst, wirst du es vielleicht als erstes dort wiederfinden. All die andern können nicht einen einzigen Gedanken im voraus denken, während du 10000 in einer Sekunde zwischen deinen Schläfen vorbeizucken siehst. Sie verstehen nicht das Gewebe ihrer Gewohnheiten zu durchschneiden; sie leben schlecht, finden sich mit der Welt als ihrem Gefängnis, der Erscheinung als ›der Wirklichkeit‹ ab. Los, zieh am Tischtuch. Sie glauben, das Leben geht immer weiter, und es ist doch ein ewiges Abbrechen, glauben, Leben ist immer Fortfahren, und es ist doch ein Schlußmachen mit dieser Lächerlichkeit. Laß du sie der unabsehbaren Prozession ihrer Laster und Kompromisse folgen, wenn sie das irdische Paradies verläßt und bis an der Welt Ende dir – dem ›Dorfbräutigam‹, wie er da steht – vor der Nase vorbeidefiliiert. Mit diesen Fastnachtspossen mache für dein Teil Schluß. Zieh am Tischtuch, zwing sie doch einen Augenblick, das Schauspiel einer wahren ›Freiheit‹, vor der sie sich entsetzen, mitanzusehen. Laß sie wenigstens nicht in Ruhe dies Festessen haben, auf das sie so sicher gerechnet haben, ›du‹, der du niemals Zeit hattest, deinen Hunger zu fühlen, so sehr hast du nach ganz anderem, ganz anderem Hunger. Laß sie wenigstens nicht das Festessen haben.« All dies zu denken war das Werk eines Augenblicks, und so geschah's fast im Augenblick, da die Konsole fiel, und alles aufsprang, um hinter François sich anzusehen, was er vor sich zu sehen glaubte, daß er mit aller Kraft am Tischtuch zog und an den beiden äußersten Saalenden alles Geschirr, das Obst, die Tafelaufsätze sich in Bewegung setzten, um mit Höllespektakel vor ihm sich am Boden zu türmen, der nun allein aufrecht stand und mit verklärtem Gesicht und ausgebreiteten Armen ein Gelächter anschlug. Außer sich vor Schrecken stürzte sich seine Mutter auf ihn. Im Nu war François mit Stricken, die man nahm wo sie gerade zur Hand waren, an Beinen, Armen und Händen umschnürt, indessen aber freute er sich im Innern, daß man, wie er es vorhergesehen, ihn band und fragte sich, wie er die Rolle wohl fortgespielt hätte: die Regellosigkeit, in die man ihn zwang, enthob ihn für den Augenblick zumindest von allem Erfinden. Heimlich gab er auf Dorothee acht; sie hatte ihren Kopf wiedergefunden und schien weder enttäuscht noch verzweifelt noch traurig. Sie befaßte sich ganz einfach mit ihm, wie sie es für »jeden andern« getan hätte,

will sagen, ohne irgendwie an sich selber zu denken, und als der Arzt davon sprach, François in eine Heilanstalt überzuführen, und man die nannte, die ihn begleiten sollten, sagte sie ziemlich laut und mit einer Autorität in der Stimme, die man an ihr niemals gekannt hatte: »François ist nicht schlecht, und ich bin seine Frau. Keiner außer mir und seinen Brüdern Pierre und Jean wird ihn begleiten.« Madeleine und Marie weinten. Die Mutter wollte mit. Man ließ es zu. So geschah es, daß Dorothée an ihrem Hochzeitstage einen Zug nahm, der sie nach einer unbekannten Stadt hintrug und bei ihr saß ein gefesselter Mann. Niemandem machte sie etwas zum Vorwurf, weder ihm noch sich selbst noch der Vorsehung. Sie saß zwischen Pierre und Jean, und ihnen gegenüber die Mutter, die sich zu ihnen neigte, und hatte François über die Knie gelegt und weinte, wenn sie ihn küßte. Und wenn sie ihn nicht mehr küßte, so legte sie die Hand vertraut auf das Gesicht eines Mannes, und François kostete die ganze Süße dieser Liebkosung aus, aber Dorothée war die Glücklichere. Sie hatte nichts anderes als dies Unglück ersehnt und »diesen Unglücklichen« zu wiegen und ihr Lebtage zu tragen. Gefesselt wie er war, hielt sie diesen ganzen gefesselten Körper in ihren Armen. Was hatte sie ersehnt, als so die Wölbung ihres Rückens über einen zu beugen, über ihn sich zu schließen, drinnen ihn zu krauen, zu trösten, in sich ihn zu begraben und selbst so zwischen Pierre und Jean und unter den Augen dieser Mutter zu sitzen? Jede Frau nährt im Grunde die Begier nach einem Grab so gut, wie nach einer Wiege, und die Begier des Grabes ist stärker bei denen, die nichts sind als mystische und liebende Frauen. Dorothée war nur eine vollendete Liebende; bloß kleiner und buckliger als die andern, war sie ein wenig barbarisch, betender Engel einer Passion, die François so grausam geträumt hatte.

Sobald François in der Anstalt war, stellte man ihn unter Beobachtung und zog ihm die Zwangsjacke aus. Er schien nur verständiger als ein anderer, vertändiger als seine Ärzte zu sein und gab ihnen über seine Krankheit Winke, die sie erstaunten, und genaue Informationen über Einzelheiten, die sie nicht imstande gewesen wären, vorherzusehen, und die bei ihm eine Weisheit, einen Scharfblick, eine Denkkraft und ein Talent zur Selbstbeobachtung verrieten, die bei einem Gesunden außerordentlich gewesen wären; er kam auch sehr bald darauf, wie ihre Diagnose und ihre Verordnungen nur die

banale, formelhafte Fassung all dessen waren, was er ihnen über sich mitgeteilt. Da fing er jedesmal, wenn er zur Visitationszeit sie in sein Zimmer kommen sah, so laut zu lachen an, daß ihnen schließlich nur noch dieses Lachen anormal vorkam, und dann auch, daß der Kranke ihnen, kaum daß sie sich zeigten, den Puls nahm, ihre Temperatur untersuchte, sie auskultierte, ihnen seine Ansicht über ihre Schwerfälligkeit sagte und ein Mittel gegen so viel Inkompetenz nannte. Als François sich dann schließlich weigerte, ihre Anordnungen zu befolgen, wenn sie ihm, wie er sagte, zu gefährlich für das bißchen Verstand schienen, das ihm blieb, da beschlossen sie, überlistet, erledigt, überholt vor ihm, und jämmerlich von ihm gedemütigt, weniger um ihn los zu werden, als um ihn zu strafen: er sei geheilt.

Nun kam die Zeit, da François' Dasein für die Anne-Douceron am schwierigsten wurde. Schon die dauernde Gegenwart dieser schreckerregenden Silhouette, da unter den Statuen und Heiligenbildern ihrer Auslage, hatte für sie nichts Anheimelndes. Trotzdem sie sich auf ihrem blumentumkränzten Platz gut einfügte, wie die Fortsetzung dieser Statuen, ihre lebende Projektion, der Gegenstand ihrer geheimen Ekstase; oder waren die Statuen, die Heiligenbilder nur sein durch Jeans Künste vielfach geworfener Schatten? Vor allem aber besorgte man, François werde als Schreckensbild die Bewerber von Madeleine, Marie und Beli la Douce verscheuchen. Die Heirat von Jean war schon zurückgegangen.

Glücklicherweise hatte Dorothée auf alles acht und im Einverständnis mit ihr wurde beschlossen, um François' Haltung zu verändern, sei das einzige Paris, da unten würde er »ein neuer Mensch« werden. Da keiner, mit dem er dort zu tun hätte, von seiner Vergangenheit was wissen würde, so würde auch niemand von vornherein seines Unverstandes wegen gegen ihn eingenommen sein. Dort würde man nicht neugierig nach ihm gucken wie nach einem, der immer auf dem Sprung ist, eine Dummheit zu machen, und lud man ihn damit nicht ein, sie wirklich zu tun?

Sobald eine Wohnung gefunden und eingerichtet war, setzten Philomène-Anne und Dorothée François auseinander, was man für ihn beschlossen hatte. Er fand es befremdlich, daß man so ohne ihn zu befragen, über einen verfügte, gab sich aber dann Rechenschaft von der Lage, in die eine seiner Gesten ihn versetzt hatte, verstand, ent-

schuldigte und gratulierte schließlich allen andern und auch sich selber, denn ihm schien diese Lage bequem.

Die Vorstädte, die Arsenale, die Zimmerplätze von Paris, an denen sie vorüberfuhren, erschreckten ihn. So hohe Häuser, so verworrene Schienenstränge, die Glut der Schmiedefeuern, die ihn rings umgaben, ließen in ihm von neuem die Vision einer unentwirrbaren Hölle aufsteigen, mit der er schon als Kind sich beschäftigte. Jetzt schien ihm aber, als sei das alles seltsamer als alles auf Erden, und als habe man ihn eben unwiderruflich vom Paradies abgeschnitten. Das Herz schnürte sich ihm zusammen, er unterdrückte ein Zähneklappern, seine Augen wurden feucht von Tränen, die er zurückhielt. Bei der Ankunft mußte man das Gepäck abgeben, die städtische Zollrevision erledigen, einen Träger, dann einen Wagen heranzurufen, in einem fort Geld hergeben, und François fühlte Willen und Arme so schwach: er würde niemals auf sich nehmen können, so viele Triebwerke in Bewegung zu setzen. Wäre er allein, er würde am liebsten vorm Bahnhofportal oder vor den Gärten ganz nackt, ohne Gepäck, sich hinsetzen und die Ereignisse abwarten. Wie im Leben sollte einer Gold genug verdienen, diese ganze flutende, heischende, unentbehrliche Dienerschaft zu entlohnern. François war nie entschlossen, sich anzuspannen; Fähigkeiten mangelten ihm, und, er wußte, auch Ausdauer in der Arbeit. Wie er mit untergeschlagenen Armen mitten in einem uferlosen, eitlen Getriebe stand, ermaß er, wie einsam er war. Weil aber all die angespannten Blicke, Mienen und Muskeln der andern durch das, worauf sie warteten, ihm gar nicht gerechtfertigt erschienen, verachtete er sich nicht; es wollte ihm nicht einmal gelingen, irgendeinem vor sich selber den Vorzug zu geben. Jeder schien ihm sich selbst weniger nütze als er. Der Wagen hielt in einer schlecht belichteten Straße Montmartres, vor einem Hause, das nichts Besonderes hatte. Man mußte jemanden holen, um den Koffer in die fünfte Etage zu transportieren, und man verstaute François selbst im Fahrstuhl, der sich bereits mit Philomène-Anne und ihm unter dem besorgten Blick der Concierge in Bewegung setzte, die freilich zum Schein so tat, als sei sie freundlich einer Dorothee behilflich, die unter winzigen Packetchen begraben, im Flur stand. François hörte divinatorisch, was die dann wirklich sagte, als sie nachher in ihre Loge ging: »Drolliger Mensch! Sollte nicht meinen, ein Mensch wie die andern! Sieht nicht aus wie Fleisch.« Er hatte im Gesicht des aufgeweckten Luders so gut gele-

sen, was sie von ihm dachte: »Drauf blasen? Kerze.« Als man im fünften Stock ankam, mußte die Mutter ihn aus seiner Ecke ziehen und dann durch die Tür schieben; er blickte starr vor sich hin. François gab sich deutlich Rechenschaft, daß seit einem Augenblick wie schon immer sein Verstand gemeinsame Sache mit seinem Irrsinn, seiner Verwirrung gemacht hatte und daß er absichtlich mit innerer Klarheit sein Ich, die Schüchternheit und den Stumpfsinn in seiner Haltung übertrieb. Warum denn auf dies ganze unablässige Sichverstrahlen von einem Lichte sich einlassen, mit dem er nicht nur sich, sein Inneres, so daß er fast Gefahr lief, blind zu werden, seine Straße nicht mehr zu kennen und ihre Gefahren zu überschätzen, sondern auch das Äußere erhellte, so daß es ihm Gesicht und Hände hell aufstrahlen ließ und die andern davon geblendet wurden und nicht wußten, was sie von ihm zu halten hätten. Daß aber sein »Verstand«, man mochte reden, soviel man wollte, auf irgendeine Weise Ursache des befremdlichen »Zustands« war, in welchem er lebte und der ihn auf Erden wie in einer Verbannung festhielt, das tröstete ihn. Er blieb stramm aufgerichtet, unbeweglich stehen, und konnte sich angesichts der schauerlichen sogenannten »Wirklichkeit« den kleinen Ruck nicht geben, den man von ihm verlangte. Er versagte sich ihr in aller Unschuld und wollte sie nicht für Wirklichkeit gelten lassen; er tat sich Gewalt an, um sie dennoch so zu betrachten, denn er wollte Vorurteile vermeiden, aber war er ehrlich, so konnte er sie nur als »Erscheinung« gelten lassen; und weil diese Meinung in ihm allmählich kraft der Angewohnheit Gewißheit wurde, sagte er sich von ihr wie von dem Lügenwesen all dessen los, was die andern für echt nahmen; er glaubte, den Blick des Allmächtigen aufzufangen und mindestens in der Ewigkeit abseits mit ihm zusammenzustehen. Sobald er in die Wohnung getreten war, ging er gerade auf einen Stuhl zu und nahm Platz wie ein Automat. Immer stärker überkam ihn der Eindruck, »den Verrückten zu spielen«. Aber auch: nicht anders zu können, und daß, wenn gar nicht anders können, als verrückt zu tun, es sein hieß, – daß er's war. Stelle man sich vor, so dachte er, mitten in einer Tragödie legt plötzlich ein Spieler Krone und Szepter beiseite, verzichtet auf seine Rolle, erklärt, er sei nicht der König, nennt laut seinen Vornamen und seinen wirklichen Namen, welche Verwirrung entstünde nicht auf der Szene, in dem Theater, ja in einer ganzen Stadt? François schien, das Menschenleben gleiche einer Schauspielertruppe auf offener Bühne, wo jeder



seine Rolle erhalten hat. Der Vernünftige ist der Schauspieler, der seine Rolle ernst nimmt und in der eigenen Person eine notwendige Voraussetzung seines Daseins erkennt. Ist er als König verkleidet, glaubt er sich König. Als Sklave, Sklave. Die Ausstattung aus gemaltem Papiermaché, bemalter Leinwand, stellt Bäume, einen Wald, einen Garten, ein Haus oder ein Interieur vor. Mitten darinnen er. Der gesetzte, vernünftige Mann ist der Schauspieler, der die Wirklichkeit dieser Bäume, dieses Gartens, dieses Hauses gar nicht in Frage stellt. Für alle andern Schauspieler ist so zu denken »vernünftig«. So rollt sich ihr Zusammenspiel auf offener Bühne ab. Je nachdem sind sie König oder Sklave und nehmen Pappe für einen Baum und eine Leinwand für ein Haus. Der Verrückte aber ist der, der gerade, wenn das tragische Spiel am besten geht, seine Rolle fallen läßt, die Dekorationen umwirft und in schallendes Gelächter vor einer Menge sprachloser Leute ausbricht, die gar nicht anders können, als ihre Rolle immer noch ernst nehmen und aufgebracht über ihn sind, weil er ihre Effekte zerstört hat und sie nun nicht mehr weiterspielen können: ihr eigenes Kostüm, das Kostüm der andern, die Dekorationen, all das hält sie in ihrer Rolle, ihrer Lüge fest und nun kommt einer und läßt diesen ganzen Zauber zerstreuen. Am meisten aber sind die Zuschauer gegen ihn aufgebracht, denn er hat ihre Illusion vernichtet und ihr Vergnügen gestört. Die Rolle ist freilich Lüge; aber am Ende war diese Lüge, die alle, die Schauspieler unter sich, die Zuschauer unter sich und die Zuschauer und die Schauspieler untereinander zusammenhält, soviel wert wie ein Pakt, ein Pakt auf Treu und Glauben. Und wer den bricht, der zögert noch im Augenblick, da er's tut. Wird er nicht fast ein Opfer seiner eigenen Nachgiebigkeit, die ihm Gewohnheit geworden ist, und der Nachgiebigkeit der andern? Er ist im Augenblick, da er mit allem bricht, im Zweifel: begeht er nicht eine Torheit, eine Unverschämtheit, eine Schamlosigkeit, ist er nicht selber der Lügner? Vielleicht glaubt er sogar, jetzt fange er damit an, Theater zu spielen, gerade im Augenblick, in dem er damit aufhört. Er bricht den Pakt mit der sozialen Gemeinschaft. »Er spielt den wilden Mann.« Alle sind gegen ihn, sie binden ihn ja und sperren ihn ein. So rang sich François zu dem Gedanken durch, eine unbewußte, ungewollte Verrücktheit gebe es gar nicht, es gebe keine Verrücktheit ohne Befürwortung, Einverständnis und Zustimmung des Verstandes, des Willens, ja der ganzen Seele. Oder, und das kommt auf dasselbe heraus, ein »ehrliches«

Verrücktsein gebe es gar nicht. Simulation sei in jeder Verrücktheit. Aber (und hier dies Element von Lüge war seine Rettung), dies Element von Lüge sei der Gipfel der Ehrlichkeit, die Gewähr des Entkommens und das Geheimnis des Entkommenen, der mit ihm seine innere Aufrichtigkeit, den Gnadenstand, die reine Wahrheit, »die Reinheit« erwirbt. Der Verrückte hat die Distanzen, hat den notwendigen Abstand zunächst zwischen Amphitheater und Bühne, dann aber zwischen Bühne und Ewigkeit, Erscheinung und Wirklichkeit ermessen. Er hat eine Ehrlichkeit höheren Grades erreicht und eine neue Bewußtseinsebene geschaffen, in der es keine Lüge mehr geben kann. Daß er auf einem kleinen Rohrstuhl im Vestibül seiner Wohnung in kaum spürbarer Progression die beiden Worte: Verrücktheit und Ehrlichkeit einander bis zum Verfließen hatte annähern können, das tat ihm wohl. Mehr als je fühlte er die Gegenwart des aufgerichteten Kreuzes in seinem Rücken: »Nun bin ich Christ«, murmelte er. Die ganze Freude des Evangeliums kam über ihn, enthusiastisch, als solle er prophezeien, erhob er sich. In diesem Augenblick sagte ihm seine Mutter: »Nun nimm ein bißchen Bouillon und geh zu Bett. Du bist müde.« Also behandelte man ihn nicht wie einen Gesunden, sondern wie einen Kranken. Daran mußte er sich gewöhnen, ohne sich zu verachten. In aller Augen ist die Ehrlichkeit, die Reinheit, die Heiligkeit eine Krankheit. Es gibt Ärzte, uns von diesen Leiden zu heilen, und Tränke. Selbst unsere Mutter. Man schlug ihm nicht vor, die Stadt oder auch nur die Wohnung anzusehen, in der er nun schlafen sollte. François legte die rechte Hand aufs Herz und sagte sich, noch habe er nicht alle Demut »seines Standes« verwirklicht, noch seine Größe. Noch habe er nicht die Nichtswürdigkeit erwählt, die das Emblem der absoluten »Ehrlichkeit«, der »Reinheit«, der »Heiligkeit«, der »Verrücktheit« ist, nun müsse er sie völlig in sich verwirklichen, um nicht mehr zu leiden, und die beiden Welten miteinander verwechseln zu können, die beiden Ebenen, die, in der er wirklich, und die, in der er scheinbar, für die Augen der anderen lebte. Dorothée trat ein. Sie sagte zu ihm: »François, komm, sieh dir unser Zimmer, deinen Schreibtisch an.« Darunter litt er. Er gab sich Mühe, diese vertrauensselige Rede, die die Erscheinung da an ihn richtete, an den Gedanken, der bei ihm im Innern ihr vorhergegangen war, anzuschließen, aber er hörte dabei nicht auf mit dem Streben, »sein neues Leben« tief mit dem Moment, da er am Tischtuch gezogen hatte, sein Innenleben mit seiner

Bräutigamsfigur zu verschweißen. Den Prozeß im Raum zum Gelingen zu bringen, war schwer, denn da war das unendliche Kreisen seiner Erinnerungen und die Wünsche, die einander noch stießen. Am furchtbarsten war es, wenn Gefahr bestand, noch einmal könne dies Kreisen wie damals eines Abends vor dem Spiegel im Zimmer der Mutter und später beim Bankett am Hochzeitstage unterbrochen werden. Noch war da eine Leere, die lauerte, ein Abgrund, eine Grube, eine Grenze, ein letztes drohendes Stadium, das ihn unwiderruflich von allem zu isolieren hatte und in »die Süßigkeit« jenes Reiches ihn einsetzen sollte, das die äußerste Eroberung des Menschen ist und zu dem es anfangs nur Zutritt durch die Gewalt gibt. Hier am Tisch die Mutter und Dorothee – in ihrer Mitte François – hatten Angst vor ihm; selbst die Dinge zitterten vor ihm, sei netwegen, um ihrer selbst willen, um ihn, als hätten sie gefürchtet, er würde sie plötzlich zerbrechen, und allerdings fühlte er besser als irgend jemand ihre Zerbrechlichkeit, sowie auch dies: daß, weil er möglich war, weil es ihn, François, gab, weil er da bei ihnen war, ihre Zerbrechlichkeit tausendmal größer wurde. Die unberechenbare heitere Kraft, die er in sich trug, bedrohte sie, und sie war oft nur ein Bedürfnis nach Zerstörung, um einen Platz für seine Hand, seinen Kopf, sein Herz zu schaffen, die man immer umhergestoßen, gezwungen hatte, zu sein, wo er sie nicht hatte sehen wollen: in der Lüge. Was konnte geschehen, um ihnen Zutrauen, sich selbst Zutrauen zu geben? François sah endlich den Augenblick kommen, da seine Frau und seine Mutter, nachdem sie ihn fest wie ein Kind in seine Decken eingewickelt hatten, sich zurückziehen würden, um auch schlafen zu gehen, nachdem sie ihn in seiner Kammer zweimal eingeschlossen hatten.

Es war vor einer Woche, daß man im Büro eines Unternehmers für François eine leichte und gut bezahlte Stelle gefunden hatte. Philomène fuhr an diesem Tage nach Chaminadour zurück. François sollte nun mit seiner Frau ohne Dritte leben. Als er aber am Abend sich allein, getrennt von den Kollegen und der Familie, auf dem Boulevard Malesherbes befand, da wußte er zwar seinen Weg und fand nichts leichter als von nun an täglich viermal denselben Weg in der größten Stadt der Erde zurückzulegen (wenn etwas schwer war, so doch nur für den, – Gott – der die Spule hielt und auf sie achtgeben mußte, nicht aber für die, die, jeder an seinem Faden, dahinlie-

fen), da war er auch schon so an alles gewöhnt, daß er nicht mehr auf den Gedanken kam, anderswo verborgener leben zu können. Eben war er auf die Rettungsinsel getreten, von der aus man die Place Saint-Augustin überschreitet, da fühlte er im Innersten sich von einer befremdenden »Kühle« berührt, als hätte man in ihm ein Fenster, das auf ein Gehölz geht, geöffnet, und noch einmal ließ man, nun aber ohne daß er einzugreifen hätte, sein Leben aussetzen, wie in Ekstase, die ihm gnadenweis zuteil ward. Einen Augenblick hörte er dicht an seinem Ohr unwahrscheinliche Worte murmeln, als habe ein magischer Strahl ihn berührt; grenzenlose Gleichgültigkeit für alles, was nicht auf »dieser Rettungsinsel« war, überkam ihn im Innersten der Seele und des Fleisches; bald vergaß er sich selbst, und der Gaskandelaber, an dem er lehnte, ging aus, ohne daß er es bemerkte. Eine Viertelstunde verging, eine Stunde: François fühlte sich nicht veranlaßt, sich nach rechts zu wenden, um sich von der Rue Mansard zu entfernen, noch nach links, um sich ihr zu nähern. Dorothee wurde schon unruhig. Die Passanten defilierten vor ihm und hinter ihm in einer Atmosphäre, die schon nicht mehr die seine war.

Mit der Nacht begann der Regen zu fallen. François stand immer noch da und war in der Gewalt eines erstaunlich hellen sicheren Bewußtseins, das über sein menschliches Bewußtsein hinausging und ihn los davon sprach; er hatte wahrhaft seinen Vertrag gelöst und »anderswo« einen neuen geschlossen. Er gehörte wirklich einen Augenblick lang einer andern Welt, und je mehr ihm die Menschen das wurden, was sie sind, trat er mit andern Mächten, andern Gesichtern, andern Worten, mit einem andern unversenklichen Element in Verbindung, das sicher all den andern adäquat war, und in dem er, ohne darum die Schutzinsel auf der Place Saint-Augustin zu verlassen, wie in einem Gefährt hin und her fuhr, das allerorten auf einmal und in Ewigkeit transparent war. Er glaubte sich unsichtbar, als habe Gott ihn entrückt oder als sei er Nachtschmetterling einer andern Welt, den ein Zufall in die Finsternisse von dieser verschlagen hat.

Er sah so vertrauenerweckend aus, daß die Polizei zunächst Abstand genommen hatte, sich um ihn zu kümmern, um ihn nicht zu belästigen. François trug immer noch seinen etwas spitz geschnittenen Bart um das bleiche Gesicht. Zehn Uhr schlug es, elf Uhr, Mitternacht. Er stand noch immer. War er wirklich einen Augenblick

unsichtbar? Um 2 Uhr morgens sank er in die Knie, und etwas später fand man ihn auf der gleichen Rettungsinsel am Fuße des gleichen Gaskandelabers wie einen schönen Christus, der auf der Straße starb, zu Füßen eines Nachtlights liegen, das größer als er ist. Die Frauen waren gerührt über ihn, die um diese Zeit noch herumirren. Man trug ihn fort, und Dorothee kam und erkannte ihn wieder. Von allem, was sich um ihn abgespielt, war François nichts entgangen, wiewohl er nicht imstande gewesen wäre, darauf einzugehen. Er war seinem wunderbaren Traume anheimgefallen, der ihn stumpf von Sinnen, unbrauchbar zu allem machte, was unser ist, und weilte nun in einer Art von Fülle, wie im dichtesten seiner Wünsche, mitten in einem Garten, der von Schwingen voll und von einem Lichte durchzogen ist, neben dem wir selbst am Sommermittag in der Nacht stehen, die wir mit ihm diese geheime Apotheose nicht teilen können.



# Anhang





Félix Bertaux  
Vorrede zu »Neue Französische Erzähler«

Die Anthologie »Neue Französische Erzähler« – *neue* ist betont – stellt sich die Aufgabe, Schriftsteller, Werke und geistige Perspektiven bekanntzumachen, deren Bedeutung dem Publikum heute noch nicht geläufig ist. Die Anthologie enthält nichts von Proust, nichts von Romain Rolland, Duhamel, Jules Romain, Jean Richard Bloch: es wäre lächerlich, den Deutschen diese Schriftsteller, die sie von selbst entdeckt haben, vorstellen zu wollen. Ebensowenig enthält sie Kriegsromane – diese sind ja bekannt bis auf den, welcher am meisten von der kriegesischen Gesinnung abstrahiert ist und eben dadurch der kennzeichnendste wird, den »Bemühten Krieger« von Jean Paulhan. – Auch Träger des Goncourt-, Femina- oder Akademie-Preises finden sich in der Anthologie nicht: es handelte sich weniger darum, das zu bestätigen, was billige Zustimmung gefunden hat, um sie morgen schon zu verlieren, als jenen Schaffenden, die nicht mit der Mode vergehen werden, feinere Ohren zu gewinnen.

Freilich hat die Sammlung, selbst unter diesem Gesichtspunkt, Lücken. Es fehlen ihr Seiten von Aragon; die Feindschaft der Surrealisten gegen Anthologien hat das verschuldet. Jean Prévost, Eugène Dabit, Louis Guilloux, Marc Bernard und einige andere sind materiellen Hindernissen begegnet. Ihnen möge eine spätere Anthologie Gastfreundschaft gewähren. Die Zeit wirkt für diese Söhne des Volkes. Sie eröffnen eine Tradition, deren Elemente vereinzelt bei Péguy, Charles-Louis Philippe, Albert Thierry, Alain-Fournier in Erscheinung getreten sind und jetzt auch in André Chamsons Romanen sichtbar werden. Die Literatur, die sich so ankündigt, hat nichts mit dem sogenannten »populisme« zu tun, der nichts anderes ist als der ungereimte Trick einer Redaktion. Sie ist keine provinzielle Literatur, keine neu aufgemachte »Heimatkunst« und eigentlich weder bäuerlich noch proletarisch. Wenn sie auch nicht bürgerlich ist, so ist sie darum doch auch nicht antibürgerlich. Nur eben, daß sie selbstverständlich das Ideal der Bourgeoisie, das seine verführerische Kraft selbst in den Augen der Bürger verloren hat, außer acht läßt. Sie hält sich mehr als mancher delirante Bürger den Illusionen

fern, fern auch der kommunistischen Illusion. Ihre Schöpfer sind, genau in dem Maße sie schaffen, den Politikern voraus. Instinktiv fühlen sie, daß für eine Klassenliteratur kein Platz mehr ist, ebenso wenig vielleicht wie für eine nationale – national nämlich im alten Sinne des Wortes –, weil Realitäten von einem Ausmaße im Entstehen sind, die, was nur Klasse oder nur Nation war, zum Verschwinden bringen. Das Volk sehen sie konkret, ohne die Exaltation eines Michelet und ohne demokratischen Schwung; es gewinnt eine reale Würde, eine ihm bis dahin unbekannte Würde. Aus dem Volke gebiert sich jetzt eine Aristokratie des Geistes, die ihren Ursprung nicht verleugnet und die aufhört, in Gegensatz zur übrigen Gesellschaft zu treten – ohne Kompromiß wird es innerhalb dieser Gesellschaftsordnung heimisch. Geformt durch ein halbes Jahrhundert republikanischer Bildung und laizistischen Glaubens, sicher der Kraft seines Auftriebs und überzeugt von der Existenz eines Arbeiteradels, gründet es seine Meisterschaft auf eine Kultur, die gemeinsam ist, ohne gemein zu sein, und modern, ohne sich darum dem Amerikanismus zu verschreiben. Die bürgerlichen Intellektuellen haben mit ihrem Kampf gegen den »Konformismus« den Weg für die Jungen freigelegt, mit denen ein neuer Idealismus erstehen kann. Diese und jene werden von ein und derselben Kraft bewegt: das ist die Kraft, die auch Frankreich an seine Nachbarn bindet. Diese Bewegung darzustellen war wichtig, keineswegs das, was Ausbeutung der Vergangenheit, Kompromiß mit ihr ist.

Wohin trägt uns die Welle? Wer sich Rechenschaft zu geben versucht, ist vom Parallelismus der Strömungen in Frankreich und in Deutschland betroffen. Die Geschichte zeigt Präzedenzfälle. Klassizismus, Rationalismus, Romantik, Naturalismus, Symbolismus haben einander in gleicher Reihenfolge zu beiden Seiten des Rheins abgelöst. Neu ist, daß weder das eine noch das andere Land den Auftakt zu irgendeiner der Bewegungen gibt. Nicht nur Parallelismus besteht, sondern auch spontane Gleichzeitigkeit. Es herrschen nicht so sehr Einflüsse: Übereinstimmung besteht.

Der Strom der Bewegung fließt über Schulen und Formeln hinweg. Die Formel, das Schlagwort hat noch den Wert einer Losung behalten. Ob sie nun aber Expressionismus oder Surrealismus lautet, ob man sich eine neue Sachlichkeit vorsetzt oder als Moralist im Sinne eines Stendhal oder Nietzsche, als Sportsmann im Sinne eines Mon-

therlant auf die Sentimentalität verzichtet – all das sind nur verschiedene Äußerungen eines den Deutschen und den Franzosen, soweit sie in der Gesinnung jung sind, gemeinsamen Dranges, in sich einen Körper zu finden, befreite Sinne und hierauf die Freiheit des Blicks, die Freiheit, sich von allem zu emanzipieren, was am Ende des neunzehnten Jahrhunderts eine Befangenheit und eine Besessenheit gewesen ist. Hier offenbart sich das Phänomen der Scheidung, deren elementarste Phase die Zerstörungen des Krieges waren. Aber der Prozeß hatte vor 1914 begonnen und auf beiden Seiten zugleich. In Frankreich in André Gides Protest gegen das berühmte »Milieu« – gegen den von Barrès benutzten Taine. Die Flucht seines »Verlorenen Sohnes« bleibt ein Symbol für den Ausbruch des Individuums, das von der bürgerlichen Familie vernichtet wird, den Ausbruch, der von Roger Martin du Gard bis zu Philippe Soupault und den Brüdern Berge nicht aufhört. In Deutschland kam nach Nietzsches Wiederaufrichtung der Persönlichkeit der Vatermord – und auch er war symbolisch –, bei Werfel, bei Hasenclever, um dann bei den Altersgenossen Glaesers Abkehr und Kälte, also noch tödlicher zu werden. Vielfältige vitale Reaktionen schafften rücksichtslos alles ab, was Abfall im Organismus Europas war, gleichgültig, ob es im Begriff der Nation, der Klasse, der Familie, des Individuums, in der Politik, in der Wirtschaft, in der Wissenschaft, der Kunst, der Moral oder der Erziehung zum Vorschein kam. Es gibt eine Biologie und Chemie unserer Zeitseele, von denen man ebenso bedeutungsvolle Wirkungen zu erwarten hat wie von denen der Renaissance. Sogar die Kinder haben gelernt, nein zu sagen. Dennoch ist die Formel von André Gide, die am besten die Unruhe dieser Tage ausdrückt: »Man darf keine Gesetze haben, um auf das neue Gesetz hören zu können«, nicht negativ. Obwohl sie es nicht ausdrücklich fordert, beschwört diese Formel doch ein Gesetz. Ein Gesetz, das schon das Wesentliche aller Gesetze enthält, nämlich den bindenden Charakter. Seine bindende Kraft treibt den Menschen »weiter empor« zur Eroberung einer harten Ordnung und eines schweren Glückes.

Fremde Beobachter, die Frankreich auf eine kokette Art lieben, haben zu bemerken geglaubt, es sei mit sich zufrieden, wolle von Wandlungen, die von außen kommen, nichts wissen. Ihrer Meinung nach könnte seine Liebe zum status quo eine Gefahr bedeuten. Mö-

gen unsere Freunde unbesorgt sein! Frankreich hat die Neigung für Veränderungen, für Revolutionen nicht verloren. Aber infolge seines tief eingewurzelten Wirklichkeitssinns, und gerade weil es auf eine recht gründliche Art Erfahrungen in der Revolution gemacht hat, sind hierzulande andere Aktionsformen wirksam geworden als die revolutionären Methoden der Straße. Es wäre wirklich zu einfach, wenn das Heil von einer Verfassungsänderung, einer Änderung der Einrichtungen der Konventionen, der Syndikate und Kartelle kommen würde. Manchen Deutschen, die gern fragen: »Was habt ihr vor, was macht ihr Neues? Was hat eure Literatur mit Aktion zu tun? Warum vernachlässigt sie die Politik, die Wirtschaft zugunsten der Psychologie, der Moral? Wo ist heute ihr Problem?« – ihnen könnte man antworten: »Wir sind nicht von heute, das ist vielleicht die beste Art, von morgen zu sein. Wir geben keine Antworten auf die Fragen, die von den Zeitungen gestellt werden. Vielleicht ein Mittel, besser als die Zeitungsschreiber Fragen aufzuwerfen. Wir sind keine Politiker, sondern Moralisten: durch die Kraft des Begreifens werden sich die politischen Konflikte lösen, so wie unsere Revolution des achtzehnten Jahrhunderts das ancien régime gestürzt hat. Die Revolution ist noch lange nicht abgeschlossen. Aber, überlassen wir dem Volke die Aufgabe, sie durch die Gesetze zur Geltung zu bringen. Wir haben die Aufgabe, ihren Sinn zu vertiefen, damit sie in Köpfen wie in Sitten Geltung bekomme.«

Ein revolutionäres Fluidum wie jenes, von dem die Werke Gides durchdrungen sind – die von Montaigne, die von Molière waren es auf verborgene Art ebenfalls –, ist auf lange Sicht wirksamer als die revolutionärsten Dogmen und Taktiken. Es kommt ein Tag, da ein Dogma überholt, eine Taktik veraltet, ein Grundsatz durch seine Anwendungen verfälscht erscheint. Die Rebellion Luthers war es, welche die Professoren Wilhelms II. möglich gemacht hat; die Schreckensherrschaft war es, die den Bürgern Louis Philippes genützt hat. Entscheidend bleibt, daß sich der Geist von der unvermeidlichen Hinfälligkeit der Fakten freimache, um beweglich und bewegbar für neue Revolutionen zu werden. Das heißt nicht, auch für einen Gide nicht, daß jedes Wesen immer fessellos, jede Handlung gesetzlos bleiben müsse. Gide selber, der so sehr fürchtete, sich selbst abzufinden und sich vorzeitig zu binden, kann heute nicht mehr für einen ewig Schweifenden, einen Don Juan der Erkenntnis gelten. Schließlich hat er gewußt, sich zu entscheiden; schließlich

hat er gewagt, zu erklären: »Ich bin ein Überzeugter.« Immerhin jedoch: die geistigen Potenzen eines Descartes, eines Kant haben sich nur lebendig erhalten können, weil sie die Überzeugung über das Zufällige hinaushoben.

Hütet euch vor den Metaphysikern, hat Heine gesagt. Wir haben uns auch vor den Dichtern zu hüten. Sie haben Frankreich ein klassisches Gesicht gegeben, in dem der Durchschnittsfranzose sein unverstelltes Bild wiederzuerkennen glaubt. Indessen ist Frankreich gerade durch die Dichter von Strömungen durchtränkt worden, die im siebzehnten und achtzehnten Jahrhundert aus Italien und Spanien, im achtzehnten und neunzehnten aus England und Deutschland gekommen sind, so daß schließlich das sogenannte »reine« Bild des Franzosen ein Komplex mittelländischer, britischer und germanischer Einschlüge ist. Zu ihnen treten heute die skandinavischen, slawischen, asiatischen Elemente. Wer wollte wagen, Gide aus der Konstellation: Goethe, Nietzsche, Dostojewskij, Blake zu lösen? Und wer andererseits leugnen, daß er es ist, der heute die aufregendsten Gedanken Frankreichs vertritt?

Auch in Deutschland scheint es kaum anders zu sein: die Geschichte eines Goethe, eines Nietzsche zum Beispiel, sobald sie von den lokalen Befangenheiten abrücken, ist die der überlegenen Geister aller Zeiten und Völker. In jedem von ihnen sind die gleichen tiefen Kräfte am Werke. Den »Deutschen«, den »Franzosen« durch streng geschiedene Eigenschaften wie die von »einfachen Körpern« definieren zu wollen, ist ein gefährliches Spiel. Handelt es sich doch um Wesen, deren Daseinsarten, wie verschieden sie auch immer sein mögen, die grundlegende Einheit nicht aufheben. Der Sinn der Deutschen für den Kosmos ist einem Albert Thierry nicht fremd, der in seiner Haltung gegenüber der Natur an Jean Paul erinnert, nicht einem Supervielle, dessen Phantasie in der Art eines Tieck oder Fouqué verspielt ist und dennoch dem Kosmos einen Akzent abgewinnt, der für Deutschland wie für Frankreich neu ist. Und wenn zum Beispiel bei einem Giono ein literarischer Exzeß einem phantastischen Übermaß erlebter Leidenschaft entspricht: durchscheint da nicht die Substanz des südfranzösischen Bauern, der, wie der norddeutsche heidnisch, für den Lockruf Pans empfänglich geheimnisvollen Verzückungen unterworfen ist? Kann nicht Jouhandeau als ein Verwandter Hoffmanns gelten? Und was gibt es andererseits »Französischeres« als Jouhandeaus Radierungen aus einer

sous-préfecture – die vom Teufel besessen ist genauso wie Hoffmanns Berlin? Was ist, wenn man will, Gides »Dich nährt die Erde« anderes, als ein Weiterschwingen von Eichendorffs sehnsüchtigem Schweifen? Ist Henri Michaux, ein Belgier aus dem französischen Sprachgebiet, der im Begriff ist, den Platz einzunehmen, der seit Verhaeren leer geblieben ist, in seiner Inspiration germanisch oder lateinisch? Soll man von Green sagen, er sei im Grunde französisch, oder das Gegenteil, ohne beide Male zu lügen? Was heißt denn »von Grund auf französisch sein«? Heißt es nicht wie gut deutsch, gut englisch, gut russisch sein, wie Faust, wie die Personen Giraudoux' sich von einer Vielfalt von Seelen bewohnt wissen, die, je nach Umständen, abwechselnd reden oder schweigen, zur Welt kommen oder sterben? In Jedem werden Dialoge geführt, wie Jean Schlumberger sie aufschreibt; Jeder findet in sich Gelegenheit, über sein Inneres zu staunen, wie der Held der »Afrikanischen Beichte« von Roger Martin du Gard.

Sich selbst Überraschungen vorbehalten, dabei aber nicht verkennen, daß diese Überraschungen aus einem Zusammenhang hervorgehen, der über das bewußte Ich hinausgreift; nicht vergessen, daß auch sie einem Gesetz gehorchen, und daß einem Gesetz sich unterstellen bedeutet: zu Variationen mit allem, was sie Unvorhergesehenes, Riskantes haben, Ja zu sagen – das sind die Dinge, die dem Leben der Individuen und der Kollektiva seine Dynamik geben. Wenn Frankreich und Deutschland heute im gleichen Maß um Neuerungen bemüht sind, aber nicht auf die gleiche Weise, so ist es, weil eine Art Lebensweisheit sie beide veranlaßt, der doppelten Notwendigkeit Rechnung zu tragen. Die Worte, um die seit jeher der ewige Kampf geht: Tradition und Revolution, Rationalismus und Romantik, haben auf beiden Seiten nicht durchaus den gleichen Klang. Im Grunde aber sind sie Ausdruck der gleichen Tendenzen, die nur auf eine andere Art kombiniert und jeweils anders auf die Tatsachen angewendet werden.

Auch der französische Geist ist voll unterirdischer Gänge, voller Labyrinth, die Nietzsche seinen Mitbürgern allein aufgedeckt zu haben geglaubt hat. Heines Wort: »Der Deutsche – die Verzweiflung der Franzosen, weil er sich nicht definieren läßt« – dies Wort ist umkehrbar: der Franzose – die Verzweiflung des Deutschen, weil auch der Franzose sich der Definition entzieht. Zumindest sollte

man sich nicht zu sehr eilen, ihn zu definieren. Zuweilen geschieht es, daß sogar die Überzeugten ihre Überzeugung verlieren, und die strengsten Logiker machen Seitensprünge, die Gerechtesten verfallen, wie in Chamsons »Verbrechen der Gerechten«, ihrem Verbrechen. Aragon ist sensibel und gewalttätig; wenn er aber schreibt, nämlich gut schreibt, geschieht es mit der Strenge eines Descartes, und Paul Valéry bleibt sicher in der Tradition, unterbricht aber ihre Linie, um sie zu erweitern.

Solche Widersprüche sind dem, der nach Gides Wort versucht, »immer ein wenig mehr Menschheit in sich zu fassen«, ebenso Versprechungen. Daß der Deutsche in diesen Widersprüchen sich bald zu Hause fühle, bald sie auf eine Identität im Sinne Hegels zurückzuführen versucht, daß der Franzose als »kleinerer Philosoph« und »größerer Lebenskünstler« den Abgrund mit einem Wort, einer mondänen Geste vertusche, daß er einmal erkläre: die Extreme berühren sich, bald wieder: die Extreme berühren mich –, das rechtfertigt keinen organischen Unterschied. Und augenblicklich ist ihnen eine Orientierung gemeinsam, die vielleicht von weiter herkommt als sie selber: die Deutschen und die Franzosen.

Wie das Jahr 1453 das Ende des Mittelalters bezeichnet, so wird 1914 einmal als das Ende der Neuzeit gelten. Eine menschliche Gestalt des Menschen ward aufgehoben, ist zum Bilde auf Münzen geworden, die außer Kurs sind. Daß die Hälfte aller Romane, die erscheinen, Entwicklungen von Jünglingen sind, ist ein Zeichen dafür, daß das Wort »Jugend« in Europa eine magische Kraft bekommen hat. Aber ich meine eine Jugend, die nicht vom Geburtsschein abhängig ist.

Die Frische des Sehens, des Fühlens, des Denkens wiederzugewinnen: darum kreisen alle Bestrebungen. Daher die Spannung, mit der man der Denkweise der »Primitiven« und allem nachgeht, was sich noch an Urmenschlichem in der Zivilisation erhalten hat. Jahrhundertlang war es verdrängt gewesen; jetzt nimmt es seine Stelle in einer Psychologie ein, an der Freud als einer unter vielen am Werke ist; jetzt behauptet es seine Rechte in einem Immoralismus, der nur eine Methode ist, an einer neuen Moral zu arbeiten. An Stelle der überkommenen Werte sollen nun Werte treten, die verneint gewesen waren. Was man gern in das Animalische zurückgestoßen hat, wird wieder ins Humane zugelassen; die Ausnahme ist im Begriff,

die Norm zu bereichern. Wir sind Zeugen einer Art Symbiose, die besonders durch deutsche Forschungen begünstigt wird. Wenn sich aber das Bereich des psychologischen und des moralischen Bewußtseins durch Ausdehnung ins Unbewußte erweitert, bleibt immer noch die Sorge, ob die akzidentiellen Formen der Persönlichkeit nicht ebenso wie Parasiten im Schoße des eigentlichen Ichs sich entwickeln. Zwischen den neuen Werten, die in Umlauf gekommen sind, und den alten, die entwertet sind, muß eine neue Hierarchie die Verbindung herstellen. Eine Wahl zu treffen, ein Gesetz, einen Glauben, eine Utopie vielleicht wiederzufinden, scheint nicht so leicht, da die Vergangenheit und das Vorurteil uns immer noch mehr, als wir glauben, behindern und in unserem Enthusiasmus noch Naivität liegt und Illusion in unserer Hoffnung. Nun kommt einer rationalistischen Tradition die Rolle einer ordnenden Kraft zu. Ohne Zweifel muß die Symbiose Synthese, die spontane Bewegung methodische Schöpfung werden; im Sinne einer werdenden Vernunft muß sie gewollt und höheren Formen, höheren Zwecken entgegengebildet werden. Wer war es denn, der schon gewagt hat, zu behaupten: *Deutsche und Franzosen könnten künftig ohne einander auskommen?*



## Anmerkungen des Herausgebers



Den Übersetzungen Benjamins, deren Sammlung der erste Supplementband seiner »Gesammelten Schriften« enthält, täte Unrecht, wer sie als Erfüllungen jener *Aufgabe des Übersetzers* ansehen wollte, die im Vorwort zu Benjamins Übertragung der *Tableaux Parisiens* dargelegt ist. Fraglos sind es diese Übertragungen Baudelairescher Gedichte, durch die Benjamins Rang als Übersetzer in erster Linie bestimmt wird. Ihnen an die Seite zu stellen wären wohl die Übersetzungen der beiden Romane von Proust, für die Benjamin gemeinsam mit Franz Hessel zeichnete und von denen Adorno als von »zwei der vollkommensten Übersetzungen der deutschen Sprache« (Theodor W. Adorno, *Gesammelte Schriften*, Bd. 10·1: *Kulturkritik und Gesellschaft I*, 2. Aufl., Frankfurt a.M. 1996, 240) schrieb. In der *Aufgabe des Übersetzers* wurde eine Theorie entwickelt, derzufolge durch die Umdichtung aus der fremden Sprache *die Grenzen des Deutschen erweitert* werden (s. Bd. 4, 19<sup>1</sup>). Es mag dahingestellt sein, ob der Forderung nach emphatisch verstandener Wörtlichkeit des Übersetzens, die im Grunde einer messianischen Metaphysik der Sprache nachsinnt, überhaupt irgendeine Übersetzung zu genügen vermag; Benjamin nahm denn auch selbst für seine Baudelaire-Übertragungen nur *stellenweise* in Anspruch, seiner Theorie entsprochen zu haben (s. Walter Benjamin, *Gesammelte Briefe*. Hg. vom Theodor W. Adorno Archiv,<sup>2</sup> Bd. II: 1919-1924, hg. von Christoph Gödde und Henri Lonitz, Frankfurt a.M. 1996, 407). Während die Übersetzungen Baudelaires und Prousts integrale Teile des Benjaminischen Œuvres bilden, wird man den Übersetzungen des vorliegenden Bandes den Charakter von Nebenwerken kaum absprechen können: zumindest teilweise aus überwiegend ökonomischen Beweggründen entstanden, scheinen sie manchmal eher widerwillig unternommen worden zu sein. Nachdem Benjamin Mitte der zwanziger Jahre erkennen mußte, daß ihm die angestrebte akademische Karriere versperrt bleiben würde, wandte er sich entschieden dem Beruf des literarischen Kritikers zu und suchte diesen durch *ein festes Akkreditiv als Übersetzer [...], wie es etwa Stefan Zweig hat* (GS III, 62), auszubauen: die Übersetzungen des Supplements I sind Zeugnisse dieses Versuchs, bei dem Benjamin natürlich nicht, wie er in jener sprachphilosophischen Spekulation über die *Aufgabe des Übersetzers* es forderte, von »Mitteilung«, Vermittlung eines »Sinnes«, der »Intention« des Originals, sich dispensieren konnte und wollte. In den kurzen Vorbemer-

1 Auf die »Gesammelten Schriften« Benjamins wird nur mit Band- und Seitenangaben verwiesen.

2 Nach dieser Ausgabe wird im folgenden nur noch mit der Sigle »GB« und folgender Band- und Seitenzahl zitiert.

kungen, die Benjamin einigen seiner Übersetzungen voranschickte, macht er die Sache des Publizisten zur eigenen, über ein wichtiges, in Deutschland noch unbekanntes Buch wie den *Paysan de Paris* zu informieren, Fragmente eines Essays von Proust mitzuteilen, in denen *schattenhaft bereits Grundmotive des späteren Hauptwerks sich bemerkbar machen* oder, wie im Fall Léon Bloys, »Proben« eines außerhalb Frankreichs »vollkommen unbekannten« Autors dem Leser zugänglich zu machen. Informieren, mitteilen, zugänglich machen: mit solchen Intentionen hatte der Übersetzer Benjamin sich einer anderen »Aufgabe« gestellt.

Allzuviel Erfolg war ihm dabei nicht beschieden. Insbesondere scheint Benjamin bei seinem Bemühen, selber die zu übersetzenden Texte auswählen zu können, weitgehend gescheitert zu sein. So berichtete er schon 1920 Scholem über einen solchen erfolglosen Versuch, der den von ihm bewunderten Charles Péguy betraf: *Vergebens habe ich versucht, S. Fischer und Kurt Wolff für eine von mir zu veranstaltende Übersetzung von ausgewählten Aufsätzen zu gewinnen.* (GB II, 94 f.) Sehr möglich, daß dadurch Péguy bis heute im Bereich der deutschen Sprache nicht heimisch geworden ist – ein nicht geringer Verlust. 1924 bemühte Benjamin sich dann im gleichen Sinn bei Richard Weißbach, dem Heidelberger Verleger seiner Übersetzung der *Tableaux Parisiens*: *Wollen Sie nicht neue französische Romane übersetzt herausbringen? Nicht, was erst Jahre lang in Paris ablagert, ehe man es in Deutschland sieht, sondern Schlag auf Schlag: Paris 1924 Heidelberg 1924. Es gibt da ganz vorzügliche Dinge: Giraudoux, Romans[,] von Radiguet hinter dessen bedeutenden Bal du comte d'Orgel sicher die deutschen Verleger schon her sind, ganz zu schweigen. Ich würde das für Sie machen und glaube daß Sie Auswahl und Übertragung mit guter Ruhe in meine Hand legen könnten.* (GB II, 497) Doch Weißbach wollte so wenig wie zwei Jahre später Katharina Kippenberg, die Herrin des Insel-Verlags; 1926 schrieb Benjamin an Thankmar von Münchhausen: *Hier folgt nun eine Liste von Vorschlägen, die ich Ihnen (für den Inselverlag) zu geben versprach – hoffentlich noch à temps. Wenn schon nicht alles brauchbar sein sollte, so wird doch, denke ich, einiges dabei sein, was prima vista Frau Dr. Kippenberg interessieren könnte* (GB III, 189) – und es folgen mehr als 20 Büchertitel, von denen jedoch keiner zur Übersetzung auf Benjamins Schreibtisch landete. Wie der Insel-Verlag im übrigen mit Benjamin umging, ist der Entstehungsgeschichte seiner Übersetzung der »Anabase« von St.-J. Perse zu entnehmen (s. 450f.). Aus demselben Brief von 1926 an Münchhausen läßt sich schließen, daß damals die Übersetzung von Cocteau's »Orphée« – einem Stück, das Benjamin außerordentlich schätzte (s. Bd. 4, 625–628) – in seinen »Händen lag«, anscheinend vom Autor selbst in sie gelegt worden war (s. GB III, 190); warum diese Übersetzung nicht zustande kam, ist unbekannt. »Immer wieder genährte Hoffnungen, die nicht zuletzt auf Benjamins Kontakten zu französischen

Schriftstellern beruhten, wurden regelmäßig enttäuscht. Auch mit Julien Green, für den Benjamin in Deutschland mit Rezensionen der ›Adrienne Mesurat‹ und des ›Mont-Cinère‹ sowie einem im April 1930 veröffentlichten Essay eintrat, besprach sich Benjamin in Übersetzungsfragen, wie er an Max Rychner schrieb: *Dieser Tage habe ich Green von neuem gesehen. Die Übersetzung seines neuen Buches werde ich wahrscheinlich selbst übernehmen. Ich freue mich jetzt schon darauf.* (GB III, 509) Das Gespräch blieb jedoch ohne praktische Folgen.« (Walter Benjamin 1892-1940. Eine Ausstellung des Theodor W. Adorno Archivs Frankfurt am Main in Verbindung mit dem Deutschen Literaturarchiv Marbach am Neckar. Bearbeitet von Rolf Tiedemann, Christoph Gösde und Henri Lonitz, 3. Aufl., Marbach a.N. 1991, 128) Ebensovienig konnte Benjamin seinen lange verfolgten Plan einer Buchausgabe mit Erzählungen Marcel Jouhandaus verwirklichen, obwohl er bei Gallimard die Rechte besorgt, mit dem Gustav Kiepenheuer Verlag darüber *abgeschlossen* (GB III, 531) und sechs Erzählungen Jouhandaus bereits übersetzt hatte. Nicht zuletzt diese Übersetzungen von Erzählungen aus Chaminadour belegen, daß die frühe theoretische Bemühung um die *Aufgabe des Übersetzers*, wie weit immer Benjamin sich in der Praxis des Übersetzens davon entfernt hatte, gleichwohl nicht vergessen war, verdanken die zum Teil überaus glücklichen Übersetzungen Jouhandaus sich doch immer noch jener Wörtlichkeit beim Übersetzen, die, Benjamins Theorie zufolge, die Treue zum Original ›verbürgen‹ sollte (s. Bd. 4, 18).

Die Abdrucke folgen jeweils den angegebenen Druckvorlagen, doch sind Druck-, respektive Schreibfehler stillschweigend korrigiert worden. Bei zwei ungedruckt gebliebenen, nur als Typoskript überlieferten Jouhandau-Übersetzungen begegnen eine Anzahl Korruptelen aufgrund von ›Fehlhörungen‹: offensichtlich hat Benjamin seine Übersetzung einer Sekretärin in die Schreibmaschine diktiert, ohne das Typoskript noch einmal zu kontrollieren; da die gemeinten Wörter sich jedoch stets unzweideutig aus dem Vergleich der geschriebenen mit dem französischen Original ergeben, konnte die Korrektur auch hier stillschweigend erfolgen. Die Orthographie der Druckvorlagen wurde, unter Bewahrung Benjaminscher Eigenheiten, zurückhaltend dem heutigen Gebrauch angeglichen, während die Interpunktion der Vorlagen soweit angängig beibehalten worden ist (s. Bd. 1, 779 f.). Lediglich bei der Übersetzung des Balzac-Romans ist anders verfahren worden: die teilweise spektakulöse, wahrscheinlich auf einen Verlagskorrektor zurückgehende Zeichensetzung wurde vorsichtig Benjaminschen Interpunktionsregeln angenähert. Hingewiesen sei darauf, daß Benjamin auch bei den Übersetzungen des vorliegenden Bandes, wie bei denen Prousts, gelegentlich »Stellen, die größere Schwierigkeiten boten, weil sie Wortspiele oder unübersetzbar erscheinende Details enthielten«

(s. Supplement III, 596), ausgelassen hat; einige nicht übersetzte Passagen können freilich ebensogut Kürzungen von Redaktionen darstellen. – Um wenigstens einen gewissen Eindruck von den Besonderheiten des Benjaminschen Übersetzens zu vermitteln, sind bei den kleineren Texten die französischen Originale, im Falle der D'Annunzio-Übertragung das italienische Original, neben den Übersetzungen abgedruckt worden.

## 8-11 TRISTAN TZARA, DIE PHOTOGRAPHIE VON DER KEHRSEITE

## ÜBERLIEFERUNG

Tristan Tzara, Die Photographie von der Kehrseite. (Aus dem Frz. übersetzt von Dr. W. Benjamin.) – G. Zeitschrift für elementare Gestaltung. (Herausgeber Hans Richter; Redaktion: Gräff, Kiesler, Miës v.d. Rohe, Richter.) Nr. 3, Juni 1924, 29f.<sup>3</sup>

In einem aus Capri, vom 16.9.1924 datierten Brief, den Benjamin an Scholem richtete, findet sich der Satz: *Ich bin jetzt nicht in der Lage, Dir ein Heft der neuen Zeitschrift G zu senden, in deren erster Nummer ich mehr aus Schwäche als aus Gefälligkeit gegen den Herausgeber eine blague von Tristan Tzara mit achtungsgebietendem Schmiß übersetzt habe* (GB II, 484) – es scheint der einzige Satz zu sein, den Benjamin seiner Übersetzung gewidmet hat, jedenfalls ist kein weiterer überliefert. Und auch dieser zeichnet sich nicht durch übertriebene Genauigkeit aus: das Heft, in dem die Tzara-Übersetzung steht, war nicht die erste, sondern bereits die dritte Nummer der Zeitschrift G, von der insgesamt sechs Ausgaben zwischen Juli 1923 und April 1926 erschienen sind. Ihr Herausgeber war der Maler, Graphiker und spätere Filmemacher Hans Richter (1888–1976), den Benjamin in seiner Schweizer Zeit, wahrscheinlich durch Hugo Ball, kennengelernt hatte, als Richter in Zürich lebte und zum Kreis der Dadaisten gehörte; er wird schon 1919 in einem Brief genannt, den Benjamin aus Bern an Francis Picabia sandte (s. GB II, 16). Ob Benjamin auch mit Tristan Tzara – der sich seit 1916, dem Jahr der Gründung des Cabarets Voltaire, der Urzelle des Dadaismus, ebenfalls in Zürich aufhielt, bis er 1920 die Bewegung nach Paris brachte – in persönlichem Kontakt stand, war nicht zu ermitteln. Die Beziehungen Benjamins zum Dadaismus scheinen sich eher auf solche zu Hugo Ball beschränkt zu haben (s. Gershom Scholem, Walter Benjamin – die Geschichte einer Freundschaft, 2. Aufl., Frankfurt a.M. 1976, 101). – Der Text behandelt Man Rays »Rayographie«, das von dem aus New York stammenden Künstler erfundene *neue Verfahren*: eine Technik des Photographierens ohne Kamera, bei der verschiedene Gegenstände direkt auf der photographischen Platte lagen und diese belichtet wurde. Auf diesen Zusammenhang weist eine redaktionelle Bemerkung hin, die am Ende des Abdrucks der Benjaminschen Übersetzung in drei Sprachen steht: »Man Ray trouve dans la photographie sans objectif ni camera de nouveaux chemins«. Anschließend an die Übersetzung findet sich in G ein – von Richter kommentiertes – »abstraktes« Photo Man Rays reproduziert.

3 Der französische Text folgt dem Erstdruck in: Man Ray, Champs délicieux. 12 Rayographs. Préface de Tristan Tzara, Paris 1922, s.p.

## 12-15 GABRIELE D'ANNUNZIO, DER GÖTTLICHEN ELEONORA DUSE

## ÜBERLIEFERUNG

Gabriele d'Annunzio, Der göttlichen Eleonora Duse. (Übertragung von Walter Benjamin.) – Der Querschnitt 6 (1926), 23 f. (Heft 1, Januar '26).<sup>4</sup>

Ob die einzige Übertragung aus dem Italienischen, die Benjamin 1926 drucken ließ, während seines Italien-Aufenthalts 1925 entstand, läßt sich kaum entscheiden; undenkbar ist es nicht, schrieb er doch im Oktober 1925 aus Capri: *Ich lerne jetzt sehr Italienisch – man ist in Tripolis wie ich höre vollständig darauf angewiesen.* (GB III, 91) Sein Plan einer Reise nach Lybien zerschlug sich dann freilich, aber er mag das Erlernen der Sprache durchaus mit Versuchen, aus ihrer Lyrik zu übersetzen, verbunden haben. Was ihn freilich bewogen haben könnte, gerade D'Annunzio sich zuzuwenden, ist nicht ganz einfach auszumachen. Schon 1912, als Benjamin in Mailand eine Aufführung von D'Annunzios »Gloria« besuchte, war ihm *nur die phänomenale Schlechtigkeit des Stückes [...] interessant* (Bd. 6, 268), und der 1926 erfolgte Abdruck des Widmungsgedichtes fällt zwischen zwei briefliche Äußerungen über den Cäsar von Fiume, die alles andere als freundlich sind (s. GB II, 493 und GB III, 477). Doch vergißt man inzwischen vielleicht etwas schnell, daß der Generation, die vor hundert Jahren jung war, D'Annunzio mehr und anderes bedeutet hat als jenes parfümierte fin de siècle, für welches sein Name heute steht; vergißt, daß etwa Hofmannsthal von seinen Versen schrieb, aus ihnen strömte »eine Bezauberung, die unterwirft, nicht nur die smaragdenen Büsche und Bäume, sondern völliger noch die horchende Seele, die seh nende Seele, die verträumte Seele, unsere Seele« (Hugo von Hofmannsthal, Prosa I, hg. von Herbert Steiner, Frankfurt a.M. 1956, 158); und daß Musil noch 1938, »während der bedrängenden Zeit des Hitlerschen Einmarsches«, über »Il piacere« notierte, es sei »eines der ersten Bücher gewesen, durch die [er] vor 40 Jahren Bekanntschaft mit der »Moderne« machte« (Robert Musil, Tagebücher, hg. von Adolf Frisé, Reinbek bei Hamburg 1983, 736). Schließlich ist D'Annunzio von keinem Geringeren als von Stefan George übersetzt worden. Auf der anderen Seite hat D'Annunzio in den »Laudi del cielo del mare della terra e degli eroi« der italienischen Literatur den freien Vers geschenkt und wurde damit wichtig für Dichter wie Ungaretti und Montale, der über ihn schrieb, er sei »in uns allen, weil er alle linguistischen Möglichkeiten unserer Zeit ausprobiert und gestreift hat«. Nicht ausgeschlossen, daß ein

4 Der italienische Text folgt der Ausgabe Gabriele d'Annunzio, Tragedie, sogni e misteri, Vol. I, Milano 1968 (Tutte le opere di Gabriele d'Annunzio. A cura di Egidio Bianchetti), 465 ff.



wenig von jener Tradition auch Benjamin gegenwärtig war, als er mit Übersetzungen aus den »Laudi« sich befaßte; jegliches Experimentieren mit der Sprache lag ihm ohnehin nahe genug.

Das Gedicht »Alla Divina Eleonora Duse« hat D'Annunzio der ersten, 1902 erschienenen Ausgabe der Verstragödie »Francesca da Rimini« vorangestellt. Das Stück, dessen Handlung auf Dante zurückgeht, war im Jahr zuvor im Costanzi-Theater in Rom uraufgeführt worden; Alfred Kerr hat Stück und Aufführung besprochen und ziemlich gnadenlos verrissen (s. Alfred Kerr, Gesammelte Schriften, 1. Reihe: Die Welt im Drama, Bd. 1: Das neue Drama, Berlin 1917, 347-351). D'Annunzio wünschte sich George, der zehn Jahre zuvor drei seiner Gedichte übersetzt und in den »Blättern für die Kunst« publiziert hatte<sup>5</sup>, als Übersetzer auch seines neuen Dramas und ließ diesen Wunsch durch den Verleger S. Fischer an ihn herantragen; obwohl zunächst anscheinend nicht abgeneigt, »verzichtete« George schließlich auf den Plan (s. Briefwechsel zwischen George und Hofmannsthal, hg. von Robert Boehringer, 2. Aufl., München, Düsseldorf 1953, 263). Das Stück erschien dann 1903 in der Übersetzung Karl Gustav Vollmoellers, in der das Widmungsgedicht jedoch fehlte (s. Gabriele d'Annunzio, Francesca da Rimini. Eine Tragödie in Versen, deutsch von Vollmoeller, Berlin 1903). Was Benjamin zwei Jahrzehnte später bewogen haben kann, die Übersetzung nachzuholen, muß Gegenstand von Spekulation bleiben.

In Benjamins Nachlaß ist ein Konvolut mit Übersetzungsversuchen zu drei Gedichten aus D'Annunzios »Lobgesängen« vorhanden. Ob gewisse Unbeholfenheiten der Übersetzungen in deren Entwurfscharakter begründet sind, der sie teilweise Interlinearversionen anzunähern scheint, oder ob Benjamin auf diese Weise den italienischen vers libre nachzubilden gedachte, wird nur schwer sich entscheiden lassen. – Den Übersetzungen liegen jeweils Abschriften der italienischen Originale bei.<sup>6</sup> Das Konvolut als ganzes steckte in einem Umschlag mit der Aufschrift *D'Annunzio* von Benjamins Hand und dem gedruckten Absender »Verlag Ullstein«; letzteres könnte allenfalls ein weiterer Anhaltspunkt für eine Datierung der D'Annunzio-Übersetzungen auf die Mitte der zwanziger Jahre sein, da Benjamin damals Kontakt zum Verlag Ullstein hatte.

<sup>5</sup> Der Abdruck der Georgischen Übersetzungen in »Zeitgenössische Dichter. 2. Teil« wurde um weitere zwei Übersetzungen ergänzt; s. heute sämtliche D'Annunzio-Übertragungen Georges in: Stefan George, Werke. Ausgabe in 2 Bdn., 2. Aufl., Düsseldorf, München 1968, 436 ff.

<sup>6</sup> Für die italienischen Texte s. Gabriele d'Annunzio, *Laudi del cielo, del mare, della terra e degli eroi*. Con avvertimento di Ugo Ojetti, 3. ed., Milano 1942, 230 ff. (»O Vita, o Vita«), 628 f. (Innanzi l'alba) und 714 f. (Baccha).

*XVI Laus vitae l'altro canto**O Leben o Leben**fürchterliches Geschenk des Gottes**du bist wie ein getreuer Speer**wie eine brennende Fackel**wie die Gorgone**wie das Nessusgewand**o Leben, grausam ist**das Lied das im Frieden**der unheilvollen Stadt**sich erhebt, wenn das Pflaster brennt**oder schimmern die Steine**unter dem gefräßigen Hundsstern**auf den geschwinden Wegen; über welche dahinfährt**der Wagen, der nicht Deichsel**noch Joch hat und keine Renner,**die leuchten von Blut und Schaum**denen hingestreckt die Scham unterliegt**sondern statt dessen hat er die Schnelligkeit ohne Stachel**die herunter (dahin) gleitet, eingestellt**zwischen die eisernen Tuae**und das doppelte Eisen das nachfolgt**Ich kenne die Wunde,**die auf dem aufgedrungenen Wege**die leuchtende Spur**den Augen der Traurigkeit macht**die verwirrt ist von dieser furchtbaren Sangart**wenn der verzerrt[e] Mund**keine Stimme mehr hat und die Asche der Träume**ihn schließt, die gekaut mit der Galle**ihm aufschäumt und wenn von den nackten**Händen ihm auf die Wunde gerissen**scheint die da tötet**und allein am Halse**die Schlagader pulst**wie die erschrockene**die Schwalbe, welcher heimlich ein Kind,**ein mörderisches die Federchen rupft**di nascosto, das Herz ist dann mürbe**wie ein elendes Aas**das auf dem Asphalt**ruht in der Augustsonne.*

*Glühende Tage sind  
 tötliche Mittage  
 erfüllt von Schrecken für die  
 die mit wächsernen Mienen sich zeigen  
 Wege zwischen aufgemauerten Backöfen  
 schweigende dörrende Plätze,  
 schmutziges Pflaster und glühende Pflastersteine  
 über denen der schmale Schatten der Menschen  
 so wie ein Tier mit kurzen häßlichen verwachsenen Beinen liegt  
 dessen Hacken verkrümmt sind  
 vom schmählichen Gang  
 den's gewohnt ist. Schatten, Schatten des Unterlegnen  
 so traurig auf der schmutzigen Mauer,  
 traurig wie die Lüge,  
 die schwielige, die ihr Leben fristet und den Gewinn,  
 traurig wie sein geheimes  
 Laster, wie seine Reue,  
 wie seine Furcht  
 wie seine Scham!*

Druckvorlage: Benjamin-Nachlaß I, Ms 1293

*Vor Sonnenaufgang [1. Fassung]*

*Ich werde am nackten Ufer  
 dem unendlichen  
 nächtlicher Melodien  
 die Meernarcisse  
 für deine neuen Kränze  
 im Abgrund versinkend  
 die Vergilien  
 die oceanischen Schwestern  
 die noch klagen über Ia [Hyas]  
 der vom Löwen zerrissen ist*

*Ich werde am schweigsamen Ufer entlang gehen  
 ich werde fühlen den Tau  
 sanft und rein  
 der von den schweren Augen  
 der sterbenden Nacht  
 versinkend in der Blässe  
 die Vergilien [Plejaden]  
 die oceanischen Schwestern  
 bedroht von dem Speere  
 des wilden Jäger[s]*

*Vielleicht werde ich das Gesicht wenden  
 zurück bisweilen ich allein  
 um zu sehen deine leuchtende Spur  
 und ich werde stehen stumm in Lauschen  
 versinkend Furcht und Kummer  
 die Vergilien  
 die oceanischen Schwestern  
 denen die Morgenröte das Gesicht trocknet  
 mit ihrem weißen Brautschleier*

Druckvorlage: Benjamin-Nachlaß I, Ms 1291<sup>f</sup>, 1289<sup>v</sup>

*Vor Sonnenaufgang [2. Fassung]  
 Sammeln will ich am verlassnen Strand  
 dem unendlichen  
 nächtlicher Melodien  
 die Narcisse des Meers  
 für deine erneuerten Kränze  
 indessen zur Tiefe versinken  
 die Plejaden  
 die oceanischen Schwestern  
 die immer noch Klage um Ias führen  
 der von dem Löwen zerrissen wurde*

*Ich werde am schweigsamen Ufer entlang gehen  
 ich werde spüren, wie Tau  
 sanft und rein  
 von schweren Augen herabrinnt  
 der sterbenden Nacht  
 indessen im Frühschein versinken  
 die Plejaden  
 die oceanischen Schwestern  
 die bedroht sind vom Speere  
 des wilden Jägers*

*Vielleicht werde ich meinen Blick  
 rückwärts bisweilen kehren, allein,  
 um deine Spur zu sehen  
 die leuchtende  
 indessen in Kummer und Not versenken  
 die Plejaden  
 die oceanischen Schwestern  
 denen Morgenrot ihr Antlitz trocknet  
 mit seinem weißem Brautschleier (trocknet).*

Druckvorlage: Benjamin-Nachlaß I, Ms 1292

*Bacchantin*

*Ach wer ruft mir Ach wer greift mich  
 Ein Thyrsos bin ich, ein Thyrsos gelockt von Laub  
 Geschüttelt von einer fürchterlichen Gewalt  
 Ich raufe mir die Haare, entblöße mich und reiße mir den Gürtel ab*

*Reiße mich fort zu den Wolken oder in Abgrund  
 Sei du Gott, sei du Tier, da bin ich bereit  
 Zentaur, ich bin dein blondes Pferd  
 Mach mich trüchtig von dir ich schäume und wiehere*

*Triton ich bin dein blaues Weib  
 Vielzählig wie eine Alge ist meine Zunge  
 Beide Beine presse mir, schuppichte schreiende*

*Wer ruft mir! Die nächtliche Trompete [Posaune]  
 Das Gewieher Thessaliens der donnernde Pan  
 Ich bin nackt, heiß, kalt, ach wer greift nach mir.*

Druckvorlage: Benjamin-Nachlaß I, Ms 1288<sup>v</sup>

### 16-33 LOUIS ARAGON, LE PAYSAN DE PARIS [AUSZÜGE]

#### ÜBERLIEFERUNG

Louis Aragon, Don Juan und der Schuhputzer. Briefmarken. Damentoi-  
 lette. Café Certâ [Auszüge aus »Le paysan de Paris«]. Übertragen [und mit  
 einer Vorbemerkung versehen] von Walter Benjamin. – Die literarische  
 Welt, 8.6.1928 (Jg. 4, Nr. 23), 3 f.; 15.6.1928 (Jg. 4, Nr. 24), 7 f.; von Benja-  
 min handschriftlich korrigiertes Exemplar, Benjamin-Nachlaß I, Dr 580 f.<sup>7</sup>

Als Benjamin 1928 die von ihm übersetzten Auszüge aus Aragons »Le pay-  
 san de Paris« publizierte, war der Autor ihm längst, nämlich ebenfalls seit  
 jenen *drei, vier Jahren*, die er in der Vorbemerkung seiner Übersetzung  
 nennt, kein Unbekannter mehr. Schon in der wahrscheinlich 1925 entstan-  
 denen Glosse *Traumkitsch*, seiner frühesten Äußerung über den Surrealis-  
 mus, wird auf Aragons im Jahr zuvor erschienenen Buch »Une vague de  
 rêves« verwiesen (s. Bd. 2, 621). Anfang Juni 1927 schrieb Benjamin dann  
 an Hofmannsthal: *Während ich mit meinen Bemühungen und Interessen in  
 Deutschland unter den Menschen meiner Generation mich ganz isoliert  
 fühle, gibt es in Frankreich einzelne Erscheinungen – als Schriftsteller Gi-*

<sup>7</sup> Der französische Text folgt der Ausgabe Louis Aragon, *Le paysan de Paris*, 8<sup>e</sup> éd., Paris 1926, 85–100.

*raudoux und besonders Aragon – als Bewegung den Surréalismus, in denen ich am Werk sehe, was auch mich beschäftigt.* (GB III, 259) Und wenige Wochen danach heißt es in einem Brief an Fritz Radt: *Ich schreibe jetzt über Aragon* (GB III, 275); auch wenn Benjamin den großen Aufsatz *Der Surrealismus. Die letzte Momentaufnahme der europäischen Intelligenz* (s. Bd. 2, 295–310) damals noch nicht geschrieben hat, könnten immerhin erste Vorarbeiten dazu gemeint gewesen sein (s. Bd. 2, 1021 ff.). In einem Brief von Ende 1927 an Alfred Cohn zeichnete sich bereits der Zusammenhang ab, in den Aragon für Benjamin eintreten sollte: *Mich frappiert sehr, daß Du Aragon mit dem historischen Materialismus zusammenstellst. Voilà exactement mon point-de-vue à moi. Alte Hasen liegen in diesem Pfeffer. Von rechts wegen müßten die »Pariser Passagen« längst geschrieben sein [...].* (GB III, 311) Auf die Bedeutung, die Aragon und der »Paysan de Paris« für das Passagenwerk hatten, hat Benjamin niemals nachdrücklicher hingewiesen als in einem Brief, den er 1935 – er hatte sich nach langer Unterbrechung erneut der Arbeit über die Passagen zugewandt – an Adorno richtete: *Da steht an ihrem Beginn Aragon – der Paysan de Paris, von dem ich des abends im Bett nie mehr als zwei bis drei Seiten lesen konnte, weil mein Herzklopfen dann so stark wurde, daß ich das Buch aus der Hand legen mußte. Welche Warnung! Welcher Hinweis auf die Jahre und Jahre, die zwischen mich und solche Lektüre gebracht werden mußten. Und doch stammen die ersten Aufzeichnungen zu den Passagen aus jener Zeit.* (Theodor W. Adorno / Walter Benjamin, Briefwechsel 1928–1940, hg. von Henri Lonitz, 2. Aufl., Frankfurt a.M. 1995, 117f.) Man möchte sich vorstellen, daß Benjamin sich des Herzklopfens, das die Lektüre des »Paysan de Paris« ihm bereitete, gleichzeitig auch mit der Übersetzung von *einigen Seiten* zu erwehren gesucht hat, die er 1928 in der »Literarischen Welt« drucken ließ.

### 34-43 MARCEL PROUST, SUR LA LECTURE [AUSZUG]

#### ÜBERLIEFERUNG

Marcel Proust, Über das Lesen. Zu John Ruskins 30. Todestag. ([Eingeleitet und] übersetzt von Walter Benjamin.) – Die literarische Welt, 28.2.1930 (Jg. 6, Nr. 9), 3 f.<sup>8</sup>

Der *große Essay über Lektüre*, aus dem Benjamin *Fragmente* übersetzte, figuriert in den »Pastiches et mélanges«, die zuerst 1919 bei Gallimard erschienen sind, mit dem Titel »Journées de lecture«; die von Benjamin gewählte Überschrift läßt es jedoch als möglich erscheinen, daß ihm einer der

<sup>8</sup> Der französische Text folgt der Ausgabe Marcel Proust, *Contre Sainte-Beuve précédé de Pastiches et mélanges et suivi de Essais et articles*. Édition établie par Pierre Clarac avec la collaboration d'Yves Sandre, Paris 1971 (Bibliothèque de la Pléiade. 229), 173–180.

beiden früheren Abdrucke unter dem Titel »Sur la lecture« vorlag: der erste in »La Renaissance Latine« vom 15.6.1905 zwar kaum, vielleicht jedoch der zweite, der die Préface zu Prousts Übersetzung von Ruskins »Sésame et les lys« [Sesam and Lilies] bildet, die 1906 im Verlag des Mercure de France erschienen ist. – Bevor Benjamin 1929 seinen eigenen Essay *Zum Bilde Prousts* (s. Bd. 2, 310–324) veröffentlichte, der ihn als stupenden Interpreten des Dichters der »Recherche« auswies, war sein Verhältnis zu diesem »zunächst und vor allem das des Übersetzers. Im Sommer 1925 schloß er einen Übersetzervertrag für »Sodome et Gomorrhe« ab, der 1926 [...] dahin erweitert worden zu sein scheint, daß *der gesamte deutsche Proust von [Franz] Hessel [...] und mir gemacht wird* (GB III, 195). Schon am 18.9.1926 berichtete Benjamin, »Sodome et Gomorrhe« liege *seit langem von mir übersetzt im Manuscript beim Verlage*, und auch die Übersetzung von »A l'homme des jeunes filles en fleurs« hätten Hessel und er *vor einem Monat abgeschlossen* (ebd.). Die Übersetzung von »Le côté de Guermantes« schließlich, die wiederum von Benjamin und Hessel gemeinsam besorgt wurde, ist in einer brieflichen Äußerung vom Januar 1929 impliziert: damals sei auch sie *schon seit Jahren fertig* (GB III, 431).« (s. Bd. 2, 1044) Während die Übersetzung von »Sodome et Gomorrhe« verlorenging, erschien *Im Schatten der jungen Mädchen* 1927, *Die Herzogin von Guermantes* 1930 (s. Supplemente II und III). Was Benjamin zur vorliegenden Übersetzung veranlaßt hat – möglicherweise ein redaktioneller Auftrag, vielleicht aber auch sein Interesse an dem Theoretiker Proust oder sogar der Wunsch, der bevorstehenden Publikation der *Guermantes*-Übersetzung den Weg zu ebnen –, ist nicht bekannt.

#### 44-51 LÉON BLOY, EXÉGÈSE DES LIEUX COMMUNS [AUSZÜGE]

##### ÜBERLIEFERUNG

Léon Bloy, Auslegung der Gemeinplätze. ([Eingeleitet und] übersetzt von Walter Benjamin.) – Die literarische Welt, 18.3.1932 (Jg. 8, Nr. 12), 3 f.<sup>9</sup>

Von seiner ersten Reise nach Capri, 1924, berichtete Benjamin an Scholem: *In Neapel habe ich die Gelegenheit wahrgenommen, neue französische Bücher zu kaufen, so weit das Geld langte. Also nur wenige. Darunter die herrliche Exégèse des lieux communs (2 tom) von Léon Bloy; kaum ist je eine erbittertere Kritik oder vielmehr Satire gegen die Bourgeoisie geschrieben worden, wie diese, übrigens sprachphilosophisch großartig fundierte Kommentierung ihrer Redensarten. Bloy ist (royalistischer?) Katholik gewesen.*

<sup>9</sup> Der französische Text folgt der Ausgabe Léon Bloy, Œuvres, Vol. VIII: Exégèse des lieux communs. Édition établie par Jacques Petit, Paris 1968, 25 f., 111, 253 f. und 283 f.

*Ich habe eine Anzahl Sachen von ihm.* (GB II, 487) Trotzdem eine ganze Reihe seiner Werke mittlerweile ins Deutsche übersetzt wurde, ist Bloy, den Victor Klemperer als »düster-phantastischen mittelalterlichen Eiferer« charakterisierte, hierzulande immer noch eher aus den Tagebüchern seiner confrères Carl Schmitt und Ernst Jünger bekannt. Wie das mit einem Fragezeichen versehene Adjektiv in der Parenthese des Briefes von Benjamin zeigt, war auch er jedenfalls 1924 noch wenig über Bloy informiert; acht Jahre später, als er die vier von ihm übersetzten Stücke der »Exégèse« in der »Literarischen Welt« publizierte, stellte er in einer kurzen Einleitung den Autor zu den bedeutendsten Vertretern *der katholischen Reaktion Frankreichs im vorigen Jahrhundert*. Mit Ausnahme de Bonalds begegnen übrigens Exzerpte aus den Schriften aller in dieser Einleitung Genannten im Passagenwerk wieder. Ob jedoch die beiden hier mit ihren *sonderbaren Titeln* angeführten Bücher (»Le sang du pauvre«, Paris 1909, und »Le mendiant ingrat«, 1898) mit jener *Anzahl Sachen von ihm*, von denen in dem Brief von 1924 die Rede ist, identisch waren, muß dahingestellt bleiben.

## 52-55 J.-M. SOLLIER [ADRIENNE MONNIER], VIERGE SAGE

### ÜBERLIEFERUNG

J.-M. Sollier [Adrienne Monnier], Kluge Jungfrau. (Autorisierte Übersetzung von Walter Benjamin.) – Kölnische Zeitung, 8.II.1932 (Nr. 613, Abend-Ausgabe, Unterhaltungsblatt), s.p.<sup>10</sup>

Adrienne Monnier hat in ihrem »Portrait de Walter Benjamin«, einem Text, der 1954 in den »Lettres Nouvelles« zu lesen war und dann in Monniers Buch »Rue de l'Odéon« 1960 wiederabgedruckt wurde, ihre erste Begegnung mit Benjamin erinnert: »En 1930, à la fin du mois janvier, je reçus de Félix Bertaux une lettre très flatteuse pour moi. Il m'y disait qu'un écrivain berlinois, Monsieur Walter Benjamin, avait été »vivement frappé« par des poèmes parus dans la Nouvelle Revue Française sous la signature de J.-M. Sollier. Il ajoutait: »... si vous ne tenez pas à garder farouchement l'anonymat vis-à-vis de Monsieur Benjamin (qui est le traducteur de Proust), il serait ravi de recevoir un mot de vous l'autorisant à vous voir. J'écrivis aussitôt à Walter Benjamin pour lui fixer un rendez-vous le surlendemain, à quatre heures de l'après-midi. A l'heure exacte, il était là.« (Adrienne Monnier, Rue de l'Odéon, Paris 1960, 180) Monniers »Vierge sage«, ein poème en prose aus der Nachfolge des »Spleen de Paris«, hatte Benjamin in der »Nouvelle Revue Française« vom 1. November 1929 (17<sup>e</sup> année, N° 194, p. 605sq.) gefunden, wo es unter dem Namen J.-M. Sollier veröffentlicht

<sup>10</sup> Der französische Text folgt der Ausgabe J.-M. Sollier, Fableaux, Paris 1932, 73 ff.



worden war. Der Titel, wenn auch vorerst nur er, ruft das im Matthäusevangelium (25<sub>1-13</sub>) berichtete Gleichnis Christi herauf, durch das die seine Wiederkunft Erwartenden in kluge und törichte Jungfrauen unterteilt werden. Was Benjamin an dem Stück mag ›frappiert‹ haben, läßt sich eher dem Bericht entnehmen, den er in seinem *Pariser Tagebuch* über das Gespräch gegeben hat, das er am 4. Februar 1930 mit Monnier in ihrem Geschäft, 7 rue de l'Odéon, führte: *Wir sitzen an ihrem schmalen, mit Büchern bedeckten Büro ganz im Vordergrunde des Ladens. Natürlich ist J.M. [Sollier] unser erster Gesprächsgegenstand; dann aber sind es die klugen und die törichten Jungfrauen. Sie spricht von den verschiedenen Gestalten der vierge sage – der von Straßburg, die ihr das Stück, das ich gelesen habe, eingegeben hat, der von Notre Dame de Paris, »qui est si désabusée, si bourgeoise, si parisienne – ça vous rappelle ces épouses qui ont appris à se faire à leur mari et qui ont cette façon de dire: Mais oui, mon ami; qui pensent un peu plus loin.«* »Und jetzt«, habe Paulhan ihr gesagt, als er die »vierge sage« kennengelernt hatte, »werden Sie uns eine »vierge folle« schreiben.« Aber nein! Die vierge sage, das ist immer, trotzdem die sieben beisammen stehen, Eine – die vierge folle aber, das sind viele, das wäre die ganze Bande. Im übrigen: ihre »servante en colère«, das sei ja schon eine vierge folle gewesen. Und nun ein Wort, das allein, hätte ich auch nichts von ihren Sachen gelesen, mir einen Einblick in das Wesen ihrer Welt gegeben hätte. Sie redet von der Unberührtheit der klugen, und wie in dieser Unberührtheit doch ein Schein, ein Schimmer von Hypokrisie nicht verkannt werden könne. Die klugen und die törichten Jungfrauen – gewiß, was sie da sage sei nicht im Sinn der Kirche – aber sie seien doch nur um ein Geringstes verschieden, seien einander unendlich nahe. Dabei machten ihre Hände eine so einschmeichelnde und so bezwingende Schaukelbewegung, daß ich ein Portal in der Phantasie sah, wo alle vierzehn Jungfrauen auf runden, beweglichen Sockeln ruhten, und ein beständiges Schaukeln aller gegeneinander den Sinn ihrer Worte auf das vollendetste darstellte. Ganz von selbst kamen wir auf diese Weise dazu, von *coincidentia oppositorum* zu sprechen, ohne daß dies Wort gerade gefallen wäre. Ich will auf Gide hinaus [...]. »Nein, unter keinen Umständen –«, Gide will sie hier doch nicht genannt wissen. Gide hat zwar dies: die Bejahung und die Verneinung, aber hintereinander und in der Zeit, nicht in der großen Einheit, der großen Ruhe, in der sie sich am ersten noch bei Mystikern findet. (Bd. 4, 581 f.) Die »Servante en colère«, eine andere Erzählung von Monnier, war bereits 1927 in der »Nouvelle Revue Française« erschienen, ein Stück »Vierges folles«, welches sie schließlich doch schrieb, folgte in der gleichen Zeitschrift 1931. – Das Gespräch, das Benjamin 1930 mit Monnier führte, wurde in seinem weiteren Verlauf noch in ganz anderem Zusammenhang für den Autor der Theorie vom *Kunstwerk im Zeitalter seiner technischen Reproduzierbarkeit* bedeutsam: *Dann aber fesselte mich wieder, wie sie [scil. Monnier] sich meiner alten Idiosynkrasie gegenüber, die*

so heftig gegen Photos von Bildwerken reagiert, derer annahm. Zunächst scheint sie von meinem Satze frappiert, wieviel leichter ein Bild, vor allem aber eine Plastik, und nun gar Architekturen, im Photo sich »genießen« ließen als in der Wirklichkeit. Doch als ich weiter ging und solche Art und Weise mit Kunst sich zu befassen kümmerlich und entnervend nenne, wurde sie eigensinnig. »Die großen Schöpfungen«, sagt sie, »kann man nicht als Werke Einzelner ansehen. Es sind kollektive Gebilde, so mächtig, daß sie zu genießen geradezu an die Bedingung, sie zu verkleinern geknüpft ist. Im Grunde sind die mechanischen Reproduktionsmethoden eine Verkleinerungstechnik. Sie verhelfen den Menschen zu jenem Grade von Herrschaft über die Werke, ohne die sie nicht zum Genuß kommen.« Und somit tauschte ich ein Photo der vierge sage von Straßburg, welches sie am Anfang der Begegnung mir versprochen hatte, gegen eine Theorie der Reproduktionen ein, die mir vielleicht noch wertvoller ist. (Bd. 4, 582) So hat die Autorin der »Vierge sage« auch zu jener Theorie, in der Benjamins posthume Wirkung wahrscheinlich kulminierte, mehr als nur ein Scherflein beigetragen.

Nachdem Benjamin 1932, wohl von Monnier selber, den Band »Fableaux« erhalten hatte, in dem die Autorin neben der »Vierge sage« eine Reihe weiterer, vergleichbarer Texte gesammelt hatte, schlug er ihr in einem Brief vom 20.6.1932 aus Ibiza eine Übersetzung einzelner Stücke vor: *Je viens de recevoir vos »fableaux« et c'est avec la plus grande joie que j'ai parcouru ces pages magnifiques. Les pièces qui m'étaient connus aussi bien que ceux que je trouve pour la première fois m'ont donné le plaisir le plus vif. Aussi, en relisant »La servante en colère« que je n'avais plus vu depuis 1927 me suis-je rendu compte que la profonde impression de ma première lecture n'a pas été vaine. Il y a dans chacune de ces études quelque chose qui me regarde. [Absatz] C'est ainsi que l'idée m'est venu d'en traduire l'un ou l'autre si vous voudrez m'en donner l'autorisation. Il se trouve d'ailleurs qu'un de ces jours la gazette de francfort s'est adressé à moi en me demandant des suggestions pour des pages françaises qu'elle voudrait publier. J'aimerais beaucoup lui proposer les »Fableaux«. Il s'agirait de deux ou trois morceaux dont j'aurais à faire le choix. Je me suis surtout attaché au »bailleur« et à la »vierge sage«. Je serais très heureux si cette proposition vous conviendrait. Quant à vos droits d'auteur vous les toucherez par l'administration de la gazette de francfort sans que vous n'ayez besoin de vous en occuper.* (GB IV, 103) Benjamin scheint jedoch nur die »Vierge sage« übersetzt zu haben; nicht von der »Frankfurter Zeitung«, sondern in der »Kölnischen Zeitung« wurde die Übersetzung am 8. November 1932 gedruckt.

## 56-81 ST.-J. PERSE, ANABASE [AUSZÜGE]

## ÜBERLIEFERUNG

Typskript mit handschriftlichen Korrekturen [umfaßt die Abschnitte II-VI, VIII und X]; ohne Titel. – Rilke-Archiv, Gernsbach.<sup>11</sup>

»Mit der deutschen Übersetzung von ›Anabasis‹ ist eine Reihe mysteriöser und eigenartiger Umstände verknüpft«: so heißt es in einer Notiz zu Band IV der Schriftenreihe »Das Lot«, der im Oktober 1950 erschien; und mysteriös ist es nicht zum wenigsten um die Übersetzung bestellt, die der Band enthält und von der behauptet wird, »das Werk wurde 1929 von Bernhard Groethuysen und Walter Benjamin übersetzt« (Das Lot, hg. von Alain Bosquet, Alexander Koval und Eduard Roditi, Bd. IV, Berlin 1950, 87), – eine Behauptung, die der Prüfung nicht standhält.

Die Vorgeschichte der Benjaminschen Übersetzung der »Anabasis« von Saint-John Perse hat Rudolf Hirsch recherchiert: »Im Gespräch zwischen Hofmannsthal und Rilke wurde bei der Fürstin Bassiano und in ihrem Kreise der Plan erörtert, das im Januarheft 1924 der ›Nouvelle Revue Française‹ erschienene Gedicht ›Anabase‹ von Saint-John Perse [...] zu übertragen, womit der Autor überrascht werden sollte. Hofmannsthal wünschte, Rilke möchte diese Arbeit übernehmen. Diesen zogen damals die Dichtungen von St. John Perse ersichtlich an. [...] Für sich selber lehnte Rilke die Übertragung der ›Anabase‹ ab. So wandte sich die Fürstin Bassiano an Bernhard Groethuysen; Hofmannsthal widerriet auf Grund des schwachen Eindrucks von dessen Hölderlin-Übertragungen, die im ›Commerce‹ erschienen waren. Man entschied sich auf Anregung Thankmar von Münchhausens – wie dieser erinnert – für Walter Benjamin.« (Rudolf Hirsch in: Hugo von Hofmannsthal / Rainer Maria Rilke, Briefwechsel 1899-1925, hg. von Rudolf Hirsch und Ingeborg Schnack, Frankfurt a.M. 1978, 253 f.) Rilke, seit gemeinsamen Studien der Mexikanistik, 1915 bei Walter Lehmann, mit Benjamin bekannt (s. GB I, 291 u. 300), sandte an diesen im Mai 1925 ein Exemplar der Buchausgabe mit einigen Marginalien (s. unten, S. 453). Ende Mai 1925 ist dann in einem Brief Benjamins an Scholem zu lesen: *Jetzt bin ich an einer kuriosen französischen Dichtung L'Anabase, dem Werk eines jungen Pseudonymus, das ich in Stellvertretung von Rilke übersetze. Ursprünglich war dieser nämlich zum Verdeutschter ausersehen. Aber er hat sich mit aller Bewunderung davon zurück gezogen und will nur eine Vorrede zur spätern Publikation schreiben. Ich halte das Ding für unbedeutend. Die Übersetzung ist außerordentlich schwer, doch lohnt es sich, da das kurze »Gedicht in Prosa« ganz anständig honoriert wird. Als Verlag*

<sup>11</sup> Der französische Text folgt der – von Benjamin benutzten – Ausgabe St.-J. Perse [Marie-René-Alexis Saint-Léger], *Anabase*, Paris 1924, s.p.

*ist die Insel vorgesehen. Diese Übersetzung hat mir Hofmannsthal durch eine Intervention in Paris verschafft.* (GB III, 38) Bei Hofmannsthal dankte Benjamin sich bald darauf: *Durch eine Freundin, Frau Helen Hessel, welche in Paris sich aufhielt, wurde mir bekannt, daß Sie es sind, dem ich die Betreuung mit einer Übersetzung der Anabase von St.-J. Perse zu danken habe. Ich bin zur Zeit an dieser Aufgabe und versichere Sie, daß ich mein bestes tun werde, Ihrer pariser Empfehlung Ehre zu machen.* (GB III, 50) Auch im nächsten Brief an Scholem steht noch einmal, was Benjamin dem Freund zwei Monate zuvor bereits mitgeteilt hatte: *Ich glaube, Dir schon geschrieben zu haben, daß ich in Rilkes Auftrag ein ganz neues Gedicht aus der Schule der surréalistes übersetzt habe: »Anabase« von J St-Perse (das ist ein Pseudonym – wer dahinter steht, weiß ich nicht). Proben der Übersetzung habe ich nach Paris abgesandt.* (GB III, 63)

Das Interesse, welches Benjamin um diese Zeit dem Surrealismus entgegenbrachte und das ihn – nicht gerade überzeugend – auch in St.-J. Perse einen Parteigänger desselben vermuten ließ, mag der Grund gewesen sein, daß er auch Rilke gegenüber Anfang Juli 1925 davon sprach: *Für die freundliche Zuversicht, aus der Sie mit der Übersetzung der »Anabase« mich haben betrauen wollen, sage ich Ihnen von Herzen Dank. Ich habe, ehe ich mit der eigentlichen Arbeit begann, das Buch wieder und wieder gelesen und bin nun mit dem Werke nah vertraut. Beifolgend erhalten Sie sieben Kapitel. Frau Hessel und neuerdings Herr von Münchhausen versicherten mich Ihrer freundlichen Bereitschaft, mit Rat in Schwierigkeiten mich zu unterstützen. An solchen Schwierigkeiten fehlt es nicht. Wenn ich nur einige wenige Stellen am Rande fragend bezeichnet habe, so geschah es in dem Sinne der Bitte: überall dort, wo Ihnen Anstößiges begegnen sollte, mir gütigst einen Hinweis am Rande geben zu wollen. Es gibt auch abgesehen von den vier bezeichneten Stellen Manches, was mir nur provisorisch ausgedrückt zu sein scheint. An solchen Stellen ist die richtige Lösung vielleicht nur dem möglich, der mit den letzten Intentionen des Autors vertraut und dadurch vor Gewaltsamkeiten bewahrt ist. Im übrigen hoffe ich, daß Treue und Studium mich vor empfindlichen Mißgriffen im ganzen geschützt haben. Die Atmosphäre der – im weiteren Sinne gesprochen – das Werk entstammt, habe ich im Laufe der Wochen mir zunehmend deutlich werden lassen. Insbesondere hat mich im Surréalisme (einige seiner Intentionen sind ja wohl auch bei St Perse unverkennbar) ergriffen, wie die Sprache erobernd, befehlshaberisch und gesetzgebend ins Traumbereich einrückt. Den raschen Atem dieser prosodischen Aktion habe ich vor allem im Deutschen festzuhalten gesucht. [Absatz] Ich bin sehr glücklich, an einem kleinen Teile, dank Ihrer Güte, an der Verbindung deutschen und französischen Schrifttums wirken zu dürfen. Der Weg der Übersetzung, zumal der eines so spröden Werkes, ist zu diesem Ziele gewiß einer der schwersten, eben darum aber auch wohl weit rechtmäßiger, als etwa jener der Reportage, deren gewissenlosestes Beispiel mir kürz-*

lich in Gestalt von Unruhs »Flügeln der Nike« zu Gesicht kam. Brutaler konnte man das Glück, Paris zu einer Zeit zu sehen, wo das den meisten deutschen Freunden des französischen Geistes noch versagt war, nicht verraten. [...] Für jedes Wort, das Sie zur Berichtigung meines Textes mir zukommen lassen werden, versichere ich Sie im Voraus genauer Aufmerksamkeit und aufrichtigen Dankes. (GB III, 55 f.) Irgendwann im Laufe des Herbstes, wahrscheinlich im August, scheint dann die vollständige Übersetzung an Rilke gegangen zu sein, der telegraphisch reagierte, wie aus einem zweiten Brief Benjamins an ihn hervorgeht, der in Riga geschrieben wurde: Sie werden es gütig entschuldigen mögen, wenn Sie nicht umgehend auf Ihr Telegramm eine Nachricht erhielten; es erreichte mich erst auf langen Umwegen in Neapel und in die Tage seines Eintreffens fielen die Vorbereitungen zu meiner zeitweiligen Übersiedelung hierher. Es hat mich sehr dankbar und glücklich gemacht, dies wertvolle Zeichen Ihres Interesses an meiner Übertragung zu erhalten. Über das Problematische, das ihr an manchen Stellen der Beschaffenheit des Textes und der Schwierigkeit der Entscheidung [wegen] eignen muß, bin ich mir im klaren. Ich hege auch die Hoffnung, vor der Drucklegung über gewisse Einzelheiten noch Belehrung und Beratung zu empfangen, sei es, daß mir von Ihnen ein Hinweis käme oder daß auch nur ich bei meinem geplanten Aufenthalt in Paris mit Freunden die Arbeit durchgehe. Das letztere könnte freilich erst im Februar sein und vielleicht haben Sie die Drucklegung früher anberaumt. Es würde mich interessieren, zu erfahren ob bereits ein Verlagsabkommen besteht und mit wem. Wenn ich Frau Hessel recht verstanden habe, so werden Sie der deutschen Ausgabe eine Vorrede mitgeben. Die Vorrede von Larbaud zur russischen habe ich kürzlich durch Herrn von Münchhausen erhalten. (GB III, 97 f.)

Daß die Proben der Übersetzung, die Benjamin nach Paris sandte, dort nicht gerade mit Begeisterung aufgenommen worden sind, läßt sich einem Brief von Christiane von Hofmannsthal, der Tochter des Dichters, an Münchhausen vom 26.7.1925 entnehmen: »Aus Paris bekam ich einen sehr netten Brief von Marguerite Bassiano, die nicht sehr glücklich über die Benjamin Übersetzung ist und dem Papa die »Anabase« schickte, der sie aber absolut nicht verstehen kann. Jetzt wollen wir uns noch die Übersetzung von ihr schicken lassen.« (Christiane von Hofmannsthal, Ein nettes kleines Welttheater. Briefe an Thankmar Freiherr von Münchhausen, hg. von Claudia Mertz-Rychner in Zusammenarbeit mit Maya Rauch, Frankfurt a.M. 1995, 62) Tatsächlich erhielt Hofmannsthal die Übersetzung von Benjamin selber, der ihm am 18.8.1925 schrieb: Der Aufforderung Ihrer Tochter folgend, darf ich die Anabase-Übersetzung hier beifügen. (GB III, 77) Erst Anfang November kam Benjamin gegenüber Hofmannsthal auf seine Übersetzung zurück: Vor einiger Zeit erhielt ich von Herrn Rilke eine kurze telegrafische Empfangsanzeige der »Anabase«-Übersetzung, mit der er in freundlicher Weise seine Zufriedenheit ausspricht. Ich darf also hoffen,

das Pfand Ihrer Fürsprache eingelöst zu haben. Vor allem werden Sie inzwischen ja vielleicht selbst einen Blick in die Arbeit getan und sich ein Bild von meinem Versuche gemacht haben. Daß ihm Problematisches anhaftet, weiß ich; es ist sehr schwer, zu jeder Stelle des Textes ein gleich genaues Verhältnis zu gewinnen. Selbst die bewundernde Vorrede Larbauds zur russischen Übersetzung, die mir Herr von Münchhausen kürzlich mitteilte und zu der ich mich ebenso wenig wie er zu bekennen vermag (sie wird auch Ihnen, denke ich, zugekommen sein) scheint dies, mit ihrer Anführung einzelner Stellen, zu bestätigen. (GB III, 96f.) In einem Brief an Thankmar von Münchhausen, wenige Tage vor dem an Hofmannsthal geschrieben, mit dem Benjamin die Meinung Rilkes, dem der Adressat nahestand, genauer zu erkunden suchte, spielt die Vorrede Valéry Larbauds gleichfalls eine Rolle: *Ich weiß, daß ich nicht so lange Zeit hätte verstreichen lassen dürfen, ohne auf Ihre freundlichen Worte mit herzlichem Dank zu erwidern und die Vorrede von Larbaud zu bestätigen. [...] Larbaud betreffend, muß ich mich darauf beschränken, restlos Ihnen beizupflichten. Andernfalls müßte ich in der Kritik seiner wenigen Zeilen, die eine unglückliche Stunde ihm abgepreßt zu haben scheint, noch weiter gehen. Es spricht, wenn ich nicht irre, eine hilflose Willkür daraus. [Absatz] Von Rilke kam endlich eine doppelte telegrafische Nachricht: an Frau Hessel und an mich: die Übersetzung scheine jetzt ihm sehr interessant gelungen. Ich hoffe er wird diese freundlichen aber doch nicht restlos beruhigenden Worte gelegentlich näher erklären. Vielleicht – ich weiß es noch nicht – werde ich die Bitte darum andeutend aussprechen, wenn ich dieser Tage ihm schreibe. Mir wäre es natürlich höchst wertvoll, zu erfahren, wie er etwa im Einzelnen zu dem und jenem gesonnen ist. [Absatz] Darf ich Sie schließlich noch mit der Geldseite der Sache einen Augenblick befassen? Die dankbare Erfahrung Ihrer früheren Freundlichkeiten sowie ein Wort von Frau Hessel legt es mir nahe. So hätte ich denn an die Prinzessin Bassiano durch Sie die Bitte zu richten, die restlich verbliebenen zweihundert Mark des Übersetzungshonorars an das »Berliner Bankinstitut Joseph Goldschmidt« Berlin W. Französische Str. 57/58 auf mein Konto zu überweisen. Es wäre für mich von hohem Wert, wenn ich in einem Monat darüber verfügen könnte.* (GB III, 93f.)

Eine direkte oder auch nur indirekte Antwort auf Fragen nach dem Termin der Drucklegung seiner Übersetzung scheint Benjamin nie erhalten zu haben; es heißt jedenfalls in einem Brief an Münchhausen vom 8.12.1925: *Von Hessels höre ich aus Paris unerklärlicher Weise garnichts. So weiß ich denn auch nicht, wie es um das weitere Schicksal der Anabase bestellt ist.* (GB III, 104) Mit Rilkes Tod am 26. Dezember 1926 hatte die deutsche Übertragung der »Anabase« beim Insel-Verlag ihren Fürsprecher verloren. Knapp zwei Monate später schrieb jedoch Hofmannsthal an Katharina Kippenberg: »Was mich aber heute bewegt, an Sie zu schreiben, das hängt auch wieder

mit Rilkes Dahingehen zusammen. Er hatte der Prinzessin Bassiano versprochen, bei Ihnen und Kippenberg der Anwalt jenes schönen Gedichtes von St Léger zu sein – *Anabase* – dessen deutsche Übertragung unter so großen Bemühungen und so sehr mit seiner Hilfe hergestellt wurde. Nun erhielt ich einen Brief der Prinzessin, die in Sorge scheint um diese Angelegenheit – und mich bittet, darüber an Sie zu schreiben. Ich kann nur sagen, daß ich *Anabase* ein sehr schönes Gedicht und St Léger einen der merkwürdigsten unter den neueren französischen Dichtern finde, und daß mir alles willkommen wäre, was die Verbindung zwischen Commerce und diesem ganzen Kreis und der Insel befestigte!« (Hugo von Hofmannsthal, Briefwechsel mit dem Insel-Verlag 1901-1929, hg. von Gerhard Schuster, Frankfurt a.M. 1985, Sp. 1000f.) Noch 1928 und 1929 setzte Hofmannsthal sich bei Anton Kippenberg für den Druck der Benjaminschen Übersetzung ein (s. ebd., 1000, 1037-1041), er schrieb sogar eine Vorrede dafür; aber als auch Hofmannsthal im Juli 1929 starb, hatte die Übersetzung Benjamins – wenn es diese denn noch war, die Hofmannsthal am Ende vorgelegen hat – ihren letzten Beistand verloren. Schon zwei Jahre zuvor scheint man im Insel-Verlag, unzufrieden mit Benjamins Arbeit, auf Bernhard Groethuysen zurückgekommen zu sein und ihn mit einer neuen Übersetzung beauftragt zu haben. In einem Brief Christiane von Hofmannsthals an Münchhausen vom 11.6.1927 hieß es jedenfalls: »Groethuysen ist da, sehr lieb und möchte Dich gerne sehen, um auch etwas wegen dieser langweiligen *Anabase* und Benjamin mit Dir zu besprechen.« (Christiane von Hofmannsthal, Ein nettes kleines Welttheater, a.a.O., 108) Als Benjamin sich bei Anton Kippenberg nach dem Stand der Publikation seiner Übersetzung erkundigte, erhielt er mit einem Brief vom 1.11.1927 die lapidare Mitteilung: »Auf Ihr Schreiben vom 28.v.Mts. erlaube ich mir zu erwidern, daß der ›*Anabase*‹ von Perse bei uns in einer Übertragung von Herrn Professor Groethuysen erscheinen wird, der das Werk auf Veranlassung von Herrn Perse übersetzt hat.« (Theodor W. Adorno Archiv, Benjamin-Nachlaß II, fasc. 147) Mehr als diesen einen Satz hatte der Verleger für Benjamin nicht übrig.

Daß damals zunächst einmal keine weiteren Ausgaben von »*Anabase*«, weder in Frankreich noch Übersetzungen im Ausland, erschienen sind, geschah wahrscheinlich auf Wunsch des Dichters selbst. Als schließlich im Oktober 1950 die erste deutsche Ausgabe erschien, war in einer editorischen Notiz zu lesen, sie stamme »von Bernhard Groethuysen und Walter Benjamin« (s. oben, 447). Diese Information ist in der Tat ›mysteriös und eigenartig: weder gibt es für eine Zusammenarbeit Benjamins mit Groethuysen irgendwelche Anhaltspunkte, noch ist es recht vorstellbar, daß Benjamin der völligen Umarbeitung seiner – eher rauen und unzugänglichen, Wörtlichkeit anstrebenden – Übersetzung, wie sie in den erhaltenen Fragmenten derselben sich bekundet, in die glatte und eingängige zuge-

stimmt haben könnte, welche im »Lot« publiziert wurde.<sup>12</sup> Bei der letzteren dürfte es sich um Groethuysens Übersetzung handeln; ob diesem die Übersetzung Benjamins zugänglich war, ist nicht unwahrscheinlich, mag indessen vorerst dahingestellt bleiben. Benjamins vollständige und letzt-händige Übersetzung, wie er sie Rilke und Hofmannsthal gesandt hat, ist jedenfalls nicht überliefert, lediglich jene *sieben Kapitel*, die im Juli 1925 an Rilke gingen, sind erhalten geblieben. Und sie allein gehören in eine Sammlung von Benjamins Übersetzungen.<sup>13</sup>

Das Epos von St.-J. Perse, diese »series of images of migration, of conquest of vast spaces in Asiatic wastes, of destruction and foundation of cities and civilisations of any races or epochs of the ancient East«, wie T.S. Eliot das Gedicht beschrieben hat, der es, ebenfalls schon in den zwanziger Jahren, ins Englische übersetzte, begegnet in Benjamins Biographie ein letztes Mal nicht lange vor seinem Tod. Ende November 1939 war Benjamin aus dem Internierungslager bei Nevers in Burgund, früher als die meisten anderen Internierten, entlassen worden. Bewirkt hatte seine Entlassung Henri Hoppenot, ein Freund der ihrerseits mit Benjamin befreundeten Adrienne Monnier. In deren Aufzeichnungen heißt es unter dem Datum Pfingsten 1940: »Pour remercier Hoppenot, Benjamin va lui faire présent d'*Anabase*, l'édition originale que Rilke lui avait envoyée tout près de mourir en lui de-

12 In der redaktionellen Notiz über die abgedruckte, Groethuysen und Benjamin zugeschriebene Übersetzung heißt es: »Die vorhandenen Manuskriptabschriften gingen verloren [...]. Das Exemplar des Autors aber wurde in dessen Wohnung in Paris von der Gestapo beschlagnahmt und höchstwahrscheinlich vernichtet. Erst 1948 wurde in Zürich unter der Hinterlassenschaft Hugo von Hofmannsthals ein vergessener Koffer mit einer Manuskriptabschrift gefunden. Dieses einzige Exemplar diente als Vorlage zum Druck des Gedichtes in diesem Buch, nachdem Herbert Steiner [...] den Text zuvor nochmals überprüft hatte.« (Das Lot, a.a.O., 87) Am 3.2.1951 schrieb dagegen Herbert Steiner an Adorno: »Das Ms. der ›Anabase‹ kam von mir. Die Angabe über den Koffer stimmt nicht. Die Frau, der vor über fünfzehn Jahren an den Übersetzungen lag (ich kenne sie nicht persönlich), sandte mir die Mss. (auch das der ›Éloges‹) für die Corona. Als ich 48 in der Schweiz war, habe ich die Mss. aus meinem Koffer genommen und mitgebracht [scil. nach USA]. Ich gab sie St.J. Perse und so kamen sie ins ›Lot‹.« (Theodor W. Adorno Archiv, Korrespondenzen) Das Typoskript der im »Lot« abgedruckten Übersetzung befindet sich heute, wohl aus dem Nachlaß des Dichters, in der Fondation Saint-John Perse in Aix-en-Provence.

13 Dabei handelt es sich um die abgedruckten Abschnitte II-VI, VIII und X; das im Rilke-Archiv erhaltene Manuskript weist an den vier bezeichneten Stellen die folgenden Marginalien von Benjamins Hand auf: zu III, 4. Absatz: »la violence au cœur du sage«, das Benjamin übersetzte die *Gewalt im Herzen des Weisen*, notierte er die Frage: *mit dem Herzen des Weisen?*; zu IV, 4. Absatz: »et les baies au matin«, das im Typoskript mit *Fensteröffnungen* wiedergegeben ist, die Frage: *Buchten?*; zu VI, 4. Absatz: »Les cavaliers au fil des caps«, das Benjamin übertrug *Reiter kamen mit Floßgarn* die Frage, ob statt Floßgarn *Transgarn* möglich wäre; zu X, 1. Absatz: »L'œil recule d'un siècle aux provinces de l'âme«, *Das Auge zieht sich um ein Jahrhundert zurück in die Provinzen der Seele*, fragt Benjamin danach, ob *den Provinzen der Seele* möglich sei.



mandant de traduire ce poème qu'il n'avait plus le temps de traduire lui-même.« Und zwei Tage später: »Vu l'*Anabase* de Benjamin. Porte en trois endroits des essais de traduction écrits par Rilke au crayon.« (Trois agendas d'Adrienne Monnier. Texte établi et annoté par Maurice Sallet, Le-Mesnil-sur-l'Estrée 1960, 27) »Der Band enthält drei mit Bleistift geschriebene Eintragungen Rilkes, die wir durch folgende Aufzeichnung Benjamins kennen: *Ce livre m'a été confié par Rainer Maria Rilke en mai 1926 lorsqu'il lui fallut abandonner le projet d'en assurer lui-même la traduction. Les notes en marge des chapitres I et III et de la dernière »Chanson«, écrites de sa propre main, sont ébauches d'une version allemande. Peu de temps avant sa mort, en novembre 1926, Rilke me remercia par un télégramme de ma traduction qui devait être publiée par l'édition »Die Insel«. Rilke disparu, l'éditeur renonça à ce projet. Walter Benjamin.*« Der einzige der Rilkeschen Übersetzungsversuche, der in den Fragmenten des Benjaminschen ein Gegenstück besitzt, findet sich im Abschnitt III, in den Benjamin Rilkes Formulierung wörtlich einfügte:

»[...] qu'on le produise dans le jour! et mon avis est qu'on le tue, sinon, il y aura une sédition.«

[...] *heraus mit ihm an den Tag und, meiner Ansicht nach, man töte ihn, sonst*

*gibt es Aufruhr.*<sup>14</sup>

### 83-302 HONORÉ DE BALZAC, URSULA MIROUET

#### ÜBERLIEFERUNG

Honoré de Balzac, Ursula Mirouet [Ursule Mirouet]. (Übersetzt von Walter Benjamin.) – Berlin: Ernst Rowohlt Verlag o.J. [1925]. 334 S.

Paul Mayer, neben Franz Hessel einer der Lektoren des Berliner Ernst Rowohlt Verlags vor 1933, berichtete in seiner Monographie über den Verleger: »Als die Inflation im Herbst 1923 ihren Höhepunkt erreicht hatte und ein Brötchen ohne Butter einige Billionen kostete, wäre das allzu mutige Schiff des Verlages vielleicht gescheitert, wenn nicht ein längst verstorbener, nichtdeutscher Autor es gerettet hätte: Honoré de Balzac. Meiner Erinnerung nach ging der Einfall, ihn noch einmal in neuen Übersetzungen dem deutschen Publikum zu präsentieren, von dem kenntnisreichen und immer kameradschaftlichen Franz Hessel aus. Rowohlt stürzte sich mit dem Elan, der ihm zu eigen war, auf die Anregung und machte aus ihr ein glänzendes Geschäft. Die blauen Bändchen, von denen 44 Stück erschienen, kosteten in

<sup>14</sup> Zit. nach dem Nachwort von Rudolf Hirsch zum Briefwechsel Hofmannsthal / Rilke, a. a. O., 257 f.; vgl. ebd. die anderen Formulierungsentwürfe Rilkes.

Leinen zwei Mark fünfzig. Nach Ende des mit der Inflation verbundenen Zahlenwahns erschien dieser Preis den Käufern wie ein Geschenk. Balzac wurde die große Mode, die immerhin eine Zeitlang währte.« (Paul Mayer, Ernst Rowohlt in Selbstzeugnissen und Bilddokumenten, Reinbek bei Hamburg 1968, 75 f.) Hessel, der mit Benjamin befreundet war, dürfte ihn zur Übersetzung der »Ursule Mirouet« – einer der späteren Romane Balzacs, entstanden 1841; innerhalb der »Comédie Humaine« den »Scènes de la Vie de Province« zugewiesen – herangezogen haben. Als Benjamin im Juni 1924 aus Capri meldet, *mit der Abfassung der Schrift* – er spricht von dem als Habilitationsschrift geplanten *Ursprung des deutschen Trauerspiels* – *habe ich mittlerweile begonnen*, fährt er fort: *Sie absorbiert mich so gänzlich, daß ich damit rechnen muß, die Übersetzungsverpflichtungen, die ich habe, nicht einlösen zu können – (unter uns!)* (GB II, 462). Kein Zweifel, daß hier von der Balzac-Übersetzung für Rowohlt die Rede ist, heißt es doch wenig später, Ende Juli 1924, in einem anderen Brief: [...] *vor dringender Arbeit weiß ich nicht, wo mir der Kopf steht. So habe ich am 1. August Rowohlt die Übersetzung der Ursule Mirouet für seinen Balzac einzureichen und komme nun natürlich nicht zurecht.* (GB II, 476) Am 16. September schreibt Benjamin schließlich, immer noch aus Capri, an Scholem: *Den ersten Band der Ursule Mirouet habe ich in Wochen arger Fron hier übertragen.* (GB II, 484) – Die Balzac-Übersetzung erwähnt Benjamin dann erst wieder ein Jahr später, ebenfalls in einem Brief an Scholem: *Balzacs »Ursule Mirouet«, die ich für ein Schandengeld seinerzeit für Rowohlt zu übertragen übernahm, wird in drei Wochen erscheinen. Die Übertragung des zweiten Teils habe ich, da das Geld nicht die Arbeitszeit wert war, weiter abgegeben und nur durchgesehen.* (GB III, 62 f.) Ein letztes Mal ist Benjamin im September 1925 auf die Übersetzung zurückgekommen, in einem Brief aus Neapel, in dem er Scholem von einer Schiffsreise berichtet, auf der der Kapitän und die Offiziere seinen einzigen Umgang bildeten: *In Neapel wollte der Kapitän mich nicht weglassen und ich bilde mir etwas darauf ein, daß der Mann, der natürlich keinen Begriff von meiner Schreiberei hat, solche zu erhalten begehrt. Er bekommt die Übersetzung der »Ursule Mirouet«, die inzwischen während meiner Abwesenheit von Berlin wohl erschienen sein dürfte.* (GB III, 84)

### 303-417 MARCEL JOUHANDEAU, NOVELLEN

*Marcel Jouhandeau*, Fräulein Zéline oder Gottes Glück zum Gebrauch eines alten Fräuleins [Mademoiselle Zéline, ou Bonheur de Dieu à l'usage d'une vieille demoiselle]. (Übersetzt von Walter Benjamin.) – Neue Französische Erzähler. Hrsg. von Félix Bertaux und Hermann Kesten. Berlin: Gustav Kiepenheuer Verlag 1930. S. 168-186.

*Marcel Jouhandeau*, Prudence Hautechaume oder Die Mannequins der Diebin [Prudence Hautechaume ou Les mannequins de la voleuse]. – Typoskript; Archiv des Gustav Kiepenheuer Verlags, Leipzig.

*Marcel Jouhandeau*, Léda [Léda]. – Typoskript; Archiv des Gustav Kiepenheuer Verlags, Leipzig.

*Marcel Jouhandeau*, Die Schäferin Nanou [La bergère »Nanou«]. (Deutsch von Walter Benjamin.) – Die literarische Welt, 8.4.1932 (Jg. 8, Nr. 15/16), 9 bis 11.

*Marcel Jouhandeau*, Das Château de la folie [Le château de la folie]. – Typoskript mit handschriftlichen Korrekturen; Archiv des Gustav Kiepenheuer Verlags, Leipzig.

*Marcel Jouhandeau*, Der Dorfbräutigam [Le marié du village]. Deutsch von Walter Benjamin. – Europäische Revue 7 (1931), 105–131 (Heft 2, Februar '31).<sup>15</sup>

Schon 1926 schlug Benjamin durch Thankmar von Münchhausen dem Insel-Verlag vor, Jouhandeaus zwei Jahre zuvor erschienenen Erzählungsband »Les Pincengrain« übersetzen zu lassen (s. GB III, 189). Und 1929 heißt es in einem Brief an Scholem: *Fernerhin hat der Endesunterfertigte eine große Novelle von Jouhandeau »Le marié du village« übersetzt, über deren Schicksal noch nichts bekannt ist* (GB III, 438); im Druck erschien diese Übersetzung allerdings erst 1931 in der »Europäischen Revue«. In den dazwischen liegenden Jahren bemühte Benjamin sich immer wieder, einen deutschen Verlag für einen Sammelband mit von ihm zu übersetzenden Erzählungen des französischen Dichters zu interessieren, dem er auch persönlich begegnete. Aus Paris schrieb er im Januar 1930, wiederum an Scholem: *Entre ceux que j'ai abordé les plus intéressants sont Emmanuel Berl et Marcel Jouhandeau. Quant au dernier il me semble que j'ai déjà dû t'en parler. Ce sont des études de la vie journalière catholique en province française qu'il fait: toutes imbues d'un mysticisme formidable et comme l'autre jour quelqu'un me disait »un peu sentant le fagot«. En effet il y a dans ces tableaux où toujours les mêmes personnages reviennent une sorte d'enchevêtrement entre la piété et le vice qui, des fois, frise le satanisme. Je te recommande surtout les livres suivants: Les Pincengrain / Prudence Hautechaume / Opales / Astaroth.* (GB III, 503 f.) Über seinen ersten Besuch bei

<sup>15</sup> Die übersetzten Erzählungen entnahm Benjamin den folgenden Bänden Jouhandeaus: »Les Pincengrain«, Paris 1924 (*Fräulein Zéline*), »Prudence Hautechaume«, Paris 1927 (*Prudence Hautechaume*, *Léda*, *Die Schäferin Nanou*) und »Astaroth«, Paris 1929 (*Das Château de la folie*, *Der Dorfbräutigam*).

Jouhandeau berichtete Benjamin im *Pariser Tagebuch* am 9.1.1930 (s. Bd. 4, 570 ff.). Nachdem anscheinend ein wiederholter Versuch, den Insel-Verlag für Jouhandeau zu interessieren (s. Theodor W. Adorno Archiv, Benjamin-Nachlaß II, fasc. 147), fehlgeschlagen war, konnte Benjamin im Juni 1930 Scholem mitteilen: *Mit Kiepenheuer habe ich über einen Band ausgewählter Novellen von Marcel Jouhandeau abgeschlossen.* (GB III, 531) Und in der Tat heißt es im Mai des Jahres in einem Brief des Gustav Kiepenheuer Verlags an Benjamin: »Wir werden im Herbst den von Ihnen vorgeschlagenen Band von Jouhandeau mit einem kurzen Nachwort von Ihnen in unserm Verlage herausbringen. Der Umfang soll 280 Druckseiten [...] nicht überschreiten, sondern nach Möglichkeit ungefähr 250 Seiten umfassen. Wir erwarten von Ihnen baldigst den Vorschlag für die Auswahl der Novellen.« (Theodor W. Adorno Archiv, Benjamin-Nachlaß II, fasc. 146) Beigefügt war der Durchschlag des vom selben Tag datierenden Lizenzersuchens an Gallimard, den französischen Verlag Jouhandeaus: »Unter Berufung auf die Verhandlungen, die Herr Dr. Franz [sic] Benjamin mit Ihnen im Laufe des Februar ds. Js. über Jouhandeau gehabt hat, erlauben wir uns, Ihnen heute nunmehr folgendes mitzuteilen. Wir haben uns entschlossen, zunächst einen Auswahlband von Jouhandeau zu bringen, und zwar in einem Umfang von ca. 250 Druckseiten. Die Auswahl wird Herr Dr. Benjamin aus zwei bis höchstens drei der bisher vorliegenden Novellenbände von Jouhandeau treffen.« (Ebd.) Wenig später, nach der Beendigung seiner Nordlandreise im August 1930, schreibt Benjamin zwar noch einmal: *Auf dem Schiff habe ich Jouhandeau übersetzt* (GB III, 537), aber zustande gekommen ist der Novellenband auch nicht im Gustav Kiepenheuer Verlag. Nur seine Übersetzung von *Fräulein Zéline oder Gottes Glück zum Gebrauch eines alten Fräuleins* erschien noch im Jahr 1930 in dem in diesem Verlag von Félix Bertaux und Hermann Kesten herausgegebenen Band »Neue Französische Erzähler«. Zwei andere Übersetzungen sind dann von Zeitschriften gedruckt worden, 1931 *Der Dorfbräutigam* von der »Europäischen Revue« und 1932 *Die Schäferin Nanou* von der »Literarischen Welt«. Ob diese Erzählungen zusammen mit den drei weiteren, deren Übersetzungen sich im Archiv des Gustav Kiepenheuer Verlags wiedergefunden haben, den Inhalt des geplanten Bandes abgeben sollten, muß offen bleiben.

Im Frühling 1934, Benjamin befand sich seit einem Jahr im Exil, schrieb er aus Paris an Gretel Adorno: *Nach Jouhandeau und Green fragst Du. Das sind Leute, die mir erst dienlich sein könnten, wenn ich etwas festeren Boden unter den Füßen hätte – und selbst mit dieser Einschränkung kann ich das kaum von Green sagen.* (GB IV, 432) Unwahrscheinlich, daß Benjamin während seiner Emigration sich mit Jouhandeau noch getroffen hat. Ob Jouhandeaus 1938 erschienene antisemitische Schmähchrift »Le péril juif«, die in den Tagen nach dem Einmarsch der deutschen Okkupationstruppen

die Schaufenster der Pariser Buchhandlungen zierte (s. Gilles Perrault, *Paris sous l'Occupation*, Paris 1987, 140), seinem Übersetzer vor Augen kam, ist unbekannt. Als Jouhandeau, diese *sehr vornehme, etwas gebrechliche Erscheinung* (Bd. 4, 571) – wie Benjamin ihn 1930 charakterisiert hatte – sich auf offizielle Besichtigungstournee ins Land der Konzentrationslager begab, war sein Übersetzer längst nicht mehr am Leben. Seinen anderen nicht verwirklichten Büchern mag Benjamin als einer *Trümmer- und Katastrophenstätte* (s. GB IV, 113) nachgetrauert haben: bei der nicht zustandegewonnenen Auswahl aus Jouhandeaus Erzählungen vom französischen Provinzalltag, in dem unversehens die Mystik eines Juan de la Cruz aufblüht, hat der kollaborierende Autor Sorge getragen, daß für den Übersetzer, wenn er überlebt hätte, zu Trauer kein Anlaß gewesen wäre.

#### 419-428 Anhang

#### 421-428 FÉLIX BERTAUX, VORREDE ZU »NEUE FRANZÖSISCHE ERZÄHLER«

*Félix Bertaux*, Vorrede. (Übersetzt von Walter Benjamin.) – Neue Französische Erzähler. Hrsg. von Félix Bertaux und Hermann Kesten. Berlin: Gustav Kiepenheuer Verlag 1930. S. 7-17.

Der Sammelband »Neue Französische Erzähler«, der unter anderem Texte von Gide, Giraudoux, Cendrars, Montherlant, Malraux, Michaux, Crevel, Giono und Julien Green in deutschen Übersetzungen vorstellte, enthielt neben der *Vorrede* von Bertaux ein »Nachwort« seines Mitherausgebers Kesten. Benjamin konnte hier seine im Jahr zuvor abgeschlossene Übersetzung von Jouhandeaus *Fräulein Zéline* veröffentlichen. Wie es dazu kam, daß er außerdem die *Vorrede* des Herausgebers Bertaux übersetzte, ließ sich nicht ermitteln. Allerdings war ihm der französische Germanist und Übersetzer Félix Bertaux (1881-1948) seit längerem ein vertrauter Bekannter, in seinem *Pariser Tagebuch* schilderte er unter dem 26.1.1930 eine Begegnung mit ihm (s. Bd. 4, 578-580). In den zwanziger und frühen dreißiger Jahren gehörte Benjamin, neben Ernst Robert Curtius und Max Rychner, zu den nicht allzu zahlreichen Literaten, die nach dem Desaster des ersten Weltkriegs zwischen Frankreich und Deutschland zu vermitteln suchten; ein Gelehrter wie Félix Bertaux antwortete ihren Bemühungen von jenseits des Rheins. So war es durchaus sinnvoll, daß Benjamin sich als Übersetzer auch eines Textes von Bertaux annahm.

